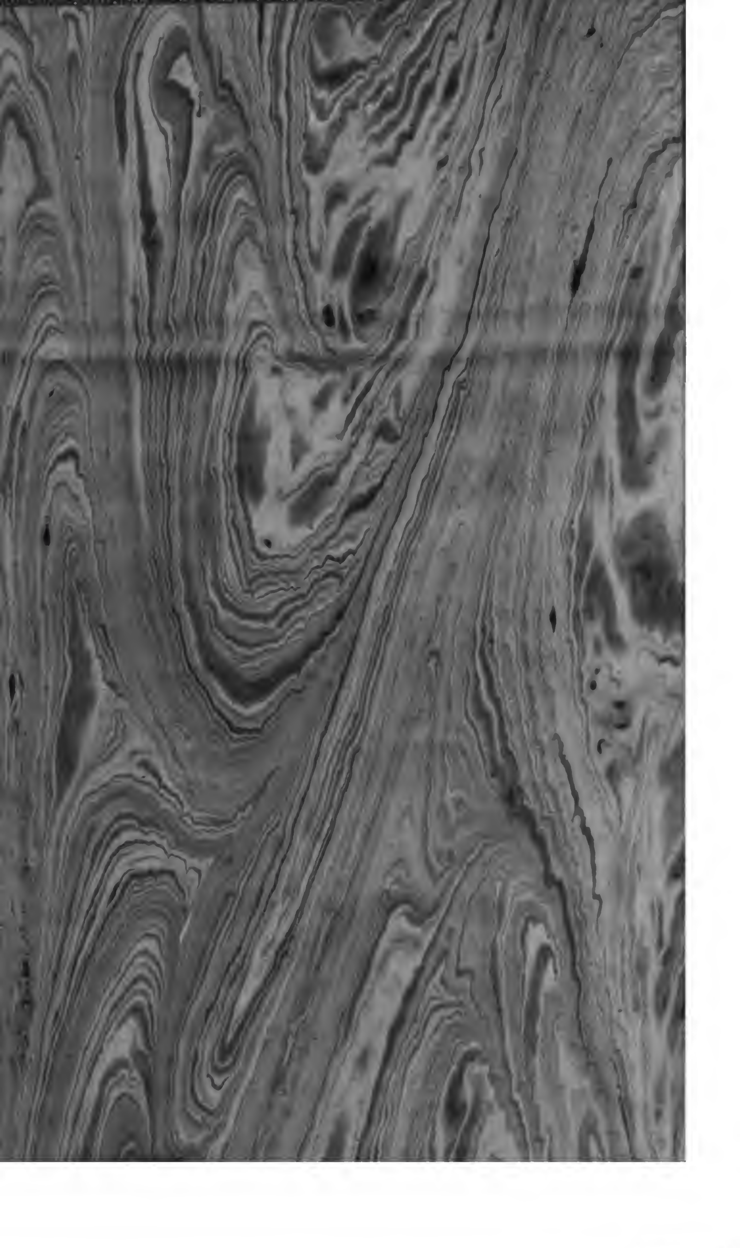






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L'EMPEREUR JULIEN

TRADUCTION NOUVELLE

ACCOMPAGNÉE DE SOMMAIRES, NOTES, ÉCLAIRCISSEMENTS,
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES, INDEX ALPHABÉTIQUE

ET PRÉCÉDÉE D'UNE

ÉTUDE SUR JULIEN

PAR

EUGENE TALBOT

Docteur ès lettres, Professeur de rhétorique au Collége Rollin,
auteur de traductions de *Lucien*, *Sophocle*, *Xénophon*, *Horace* et *Térence*.



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE

1863

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

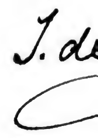
L'EMPEREUR JULIEN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR
8, RUE GARANCIÈRE



FLAVIUS CLAUDIUS JULIANUS





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

L'EMPEREUR JULIEN

TRADUCTION NOUVELLE

ACCOMPAGNÉE DE SOMMAIRES, NOTES, ÉCLAIRCISSEMENTS
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES, INDEX ALPHABÉTIQUE

ET PRÉCÉDÉE D'UNE

ÉTUDE SUR JULIEN

PAR

EUGÈNE TALBOT

Docteur ès lettres, Professeur de rhétorique au Collége Rollin;
auteur de traductions de *Lucien*, *Sophocle*, *Xénophon*, *Horace* et *Térence*



PARIS

HENRI PLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
8, RUE GARANCIÈRE

1863



ÉTUDE SUR JULIEN.

Le sixième jour de novembre, l'an 355 de l'ère chrétienne, au moment où, sur la grande place de Milan, l'empereur Constance, fils de Constantin, couvrait son cousin Julien de la pourpre impériale, aux cris d'allégresse des légions, qui faisaient résonner avec fracas leurs boucliers sur leurs genoux, le nouveau César, à peine âgé de vingt-quatre ans, grave et le front soucieux au milieu de cette joie bruyante, et songeant sans doute au meurtre récent de son frère Gallus, récitait tout bas ce vers d'Homère[1] :

La pourpre de la mort l'étreint d'un pli fatal !

Quelques semaines après, quand Julien, nommé par son oncle adoptif gouverneur des Gaules, entrait solennellement à Vienne, entouré d'une foule immense qui le saluait avec enthousiasme des cris de prince clément, de César fortuné, une vieille femme, privée de la vue, s'étant prise à demander à ceux qui la guidaient : « De quel prince célèbre-t-on l'entrée? — De Julien César. — Ah! s'écria-t-elle, celui-là rétablira les temples des dieux! » La destinée de Julien semble se résumer tout entière dans l'allusion suggérée à son esprit par une clairvoyante ironie, et dans le cri mensonger de victoire échappé aux lèvres d'une pauvre aveugle. En effet, il ne devait revêtir la pourpre que pour mourir avant l'âge; il ne devait essayer de relever les temples païens que pour hâter le triomphe du christianisme et la défaite irrévocable des dieux. Aussi sa vie et ses écrits nous offrent-ils le spectacle d'une lutte incessante et stérile, où la trempe d'une âme énergique, passionnée pour la gloire et pour le bien, les qualités éminentes d'un esprit vaste, souple, varié, servi par une mémoire prodigieuse et fécondé par le travail et par la méditation, ne peuvent rien contre la loi fatale des

[1] *Iliade*, V, 80. Mort de Dolopion, prêtre du Scamandre, tué par Eurypile. L'allusion roule sur l'épithète πορφύρεος, *couleur de pourpre* ou *de sang*, donnée par Homère au manteau de la mort, et Julien en fait un rapprochement avec le manteau impérial dont il vient d'être revêtu.

événements et les desseins manifestes de la Providence. Une dissimulation continuée pendant plus de vingt ans d'une vie terminée à trente, une remarquable intelligence, les vertus très-solides d'un vrai philosophe, le mérite réel d'un écrivain distingué, joint à l'autorité sans contrôle d'un monarque absolu, des persécutions secrètes ou avouées, et enfin une abjuration éclatante, tant de dons précieux et tant d'efforts sont impuissants à ressusciter l'ancien culte, mort pour jamais. En même temps, un rare talent militaire, la patience d'un soldat et l'ardeur contenue d'un général, de la justesse dans les vues, de la vigueur dans l'exécution, un courage réglé par le sang-froid et tempéré par la réflexion, la noble ambition de marcher sur les traces d'Alexandre et de César, viennent se briser contre la flèche d'un soldat inconnu. Un moment suffit pour anéantir les deux grands projets de Julien : il meurt sans avoir battu, refoulé ou détruit les Perses; il meurt sans avoir vaincu les Galiléens et rétabli les autels de Jupiter. Arrêtons un moment nos regards sur cette singulière physionomie, où, malgré la fermeté native des traits et la vigueur accentuée des lignes, se répand, indécise et vague, la demi-lumière de l'époque flottante et irrésolue dans laquelle vécut Julien, et ce je ne sais quoi de douloureux, qui est comme un reflet sinistre jeté sur les existences fatalement arrêtées au milieu de leur essor.

Cependant, avant d'entrer en matière, commençons par dire quelques mots des sources originales, dont nous nous sommes principalement servi pour écrire cette étude sur Julien. Les matériaux les plus précieux sont les œuvres de Julien lui-même; mais, parmi les écrivains qui fournissent des documents vrais sur sa vie, ses actions et ses écrits, on doit avoir particulièrement confiance dans Ammien Marcellin. C'est un historien grave, sérieux, sincère, d'une équité si éloignée de tout excès, qu'on ne sait s'il fut païen ou chrétien. Son style est souvent dur, ampoulé, obscur, contourné, mais son esprit est solide, judicieux, plein de droiture et de franchise. Impartial comme Xénophon et comme Thucydide, il raconte les choses qu'il a vues telles qu'il les a vues. Ses fonctions de protuteur domestique, c'est-à-dire de garde du corps de l'empereur, lui permirent d'examiner de près les faits qu'il rapporte. Il connut Julien dans sa vie privée, il le suivit dans ses campagnes; mais cette intimité presque familière ne le rend excessif ni dans l'éloge ni dans le blâme : il est de l'école de Tacite; il écrit sans colère et

sans complaisance, *sine ira et studio*. Gibbon y a puisé à pleines mains. Eunape n'est pas aussi digne de foi. Son admiration exaltée pour Julien et sa haine contre le christianisme nuisent à la netteté de ses vues et à la justesse de ses appréciations. Ses *Vies des sophistès* n'en contiennent pas moins des détails intéressants sur l'éducation de Julien, sur Ædésius de Cappadoce, Maxime d'Éphèse et Chrysanthius de Lydie, dont les doctrines néo-platoniciennes eurent une si grande influence sur l'esprit du jeune empereur. Libanius peut être aussi consulté avec fruit, malgré son penchant pour Julien, qui, après lui avoir témoigné une admiration presque passionnée, le nomma questeur et lui adressa plusieurs lettres. C'est surtout dans les deux morceaux intitulés, l'un : *Julien* ou *Oraison funèbre de l'empereur Julien*, et l'autre : *De la manière de venger la mort de Julien*, que l'on trouve un précis louangeur, mais exact, des exploits de ce prince. Mamertinus, l'un des auteurs des *Panegyrici veteres*, a de l'élégance, mais ses éloges officiels et hyperboliques demandent à être accueillis avec une grande circonspection. L'*Histoire romaine* de Zosime n'est point à dédaigner. Cet écrivain a du sens, de la pénétration, en dépit du zèle païen qui l'anime contre Constantin et contre Théodose, et sa prétention mal justifiée d'être un second Polybe. Son style néanmoins ne manque ni de clarté ni d'agrément, mais sa véracité est parfois suspecte[1]. Aurélius Victor, Eutrope et Rufus Festus n'ont guère écrit que des espèces de sommaires, où l'on ne trouve pas toujours assez de critique, mais où l'on rencontre fréquemment des erreurs. Cependant il faut dire, pour être juste, que l'ouvrage d'Eutrope, si celui de Florus n'existait point, pourrait être considéré comme le modèle des abrégés historiques, et que la rapidité d'Aurélius Victor sait insister, quand il le faut, sur plusieurs particularités importantes de la biographie de Constance et de celle de Julien.

Parmi les écrivains ecclésiastiques, Socrate, Sozomène et Théodoret, quoique ennemis déclarés de Julien, rapportent beaucoup de faits, qui se recommandent par une authenticité incontestable et qui s'accordent avec le récit des auteurs païens. Socrate surtout est d'une sincérité, à laquelle tous ceux qui l'ont suivi se sont plu à rendre justice, et Sozomène, son fidèle

[1] Wiggers, *Dissert. de Juliano Apostata*, p. 7, note; Sainte-Croix, *Mém. de l'Acad. des insc. et belles-lettres*, t. XLIX, p. 466; Schœll, *Hist. de la litt. gr.*, t. VI, p. 334.

copiste, n'offre guère de différence avec lui que le mérite d'un style plus poli que celui de son modèle. Quant à Théodoret, on ne peut que louer son érudition et la hauteur du point de vue où il s'est placé pour écrire son histoire. Mais on doit aussi cet hommage à la vérité, que, de même que Socrate et Sozomène, il est loin d'avoir toujours le sens critique, qui discerne dans l'histoire ce qui n'est qu'à moitié vrai de ce qui l'est absolument, la légende de la tradition avérée, les effets de l'illusion de la vue même des choses, le conte et la merveille du fait positif et de la réalité. Il faut avouer que le scepticisme le plus timide ne saurait accepter sans contrôle tous les faits qu'ils relatent, et que, sans accuser leur bonne foi, on peut se méfier de leur crédulité. C'est avec une semblable réserve qu'il faut croire au témoignage de saint Grégoire de Nazianze, dont le zèle pieux et l'ardeur polémique se laissent entraîner jusqu'à la colère et à l'oubli de la mesure. On doit craindre qu'un auteur qui donne à son livre le titre d'*Invectives,* n'apporte dans son jugement une irritation d'humeur et une âpreté de style, qui peut avoir son éloquence, mais qui convient mieux aux luttes orageuses du barreau qu'à l'impartialité sereine de l'histoire. J'en dirai presque autant de saint Cyrille d'Alexandrie, grand, sublime dans ses *Catéchèses,* mais fougueux et violent dans ses réfutations triomphantes de Julien. Le poëte chrétien Prudence, dans son *Apothéose,* dessine quelques traits de la figure de Julien avec plus d'équité que d'élévation poétique, mais, comme il florissait au commencement du cinquième siècle, on sent qu'il s'éloigne déjà de la vérité contemporaine, ainsi que de la grâce et de la beauté littéraire. Pour terminer cette revue, il ne faut pas omettre Zonaras, Nicéphore Callistus, saint Jérôme, Théophane, Cédrénus et Suidas, qui nous donnent aussi quelques indications sur la vie et sur les ouvrages de Julien; après quoi semble s'ouvrir désormais pour l'empereur le champ de l'histoire moderne et se dresser le tribunal de la postérité[1].

I.

L'avénement des trois fils de Constantin est écrit dans l'histoire en lettres de sang. Quelques jours après les funérailles de leur père, la famille Flavienne est égorgée, et c'est Constance surtout, exécuteur testamentaire de l'empereur défunt, que la

[1] Voyez, à la fin du volume, notre *Index bibliographique*.

postérité rend responsable de cette affreuse boucherie. Ce prince, si froid pour le bien, si faible dans ses résolutions, ne recula point devant un crime qui lui assurait, ainsi qu'à ses frères, une tranquille possession du trône. Obéit-il à un ordre posthume, à un codicille secret de son père, une critique impartiale doit en douter, mais l'émeute militaire et le massacre général qui enveloppa ses deux oncles, sept de ses cousins et deux officiers de la couronne, sont des faits incontestés qui flétriront à jamais sa mémoire. En vain les eunuques et les flatteurs de Constance, devenu plus tard seul maître de l'empire, répandirent-ils le bruit qu'il avait éprouvé le plus violent chagrin de ces scènes d'horreur et regardé comme un châtiment du ciel de n'avoir point d'enfants et de faire aux Perses une guerre désastreuse; le nom de bourreau de sa famille, que lui a infligé Julien, prévaudra contre les témoignages suspects de ces apologies intéressées.

Deux enfants avaient échappé au fer des soldats par les soins, dit-on, de Marc, évêque d'Aréthuse : c'étaient les fils d'un frère de Constantin, de Jules Constance, homme doux et modéré, et l'une des plus illustres victimes de ce hideux carnage. L'aîné des orphelins n'avait pas treize ans. On le croyait atteint d'une maladie mortelle : on l'épargna. Julien, le second, âgé de six ans, dut son salut à son jeune âge. On les cacha tous deux dans une église. Fils du même père, les deux frères avaient eu deux mères différentes. Gallus était né de Galla, femme de haute naissance. Julien était le fils unique de Basilina, fille du préfet Julien, riche sénateur, le premier peut-être qui ait fait profession publique de christianisme. Galla était morte, laissant à son mari une fille et deux fils. Basilina, seconde femme de Jules Constance, n'avait survécu que quelques mois à la naissance de son unique enfant. C'est le 6 novembre de l'année 331 après Jésus-Christ, sous le consulat de Bassius et d'Ablavius, que Basilina avait mis au jour, dans la ville de Constantinople, le fils qui, suivant les usages des Latins, avait reçu, avec la dénomination commune à sa famille, le nom patronymique de son aïeul maternel : on l'appela Flavius Claudius Julianus : en français nous le nommons Julien.

La politique cauteleuse de Constance et de ses conseillers, qui avaient consenti à laisser vivre ses neveux adoptifs, prit des mesures pour que les deux frères fussent hors d'état de lui porter ombrage. On commença par les séparer. Gallus fut relégué à

Éphèse, en Ionie; on espérait qu'il y mourrait bientôt. Julien fut envoyé à Nicomédie, en Bithynie. Là, son éducation fut soumise à deux influences opposées. Eusèbe de Nicomédie, évêque de cour et partisan de l'arianisme, essaya de diriger les goûts de l'enfant vers l'état ecclésiastique. C'était servir à merveille les projets de l'empereur que de faire mourir au monde celui qu'on redoutait d'en voir un jour le maître. L'eunuque Mardonius, Scythe de nation, homme savant et honnête, que le grand-père maternel de Julien avait fait élever avec soin pour expliquer à Basilina les poésies d'Homère et d'Hésiode, mit tout en œuvre pour former selon l'esprit grec les mœurs et les idées de son jeune élève. On retrouve dans les écrits de Julien les traces évidentes de ces deux courants distincts, auxquels fut livrée sa première enfance : une immense variété de notions, puisées aux sources les plus pures de la littérature latine et grecque, unie à une connaissance profonde du texte des livres saints, c'est-à-dire tous les éléments nécessaires pour faire du même homme un écrivain habile, un artisan ingénieux de style et un théologien érudit, un polémiste ardent à l'attaque et armé pour la défense. Après avoir abandonné quelque temps les jeunes princes à la discrétion de leurs premiers maîtres, Constance intervint de sa personne dans la direction de leurs études. Rassuré sans doute sur les conséquences d'une complicité impossible à deux enfants, il les réunit, mais sous bonne garde, au château de Macellum, au pied du mont Argée, près de Césarée. La situation était riante, la campagne spacieuse; des montagnes boisées, de longues perspectives : le palais était magnifique, le service royal, une suite princière, mais ces beautés de la nature et cette pompe de la fortune n'étaient que le décor théâtral d'une prison. Là, toujours surveillés, privés des compagnons de leur âge, sevrés de tout libre entretien, nourris parmi un grand nombre de domestiques, pour ne pas dire d'espions, et contraints de s'exercer avec leurs esclaves comme avec des amis, doit-on s'étonner que leur caractère ait pris dans cette réclusion, dans cette éducation montagnarde, suivant l'expression de Julien, une tournure âpre et sauvage, qui causa plus tard la perte de Gallus, et qui justifie la dissimulation de Julien? Adoucie en lui, épurée, comme il le dit lui-même, par la philosophie, cette rudesse se convertit en force de volonté, en concentration d'énergie, en empire absolu sur sa personne, mais aussi en défiance constante des autres. D'une

nature réservée, retenue, chaste et modeste, il prit de bonne heure en aversion et en haine toute compression, toute contrainte, excepté celle qu'imposait à son esprit un désir insatiable d'apprendre, le goût curieux des lectures et des exercices de style, et à son corps la volonté résolue d'en régler les appétits et d'en maîtriser les sens. Dès son enfance, sans doute, Marc-Aurèle fut son héros, son idéal. Pour y atteindre, il se plongea dans les études qui font les grands esprits et les grands hommes. Grammaire, lettres, rhétorique, histoire, poésie, sciences naturelles, philosophie, tout pénétra dans cette intelligence vaste et mûrie de bonne heure par l'infortune et par la captivité. A ces travaux de la pensée dont il avait, en quelque sorte, tracé le programme, et dont il surveillait l'exécution, Constance avait voulu que les jeunes princes joignissent l'observance des pratiques religieuses, telles que les jeûnes, les offices, les aumônes, la dévotion aux tombeaux des martyrs. On les vit donc plus d'une fois remplir dans les solennités les fonctions de lecteurs, et, debout sur l'estrade qui faisait face à l'auditoire, lire à haute voix au peuple les textes sacrés. Le caractère franc de Gallus, bien qu'emporté souvent jusqu'à la violence, donna sans arrière-pensée dans ces manifestations extérieures du sentiment religieux. On doit croire que jamais Julien n'y prit une part volontaire : il subit comme un joug une religion ainsi imposée à l'indépendance sceptique de son esprit, et il enveloppa sans doute dans la même aversion le dogme, le culte et la discipline.

Il y avait plus de six ans que durait cette relégation, lorsque Constance, demeuré seul Auguste par la mort de Constantin II et de Constant, ses frères et ses collègues, change de visée politique à l'égard de ses neveux. Menacé par les Perses en Orient, et par Magnence en Occident, inquiet sur les troubles qui divisaient l'Église, et n'ayant point d'héritier direct, il sent le besoin de se choisir un successeur. On fait venir à Constantinople les deux prisonniers de Macellum. Ils reparaissent à la cour, et l'on retrouve adultes les fils de Jules Constance, qui en étaient partis enfants. Gallus, alors âgé de vingt-quatre ans, était, suivant Ammien Marcellin, d'une figure avantageuse ; sa taille était bien prise, ses membres exactement proportionnés, sa chevelure blonde et fine, et, quoique sa barbe ne fît que commencer à poindre en duvet, tout son air annonçait une maturité anticipée. Julien, qui avait vingt ans, était

de moyenne taille ; il avait les cheveux lisses, les yeux beaux et brillants, les sourcils bien dessinés, le nez droit, la bouche un peu grande, la lèvre inférieure proéminente, les épaules larges et la poitrine bien développée. Eusèbe et les eunuques qui dirigeaient la volonté molle et incertaine de Constance, lui font donner à Gallus le titre de César, et, afin de cimenter cette alliance politique, on marie le jeune prince à Constantine, sœur de l'empereur et veuve d'Annibalien. C'était, à en croire quelques historiens, une furie altérée de sang. Gallus ne l'éprouva que trop. Envoyé en Orient contre les Perses, pendant que l'empereur marchait contre Magnence, il trouva dans Constantine un mauvais génie, dont les passions impétueuses le poussèrent à des entreprises sanglantes ou suspectes qui flattaient et entretenaient sa violence, mais qui écrasèrent sa faiblesse. Sa femme morte, il ne sut plus comment sortir du dédale où elle l'avait engagé. Considéré comme rebelle par l'empereur et par ses ministres, Eusèbe, Pentadius et Mellobaudes, il eut la tête tranchée près du lieu où avait péri, vingt-huit ans auparavant, Crispus, fils de Constantin [1].

Durant ces scènes lugubres, que devenait Julien? Une femme avait perdu son frère, une femme le sauvait. Constance, veuf de la fille de Galla, avait épousé en secondes noces une jeune Macédonienne [2] de distinction, Eusébie, à l'esprit et à la beauté de laquelle tous les historiens ont rendu justice. Mue par la pitié ou par un sentiment plus tendre, Eusébie prend Julien sous sa protection, déjoue les intrigues des eunuques, qui essayent de l'envelopper dans la conspiration de Gallus, et finit par obtenir grâce pour lui. La popularité que Julien s'était faite à Constantinople, en fréquentant les écoles des philosophes et des rhéteurs, avait déterminé Constance à l'éloigner de la capitale de l'empire. Sous la direction du grammairien Nicoclès et du rhéteur Écébole, on l'avait renvoyé à Nicomédie ou en tel lieu de l'Asie qu'il choisirait. Il avait choisi Nicomédie. Libanius y enseignait alors ; mais, comme Libanius était païen, Constance exigea que Julien ne suivît point ses leçons. Julien obéit : il n'alla pas entendre l'illustre rhéteur, mais il dévora secrètement ses ouvrages : nourriture dangereuse pour un jeune homme, dont

1 Pola en Istrie ou Flanona en Dalmatie.

2 Elle était de Thessalonique : c'est par inadvertance que nous avons écrit Pella à la page 94.

le goût encore mal formé ne sut pas toujours distinguer dans son modèle la déclamation de l'éloquence, l'enflure de l'énergie, et la pédanterie du véritable savoir. De Nicomédie Julien s'était rendu à Pergame. Là, le penchant curieux qu'il avait dans l'âme pour les sciences secrètes, la tournure mélancolique qu'avait prise son esprit, après avoir passé par tant de rudes épreuves, peut-être aussi le besoin de croire et de s'attacher à une doctrine fixe et positive lui avaient suggéré le désir de voir Ædésius, dont Libanius lui avait recommandé la science hiératique. C'était le représentant le plus accrédité de l'école néo-platonicienne, le plus savant et le plus ingénieux des disciples de Jamblique. Ædésius mit Julien en relation avec Eusèbe de Carie, Chrysanthius de Sardes, Priscus d'Épire et Jamblique d'Apamée. Mais le grand initiateur théurgique était Maxime d'Éphèse. Julien se rendit auprès de lui. Maxime [1] exerçait une grande séduction sur tous ceux qui l'approchaient : son éloquence enthousiaste et persuasive, son extérieur majestueux, sa voix pénétrante et douce, son regard clair et dominateur, sa barbe blanche et vénérable les remplissaient d'une crainte mêlée de curiosité. Julien y fut pris. Après un mois d'épreuves et de jeûnes, il se fit initier, la nuit, dans le temple de Diane, aux secrets des mystères extatiques, au milieu de cérémonies effrayantes, accompagnées de chants étranges, d'ombres évoquées, d'apparitions de démons et de génies, dont l'impression réelle grava profondément dans son esprit les plus absurdes chimères. Ébloui de ces prestiges, le jeune néophyte renonça dès lors à la religion chrétienne, se voua au culte de Mithra et choisit le Soleil pour son dieu suprême. On dit que, voulant effacer en lui la souillure du baptême, Maxime le soumit à l'épreuve du taurobole, et versa sur sa tête le sang d'un taureau nouvellement égorgé. Julien cacha soigneusement sa conversion. Ses amis, fondant sur son avénement à l'empire le triomphe de leurs doctrines, lui conseillèrent la prudence. Il la poussa jusqu'au déguisement et à la feinte. Vivant sous un Tarquin, il joua le rôle d'un Brutus. « Le lion, dit Libanius, revêtit la peau de l'âne. » De retour à Nicomédie, il se fit raser la tête et reprit ses anciennes fonctions de lecteur.

C'est de là que Constance l'avait fait revenir, après la mort

[1] Pour toute cette partie, voyez Lebeau, mais surtout Milman et Émile Lamé.

de Gallus. Interné à Milan pendant sept mois, puis relégué à Côme, il dut à la faveur d'Eusébie d'être envoyé à Athènes. Son voyage à Éphèse en avait fait un païen, son séjour à Athènes en fit un penseur sérieux et un philosophe. Athènes dégénérée était encore la plus florissante école de l'univers. Julien y connut saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, et tout prouve que ces trois jeunes gens, qui devaient avoir des destinées si différentes, deux saints vénérés de l'Église et un apostat maudit par elle, vécurent dans une étroite société. On trouve dans les écrits de saint Basile et dans ceux de Julien des idées et des expressions qui attestent une liaison amicale et des études communes : la colère qui éclate dans les invectives de saint Grégoire contre Julien, est sans doute d'autant plus vive qu'il avait aimé celui auquel il ne peut pardonner d'avoir renié sa foi. Julien était heureux à Athènes : on s'empressait autour de lui, on l'admirait, on le fêtait, on l'initiait aux mystères d'Éleusis ; il eût voulu y fixer son séjour, il oubliait dans cette patrie des lettres et des arts les turpitudes des conseillers de Constance, les insinuations calomnieuses de ces êtres dégradés « pressés de cacher leur humiliation sous l'éclat du pouvoir et de tromper par l'activité de l'intrigue l'oisiveté de leur vie [1] ». Un ordre formel de l'empereur le rappelle à Milan. Sa protectrice Eusébie avait, malgré l'opposition du conseil privé, décidé son mari à élever son neveu à la dignité de César. Julien arrive à Milan, avec le costume des philosophes grecs. Eusébie, Constance, les eunuques mêmes lui font bon accueil. « J'ai, dit-il, mes entrées libres à la cour, où ce qu'on appelle la nécessité thessalienne me [2] fait pénétrer. Je me refusais constamment à vivre dans le palais ; mais les eunuques se mettent autour de moi, comme dans une boutique de barbier, me rasent la barbe, me jettent sur le dos une chlamyde et me donnent, suivant moi, une plaisante tournure de soldat. » Après d'assez longues hésitations, après une lutte intérieure, dont il raconte avec une vivacité moqueuse les angoisses et l'issue, il cède, et le voilà décoré du nom et du manteau de César. Constance donna le plus grand appareil à cette cérémonie. On avait dressé une estrade fort élevée au-dessus du sol et décorée sur toutes ses faces d'aigles et d'étendards. L'empereur prononça un discours, où il exposa les dangers que

[1] Albert de Broglie.

[2] C'est par erreur que, à la page 236, on a imprimé *m'y* ; il faut lire *me*.

faisait courir à l'empire la Gaule soulevée, loua le jeune prince, en qui la force s'alliait à la prudence et sur lequel il fondait désormais tout son espoir, et termina par ces mots : « Frère bien-aimé, vous arrivez, tout jeune encore, à prendre part aux splendeurs de votre famille.... Allez donc, associé maintenant à mes travaux, à mes périls, prendre en main le gouvernement de la Gaule. Apportez à ses douleurs le baume de votre intervention tutélaire. S'il faut combattre, votre place est marquée à côté des enseignes.... Les circonstances nous pressent : allez, homme brave, commander à des braves, et comptez de ma part sur la coopération la plus active, la plus sincère. Combattons de concert, afin que, s'il plaît à Dieu d'exaucer un jour mes vœux et de rendre la paix au monde, nous puissions, de concert, le gouverner avec modération, avec amour.... Allez donc, allez ; tous nos vœux vous suivent, montrez-vous défenseur vigilant du poste où la République vous élève. » Julien ne répondit qu'en tenant baissés vers la terre « ces yeux terribles à la fois et pleins de charme [1] », monta sur le char de l'empereur, et revint au palais le cœur plein des plus sombres pressentiments. Peu de jours après il épousait Hélène, sœur de Constance, prenait congé de l'empereur et de l'impératrice qu'il ne devait plus revoir, et partait pour la Gaule.

Il n'entre point dans le cadre de cette étude de raconter en détail les belles campagnes de Julien en Gaule et en Germanie. On en trouvera dans Ammien Marcellin la longue et fidèle histoire. Montesquieu la résume en ces termes : « Lorsque Constantius envoya Julien dans les Gaules, il trouva que cinquante villes le long du Rhin avaient été prises par les barbares ; que les provinces avaient été saccagées ; qu'il n'y avait plus que l'ombre d'une armée romaine, que le seul nom des ennemis faisait fuir. Ce prince par sa sagesse, sa constance, son économie, sa conduite, sa valeur et une suite continuelle d'actions héroïques, rechassa les barbares, et la terreur de son nom les contint tant qu'il vécut. » Et quel était ce dompteur de la Germanie, ce pacificateur des bords du Rhin ? Un guerrier éprouvé dans les combats, un soldat élevé sous la tente ? « Non, dit Ammien Marcellin ; c'est un élève des Muses, à peine adolescent, nourri comme Érechthée dans le giron de Minerve et sous les pacifiques ombrages de l'Académie [2]. »

[1] Ammien Marcellin.

[2] « Quand il répétait gauchement quelque exercice militaire qu'il ne pouvait

Ajoutons avec Voltaire qu'à cette conduite de César Julien joignit les vertus de Titus et de Trajan, faisant venir de tous côtés du blé pour nourrir les peuples dans les campagnes dévastées, faisant défricher ces campagnes, rebâtissant les villes, encourageant la population, les arts et les talents par des priviléges, s'oubliant lui-même et travaillant jour et nuit au bonheur des hommes.

Cependant le bruit des exploits de Julien était parvenu aux oreilles de Constance, qui, après avoir fait un voyage à Rome, était allé remporter sur les Perses des succès assez équivoques pour ressembler à des défaites. En vain les courtisans, ces bêtes fauves, comme le dit Julien, se vengeaient-ils de la gloire du jeune César en le desservant auprès de leur maître, l'appelant *sauvage velu, taupe bavarde* et *singe revêtu de la pourpre*. La haine rend clairvoyant : Constance devinait la vérité sous les récits mensongers de la flatterie, et il pressentait un concurrent, un rival redoutable dans le vainqueur des Celtes et des Germains. Eusébie était morte [1] : Constance n'avait plus de conseillère prudente, ni Julien de protectrice à la cour. Les ministres impériaux, devenus tout-puissants, pénètrent la pensée de leur souverain : ils conçoivent et exécutent le projet de mettre Julien hors d'état de poursuivre ses victoires. Julien était à Lutèce, lorsqu'un tribun et un secrétaire impérial viennent lui intimer l'ordre de diriger vers l'Orient ses meilleurs soldats, destinés à marcher contre les Perses sous la conduite de Constance. Ce fut une heure décisive dans la vie de Julien. Il nous a peint lui-même les inquiétudes, les angoisses, les troubles de son âme à ce moment suprême. Pourquoi ne pas croire à la sincérité de son hésitation et à la violence que lui firent les troupes soulevées? C'étaient des soldats fiers, farouches, victorieux, qui adoraient leur général. Ils ressentirent vivement l'affront qu'on lui faisait et le coup que lui portait la jalousie de Constance. Vers minuit, à la fin du banquet de départ, les esprits s'échauffent; le chagrin devient désespoir et révolte. On court aux armes, on se porte en criant vers le palais, on en bloque toutes les issues, on demande à voir César, que l'on salue du nom d'Auguste.

se dispenser d'apprendre, il s'écriait en soupirant : « O Platon, Platon! quelle occupation pour un philosophe! » GIBBON.

[1] Elle fut empoisonnée, ou, selon d'autres, elle succomba à des douleurs utérines.

Julien reste enfermé chez sa femme jusqu'au point du jour. Il paraît enfin, et ses soldats, dans un concert unanime d'acclamations, le saluent de nouveau du titre d'Auguste, l'élèvent sur le bouclier d'un fantassin et lui donnent pour couronne un collier militaire [1]. C'en était fait : l'empire avait deux empereurs.

On se représente aisément la colère furieuse de Constance, à cette nouvelle. Julien, dans une lettre mesurée, calculée, lui dit la contrainte qu'on lui a faite, les combats que sa loyauté a soutenus contre l'affection rebelle de ses troupes. Il déclare, en même temps, que, si Constance veut bien consentir à un arrangement équitable, il est prêt à renoncer à toute conquête et à se contenter du gouvernement des Gaules. Ces négociations sont inutiles. Constance exige que Julien renonce immédiatement au titre et au rang d'Auguste et qu'il redescende au poste de ministre docile. Julien lit à haute voix la lettre de l'empereur que lui a remise le questeur Léonas, et promet de quitter le titre d'Auguste, si telle est la volonté des soldats qui le lui ont déféré. Les troupes repoussent cette proposition par une clameur générale. C'est la guerre entre les deux rivaux. Julien se décide à marcher sur Constantinople. Il s'enfonce d'abord dans les forêts voisines du Danube, arrive à Sirmium, où les fleurs et les flambeaux lui font cortége jusqu'au palais impérial, s'empare du passage de Succi, dans les défilés de l'Hémus, et établit son quartier général à Naïssus, où il attend le reste de son armée, pendant que la Macédoine, l'Italie et la Grèce lui envoient des députations, des hommages et des vœux [2]. De son côté Constance quitte la Mésopotamie, en apprenant la marche de Julien, reprend le chemin d'Antioche, pour donner, disait-il, la chasse à son rival, arrive à Hiérapolis, où il assemble ses soldats afin de s'assurer de leur foi et de les exciter contre les rebelles. Son armée jure de lui obéir. Il dispose alors un plan de campagne fort inquiétant pour Julien, dont quelques troupes faisaient déjà mine de se mu-

[1] « Pour trouver un second exemple d'un empereur proclamé à Paris, il faut passer de Julien à Napoléon. » CHATEAUBRIAND.

[2] En quittant la Gaule, Julien passa l'hiver à Vienne, où il perdit sa femme Hélène, dont le corps, porté à Rome, fut enterré sur le chemin de Nomente, dans la même sépulture où l'on avait déposé Constantine, femme de Gallus. Elle ne laissa point d'enfants à Julien. On prétend que l'impératrice Eusébie fit périr le premier-né d'Hélène au moment de sa naissance, et donna dans la suite, à cette princesse, des breuvages qui firent avorter toutes ses grossesses.

tiner. Mais une fièvre qui avait pris Constance à Antioche s'étant augmentée par les fatigues de la route et les agitations de son esprit, il est obligé de s'arrêter dans la petite ville de Mopsucrène, près de Tarse, en Cilicie. Au bout de quelques jours, il y meurt à l'âge de quarante-cinq ans, après vingt-quatre ans de règne, laissant Julien seul maître du monde[1].

Comme Annibal devant les restes de Marcellus, comme César devant le corps mutilé de Pompée, le nouvel empereur s'inclina devant la dépouille mortelle de son ennemi. L'entrée triomphale, que lui ménagèrent à Constantinople l'armée, le sénat et le peuple, ne l'exalta point jusqu'à l'ivresse de l'orgueil. Quand on débarqua les restes de Constance, il suivit le convoi funèbre jusqu'à l'église des Saints Apôtres, à pied, sans diadème, en habits de deuil, versant des larmes. Parvenu au comble de la puissance, il en avait sous les yeux le néant; et sa haute intelligence, qui s'était fait une juste idée des devoirs d'un monarque, comprenait, mieux que jamais, sans doute, qu'il est plus facile de connaître que de pratiquer l'art de gouverner un empire. Cependant il se met résolûment à l'œuvre, et il commence l'exécution du double dessein qu'il s'était proposé, vaincre au dedans le christianisme, au dehors les Perses. Pour réduire l'un, il emploie toutes les armes que lui fournissent son talent d'écrivain et son pouvoir sans bornes : polémiste et persécuteur, il essaye de ruiner la secte galiléenne par la dialectique et par la raillerie; puis, quand la résistance l'aigrit et l'irrite, il recourt à la menace, à la proscription, aux supplices. Pour refouler et dompter les Perses, il dirige et masse ses troupes du côté de Zeugma, d'Hiérapolis et de Carrhes, afin de traverser le Tigre et l'Euphrate et d'entrer chez les ennemis.

En attendant le double triomphe qu'il espère, il s'acquitte gravement, noblement, de la tâche difficile que le destin vient de lui imposer. Nul ne prend plus au sérieux que lui son rôle de souverain. Laborieux, vigilant, actif, il donne sur le trône l'exemple de cette ardeur infatigable, qu'il a montrée dans les écoles des philosophes et à la tête des armées.

[1] Constance mourut le 3 novembre de l'an 361 après J.-C. « On dit que, avant de mourir, il nomma Julien son successeur; et il paraîtrait assez probable que son inquiétude pour une jeune épouse qu'il aimait tendrement et qu'il laissait enceinte, l'eût emporté, dans les derniers moments de sa vie, sur ses sentiments de haine et de vengeance. » GIBBON.

Il ne se lasse point d'écrire, de dicter, de rendre la justice, de régler les différends, de dresser des plans de campagne. Écrivain, capitaine, juge, orateur, pontife, il semble dévorer tous les instants de cette vie qu'il va perdre à l'heure où tant de grands hommes l'ont commencée. Sobre, frugal, d'une irréprochable chasteté, il bannit le luxe et les honteux plaisirs d'une cour molle, indolente et licencieuse. Si la politique lui fait un devoir d'user de rigueur envers les conseillers de Constance et les persécuteurs de sa famille, il prouve par des traits de bonté qu'il dédaigne les espions et les traîtres jusqu'à les laisser vivre sans autre punition que leur ignominie et leurs remords. Pourquoi faut-il que, entraîné par un zèle aveugle, par une dévotion superstitieuse aux dieux d'Athènes et de Rome, Julien n'ait pas compris, par suite d'un malentendu déplorable, la sublimité du dogme chrétien, la grandeur simple d'une religion, dont il admirait et pratiquait la morale? Une sorte de fièvre théologique, un mysticisme vague, nuageux, qui peupla son esprit de fantômes et qui obscurcit les lumières de sa raison, le jeta dans une guerre à mort avec une partie nombreuse de ses sujets. Renonçant publiquement à la croyance qu'il avait professée, transgresseur [1] de la foi chrétienne, il avait proclamé lui-même, en marchant contre Constance, qu'il confiait le soin de son salut aux dieux immortels. Il confondit dès lors le Christ et Constance [2] dans une même aversion, et, quand il se vit délivré de l'un par la mort, il rêva la ruine de l'autre par la persécution et par la violence. C'est alors que, perdant toute mesure, il entre dans une voie de vexations et de contraintes, dont ses agents outrent encore l'injustice et la dureté [3]. Il fait chasser Athanase d'Alexandrie, se montre d'une indulgence coupable envers les égorgeurs de

[1] Παραβάτης, *violateur, prévaricateur;* c'est le nom que lui donnent les Grecs.

[2] Le X et le K, comme il les appelle dans le *Misopogon*.

[3] « En général, les historiens chrétiens, en rendant compte des persécutions de Julien, n'ont point fait assez la différence de ce qu'il ordonna lui-même ou de ce qui se fit en son nom, sans instructions positives, par des fonctionnaires sûrs de plaire, et de n'être ni punis ni même désavoués. Après les garanties d'impartialité données par Ammien Marcellin, et la franchise qu'il met à convenir des fautes de son héros, il est juste de ne pas prêter à Julien des actes considérables, dont cet excellent témoin ne parle pas. Ammien voyait les choses du cabinet de l'empereur; les chrétiens subissaient à distance le contre-coup de ses passions et de ses volontés. De là la différence des récits. » ALBERT DE BROGLIE.

la ville de Gaza, ne punit que de la parole les meurtriers de Géorgius et les persécuteurs de Marc d'Aréthuse, renvoie brutalement les Galiléens à la lecture de Luc et de Matthieu, leur défend d'enseigner les lettres profanes, leur impute l'incendie du temple de Daphné et permet le supplice d'Émilien, de Philippe, de Basile et d'Artémius. Vains efforts, injustices inutiles à la cause qu'il défendait, et qui ne font que jeter une teinte odieuse sur les derniers jours de son règne!

Tout était prêt, cependant, pour l'expédition de Perse. Les échecs que Sapor avait fait éprouver aux armées impériales demandaient une vengeance. Quand Julien s'est assuré des grands ressorts de la guerre, l'argent, les vivres et les bons soldats, il part de Constantinople, dans les premiers jours du mois de juin, l'an 362 de l'ère chrétienne, traverse Chalcédoine et Libyssa, où la tradition place le tombeau d'Annibal, et arrive à Nicomédie. Un affreux tremblement de terre, qui fit tomber aussi une grande partie de Nicée, avait presque entièrement détruit cette ville florissante. Julien donne des ordres pour en relever les ruines, continue sa route par Nicée, visite à Pessinonte l'ancien temple de Cybèle et y compose son discours en l'honneur de la Mère des dieux. Qui le croirait? Cette marche stratégique est le temps le plus fécond de la vie littéraire de Julien. Après l'éloge de Cybèle, il écrit ses deux discours contre les cyniques ignorants et contre Héraclius, met la dernière main à sa réfutation des Évangiles, aux *Césars*, et dicte une immense correspondance. De Pessinonte Julien était passé à Tarse, patrie de saint Paul : de Tarse il se rend à Antioche, où il arrive au mois d'août. On verra dans le *Misopogon* quelle licence régnait dans les mœurs de cette « merveille de l'Asie », où il voulait prendre ses quartiers d'hiver. Il y est d'abord bien reçu ; mais quand cette population frivole et légère, qui, sous l'influence d'un climat énervant, joignait la corruption joyeuse des Grecs à la mollesse héréditaire des Syriens, voit dans l'empereur un prince esclave du devoir, ennemi des plaisirs et des spectacles, ayant toujours un maintien grave et sévère, avec une longue barbe comme les philosophes, l'accueil chaleureux qu'on lui avait fait se change en froideur, en humeur aigre et railleuse, qui ne tarde pas à se produire sous forme de pamphlets, d'épigrammes et de vers moqueurs. « C'est un Cercope [1], disait-on, que ce petit homme à barbe de bouc, qui fait de si grandes

[1] Démons malicieux et malfaisants que Jupiter changea en singes.

enjambées et qui va carrant son étroite poitrine! Quel victimaire que ce pontife[1]! » Tous ces sarcasmes irritent profondément Julien, qui se contient néanmoins pour n'en rien témoigner, et qui, armé du souverain pouvoir, se venge par le mépris et par la plume d'insultes qu'un Néron aurait lavées dans le sang. Il s'éloigne cependant d'une ville si peu faite pour le comprendre, lui laisse un gouverneur digne d'elle, un certain Alexandre, homme méchant et brouillon, se dirige vers Hiérapolis, y réunit son armée dans les premiers jours de mars, l'an 363, se porte vers la Mésopotamie, franchit l'Euphrate sur un pont de bateaux, arrive à Batné, ville municipale de l'Osrhoène, et s'arrête à Carrhes, localité trop fameuse dans les annales romaines par le désastre des deux Crassus. Plusieurs accidents funestes, des soldats écrasés ou noyés, des incendies de temples et des visions sinistres, jettent par moments l'esprit de Julien dans le trouble et dans l'inquiétude. Il arrête cependant son plan de campagne, place trente mille hommes sous le commandement de son parent Procope, auquel il adjoint le comte Sébastien, ancien gouverneur d'Egypte, et leur enjoint d'opérer leur jonction avec Arsace, roi d'Arménie, qu'il somme de lui envoyer les renforts promis de quatre mille cavaliers et de vingt mille fantassins. De son côté, Julien s'avance le long de l'Euphrate avec un appareil formidable de galères, de bateaux, de machines de guerre, d'ustensiles et de munitions, excite l'ardeur de ses troupes par le souvenir des triomphes de leurs aïeux, la peinture animée de l'insolence des Perses et le don de cent trente pièces d'argent à chaque soldat; traverse le Chaboras, petite rivière qui séparait l'empire romain du royaume de Sapor, dirige à travers les plaines de la Mésopotamie son armée divisée en trois colonnes, parcourt le terrain que Cyrus le Jeune et Xénophon avaient foulé sept siècles avant lui, passe sous les murs de Macepracta, s'empare de Périsabor, de Maogamalcha, après avoir donné aux soldats des preuves d'un courage héroïque, et arrive aux portes de Ctésiphon, capitale de la Perse. Le siége et la prise de cette ville étaient le nœud et l'issue de la campagne de Julien. La mauvaise foi d'Arsace, la crédulité confiante de l'empereur aux paroles d'un nouveau Zopyre, la résolution insensée que Julien prend et qu'il exécute de brûler sa flotte comme Agathocle devant Carthage; quel-

[1] Allusion aux boucheries de victimes, et surtout de taureaux, que la superstition de Julien immolait chaque jour aux dieux.

ques combats malheureux, le manque de vivres, la chaleur étouffante de l'été assyrien, l'empêchent de pousser plus loin ses succès et le contraignent à la retraite. Ces plaines étaient funestes aux Romains. Crassus et son armée y avaient péri; Antoine et ses soldats y avaient subi les plus cruelles épreuves.

Le soir du 25 juin de l'année 363, Julien songeait sans doute à ces tristes événements du passé, lorsque, durant la nuit, comme Brutus la veille de la bataille de Philippes, il croit apercevoir sous sa tente un fantôme à la figure morne, au teint hâve : c'était le génie de l'empire : un voile couvrait sa tête et sa corne d'abondance : il passe silencieux. Julien, troublé d'abord, reprend bientôt son calme. Cependant il quitte sa tente, pour offrir un sacrifice; mais une traînée de lumière, un météore semblable à une torche, sillonne l'air et disparaît aussitôt. L'empereur frissonne, et va consulter au point du jour les aruspices étrangers, qui l'engagent à différer toute entreprise. Il ne tient nul compte de leur avis, et, apprenant que dans un endroit appelé Phrygia, une attaque soudaine des Perses entame les flancs de son armée, il saute sur un cheval, s'élance sans cuirasse et court au lieu du combat. La vue du prince, qui se multiplie pour faire face au danger, provoque un élan de son infanterie légère : les Perses sont repoussés : ils fuient : Julien se jette sur leurs traces, oubliant qu'il combat nu. Ses gardes lui crient vainement de se défier de cette masse de fuyards, qui font pleuvoir une grêle de traits : un javelot de cavalier, lancé par une main inconnue, effleure la peau du bras de Julien, lui perce les côtes et s'enfonce dans le foie. Il essaye d'arracher le trait, se coupe les doigts au double tranchant du fer, et tombe évanoui de son cheval. On l'entoure, on le relève, on le porte au camp, on le dépose sur la peau de lion qui lui servait de lit militaire : il revient à lui, demande son cheval et ses armes, comme jadis, à Mantinée, Épaminondas demandait son bouclier; mais le sang qui coule à flots fait bientôt perdre à son médecin Oribase, à ses amis, à ses officiers et à ses soldats, tout espoir de le sauver. Lui-même comprend que son heure fatale est venue[1], et il montre en face de la mort la sérénité stoïque de

[1] On peut lire dans Ammien Marcellin, liv. XXV, 3, le discours de Julien mourant à ses amis. « Le caractère et la position de Julien, dit Gibbon, font soupçonner qu'il avait composé d'avance le discours travaillé qu'Ammien entendit, et qu'il a transcrit dans son ouvrage. »

Socrate, de Thraséas, de Sénèque et de Marc-Aurèle, consolant ceux qui pleurent, se rendant à lui-même, sans ostentation et sans fausse modestie, le témoignage d'avoir travaillé loyalement au bonheur des peuples confiés à ses soins, regardant la mort comme une récompense, dont les dieux couronnent souvent la vertu, et faisant, par un testament militaire, le partage de sa fortune privée entre ses plus intimes amis. Tous les spectateurs de cette scène émouvante éclataient en sanglots : il désapprouve leur douleur immodérée et les supplie de ne point avilir par des larmes de faiblesse la mort d'un prince qui, dans peu de moments, va se trouver uni au ciel et aux étoiles. Salluste, Oribase, Maxime et Priscus étaient à ses côtés : il leur parle une dernière fois de l'âme et de sa sublime essence, jusqu'au moment où sa blessure rouverte gêne et arrête sa respiration. Il demande alors un peu d'eau fraîche, la boit, et expire sans agonie vers le milieu de la nuit, à l'âge de trente-deux ans [1].

Julien n'avait point désigné de successeur [2]. Ammien dit que, lorsqu'il était à Carrhes, il avait remis le paludamentum de pourpre à son parent Procope, lui recommandant de prendre hardiment les rênes de l'empire, au cas où lui-même viendrait à succomber sous les coups des Perses. Procope n'osa point faire valoir un droit si contestable, et les soldats proclamèrent Jovien. C'était un soldat courageux, mais d'une intelligence étroite et de mœurs peu réglées. Par une coïncidence singulière, Jovien avait été chargé naguère d'accompagner à Constantinople les restes de Constance. Assis sur le char même qui portait le corps de son maître, il avait été salué sur la route par les populations accourues pour voir le cortége funèbre. On vit alors dans cette mission le présage lugubre de son règne éphémère. Après avoir conclu avec Sapor un traité, qui est un monument mémorable de la décadence de l'empire, Jovien

[1] On ne doit admettre comme récit authentique de la mort de Julien que celui d'Ammien Marcellin, témoin oculaire qui parle toujours de lui avec une incontestable impartialité. Voyez, pour les autres versions, Abel Desjardins, p. 201.

[2] « Ceux qui reprochent à Julien de n'avoir pas assuré à l'empire un successeur digne de le remplacer, oublient la brièveté de son règne, la nécessité de commencer par rétablir la paix, et la difficulté de pourvoir au gouvernement d'un empire immense, dont la constitution exigeait un seul maître, ne pouvait souffrir un monarque faible, et n'offrait aucun moyen pour une élection paisible. » Condorcet.

reprit le chemin d'Antioche, suivant à peu de distance la troupe de Procope, qui était chargé d'accompagner jusqu'à Tarse la dépouille mortelle de Julien. C'est, en effet, dans cette ville qu'il avait souhaité d'être inhumé. Il avait promis à Mémorius, gouverneur de la Cilicie, d'y revenir passer l'hiver après la campagne de Perse. Sa parole se trouvait accomplie. On le déposa dans un tombeau placé hors des murailles, sur le chemin qui mène aux défilés du Taurus [1].

Ainsi vécut, ainsi mourut Julien : âme d'élite, douée de toutes les qualités qui pouvaient en faire un grand philosophe et un grand prince, mais nature inquiète, changeante, bizarre, pleine de trouble et de phases capricieuses, comme les événements à travers lesquels la main de Dieu jeta sa destinée. Cependant au fond de cette mobilité se retrouve, comme dans toutes les âmes vigoureuses et fortes, un point fixe, immuable, la foi dans une idée. Malheureusement cette idée est fausse. Or, il n'y a que le vrai qui subsiste. Julien voulut faire rétrograder le monde : le monde ne recula point. En dépit des vaines attaques de son ennemi, le Galiléen fut vainqueur. Le sanglier sauvage qui ravageait la vigne du Seigneur fut étendu mort. En d'autres termes, le christianisme, c'est-à-dire la liberté et le progrès, ouvrait aux intelligences et aux cœurs des perspectives nouvelles : le paganisme, c'est-à-dire la religion complice de l'esclavage et l'adoration du passé, se mourait et tombait en poussière. Julien eut la folle ambition de le faire revivre, mais, comme l'a dit un écrivain aussi éminent par la raison que par l'esprit, il acheva de le tuer en le ressuscitant [2].

II.

Pénétrons plus profondément dans cette idée, à laquelle Julien, avant son avénement successif aux titres de César et d'Auguste, subordonna les préoccupations constantes de sa vie et qui fut la règle dominante de ses écrits. Julien n'a point de système philosophique qui lui soit propre : il s'est fait le

[1] Une main amie écrivit sur son tombeau : « Ici repose Julien, qui perdit la vie après avoir passé le Tigre. Il fut à la fois un excellent empereur et un vaillant guerrier. »

[2] M. Saint-Marc Girardin, réponse au discours de réception de M. Albert de Broglie. Séance de l'Académie française, du 26 février 1863.

disciple plutôt que le promoteur des idées formulées par les coryphées de l'école néo-platonicienne : vaste éclectisme, qui tentait une conciliation ingénieuse entre toutes les doctrines de spiritualisme et de morale produites par l'antiquité, depuis la formule si simple et si pratique de Socrate « Connais-toi toi-même » jusqu'à l'idéalisme transcendant des Alexandrins, mais que le génie et les efforts de Plotin, de Porphyre et de Jamblique de Chalcis ne purent empêcher de dégénérer en un syncrétisme nébuleux, dont le dernier représentant, Gémistius Pléthon, est loin d'avoir dissipé les ténèbres. Cependant, bien que Julien ne soit pas un philosophe de profession, il est possible de dégager de ses écrits une suite d'idées, un enchaînement de doctrines et de faits qui constituent un ensemble, un système particulier, empruntés aux philosophes les plus accrédités de son temps, et dont voici les points fondamentaux. On ne saurait affirmer qu'il ait admis au sommet de l'échelle ontologique la triade des Orientaux, des Égyptiens et de l'école platonicienne, le Dieu à la fois triple et un, qui résume dans sa substance trois hypostases ou personnes, à savoir l'Unité, l'Intelligence et l'Ame ; mais il ne doute point de la personnalité de Dieu. Dieu est incorporel et éternel. Il est dans la nature, mais la nature est distincte de lui, comme la manifestation est distincte de l'être dont elle émane. La nature, ou monde visible, qui s'étend de la voûte du ciel jusqu'aux extrémités de la terre, existe de toute éternité et existera éternellement, sans être soutenue par une autre loi que par la force incessante du cinquième corps, ou principe éthéré, distinct des quatre éléments, et qui est comme l'âme du monde. Le gouvernement de la nature est soumis à l'immuable providence de Dieu, roi de l'univers, autour duquel tout gravite. Dieu est le Prototype idéal de tous les êtres, le Tout intellectuel, ou bien encore l'Un, le Bon, la Cause simple et unique de tout ce que les autres êtres peuvent avoir de beauté, de perfection, d'unité et de puissance. De la substance primordiale innée en lui, et pour tenir le milieu entre les causes intellectuelles et les principes actifs, Dieu a produit le Soleil, qui est, dans la sphère visible, par rapport à la vue et aux objets visibles, ce que Dieu est dans la sphère idéale par rapport à l'intelligence et aux êtres intellectuels. Ainsi, la lumière du Soleil se trouve avec tout ce qui est visible dans le même rapport que la vérité, splendeur de Dieu, dans tout ce qui est intellectuel. Le

Soleil est donc la manifestation visible du Grand Tout, du Souverain Bien, et c'est par lui que rayonnent sur le monde les perfections de l'Absolu. De plus, le Soleil étant le médiateur par excellence, il sert d'intermédiaire entre le Dieu souverain et les dieux intelligents ou intelligibles, issus de ce Dieu. Comment s'opère cette médiation? Par la lumière, laquelle étant de son essence dégagée de tout élément hétérogène, fond aisément sa substance incorruptible et inaltérable avec la pureté immatérielle des dieux intelligents.

Manifesté de la sorte par le Soleil, qui est à la fois une émanation de sa substance et son image visible, Dieu se trouve dégagé du cortége des divinités, dont l'avait entouré le naturalisme allégorique des poëtes ou l'anthropomorphisme des peuples enfants; et les liens nécessaires entre la Divinité et l'homme sont établis à l'aide de démons ou de génies, parmi lesquels il faut compter les anges solaires, qui servent d'agents aux énergies efficaces du Soleil. Cette influence du dieu Soleil ne se borne pas au monde hypercosmique; elle s'étend également sur les astres. Placé au milieu du ciel, qui est sa demeure propre, il préside aux sept sphères, à la huitième orbite du ciel et à la neuvième, dans laquelle se déploie le cercle éternel de la génération et de la dissolution. Quant aux planètes, formant un chœur autour de lui, elles règlent leurs évolutions de manière à concorder avec sa marche, et le ciel entier, en harmonie avec lui dans toutes ses parties, est plein de dieux émanés du Soleil.

Telles sont, en substance, les idées de Julien sur l'ensemble des êtres hypercosmiques : c'est un mélange de théogonie et d'astronomie, où les doctrines de Zoroastre se combinent avec celles de Platon, et où l'idée abstraite de Dieu apparaît sous la forme concrète du Soleil, qui en est l'image. Si de ces régions supracélestes nous passons aux rapports de la Divinité avec l'humanité, nous voyons tout d'abord que le Soleil, générateur des dieux, est aussi le père commun des hommes. L'homme est un composé de deux natures, le corps et l'âme : l'âme est immatérielle, lumineuse; le corps est matériel, ténébreux. Il résulte de cette diversité que l'être humain est soumis aux changements, aux vicissitudes : sa substance, sa force et son action ne se confondent pas dans un tout harmonieux, comme dans la Divinité, mais elles sont distinctes, agissent séparément et se trouvent souvent en désaccord, en

lutte avec elles-mêmes. Quel est le principe de cette lutte, c'est-à-dire quelle est la source du mal, Julien ne le dit pas. Il se contente d'affirmer que le mal ne vient pas des dieux. Seulement l'existence du mal n'entraîne pas la négation du bien, puisque le bien c'est Dieu, être éternel et immuable. La fin de la vie étant de ressembler à la Divinité, toute la conduite est subordonnée à cette règle absolue. Il ne faut donc pas être esclave du corps, mais serviteur de l'âme, et, comme l'âme est divine, il faut rapporter tout aux dieux.

Ainsi, à le bien prendre, le corps n'est point une partie de l'homme, mais plutôt une possession momentanée et transitoire, en sorte que l'homme tout entier, c'est l'âme; et le premier devoir de l'homme envers l'âme, c'est de la rendre semblable aux dieux en les prenant pour modèles et en les imitant, afin d'être unis éternellement à eux, quand nous aurons subi avec courage et avec piété toutes les épreuves de la vie. De ces principes dérive une morale, nette et ferme dans son point de départ et dans ses applications, comme celle de l'école socratique et stoïcienne, mais animée d'un esprit nouveau, échauffée de ce feu des vertus chrétiennes, que l'on sent poindre dans Platon, dans Xénophon, dans Cicéron et dans Sénèque, mais qui, déjà plus ardent et plus vif dans Épictète et dans Marc-Aurèle, se répand à pleines flammes au sein de l'Église naissante. Ce feu, c'est la charité, c'est l'amour du prochain. Le soulagement des pauvres, des infirmes, des malades, l'accueil amical fait aux étrangers, l'hospitalité largement et cordialement donnée, l'aumône distribuée sans autre récompense que le sentiment du devoir accompli, les bons traitements envers les esclaves, les affranchissements multipliés avec une spontanéité libérale, la fraternité des hommes hautement proclamée et sincèrement pratiquée, toutes ces vertus existaient dans la société païenne : la foi chrétienne en fit sa base et sa loi. Entraîné par le courant de son siècle autant que par la droiture de son esprit, Julien place la charité au premier rang des vertus, qui rendent l'homme semblable aux dieux. Selon lui, imiter Dieu, c'est, avant tout, aimer les hommes. « C'est un acte saint, dit-il [1], d'accorder, même à des ennemis, le vêtement et la nourriture. Car c'est à l'homme que nous donnons et non point à ses mœurs. » Et il ajoute : « Je pense que notre sollicitude doit s'étendre jusque

[1] Fragment d'une lettre à un pontife.

sur les malfaiteurs enfermés dans les cachots. En cela l'humanité n'interrompt point le cours de la justice. Ce serait aussi bien abuser de la force, quand, sur un grand nombre de détenus, les uns doivent être condamnés et les autres légalement absous, de refuser, en vue des innocents, quelque pitié aux coupables, que de se montrer, à cause des coupables, plein de dureté et de rigueur envers les innocents. Plus j'y songe, plus je vois en cela une injustice criante.... Ces hommes sont nos frères.... Tout homme est, bon gré, mal gré, le frère d'un autre homme.... Lorsque Jupiter ordonnait le monde, il tomba quelques gouttes de son sang sacré, d'où germa la race humaine; ce qui fait que nous sommes tous du même sang.... Donnons donc de notre avoir à tous les hommes, mais plus largement aux gens de bien.... Car qui s'est jamais appauvri en donnant à ceux qui sont dans la pauvreté et dans la détresse?... Pour ma part, ayant souvent fait largesse aux indigents, j'en ai toujours été payé avec usure, et je ne me suis jamais repenti de ma libéralité. » Ainsi cet amour naturel pour l'humanité, que Cicéron proclame le fondement de la justice [1] et qui a conduit le Christ au supplice de la croix, est considéré par Julien comme le premier et le plus sacré des devoirs. Tous les autres en découlent; de sorte que, l'exercice de la charité supposant une bonté de caractère qui la provoque et une rectitude de vue qui la dirige, la morale individuelle de Julien a la plus étroite affinité avec sa morale sociale. Accoutumé dès l'enfance à se dominer, à discipliner sa volonté, à maîtriser ses penchants, il a pratiqué sincèrement les vertus privées que les anciens considéraient comme l'essence même du bien, la justice, la prudence, la tempérance et la force. Il a fait tous ses efforts, à l'exemple de Marc-Aurèle et conformément à la doctrine de Zénon, pour s'abstenir et pour supporter. On ne peut douter qu'il n'eût préféré, comme son père, une vie calme et effacée à l'éclat de la puissance et à la majesté du sceptre impérial. Son épître à Thémistius contient à cet égard la profession de foi la plus franche. Mais les événements ne lui ayant pas laissé la liberté du choix, il s'appliqua, maître du monde, à purifier son âme de toute la partie terrestre et mortelle, à éteindre ses appétits, à cultiver son intelligence, à dompter en lui la passion et la colère, qui lui semblent des

[1] Natura propensi sumus ad diligendos homines, quod fundamentum juris est. *Lois*, I, chap. XV.

animaux de la dernière férocité, en un mot à faire asseoir sur son trône la loi, qui est, suivant Aristote, la raison sans la passion. Tel était Julien philosophe, et, si le sort l'eût fait naître un ou deux siècles plus tôt, c'eût été pour l'empire un Titus, un Antonin. Mais, à l'époque de Julien, la philosophie, même la plus pure, ne pouvait plus tenir lieu de religion. Ce qui faisait déjà, ce qui fait encore la force du christianisme, à ne le considérer que par le côté humain et historique, ce qui assure, malgré les dissidences, les hérésies et les sectes, sa durée, sa permanence, sa perpétuité chez les nations civilisées et sa propagation chez les nations barbares, c'est qu'il n'est point une philosophie, mais une religion. Le platonisme alexandrin, qui est l'expression la plus élevée du mysticisme païen, n'est pas un culte; c'est une école. Comme il ne s'adresse qu'à des âmes privilégiées, à des intelligences d'élite, il est restreint, borné à quelques adeptes. Le christianisme est vaste comme l'univers : sa catholicité ne fait exclusion de personne : il est égal pour tous. Semblable à l'hostie, consacrée par ses ministres, il se multiplie à l'infini, entier dans chacune de ses parties, nourrissant de son pain et de sa doctrine les grands et les petits, les forts et les faibles, les riches et les pauvres, les sains et les malades, les savants et les ignorants, les élus de la fortune ou de la pensée et les déshérités de la richesse ou de l'esprit. La philosophie, si parfaite qu'on la suppose, n'a point cette puissance comparable à celle du soleil, qui voit, éclaire et vivifie tous les êtres. Le côté même par lequel elle est le plus accessible aux masses, je veux dire la morale pratique, a toujours quelque chose d'abstrait. C'est une science, et, comme toute science, elle a ses limites; la foi chrétienne n'en a point : la science ne voit que le visible; la foi voit l'invisible : la science n'illumine que l'esprit; la foi fait rayonner l'espérance dans le cœur. Les notions naturelles du devoir, le sentiment du bien et du mal inhérent à notre être, la philosophie s'étudie à les dégager, au moyen de l'analyse, des profondeurs de l'intelligence, pour les formuler en maximes : le christianisme en adopte la synthèse et les résume en un seul précepte : « Aimez-vous les uns les autres. » Le plus grand effort de la philosophie païenne, c'est Socrate buvant la ciguë pour obéir à la loi, esclave du devoir et de sa conscience : le modèle éternel du chrétien, c'est le Supplicié de la croix s'immolant pour le salut des hommes. L'enseignement et l'exemple

de Socrate fondent des écoles, qui peuvent élever la vertu jusqu'à l'héroïsme individuel; mais la parole et la mort du Christ établissent une religion, qui apprend, avant tout, à renoncer à soi-même et à se dévouer à ses semblables. La philosophie est une règle de couvent; la doctrine évangélique, sucée avec le lait par l'enfant chrétien, est à jamais le code des sociétés humaines.

Le malheur de Julien c'est de ne l'avoir point compris. Aussi, entraînée par cette erreur funeste, il prit une fausse route et essaya de détruire l'instrument de civilisation, dont il aurait dû se servir pour assurer le bonheur de ses peuples et le respect de son nom. La tournure particulière de son esprit, son ardeur irréfléchie, jointe aux entraînements, aux tendances irrésistibles de son époque et aux circonstances les plus importantes de sa vie, lui mirent un voile sur les yeux et lui firent rêver l'amalgame impossible du néo-platonisme avec les rites païens et le culte des dieux [1]. Julien est une âme ardente, spontanée, héroïque, exagérant la foi jusqu'à la superstition, l'enthousiasme jusqu'au fanatisme. On veut trop voir en lui le politique et pas assez l'apôtre. Il eût vécu dans une école comme un sage, ou dans un temple comme un dévot; c'est un prêtre alexandrin sur le trône, un mystique sincère, un païen fervent et convaincu. La promesse qu'il a faite à Maxime, quand il fut initié à Éphèse, il croit devoir la tenir, autant par suite d'une piété réelle envers les dieux que par honneur et persistance dans sa parole. Il se figure que du polythéisme, régénéré par le mysticisme, le sabéisme et la théurgie, peut naître une religion, qui ait ses cérémonies, ses temples, ses autels. Le Soleil ou Mithra, image visible et vivante de toutes les divinités que l'antiquité avait adorées sous le nom de Jupiter, d'Apollon, de Pluton ou de Mars, est l'objet de sa dévotion la plus assidue [2]. Tout imbu des idées de la Grèce, qui confondait dans une même admiration et dans un même culte les lettres, les

[1] Nous avons ici sous les yeux, outre Gibbon, Milman, Albert de Broglie et les brochures allemandes, dont nous donnons le titre à l'index bibliographique, E. Vacherot, *Hist. de l'école d'Alexandrie*, deuxième partie, liv. II, et Jules Simon, *Hist. de l'école d'Alexandrie*, liv. IV.

[2] « Pline, chez les Romains, dans les temps les plus éclairés, n'admet point d'autre dieu. Platon, plus éclairé que Pline, avait appelé le Soleil le fils de Dieu, la splendeur du Père, et cet astre, longtemps auparavant, fut révéré par les Mages et les anciens Égyptiens. » VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*, deuxième partie, chap. CXLVIII.

arts et la religion, et dont la facile indépendance laissait à l'adorateur des dieux le droit de fixer le degré et la mesure de sa foi, Julien se fait le soutien, le propagateur et le pontife de l'hellénisme, mélange confus de liturgie païenne, de rites orphiques et de pratiques orientales. La partie philosophique et morale de cette religion était empruntée aux plus grands génies de l'antiquité, Pythagore, Platon, Aristote, Zénon, Chrysippe, Jamblique de Chalcis : diversité qui détruisait toute unité de doctrine; la partie symbolique et dogmatique se composait d'allégories, sous lesquelles se dissimulait cette sagesse cachée, que la prudence des anciens avait couverte du masque de la poésie et de la fable; la partie extérieure et rituelle consistait en sacrifices, en immolations de victimes, en longues heures de contemplation et d'extase. Julien eut foi dans cet éclectisme bizarre, et il en pratiqua les observances avec une scrupuleuse exactitude. Nous savons par Ammien, par Libanius, par Julien lui-même, qu'il offrait tous les matins et tous les soirs une victime au Soleil, auquel il avait dédié dans son palais une chapelle domestique, et que, aux différentes heures de la journée et surtout de la nuit, son infatigable dévotion prodiguait des honneurs spéciaux à la lune, aux étoiles, aux génies nocturnes. Quand venait une fête solennelle, il ne manquait pas d'aller au temple du dieu ou de la déesse, que fêtait le peuple, et il tâchait d'animer, par l'exemple de son zèle, la religion de la foule et des magistrats. On le voyait alors, au milieu des ministres du culte, apporter le bois, allumer le feu, égorger la victime, tirer le cœur ou le foie des entrailles toutes sanglantes, et y lire, avec toute la science d'un aruspice, les présages imaginaires de l'avenir. Mais, comme le fait observer Gibbon, tout le génie et toute la puissance de l'empereur étaient insuffisants à rétablir une religion dénuée de l'appui des principes théologiques, des préceptes moraux et de la discipline ecclésiastique, une religion qui se précipitait vers sa ruine et n'était susceptible d'aucune réforme solide et raisonnable [1]. A la voix de Julien, l'armée, l'admi-

[1] Gibbon est dans le vrai en parlant ainsi, et c'est Voltaire qui est dans le faux, quand il dit d'un ton passionné : « Il se peut que Julien, né sensible et enthousiaste, abhorrant la famille de Constantin, qui n'était qu'une famille d'assassins, abhorrant le christianisme dont elle avait été le soutien, se soit fait illusion jusqu'au point de former un système, qui semblait réconcilier un peu avec la raison le ridicule de ce qu'on appelle mal à propos le paganisme. C'était un avocat qui pouvait s'enivrer de sa cause; mais, en voulant détruire

nistration et la cour revinrent facilement au culte des vieux autels, mais la grande société de l'empire demeura froide, insensible à l'enthousiasme de Julien et de ses prêtres : elle le laissa tout seul prosterné devant ses dieux, pour courir aux tombeaux des martyrs et pour s'abandonner à cette folie galiléenne, qui commençait à devenir la raison de l'univers.

Cependant il ne faut pas prendre du christianisme, tel qu'il était au quatrième siècle, l'idée que nous pouvons nous en faire aujourd'hui. Il y avait alors deux camps dans l'Église militante : celui d'Athanase et celui d'Arius [1]. Les vaines discussions, le dogmatisme théologique, les persécutions, les rivalités des princes, les dissensions ecclésiastiques, causaient de toutes parts une fluctuation fort redoutable pour l'unité chrétienne. Outre la lutte engagée entre la doctrine évangélique et le paganisme, « vieil arbre frappé de la foudre et atteint à la cime, mais qui n'avait pas cessé d'étendre ses fortes racines sous le sol [2] », l'arianisme, vaincu, mais non détruit par le concile de Nicée, ne cessait d'entamer et de rompre l'intégrité catholique. En même temps que les magistrats, suivant leur caractère ou leur esprit, favorisaient ou proscrivaient tantôt le christianisme, tantôt le paganisme, et que les sophistes opposaient la moralité incontestée de leurs préceptes et les séductions de leur parole aux homélies persuasives et aux prédications éloquentes des Pères de l'Église, l'Église elle-même était déchirée par les disputes de ses prêtres et de ses pontifes. L'hérésie avait eu peur de l'orthodoxie plus ou moins sincère, mais toute-puissante, de Constantin, et elle avait dissimulé ses attaques; mais le règne de Constance lui avait fait reconquérir le terrain perdu. Constance était arien [3] : Valens, évêque arien, était à ses côtés, lorsque, durant la bataille de Moursa, le fils de Constantin, agenouillé dans l'église des Martyrs, au milieu de ses courtisans pâles de frayeur, attendait et apprit l'heureuse issue du combat. Eusébie, seconde femme de Constance, était arienne. Sous ce prince,

la religion de Jésus, ou plutôt la religion de lambeaux mal cousus au nom de Jésus, aurait-il pu parvenir à ce grand ouvrage? Nous répondons hardiment : Oui, s'il avait vécu quarante ans de plus, et s'il avait été toujours bien secondé. »

[1] Voyez Albert de Broglie sur cette situation de l'Église naissante et sur les luttes qui la déchiraient.

[2] Albert de Broglie, t. I, p. 137.

[3] Milman caractérise d'un mot heureux les opinions religieuses de Constance; il les appelle un christianisme non chrétien, *unchristian christianity*.

Athanase, l'héroïque vainqueur de Nicée, avait vu compromettre une partie de son triomphe par la profession de foi du concile d'Antioche, qui sert encore de règle à la discipline des Grecs orthodoxes, et l'essai de conciliation tenté à Sardique n'avait fait que mettre à nu les symptômes de schisme et de discorde, qui subsistent à l'heure actuelle entre les Églises grecque et latine.

Julien naquit et fut élevé au plus fort de ces incertitudes, de ces disputes et de ces controverses, qui menacèrent quelquefois de dégénérer en guerres civiles. Témoin des luttes violentes des évêques de l'Orient et des variations de leurs symboles, il put croire que des motifs plus profanes que religieux dirigeaient leur conduite, et, au lieu d'écouter les preuves du christianisme avec l'attention d'un disciple, qui veut se confirmer dans sa foi, il les accueillait avec défiance et contestait avec une subtilité obstinée, une doctrine pour laquelle il se sentait une invincible répulsion. Comment ne l'eût-il pas abandonnée? Plus sincère et plus loyale était son abjuration, que l'adoration hypocrite d'un mort à la divinité duquel il ne croyait plus. Et puis, pouvait-il se faire qu'un jeune homme de vingt ans, d'une imagination vive et rapide, d'une naissance illustre, dont le père avait été massacré presque sous ses yeux, et qui, parent de l'assassin, s'était vu sous la main de ce tyran ombrageux, tout plein de soupçons et de caprices, ne sentît pas dans son cœur les mouvements d'une haine instinctive avant d'être réfléchie, et ne comprît pas dans son aversion pour Constance les croyances mêmes, que l'odieuse volonté de celui-ci lui avait imposées? D'une autre part, quand il jetait ses regards sur l'histoire de Rome, quand il comparait la grandeur passée de la république et de l'empire avec la décadence et l'abaissement de l'ancienne reine du monde, quel rapprochement faisait-il entre Constantin et Constance, empereurs chrétiens, et les Titus, les Trajan, les Antonin, les Marc-Aurèle, héros de Rome païenne! Soyons donc justes, sans haine préconçue, sans prévention, sans partialité. Expliquons-nous, si nous ne pouvons l'excuser, la désertion de Julien, ce que ses adversaires ont appelé son apostasie. Nous ne nous flattons point de l'espoir d'effacer cette flétrissure; mais nous adjurons les hommes de bon sens, les chrétiens équitables, qui, comme leur divin maître, pratiquent la tolérance et la charité même à l'égard de leurs ennemis, de ne point condamner Julien sans

réfléchir, sans examiner de près les événements qui influèrent sur sa jeunesse et qui déterminèrent plus tard sa conduite. Si le christianisme du temps de Julien, avait été cette religion définitive, fixe dans ses affirmations et permanente dans ses décrets, qui a glorifié Charlemagne et sanctifié Louis IX, Julien serait digne de tous les anathèmes de la postérité pour avoir renié son Dieu et déserté sa cause. Mais il n'en est pas ainsi. Que les chrétiens de son temps, sans pitié pour l'empereur qui avait effrayé leur prosélytisme et persécuté leur zèle, se réjouissent de sa mort et y voient une punition du ciel ; que Théodoret affirme que ce sont des anges, qui, sous la figure des Perses, combattirent Julien, et que l'empereur, au moment d'expirer, lança contre le ciel des blasphèmes et du sang sorti de sa blessure ; que la *Chronique d'Alexandrie* nous montre, sous la garantie de l'évêque de Césarée, saint Mercure [1], martyr de Cappadoce, vêtu d'une cuirasse de fer, frappant Julien par ordre de Jésus-Christ ; enfin que saint Grégoire de Nazianze « commence et termine ses invectives contre Julien par une sorte d'hymne où respire une joie aussi féroce qu'éloquente [2] », ces sorties véhémentes, ces joies furieuses ou ces récits équivoques ne sont plus de notre temps. Nous n'insultons plus aux vaincus. Les enseignements multipliés de l'histoire, la triste expérience que donne au penseur le tableau longuement déroulé sous ses yeux de toutes les faiblesses, de toutes les défaillances, de toutes les apostasies de l'espèce humaine, inspirent pour Julien plus de pitié que de colère, et comme les bons princes sont en plus petit nombre que les mauvais, nous considérons comme un acte de justice de dire avec Montesquieu [3] : « Julien (un suffrage ainsi arraché ne me rendra point complice de son apostasie) ; non, il n'y a point eu après lui de prince plus digne de gouverner les hommes. »

[1] La légende de saint Mercure est devenue le sujet d'un drame au moyen âge. Voyez *les Miracles de la Sainte Vierge, par Gautier de Coincy*, publiés par l'abbé Poquet, in-4°; Paris, Didron, 1857 : *Miracle de saint Basile :* Texte p. 395, miniature p. 399. — Cf. Bibliothèque impériale, 510, in-fol. Saint Grégoire de Nazianze. — Voyez aussi dans les *Mélanges d'archéologie* de Ch. Cahier et A. Martin, t. I, p. 38, l'explication de la couverture du Psautier de Charles le Chauve, avec la rectification de Paul Durand, de Chartres, dans la *Revue archéologique* d'avril 1849. — Cf. de Barante, *Hist. des ducs de Bourgogne*, t. III, p. 20 et suivantes, 7e édition.

[2] Chateaubriand.

[3] *Esprit des lois*, liv. XXIV, chap. x.

III.

Cette esquisse de la biographie de Julien, cet exposé de ses idées philosophiques et religieuses était nécessaire pour comprendre le caractère et la valeur de ses écrits. Il nous reste maintenant à en tracer l'analyse. Afin de mettre de l'ordre dans l'appréciation des œuvres sur lesquelles s'est fondée sa renommée littéraire, nous les rangerons sous huit chefs principaux : 1° *Panégyriques;* 2° *Écrits mystiques et théologiques;* 3° *OEuvres philosophiques et morales;* 4° *Apologie;* 5° *Satires;* 6° *Polémique religieuse;* 7° *Correspondance;* 8° *Opuscules poétiques.*

1° Les Panégyriques sont au nombre de trois. Les deux premiers sont écrits en l'honneur de Constance. C'est l'éloge redoublé du meurtrier de la famille de Julien; c'est l'exaltation de ses hautes vertus, naturelles ou acquises, prises chacune à part, et mises en lumière par le récit des faits où elles se sont déployées. La souplesse d'esprit que nous avons signalée dans Julien, cette flexibilité d'intelligence qui le met en état de pénétrer, sinon d'approfondir, toutes les notions de la science, toutes les formes de la pensée humaine, se joue ici, avec une facilité exubérante, dans le genre épidictique, où se complaisaient alors le style verbeux et l'éloquence de plume des sophistes. On reconnaît l'admirateur et l'élève de Libanius, quand on voit cette disposition conforme aux prescriptions minutieusement exigées par les rhéteurs de profession, depuis Aristote jusqu'à Théon, Aphthonius et Ménandre. Recherche des antithèses, balancement équilibré des phrases, alignement symétrique et discipline savante des périodes, tout s'y trouve, sauf le naturel. Julien nous apprend par une lettre adressée à son ami Jamblique d'Apamée [1] que, vers l'époque où il suivait les leçons du grammairien Nicoclès et du rhéteur Écébole, l'empereur, qui s'intéressait plus par défiance que par affection à ses progrès et à ses succès, daigna lui choisir lui-même des sujets de composition oratoire. S'il en est ainsi, Constance dut être flatté de se voir à son tour le sujet propre d'un discours, écrit d'après

[1] Lettre XLI. « Voici d'abord le discours que nous avons composé dernièrement, par ordre de l'empereur, sur le fameux pont jeté sur le détroit. » — Voyez page 405. Nous n'avons plus ce discours de Julien.

les régles les plus strictes du genre démonstratif. Son orgueilleuse nullité se figura sans doute que cette analyse subtile et industrieuse des qualités attribuées à sa grande âme, que le récit de ses hauts faits contre Vétranion et contre Magnence, de sa bravoure à Singara, devant Nisibis, dans les plaines de Moursa, étaient l'expression d'une admiration sincère et convaincue, et l'on peut croire que sa faiblesse vaniteuse, caressée par des ministres impuissants au bien et toujours prêts au mal, se laissa prendre à cet appât; mais en étudiant de près ces œuvres élogieuses, la seconde surtout, le lecteur de Julien ne manquera point de découvrir, sous l'ordonnance habile des idées et sous la pompe fleurie du style, une ironie et un persiflage, qui se traduiront plus tard en reproches amers et en invectives véhémentes dans l'*Épître au Sénat et au Peuple d'Athènes*. Sous ce rapport, rien n'est plus finement imaginé que l'exorde du second panégyrique, où Julien se compare à Achille et Constance à Agamemnon; rien n'est plus délicatement railleur que toute la partie, où il met en parallèle les exploits d'Hector et ceux de Constance. On ne peut se défendre, en les lisant, de songer à quelqu'une de ces harangues de la *Satire Ménippée*, dans lesquelles l'orateur, en se décernant à lui-même ou à un autre des louanges outrées jusqu'au scandale, mord en réalité et déchire à belles dents celui qu'il a l'air de célébrer. Un autre genre d'intérêt s'attache encore à ces écrits : l'historien et le géographe peuvent y trouver une assez belle moisson de détails et de circonstances, qui ne se rencontrent point ailleurs. De ce nombre est la narration du siége de Nisibis, qui n'a pas, j'en conviens, l'importance de celui de Syracuse ou de Carthage, mais dont la description offre quelques documents utiles aux érudits qui font des recherches sur la poliorcétique des anciens. On en peut dire autant du passage où Julien décrit, dans les moindres particularités, l'armure de la cavalerie créée ou organisée par Constance : il y a là pour l'archéologue de très-précieux morceaux. Mais ce qui recommande par-dessus tout le second panégyrique de Constance, le côté sérieux et durable de cette éloquence d'apparat, ce sont quelques pages solides, bien pensées et bien écrites, sur la vertu, sur la noblesse et sur les devoirs d'un prince. On croit lire une dissertation de Plutarque, de Dion Chrysostome, de Thémistius, de Maxime de Tyr, ou bien quelque composition de Balzac, *le Prince* par exemple, où se mêlent aux formes pompeuses de la rhétorique des pas-

sages substantiels et vigoureux, d'une vérité toujours actuelle, d'un style toujours vivant. Pour le reste, celui-là serait dupe qui s'en ferait admirateur à outrance, et qui, ébloui par l'éclat de ces tirades solennelles, n'en sentirait pas le néant. Julien avait trop d'esprit pour ne pas le comprendre; il insinue avec adresse que cette prose si artistement travaillée est une arme polie, mais traîtresse, dont il frappe son persécuteur, et il laisse percer lui-même le secret de sa haine moqueuse quand il dit à son auditoire [1] : « C'est vous-mêmes qui produisez cette foule de panégyristes, en les écoutant volontiers; ce sont vos propres pensées qu'ils habillent comme d'un vêtement brodé, où s'épanouissent les figures et les rhythmes les plus agréables. Vous les écoutez avec complaisance, vous croyez que leurs éloges sont justes, et vous dites qu'ils sont dans le vrai; mais est-ce bien la vérité? »

Julien est plus sincère, il est même tout à fait sincère dans son *Éloge de l'impératrice Eusébie*. En l'égalant aux plus chastes héroïnes d'Homère, aux plus grandes reines de l'antiquité, il lui paye un tribut de reconnaissance dont l'effusion loyale fait oublier la tournure parfois hyperbolique. Eusébie était une belle Macédonienne, d'un mérite auquel tous les écrivains se sont plu à rendre justice [2]. Julien lui devait tout. Peut-on lui en vouloir d'avoir offert à sa bienfaitrice l'hommage d'une gratitude qui s'exagère la perfection de la personne louée, et qui voit s'effacer devant celle-ci toutes les grâces et toutes les vertus des autres femmes, « comme devant le disque arrondi de la lune s'éclipse l'éclat des brillantes étoiles? » L'histoire, en effet, n'est pas complétement d'accord avec Julien sur toutes les vertus qu'il prête à la princesse objet de son discours. Ammien [3], si grave, si judicieux, l'accuse de pratiques odieuses employées secrètement contre Hélène, femme de Julien, pour faire périr son premier enfant à sa naissance ou pour la faire avorter, quand elle fut sur le point d'en avoir d'autres. Alors l'affection d'Eusébie pour Julien se serait emportée jusqu'à la jalousie, égarée jusqu'au crime. Disons pourtant qu'il est permis d'en douter quand on voit Gibbon n'accueillir ces bruits qu'avec une extrême réserve, et croire plutôt à la méchanceté du public ou à des

[1] Page 67.

[2] Tillemont a rassemblé leurs témoignages dans son *Histoire des empereurs*, t. IV, p. 750-4.

[3] Liv. XVI, chap. x.

accidents naturels qu'à ces infâmes machinations. Quoi qu'il en soit, au moment où il prononça l'éloge d'Eusébie, Julien ne pouvait éprouver qu'un sentiment de tendresse expansive pour une femme à l'intervention de laquelle il devait son salut et sa liberté. C'est ce sentiment qui domine dans son œuvre et qui en pallie les défauts. On y trouve aussi quelques passages qui valent la peine d'être remarqués. Nous voulons dire le récit des premières entrevues de Julien avec Constance, l'éloge de la Grèce, de cette Grèce bien-aimée que Julien appelle sa véritable et chère patrie [1], et celui de la bibliothèque dont Eusébie lui avait fait présent. Il chérit la Grèce, il aime Athènes du plus tendre amour, mais comme il aime aussi ses livres! Comme il en parle avec une chaleur, un enthousiasme qui prouvent tout le prix que sa passion de savoir attachait aux moyens de s'instruire!

2° Il nous reste deux écrits mystiques et théologiques de Julien, l'un sur le *Roi-Soleil* et l'autre sur la *Mère des dieux*. Ce sont deux morceaux très-importants pour l'intelligence des idées néo-platoniciennes, à l'aide desquelles Julien essayait de construire le système de philosophie mystique, dont il prétendait faire la religion hellénique, le polythéisme restauré. On sait la dévotion toute particulière qu'il affichait pour le Soleil; c'était, à ses yeux, la manifestation visible de l'Être des êtres. Il entreprend d'expliquer à Salluste, son intime ami, l'un des confidents, avec Oribase et Évhémère, de ses doutes et de son apostasie, comment je ne sais quel sabéisme alexandrin a remplacé dans son esprit les croyances qu'il a d'abord professées. Les idées de Jamblique, de ses prédécesseurs, et celles de Salluste lui-même, en supposant qu'il soit l'auteur du traité *des Dieux et du Monde* [2], Julien s'étudie à en tracer un exposé, dont nous avons indiqué précédemment les points capitaux. Ce qui frappe surtout dans cette composition singulière, c'est la netteté de certaines pages au milieu d'assertions hypothétiques, qui ne se fondent ni sur les données positives de la science, ni sur les principes irrécusables de la raison. On

[1] « Julien ne parle jamais de la Grèce qu'avec transport : c'est sa patrie véritable : là sont ses dieux, ses modèles, ses maîtres, tout son cœur. L'hellénisme est le nom que lui-même donne à sa cause; ce nom dit tout : l'hellénisme est en effet la vraie religion de Julien. » JULES SIMON.

[2] Fabricius, *Biblioth. grecque*, liv. IV, chap. 28, attribue ce traité à Jamblique, et fait observer que Julien lui a emprunté une grande partie de son discours sur le Roi-Soleil. Julien, d'ailleurs, en convient à la fin de son discours.

s'explique aisément cette disparate. Quand Julien se perd dans les régions hypercosmiques, il se fait l'interprète, plus poétique que précis, de systèmes vagues et arbitraires sur l'origine du monde et sur les lois qui le régissent; mais quand il traite de la nature visible du Soleil, de son efficacité réelle et des services que sa lumière et sa chaleur rendent chaque jour aux hommes, il trouve, dans la justesse incontestée des idées qu'il énonce ou des tableaux qu'il dessine, un point d'appui stable et des mouvements de style, qui ont de l'éloquence et une véritable beauté.

Julien devait le fond de son discours sur le Roi-Soleil à Jamblique de Chalcis; son discours sur la Mère des dieux n'appartient qu'à lui seul. Porphyre avait écrit, il est vrai, un traité *de l'Antre des nymphes* et un autre *de l'Abstinence,* où il est question de mythes et de faits analogues à ceux dont parle Julien; mais Julien déclare n'avoir point lu les écrits de Porphyre, et il expose de son propre chef à ses auditeurs le sens allégorique des amours d'Attis, autrement dit Gallus, et de Cybèle, la Mère des dieux. L'empereur, en marche contre les Perses, était alors à Pessinonte, ville sainte de la Phrygie, où l'on prétendait que la statue de la déesse, transportée à Rome par Scipion Nasica sur la foi des vers sibyllins, était jadis tombée du ciel [1]. Il veut l'honorer à son passage par une explication métaphysique du culte dont elle est l'objet. Jamblique [2] admettait que certaines idoles tombées du ciel ou même fabriquées de main d'homme, et consacrées par des cérémonies prescrites, étaient divines et pouvaient être justement adorées. Julien partage l'opinion de son maître, et, pour en faire voir le côté sérieux à ceux qui seraient tentés d'en rire, il commence par rappeler les miracles que la statue de la Bonne Déesse a opérés lors de sa translation à Rome. Qu'est-ce, en effet, que la Mère des dieux? La source d'où naissent les divinités intelligentes et organisatrices qui gouvernent les dieux visibles; la déesse qui enfante et qui a commerce avec le grand Jupiter; la grande déesse existant par elle-même, après et avec le grand organisateur; la maîtresse de toute vie, la cause de toute génération; celle qui perfectionne promptement tout ce qu'elle fait, qui engendre et organise les êtres avec le père de tous; cette vierge sans mère, qui s'assied à côté de Jupiter comme étant réellement la

[1] Ammien Marcellin rapporte que c'est là, d'après certains auteurs, l'étymologie du nom de Pessinonte : il vient du grec πεσεῖν, *tomber*.

[2] Voyez Jules Simon, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 240.

mère de tous les dieux. Et qu'est-ce maintenant que cet Attis ou Gallus dont Cybèle s'est éprise? L'essence même de cette intelligence féconde et créatrice, qui engendre jusqu'aux derniers éléments de la matière et qui renferme en elle tous les principes et toutes les causes des formes matérielles. La fable de leurs amours signifie donc que la Providence, qui gouverne les êtres sujets à la génération et à la corruption, se prend à aimer la cause énergique et génératrice de ces êtres. Attis répond à son amour. Exposé d'abord sur le fleuve Gallus, il atteint la fleur de son âge et son amante le couronne d'étoiles, en permettant au beau jeune homme de bondir et de danser dans les régions hypercosmiques. Mais Attis s'avance jusqu'aux dernières extrémités; il descend dans l'antre et il a commerce avec la nymphe Sangaris, malgré l'ordre de sa maîtresse de la servir religieusement, de ne point se séparer d'elle et de n'en pas aimer d'autre. Il faut donc l'arrêter, mettre des bornes à son immensité, limiter sa force, le mutiler. Il opère lui-même le sacrifice que lui impose la jalousie sanguinaire de la déesse. Ainsi s'explique la mutilation des galles ou prêtres de Cybèle, dont Lucien nous raconte la curieuse origine dans son discours sur la *Déesse syrienne,* qui offre plusieurs points de ressemblance avec celui de Julien. Comme l'époque de cette limitation, figurée par l'excision d'un pin, symbole ityphallique de la génération, coïncide avec la fête des Hilaria, où l'on célèbre le retour du printemps et la marche ascendante du soleil, Julien, après quelques détails astronomiques, prend plaisir à rendre compte des motifs qui ont fait placer à ce moment de l'année les Grands et les Petits Mystères, ainsi que la pratique des purifications et des abstinences à laquelle ils donnent lieu. Après quoi il termine par une prière, dont la vivacité s'élève jusqu'au ton de la ferveur la plus convaincue : « O toi, déesse de la vie, sagesse, providence procréatrice de nos âmes; toi qui sauvas Attis exposé sur les eaux et qui le rappelas vers toi plongé dans l'antre de la terre; ô toi qui ornes et remplis de tes dons tout ce monde visible et qui répands sur nous toutes tes faveurs, accorde à tous les hommes le bonheur, dont la base est la connaissance des dieux, et au peuple romain de voir la Fortune bienveillante favoriser son gouvernement pendant des milliers de siècles! Et moi, puissé-je, comme fruit de mon dévouement à ton culte, recueillir la vérité dans ma croyance aux dieux, la perfection dans l'observance de mes

devoirs théurgiques ! Puissions-nous, après avoir surpassé en vertu et en bonheur tous ceux qui marchent dans les voies politiques et militaires, arriver au terme de la vie sans douleur, mais avec gloire et la douce espérance de parvenir enfin jusqu'à toi ! »

3° Nous entendons par *OEuvres philosophiques et morales* de l'empereur Julien, ses discours *Contre les chiens ignorants, Contre le cynique Héraclius ;* sa *Consolation à Salluste, l'Épître à Thémistius* et le *Fragment d'une lettre à un pontife.* La couleur brillantée et souvent fausse des harangues épidictiques, et le demi-jour crépusculaire répandu sur les écrits théologiques de Julien sont remplacés ici par des formes nettes et précises, bien articulées, qui donnent une bonne idée soit de la justesse et de la finesse parfois piquante de son esprit, soit de son talent d'écrivain.

Lors de son avénement à l'empire et de son arrivée à Constantinople, Julien avait étonné, par la simplicité peut-être exagérée de sa mise, les yeux des habitants accoutumés au faste de la cour. Quelques railleurs sans doute plaisantèrent sur son cynisme ou le tournèrent en ridicule par une imitation outrée. Julien répond à l'un de ces moqueurs en écrivant son discours contre les chiens ignorants. C'est un éloge de Diogène, exécuté de verve à la manière de Lucien, avec quelques tons crus, dont notre traduction s'est gardée d'atténuer la rudesse. Le mouvement en est aisé, le tour dégagé, la diction facile. Le fond de la philosophie cynique, comme de la philosophie en général, c'est, selon Julien, le précepte pythique : « Connais-toi toi-même. » La vie de Diogène en est la pratique assidue, la constante application. Or, ce précepte bien compris et bien pratiqué peut suffire à tout. Il renferme la raison universelle des choses, le divin pour la partie divine, et le mortel pour la partie mortelle ; il comprend, en outre, la raison des êtres mixtes, vu que l'homme est un demi-animal, mortel dans son individualité et immortel dans son universalité, un et complexe, composé d'une portion qui meurt et d'une autre qui ne meurt pas. On ne doit donc point s'étonner que tous les grands philosophes, tels que Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Théophraste, Antisthène, Diogène, Cratès, Zénon, aient fait du précepte « Connais-toi toi-même » la base de leur système et le but même de la philosophie. Tout le monde convient que ce but est de vivre conformément à la nature ; mais comment

l'atteindre, si l'on ignore quel on est? Si le cynisme conduit à cette connaissance et à ce but, qui s'avisera de proscrire le cynisme? Eh bien, il y conduit, et, sous le rapport de la méthode, il a, comme la philosophie de Platon et celle d'Aristote, deux voies qui aboutissent au même point, la théorie et la pratique, ses fondateurs n'ayant pas manqué de reconnaître que l'homme est de sa nature propre à l'action et à la spéculation. Que dans la physique ils aient incliné vers la théorie, il n'importe guère. Socrate aussi et un grand nombre d'autres se sont servis beaucoup de la théorie, mais ils ne l'ont fait que pour arriver à la pratique, parce qu'ils n'ont vu dans le précepte delphien que la nécessité d'étudier avec soin ce qu'il faut accorder à l'âme et ce qu'il faut accorder au corps : à l'âme, la prééminence; au corps, la sujétion. Et voilà pourquoi nous les voyons cultiver la vertu, la tempérance, la modestie, la liberté, et se tenir loin de toute jalousie, de toute timidité, de toute superstition, méprisant l'opinion du vulgaire et visant à l'ataraxie et à l'impassibilité. Là cependant est l'écueil : le dédain trop absolu du corps conduit au mépris des bienséances. Trop de cyniques l'ont oublié et se sont montrés chiens impudents, éhontés, sans respect des choses divines et humaines, au lieu de professer le respect que tout homme doit à ses semblables et à la Divinité. N'est-ce pas, en effet, pousser le cynisme jusqu'à la démence que de prendre les mœurs et le caractère non pas d'un homme, mais d'une bête sauvage, qui ne songe à rien de beau, d'honnête et de bon? La grandeur de Diogène c'est d'avoir compris le précepte du dieu pythien, de s'y être montré docile, d'avoir adoré les dieux dans son cœur, leur offrant un don plus précieux que le plus pur encens, une âme sanctifiée par leur pensée, d'avoir respecté la pudeur et tenu sous le joug la partie passionnée de son âme de manière à détruire l'influence des sens. Que ce soit là un portrait exact de Diogène, nous n'oserions l'affirmer; mais ce qu'il y a d'intéressant dans cette analyse du système philosophique qui a frayé la route à celui de Zénon, c'est que Julien exprime, à n'en pas douter, les sentiments qu'il a dans l'âme, et que, en écrivant l'éloge de Diogène, il fournit à ses biographes des matériaux pour faire le sien.

Le discours *Contre Héraclius* est le pendant de celui que nous venons d'analyser, mais il a de plus une grande importance philosophique et historique. En exposant une théorie assez

complète de l'utilité des mythes, envisagés comme oracles des dieux et comme voiles plus ou moins transparents d'une vérité positive, et en retraçant les crimes et les malheurs de la famille de Constantin dans une allégorie bien imaginée, dit Gibbon, et rendue avec grâce, Julien rend un double service à la littérature. Telles sont, en effet, les deux pièces principales dont se compose son traité. Le cynique Héraclius a débité dans une lecture publique des contes de nourrice et des fables absurdes. Julien, pour le réfuter, réhabilite l'apologue, en expose la généalogie, prouve que c'est l'école des peuples enfants, et démontre qu'Hésiode, Archiloque, Ésope et les cyniques n'ont employé les fables que pour instruire les hommes. Il faut les imiter; mais l'imitation consiste à imiter le bien et non pas le mal. Par conséquent, on ne doit user de la mythographie que comme d'une branche de la philosophie morale appliquée à l'éducation, ou bien de cette partie de la théologie qui traite des initiations et des mystères. Et de fait, la nature aime le mystérieux, mais elle ne souffre pas qu'on le transmette en termes nus aux oreilles profanes. Il faut aussi considérer que ce qu'il y a d'invraisemblable dans les fables est souvent une voie qui conduit plus directement à la vérité. Ainsi, plus une allégorie tient du paradoxe et du prodige, plus il semble qu'elle nous avertisse de ne pas nous en tenir aux faits, mais de chercher attentivement ce qu'ils déguisent et de n'avoir point de cesse que la vérité, mise sous nos yeux par les dieux qui nous guident, n'ait initié ou pour mieux dire n'ait perfectionné notre esprit[1]. Après avoir montré l'utilité des mythes, Julien expose celui d'Hercule et celui de Bacchus, en leur donnant un tour qui les assimile aux dogmes les plus respectés de la religion chrétienne. On croit lire une page de Voltaire : la façon en est mordante, incisive, l'effet calculé à dessein. Joignant ensuite l'exemple au précepte, Julien fait voir à Héraclius ce que c'est qu'une bonne fable, qui, destinée à l'instruction des hommes faits ou à celle des enfants d'un âge tendre, ne contient rien qui puisse blesser les dieux ou les hommes. Celle qu'il raconte à ce propos est l'histoire de son enfance et de sa jeunesse à peine déguisée sous un voile transparent. L'antiquité ne nous a rien laissé de plus agréable que ces pages charmantes, auxquelles je ne

[1] Comparez ces idées de Julien avec celles de son ami Salluste dans l'analyse excellente du livre *De Diis et mundo* d'E. Vacherot, *Histoire de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 121.

vois à comparer que l'apologue d'Hercule au carrefour de la vie, raconté avec tant de grâce par Xénophon et par saint Basile, ou bien le songe où Lucien se montre abandonnant la sculpture pour la science et cédant à une irrésistible vocation.

La *Consolation à Salluste* [1] est un morceau touchant, où se révèle un côté peu connu de l'âme de Julien, nous voulons dire une sensibilité délicate, une tendresse expansive, qui fait glisser comme un doux rayon sur sa physionomie plus souvent rude et austère que souriante et émue. La volonté de Constance les sépare : la haine jalouse de l'empereur ne pouvait frapper Julien d'un coup plus cruel. « Mon souvenir, dit-il à son ami, me retrace vivement la communauté des peines que nous avons endurées ensemble, nos relations simples et pures, nos entretiens pleins de franchise et de loyauté, nos communs efforts dans la pratique du bien, notre répugnance invariable et notre courage inflexible à l'égard des méchants; goûts qui nous rapprochaient sans cesse, n'ayant qu'un cœur, les mêmes habitudes, inséparables amis.... Mais ce n'est pas seulement à cause des services que nous nous rendions l'un à l'autre dans la gestion des affaires, et qui nous permettaient de supporter plus aisément les coups inattendus de la fortune, ce n'est pas seulement à cause de notre constance à résister aux entreprises de nos adversaires, mais c'est en songeant au manque de soutien et d'allégeance, où je vais avant peu me voir réduit, que je me sens mordre et déchirer le cœur. Car sur quel autre ami bienveillant jetterai-je les yeux? De qui supporterai-je la libre et loyale franchise? Qui saura me conseiller avec prudence, me reprendre avec bonté, me fortifier dans le bien sans insolence et sans orgueil, me parler sincèrement sans mettre d'amertume dans ses discours, à l'exemple de ceux qui savent ôter au médicament ce qu'il a de maussade pour n'en garder que l'utilité? C'est le mauvais fruit que j'ai recueilli de ton affection. Privé de toutes ces ressources à la fois, où retrouver ces sages pensées, qui, au milieu des regrets que me cause le souvenir de tes soins et de ta bonté, au moment où je cours le risque d'en perdre la vie, seront capables de me rassurer et de me faire supporter avec courage toutes les épreuves que m'impose la Divinité? » Tels sont les épanchements de son âme blessée. La

[1] Nous avons écrit, page 207, que cette lettre à Salluste est du genre de celles que les Grecs appelaient προτρεπτικαί, *lettres d'exhortation*; mieux vaut lire avec Fabricius προπεμπτικαί, *lettres d'adieu*.

seule consolation qui reste à Julien, c'est de songer aux illustres couples d'amis que la nécessité a tenus éloignés l'un de l'autre; et, après avoir rappelé les noms de Scipion et de Lélius, il met dans la bouche de Périclès, partant pour Samos sans pouvoir emmener avec lui le philosophe Anaxagore, un discours que n'eût pas désavoué le talent du grand orateur athénien; puis il termine par des adieux tels que l'amitié d'Horace en adressait à la muse mélancolique de Virgile.

Quand Julien fut élevé au rang suprême, un des rhéteurs les plus distingués de son époque, Thémistius, qui donna plus tard à l'empereur Valens sur la tolérance religieuse des conseils pleins de bon sens et de raison, adressa, suivant toute vraisemblance, une lettre de félicitation au nouvel Auguste, et l'induction permet de penser que cette lettre se recommandait, comme les autres écrits de Thémistius, par une hauteur d'idées et une noblesse de sentiments dignes de celui à qui elle était envoyée. Julien ne demeure point au-dessous de son correspondant. Ce qui distingue son *Épître à Thémistius*, c'est une gravité, une élévation de langage, et en même temps une modestie et une réserve que l'on ne saurait trop louer. Quelques historiens ont prétendu que Julien, brûlant de s'asseoir sur le trône impérial, affecta de repousser un diadème qu'il avait hâte de porter. Nous croyons à la sincérité de ses déclarations quand il affirme le contraire. Les liens qui l'attachent à la famille régnante lui permettent de songer, dès sa jeunesse, à imiter Alexandre, César, Marc-Aurèle, tous les souverains distingués par leur vertu. En effet, un prince du sang peut toujours espérer ou craindre de se voir appelé au trone. Mais Julien n'a, en réalité, qu'une passion, la philosophie : la vie tranquille, le calme de la méditation est tout ce qu'il ambitionne. On ne peut donc douter qu'il ne soit de bonne foi, lorsque, se voyant égalé par Thémistius à Solon, à Pittacus, à Lycurgue, il dit que cet endroit de la lettre de son ami l'a comme frappé de stupeur. L'image idéale qu'il s'est faite d'un chef d'État, d'un pasteur de peuples, est trop élevée, trop difficile à rendre véritable et vivante, pour qu'il se flatte d'y atteindre. « Le métier de souverain, dit-il, me paraît excéder les forces de l'homme : il faut à un roi la nature d'un dieu. » Combien est plus facile le rôle du philosophe! Et cependant la mission de ce dernier a aussi ses exigences, ses labeurs. Il faut que les actions d'un vrai philosophe répondent à ses paroles, que son exemple confirme ses

préceptes, qu'il se montre ce qu'il veut que soient les autres. Seulement, s'il se trompe, s'il manque à sa mission, s'il trahit ses devoirs, le mal est moins grave que lorsqu'un souverain, chargé du bonheur des hommes, abuse de son autorité pour jeter ses sujets dans les aventures et pour compromettre les intérêts de ceux que le ciel a confiés à sa tutelle. Voilà ce qui effraye Julien, voilà pourquoi il préférerait la vie contemplative au mouvement, au bruit, à l'éclat du pouvoir. Que si Dieu pourtant se sert de lui pour faire aux hommes plus de bien que n'en comporte l'idée qu'il a de lui-même, il supplie Thémistius de ne lui point épargner ses conseils et son appui. Après cela, s'il est fautif, il méritera quelque indulgence, et si tout va bien par ses soins, il se montrera reconnaissant et modeste, ne rapportant point à lui des actions qui ne sont pas siennes, mais les attribuant, comme de juste, à la Divinité. N'est-ce pas là un noble langage, et serait-ce trop s'avancer que de demander combien de souverains se sont sentis assez pénétrés de l'étendue de leurs devoirs et de leur faiblesse pour avoir le courage d'en écrire autant?

Le fragment qui nous reste d'une *Lettre à un pontife* complète la série des œuvres philosophiques et morales de Julien. Dans l'*Épître à Thémistius,* il a dit comment il comprend la conduite d'un roi; dans cette lettre, il indique ce que doit être la vie d'un prêtre. Le plan de ce morceau, fort remarquable à divers titres, est très-net, très-facile à tracer, bien qu'il se compose de plusieurs idées distinctes; mais elles ont entre elles un lien étroit, une affinité toute naturelle. Un prêtre est le représentant du ciel sur la terre. Quelle doit être alors sa première vertu? La bienfaisance, mais la bienfaisance fondée sur la fraternité humaine, sans exclusion de personne, libérale même envers nos ennemis. Quelle est ensuite la seconde vertu du prêtre? La pratique rigoureuse de sa mission sacerdotale. Cette mission, Julien ne la considère pas comme une vocation de hasard. C'est une conséquence logique de la nature communicative de l'homme. Il faut un intermédiaire entre le ciel et lui. La chaîne qui les relie l'un à l'autre, c'est le culte, dont le prêtre est le dépositaire et le ministre. De ces deux vertus essentielles dérivent toutes les autres : sobriété, chasteté, décence, modestie, réserve, simplicité. Point de visites mondaines, de promenades sur l'agora, de lectures profanes, encore moins licencieuses, de vêtements luxueux, de présence au théâtre, aux

combats d'animaux, aux jeux du Cirque; mais étude des hymnes en l'honneur des dieux, fréquence des prières et des offrandes, élévation de l'âme vers la Divinité, observance des cérémonies que la loi nationale prescrit, sans y ajouter, sans en retrancher rien, vu qu'elles sont éternelles comme les dieux. En agissant ainsi, le prêtre donnera une haute idée de sa piété, si on le voit inculquer à sa famille le sentiment des devoirs religieux; et de son humanité, s'il s'empresse de partager avec les indigents le peu qu'il possède et d'étendre ses bienfaits sur tous les hommes. A l'exposé de ces préceptes généraux se rattachent quelques faits particuliers, qui ont leur importance dans l'histoire. C'est d'abord une sortie assez vive contre les prophètes des Juifs, dont les déclamations incohérentes se font admirer des misérables qui se sont attachés à la secte des Galiléens. « Ce sont des hommes, dit Julien, qui, regardant une grande lumière à travers un brouillard, n'en ont point une vue nette et claire, et qui ne se figurent pas qu'ils voient la lumière pure, mais un feu léger. Les yeux fermés au grand jour, ils s'écrient de toute leur force : Tremblez! Frémissez! Feu! Flamme! Mort! Glaive! Grand sabre! Immense étalage de mots pour exprimer simplement la puissance destructive du feu! » En second lieu, c'est une indication très-judicieuse des auteurs qu'un prêtre doit lire, de ceux qu'il doit rejeter et des études philosophiques qui doivent faire le fond de son instruction. Enfin, c'est l'affirmation catégorique des progrès incessants que faisait le christianisme et de la décadence avérée du culte païen. On en lira dans le *Misopogon* une preuve analogue et tout aussi convaincante [1]; mais, pour ne point sortir de l'ouvrage qui nous occupe, on comprend, au reproche d'indifférence adressé aux prêtres du paganisme et à l'accusation formulée contre les chrétiens d'user de moyens frauduleux pour se faire des prosélytes, que désormais le duel des deux religions n'est plus qu'un combat inégal entre le passé vieux, usé, dépouillé de ses armes, et l'avenir vigoureux et triomphant.

4° Nous avons donné le nom d'*Apologie*, pour en bien fixer le sens et la portée, à l'*Épître au Sénat et au Peuple d'Athènes*. Bien que Julien fût né à Constantinople, Athènes était sa patrie d'adoption. Malgré son état de décadence, la ville natale de Platon, de Thucydide et de Démosthène restait pour l'ancien monde un centre unique de savoir, d'esprit et de goût. Lucien,

[1] Pages 313 et 314.

né en Syrie, était venu apprendre à Athènes l'art de railler librement les dieux. Julien, né près du Bosphore, avait étudié dans les écoles des philosophes et des rhéteurs athéniens les modèles d'éloquence et les procédés de dialectique à l'aide desquels il se flattait de vaincre les Galiléens par le style et par le raisonnement. Pendant son séjour à Athènes, Julien y avait contracté des amitiés qui lui étaient demeurées fidèles. La douceur et l'affabilité de ses manières avaient fait naître une estime générale, une affection sincère et durable pour ses talents et pour ses vertus. Aussi, quand la politique de Constance l'arracha, malgré lui, de cette retraite chérie pour le nommer César, il invoqua les dieux, les mains tendues vers l'Acropole, fondant en larmes, demandant à mourir, et prit le peuple d'Athènes à témoin de sa douleur. Plus tard, élevé au rang suprême par la volonté irrésistible de ses soldats, et engagé avec Constance dans une lutte qui pouvait amener une guerre impie, Julien, sûr de son droit, s'adressa de nouveau à la ville d'Athènes, afin d'exposer sa conduite à l'appréciation impartiale du peuple et du sénat. « L'empereur, dit Libanius [1], se rappelant que les dieux eux-mêmes se sont soumis au jugement des Athéniens, prit pour juges les descendants d'Érechthée. » Sa lettre, suivant M. Albert de Broglie, exact et touchant récit des malheurs de sa jeunesse, est une œuvre d'art achevée. On sent qu'il parle à son public de prédilection [2]. Le début de son manifeste est habile, adroit. Avant toutes les actions d'éclat qui honorent les Athéniens, avant toutes les qualités éminentes qui les distinguent, il est une gloire qu'aucun peuple rival ne saurait leur disputer, leur amour pour la justice. C'est à ce sentiment que Julien fait appel, non plus par une allégorie, comme dans son discours *Contre Héraclius,* mais par une protestation fondée sur des événements réels et sur des griefs connus de tous. Je sais bien que ce souci de l'opinion publique, qui fait le plus grand honneur à Julien et qui l'a dirigé dans presque tous les actes de sa vie, l'a fait accuser de présomption, d'amour-propre et de vanité puérile. Nous y voyons, au contraire, une

[1] *Orat. parental.*, LV.

[2] La Bleterie est du même avis. « Cette pièce, dit-il, est écrite d'une manière solide, noble, persuasive, sans déclamation, sans écart, sans une seule citation, pas même d'Homère, et donne lieu de présumer que l'on ne trouverait pas dans les autres ouvrages de Julien les défauts qu'on y reprend avec justice, s'il n'avait exercé sa plume que sur des sujets heureux. »

qualité bien remarquable et bien rare dans un prince investi d'un pouvoir absolu. Quoi qu'il en soit, Julien place sous les yeux de juges qu'il respecte, et dont il provoque la sentence, les pièces du procès, les motifs de la guerre qui doit éclater entre Constance et lui; et s'il se donne le beau rôle, celui d'un offensé qu'on force à recourir aux armes, c'est que la conscience du devoir accompli l'empêche de douter de la justice de sa cause. Il décrit éloquemment toutes les amertumes qui ont abreuvé son jeune âge, toutes les tortures morales qu'il a subies, jusqu'au jour où la bonté d'Eusébie a conjuré les orages prêts à fondre sur sa tête et qu'en a détournés la faveur visible, l'inspiration manifeste des dieux. Créé César et général d'armée, il ne s'est pas montré inférieur à sa fortune et à sa mission. Sa modestie ne lui permet pas d'exposer en détail ce qu'il a fait en Gaule et en Germanie pour la gloire du nom romain et pour la sécurité de l'empire; mais il ne rougit point de dire qu'il a traversé trois fois le Rhin, ramené d'au delà de ce fleuve vingt mille captifs repris sur les barbares, fait mille prisonniers dans un siége et dans deux batailles, pris quarante villes, fait rentrer les autres dans le devoir, et envoyé à Constance quatre cohortes d'excellents fantassins, trois autres de bons cavaliers, et deux légions superbes. Si les soldats, à Lutèce, l'ont proclamé Auguste malgré sa résistance, la faute en est à l'empereur et non point à lui-même. Pourquoi Constance a-t-il aigri l'humeur, soulevé la haine et ameuté la turbulence des soldats, en entourant Julien de calomniateurs et de lieutenants indignes? Pourquoi a-t-il rappelé brutalement Salluste? Pourquoi a-t-il chargé Lupicinus et Gintonius de retirer de la Gaule les troupes les plus aguerries? C'est donc la conduite impolitique de Constance qui a tout compromis, tout perdu. Julien n'a rien à se reprocher : il atteste les dieux, d'un accent de vérité qui dissipe tout soupçon de connivence, que les soldats ont livré à sa loyauté et à ses scrupules un combat auquel il n'a pu résister sans compromettre, avec sa vie, celle des émissaires même de l'empereur. Et maintenant qu'il a épuisé les voies de la conciliation et des accommodements équitables, il est résolu à défendre son honneur par tous les moyens qu'il pourra plaire aux dieux.

5° La partie satirique des œuvres de Julien se compose des *Césars* et du *Misopogon*. Les *Césars* passent, à bon droit, pour le chef-d'œuvre de Julien. L'antiquité grecque, en y comprenant Lucien lui-même, ne fournit aucune pièce qui soit com-

parable pour le sujet et très-peu qui soient préférables pour l'exécution. C'est une de ces productions rares, qui joignent l'agrément à l'instruction, et qui sont comme un double hommage rendu à la raison et à l'imagination de l'écrivain et du lecteur. Je vois avec regret un philosophe d'un goût solide et fin [1] faire à Julien une sorte de crime de cette satire, en considérer l'auteur comme un esprit qui, avant tout, veut paraître, et qui, capable de réflexion et de prudence, sacrifie tout au désir d'exalter son règne et de prouver la vivacité mordante de son style, l'accuser enfin de tourner en dérision sa propre famille et d'immoler dans une saturnale les plus grands héros de Rome. La Bleterie, Gibbon, Chateaubriand, Tourlet, MM. Vacherot et Abel Desjardins, sont d'un avis tout à fait opposé. On ne craint pas de se tromper avec de pareils auxiliaires, et leur opinion fortifie singulièrement la nôtre. Julien n'est point, comme Lucien, un railleur sceptique, un frondeur sans pitié qui flagelle les travers et les vices, sans rendre hommage aux qualités et aux vertus : c'est un prince qui, en parlant avec une entière liberté de ses prédécesseurs et de ses pairs, souscrit d'avance aux louanges ou à la censure que peut mériter sa propre conduite, et qui montre par la place d'honneur accordée au type du monarque païen, à Marc-Aurèle, empereur philosophe, quel prix il attache à bien vivre et à bien régner. Son cœur est donc pénétré des grandes maximes du gouvernement et des devoirs imposés à un souverain, quand son esprit habile à saisir les ridicules, ne laissant échapper ni ceux des autres ni les siens, sachant démêler les nuances légères qui différencient le médiocre et le bon, l'excellent et le parfait, les qualités estimables et celles qui ne sont que brillantes, rassemble dans un tableau vivant, animé, qui tient le milieu entre un dialogue de Platon et une comédie d'Aristophane, tous les empereurs qui l'ont précédé sur le trône. A l'aide d'une fiction simple et ingénieuse, le lecteur voit passer sous ses yeux, rapidement et sans confusion, introduits par Mercure et raillés par Silène, tous ces maîtres du monde, dépouillés de leur grandeur et réduits à leurs vices et à leurs vertus : procession séculaire d'ombres évoquées devant le tribunal de la postérité et jugées avec toute la rigueur d'une rai-

[1] Jules Simon, *Hist. de l'école d'Alexandrie*, t. II, p. 355 et 356. — M. Albert de Broglie se contente d'appeler les *Césars* une étrange fantaisie, et il ne relève avec sévérité que le trait calomnieux décoché contre Constantin.

son indépendante. « L'ambition sans limites du premier César, dit Abel Desjardins[1], l'hypocrisie d'Auguste, les honteux excès de Tibère, la cruelle démence de Caïus, l'imbécile nullité de Claude, les ridicules parades et les forfaits de Néron, sont tour à tour dévoilés, stigmatisés, flagellés. Implacable comme Némésis, l'auteur touche avec dédain aux Vindex, aux Galba, aux Vitellius, aux Othon, à toute cette cohue de rois ; il blâme l'excessive économie de Vespasien et d'Antonin, les coupables amours de Titus ; il flétrit les amours infâmes de Trajan et d'Adrien ; il reproche à Marc-Aurèle sa fatale condescendance envers son épouse et son fils, à Alexandre Sévère sa faiblesse pour une mère avide d'argent et de puissance. La férocité de Domitien, de Commode et de Caracalla lui fait horreur ; il condamne les rigueurs de Septime Sévère et d'Aurélien, l'austérité de Probus ; à l'exception peut-être de Claude II, l'auteur de sa famille, et de Dioclétien, l'auteur de la fortune de ses ancêtres, il ne fait grâce à personne ; et presque toujours ses arrêts sont équitables, et ses condamnations confirmées par la voix de l'histoire. » On le voit, les *Césars* sont du Plutarque, du Suétone, du Procope en action avec le style de Lucien et des auteurs de la *Ménippée :* c'est un drame satirique, dont Silène est un des héros comme dans le *Cyclope* d'Euripide, et les personnages, suivant les règles du genre, après avoir figuré dans le cadre tragique de la vie, reviennent morts sur le théâtre pour égayer et pour instruire le spectateur.

Lorsque, après plusieurs exclusions motivées par Silène, « moraliste jovial qui cache la sagesse d'un philosophe sous le masque d'un suivant de Bacchus[2], » les Césars se sont assis à la table que leur a servie Romulus et qu'ils ont achevé leur banquet, Mercure déclare, par ordre de Jupiter, qu'une couronne céleste sera la récompense du mérite supérieur. La joute commence : les principaux candidats, Jules César et Alexandre, à qui l'on a permis de se mêler aux héros romains, puis Auguste, Trajan, Marc-Aurèle et Constantin, parlent tour à tour pour faire valoir leurs exploits. Chacun de ces discours est excellent, heureusement approprié à celui qui le prononce, perçant à jour le caractère, les intentions et les actes des princes mis en scène par le talent de Julien. A la fin, les dieux trouvent que le modeste silence de Marc-Aurèle parle mieux en sa faveur que

[1] *L'Empereur Julien*, p. 140 et 141.
[2] Gibbon.

l'éloquence étudiée de ses rivaux. Mais, afin de faire ressortir la supériorité de l'empereur stoïcien d'une manière encore plus décisive et plus éclatante, les dieux exigent que chacun des héros explique les motifs qui l'ont déterminé à agir. « Quel était ton but? dit Mercure à Alexandre. — De tout vaincre. — Et toi, César? — D'être le premier de mes concitoyens. — Et toi, Auguste? — De bien régner. — Et toi, Trajan? — De tout soumettre. — Et toi, Constantin? — D'amasser beaucoup et de dépenser beaucoup pour satisfaire mes désirs et ceux de mes amis. — Et toi, Marc-Aurèle? — D'imiter les dieux. » On procède alors au scrutin secret, et la pluralité est pour Marc-Aurèle. Alors Mercure : « Hommes qui êtes venus à ce combat, nos lois et nos sentences sont telles, que le vainqueur s'en réjouisse et que le vaincu ne s'en plaigne pas. Allez donc, chacun selon votre goût, vivre sous la conduite et sous la tutelle d'un dieu : que chacun de vous choisisse son protecteur et son guide. » Après cette proclamation, Alexandre court auprès d'Hercule, Auguste près d'Apollon, et Marc-Aurèle s'attache étroitement à Jupiter et à Saturne. Après avoir longtemps erré et couru de côté et d'autre, César est pris en pitié par le grand Mars et par Vénus, qui l'appellent auprès d'eux. Trajan va s'asseoir auprès d'Alexandre. Constantin, qui ne trouve point chez les dieux de modèle de sa conduite, voit la Mollesse près de lui et va se ranger auprès d'elle. Celle-ci le reçoit tendrement, le serre entre ses bras, le revêt d'étoffes aux couleurs brillantes, l'ajuste au mieux et l'emmène auprès de la Débauche.

Ce trait est le seul défaut grave de l'œuvre de Julien. Tandis que partout ailleurs les caractères sont bien dessinés, les réputations pesées et discutées avec une liberté d'esprit et une hauteur d'aperçus qui imposent le respect de la chose jugée, on sent là que c'est un ennemi qui parle, et cette partialité, qui finit par emporter Julien jusqu'au blasphème, range le lecteur de l'avis des commentateurs qui, suivant une observation de Gibbon, sont forcés, dans cette occasion, de démentir pour un intérêt plus sacré la fidélité jurée à l'auteur qu'ils commentent, et d'abandonner sa cause.

Le *Misopogon* est une satire plus singulière peut-être que les *Césars*. Nous avons vu que Julien vint passer à Antioche l'hiver qui précéda son départ pour la Perse. Là il choqua la mollesse des habitants par la rudesse de ses mœurs, irrita les esprits par

des mesures fiscales d'une légalité douteuse, fit jeter en prison, pour un seul jour il est vrai, deux cents des plus nobles et des plus riches citoyens, et répandit parmi le peuple la crainte fondée d'une disette, que son obstination imprévoyante faillit causer. A ces motifs de mécontentement politique se joignit un acte d'intolérance religieuse qui provoqua un soulèvement général. Il y avait à quarante stades [1] d'Antioche un village placé dans une situation délicieuse avec des ruisseaux d'eau courante et un bois de lauriers, qui lui avaient fait donner le nom expressif de Daphné. Le roi Antiochus Épiphane avait choisi cet emplacement pour bâtir un temple magnifique en l'honneur d'Apollon. Julien s'y rend un jour de fête solennelle; mais quel est son désappointement, lorsque, au lieu de la pompe sacrée qu'il espérait voir, des saintes images qu'il s'était figurées, libations, chœurs en l'honneur du dieu, encens, jeunes gens rangés autour du temple, l'âme remplie de sentiments religieux et le corps paré de robes blanches, il ne trouve, en entrant dans le temple, ni encens, ni gâteaux, ni victimes! Tout étonné, il mande le prêtre, qui lui montre d'un air confus une oie qu'il va sacrifier au dieu! D'où vient cet abandon impie? C'est que les cérémonies funéraires du christianisme ont remplacé les fêtes païennes du sanctuaire d'Apollon. Le frère de Julien, Gallus, chrétien fervent et sincère, a fait transporter au milieu du bocage de Daphné les reliques de saint Babylas, évêque d'Antioche, mort en prison lors de la persécution de l'empereur Décie, et l'on a construit, en l'honneur du pieux martyr, une chapelle autour de laquelle ont été déposées les dépouilles mortelles d'un grand nombre de chrétiens. Julien irrité fait démolir l'église de Saint-Babylas et transporter avec décence, il faut le dire, les restes du saint et les autres corps dans les murs d'Antioche, d'où on les avait tirés. Cette translation contrainte est regardée par les habitants comme une provocation, un défi de l'empereur. Une multitude innombrable accompagne, suit ou environne le char élevé qui porte les ossements de saint Babylas. Elle chante au milieu des plus bruyantes acclamations ceux des psaumes de David qui expriment avec le plus d'énergie le mépris des idoles et des idolâtres. Mais la manifestation ne se borne point là. Une main inconnue, d'autres disent la foudre, met le feu, durant la nuit, au temple de Daphné : la statue d'Apollon est consumée, et il ne reste

[1] Trois kilomètres environ.

plus de l'édifice que les murs noircis et pendant en ruines. La colère de Julien monte à son comble : il fait fermer la cathédrale d'Antioche, confisquer ses richesses, mettre plusieurs ecclésiastiques à la torture ; et le comte d'Orient, outre-passant les ordres de Julien, fait décapiter un prêtre nommé Théodoret. Dans cette surexcitation violente des esprits, chrétiens et païens sont près d'en venir à des rixes sanglantes. Mais les habitants d'Antioche ont peur des soldats impériaux, et surtout des Pétulants et des Celtes, qui, se croyant tout permis, donnent dans les temples d'ignobles scènes de voracité et d'ivrognerie, puis, abrutis par les excès, parcourent les rues sur les épaules des passants que l'on oblige de les transporter dans leurs quartiers.

A défaut de coups de lance ou d'épée, la colère du peuple, froissé par tous ces griefs, se venge en décochant contre Julien des anapestes mordants, dont nous avons plus haut donné le sens et cité les expressions d'une finesse équivoque. Mais c'est surtout la barbe de l'empereur, qui fait le sujet des railleries les plus caustiques, des couplets les plus virulents : « O le beau menton de bouc ! O le barbu mal peigné ! La belle barbe ! On en ferait des câbles ! Hé, l'ami, rase-toi les joues ; tu pourrais avaler des poils avec ton pain ! Quel Smicrinès ! Quel Thrasyléon ! A bas l'homme qui ne sait ni boire, ni danser le cordace ! » Tels sont les brocards qui pleuvent sur Julien. La patience finit par lui échapper ; mais au lieu de sévir ou de pardonner en prince, il se venge en auteur. « Je vous déplais, répond-il, et votre malice verse sur moi, soit en particulier, soit en public, des torrents d'injures ; eh bien, je vous permets, en m'accusant moi-même, d'user encore d'une plus grande liberté. Non, jamais je ne vous ferai pour cela le moindre mal : pas de tête coupée, de fouet, de fers, de prison, d'amende. A quoi bon ? » Jadis, lorsque Cicéron écrivit en l'honneur de Caton un éloge, qui était sans doute un pamphlet contre César, César se vengea par l'Anti-Caton, où il tournait en ridicule ses deux ennemis politiques. Julien fait mieux encore. Il se prend lui-même pour point de mire de ses moqueries, renchérit sur les quolibets des habitants d'Antioche, et les couvre de honte en ayant l'air de s'immoler[1]. Qu'il y ait de l'ordre et de la méthode dans cet

[1] « Sous le titre de *Misopogon* (l'homme qui hait la barbe), Julien dépeint et déchire d'une dent mordante et venimeuse toute cette société polie de

éclat de rire, où percent la colère, le dépit et le chagrin, on ne doit point s'y attendre. L'amertume souvent y remplace la dignité, et la plaisanterie dégénère en invective passionnée; mais cependant l'esprit petille de toutes parts dans cette satire, les saillies y abondent : telle qu'elle est, elle est unique, dit La Bleterie, et quand on ne l'a point lue, on ne connaît pas assez Julien.

Au milieu de tous ces coups de dent donnés avec rage, trois digressions épisodiques ne manqueront pas de frapper le lecteur. Nous voulons parler de l'amour d'Antiochus pour sa belle-mère Stratonice, de la mésaventure arrivée à Caton, et de l'indisposition causée à Julien par la chaleur de son appartement lorsqu'il était à Lutèce [1]. Dans les deux premiers récits, Julien se fait l'émule de Lucien et de Plutarque : dans le troisième il trace un tableau qui offre un intérêt tout à fait national et populaire à nous autres Français et au public parisien. Julien donne le nom de ville chérie à la petite cité des Parisii, où il avait établi ses quartiers d'hiver. Il ne témoigne pas la même affection à la ville d'Antioche, qu'il trouvait si peu hospitalière. Aussi, malgré les supplications de Libanius, qui cherche à désarmer le courroux de l'empereur par une harangue conciliante et louangeuse, il part, le cœur plus ulcéré des sarcasmes que calmé par les éloges, et il répond aigrement aux adieux des habitants qu'ils le voient pour la dernière fois. C'était la vérité : il allait mourir en Perse.

6° Saint Jérôme dit dans une de ses lettres que, quand Julien

l'Orient, où païens et chrétiens ne différaient souvent que de nom et se confondaient dans une recherche commune des sensualités de la vie et des raffinements du luxe. Ici le rhéteur disparait : toutes les conventions de l'école sont emportées dans l'élan d'une colère parfaitement naturelle, où la vanité offensée emprunte les accents de la morale indignée. Cette œuvre de Julien est peut-être celle qui a le moins d'art et le plus d'éloquence. Quand il flagelle les vices de tout le grand monde d'Antioche, la haine lui fait parfois trouver des traits qui ne devaient sortir ni plus justes ni plus piquants de la bouche de Chrysostome. » ALBERT DE BROGLIE.

[1] Aux notes que nous donnons plus loin sur ce passage, nous ajoutons ici, d'après Gibbon, que les bâtiments des *Thermes* occupaient une grande partie du quartier Latin, et que les jardins sur lesquels s'élève aujourd'hui l'hôtel de Cluny, transformé en musée, communiquaient, sous les rois mérovingiens, avec l'abbaye Saint-Germain des Prés. Il subsiste encore une salle du palais de Julien dans la partie du nouveau boulevard qui remplace l'ancienne rue de la Harpe. Les injures du temps et les ravages des Normands ont réduit en un tas de ruines, dans le douzième siècle, ce palais antique, dont l'intérieur obscur avait caché plus d'une fois les excès de la débauche.

Auguste partit pour sa dernière expédition, il vomit contre le Christ sept livres injurieux, qu'il ne veut pas entreprendre de réfuter, pour n'avoir pas à écraser ce chien enragé sous la massue d'Hercule. « Et puis il n'est plus nécessaire, ajoute-t-il, de combattre un ennemi à qui le Nazaréen, le Galiléen, dont il s'est tant moqué, a fait sentir, en punition de sa langue débordée, la pointe aiguë d'un javelot dans le flanc. » Saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, crut devoir accepter cent ans plus tard, sur de vives sollicitations, le défi que saint Jérôme avait méprisé, et l'éloquent prélat répondit, dans un style plein de vigueur et par des raisonnements irréfutables, aux arguments de trois de ces livres. Qu'étaient devenus les quatre autres? Il est difficile de le dire. Tout porte à croire qu'ils avaient été détruits en vertu d'une constitution de Théodose le Jeune, ordonnant de saisir partout où on les trouverait et de livrer aux flammes les œuvres que Porphyre ou tout autre insensé aurait écrites contre le culte des chrétiens. Quoi qu'il en soit, ce n'est plus que par les extraits de saint Cyrille que l'ouvrage de Julien nous est connu, et l'analyse n'en est guère possible qu'à l'aide plus ou moins certaine de l'induction. Cependant, avec ces éléments tels quels, d'éminents esprits[1] l'ont tentée, et ils ont donné un corps à ces lambeaux épars d'une argumentation tout enfiellée d'incrédulité et que Voltaire eût signée, mais qui nous est arrivée dépourvue de ses attaches et de ses nerfs. Le premier point dont on est frappé, c'est l'habileté du plan et l'adresse du parallèle établi par Julien entre la nouvelle religion et le polythéisme. Théologie, morale, législation, il passe tout en revue, opposant partout les idées et les institutions helléniques aux idées et aux institutions de la secte galiléenne, qui est à ses yeux une fourberie purement humaine. Quelle différence entre le Dieu de Moïse et le Dieu de Platon! Moïse n'a rien vu dans l'univers au delà du monde sensible; Platon distingue en outre le monde intelligible. Moïse ne parle point d'êtres intermédiaires entre l'homme et Dieu, qui empêchent l'essence pure de la Divinité de se souiller au contact de la matière; Platon a l'idée d'un Dieu qui ne crée, ne conserve, ne gouverne que les âmes, et qui abandonne le soin des corps à des dieux incorporels. Le Dieu de Moïse est un Dieu passionné, jaloux, cruel, dont la providence, bornée à un seul peuple,

[1] Chateaubriand, MM. Vacherot, Jules Simon et Albert de Broglie.

ne s'étend point au delà des Juifs; le Dieu de Platon est au-dessus de toutes les passions humaines, et sa bonté, comme sa justice, est répandue sur tout l'univers. De cette unité d'action de la Providence devrait résulter l'unité de l'espèce humaine; il devrait ne se trouver sur la terre qu'une seule nation. D'où vient donc qu'il y en a plusieurs, si des êtres intermédiaires, soit anges, soit démons, soit génies, ne président à la diversité des races, des mœurs et des fortunes? Les Chrétiens expliquent cette différence par la tour de Babel; mais cette légende peut-elle être prise au sérieux? Le tranchant de la hache une fois porté contre ces traditions bibliques, Julien poursuit son œuvre jusqu'à ce qu'il les ait toutes sapées.

La morale judaïque, adoptée par les Chrétiens, ne contient pas un seul précepte que les Grecs n'aient pratiqué dès les temps les plus reculés. Otez des lois de Moïse la prescription du sabbat et d'un culte exclusif rendu à son Dieu, ces lois sont la morale de tous les peuples. Les Galiléens prétendent que Dieu a donné deux lois : une première, celle de Moïse, plus imparfaite, et une seconde, qui est parfaite, celle de Jésus-Christ. Comment expliquer alors pourquoi Moïse a dit que la loi serait éternelle et que Dieu ne la changerait point? Et ce Jésus qui vient changer la loi donnée par Dieu lui-même, où est la légitimité, la raison d'être de sa mission? S'il est Dieu, il rompt l'unité divine proclamée par Moïse; s'il n'est pas Dieu, quels services a-t-il rendus à l'humanité? Il a guéri des aveugles, des paralytiques, mais a-t-il changé les mœurs ou la destinée du monde?

Après ces attaques générales, Julien passe à l'examen de quelques pratiques par lesquelles les Galiléens se sont séparés des Juifs et des Grecs, et il leur reproche de ne point se circoncire et de ne plus offrir de sacrifices comme Abel et comme Abraham.

Tel est le fond, tel est l'esprit de la critique de Julien. On voit sans peine qu'il se garde bien d'opposer le vrai polythéisme au vrai christianisme : ce sont les traditions, les origines plutôt que les doctrines qu'il met en parallèle et qu'il fait lutter sans profit. Je ne doute point que, en composant son écrit, il n'en comprit lui-même l'impuissance. Il sentait bien au fond que le christianisme est inattaquable dans sa morale et dans sa discipline; que le dogme de l'unité de Dieu, très-équivoque chez les païens, est chez les Chrétiens aussi clair que le jour; que

la charité prêchée sur la Montagne et pratiquée par le Christ sera désormais la loi sacrée de tous les peuples, et que le sang du Juste obscur, mort selon lui d'un supplice infâme, est une rosée féconde, qui fera fleurir éternellement le bois stérile de la croix.

7° La correspondance de Julien, telle que l'a publiée le meilleur éditeur de cette partie de ses œuvres, le savant et judicieux Heyler [1], se compose de quatre-vingt-trois *Lettres*, diverses d'étendue et d'intérêt, mais toutes remarquables, soit par la lumière qu'elles répandent sur les idées de l'empereur et sur les faits de cette période, soit par le style, dans lequel Ammien Marcellin a raison de louer un heureux mélange de grâce exquise et de gravité. Bon nombre sont des billets dictés ou écrits à la hâte, mais où brillent quelque trait décoché avec finesse, un compliment bien tourné à l'adresse de Jamblique d'Apamée, d'Aétius, de Libanius ou de Zénon; l'éclair court, mais vif, d'une affection sincère, l'expression d'une vérité connue, rajeunie par un tour piquant. D'autres lettres se déploient dans un cadre moins restreint. Ici [2], une suite d'images, enchaînées avec art, compose un essaim charmant de pensées, qui semblent emprunter des ailes aux paroles dont les revêt l'écrivain. Là [3], il caractérise d'un seul mot, en l'appelant une amitié de loup, l'alliance mensongère qui l'attachait à Constance. Ailleurs [4], il raille agréablement et semonce sans amertume le préfet d'Égypte Ecdicius, qui ne s'est point aperçu d'une crue du Nil; ou bien il raconte en badinant la légende de la nymphe Écho [5]. Si l'éloge des figues et du nombre cent, adressé à Sarapion [6], est un jeu d'esprit, un pur étalage de savoir, comme on en faisait alors dans toutes les écoles des sophistes, et si quelques lettres écrites à des rhéteurs de profession ont un air d'érudition affectée, qui sent la frivolité et la pédanterie [7], on ne saurait trouver un tableau plus frais et plus naturel que la description de la villa,

[1] M. Abel Desjardins propose, dans sa thèse sur Julien, une classification très-méthodique, mais un peu arbitraire, de cette correspondance. Nous y renvoyons nos lecteurs.

[2] Lettre XVIII.

[3] Lettre LXXIX.

[4] Lettre L.

[5] Lettre LIV.

[6] Lettre XXIV.

[7] Notamment la lettre XXXIV à Jamblique.

voisine de la mer, dont il fait présent à son ami Évagrius [1]. De la même manière la lourdeur de la diatribe [2], longuement et péniblement violente, dirigée contre le délateur Denys, se trouve balancée par la justesse des conseils qu'il donne à ses deux anciens condisciples Euménius et Pharianus [3] : « Ne dédaignez point la littérature, ne négligez pas la rhétorique, et occupez-vous de poésie. Cependant étudiez surtout les sciences. Le grand travail, c'est l'étude des dogmes d'Aristote et de Platon : c'est l'œuvre par excellence; c'est la base, le fondement, l'édifice et la toiture. Le reste n'est que hors-d'œuvre. Soignez-le pourtant avec plus d'attention que les autres n'en accordent à l'œuvre réelle. » Dans un autre genre, avec quelle délicatesse de sentiment il console Amérius de la perte prématurée de sa femme [4]! « J'ai pleuré en lisant la lettre où tu m'annonces la désolante nouvelle de la mort de ta femme. Car, outre que c'est une chose douloureuse en elle-même de perdre une femme jeune, vertueuse, chère à son époux, mère d'enfants bien élevés, ravie avant le temps, telle qu'un flambeau à la clarté brillante dont la flamme est trop vite éteinte, c'est pour mon cœur un trait plus douloureux encore que ce malheur soit tombé sur toi. Certes, l'homme du monde qui méritait le moins cette épreuve du sort, c'est notre bon Amérius, si distingué par son talent, et le plus cher de nos amis. » Viennent ensuite les motifs de consolation, puisés à la philosophie, et l'exemple de Darius, auquel Démocrite promet de faire revivre l'épouse qu'il a perdue, s'il peut graver sur son tombeau le nom de trois personnes qui n'aient éprouvé aucune affection. Le morceau est achevé : il s'élève à la hauteur de ce qu'ont écrit Cicéron, Sénèque, Plutarque et Pline le Jeune dans des circonstances semblables.

[1] Lettre XLVI.

[2] Lettre LIX. Une phrase de cette lettre peut servir d'éclaircissement à un passage évidemment altéré de l'*Épître au Sénat et au Peuple d'Athènes*, p. 235. Le voici : « A peine leur projet eut-il été révélé à l'empereur, que Dynamius, autre calomniateur, lui annonce une guerre en Gaule aussi sûrement qu'une crue du Nil. » C'est ainsi que nous avons traduit d'après le texte corrompu de Spanheim. Voici maintenant la phrase de la lettre à Denys : « Quoi d'étonnant que Julien, apprenant que Niloüs ou Denys est devenu un homme, s'y soit laissé prendre? » Une observation de Heyler nous porterait à croire que le mot Nil ou Nilûs de l'*Épître au Sénat et au Peuple d'Athènes* pourrait bien être le surnom que donne à ce Denys le texte de quelques manuscrits des œuvres de Julien.

[3] Lettre LV.

[4] Lettre XXXVII.

Enfin, il est une partie essentielle de la correspondance de Julien, dont la lecture peut intéresser au plus haut degré l'historien de cette période et tous ceux qui étudient à travers les âges la marche progressive de la pensée religieuse et philosophique. Les lettres, qui composent cette portion remarquable du recueil, offrent, en général, un développement plus considérable que les autres : ce qui donne à plusieurs d'entre elles la valeur de pièces historiques, dont la concordance garantit la sincérité. Ainsi, nous sommes moins prêts à croire, avec les adversaires de Julien, avec quelques-uns même des écrivains modernes, qui se montrent, sur d'autres points, impartiaux à son égard, que sa résistance aux soldats qui l'élevèrent à l'empire ne fut qu'une feinte et une comédie, lorsque nous voyons confirmées dans les lettres à son oncle, à Oribase et à Maxime [1] les protestations d'innocence qu'il adresse à Thémistius ou au peuple athénien. Ces pièces nous révèlent le trouble d'une âme inquiète, l'état d'une imagination agitée, dit Gibbon, de craintes et d'espérances jusque dans le sommeil, et non les calculs hypocrites d'une ambition mal déguisée. Elles ont, selon nous, le même caractère de franchise que l'on remarque dans les reproches éloquents adressés aux Alexandrins [2] sur le massacre de Géorgius, ou dans l'invitation à la concorde et à la tolérance, qui donne un si haut prix à la lettre aux Bostréniens [3] : « Demeurez unis entre vous : point d'opposition, point d'injustice. Que ceux de vous qui sont dans l'erreur ne fassent aucun tort à ceux qui croient agir en toute droiture et en toute justice, en rendant aux dieux un culte consacré de temps immémorial ; et que les adorateurs des dieux se gardent de violer l'asile ou de dépouiller les maisons des hommes qui sont dans l'erreur, soit par ignorance, soit par conviction. C'est par la raison qu'il faut convaincre et instruire les hommes, non par les coups, les outrages et les supplices corporels. J'engage donc encore et toujours ceux qui ont le zèle de la vraie religion à ne faire aucun tort à la secte des Galiléens, à ne se permettre contre eux ni voie de fait ni violence. Il faut avoir plus de pitié que de haine envers des gens assez malheureux pour se tromper dans les choses de la plus haute importance. Or, si la piété est le plus grand des biens, le plus grand des maux est l'impiété. Et du

[1] Lettres XIII, XVII, XXXVIII.

[2] Lettre X.

[3] Lettre LII. — Voyez aussi Lettre VI, à Artabius.

reste, ils se punissent assez eux-mêmes en abandonnant les dieux pour se mettre sous la protection des morts et de leurs dépouilles. »

C'est par un sentiment analogue d'équité et de tolérance que Julien envoie à Vettius Agorius Prétextatus, proconsul d'Achaïe, une lettre [1] où il réclame en faveur d'Argos l'exemption d'un tribut que Corinthe voulait lui imposer contre tout droit et toute justice : requête précieuse pour l'histoire de ces rivalités locales, qui ont, de tout temps, causé la perte des différentes cités de la Grèce. On aimerait à retrouver partout dans Julien cette modération, cet esprit équitable et conciliant, dont Libanius fait un si pompeux éloge; mais il faut avouer que ce n'est point par là que se recommande l'édit, sous forme de lettre circulaire, contre les professeurs chrétiens [2]. Libre à lui de promettre aux Juifs le rétablissement de Jérusalem et du temple [3], d'inviter le souverain pontife de Galatie, Arsacius, à relever le culte des dieux par l'imitation des vertus chrétiennes [4], de nommer Callixéna prêtresse de la Mère des dieux [5], d'interdire pendant trois mois à un prêtre païen ses fonctions sacerdotales, pour avoir frappé un de ses subordonnés, et de motiver cet arrêt par des considérations pleines de justesse [6]; de donner à Théodore, souverain pontife de l'Asie, des conseils relatifs à sa charge, et de lui recommander, en même temps, une émulation constante, une lutte de sentiments pieux avec « ces partisans de sectes impies qui poussent la ferveur jusqu'à vouloir mourir pour leur croyance [7]. » Mais il n'avait pas le droit, nouveau Domitien, de proscrire les lettres, d'éteindre le flambeau de la pensée, et de défendre aux professeurs chrétiens l'enseignement de la grammaire, de la rhétorique, de la poésie et des arts libéraux, et il a mérité, outre le blâme sévère d'Ammien Marcellin, les invectives que saint Grégoire de Nazianze, organe de la justice et vengeur de la raison outragée, a lancées contre lui avec une éloquente indignation. On en peut dire autant des lettres [8] aux Alexandrins, pour leur signifier l'ordre de bannir Athanase,

[1] Lettre XXXV.
[2] Lettre XLII.
[3] Lettre XXV.
[4] Lettre XLIX.
[5] Lettre XXI.
[6] Lettre LXII.
[7] Lettre LXIII.
[8] Lettres XXVI, LI.

non-seulement de leur ville, mais de toute l'Égypte. Il est trop clair qu'il a voué une haine à mort au courageux et saint évêque, et l'on ne peut se méprendre sur le terrible sens des expressions qu'il emploie, quand il déclare, suivant Gibbon, qu'il voudrait que tout le venin de l'école galiléenne fût concentré dans la seule personne d'Athanase. Moins pénible est l'impression que laisse dans l'esprit de l'historien la lettre de Julien à Libanius [1], au moment où il se met en marche contre les Perses. Cependant, on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse, en songeant que l'homme, qui s'abandonne avec enjouement dans ces lignes adressées à un ami, va disparaître tout à l'heure de la scène du monde, où il joue un rôle si court, mais si étonnant.

Telle est la correspondance de Julien. A défaut de ses autres écrits, elle le reproduirait au vif : il s'y peint en traits heurtés, mais profondément gravés : c'est Julien tour à tour déclamateur et sophiste, puis écrivain plein de goût, de raison et de finesse; légiste savant, railleur piquant, frondeur spirituel, théologien conciliant et tolérant; et ensuite polémiste ardent, fougueux, emporté jusqu'à l'injustice et à la déraison; esprit fort et païen superstitieux, guerrier prudent et vigilant, quoique se livrant jusque sous la tente aux occupations d'un littérateur et d'un philosophe.

On rattache aux lettres de Julien celle que l'on croit écrite par son frère Gallus pour l'engager à demeurer fidèle à la religion chrétienne, mais cette lettre n'a point un caractère assez positif d'authenticité pour que nous y insistions avec plus de détails. Les *Fragments* ont plus d'importance. Quelques lignes sur la forêt Hercynienne [2] indiquent que Julien avait été vivement ému du spectacle des bois immenses, des montagnes chevelues, des longues voûtes ombreuses de la Germanie. Le fragment [3] où il rappelle aux Corinthiens que son père a séjourné dans leur ville, jette un peu de jour sur la vie mal connue de Jules Constance. Tout porte à croire que cet homme modéré, qui vit sans jalousie le diadème sur la tête d'un frère qu'il aima toujours sincèrement, fit de fréquents voyages dans plusieurs provinces de l'empire, loin des passions et des intrigues de la cour; et cette réserve rend encore plus odieux le crime de son neveu Constance, qui le laissa massacrer par ses soldats.

1 Lettre XXVII.

2 Fragment IV.

3 Fragment V.

8° Quant aux opuscules poétiques de Julien, ils sont d'une nature si légère, qu'on ne doit les mentionner que pour mémoire. Il aimait la poésie, il la goûtait, il savait par cœur presque tout Homère et les plus beaux passages des tragiques, il connaissait à fond les poëtes lyriques, et il se plaisait à répéter de jolis vers sur la chasteté, composés par Bacchylide [1], une de ses lectures favorites, mais il n'était pas né poëte. Cependant la pièce où il fait la description d'un orgue peut avoir quelque prix aux yeux des antiquaires et des érudits de la science musicale. Le reste, même la pièce sur la bière, dont plusieurs des biographes de Julien se plaisent à louer le tour ingénieux, ne nous paraît pas offrir d'autre intérêt que le nom de l'auteur.

Cette revue détaillée des écrits de Julien serait incomplète si nous n'y ajoutions pas le nom des œuvres qui ne sont point arrivées jusqu'à nous. Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque* [2], cite particulièrement, d'après Simler, deux *Éloges* en l'honneur du Soleil, des *Saturnales*, qu'il ne faut pas confondre avec les *Césars*, et dont il reste un fragment [3], un traité des *Trois figures*, plusieurs lettres et un livre sur l'art militaire. On doit supposer, d'après quelques passages d'Ammien Marcellin, qu'il écrivit une relation de ses campagnes en Gaule et en Germanie. S'il en est ainsi, on ne saurait trop regretter, avec Jondot et Chateaubriand, la perte de cette histoire, que les contemporains estimaient à l'égal des *Commentaires* de Jules César. Une bonne découverte à faire serait celle de cet ouvrage perdu, tandis que tant d'écrits insignifiants se sont conservés. Suidas mentionne encore une sorte de satire de Julien, sous ce titre : *D'où viennent les maux, contre les ignorants,* et nous trouvons dans Tzetzès [4] la citation d'un vers hexamètre, extrait d'une boutade, plus ou moins attique, contre le centaure Chiron. Le même écrivain [5] s'appuie de l'autorité de Julien à propos du satyre Marsyas, dont il raconte l'aventure.

Nous avons raconté la vie de Julien, nous avons analysé ses œuvres : cette double esquisse, biographique et littéraire, se trouvera complétée, c'est notre espoir, par la lecture de notre

[1] Voyez Ammien Marcellin, liv. XXV, 4.

[2] Liv. V, chap. 8.

[3] Le VIe.

[4] *Chiliade*, VI, Hist., 94, v. p. 964, 236, édit. Kiessling.

Καὶ δὴ καὶ Ἰουλιανὸς ὁ αὐτοκράτωρ γράφει
Ἡρώῳ μέτρῳ· « Ἀνθρώπου δ' ἀποπέρδεται ἵππος. »

[5] *Chiliade*, I, Hist., 15, v. 357, p. 16, édition Kiessling.

traduction. Si nous n'avons pas trahi la pensée, ni altéré l'expression de l'auteur, que nous nous sommes proposé de faire connaître, Julien, littérateur et philosophe, doit revivre dans les pages qui suivent tel qu'il est, avec ses qualités et avec ses défauts. Intelligence vaste et saine, conception vive et rapide, esprit souple et multiple, imagination brillante et mobile, mémoire exercée et enrichie par des lectures incessantes, il a tout ce qu'aurait pu souhaiter de son temps le sophiste le plus ambitieux et le plus soucieux de la faveur publique. Aussi nous le voyons s'emparer de tous les sujets qui agréent aux philosophes ou aux orateurs de cette époque et les traiter avec succès. L'élévation platonicienne de Jamblique, de Porphyre et de Proclus, la solennité parfois éloquente de Libanius, l'onction de saint Basile, la facilité narrative de Plutarque, la verve étincelante et l'amertume railleuse de Lucien, semblent s'être donné rendez-vous sous la plume d'un écrivain, qui joint en outre aux souvenirs les plus variés de la littérature profane la connaissance approfondie des Écritures saintes et des livres chrétiens. De là un style qui étonne chez un auteur de décadence. On ne s'attend point à y trouver tant de vigueur et de précision, tant de finesse et de grâce, et l'on ne peut attribuer qu'à un commerce continu avec les meilleurs écrivains des bons temps de la Grèce cette saveur agréable et cet aimable parfum d'antiquité. C'est là ce qui fait l'originalité de Julien. La trempe singulière, étrange même de son caractère, imprime à son style un cachet propre, une physionomie qui n'est qu'à lui. Ses lettres surtout ont une tournure pour ainsi dire individuelle, qui donne raison à Libanius, quand il dit que Julien s'y montre supérieur à lui-même. Mais la mesure qui manqua souvent à Julien dans sa conduite, lui manque aussi dans ses écrits. La fougue emportée, la saillie brusque d'action que provoque en lui la résistance et qui contrastent avec sa temporisation, sa patience accoutumée, éclatent dans son style en mouvements mal réglés, en tons mal fondus, en disparates choquantes. On s'aperçoit que le goût exquis de ses modèles n'est point la qualité foncière ni le guide inné de leur copiste, et l'on reconnaît dans maint passage que les procédés de l'école éteignent chez lui le sentiment du beau naturel, qui fait le charme toujours nouveau, la jeunesse perpétuelle des grands écrivains. La faute en est encore à cette diffusion, à cet éparpillement de l'activité littéraire de Julien. Il étreignit mal pour avoir trop

embrassé. Gêné dans ses premiers mouvements par une contrainte despotique et soupçonneuse, qui arrête le développement régulier de son talent et qui réduit à la pédanterie un esprit incapable de subir le joug de l'ignorance, il se laisse aller, une fois libre, à une facilité verbeuse, à une intempérance de langue, à laquelle l'incertitude de son goût n'a pas toujours la force de mettre un frein. Alors la citation érudite remplace la science réelle et bien digérée, le brillanté et le chatoyant de l'antithèse suppléent à la vigueur solide des oppositions naturelles, et rarement le travail réfléchi de la retouche châtie et discipline les élans du premier jet. Mais il y aurait injustice à ne voir que le mal où se rencontre tant de bien, à ne regarder que les imperfections d'une œuvre où se manifestent des qualités si éminentes, et à ne pas faire peser dans la balance de la critique la fatalité d'une mort prématurée, qui empêcha l'auteur de revoir et de corriger ses écrits. La part ainsi faite aux qualités et aux défauts, on reconnaîtra que Julien mérite d'occuper une belle place parmi les écrivains couronnés, et l'on ne s'étonnera pas que notre impartialité, appliquée exclusivement à son talent littéraire, ne sépare point sa renommée de celle des Jules César, des Marc-Aurèle, des Frédéric [1] et des Napoléon.

[1] Voyez le parallèle de Marc-Aurèle et de Julien par Thomas, *Éloge de Marc-Aurèle*, et le parallèle de Julien et de Frédéric II par M. Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle.*

EUGÈNE TALBOT.

Paris, 15 avril 1863.

ŒUVRES

DE

L'EMPEREUR JULIEN.

ŒUVRES

DE

L'EMPEREUR JULIEN.

PREMIER PANÉGYRIQUE DE CONSTANCE[1].

SOMMAIRE.

Difficulté d'écrire un panégyrique. — Le véritable but de l'art oratoire est la vertu. — Un panégyrique doit être l'éloge d'un homme vertueux. — Patrie et aïeux de Constance. — Grandeur de sa famille. — Éloge de Constantin, père de Constance, et de Fausta, sa mère. — Éducation de Constance. — Accroissement de ses heureuses qualités. — Sa beauté, sa force, sa justice, sa tempérance. — Constance empereur. — Son équité, sa modération, ses talents administratifs. — Ses exploits. — Guerre contre les Perses et les Arméniens. — Bataille de Singara. — Siége de Nisibis. — Activité de Constance, luttant contre plusieurs ennemis à la fois. — Guerre contre Vétranion. — Talent oratoire de Constance. — Expédition *sacrée*. — Guerre contre Magnence. — Bataille de Moursa. — Innovation apportée par Constance dans l'armure de la cavalerie. — Déroute définitive et mort de Magnence. — La cause des hauts faits de Constance est sa vertu et son excellente nature. — Sa magnificence, sa libéralité, sa prudence, sa bonté, sa chasteté. — Dévouement de ses armées. — Défaite de Sylvanus.

1. Depuis longtemps j'avais le désir, très-grand Empereur, de célébrer ta vertu et tes exploits, d'énumérer tes combats et les tyrannies que tu as renversées; l'une[2], en en gagnant les satellites par la parole et par la persuasion, l'autre[3] en en triomphant par les armes; mais la grandeur de tes hauts faits m'a retenu; non que je craignisse que mes paroles ne fussent de beaucoup au-dessous de tes actions, mais j'avais peur de paraître avoir tout à fait manqué mon but. En effet, il n'est

[1] Cet éloge, qui rentre dans le genre de ceux que les Grecs appelaient βασιλικοὺς λόγους, a été écrit l'an 355 de J.-C. Voyez les savantes et abondantes observations d'Ez. Spanheim sur ce panégyrique, et Cf. Pline le Jeune, *Panégyrique de Trajan*; le recueil des *Panegyrici veteres*, et Thomas, *Essai sur les éloges*.

[2] Celle de Vétranion.

[3] Celle de Magnence.

pas étonnant que les hommes rompus aux luttes judiciaires ou à la poésie entreprennent aisément le récit de tes louanges : l'exercice de l'art oratoire, l'habitude du genre démonstratif, leur donnent une confiance légitime [1]. Mais ceux qui ont négligé cette partie de l'éloquence pour se tourner vers une autre branche d'études, vers des compositions moins goûtées du vulgaire et timides à se produire sur toute espèce de théâtre, ceux-là n'osent aborder le genre démonstratif sans une extrême réserve. Car il est évident que, si les poëtes doivent aux Muses et à l'air d'inspiration poétique répandu sur leurs écrits le privilége illimité de la fiction [2], les rhéteurs jouissent aussi d'une licence propre à leur art : privés du droit de feindre, ils ont jusqu'à un certain point celui de flatter, et ce n'est pas pour l'orateur une honte avouée que de donner de fausses louanges à des gens qui n'en méritent aucune [3]. Quand un poëte a trouvé quelque légende nouvelle, ou qu'il a tissu quelque fiction que n'avaient point imaginée ses devanciers, cette nou-

[1] Voyez sur ces sortes de compositions, que les Grecs nomment ἐπίδειξις, les observations de Spanheim, et notre thèse latine *De ludicris apud veteres laudationibus*, passim.

[2] Horace a dit de même :

..... Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.
Art poétique, v. 9.

— Voyez sur les conditions respectives de la poésie et de l'éloquence, Tacite, *Dialog. des orat.*, du chap. IX au chap. XIII.

[3] Cf., pour cette opinion un peu paradoxale, Buffon, Réponse à M. le chevalier de Chatelux, le jour de sa réception à l'Académie française, le jeudi 27 avril 1775 : « La louange publique, signe éclatant du mérite, est une monnaie plus précieuse que l'or, mais qui perd son prix, et qui même devient vile lorsqu'on la convertit en effet de commerce : elle subit autant de déchet par le change, que le métal, signe de notre richesse, acquiert de valeur par la circulation..... Comme un bouquet de fleurs assorties, dont chacune brille de ses couleurs et porte son parfum, l'éloge doit présenter les vertus, les talents, les travaux de l'homme célébré. Qu'on passe sous silence les vices, les défauts, les erreurs, c'est retrancher du bouquet les fleurs desséchées, les herbes épineuses et celles dont l'odeur serait désagréable. Dans l'histoire, ce silence mutile la vérité; il ne l'offense pas dans l'éloge. Mais la vérité ne permet ni les jugements de mauvaise foi, ni les fausses adulations. Elle se révolte contre ces mensonges colorés auxquels on fait porter son masque. Bientôt elle fait justice de toutes ces réputations éphémères, fondées sur le commerce et l'abus de la louange : portant d'une main l'éponge de l'oubli, et de l'autre le burin de la gloire, elle efface sous nos yeux les caractères du prestige, et grave pour la postérité les seuls traits qu'elle doit consacrer... »

veauté même captive l'âme de ses auditeurs et ravit leur admiration; mais on dit de même que l'orateur a tiré bon parti de son art quand sa parole a su donner de la grandeur à de petits objets, en ôter à de grandes actions, et, pour tout dire en un mot, opposer à la nature même des choses celle de son éloquence [1].

2. Pour moi, si je me voyais contraint en ce moment de recourir à un tel art, je garderais le silence convenable à ceux qui n'ont point pratiqué ces exercices oratoires, et j'abandonnerais ton éloge à ceux dont je viens de parler. Mais puisque, au contraire, le discours actuel ne réclame qu'un simple récit des faits, sans aucun ornement étranger, j'ai cru que cette tâche n'était point au-dessus de mes forces, bien que le récit de tes actions ait déjà paru impossible aux orateurs qui l'ont essayé avant moi. En effet, presque tous ceux qui s'occupent de littérature ont célébré ta gloire en vers ou en prose, les uns ne craignant pas d'en réunir tous les traits dans un cadre restreint; les autres ne les considérant que partiellement et croyant qu'il suffisait de ne pas demeurer au-dessous de la réalité. Or, il faut savoir gré de leur bonne volonté à tous les écrivains qui se sont proposé tes louanges. Car ceux-là n'ont point reculé devant un grand labeur, pour qu'aucune de tes actions ne fût obscurcie par le temps; ceux-ci, désespérant d'en retracer l'ensemble, ont donné une preuve partielle de leur zèle empressé, en sacrifiant le prix assuré du silence [2] au désir de te consacrer, chacun suivant sa force, ses travaux personnels. Si donc j'étais un de ces hommes qui aiment les discours démonstratifs, je réclamerais de toi, en manière d'exorde, une bienveillance égale à mon dévouement, et je te prierais d'être pour moi plutôt un auditeur indulgent qu'un juge sévère et inflexible. Mais, nourri et élevé dans une tout autre étude, celle des institutions et des lois, je veux, en leur empruntant quelques-unes de mes idées, éviter de paraître me jeter follement dans des connaissances qui me sont étrangères et donner un début peu naturel à mon discours.

3. Il y a une antique loi, émanée de celui qui, le premier,

[1] Voyez notre thèse latine, *De ludicris*, p. 22.

[2] Cette locution de Simonide, reproduite par plusieurs écrivains, se retrouve dans Horace, ode II du liv. III, v. 25. *Est et fideli tuta silentio Merces.* Boileau y songeait peut-être quand il disait, ép. I, v. 40 :

J'imite de Conrart le silence prudent.

enseigna aux hommes la philosophie [1], la voici : c'est que tous ceux qui visent à la vertu et à l'honnêteté doivent dans leurs paroles, leur conduite, leurs rapports d'amitié, en un mot dans tous les actes, petits ou grands, de leur vie, n'avoir d'autre but que le bien. Or, quel est l'homme sensé qui doute que la vertu ne soit le souverain bien? La loi prescrit donc de s'attacher fortement à la vertu, à moins de vouloir faire un vain étalage du nom, sans se donner souci de la chose. Tel est le précepte de la loi; mais elle n'impose aucune forme déterminée de discours à l'aide de laquelle, comme d'une machine de théâtre, l'orateur porte ceux qui l'écoutent à courir vers la vertu et à fuir le vice; mais elle permet de suivre un grand nombre de routes à celui qui veut imiter la nature du législateur [2] : conseils pressants, exhortations insinuantes, reproches bienveillants des fautes, éloge des bonnes actions, et, s'il le faut, blâme des mauvaises, elle laisse ces formes, et d'autres encore, au choix de qui désire faire produire à sa parole les meilleurs fruits : seulement, avant tout, selon moi, elle exige qu'on n'oublie point, dans les discours, de même que dans les actions, la responsabilité qu'on assume en prenant la parole, à savoir, de ne rien dire qui ne porte à la vertu et à la philosophie. Voilà ce que la loi prescrit, et d'autres choses semblables.

4. Et nous, que ferons-nous, si nous sommes retenus par la crainte de faire un éloge de pure complaisance, vu que le genre du panégyrique, compromis par ceux dont l'abus l'a rendu suspect, a l'air d'une basse flatterie, et non point d'un hommage sincère rendu aux belles actions? Cependant, confiant dans la vertu de celui que je loue, je vais résolûment me mettre à son éloge. Mais quel sera le commencement, quel sera l'ordre le plus beau de mon discours? Il me semble que le début le plus naturel est la vertu de tes aïeux, auxquels tu dois de paraître ce que tu es. Ensuite viendra le souvenir de l'éducation et de

[1] Suivant la conjecture de Wyttenbach, c'est Socrate que Julien veut désigner. Et de fait, Platon, Aristote et toute l'école socratique, font de la vertu le fond essentiel de l'éloquence. Voyez Platon, *Gorgias*; les traités oratoires de Cicéron, celui de Quintilien, et les *Dialogues sur l'éloquence* de Fénelon.

[2] Ἐκείνου est très-vague : je l'ai fait rapporter à l'idée de Socrate, en qui se personnifie également celle du bien, et qui employait, pour y conduire ses auditeurs, des moyens analogues à ceux dont Julien fait l'énumération.

l'apprentissage, qui ont le plus contribué à te porter à la vertu qu'on voit briller en toi. A cet exposé succédera, comme expression de tes vertus, le récit de tes exploits. Enfin, pour terminer mon discours, je ferai voir les dispositions qui ont été le mobile de tes hauts faits et de tes beaux desseins. De cette manière, mon discours aura, je le crois, un grand avantage sur tous les autres. Leurs auteurs, en effet, se bornent au récit des actions, convaincus qu'il suffit de les rappeler pour constituer un éloge parfait. Mais moi, je crois qu'il vaut mieux que la plus grande part de mon discours roule sur les vertus dont l'impulsion fut la cause de tes succès. Car dans la plupart des exploits, pour ne pas dire tous, la fortune, les doryphores, les phalanges des soldats, les escadrons des cavaliers, les bataillons des fantassins décident de la victoire, tandis que les actes de vertu sont l'œuvre exclusive de celui qui agit, et la louange sincère qui s'y attache est le bien propre de celui qui l'a méritée. Cette distinction nettement établie, je commence mon discours.

5. La règle des éloges est donc que l'on fasse avant tout mention de la patrie et des aïeux [1]; mais je ne sais quelle cité je dois d'abord t'assigner pour patrie, lorsque depuis longtemps mille nations se disputent cet honneur. Ainsi la ville souveraine du monde [2], qui fut ta mère et ta nourrice, et qui, pour son bonheur, t'a déféré le souverain pouvoir, réclame cet illustre privilége, et non pas seulement aux mêmes titres qu'elle fait valoir pour les autres empereurs. Je m'explique : ceux-ci, bien que nés ailleurs, jouissent tous immédiatement du droit de cité, participent au commun bienfait de ses coutumes et de ses lois, et deviennent citoyens; mais, de plus, c'est ici qu'est née ta mère [3], c'est ici qu'elle a été nourrie d'une manière royale et digne de ses descendants. D'un autre côté, si la ville située sur le Bosphore [4] et qui doit son nom à la famille des Constance ne peut se vanter d'être ta patrie, elle se glorifie de tenir son existence de ton père, et elle croirait qu'on lui fait une injustice si un orateur lui enlevait la prérogative de cette parenté.

[1] Telle est, en effet, la règle donnée par les rhéteurs Théon, Aphthonius et Ménandre, et par les autres écrivains de théories oratoires.

[2] Rome.

[3] Fausta, fille de Maximien Hercule, et mère de Constance, était née à Rome.

[4] Constantinople. — Cf. Claudien, *Bell. gild.*, v. 225.

Cependant les Illyriens, chez lesquels tu es né [1], ne souffriront pas qu'on les prive du plus grand de leurs bonheurs, et que l'on t'assigne une autre patrie. J'apprends aussi que quelques peuples de l'Orient prétendent que nous n'agissons pas avec justice en leur enlevant le renom qu'ils te doivent : ils disent, en effet, qu'ils ont donné en mariage ta tante à ton grand-oncle maternel [2]. Il en est de même des autres peuples : presque tous, sur des motifs plus ou moins plausibles, veulent que tu leur appartiennes sans réserve. Mais laissons cette gloire à la ville que tu préfères, à celle que tu as souvent appelée la mère et la maîtresse des vertus. Je voudrais bien les louer toutes, vu qu'elles sont également dignes de respect et d'honneur [3]; mais je crains que ces longueurs, quoique propres à mon sujet, ne paraissent étrangères à la circonstance. Je crois donc pouvoir laisser de côté l'éloge des autres villes. Quant à Rome, en faisant son éloge d'un seul trait, souverain empereur, en l'appelant la maîtresse des vertus, par cet éloge, le plus beau de tous, tu as enlevé aux autres le moyen d'en parler. Car comment pourrons-nous en parler d'une manière différente? Qu'est-ce qu'un autre en pourra dire? Aussi je crois que ma vénération toute naturelle pour cette cité ne peut lui rendre un plus grand hommage, qu'en m'inclinant devant celui que tu lui as rendu.

6. Pour ta noblesse, peut-être est-ce le moment d'en dire quelques mots. Seulement, je ne sais encore ici par où je dois commencer. Tes ancêtres, tes aïeux, tes parents, tes frères, tes oncles, tes alliés furent tous empereurs, les uns élevés au trône par leur droit légitime, les autres associés au pouvoir de ceux qui l'occupaient. Car à quoi bon remonter jusqu'aux temps anciens, rappeler le souvenir de Claude [4], citer les preuves authentiques de sa valeur éclatante aux yeux de tous, mentionner ses combats contre les barbares situés au delà de l'Ister,

[1] A Sirmium, ville de l'Illyrie, sur le Savus, où naquit aussi Constance Chlore, père de Constantin. Julien est le seul écrivain qui fixe aussi précisément le lieu natal de Constance.

[2] Il s'agit ici de Théodora, fille d'Entropie et seconde femme de Constance Chlore.

[3] J'ai suivi la correction du texte indiquée par Wyttenbach, c'est-à-dire ἔχοιμι au lieu d'εὔχοιμι, et δόξης au lieu du second ἀξίας.

[4] Claude II le Gothique ou l'Illyrien, empereur l'an de J.-C. 268, mort en 270.

dire comment il est parvenu à l'empire par la voie la plus sainte et la plus juste, et comment il a gardé sur le trône cette simplicité de manières, cette modestie de vêtements que l'on voit encore dans ses effigies? Les faits relatifs à tes aïeux [1] sont plus récents, mais non moins brillants que ceux de cette époque. Tous deux, en effet, ont été jugés dignes de l'empire par leurs vertus; tous deux, placés à la tête des affaires, ont agi simultanément d'un si bon accord et avec tant de respect pour celui dont ils tenaient la puissance, que celui-ci convenait qu'il n'avait jamais pris de mesure plus salutaire pour l'État, quoiqu'il lui eût rendu beaucoup d'autres importants services : de leur côté, cette association rendit chacun d'eux plus heureux, s'il est possible, que la possession même de l'empire. Avec cette disposition d'âme, ils firent les plus brillants exploits, inclinés, après l'Être suprême, devant celui qui leur avait communiqué une part de son pouvoir, traitant leurs sujets avec une respectueuse philanthropie, chassant les barbares qui s'étaient depuis longtemps établis sur notre territoire comme s'il leur eût appartenu, nous garantissant contre eux en construisant des forteresses, et procurant à leurs sujets une tranquillité telle qu'il n'était point facile d'en souhaiter alors. Mais de si belles actions devraient être louées autrement qu'en passant. Quant à leur concorde, je n'en dois pas omettre une très-grande preuve, qui convient du reste à mon discours. Voulant opérer un rapprochement glorieux pour leurs enfants, ils ont formé l'hymen de ceux dont tu tiens la naissance [2]. Or, il convient, je crois, d'entrer à cet égard dans quelques détails pour montrer que tu ne fus pas seulement héritier de leur empire, mais aussi de leur vertu. Cependant est-il besoin de rappeler comment, après la mort de son père, le choix de celui-ci et le suffrage unanime des armées font monter ton père sur le trône? Sa force dans les combats ne se fait-elle pas mieux connaître par ses exploits que par le langage d'un orateur?

7. Ce sont des tyrannies et non pas des royautés légitimes qu'il détruit en parcourant l'univers, et il inspire un si vif attachement à ses sujets, que les soldats, reconnaissants aujourd'hui même encore de ses présents et de sa large munificence, continuent de le révérer comme un dieu, et que la foule des villes

[1] Maximien Hercule et Constance Chlore.

[2] En réalité, le mariage de Constantin et de Fausta n'eut lieu qu'après la mort de Maximien.

et des campagnes, moins par le désir d'être délivrée du poids de la tyrannie que pour se voir soumise à ton père, lui souhaite la victoire sur ses compétiteurs. Une fois maître du monde, il trouve la fortune publique comme desséchée et changée en détresse par la cupidité de son prédécesseur; il brise la barrière des trésors amassés dans les caves du palais, et le monde en est inondé. En moins de dix ans [1], il bâtit la ville qui porte son nom, et qui surpasse autant toutes les autres en grandeur, qu'elle est elle-même surpassée par Rome. Or, il est, à mon avis, beaucoup plus honorable pour elle d'être, après Rome, la seconde ville du monde que la plus grande et la première de toutes les autres cités.

8. Peut-être convient-il ici de faire mention de la célèbre Athènes, que ton père honora toute sa vie de ses louanges et de ses bienfaits. Empereur et souverain de l'univers, il se fit un honneur d'en être appelé le stratége [2], et il éprouva plus de joie de ce titre et de cette inscription que si on lui eût déféré les plus grands honneurs. Aussi, voulant témoigner sa gratitude à cette ville, il lui assura, comme présent annuel, plusieurs myriades de médimnes [3] de froment : ce qui valut à cette cité une pleine abondance et au prince les éloges et les hommages des plus illustres habitants.

9. Mais au nombre des belles actions de ton père, que j'ai mentionnées ou que la crainte d'être prolixe m'empêche d'énumérer, la plus glorieuse, à mon avis, celle que tout le monde admirera, je pense, avec moi, c'est ta naissance, ton éducation, ton instruction. Par elles, la génération à venir fut certaine de jouir d'un excellent gouvernement, non pas pour quelques années, mais pour le plus long temps possible : il semble que ton père gouverne encore. Cyrus n'eut pas le même bonheur. En mourant, il ne laissa qu'un fils indigne de lui [4]. On l'appelait le père de ses sujets; son fils en fut le despote. Et toi, plus doux que ton père, tu le surpasses en mille autres qualités : je le sais et je le montrerai dans la suite de ce discours. Mais je

[1] « Constantin commença les constructions l'an 328 et finit le gros des ouvrages en deux ans; mais il continua de l'embellir jusqu'à sa mort, arrivée dix ans après la fondation de la nouvelle capitale. » TOURLET.

[2] Fonction équivalente à celle de préteur.

[3] Le médimne grec, qui contenait six boisseaux romains, peut être estimé un peu plus d'un hectolitre de nos mesures modernes.

[4] Cambyse.

crois qu'il faut lui attribuer l'honneur de t'avoir fait donner une bonne éducation, dont j'essayerai de parler après avoir dit quelques mots de ta mère [1] et de tes frères.

10. Il y avait en elle tant de noblesse, de beauté, de vertus, qu'on ne saurait trouver son égale parmi les autres femmes. J'entends vanter chez les Perses la fameuse Parysatis, qui fut seule, dit-on, sœur, mère, femme et fille d'un roi [2]. Mais elle était déjà sœur du roi son époux [3]; car la loi, chez les Perses, permettait d'épouser sa sœur. D'après notre système de législation, ta mère seule a pu, sans porter atteinte à la pureté et à la sainteté des lois, être fille d'un empereur, femme d'un second, sœur d'un troisième, et enfin mère non d'un seul, mais de plusieurs souverains [4]. Un de ceux-ci [5] seconda puissamment ton père en combattant contre les tyrans. Un autre [6] soumit avec lui les Gètes par la force des armes et procura une paix solide. Un dernier [7], marchant lui-même à la tête des armées, préserva les frontières de plus d'une invasion, jusqu'à ce qu'il fut victime de factieux, qui expièrent, peu de temps après, la peine due à leur crime. Voilà de brillants exploits, et l'on aurait encore le droit d'ajouter à ces éloges l'éclat des biens de la fortune; mais il n'est point de louange qui puisse égaler pour eux la gloire d'avoir été les petits-fils ou les fils de tant de grands hommes.

11. Mais, afin de ne pas consumer dans de trop longs détails le temps dû à ta louange, je tâcherai de faire voir de mon mieux, ou plutôt, pour parler sans détour, je ferai voir que ta grandeur surpasse celle de tes ancêtres. Les réponses des dieux, les prédictions, les songes et tout ce que la légende entasse autour des hommes, qui ont fait de brillants et glorieux exploits,

[1] L'impératrice Fausta.

[2] Sœur de Darius Nothus, dont elle fut aussi la femme, suivant l'usage de l'Orient; mère d'Artaxerxès Mnémon et de Cyrus le Jeune, femme de Darius Nothus et fille d'Artaxerxès Longue-Main.

[3] Elle était sœur de père, mais non de mère; et c'est dans ce cas seulement que la loi autorisait ces sortes de mariages.

[4] Fille de Maximien Hercule, femme de Constance Chlore, sœur de Maxence et mère de Constantin II, de Constance et de Constant.

[5] Cela ne peut s'entendre de Constantin II, trop jeune alors. On croit donc qu'il s'agit de Crispus, né de Minervine, une des maîtresses de Constantin. Fausta, par conséquent, n'était que sa belle-mère.

[6] Constantin II.

[7] Constant, qui fut plus tard victime de la cruauté de Magnence.

Cyrus, le fondateur de notre ville [1], Alexandre, fils de Philippe, et d'autres encore, je passe tout cela sous silence. De pareils faits ne s'éloignent point assez, selon moi, de la licence poétique. Et, de même, tout ce qui suivit immédiatement ta naissance, ces fêtes splendides et royales, j'aurais mauvaise grâce à en parler. Mais puisque l'occasion se présente de rappeler ta première éducation, il t'en fallait une digne d'un roi, où le corps se développât en force, en vigueur, en bonne complexion et en beauté, où l'âme fût fortement trempée par le courage, la justice, la tempérance et la prudence. Or, ces vertus sont difficiles à acquérir par un régime qui énerve réellement l'âme et le corps, en rendant la volonté trop faible contre le danger, et les muscles trop mous contre la fatigue. Il te fallait donc la gymnastique pour le corps, et pour l'âme l'étude des lettres. Insistons comme il convient sur ces deux avantages, puisqu'ils furent la source de toutes tes grandes actions.

12. Les soins pris pour te donner de la force ne le furent pas en vue d'un frivole étalage. Tu savais qu'il est indigne d'un prince de demander aux palestres la complexion proverbiale de ceux qui en font métier, lui qui doit prendre part à des combats réels, dormir à peine et user d'une nourriture frugale, dont on ne peut régler d'avance ni la quantité, ni la qualité, ni l'heure où elle doit être servie, mais qui est subordonnée au temps que laissent les affaires. Tu pensas donc que, pour en venir là, il était besoin d'exercices gymnastiques variés et militaires, la danse et la course en armes, l'équitation. Rompu de bonne heure à tous ces exercices, tu ne manquas point de t'en servir à l'occasion, et tu réussis dans chacun d'eux aussi bien que pas un hoplite. Chez eux, en effet, tel est bon piéton qui ne connaît point l'art de conduire un cheval, et tel est excellent cavalier qui craint de combattre à terre. Seul, tu as le privilége de paraître un très-bon cavalier quand tu te mêles à leurs rangs, puis, quand tu prends place parmi les hoplites, tu les surpasses tous en vigueur, en vitesse, en agilité. Enfin, pour que tes loisirs mêmes ne fussent point inoccupés ni étrangers au métier des armes, tu t'exerças à tirer de l'arc et à porter au but. C'est ainsi que par des travaux volontaires tu préparas ton corps à braver des labeurs forcés. Cependant ton âme se laissait conduire à l'étude des belles-lettres et des sciences convenables à

[1] Romulus.

ton jeune âge. Mais afin qu'elle fût bien exercée, qu'elle n'écoutât point, comme des chants ou des légendes, les préceptes de la vertu, et qu'elle ne demeurât point trop longtemps étrangère aux œuvres et aux actions héroïques, suivant en cela le conseil de l'illustre Platon [1], qui veut que, pour donner en quelque sorte des ailes aux enfants, on les mène à cheval sur les champs de bataille, afin d'assister au spectacle dont ils doivent avant peu être les acteurs, ton père n'hésita point, je ne crains pas de l'affirmer, de te confier, quoique jeune encore et presque enfant, la garde et le gouvernement des Celtes, sachant bien que ta prudence et ta force ne le cédaient point à celles des hommes les plus distingués. Ton père, voulant te faire acquérir sans péril l'expérience de la guerre, avait, par une bonne politique, ménagé la paix entre ses propres sujets et les nations barbares, et semé parmi celles-ci des luttes et des séditions intestines, dont les calamités et les dangers personnels contribuaient à ton éducation guerrière, moyen plus sûr encore que celui du sage Platon. Et de fait, si l'armée ennemie s'avance à pied, les enfants spectateurs du combat pourront peut-être prendre part aux exploits de leurs pères; mais, si l'ennemi est supérieur en cavalerie, il faut songer au salut souvent impraticable de cette jeunesse. Au contraire, accoutumer par la vue du péril des autres les enfants à faire face à l'ennemi, c'est pourvoir suffisamment, selon moi, à la pratique militaire et à leur sûreté. C'est ainsi que tu fis l'apprentissage de la valeur.

13. Ta prudence trouva dans ta propre nature un guide suffisant, mais en même temps, si je ne m'abuse, tu reçus des leçons de politique de nos plus habiles citoyens, et tes relations suivies avec les chefs barbares t'instruisirent à fond des mœurs, des lois et des coutumes de leur pays. Homère [2], voulant donner la plus haute idée de la prudence d'Ulysse, dit que ce héros,

. . . . Guerrier prudent et fort,
Jouet pendant longtemps des vagues et du sort,
Vit des hommes nombreux, en ses rudes traverses,
Interrogea leurs mœurs et leurs cités diverses,

afin de recueillir ce qu'ils avaient de meilleur et de pouvoir converser avec toute espèce d'hommes. Et cependant Ulysse n'avait pas besoin pour son petit nombre de sujets d'une si

[1] *République*, liv. V, chap. XIV.

[2] Voyez les premiers vers de l'Odyssée.

grande expérience. Mais le prince destiné à régir un vaste empire ne pouvait être élevé dans une chaumière ni jouer à la royauté comme Cyrus [1] rendant la justice à ses compagnons d'âge, ainsi qu'on le raconte; il devait se mêler aux nations et aux peuples, dicter des ordres formels aux légions, en un mot, ne rien négliger, enfant, des devoirs imposés à sa maturité virile. Ainsi, après l'excellente éducation que tu reçus chez les Celtes, tu passas dans une autre partie du monde et fus opposé seul aux nations des Parthes et des Mèdes. La guerre commençait à s'allumer : avant peu devait éclater l'incendie : un instant te suffit pour prendre tes mesures, donner de la vigueur à tes armes et accoutumer ton corps à supporter les chaleurs de l'été. Je lis dans l'histoire qu'Alcibiade, seul entre tous les Grecs, eut un tempérament si flexible, que, s'étant donné aux Spartiates, il s'accommoda du régime sévère de Lacédémone, puis de celui des Thébains et des Thraces, et enfin du luxe des Perses. Mais Alcibiade, en changeant d'habitudes comme de pays, se jetait dans de graves embarras, et courait risque de perdre entièrement son caractère national. Toi, au contraire, qui, de longue main, avais su te faire à une vie frugale et habituer ton corps par les fatigues à tous les changements, tu supportas plus facilement le passage des Gaulois aux Parthes que les riches, qui changent de demeure avec les saisons pour échapper à la rigueur du ciel. Il me semble donc que le Dieu propice qui, dès ta naissance, forma ta vertu pour gouverner l'univers, t'en a fait faire le tour, pour te montrer les bornes et les extrémités de tout l'empire, la nature des pays, l'étendue des contrées, la puissance des nations, la multitude des villes, et, chose essentielle, leurs forces respectives : tous objets, dont pas un ne doit échapper à un prince élevé pour administrer d'aussi vastes domaines.

14. Mais j'allais presque oublier un fait admirable entre tous, c'est que, formé dès ton enfance à commander à tous ces peuples, tu as appris mieux encore à obéir à la plus parfaite et à la plus juste des autorités, en te soumettant à la nature et à la loi. Tu t'es montré docile à celui qui était à la fois ton père et ton empereur, et à qui un seul même de ces deux titres donnait le droit de te commander. Aussi comment trouver dans l'antiquité une éducation et une instruction royale supérieure à la

[1] Voyez Xénophon, *Éduc. de Cyrus*, particulièrement liv. I, chap. III, t. II, p. 199 et suivantes de notre traduction.

tienne? Ni chez les Grecs, les Lacédémoniens [1], qui passent pour avoir eu le meilleur gouvernement monarchique, n'élevèrent ainsi les Héraclides; ni chez les Barbares, les Carthaginois [2], qui eurent une excellente administration royale, ne donnèrent une éducation aussi parfaite à celui qu'ils plaçaient à leur tête. Chez eux, en effet, d'après la loi, les exercices et l'enseignement de la vertu étaient communs à tous les citoyens, confondus ensemble comme des frères, qu'ils dussent commander ou obéir, et il n'y avait aucune différence entre l'éducation des chefs et celle des autres. Et cependant n'est-il point absurde d'exiger des princes le plus haut degré de vertu, sans aviser au moyen de les rendre meilleurs que leurs concitoyens? Que des barbares, chez lesquels l'autorité absolue est accessible à tous, croient que l'éducation morale doit être la même, c'est une erreur pardonnable. Mais que Lycurgue, qui voulait assurer la royauté dans la maison des Héraclides [3], n'ait établi aucune forme distinctive dans l'éducation des jeunes princes, c'est une conduite digne de reproche. Car, bien qu'il eût la prétention de faire de tous les Lacédémoniens autant d'athlètes et de nourrissons de la vertu, ce n'était pas un motif d'assujettir à la même nourriture et à la même éducation les particuliers et les gouvernants. Une telle familiarité fait pénétrer peu à peu dans les âmes un sentiment de dédain pour les hommes d'un rang supérieur. On ne peut se décider à considérer comme supérieurs ceux qui ne priment point par la vertu. Et voilà pourquoi, selon moi, les Spartiates montrèrent souvent de la répugnance à obéir à leurs rois. On trouvera la preuve évidente de ce que je dis dans le différend de Lysandre et d'Agésilas [4], et dans beaucoup d'autres faits analogues que nous fournit l'histoire. Cependant, comme chez les Spartiates la forme du gouvernement préparait suffisamment à la vertu, tout en ne donnant point l'essor à l'ambition des particuliers, elle assurait à tous les moyens d'être bons et honnêtes. Mais chez les Carthaginois nous n'avons point à louer ce commun avantage. Les parents congédiaient les enfants de la maison paternelle, en leur com-

[1] Voyez Xénophon, *Gouvernement des Lacédémoniens*.

[2] Voyez Aristote, *République*, liv. II, chap. IX.

[3] On trouvera d'intéressants détails sur cette question dans Plutarque : *Lycurgue*, *Agis*, *Cléomène*, *Lysandre*.

[4] Voyez les biographies d'Agésilas dans Xénophon, Plutarque, Cornélius Népos.

mandant de vivre de leur travail, à la condition de ne commettre jamais aucune action qu'ils croiraient honteuse. Or, ce n'était point arracher la cupidité du cœur des jeunes gens, mais leur proposer pour labeur [1] de tout faire pour la déguiser. En effet, il n'y a point que la vie molle qui corrompe les mœurs, mais aussi la privation des choses nécessaires à la vie, à une époque où la raison n'étant pas assez mûre pour choisir se laisse entraîner aux besoins que lui impose la cupidité. Il lui est surtout impossible de dominer la passion chez des sujets accoutumés au gain dès leur enfance, à faire des échanges et des trafics par des procédés qu'ils ont inventés ou que leur ont enseignés les habiles : toutes choses qu'un enfant bien né ne doit ni dire ni entendre, parce qu'elles ne peuvent que souiller l'âme ; et si un honnête citoyen doit s'en conserver pur, à plus forte raison un roi et un chef de l'État [2].

15. Mais ma tâche actuelle n'est point de faire le procès à ces peuples. J'ai seulement à montrer que, en suivant un genre d'éducation différent, tu excellas en beauté, en force, en justice, en tempérance : les travaux te firent une complexion robuste ; la pratique des lois te donna la tempérance ; ton corps devint plus vigoureux par l'énergie de ton âme, et ton âme plus juste par ta patience dans les fatigues du corps. Ainsi, tu perfectionnas tous les dons heureux que t'avait faits la nature, et ceux qu'elle ne t'avait point faits, tu ne cessas de les conquérir par tes soins assidus. N'ayant besoin de personne, libéral envers les autres et prodigue de largesses qui rendaient tes obligés presque semblables au roi des Lydiens [3], tu jouis de tes trésors avec plus de modération que le plus sobre des Spartiates. Tout en fournissant aux autres de quoi vivre dans les plaisirs, tu servis de modèle à qui voulait vivre dans la tempérance. Commandant aux autres avec bonté et avec douceur, obéissant à ton père avec docilité, tu passas toute cette période de ta vie comme l'un de ses sujets. Ainsi s'écoulèrent ton enfance et ta jeunesse, sans parler de mille autres faits dont le récit m'entraînerait trop loin de ce que j'ai à dire en ce moment.

[1] Le texte fait allusion au fameux vers d'Hésiode, *Trav. et jours*, v. 289 :

Τῆς δ' ἀρετῆς ἱδρῶτα θεοὶ προπάροιθεν ἔθηκαν

Sudorem posuere Dii virtutis ad arcem.

[2] Confrontez, sur l'abus de l'esprit mercantile, les pages éloquentes de Platon, *Lois*, liv. VIII, chap. XII et suivants.

[3] Crésus.

16. Tu étais déjà dans la force de l'âge [1], quand il plut à la Divinité de terminer glorieusement la carrière de ton père. Ce n'est pas seulement par le nombre et la beauté des ornements que tu honoras son tombeau, en retour de la vie et de l'éducation qu'il t'avait données, mais ce qui est plus mémorable, c'est que, seul de ses enfants, tu accourus vers lui, au moment où il respirait encore, bien qu'épuisé par la maladie, et que, lui mort, tu lui rendis de magnifiques honneurs. Il me suffit de mentionner ces faits, appelé que je suis par les exploits qui remémorent ta force, ta grandeur d'âme, ta prudence et ta justice; qualités qui t'ont fait voir invincible et supérieur à tous.

17. Et d'abord, tes frères, tes citoyens, les amis de ton père et les armées ont éprouvé ton équité et ta modération, si ce n'est que, violenté par les circonstances [2], tu ne pus empêcher, bien malgré toi, que l'on ne commît quelques excès. Quant aux ennemis, tu t'es conduit à leur égard avec un courage et une magnanimité dignes de l'honneur de ta famille. De cette manière, tu vécus avec tous en bonne intelligence, épargnant des troubles à l'État, ménageant tes frères associés à ton pouvoir, mettant tes amis sur un pied d'égale intimité et de même franchise, leur accordant largement toute espèce de biens, leur faisant partager tous tes avantages et donnant à chacun d'eux tout ce qui paraissait lui manquer. On aurait comme témoins sûrs de ce que j'avance ceux qui ont éprouvé ces heureux effets; et pour ceux qui ne furent point admis dans ce commerce, les faits suffisent à prouver quelle fut la règle de toute ta vie.

18. Mais il faut maintenant parler de tes exploits et renvoyer plus loin les qualités de ton âme. Les Perses, après avoir jadis possédé toute l'Asie, subjugué une partie de l'Europe et embrassé presque tout l'univers dans le cercle de leurs espérances, s'étaient vu arracher l'empire par les Macédoniens et devenir la conquête ou plutôt le jouet d'Alexandre. Irrités de l'esclavage, après la mort du conquérant, ils se soulèvent contre ses successeurs, se refont un royaume capable de lutter à forces égales contre les Macédoniens, puis ensuite contre nous qui

[1] Il avait vingt ans. Né à Sirmium en 317, Constance succéda à Constantin l'an 337 de J.-C.

[2] Fidèle à son rôle de panégyriste, Julien rejette sur d'autres les crimes de Constance, qu'il appellera plus tard le *bourreau de sa famille*. Voyez l'*Épître au sénat et au peuple d'Athènes*.

possédions le reste de la Macédoine, et se montrent dès lors de redoutables ennemis. Que sert-il de rappeler ici les expéditions des anciens, d'un Antoine et d'un Crassus [1], ces généraux puissants, dont nous avons effacé la honte au prix de longs dangers, et de qui plusieurs empereurs, pleins de sagesse, ont réparé les désastres? Que sert-il encore de remettre en mémoire les défaites plus récentes et les succès de Carus [2], grand général après tant de malheurs? Cependant parmi les prédécesseurs de ton père, qui veulent les réduire à une paix glorieuse et vivement souhaitée, il arrive que l'un des Césars [3] leur livre bataille, et éprouve une honteuse défaite. Mais le maître souverain de l'univers [4] concentre alors sur ce point toutes les forces de l'empire, fait occuper tous les passages par ses armées, vieilles et nouvelles légions, munies de tout l'appareil de la guerre : les ennemis effrayés demandent la paix. Ils la troublent et la violent, du vivant même de ton père, et échappent à sa vengeance, puisqu'il meurt au milieu des préparatifs faits pour les combattre; mais tu ne tardes point à les punir de leur témérité. Comme j'aurai souvent encore occasion de revenir sur les combats que tu livras contre eux, je prie mes auditeurs d'observer que quand cette troisième portion de l'empire [5] t'échut en partage, elle était dépourvue de toute ressource militaire : point d'armes, point de troupes, pas un seul des moyens qu'exigeait en abondance une guerre aussi importante. Il y a plus, tes frères, pour je ne sais quels prétextes, se refusent à te prêter secours; et cependant je défie l'envieux ou le calomniateur le plus éhonté de soutenir que tu n'as pas mis tout en œuvre pour maintenir avec eux la concorde. Mais voici qu'aux difficultés mêmes de la guerre s'ajoute la mutinerie des soldats, irrités du changement, regrettant leur ancien chef, le redemandant à grands cris et voulant vous [6] dicter des lois. Et puis mille autres conjonctures imprévues, difficiles, surgissent de toutes parts et

[1] Voyez Plutarque, *Antoine*, 37 et suivants; *Crassus*, 16 et suivants.

[2] Carus défit les Parthes en Mésopotamie l'an 282, et leur enleva plusieurs provinces. — Ce passage du texte est controversé. Quelques éditeurs donnent τοῦ καιροῦ πράξεων au lieu de τοῦ Κάρου. J'ai suivi la conjecture du P. Petau, admise aussi par Schæfer.

[3] Galère Maximien.

[4] Dioclétien.

[5] L'Orient. Voyez plus loin la note sur le partage des trois frères.

[6] Aux trois frères.

ajournent les espérances de l'entreprise. Les Arméniens, nos anciens alliés, sont en proie aux divisions : une grande partie d'entre eux, unie aux Perses, infeste nos frontières par ses brigandages. L'unique moyen de salut en ces circonstances, la concentration du pouvoir entre tes mains et la résolution définitive, tu n'avais pu l'employer jusqu'alors à cause de tes conférences avec tes frères en Pannonie au sujet du partage [1]. Venu là de ta personne, tu le réglas si bien qu'ils n'eurent jamais depuis aucun motif de plainte. J'avais failli oublier ce premier de tes faits glorieux, le plus beau peut-être de tous, comparable du moins aux plus beaux. Car dans une délibération sur des intérêts aussi graves, ne point te croire lésé en accordant de bon cœur à tes frères plus qu'à toi-même, c'est une des marques les plus belles de modération et de grandeur. Et de fait, si l'on partageait entre des frères un héritage de cent talents [2], ou si l'on veut de deux cents, et que celui qui aurait une mine [3] de moins que les autres fût content de sa part et préférât à un peu d'argent la concorde fraternelle, on le jugerait digne d'estime et d'honneur, comme un homme désintéressé et de sage conseil, en un mot comme un homme vertueux. Et celui qui, dans le partage du monde entier, montre assez de grandeur d'âme et de sagesse pour se charger du fardeau le plus pénible, et pour abandonner une portion de ses revenus impériaux, par amour de la concorde et de la paix entre tous les Romains, de quels éloges ne le croirait-on pas digne ? Qu'on ne dise point que sa résolution fut honnête, mais inutile. Une chose est utile, selon moi, du moment qu'elle est honnête. Or, si l'on veut examiner en elle-même l'utilité de sa conduite, on jugera qu'il n'eut point en vue l'argent, qu'il ne calcula point le revenu des terres, comme les vieux avares traînés sur la scène par les poëtes comiques, mais qu'il ne songea qu'à la grandeur et à la dignité de l'empire. En effet, en chicanant sur les limites, en provoquant des inimitiés, il n'eût cependant dominé que sur la partie qui lui était échue en partage, lors même qu'il l'aurait augmentée ; mais son noble dédain, ce mépris d'une mesquine

[1] Les trois frères se partagèrent ainsi la succession de Constantin. Constantin II eut l'Occident, à savoir : l'Espagne, la Gaule et la Bretagne; Constant l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce; Constance l'Orient, à savoir : l'Asie, l'Égypte, la Thrace et Constantinople.

[2] Le talent d'or équivaut à près de 55,000 francs.

[3] La mine valait 100 drachmes, près de 100 francs.

conquête le fit à la fois maître, avec ses frères, du monde entier, et souverain de la part que le sort lui avait donnée. Il jouit ainsi du pouvoir suprême et n'eut qu'une moindre part des travaux qu'il impose. Mais nous reviendrons plus longuement à l'exposé de ces détails.

19. Ta vigilance administrative, ta conduite au milieu des dangers dont tu fus entouré après la mort de ton père, l'embarras des affaires, une guerre sérieuse, les fréquentes incursions de l'ennemi, la défection de tes alliés, l'indiscipline de tes soldats, et toutes les difficultés qui surgirent autour de toi, vont faire maintenant l'objet de mon discours. A peine eus-tu réglé tes conventions avec la plus touchante concorde, que l'urgente nécessité se fit sentir de remédier à cette situation critique. Avec quelle rapidité l'on te vit passer tout à coup de la Péonie en Syrie, on aurait peine à l'exprimer : il suffit de rappeler un fait aussi notoire. Mais quel changement complet, quelle amélioration opéra ta présence, comment nous fûmes délivrés de la terreur qui nous tenait suspendus, et ramenés aux meilleures espérances pour l'avenir, qui pourrait le faire assez entendre ? La sédition des camps, à ta seule approche, cesse tout à coup et fait place à la discipline. Ceux des Arméniens qui avaient passé à l'ennemi rentrent dans le devoir, alors que tu ramènes les soldats, dont le chef avait accompagné la fuite, et que tu assures un retour tranquille dans leurs foyers à ceux qui s'étaient réfugiés parmi nous. De la sorte, ta bonté pour ceux qui s'étaient naguère jetés dans nos bras, et ton accueil bienveillant envers ceux qui étaient revenus de leur fuite avec leur chef, fait que les uns regrettent amèrement d'avoir trahi leur foi, et que les autres préfèrent leur condition présente à celle du règne précédent. Ceux donc qui avaient pris la fuite disaient qu'ils étaient devenus sages par l'expérience du passé, et les autres qu'ils recevaient la légitime récompense de leur fidélité. C'est-à-dire que tu comblas de tant de bienfaits et d'honneurs les hommes revenus à toi, qu'ils ne purent envier le bonheur de leurs plus grands ennemis, ni voir d'un œil jaloux des dignités dont ils avaient un égal partage.

20. Les affaires ainsi rétablies, et tes négociations ayant tourné contre tes ennemis les brigands arabes [1], tu t'occupes des préparatifs de la guerre. Mais il n'est pas mal de reprendre sommairement les choses de plus haut. La paix antérieure avait

[1] Voyez Thucydide, liv. I, 19, 99, etc.

diminué les travaux militaires et allégé le fardeau des administrations publiques : avec la guerre, il fallait de l'argent, des vivres, de larges fournitures, et plus encore de vigueur, de force et d'expérience dans le maniement des armes. Or, presque tout cela manquait ; tu sais le trouver et y pourvoir. Tu formes les jeunes recrues par l'habitude des manœuvres ; tu crées une cavalerie semblable à celle de l'ennemi ; tu accoutumes l'infanterie à supporter la fatigue ; tout cela, non-seulement par tes paroles et par ton commandement, mais en prenant part aux mouvements, aux exercices, en montrant au besoin comment il faut agir, et tu as en peu de temps des soldats aguerris. Tu règles ensuite les finances, non point en augmentant les contributions, en en doublant, et au delà, les surtaxes, ainsi que l'avaient jadis pratiqué les Athéniens[1], mais en te bornant, je le sais, aux anciennes, sauf les moments passagers où les circonstances exigeaient des dépenses extraordinaires. Par là tu mets ton armée dans une situation favorable, qui ne la laisse ni devenir insolente par la satiété, ni se porter au mal par la détresse. Quant aux préparatifs d'armes, de chevaux, de barques pour le transport des machines et de tout le matériel, je me dispense d'en parler.

21. Lorsque enfin tout est prêt et disposé pour le moment où l'on devra s'en servir, on établit plusieurs ponts de bateaux sur le Tigre et l'on élève des forteresses sur les bords ; pas un des ennemis n'ose défendre les terres dévastées, et nous emportons tous leurs biens, les uns craignant d'en venir aux mains, les autres, qui s'y hasardent, se voyant punis de leur audace. Telle fut, en deux mots, ta première campagne contre les ennemis. Car qui pourrait dignement et dans un bref discours raconter leurs désastres et énumérer les traits de valeur de tes soldats? Il est cependant facile de rappeler que, après avoir traversé plusieurs fois le fleuve avec ton armée et séjourné longtemps dans le pays ennemi, tu revins chargé de brillants trophées, parcourant les villes qu'avait rendues libres ta valeur, répandant partout la paix, la richesse et tous les autres biens, et faisant jouir les peuples de deux avantages depuis longtemps désirés, de la victoire sur les barbares et des trophées remportés sur la perfidie, la timidité et la lâcheté dont les Parthes avaient fait preuve en rompant les traités et en violant la paix,

[1] Les Sarrasins. Voyez leurs mœurs décrites par Ammien Marcellin, liv. XIV, 4.

et en n'osant point combattre ensuite pour leur pays et pour ce qu'ils avaient de plus cher.

22. Mais afin qu'on ne me soupçonne pas d'insister de préférence sur tes actions d'éclat et de reculer devant celles où la fortune se montra favorable à nos ennemis, ou plutôt le terrain joint à d'heureuses circonstances, comme si ces faits tournaient à notre honte et non pas à notre gloire et à notre honneur, j'essayerai de les aborder nettement et en peu de mots, sans rien surfaire en vue de notre intérêt, mais en m'attachant à la seule vérité. S'en écarter de parti pris, c'est s'exposer au reproche d'une adulation basse et faire courir le risque à un éloge de n'être plus cru sur les points mêmes où il est le mieux mérité. Nous nous garderons bien de cet écueil, et notre discours prouvera si nous avons en rien sacrifié la vérité au mensonge. Je sais donc que tous les barbares s'attribueront le grand succès de la bataille livrée près de Singara [1]; mais je n'en persiste pas moins à dire que cette journée fut également fatale aux deux armées, et que ta valeur y parut d'autant supérieure à la fortune des ennemis, que tes troupes, emportées par une fougue audacieuse, n'étaient point encore habituées, comme eux, à la saison et à la chaleur étouffante du climat. Je vais raconter le détail de chaque circonstance. On était au fort de l'été; les armées étaient rangées en bataille dès avant le milieu du jour. L'ennemi semble frappé de la contenance, du calme et du bon ordre de nos soldats, et nos soldats paraissent étonnés du grand nombre des ennemis. Cependant personne n'engage l'action, ceux-ci craignant d'en venir aux mains avec des troupes si bien exercées, les nôtres se tenant sur la défensive, pour n'avoir pas l'air d'attaquer les premiers depuis la conclusion de la paix. Enfin le chef de cette milice barbare se fait élever sur des boucliers : il voit notre ordre de bataille, et quel il devient, grands dieux! quels cris il fait entendre! Il s'écrie qu'on l'a trahi, accuse ceux qui l'ont jeté dans cette guerre, et juge qu'il ne lui reste plus de salut qu'une fuite précipitée et le passage rapide du fleuve qui sert d'antique limite à son pays et à nos États. Cette décision prise, il donne le premier le signal de la retraite, s'arrête un moment pour remettre le commandement de l'armée à son fils et à l'un de ses plus fidèles amis, et reprend enfin sa course en toute hâte, suivi de quelques cavaliers. A

[1] Sur cette campagne et sur la prise de Singara par Sapor, voyez Ammien Marcellin, liv. XVIII, XIX et XX.

cette vue, nos troupes, indignées de ne tirer aucune vengeance de tant de forfaits, demandent à grands cris qu'on les mène au combat; on veut les retenir à leur poste, la colère les emporte à courir en armes de toutes leurs forces et de toute leur vitesse. Ne connaissant point encore ton talent militaire et ne considérant que ton jeune âge, ils croient savoir mieux que toi le parti le meilleur, et, pour avoir vaincu dans maints combats avec ton père, ils se figurent qu'ils seront toujours invincibles. Cet espoir, confirmé par la fuite actuelle des Parthes, leur fait oublier qu'ils n'ont pas seulement à lutter contre des hommes, mais aussi contre le terrain, et que, s'il survenait quelque incident inopiné, il faudrait aussi en sortir triomphants. Après une course de cent stades, ils atteignent enfin les Parthes, retranchés dans une enceinte murée, où ils avaient établi leur camp. C'était le soir; il s'y fait une mêlée terrible. Nos soldats franchissent le mur, tuent ceux qui le défendent, se cantonnent dans l'enceinte et s'y maintiennent bravement; mais comme ils meurent de soif et qu'ils trouvent là de l'eau dans une citerne, ils compromettent leur éclatante victoire et fournissent aux ennemis l'occasion de réparer leur échec. Le résultat de ce combat fut la perte de trois ou quatre des nôtres, et du côté des Parthes, celle de l'unique héritier de la couronne, fait prisonnier avec un grand nombre des siens. A toutes ces actions le chef des barbares n'assiste pas même en songe : il n'avait contremandé la retraite qu'après avoir laissé le fleuve derrière lui. Toi, au contraire, tu passas le jour entier et toute la nuit sous les armes, partageant le succès de tes troupes victorieuses et portant de prompts secours à ceux que tu voyais plier. Telles furent ainsi ta bravoure et ton énergie dans ce combat, que le lendemain nos soldats purent se retirer sains et saufs et quitter le champ de bataille, couverts par toi dans leur retraite, même les blessés, tant tu avais su rendre tranquille leur départ. Y eut-il, en effet, un seul fort de pris? Quelle ville fut assiégée? De quels bagages les ennemis peuvent-ils se vanter de s'être emparés après l'expédition?

23. Si l'on me dit qu'on doit regarder comme un succès, comme un bonheur, de sortir d'un combat sans avoir éprouvé d'échec, je réponds que résister à la fortune est plus courageux encore : c'est la marque d'une plus rare vertu. Est-on bon pilote pour gouverner un navire sous un ciel serein et quand la mer est dans un repos parfait? Est-on conducteur

habile quand on conduit sur un terrain plat et uni des chevaux obéissants, doux et rapides? Peut-on vanter à cela son adresse? Mais quelle supériorité dans le nocher qui pressent et prévoit la tempête, qui prend toutes ses mesures pour l'éviter, et qui n'ayant pu malgré tout s'y soustraire, ramène cependant son navire intact avec la cargaison! Et dans le conducteur de chars, qui, luttant contre l'âpreté du sol, sait enlever ses chevaux et les ramener de force s'ils se dérobent! En un mot, on ne doit point juger du talent par le hasard, mais considérer ce qu'il vaut par lui-même. Cléon n'est pas un meilleur général que Nicias parce qu'il fut heureux à Pylos [1], et il en est de même de tous ceux qui triomphent plutôt grâce à la fortune qu'à la raison. Cependant j'aurais tort de ne pas faire entendre ici que la fortune se montra plus favorable et surtout plus juste envers toi qu'envers tes ennemis, et que même jamais homme n'en fut mieux servi que toi, puisqu'elle leur déroba la connaissance de leur avantage. Il faut, en effet, selon moi, pour juger sainement les faits dont il s'agit, attribuer notre revers à la violence insurmontable de la chaleur; mais si les pertes de l'ennemi égalèrent les nôtres, c'est l'œuvre de ton bras courageux; et si l'ennemi, s'apercevant de ses désastres, ne connut point son succès, on doit penser que c'est l'œuvre d'une heureuse fortune.

24. Cependant, pour ne pas perdre en détails minutieux le temps que je dois à des objets d'importance, je vais désormais essayer le récit de faits remarquables par leur nombre et par la grandeur des périls, et je vais dire comment, faisant face au nombre des tyrans, tu mis en fuite les troupes des barbares. L'hiver allait finir; il y avait six ans qu'avait eu lieu la guerre dont je viens de parler tout à l'heure; un envoyé arrive qui annonce que la Gaule, insurgée par un tyran [2], a dressé des embûches à ton frère [3] et l'a massacré; que l'Italie et la Sicile sont envahies, et que les légions de l'Illyrie, en proie à la sédition, ont proclamé empereur leur propre chef [4], qui veut d'abord résister à l'entraînement des autres tyrans, réputés invincibles. Il te prie, en effet, de lui envoyer de l'argent et des troupes auxiliaires, craignant et tremblant pour lui-même d'être vaincu par les tyrans. En même temps, il te promet de

[1] Voyez Plutarque, *Nicias*, 7 et 8.
[2] Magnence.
[3] Constant.
[4] Vétranion.

rester dans le devoir, de renoncer à l'empire et de n'en être que le dépositaire, ce semble, et le fidèle gardien. Il devait, avant peu, être convaincu de perfidie et subir un châtiment adouci par ta clémence. A ces nouvelles, tu crois qu'il ne faut point perdre le temps en amusements stériles. Tu pourvois les villes de la Syrie de machines, de garnisons, de vivres, de munitions de tout genre, et, estimant que cela suffira pendant ton absence, tu décides de marcher en personne contre les tyrans.

25. Cependant les Perses, jugeant l'occasion favorable pour reprendre d'emblée la Syrie, mettent sur pied tout ce qui est en état de porter les armes, sans distinction de sexe ni de rang, et se jettent sur nous, hommes, enfants, vieillards, femmes, esclaves, et non-seulement ceux qui peuvent servir à la guerre, mais une foule immense de surcroît. Ils avaient l'intention, les villes prises et le pays conquis, d'y fonder des colonies. L'immensité de tes préparatifs rendit vaines leurs espérances. Ils commencent le siége et entourent la ville[1] d'un mur de circonvallation. Le Mygdonius, qui la baigne, inondait alors la plaine adjacente aux murailles, comme on dit que le Nil inonde l'Égypte. Les assiégeants font avancer vers les remparts des vaisseaux armés de machines; d'autres, montés sur des barques, s'approchent des murs; d'autres enfin, du haut des talus, lancent des flèches sur les défenseurs de la ville. Ceux-ci, de dessus les murs, font une vigoureuse résistance : tout est plein de cadavres, de débris de vaisseaux, d'armes, de traits; nombre d'hommes sont déjà engloutis; d'autres, submergés d'abord par l'énergie de la défense, voguent à la merci des flots. De toutes parts surnagent une foule de boucliers des barbares, des planches de barques, des machines qu'elles portaient. Une masse de traits flottants remplit l'espace compris entre les murailles et le blocus de l'ennemi. Le lac s'est changé en une mer de sang. Autour des murs retentissent les cris douloureux des barbares, réduits à l'impuissance, mourant de mille morts, criblés de mille blessures. Qui pourrait décrire une pareille scène? Le feu pleut sur les boucliers; une foule d'hoplites tombent à demi brûlés : ceux-ci, échappant à la flamme, ne peuvent éviter le péril des flèches; pendant qu'ils nagent, leur dos est percé d'un trait, et ils disparaissent dans l'abîme; ceux-là, bondis-

[1] Nisibis ou Nisibe, ville de Mésopotamie, sur le Mygdonius, boulevard de l'empire romain contre les Parthes; aujourd'hui *Nézib*. Les historiens ont remarqué le talent avec lequel le siége de cette ville est raconté par Julien.

sant hors des machines, sont frappés avant d'atteindre l'eau, et trouvent ainsi, non le salut, mais une mort moins cruelle. Et ceux qui, ne sachant rien de ce qui se passe, périssent d'une mort plus obscure, comment en dire le nombre, comment en rappeler le souvenir? Le temps me manquerait si je voulais mentionner chaque fait en particulier : il suffira d'en avoir entendu l'ensemble. Le soleil vit alors un combat sans exemple dans les annales des hommes, et ce désastre montra comment l'antique arrogance des Mèdes n'était que folie et vanité. Par là, l'incroyable grandeur de l'expédition de Xerxès, couronnée d'une fin si honteuse et si déplorable, nous parut plus réelle qu'aucun autre fait connu. Xerxès essaya, en dépit de la nature, de frayer à ses troupes un chemin à la fois terrestre et naval; mais son espoir de triompher sur la terre ferme et sur la mer fut anéanti par la sagesse d'un Grec [1] et par la valeur de guerriers non façonnés au luxe et à la servitude, mais instruits à obéir librement et à braver la peine. Notre nouvel ennemi [2], bien qu'inférieur à Xerxès dans ses préparatifs, n'était pas moins insensé; sa folie, plus grande que celle des enfants d'Aloüs [3], menaçait d'écraser la ville sous la montagne voisine, de l'inonder sous le fleuve, dont il avait lâché les eaux et rompu les digues; mais il ne put pas même se vanter d'avoir pris notre ville démantelée, comme Xerxès, qui du moins avait brûlé Athènes. Après quatre mois perdus, il remmène ses troupes, diminuées de plusieurs myriades, et cet agresseur, réputé irrésistible, prend le parti de demeurer en repos, abrité, comme d'un rempart, de l'embarras de tes affaires et des troubles de l'État. Laissant donc en Asie ces trophées et ces victoires, tu fais repasser en Europe tes troupes intactes, comme pour remplir l'univers de tes trophées.

26. Ce que je viens de raconter suffirait, n'eussé-je rien à dire de plus splendide, pour prouver que tu as surpassé en génie et en force tous ceux qui t'ont précédé dans cette haute fortune. Car d'avoir repoussé l'armée persane sans éprouver aucune perte, sans qu'il t'en coûte une ville, une garnison, pas même un soldat de tes légions, et terminer le siége par un

[1] Thémistocle.

[2] Sapor.

[3] Les fils d'Aloüs, notamment Otus et Éphialte, étaient ces géants insolents qui, entassant l'Ossa sur l'Olympe et le Pélion sur l'Ossa, tentèrent d'escalader le ciel.

fait d'armes aussi brillant que nul de ceux dont nous avons mémoire, à quel exploit des temps anciens peut-on le comparer? On vante l'audace des Carthaginois dans les revers [1], mais elle tourna pour eux en malheur. C'est un siége brillant que celui de Platées [2]; mais il n'a servi qu'à éclairer davantage son infortune. Rappellerai-je le souvenir de Messène et de Pylos [3], où l'on ne combattit point avec courage, où l'on ne fut point pris de vive force? Et les Syracusains, en opposant leur homme de génie aux machines de nos légions et à l'habileté d'un grand général [4], qu'y gagnèrent-ils? Ne furent-ils pas pris avec plus de honte que les autres, et leur salut n'est-il pas un beau monument de la clémence des vainqueurs? Si je voulais énumérer les villes qui ne purent résister à des forces inférieures, combien de volumes, dis-moi, pourraient y suffire? C'est ici, selon moi, l'occasion de rappeler le souvenir de Rome, livrée jadis à une semblable fortune, quand les Gaulois, n'est-ce pas, et les Celtes [5], conspirant sa perte, se sont jetés sur elle comme un torrent inattendu. Réduits à la colline où s'élève le temple de Jupiter, retranchés derrière une sorte de rempart fait de boucliers d'osier et autres objets de même espèce, assiégés par un ennemi insouciant et osant à peine les attaquer, les Romains en furent vainqueurs. A ce siége est comparable celui qui vient d'avoir lieu, si l'on en considère l'heureuse issue; mais pour la conduite, pas un seul des temps anciens ne lui peut être comparé. Car qui donc a connaissance d'une ville entourée par les eaux, enveloppée de collines comme de filets, battue en brèche, comme d'une machine, par un fleuve au cours incessant et se brisant contre les murailles? Et ces combats sur les eaux? Et ceux qui se livrèrent sous les murs abattus?

27. A moi donc, comme je l'ai dit, ces faits pourraient suffire; mais ceux qui les suivent sont encore plus éclatants. Or, il siérait mal à qui s'est une fois mis à raconter de son mieux tous tes hauts faits, d'interrompre son récit au plus fort

[1] Sur l'énergique résistance des Carthaginois aux Romains, voyez spécialement Florus, liv. II, chap. 15.

[2] Voyez Thucydide, II, 71, 85, 86 et suivants.

[3] Pour la prise de Messène, voyez Strabon, liv. VIII, chap. 4 et suivants, et pour celle de Pylos, Plutarque, *Nicias*, 7 et 8.

[4] Marcellus. Voyez, sur la défense de Syracuse par Archimède, Plutarque, *Marcellus*, chap. 14 et suivants.

[5] Voyez Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, liv. I, chap. II et suivants.

de tes exploits. Cependant, au milieu même des occupations que j'ai retracées tout à l'heure, on te voit administrer l'Europe, envoyer des ambassades, pourvoir aux dépenses, faire passer des troupes vers les légions campées auprès des Scythes, dans la Péonie, pour empêcher le vieux général [1] d'être vaincu par le tyran [2]. Le moyen de le raconter en peu de mots, malgré le plus vif désir de le faire? Et puis, quand tu t'es porté toi-même sur le théâtre de la guerre, je ne sais quel démon égarant l'esprit et le cœur de celui qui, jusque-là, t'avait promis d'être le fidèle gardien de ta couronne, celui que tu avais assisté d'argent, de troupes, de tout le reste enfin, fait alliance avec le plus infâme des hommes, l'ennemi commun de tous les amis de la paix, de ceux qui chérissent cordialement la concorde, mais avant tout ton ennemi personnel. Loin de redouter la grandeur de leurs préparatifs et l'alliance de ces traîtres, tu sens bien qu'elle ne prévaudra point contre la sagesse de tes desseins. Reprochant donc à l'un sa désertion; à l'autre, outre sa perfidie, l'énormité de ses actes illégaux et sacriléges, tu cites le premier à comparaître devant l'armée pour y plaider sa cause, et tu confies à la guerre le soin de juger l'autre. Mais le brave et avisé vieillard arrive à ta rencontre : il a changé d'avis plus promptement qu'un enfant, oubliant, après le besoin, les bienfaits qu'il avait implorés. Il s'avance, amenant des phalanges d'hoplites et des escadrons de cavaliers, espérant, s'il ne peut te fléchir, te contraindre à une retraite impuissante. Tu n'as point peur en voyant l'homme, qui s'était donné pour ton allié et pour ton lieutenant, se déclarer ton ennemi et le concurrent de ta puissance. Cependant l'infériorité numérique de tes soldats, qui ne t'avaient pas tous suivi, te fait juger téméraire, dangereux même pour le vainqueur, d'en venir aux mains avec un ennemi supérieur en nombre, à cause de ce tyran farouche qui est là, épiant l'occasion et les circonstances. Tu prends une noble résolution, voulant avoir seul les honneurs du succès. Tu montes t'asseoir au tribunal auprès de celui qui se dit jusqu'ici ton collègue; à l'entour se place une foule de soldats aux armes brillantes, tenant en main leurs épées nues et leurs lances : spectacle terrible, effrayant pour un cœur timide, mais avantage précieux pour un cœur brave et généreux tel que toi. A peine as-tu commencé de parler que le silence se fait, et

[1] Vétranion, qui trahit ensuite Constance.

[2] Magnence.

que l'armée tout entière ne songe plus qu'à t'écouter : plusieurs versent des larmes et lèvent leurs mains vers le ciel, silencieux encore et comme ayant peur d'être vus. Mais leur disposition favorable éclate sur leur visage ; tous se rapprochent afin de t'entendre mieux. A mesure que ton éloquence s'épanouit, l'enthousiasme les gagne, ils applaudissent, et voulant t'entendre de nouveau, ils demeurent en repos. A la fin, convaincus par ta parole, ils te saluent seul empereur, te reconnaissent seul digne du pouvoir souverain, te prient de les conduire au combat, jurent de te suivre et te pressent de te revêtir des insignes impériaux. Tu ne veux ni porter la main sur ton rival, ni les lui arracher par force. Mais lui, bien qu'à regret et à grand'peine, cédant, comme on dit, le plus tard possible à la déesse de Thessalie [1], vient déposer la pourpre à tes pieds.

28. Quelle fut alors ta conduite, lorsque, devenu en un seul jour maître de tant de nations, de troupes et de richesses, tu vis dépouillé de son pouvoir et livré à ta merci l'homme qui s'était montré ton ennemi sinon de fait, au moins de pensée? Certes, tu fus plus généreux et plus juste envers lui que Cyrus envers son aïeul [2] : tu conservas leurs honneurs à ceux qui s'étaient rangés du côté du rebelle, n'enlevant rien à personne, ajoutant même, je crois, des présents à plusieurs. Et qui te vit plus soucieux avant la victoire ou plus arrogant après avoir triomphé? Du reste, comment louer dignement le prince qui se montre à la fois orateur, chef d'armée, empereur éminent et généreux soldat ; qui, rompant la ligne tracée de tout temps entre le prétoire et la tribune, leur donne en sa personne un pareil éclat ; rival, à mon gré, d'un Ulysse, d'un Nestor et des généraux romains vainqueurs de Carthage, lesquels du haut de la tribune se montraient plus redoutables à ceux dont ils avaient éprouvé l'injustice qu'aux ennemis en bataille rangée [3]? Quant à Démosthène ou à tout autre orateur, émule de son éloquente énergie, je lui rends cet hommage, en songeant à ta puissance oratoire, de ne point comparer le théâtre de son talent avec celui où se déploya le tien. Et de fait, ils ne parlaient point à des soldats en armes, ni dans des circonstances aussi critiques ;

[1] La Persuasion. La Thessalie était le pays des enchantements et des sortilèges : l'effet magique de l'éloquence faisait partie de ces merveilles.

[2] Voyez Hérodote, liv. I, chap. 130 ; Justin, liv. I, chap. 6, et Cf. Isocrate, *Éloge d'Évagoras*.

[3] Voyez Appien, *Guerres puniques*, t. I, p. 205, édit. Teubner.

il ne s'agissait que d'argent, de dignités, d'honneurs, d'amis à défendre, et cependant je crois les voir descendre plus d'une fois de la tribune, pâles, au milieu du tumulte populaire, tremblants comme des chefs timides en présence de l'ennemi [1]. Aussi personne ne pourrait citer un autre fait du même genre, tant de nations conquises du haut d'un tribunal et dans un débat engagé avec un homme qui, suivant de nombreux témoignages, bien loin d'être à dédaigner, s'était signalé dans maints combats, déjà vieux, doué, ce semble, de l'expérience que donnent les années, et placé depuis longtemps à la tête de ses légions. Quelle fut donc la puissance de tes discours, quelle persuasion assise sur tes lèvres eut assez de force pour enfoncer l'aiguillon dans les âmes de ces hommes rassemblés de toutes parts [2], et pour te donner une victoire comparable en grandeur à celles que l'on remporte à l'aide des armes, mais pure et sans tache, œuvre de quelque pontife envoyé de Dieu plutôt que d'un prince au milieu des combats [3]? Les Perses retracent avec complaisance une image bien faible de ton action, lorsqu'ils disent que les enfants de Darius [4], se disputant le trône, après la mort de leur père, jugèrent leur différend par arbitrage entre eux et non par la voie des armes. Mais entre toi et tes frères il n'exista jamais, ni de paroles, ni de fait, aucun démêlé sur ce point; et tu aimas mieux, je le sais, partager avec eux les soins de l'empire que d'en être le seul maître. Quant à celui [5] auquel on ne put rien reprocher d'impie ni de criminel, tu te contentas d'éclairer sa perfidie de preuves qui la mirent au grand jour.

29. A ce triomphe oratoire succède ta brillante expédition, ta guerre dite sacrée, non point à cause d'un champ sacré

[1] Ici comme ailleurs, du reste, Julien abuse de la licence accordée au panégyriste, en plaçant l'éloquence de Constance au-dessus de celle de Démosthène.

[2] Comparaisons familières aux rhéteurs.

[3] Il y a à la fin de cette phrase deux mots, καὶ στιγμήν, qui ont beaucoup embarrassé les commentateurs; chacun a donné sa conjecture. Toutes nous semblent mauvaises. Qu'on nous permette aussi la nôtre. Καὶ στιγμήν veut dire *et un point*. Pourquoi le copiste auquel on dictait le texte de Julien, n'aurait-il pas pris pour deux mots de la phrase la ponctuation qui en indiquait la fin? Cela n'est pas plus invraisemblable que les suppositions des érudits pour expliquer ce passage.

[4] Voyez Plutarque, *De l'amour fraternel*; Justin, liv. II, chap. 10, et Cf. le témoignage contradictoire d'Hérodote, liv. VII, chap. 2.

[5] Vétranion.

comme nous savons qu'eut lieu jadis la guerre de Phocide [1], mais parce que tu combattis pour les lois, l'ordre public et la vengeance de plusieurs milliers de citoyens tués ou menacés de mort et de captivité par le tyran [2], qui craignait, je crois, de passer seulement pour un mauvais citoyen, et non pour un homme naturellement barbare. Car ses attentats contre ta famille, aussi énormes que ses entreprises audacieuses contre l'État, te parurent cependant moins dignes de ta sollicitude. Tant l'intérêt commun te fut toujours plus cher que celui des particuliers! Faut-il donc que je rappelle tous ses crimes contre la chose publique et contre les personnes privées? Meurtrier de son propre maître [3], car il était l'esclave des aïeux de celui-ci et le misérable reste d'un sang germain réduit en servitude [4], il veut nous commander, lui qui ne peut pas même être jugé libre, s'il ne l'obtient de nous, et, jetant en prison les officiers ou les faisant mettre à mort, tout en flattant la populace par de serviles adulations, il corrompt la discipline. Quelles belles lois il établit, exigeant des citoyens la moitié de leur revenu, sous peine de mort pour les réfractaires; enjoignant aux esclaves de se faire délateurs; forçant des gens qui n'en ont pas besoin à acheter les domaines impériaux! Le temps me manquerait à énumérer toutes les injustices et les abus excessifs de sa tyrannie. Et puis, comment retracer le tableau fidèle des préparatifs immenses qu'il avait simulés contre les barbares et dont il usa contre nous?

30. Les Celtes et les Gaulois, nations réputées jadis indomptables, et qui, après s'être souvent répandues, comme un torrent impétueux, sur l'Italie et sur l'Illyrie, avaient aussi fait main basse sur l'Asie, forcée de plier sous leurs armes victorieuses, avaient fini par nous céder, entrer dans les rôles de notre milice et payer de larges tributs imposés par tes aïeux et par ton père [5]. Mais alors, après avoir joui d'une longue paix, qui avait accru la population et les richesses de leur pays et

[1] Il est souvent question de cette guerre chez les écrivains de l'histoire grecque. Voyez notamment Diodore de Sicile, liv. XVI, chap. 56 et suivants; Pausanias, liv. X, chap. III; et Justin, liv. VIII, chap. 2.

[2] Magnence.

[3] Constant.

[4] Il y a ici une erreur légère. Magnence, fils d'un Gallo-Romain nommé Magnus, était né à Augustodunum, la ville d'Autun.

[5] On trouvera dans Spanheim une note très-intéressante sur la nature et sur la durée de ces impôts, payés par la Gaule au trésor de l'empire romain.

fourni à tes frères de nombreux soldats, ils se laissent à la fin, de force et malgré eux, entraîner en masse par le tyran. A leur suite, et à titre de commune origine, marchent spontanément comme alliés les Francs et les Saxons, les plus belliqueux de toutes les peuplades qui habitent au delà du Rhin et jusqu'à la mer occidentale. Toute ville, toute forteresse voisine du Rhin, dépourvue de garnison, est ouverte sans défense aux barbares, et l'on dirige, en outre, contre nous, un formidable appareil de soldats. Chaque cité gauloise ressemble à un camp préparé pour la guerre : tout est plein d'armes, d'équipements, de cavaliers, de fantassins, d'archers, de lanciers. De toutes parts les alliés du tyran affluent en Italie, pour se joindre aux soldats qu'il a levés depuis longtemps. Il n'est personne de si hardi, qui ne craigne et ne redoute l'orage près d'éclater. La foudre semble devoir partir du haut des Alpes, foudre irrésistible dans ses effets, inexprimable à la parole. Elle fait trembler les Illyriens, les Pannoniens, les Thraces, les Scythes. Les peuples de l'Asie s'attendent à la voir fondre sur eux, et les Perses eux-mêmes se préparent à combattre pour leurs frontières. Et lui, comptant pour rien le moment présent et ne croyant pas difficile de triompher de ta prudence et de ta force, n'aspire qu'aux richesses de l'Inde et aux trésors précieux de la Perse. Son extravagance et son audace s'accroissent encore d'un fort léger succès remporté sur des éclaireurs qu'il attaque sans défense avec toute son armée, et qu'il tue par surprise. Mais le succès immérité est d'ordinaire pour les insensés le prélude des plus grands malheurs. Fier d'un avantage qui le gonfle d'orgueil, l'imprudent abandonne les places qui couvrent l'Italie, et s'avance sans précaution dans le Norique et dans la Pannonie, croyant qu'il lui faut plus de rapidité que d'armes et de courage.

31. A cette nouvelle, tu fais retirer ton armée des défilés : il te suit dans ta fuite présumée, et ne se doutant point que c'est une feinte, jusqu'à ce que vous soyez arrivés tous deux en rase campagne. On voit se dérouler la plaine qui entoure Myrsa [1]. De chaque côté se déploient les ailes de la cavalerie ; l'infanterie est au milieu. Tu as, grand prince, la rivière [2] à ta droite. Ta gauche enfonçant l'ennemi, tu mets aussitôt en fuite et en déroute son corps d'armée, formé tout d'abord et au hasard par un chef sans expérience de la guerre et de la conduite des

[1] Et mieux Moursa, aujourd'hui *Essek*.
[2] La Drave, un des affluents du Danube.

soldats. Aussi cet homme, qui croyait n'avoir qu'à poursuivre, non-seulement n'en vient pas aux mains, mais s'enfuit en toute hâte, effrayé par le bruit des armes et ne pouvant entendre sans frémir le péan belliqueux de tes soldats vainqueurs. Leur ordonnance rompue, ses troupes se reforment par groupes et recommencent le combat, rougissant d'être vues en fuite et de montrer le spectacle, jusqu'alors incroyable à tout l'univers, d'un soldat celte, d'un soldat gaulois tournant le dos à l'ennemi. Ces barbares désespérant du retour, s'ils sont battus, prennent le parti de vaincre ou de mourir en faisant le plus de mal possible à leurs adversaires. Telle est l'audace extrême des alliés du tyran et leur obstination à marcher de pied ferme contre les dangers. Cependant les vainqueurs, excités par leur propre honneur, le respect de leur prince et le souvenir de leurs anciens succès, de ces exploits grossiers qui passent toute croyance, brûlent de les couronner par une fin brillante, et bravent avec joie les fatigues et les périls. Voilà donc l'action qui se renouvelle pour ainsi dire; les armées se reforment, et l'on voit se produire des actes admirables d'audace et de courage. Les uns se jettent sur les épées; les autres se saisissent des boucliers; d'autres sautent de leurs chevaux blessés pour se mêler aux rangs des hoplites. Grâce à ces manœuvres, les soldats du tyran serrent de près nos fantassins : la bataille est incertaine, quand tout à coup nos porte-cuirasses et notre corps de cavalerie, les uns avec leurs flèches, les autres avec leurs chevaux au galop, étendent morts un grand nombre d'ennemis et poursuivent le reste à toute bride. Quelques-uns se dérobent en fuyant à travers la campagne, et la nuit en sauve plusieurs à grand'peine : la plupart sont jetés dans le fleuve, pourchassés comme un troupeau de bœufs ou de bétail. Tel fut le sort que la lâcheté du tyran imposa à son armée, sans que la valeur de celle-ci servît en rien à sa cause.

32. En souvenir de cette victoire, tu érigeas un trophée plus glorieux que celui de ton père [1]. Celui-ci, en effet, à la tête de légions réputées jusqu'alors invincibles, triompha d'un malheureux vieillard [2]; et toi, tu employas pour lutter contre une

[1] L'an 323, Constantin avait triomphé de Licinius à Cibalis, non loin de cette même ville de Moursa. La bataille gagnée par Constance sur Magnence eut lieu en octobre 351 après J.-C. Constance se tint enfermé dans une église pendant toute la durée de cette action, qui décidait de son règne.

[2] Le mot vieillard est un peu exagéré : Licinius n'avait que cinquante ans.

tyrannie florissante, et fière non-seulement des maux qu'elle causait, mais de sa pleine jeunesse, des troupes formées par tes soins et rangées sous tes ordres. Car quel empereur pourrait-on citer parmi tes prédécesseurs, dont le génie inventif ou imitateur ait créé une cavalerie organisée comme la tienne? Tu es le premier [1] qui, par l'exercice personnel, ait appris aux autres à user d'une armure inattaquable. Bon nombre, s'étant risqués à en discourir, sont restés au-dessous du vrai, de sorte que tous ceux qui, après en avoir entendu parler, ont eu le bonheur de la voir, ont pu se convaincre que le témoignage des oreilles n'est pas aussi fidèle que celui des yeux [2]. Tu avais une masse d'innombrables cavaliers, immobiles sur leurs chevaux comme autant de statues, aux membres ajustés suivant les proportions de la nature humaine. Partant de l'extrémité du bras jusqu'aux coudes et s'étendant de là sur les épaules, une cuirasse de mailles s'adapte à leur dos et à leur poitrine; la tête et le visage sont garantis par un masque de fer, qui leur donne l'air d'une statue brillante et polie : les cuisses, les jambes et le bout des pieds même ont aussi leur armure rattachée à la cuirasse au moyen d'une sorte de tissu fait de minces anneaux qui ne laissent à nu aucune partie du corps, de telle sorte pourtant que ce tissu, en garnissant les mains, n'ôte pas aux doigts leur flexibilité. Telle est la description que mes paroles essayent de rendre claire, mais je sens que je suis à distance : aussi quiconque voudra en savoir davantage, fera bien, pour prendre connaissance de cette armure, de la regarder plutôt que d'en écouter le récit.

33. Et maintenant que nous avons fait l'exposé de cette première campagne, qui eut lieu vers la fin de l'automne, devons-nous terminer ici notre narration, ou bien ne désire-t-on pas plus vivement la fin de ces exploits? L'hiver arrive et permet au tyran d'échapper au supplice. Viennent alors des proclamations magnifiques et dignes de ta clémence impériale. Un pardon est accordé à tous ceux qui se sont rangés sous les drapeaux du tyran, à l'exception de ceux qui ont pris part à ses meurtres sacriléges [3]. Tous les autres recouvrent leurs maisons, leurs

[1] Spanheim remarque avec justesse que Constance n'est pas l'inventeur de cette cavalerie bardée de fer, qu'il n'a fait que perfectionner. Elle était en usage chez les Perses, les Parthes et quelques nations alpestres.

[2] Je ne sais pas pourquoi Tourlet a omis toute cette phrase dans sa traduction.

[3] Entre autres celui de Constant, frère de Constance.

richesses, leur patrie, eux qui n'espéraient plus revoir ce qu'ils avaient de plus cher. En même temps tu accueilles une flotte venant d'Italie et transportant une foule de citoyens qui fuyaient, je le sais, la cruauté des tyrans. Mais la saison t'appelle aux combats : tu reprends avec vigueur la poursuite du tyran, qui s'est retranché, comme une bête fauve, derrière les défilés et les montagnes d'Italie, où il cache ses forces sans oser combattre au grand jour. Maître d'une ville voluptueuse et opulente [1], il y passe son temps dans les réunions et dans les plaisirs, croyant son salut assuré par les défilés et par les monts. Débauché de sa nature, il regarde comme gagnées les heures qu'il donne à ses passions au milieu de si grands dangers. On voit que sa confiance était sans bornes et qu'il croyait avoir pourvu tout à fait à sa sûreté actuelle, grâce au mur de montagnes dont l'environnait l'Italie, à l'exception du milieu, où une mer limoneuse [2], semblable aux marais d'Égypte, fermait tout accès aux vaisseaux de guerre des ennemis. Mais la nature elle-même n'offre aucun rempart aux débauchés et aux lâches contre la vertu et la tempérance : elle fait que tout cède à la prudence unie à la valeur : elle a trouvé depuis longtemps les moyens de rendre faciles des choses réputées impraticables ; et des actes qui, pris à part, semblaient impossibles aux hommes, elle les a fait accomplir par un prince doué de sagesse. Comme c'est cette vertu, ô souverain empereur, que tu as manifestée dans ces exploits, il est juste que tu en reçoives ici l'éloge.

34. Tu te mets en campagne, de ta personne, à ciel ouvert, bien que tu aies dans le voisinage une ville qui t'offrait un commode abri. Ce n'est point seulement par tes ordres que tu excites les soldats au travail et au danger, tu leur donnes l'exemple de tes propres actions, et tu trouves ainsi une voie détournée et inconnue à tous. Là, tu envoies une troupe valeureuse choisie parmi les hoplites de ton armée, et, quand tu t'es assuré qu'elle est aux prises avec l'ennemi, tu arrives avec le reste de tes soldats, tu l'enveloppes et tu remportes une victoire complète. Ce combat avait eu lieu dès le matin : la nouvelle n'en arrive que vers le milieu du jour au tyran, assis à regarder des combats hippiques dans une réunion et ne s'attendant point à ce désastre. Quel il devint alors, ce qu'il pensa de sa situation, comment il abandonna, pour fuir, et la ville et

[1] Aquilée.
[2] Les lagunes de l'Adriatique.

toute l'Italie, purifiée dès lors des meurtres et des injustices qu'il y avait commises, ce n'est point le moment de le raconter. Il aurait dû profiter de ce court relâche, mais il n'en continua pas moins de faire ce qu'il avait toujours fait. Mais si l'homme ne sut point laver les souillures de son âme, la Divinité sut se venger sur son corps. Retiré chez les Gaulois [1], ce prince, aussi bon que loyal, se montre d'une férocité qu'on ne lui connaissait pas encore, au point que, si quelque genre de supplice a échappé jusqu'alors à sa cruauté, il s'en ingénie et se repait du doux spectacle des malheurs que subissent les infortunés citoyens : il lie des hommes vivants à un char, le fait lancer et traîner par les conducteurs, présidant lui-même à l'exécution et regardant ce qui se passe. Tout son temps s'écoule en distractions du même genre, jusqu'à ce que, le terrassant dans une troisième lutte, comme un vainqueur aux jeux olympiques [2], tu le forces à expier tous ses crimes en se perçant la poitrine de la même épée qu'il avait rougie du sang de tant de citoyens. Jamais, je le proclame, victoire ne fut plus belle ni plus juste que la tienne; jamais aucune ne causa de joie plus vive au genre humain, libre et affranchi d'une cruauté si affreuse, et rendu, sous le règne des lois, à ce bonheur dont nous jouissons maintenant et dont puissions-nous jouir longtemps encore, ô divine Providence qui gouvernes l'univers!

35. Mais puisque mon désir de raconter toutes tes actions est trahi par mon insuffisance, pardonne-moi, je te prie, ô grand empereur, si je ne fais mention ni des flottes que tu envoyas à Carthage [3] ni de celles que tu avais préparées en Égypte ou dirigées de l'Italie vers la ville africaine. Je ne dirai pas non plus comment tu te rendis maître des Pyrénées à l'aide de troupes envoyées sur des vaisseaux, ni quels avantages redoublés tu viens de remporter sur les barbares [4], ni d'autres faits plus anciens que beaucoup de personnes ignorent encore. Car j'entends répéter souvent que la ville d'Antiochus s'honore

[1] A Lyon.

[2] On sait, par de nombreux témoignages de l'antiquité, qu'il fallait être vainqueur trois fois de suite pour remporter la couronne olympique.

[3] Quoique singulièrement déchue de son ancienne grandeur, Carthage était encore un entrepôt de commerce de grains assez considérable.

[4] Il s'agit ici des expéditions faites avec succès par Constance contre les Alamans ou Allemands l'an 354, et pour lesquelles il se fit rendre à Milan les honneurs de l'ovation.

de ton nom [1]. Elle tient le sien du prince qui l'a fondée; mais c'est par toi qu'elle est riche aujourd'hui, qu'elle voit fleurir largement son commerce et qu'elle ouvre des ports assurés à ceux qui viennent à son mouillage, tandis qu'autrefois il n'était ni sûr ni commode d'y aborder, tant cette mer était semée sur toute la côte d'écueils et de rochers sous-marins. Quant aux portiques, aux fontaines et à tous les édifices que les préfets y ont construits par tes ordres, il n'est point nécessaire d'en parler. Et les embellissements ajoutés à la ville de ton père [2], et l'achèvement du mur circulaire commencé par lui, et l'immortalité assurée à des monuments dont la sûreté n'était point garantie, qui pourrait en faire l'énumération? Le temps me manquerait si je voulais entrer dans tous ces détails.

36. Examinons maintenant si, comme je l'ai dit au commencement de ce discours, la cause de tes hauts faits a été ta vertu et ton excellente nature : tel est, en effet, le but principal où visait ma pensée, quand j'ai pris la parole. Ton respect filial, ta tendresse pour ton père, ta concorde incessante avec tes frères, ta soumission empressée envers l'un, ton accord dans le pouvoir avec l'autre, ont été déjà mentionnés ici, mais il convient d'en rappeler le souvenir. Quiconque se figure que c'est là l'effet d'une médiocre vertu n'a qu'à considérer Alexandre, fils de Philippe, et Cyrus, fils de Cambyse, pour faire ton éloge. Le premier, tout jeune encore, fit assez voir qu'il avait peine à supporter le pouvoir de son père; le second enleva le trône à son aïeul. Mais il n'est personne d'assez insensé qui ne voie que toi, qui ne leur fus inférieur ni en grandeur d'âme ni en amour du bien, tu te montras cependant plein de modération et de sagesse envers ton père et tes frères. Plus tard, quand la fortune amena le moment de concentrer le pouvoir aux mains d'un seul chef, tu fus le premier à prendre cette décision, en dépit de ceux qui t'en détournaient et qui s'efforçaient de te persuader le contraire. Puis, après avoir conduit facilement à

[1] « Antioche était surnommée Constantiana. Elle avait été fondée non par Antiochus, mais par son fils Séleucus, qui lui avait donné le nom de son père. — Les ports dont parle ici Julien avaient été construits par Constance à Séleucie, ville maritime voisine d'Antioche. Cette dernière était située sur l'Oronte, fleuve dont les eaux aboutissaient au port maritime de Séleucie; mais les avantages du port étaient communs aux deux villes, parce que les eaux de l'Oronte portaient les marchandises de Séleucie à Antioche. » TOURLET.

[2] Constantinople.

bonne fin la guerre qui t'était tombée sur les bras, tu résolus d'affranchir les provinces de l'empire encore assujetties, guerre entreprise pour le motif le plus légitime qui fut jamais, c'est-à-dire la haine contre les ennemis. Car on ne saurait appeler guerre civile celle que fomentait un chef barbare qui s'était arrogé le titre d'empereur et s'était proclamé lui-même général. Ses crimes et ses attentats contre ta maison, il me serait pénible de les rappeler davantage. Mais qui pourrait raconter une conduite plus courageuse que la tienne? Voyant à plein le danger, si tu ne réussissais point, tu l'affrontas pourtant sans espoir de profit, sans cette récompense de gloire éternelle pour laquelle les hommes de cœur ne reculent jamais devant la mort, mais donnent leur âme en échange de l'immortalité, comme d'autres en échange de la richesse : ce n'était pas non plus l'ambition de rendre ton empire plus grand ou plus florissant : ta jeunesse répugnait à de semblables désirs. L'amour du bien seul fut le mobile de ta conduite; tu crus qu'il te fallait tout souffrir plutôt que de voir un barbare régner sur les Romains, leur dicter des lois, administrer les affaires publiques, former des vœux pour le salut commun [1], et cela souillé d'impiétés et de meurtres.

37. L'éclat de tes préparatifs et l'immensité des frais ne sont-ils point de nature à ravir l'étonnement? On nous dit que Xerxès, qui souleva l'Asie contre la Grèce, n'employa pas moins de dix ans à préparer cette guerre : il ne tira pourtant que douze cents trirèmes des mêmes contrées, ce semble, d'où, après dix mois à peine de construction, tu fis sortir une flotte beaucoup plus nombreuse que la sienne. Mais ni sa fortune ni ses exploits ne peuvent se comparer aux tiens. Ta magnificence dans les autres dépenses me paraît à son tour bien difficile à raconter, et je ne veux point me rendre fastidieux en faisant l'énumération des villes que tes bienfaits ont retirées d'une longue détresse. Toutes sont devenues riches par tes soins, après avoir éprouvé la privation des choses nécessaires à la vie, et chaque maison particulière fête aujourd'hui l'abondance commune des diverses cités. Cependant il est juste de mentionner tes bienfaits envers les particuliers, en te saluant du nom d'empereur libéral et magnifique. Nombre d'entre eux avaient été privés de leurs propriétés; et leur patrimoine avait été frappé de confiscation soit par autorité de justice, soit au

[1] Les empereurs romains étaient chefs de la religion, sous le titre de souverains pontifes.

mépris de la justice. Aussitôt que tu fus maître de l'empire, tu te montras pour les uns un arbitre équitable qui redressa les torts passés, et tu les remis en possession de leurs biens; pour les autres, un arbitre clément qui leur restitua ce qui leur avait été enlevé, les croyant assez punis par la longueur du châtiment qu'ils avaient eu à subir. Quant aux largesses faites de ta propre épargne, qui rendirent plus riches ceux qui déjà pouvaient depuis longtemps se vanter de l'étendue de leur fortune, à quoi sert d'y insister pour avoir l'air de me complaire à d'inutiles détails? Tout le monde sait du reste que jamais avant toi aucun prince, sauf Alexandre, fils de Philippe, ne fut si libéral envers ses amis. Mais à d'autres, les richesses de leurs amis inspirèrent plus d'ombrage et de crainte que la force de leurs ennemis; d'autres, redoutant la haute naissance de leurs sujets, couvrirent d'opprobre les gens de naissance ou exterminèrent des familles entières, crimes qui, en causant le malheur commun des cités, les souillèrent eux-mêmes des actes les plus sacriléges. Quelques-uns se sont laissés aller à jalouser les avantages du corps, je veux dire la santé, la beauté, la force, ou bien ils n'ont pu supporter qu'on vantât la vertu de quelque citoyen; mais c'était à leurs yeux un crime équivalent à un meurtre, à un vol, à une trahison, que de paraître aimer la vertu. Toutefois, on peut dire avec justesse que ce ne sont point là des faits ni des actes imputables à un roi, mais à des tyrans vils et pervers. Seulement, la faiblesse que n'ont pas exclusivement des insensés, mais souvent aussi certains hommes bons et doux, de voir d'un mauvais œil la prospérité de leurs amis, d'essayer parfois de les rabaisser et de les priver de la récompense qui leur est due, qui donc oserait te l'attribuer?

38. On raconte que le Persan Ochus [1], gendre du roi, eut à souffrir de la dureté de son beau-père, jaloux des honneurs que lui rendait le peuple; et c'est un fait notoire qu'Agésilas fit payer cher à Lysandre la faveur des Ioniens [2]. Mais toi, surpassant tous les princes en vertu, tu assures aux riches leur richesse plus solidement qu'un père à ses propres enfants; tu pourvois à l'existence des familles nobles comme un fondateur ou un législateur de cité; et, ajoutant à leur première fortune de

[1] Passage controversé. Voyez les observations de Spanheim et celles de Wyttenbach.

[2] Voyez Xénophon, *Hist. gr.*, liv. III, chap. 4; t. I, p. 415 et 416 de notre traduction. Cf. Plutarque, *Lysandre*, 23, et *Agésilas*, 7.

nouveaux biens et de nouvelles largesses, tu dépasses par la grandeur de tes dons la munificence des rois, et tu éclipses par la stabilité de tes bienfaits la faveur des peuples. Or, c'est, à mon avis, agir avec prudence. Car ceux qui se sentent dépourvus de biens jalousent ceux qui en possèdent beaucoup, tandis que celui qui joint à l'éclat d'une fortune, à laquelle nul autre ne saurait prétendre, les dons de l'âme, bien supérieurs à ceux de la fortune, n'a plus rien à envier de ce que l'on peut posséder. Comme tu sens que c'est là le fond de ton être, tu te réjouis du bien des autres; tu te plais aux succès de tes sujets; tu as dispensé des honneurs aux uns, tu vas en accorder aux autres, et pour quelques-uns tu l'as arrêté dans ton esprit. Et ce n'est point assez pour toi d'avoir conféré à tes amis la préfecture d'une ville, d'une province ou de plusieurs réunies, avec les honneurs qui s'y rattachent, mais si tu ne les appelles à partager avec toi l'empire, qui t'a coûté tant de peines pour étouffer la race des tyrans, tu crois ne point couronner dignement tes grandes actions. Et que ce soit moins le besoin que le plaisir d'étendre tes largesses qui t'ait dicté cette mesure, tout le monde, je crois, en est convaincu. En effet, tu n'as point pris de collègue pour combattre les tyrans; tu voulus, au contraire, associer à ta dignité celui qui n'avait point pris part à tes dangers, quand tu vis qu'il n'y avait plus rien à redouter [1]. Sans rien lui enlever de ses honneurs, tu lui ôtas la moindre communauté de péril, sauf le droit de te suivre dans une courte expédition [2]. Est-il besoin de témoins et de preuves pour confirmer ce que j'avance? N'est-il pas clair que la personne même de l'orateur confirme la véracité de ses discours? Il devient donc inutile d'insister davantage sur tous ces faits.

39. Mais ta modération, ta prudence, la bonté que tu montras pour tes peuples, il n'est point hors de propos d'en rassembler quelques traits. Qui ne sait que, dès ton enfance, tu poussas l'exercice de cette vertu plus loin que personne ne le fit avant toi? Cette modération précoce, ton père lui rendit un éclatant témoignage, en te confiant à toi seul l'administration de l'empire et celle des provinces avec tes frères, quoique tu

[1] Julien parle ici de lui-même. L'an 355, peu de temps avant que fût prononcée cette harangue, Constance l'avait associé à l'empire avec le titre de César.

[2] On ne peut douter que ces éloges ne soient empreints d'une sanglante ironie dissimulée sous les formes oratoires.

ne fusses pas le plus âgé de ses enfants. Homme fait, cette même vertu éclate à tous les regards, quand nous te voyons te comporter toujours envers le peuple et les magistrats comme un citoyen qui obéit aux lois, et non point comme un roi qui se croit au-dessus des lois. Car qui t'a jamais vu fier de ta haute fortune, ou tirant vanité du nombre et de la rapidité de tes brillants exploits? On dit qu'Alexandre, fils de Philippe, après avoir renversé l'empire des Perses, non-seulement devint insupportable par son luxe fastueux et son excessive insolence, mais qu'il en vint jusqu'à mépriser son père et toute la nature humaine. Il se fit passer pour fils d'Ammon [1] et non point de Philippe ; et ceux de ses compagnons d'armes qui ne voulurent être ni ses flatteurs ni ses esclaves, il leur infligea des supplices plus cruels qu'à des captifs [2]. Mais toi, quels honneurs tu rendis à ton père, est-il besoin ici de les mentionner? Non-seulement tu le vénères en particulier, mais encore dans toutes les réunions publiques tu ne cesses de le proclamer comme un divin héros. Pour tes amis, que tu n'honores pas seulement de ce titre, mais dont tu ne manques point de confirmer la dénomination par des faits, est-il un seul qui ait à se plaindre d'une flétrissure, d'une amende, d'un dommage, du plus léger mépris? Jamais on ne pourrait citer rien de pareil. Les uns, dans un âge avancé, et attendant, au milieu de leurs fonctions, la fin que le destin assigne à la vie, ont quitté tout à la fois leurs charges publiques et leur enveloppe corporelle, léguant une fortune assurée à leurs enfants, à leurs amis, à leurs parents ; les autres, après avoir dit adieu aux travaux ou à la milice, ont obtenu une retraite honorable, où ils vivent au sein du bonheur. Quelques-uns enfin ne sont plus qui passent pour heureux dans l'opinion des hommes. En un mot, il n'est pas un seul de ceux que tu avais honorés de ton amitié, fût-il devenu coupable dans la suite, qui ait été frappé de la peine la plus légère : c'était assez de le convaincre de méfait et de ne plus l'importuner davantage.

40. Au milieu de toutes ces qualités, qui brillèrent en toi tout d'abord, tu sus garder ton âme pure de tous les plaisirs qui entraînent la moindre idée de souillure. Seul, je crois, des

[1] Pour cette partie légendaire de la biographie d'Alexandre, voyez notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand dans les Romans du douzième siècle*, p. 71 et suivantes.

[2] Voyez Montesquieu, *Lysimaque*.

empereurs qui te précédèrent et de presque tous les mortels, à peu d'exceptions près, tu offris un bel exemple de continence non-seulement aux hommes, mais encore aux femmes dans leurs rapports avec notre sexe. Tout ce que la loi leur défend, en vue d'assurer la naissance d'enfants légitimes, la raison chez toi l'interdit à la passion. Mais, bien que je puisse m'étendre longuement sur ce sujet, je n'insiste point davantage.

41. Pour ta prudence, il ne m'est point facile d'en faire l'éloge qu'elle mérite : j'essayerai pourtant d'en dire quelques mots ; et les faits, je l'espère, parleront plus haut que les paroles. Car on aura peine à croire qu'un empire aussi vaste, aussi puissant que le tien, soit arrivé à cette grandeur et à cette prospérité, s'il n'a été dirigé et gouverné avec une prudence égale à son étendue. On doit regarder comme un bonheur quand la fortune, sans la prudence, se maintient pendant longtemps. Et il n'est pas sans exemple qu'un homme favorisé de la fortune ait eu des heures de prospérité passagère. Mais conserver sans prudence des biens une fois acquis, ce n'est point chose si facile, peut-être même est-ce impossible. Et s'il faut en donner un témoignage évident, nous ne manquerons point de preuves nombreuses et palpables. Nous croyons que la sagesse du conseil consiste à trouver ce qu'il y a de plus avantageux dans les affaires et dans les intérêts de la vie. Il s'agit donc d'examiner simplement si ce ne fut point là le caractère de toutes tes actions. Eh bien, quand il fut besoin de concorde, tu ne rougis point de t'effacer ; quand il fallut pourvoir à l'intérêt commun, tu n'hésitas point à déclarer la guerre. Ton habileté militaire a si bien su rendre inutiles les forces des Perses, que tu les as détruites sans perdre un seul de tes soldats. Divisant en deux parts la guerre contre les tyrans, tu as triomphé de l'un par ton éloquence, et, prenant avec toi des troupes intactes et franches de toute défaite, tu as vaincu par ta prudence plutôt que par la force l'auteur de tant de maux amassés contre l'empire.

42. Mais je veux, à ce propos, montrer plus clairement encore aux yeux de tous quelle fut ta principale force, en t'engageant dans de telles entreprises, et ce qui t'en garantit le succès. Tu crus que l'affection des sujets est le plus sûr rempart d'un souverain, mais que vouloir l'imposer et l'exiger, comme un tribut ou comme une taxe, serait une prétention absurde. Il te restait donc à suivre la voie dans laquelle tu es entré :

faire du bien à tous, imiter la bonté divine envers les hommes, être modéré dans la colère, ôter aux châtiments ce qu'ils ont de cruel, et traiter avec douceur, avec clémence, un ennemi terrassé. En agissant ainsi, l'œil fixé sur ces maximes, et en les faisant pratiquer aux autres, tu transportas Rome elle-même en Pannonie, dont tu fis un asile pour le Sénat durant l'occupation de l'Italie par le tyran, et tu vis les cités empressées à payer leurs tributs.

43. Quant au dévouement de tes armées, comment le raconter dignement? La cavalerie était passée sous tes drapeaux avant même la bataille de Myrsa; et, quand tu fus maître de l'Italie, l'infanterie de toute arme et les corps les plus brillants s'unirent à toi. Mais ce qui eut lieu en Gaule peu de temps après la fin malheureuse du tyran, prouva bien mieux encore l'attachement général des troupes à ta personne, lorsque, fondant sur le chef audacieux, que la solitude rendait encore plus effrayant et qui s'était revêtu de la robe de pourpre d'une femme, elles le traitèrent comme un loup et le mirent en pièces[1]. Quel tu fus après cet événement, avec quelle bonté, avec quelle douceur tu traitas ses amis, qui ne purent être convaincus de complicité, malgré les délateurs soulevés pour les accuser et pour te rendre leur amitié suspecte, je le considère comme l'héroïsme de la vertu. Du reste, cette douceur et cette justice étaient aussi, selon moi, la conduite la plus sensée. Quiconque pense autrement est bien loin de la véritable appréciation des faits et de tes idées. Tu pensas avec raison qu'il était juste d'épargner des hommes dont le crime n'était pas prouvé, de ne point tenir leur amitié pour suspecte, et, par suite, de ne point la repousser, toi que l'affection de tes sujets avait élevé au faîte de la grandeur et de la gloire. Tu fis plus encore : tu ne souffris point que le fils du coupable, jeune enfant, eût à souffrir en rien du supplice de son père[2]. Ainsi, toute cette aventure, couronnée par ta clémence, ne servit qu'à faire briller l'éclat parfait de ta vertu.

[1] Il s'agit de la prétendue révolte de Sylvanus, égorgé par ses propres soldats. Voyez Ammien Marcellin, liv. XV, chap. 5. Les commentateurs se sont plu à rapprocher cette tragique histoire de celle de Penthée, déchiré par les Bacchantes, qui l'avaient pris pour un lion, pour un sanglier ou pour un taureau.

[2] Constance lui donna un emploi honorable dans l'armée.

SECOND PANÉGYRIQUE DE CONSTANCE [1].

SOMMAIRE.

Homère, par l'exemple d'Achille, exhorte les princes à se montrer cléments. — Origine du sceptre et de l'empire de Constance. — Sa famille. — Ce n'est pas louer un prince que d'exalter sa richesse. — Éducation virile de Constance. — Guerre contre Magnence. — Bataille de Moursa. — Fuite de Magnence. — Guerre contre les Perses. — Siége de Nisibis. — Prise d'Aquilée. — Développement d'une belle pensée de Platon. — Comparaison d'Hector et de Constance. — Reprise de la guerre contre Magnence. — Magnence est forcé de se donner la mort. — Talent oratoire de Constance. — En quoi consiste, selon Socrate, le vrai bonheur. — La seule richesse est la vertu. — De la vraie noblesse. — Portrait d'un grand souverain. — Application de ce portrait idéal à Constance. — Guerre contre Sylvanus. — Résumé des qualités de l'empereur.

1. Achille, nous dit le poëte, outré de dépit contre le roi, rejette de ses mains sa lance et son bouclier, et, prenant le luth et la cithare [2], se met à chanter et à célébrer les exploits des demi-dieux, afin de charmer ses longues heures de repos. C'était agir avec sagesse. Car manifester de l'emportement et de l'aigreur envers le roi, paraîtrait un excès de violence sauvage. Peut-être cependant le poëte ne veut-il pas épargner tout à fait au fils de Thétis le reproche d'avoir employé le temps de l'action en chants et en accords, lorqu'il pouvait se servir de ses armes et revenir ensuite, au sein du repos, chanter le roi et célébrer ses hauts faits. D'autre part le père de ces fictions dit qu'Agamemnon manqua de mesure et de courtoisie envers l'un des chefs de l'armée en usant de menaces, et lui fit une insulte réelle en lui enlevant le prix de sa valeur. Aussi les représente-t-il réunis au milieu de l'assemblée, touchés de repentir, et le fils de Thétis s'écrie [3] :

> Fils d'Atrée, il était plus prudent et plus sage
> De demeurer amis, toi de moi, moi de toi.

Après quoi, il s'emporte contre la cause de leur querelle [4], et

[1] Écrit, selon toute probabilité, au printemps de l'année 357, lorsque Constance fit à Rome une entrée solennelle.

[2] *Iliade*, IX, v. 186. — L'allusion fine et ironique de Julien à ses rapports avec Constance n'échappera point à la sagacité du lecteur. Ce persiflage déguisé se reproduit souvent dans ce discours.

[3] *Iliade*, XIX, 56.

[4] Briséis.

il énumere les fléaux qu'engendre la colère, accusant le souverain Jupiter, les Parques, Erinnys. Il me semble par là nous enseigner, ainsi que dans un drame, en se servant de héros comme de figures allégoriques, que les bons princes ne doivent jamais user de violence, ni se prévaloir de leur puissance en toute occasion, ni lâcher la bride à leur colère, comme à un cheval fougueux, qui s'emporte sans frein et sans conducteur. Il engage en même temps les chefs militaires à ne point se révolter contre l'orgueil du prince, mais à souffrir avec modération et avec sang-froid ses réprimandes, pour n'avoir pas à remplir leur existence de regrets. Pénétré de ces pensées, très-cher empereur, et voyant par tes actions que, imbu de cette doctrine d'Homère, tu veux non-seulement faire du bien à tous, mais me combler particulièrement de tes faveurs, te montrer ainsi de beaucoup supérieur au monarque des Grecs, puisqu'il abaissait les grands et que ton indulgence s'étend sur les petits, et pratiquer la maxime de Pittacus [1] qu'il faut préférer le pardon à la vengeance, je rougirais de ne pas paraître plus reconnaissant que le fils de Pélée et de ne pas louer, autant que je le puis, les avantages réunis en ta personne. Je ne parle ici ni de l'or, ni des habits de pourpre, ni, par le ciel, de ces voiles brodés, œuvre des femmes de Sidon, ni de la beauté de tes coursiers de Nisa [2], ni de la splendeur éblouissante de tes chars dorés, ni de l'éclat vif et gracieux des pierreries de l'Inde. Et pourtant qui voudrait s'y arrêter, et appliquer sa pensée à chaque objet digne d'admiration, aurait bien vite épuisé, je crois, toute la poésie d'Homère : il serait à court de paroles, et ce ne serait point assez pour toi seul des éloges réunis de tous les demi-dieux.

2. Nous commencerons, si tu le permets, par l'origine de ton sceptre et de ton empire. Que dit le poëte, quand il veut louer l'antiquité de la maison des Pélopides et donner une haute idée de l'étendue de leur puissance?

> Debout, Agamemnon tient dans sa large main
> Son sceptre, fabriqué par les soins de Vulcain[3],

[1] Voyez Diogène de Laërte, liv. I, chap. 4, *Pittacus*. Suivant Héraclite, ce serait en rendant la liberté à Alcée, prisonnier entre ses mains, qu'il aurait dit : « Il vaut mieux pardonner que punir. »

[2] Voyez Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, t. I, page 373 de notre traduction.

[3] *Iliade*, II, 101.

qui l'a donné à Jupiter, Jupiter au fils de Maïa, le fils de Maïa à Pélops, et Pélops à Atrée.

Pasteur du peuple, Atrée, à son heure dernière,
Le laissa dans les mains de Thyeste son frère :
Riche en nombreux troupeaux, Thyeste en fit le don
Au roi son successeur, au grand Agamemnon,
Pour régner sur Argos et les îles sans nombre [1].

Tu vois la généalogie des Pélopides, qui finissent à la troisième génération [2]. Mais l'origine de notre famille remonte à l'empereur Claude [3], auquel, après de courts interrègnes, succédèrent tes deux aïeuls. Car le père de ta mère [4] gouverna Rome, l'Italie, la Libye, la Sardaigne et la Sicile, contrées non moins florissantes que celles d'Argos et de Mycènes. Ton aïeul paternel [5] régna sur les peuples les plus belliqueux de la Gaule, sur les Ibériens occidentaux, et sur les îles de l'Océan, dont la grandeur l'emporte sur celles qu'on voit dans notre mer autant que la mer intérieure le cède à celle qui s'étend au delà des colonnes d'Hercule. Tous les deux gardèrent ces pays entiers à l'abri des incursions de l'ennemi; et tantôt en réunissant leurs armées, s'il en était besoin, tantôt en marchant chacun à la tête de leurs troupes, ils repoussèrent les agressions injustes des barbares. C'est ainsi qu'ils se sont couverts de gloire.

3. Ton père [6] acquit pieusement et légalement la part qui lui revenait de l'empire, après avoir attendu la fin prévue du vieil empereur. Il arracha ensuite les autres domaines aux tyrans qui les avaient réduits à un odieux esclavage, et, devenu seul maître du monde, il vous associa, vous ses trois enfants, au pouvoir impérial. S'il en est ainsi, convient-il de te comparer à un autre, soit pour l'étendue de la domination, soit pour la durée de la dynastie, soit enfin pour le nombre des princes qui ont régné? Ou bien n'est-ce pas un moyen suranné de louange, et vaut-il mieux passer à ta richesse, admirer ta chlamyde et jusqu'à son agrafe, digressions auxquelles s'est plu la muse

[1] *Iliade*, II, 105.

[2] Les Héraclides envahirent le Péloponèse sous le règne de Tisamène, fils d'Oreste.

[3] Claude le Gothique ou l'Illyrien, qui commença de régner l'an 268 de J.-C.

[4] Maximien Hercule.

[5] Constance Chlore.

[6] Constantin.

d'Homère, et tenir en haute estime les cavales rapides qui, au nombre de trois mille,

. . . . paissent parmi les prés [1].

Dirons-nous les poulains [2] qui les suivent, ou passerons-nous sous silence les chevaux de Thrace, plus blancs que la neige, plus rapides à la course que le souffle des hivers, avec les chars qu'ils emportent? Parlerons-nous, pour faire ton éloge, de la demeure d'Alcinoüs [3], et des magnifiques palais de Ménélas [4], qui ravissent d'étonnement le fils du prudent Ulysse et entraînent le poëte à des bavardages puérils? Comparerons-nous ces richesses aux tiennes, comme si nous craignions de te trouver inférieur, et ne laisserons-nous pas de côté ces détails frivoles? Il nous faut prendre garde d'être atteints et convaincus de passion pour les riens, et de négligence des choses vraiment belles. Laissons donc aux homérides le soin des petits objets, et tournons-nous vers ceux qui se rapprochent davantage de la vertu et que le poëte estime plus lui-même, je veux dire la force du corps et la bravoure jointe à l'expérience des armes. A qui, sur ce point, le céderons-nous parmi tous ceux qu'a chantés la sirène homérique? Il y a dans le poëme un habile archer, Pandarus [5]; mais c'est un homme sans foi, avide de richesse, et puis sa main est faible : c'est un mauvais soldat. Nous trouvons ensuite Teucer et Mérion. Celui-ci de sa flèche atteint une colombe [6]; l'autre est brave dans le combat; mais il a besoin comme d'un mur ou d'un rempart, et il se couvre, non pas de son bouclier, mais de celui de son frère [7]; après quoi, il vise à son aise les ennemis, combattant vraiment ridicule, auquel il faut quelque puissant soutien et qui ne sait point placer dans ses armes l'espérance de son salut.

4. Moi, je t'ai vu, très-cher empereur, lancer tes traits contre des ours, des léopards, des lions nombreux, et n'employer l'art qu'à la chasse et dans les jeux. Dans une bataille,

[1] *Iliade*, XX, 221.

[2] Je lis πωλία au lieu de φόρτια, suivant la conjecture du P. Petau.

[3] Voyez *Odyssée*, VII.

[4] Voyez *Odyssée*, IV.

[5] Voyez *Iliade*, II, 827; IV, de 50 à 104; V, 275 et suivants. — Cf. Virgile, *Énéide*, V, 496.

[6] Voyez *Iliade*, XXIII, 870 et suivants.

[7] Voyez *Iliade*, VIII, 266 et suivants.

ton armure est le bouclier, la cuirasse et le casque. Et nous ne craindrions point Achille, revêtu des armes de Vulcain, essayant cette armure et voyant

Comment elle s'adapte à son corps vigoureux [1];

car tes succès proclament partout ton expérience. Pour l'équitation et la vitesse de la course, est-il un ancien dont le nom et la gloire puissent s'égaler à ta gloire et à ton nom? Du reste la course à cheval n'était point encore inventée; on ne se servait que de chars et non pas de chevaux isolés. Mais ne prenons que la vitesse des pieds, et la victoire encore sera douteuse. S'agit-il de ranger une armée en bataille, Ménesthée [2] y excelle, et, en raison de son grand âge, le vieillard de Pylos ne lui cède point en expérience. Cependant les ennemis troublèrent souvent leur tactique et ils ne purent se défendre rangés devant leurs retranchements. Toi, dans mille combats, livrés à mille ennemis, soit barbares, soit nationaux, conspirant avec celui qui voulait t'arracher l'empire, tu maintins ta phalange intacte, indissoluble, imployable. Et pour qu'on ne croie point que ce sont là des fictions et un vain appareil de langage, qui déguise la vérité des faits, je vais en développer le récit à mes auditeurs. Il serait ridicule, ce me semble, de te faire à toi-même l'exposé de tes actions; je ressemblerais à ce spectateur inepte et ignorant des œuvres de Phidias, qui voulut discourir devant Phidias lui-même de sa statue de Minerve, placée dans l'Acropole, et de son Jupiter qu'on voit chez les Piséens [3]. Mais si j'énumère à d'autres tout ce qu'il y a de glorieux dans tes exploits, peut-être échapperai-je à ce reproche et ne serai-je point exposé à ces inculpations. Je n'hésite donc pas à prendre la parole. Qu'on ne m'en veuille pas non plus, si mes efforts pour retracer de si grandes actions entraînent mon discours à quelque longueur; j'ai la volonté et le ferme désir que la grandeur de tes exploits ne soit point atténuée par la faiblesse du langage qui les recouvre. C'est ainsi qu'on prétend que l'or répandu sur les ailes de la statue de l'Amour, chez les Thespiens [4], cache tout

[1] *Iliade*, XIX, 385.

[2] Je lis Μενεσθεύς avec Spanheim, au lieu de l'inexplicable μὲν εὐθύς conservé par Petau. — Homère, *Iliade*, II, v. 553-4, dit de Ménesthée : « Jamais il n'y eut sur la terre un mortel qui lui soit comparable pour ordonner les chevaux et les hommes armés d'un bouclier. »

[3] C'est le Jupiter Olympien.

[4] Voyez Pausanias, liv. IX, chap. 27.

le mérite de l'art. Je crois aussi que tes hauts faits, plus que ceux du roi de Macédoine, auraient besoin de la trompette d'Homère [1]. Il est clair qu'il me la faudrait, surtout pour continuer mon discours comme je l'ai commencé ; car il y a beaucoup d'affinité entre les exploits de notre empereur et ceux des demi-dieux. J'ai même montré qu'il leur était supérieur dans toutes les choses où chacun d'eux [2] semble l'avoir emporté sur les autres, et qu'il avait des vertus plus royales que leur roi lui-même [3], pour peu qu'on se rappelle ce que j'ai dit à mon début. La suite le prouvera plus évidemment encore. Maintenant, si l'on veut bien, parlons de ses combats et jetons les yeux sur les guerres qu'il a faites.

5. Quels sont ceux des Grecs et des barbares qu'Homère loue avant tous les autres ? Lisons ses vers les plus frappants :

> Dis-moi donc les plus forts, Muse, et les plus rapides [4]
> Des chefs et des coursiers rangés sous les Atrides.
> . . . .
> Le fils de Télamon, Ajax, est le plus brave [5],
> Tant qu'Achille, en courroux, regrette son esclave,
> Car Achille éclipsait tous les autres guerriers.

Il dit encore au sujet du fils de Télamon :

> Ajax, qui par sa taille et sa force indomptable [6],
> Des Grecs, après Achille, est le plus redoutable.

Tels furent selon lui les plus vaillants des Grecs : parmi les Troyens c'est Hector et Sarpédon. Voulez-vous que nous recueillions leurs plus brillants exploits et que nous en considérions la grandeur ? Et de fait, il y a quelque ressemblance entre les hauts faits de notre empereur et le combat du fils de Pélée sur les bords du fleuve [7] et la lutte des Grecs près des murailles [8]. Ajax aussi, combattant sur les vaisseaux et montant sur le tillac [9], nous offre certains points de rapport. Je veux

[1] Allusion au mot d'Alexandre, rapporté par Cicéron, *Pro Archia*, X.
[2] Je lis ἕκαστος au lieu d'ἐκεῖνος, suivant la conjecture du P. Petau.
[3] Agamemnon.
[4] *Iliade*, II, 761.
[5] *Id.*, *ibid.*, 768.
[6] *Iliade*, XVII, 279.
[7] Le Scamandre. Voyez *Iliade*, XXI.
[8] Voyez *Iliade*, XI.
[9] Voyez *Iliade*, XIII et XV.

donc vous entretenir du combat livré dernièrement par notre empereur sur les rives d'un autre fleuve [1]. Personne de vous n'ignore l'origine de cette guerre; avec quelle justice elle fut entreprise et sans aucune ambition d'augmenter l'empire. Rien n'empêche de la retracer en quelques mots.

6. Un homme [2] perfide, audacieux, aspirant à l'empire pour lequel il n'était pas né, met à mort le frère et le collègue de notre empereur [3], et, enivré de folles espérances, se flatte d'imiter Neptune, et veut prouver qu'il n'y a rien que de vrai dans ce que dit Homère en parlant de ce dieu [4] :

> A peine il fait trois pas, et bientôt, sans efforts,
> D'Æges, au quatrième, il a touché les bords.

Là, revêtant une armure et attelant ses coursiers, il s'élance sur la mer :

> Le mer se réjouit et s'entr'ouvre; le dieu [5]
> Fait voler ses coursiers, et le rapide essieu
> Glisse, à peine effleuré par l'humide rosée.

Pas un obstacle; tout se prête, tout cède avec joie. Ainsi le tyran croit qu'il ne lui reste aucun ennemi, aucun rival, que rien ne l'empêchera de venir camper aux bouches du Tigre. Sur ses pas marchent de nombreux hoplites, autant de cavaliers, les meilleurs soldats des Celtes et des Ibères, ainsi que les Germains voisins du Rhin et de cette mer occidentale qu'on peut appeler Océane, Atlantique, ou de tout autre nom que l'on voudra, je n'y contredis point. Seulement, tous les peuples qui l'avoisinent sont de rudes combattants, et ils l'emportent en vigueur sur toutes les autres nations barbares : c'est un fait que je ne sais pas simplement par la renommée, dont la voix n'est pas toujours sûre, mais que je connais, comme on dit, par expérience. A ces nations, il avait réuni un nombre à peu près égal de troupes du pays placé sous son commandement [6], ou, pour mieux dire, une foule d'hommes le suivaient comme un des leurs

[1] La Drave. Voyez dans le premier panégyrique la guerre contre Magnence. Julien répète ici une grande partie de ce qu'il en a déjà dit.

[2] Magnence.

[3] Constant.

[4] *Iliade*, XIII, 20.

[5] *Id.*, *ibid.*, 29.

[6] La partie de la Gaule voisine d'Augustodunum, *Autun*.

et d'une commune origine [1]. Les nôtres, c'est-à-dire ceux auxquels on peut donner le nom de Romains, l'accompagnent par contrainte et non de plein gré, en troupes gagées et mercenaires, réduits au rang et à la tenue du soldat carien [2], indignés de voir un étranger, un barbare, aspirer à l'empire par l'ivrognerie et par la débauche, l'usurper et régner par les moyens qui lui avaient servi d'inauguration et de prélude. Il marche à la tête de ses soldats non pas comme Typhon [3], que la poésie tératique nous représente enfanté par la Terre irritée contre Jupiter, ni comme quelque chef des Géants, mais tel que dans ses fables le sage Prodicus [4] nous montre le Vice aux prises avec la Vertu et s'efforçant de persuader au fils de Jupiter qu'il est supérieur à tout ce qui existe. Il s'avance au combat, nouveau Capanée, en vrai barbare, en insensé, sans même se fier, comme lui, à la trempe de son âme et à la vigueur de son corps, mais à la foule des barbares qui le suivent et auxquels il a fait la promesse menaçante de leur abandonner tout en pillage, armures et biens de l'armée ennemie, du tribun au tribun, du centurion au centurion, du soldat au soldat, et cela sans laisser à personne sa liberté. Ce qui accroît son audace, c'est l'habileté de l'empereur qui le fait descendre des défilés dans la plaine, plein de fierté et d'imprudence, et croyant que c'est sans doute une faute et non point une manœuvre stratégique. Il s'y laisse prendre, comme les oiseaux et les poissons dans des filets. A peine est-il descendu en rase campagne, dans les plaines de la Pannonie, où il lui semble pouvoir combattre avec plus d'avantage, que l'empereur range sa cavalerie dans une bonne position et en forme deux lignes. La première est de lanciers couverts de cuirasses et de casques en lames de fer, de bottines justement adaptées jusqu'aux talons, et d'autres enveloppes également de fer qui leur défendent les cuisses. Chaque homme à cheval a l'air d'une statue et peut se passer de bouclier. La seconde ligne suit, formée du reste de la cavalerie, portant des boucliers, quelques-uns armés de flèches. Les hoplites de l'infanterie sont placés au centre, les deux flancs

[1] Julien a déjà insinué que Magnence était d'origine barbare.

[2] D'abord nom de peuple, le mot Carien était devenu synonyme de vil esclave, de goujat d'armée.

[3] Voyez ce nom dans le *Dict. myth.* de Jacobi.

[4] Voyez Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, liv. II, chap. 1; t. I, p. 36 de notre traduction.

appuyés par la cavalerie; derrière sont les frondeurs, les archers et tous les hommes de trait, sans boucliers et sans cuirasses. L'armée ainsi rangée, notre gauche fait un mouvement en avant : les troupes ennemies perdent contenance et ne connaissent plus d'ordre. Nos cavaliers les poursuivent, les pressent, et l'on voit fuir honteusement le chef qui avait honteusement usurpé l'empire. Il laisse là son maître de cavalerie, ses tribuns, ses centurions en grand nombre, qui combattent encore avec courage, et il abandonne jusqu'à l'artisan de son drame chimérique et misérable, qui, le premier, lui avait mis en tête de s'emparer de l'empire, de nous ravir notre dignité, et qu'avait rendu fier le premier succès de son heureuse entreprise [1]. Mais sa défaite lui vaut un juste châtiment, et l'expose à une punition hors de toute croyance [2]. En effet, de tous ceux qui ont conspiré avec le tyran, les uns sont mis à mort sous les yeux des soldats, les autres condamnés ostensiblement à l'exil; le repentir sauve le reste. Car un grand nombre demande en suppliant et tous obtiennent leur pardon de l'empereur, qui surpasse en générosité le fils de Thétis. Celui-ci, quand Patrocle fut mort, ne voulut point vendre les prisonniers qu'il avait faits; suppliants, embrassant ses genoux, il les fit égorger [3]. L'empereur, au contraire, proclame une amnistie en faveur de tous ceux qui jurent n'avoir point pris part à la conspiration, et non-seulement il leur fait remise de la mort, de l'exil ou de tout autre châtiment, mais, comme pour les indemniser de quelque malheur et de la triste vie qu'ils ont menée avec le tyran, il juge à propos de les rétablir dans l'intégrité de leurs biens. Je reviendrai du reste sur ce point.

7. Disons maintenant comment ce pédagogue du tyran ne se trouva ni parmi les morts ni parmi les fuyards. Comme c'eût été démence à lui d'espérer son pardon, après ses criminelles tentatives, ses actes impies, les meurtres injustes d'un grand nombre d'hommes et de femmes de condition privée ou se rattachant presque tous à la famille impériale, dont il avait versé

[1] Julien veut parler de Marcellinus, préfet du fisc, qui avait, en effet, donné à Magnence l'idée de se faire proclamer empereur, et qui paya de sa tête non-seulement cette coupable tentative, mais sa participation au meurtre de Constant.

[2] Le texte laisse à désirer : il y a quelque lacune qui nuit à la clarté du sens.

[3] Voyez les chants XX, XXI et XXII de l'*Iliade*.

le sang; quoiqu'il n'eût rien à en redouter ni à exercer de vengeance civile par crainte des Furies vengeresses de ses crimes; mais, comme entraîné par une sorte de désir d'effacer ses anciens forfaits par de nouvelles et folles expiations, il avait fait périr homme sur homme, femme sur femme, avec les objets les plus chers à leur tendresse, il n'avait pas eu tort de désespérer de sa grâce. Peut-être fut-ce là sa pensée, peut-être aussi en est-il autrement. Car nous ne savons au juste ni ce qu'il a fait ni ce qui lui est arrivé : seulement, il a disparu, il s'est évanoui. Un démon vengeur l'a-t-il enlevé, comme Homère le dit des filles de Tyndare [1], et l'a-t-il emporté aux extrémités de la terre pour lui faire expier ses perfides desseins, ou bien le fleuve l'a-t-il englouti pour servir de pâture aux poissons? Nul ne le sait. Avant la bataille, quand les troupes se formaient en corps d'armée, on le vit audacieux courir à travers les rangs; mais après le combat, comme on devait s'y attendre, il disparut emporté par Dieu ou par les démons. Que ce ne soit pas pour le réserver à de meilleurs destins, la chose est évidente. Car s'il devait jamais revenir, ce ne serait pas pour jouir tranquillement, suivant son espoir, du fruit de ses violences, mais pour disparaître, frappé d'un supplice aussi terrible pour lui qu'utile aux autres. Mais en voilà beaucoup plus qu'il n'en faut sur le machinateur de toute cette entreprise. Achevons cette digression, qui coupe la suite de notre récit, et reprenons, en revenant à notre point de départ, et en disant l'issue de la bataille.

8. Malgré la lâcheté de leurs chefs, le courage des soldats ne s'était point démenti. Après que leurs rangs ont été rompus non par suite de leur manque de cœur, mais à cause de l'ignorance et de l'incapacité de celui qui les a mis en bataille, ils se reforment en groupes et tiennent tête à l'ennemi. Ce fut un spectacle qui passa toute croyance, les uns ne voulant rien céder aux vainqueurs, les autres brûlant de pousser jusqu'au bout leur victoire : mélange de mouvements confus, cliquetis des armes, des épées se brisant sur les casques, des boucliers heurtés par les lances : on lutte corps à corps; on jette les boucliers pour s'aborder avec les épées; chacun ne songe qu'à faire le plus de mal possible à son ennemi, à ne lui laisser qu'une victoire pleine de sang et de larmes, dût-on la payer de la mort. Voilà ce que font les soldats de pied aux troupes qui

[1] J'ai cherché vainement ce fait dans Homère : peut-être y a-t-il erreur dans la citation.

les poursuivent, et ceux des cavaliers à qui leurs blessures ne permettent pas de se servir de leurs piques, grands bâtons ferrés qu'ils brisent pour sauter à terre et se ranger parmi les hoplites. Ils font donc une longue et opiniâtre résistance. Mais nos cavaliers les ayant accablés d'une grêle de traits en galopant à distance, et nos porte-cuirasses les ayant chargés à plusieurs reprises, sur un terrain égal et uni, la nuit survient : ils s'enfuient à toute vitesse, et les nôtres les poursuivent avec vigueur jusqu'à leurs retranchements, qu'ils enlèvent, ainsi que tout le bagage, esclaves et troupeaux. La déroute commencée de la manière que je l'ai dit et les nôtres s'acharnant à la poursuite, les ennemis sont poussés vers la gauche, c'est-à-dire du côté où le fleuve est à la droite des vainqueurs. Là se fait le plus affreux carnage, et le fleuve se remplit d'un entassement de cadavres d'hommes et de chevaux. La Drave, en effet, ne ressemble point au Scamandre : elle n'est pas assez favorable aux fuyards pour rejeter les morts avec leurs armes, les verser hors de ses flots, cacher les vivants et leur donner un asile sûr au fond de ses ondes rapides [1]. Le fleuve troyen agissait ainsi par bienveillance, ou, peut-être, il était si petit qu'on pouvait le passer soit à gué, soit à la nage, puisqu'il suffisait d'un orme pour y jeter un pont, et que, tout gonflé d'écume et de sang, il n'allait pas aux épaules d'Achille, si la chose est vraie et ne fait point violence à la raison. Cependant il survient une légère chaleur, le fleuve renonce à la guerre et jure de ne plus secourir personne. Mais tout cela n'est qu'un jeu d'esprit d'Homère, inventeur d'un nouveau genre de combat singulier. Partout on le voit se complaire dans son Achille, autour duquel il groupe l'armée, comme autant de spectateurs, le montrant seul invincible, irrésistible aux ennemis, tuant ceux qui s'offrent sur son passage, faisant fuir les autres du bruit de sa voix, de son geste, du feu de ses regards. A peine les guerriers troyens se sont-ils rangés en bataille sur les rives du Scamandre, qu'ils ont hâte de regagner leurs murailles et de prendre la fuite. Le poëte nous raconte tout cela en beaucoup de vers, entremêlant les combats des dieux, et embellissant son récit par des fictions qui désarment ses juges et ne leur permettent point de porter une sentence conforme à la justice et à la vérité. Aussi, qu'on me montre un homme qui ne se laisse point prendre aux beautés de sa diction et à ses ornements étrangers, qui font illusion

[1] Voyez *Iliade*, XXI, 235 et suivants.

comme les parfums et les couleurs; voilà un aréopagite, et j'accepte sa décision. Je conviens encore, sur la foi du poëte, que le fils de Pélée est un bon soldat : il tue vingt hommes,

Il retire des eaux douze jeunes soldats [1]
Qui doivent de Patrocle expier le trépas,
Et les traîne tremblants comme des faons timides.

Mais sa victoire n'améliore pas beaucoup la situation des Grecs : il n'inspire pas plus de terreur aux ennemis et ne les fait pas désespérer de leur salut. Pour le prouver, quel autre témoignage pouvons-nous invoquer qui vaille celui d'Homère? Ne suffit-il pas de citer les vers où il raconte comment Priam se rend près des vaisseaux, apportant la rançon de son fils? En effet, après avoir parlé de la trêve pour laquelle il est venu, ne dit-il pas au fils de Thétis :

Pendant neuf jours entiers nous pleurerons Hector [2],

puis, après quelques paroles, il ajoute au sujet de la guerre :

Au bout de douze jours, s'il faut, nous combattrons [3].

Il n'hésite donc pas à recommencer la guerre après l'expiration de la trêve. Au contraire, le lâche et vil tyran s'étant retranché, après avoir fui, dans des montagnes escarpées et s'y étant construit des forts, ne se fie point à l'assiette du lieu et implore un pardon, qu'il aurait obtenu s'il en eût été digne, s'il ne s'était pas montré tant de fois perfide, insolent, entassant crimes sur crimes. Pour en finir avec cette bataille, que l'on ne considère pas autre chose que le récit, sans avoir égard à la beauté des vers, et, ne voyant rien que les faits, que l'on prononce.

9. Continuons, si vous voulez, et opposons aux combats d'Ajax, près des vaisseaux et du retranchement des Grecs, les combats livrés auprès de la ville qui doit sa célébrité au Mygdonius [4], le plus beau des fleuves, et son nom au roi Antiochus [5]. Elle a aussi un autre nom barbare [6], comme il arrive aux

[1] *Iliade*, XXI, 27.

[2] Ce vers manque dans le poëme d'Homère tel que nous l'avons aujourd'hui. — Voyez, toutefois, *Iliade*, XXIV, 557.

[3] *Iliade*, XXIV, 667.

[4] Affluent du Chaboras.

[5] Antioche de Mygdonie.

[6] Nisibis, d'un mot chaldéen ou syrien, qui signifie *cippe* ou *colonne*. L'empereur Sévère en fit une colonie, l'agrandit et l'embellit, comme boulevard de l'empire romain.

villes qui ont noué commerce avec les étrangers. Une armée innombrable de Parthes et d'Indiens vient assiéger cette ville au moment où l'on était prêt à marcher contre le tyran. De même que quand Hercule, dit-on, marcha contre le monstre de Lerne un cancre de mer se souleva contre lui [1], ainsi le roi des Parthes franchit le Tigre, investit la ville de travaux de siége, y introduit les eaux du Mygdonius, fait un marais des plaines environnantes, où elle semble une île, avec ses créneaux qui surnagent à la surface, et la bloque à l'aide d'une flotte et des machines que portent les vaisseaux; et ce ne fut pas l'affaire d'un jour : il reste là, ce me semble, près de quatre mois. Les assiégés, du haut des remparts, en écartent les barbares, incendient les machines avec des brûlots, attirent à eux quelques vaisseaux de dessus les murailles, et brisent les autres par la force d'instruments disposés pour cela, ou les écrasent sous le poids des projectiles, faisant pleuvoir sur eux des pierres qui pèsent sept talents attiques [2]. Après une lutte de longue durée, une partie du rempart, minée par les eaux, tombe et entraîne un pan de muraille d'environ cent coudées. Le roi ennemi range son armée à la manière des Perses; car ces peuples conservent et imitent les usages persans, ne voulant pas, ce me semble, être nommés Parthes, mais se faire passer pour Perses. Aussi se plaisent-ils à porter le costume des Mèdes et à marcher au combat revêtus des mêmes armes et des mêmes habits d'or et de pourpre. Leur intention secrète est de paraître moins s'être détachés des Macédoniens que d'avoir eu de tout temps l'empire qu'ils possèdent aujourd'hui. Leur roi donc, à l'exemple de Xerxès [3], se place sur un tertre élevé à force de bras, et fait approcher son armée, où figurent des éléphants venus de l'Inde et portant des tours de fer remplies d'archers. En avant étaient les cavaliers porte-cuirasses, les archers et une foule innombrable de cavaliers. En effet, ils regardent l'infanterie comme inutile à la guerre [4], vu qu'elle ne leur sert de rien

[1] On raconte que, lorsque Hercule vint attaquer l'hydre, un cancre ou écrevisse de mer, envoyé par Junon, vint piquer au talon le héros, qui l'écrasa. Voyez *Dict. myth.* de Jacobi au mot HYDRE.

[2] Le talent attique pesait plus de vingt-six kilogrammes.

[3] Voyez Hérodote, liv. VII, 44.

[4] C'était le contraire chez les Athéniens. Voyez à cet égard une page intéressante de de Paw : *Recherches philosophiques sur les Grecs*, t. I, p. 278 et suivantes.

dans les pays plats et découverts qu'ils occupent. Ce corps, en effet, est en faveur ou en défaveur suivant les nécessités de la guerre; et comme chez eux il n'est naturellement d'aucune utilité, les lois ne lui accordent aucune considération. Pareil usage militaire a lieu en Crète, en Carie et chez mille autres nations. C'est ainsi que la Thessalie, pays de plaines, semble faite pour les évolutions et les jeux équestres. Quant à notre cité [1], ayant eu à lutter contre des ennemis de tout genre, qu'elle vainquit par le conseil et par la fortune, elle se forma au maniement de toute arme et à toute espèce de disposition stratégique [2]. Peut-être ces observations sembleront-elles sans utilité pour mon discours à ceux qui ont établi comme des lois les règles de l'éloge. J'examinerai en temps et lieu ce qu'elles peuvent avoir d'importance [3]; pour le moment, rien ne m'est plus facile que de me laver de ce reproche. Je dis que, pour ma part, je ne m'astreins pas à ces règles, et que ce n'est pas un délit que de ne pas observer une chose à laquelle on ne s'est pas engagé. Du reste nous ne manquerions pas d'autres raisons excellentes. Mais il est inutile de traîner ce discours en longueur et de m'égarer loin de mon sujet. Revenons donc sur nos pas, et reprenons du point où nous étions resté.

10. Lorsque les Parthes, couverts de leurs armes, avec leurs chevaux et leurs éléphants indiens, se sont avancés près des murs, pleins du brillant espoir d'emporter tout d'emblée, le signal donné, ils s'approchent et s'élancent tous ensemble, chacun voulant escalader le mur le premier et s'en attribuer la gloire. Ils ne croient voir aucun danger et ne pensent pas que les assiégés puissent soutenir leur choc. Tel est l'excès de confiance des Parthes. Cependant les assiégés concentrent une masse de troupes sur la brèche faite au mur, et rangent sur la partie qui est demeurée debout toute la population inutile de la ville, qu'ils entremêlent d'un nombre égal de soldats. Les ennemis s'étant avancés, sans que des remparts on ait lancé sur eux un seul trait, sont confirmés dans l'espoir de détruire la ville de fond en comble; ils frappent leurs chevaux de leurs fouets, leur piquent le flanc de leurs éperons, jusqu'à ce qu'ils aient laissé derrière eux les digues qu'ils avaient élevées pour empêcher le débordement du Mygdonius. Il y avait à cet endroit

[1] Rome.

[2] Voyez Montesquieu, *Grandeur et décadence*, chap. II.

[3] Je lis τισι, au lieu de τί σοι.

une vase très-profonde, vu que le terrain est boisé et que la nature grasse du sol y retient facilement l'humidité [1]. De plus, il se trouvait sur le même point un vieux et large fossé, qui avait servi de défense à la ville, et dans lequel la vase était plus profonde encore. Les ennemis s'y étant engagés et essayant de le franchir, un corps nombreux d'habitants fait une sortie, un autre corps lance des pierres du haut des murailles. Il se fait là un grand carnage. Pour mettre en fuite toute cette cavalerie, il suffit de le vouloir et de manifester son intention par son attitude : les chevaux se cabrent et renversent ou emportent les cavaliers, qui, alourdis par leurs armes, sont enfoncés dans la boue. Dès lors le massacre des ennemis devient beaucoup plus grand qu'il ne l'avait été durant tout le siége. Après que le combat de la cavalerie s'est ainsi terminé, ils essayent de faire approcher les éléphants, croyant effrayer bien plus les assiégés par l'étrangeté de cette attaque. Au fond, ils n'étaient point assez aveugles pour ne pas voir que ces bêtes, déjà beaucoup plus lourdes que les chevaux, portaient en outre un poids deux ou trois fois plus fort, la charge de plusieurs chariots, avec archers, hommes de trait et une tour de fer. Tout cela, vu la nature du terrain, que la main de l'homme avait rendu fangeux, devait présenter autant d'obstacles d'une évidence frappante. Aussi l'on voyait bien qu'ils ne venaient pas combattre, mais qu'ils ne cherchaient qu'à frapper de terreur ceux de l'intérieur de la ville. Quoi qu'il en soit, ils s'avancent en ordre, à peu de distance les uns des autres, et la phalange des Parthes offre l'aspect d'un mur. De chaque côté sont les éléphants, portant leurs tours; le centre est occupé par les hoplites. Cette ordonnance ne pouvait être d'une grande utilité aux barbares, mais elle donne un spectacle agréable à ceux qui la voient du haut des murs. Quand ils s'en sont rassasiés comme d'une pompe brillante et splendide, ils lancent des pierres à l'aide des machines et provoquent les barbares à l'assaut. Ceux-ci, naturellement colères, et piqués de paraître servir de risée, s'ils font reculer sans agir leur immense appareil, se portent sous les murs, au signal de leur roi, et y sont assaillis d'une grêle de pierres et de flèches. Quelques éléphants sont blessés et meurent engloutis dans la vase. Craignant alors pour le reste, ils ramènent leurs troupes au camp.

[1] Le texte de ce passage est fort altéré : nous nous en sommes tiré de la manière qui nous a paru la plus raisonnable.

11. Après l'échec de cette première tentative, le roi des Parthes divise ses archers en compagnies, leur ordonne de se remplacer sans relâche et de lancer continuellement des traits sur la brèche, afin de ne pas laisser le temps de la réparer et de pourvoir à la sûreté de la ville. Il espérait s'en emparer ainsi, soit par ruse, soit de vive force. Mais la prévoyance de l'empereur rendit vains les projets du barbare. Derrière les rangs de leurs hoplites, les assiégés élèvent un nouveau mur. L'ennemi croyait que, comme on ne pourrait en construire un que sur les fondations de l'ancien, l'œuvre serait longue. Mais les travailleurs la poussant jour et nuit, l'amènent vite à une hauteur de quatre coudées, en sorte que, le lendemain matin, on voit se dresser une muraille apparente de construction nouvelle, quoique les assiégeants n'aient pas cessé un instant, en se succédant les uns aux autres, de lancer leurs javelots contre les défenseurs de la brèche. Cette résistance étonne le barbare. Cependant il diffère encore la retraite de son armée, et attaque avec les mêmes manœuvres. Mais ses mouvements étant suivis, ce semble, des mêmes effets, il se décide à ramener ses troupes, après avoir perdu beaucoup de monde par la disette, et autant d'hommes sur les retranchements et dans les opérations du siége. Il fait mettre à mort un grand nombre de satrapes, accusant l'un d'avoir construit des travaux peu solides, qui avaient cédé et fléchi devant les courants du fleuve; l'autre d'avoir attaqué mollement les murailles; imputant enfin à celui-ci ou à celui-là différents griefs pour les faire périr. Car c'est assez la coutume des barbares d'Asie de faire retomber sur leurs sujets la cause de leurs défaites. Cette exécution achevée, il se retire et disparaît. Depuis ce temps, il demeure en paix avec nous, sans être lié par des serments ou par des traités, et il s'estime heureux de rester dans son pays, sans que l'empereur arme contre lui et lui demande compte de son audace et de sa folie.

12. Eh bien, peut-on comparer, je le demande, ce combat avec ceux qui furent livrés près des vaisseaux grecs et sous les murailles? Voyez en quoi ils se ressemblent, et considérez comment ils diffèrent. Du côté des Grecs, les deux Ajax, les Lapithes et Ménesthée ont abandonné le mur, et ont laissé Hector briser les portes et Sarpédon franchir les remparts. Ici les assiégeants, loin de quitter la brèche, combattent victorieusement et repoussent l'assaut des Parthes et des Indiens.

L'un des Grecs monté sur les vaisseaux, combat à pied de dessus le tillac, comme du haut d'un mur; les nôtres, de dessus leurs murailles, livrent un combat naval. A la fin, les Grecs quittent les remparts et les vaisseaux; les nôtres battent les ennemis qui les ont attaqués de pied ou sur leurs navires. Il est heureux pour moi que mon sujet m'ait conduit, je ne sais comment, à parler d'Hector et de Sarpédon, et de ce qu'on regarde comme le plus important de leurs exploits, la destruction du mur, que le poëte, dans une harangue qu'il place dans la bouche du vieillard de Pylos, parlant au nom du roi, appelle un rempart inexpugnable élevé par les Grecs [1]. C'est, à mon avis, le plus héroïque fait d'armes d'Hector. Mais il ne faut ni l'art de Glaucus [2], ni un esprit bien subtil, puisque Homère se charge de nous l'apprendre, pour voir que, quand Achille paraît,

Hector court se cacher dans les rangs des soldats [3],

et que, au moment où Agamemnon presse les Troyens et les poursuit jusqu'aux murs, Jupiter dérobe Hector pour le sauver à son aise. Le poëte lui-même semble se rire de la timidité de ce héros, lorsqu'il feint qu'Iris, envoyée par Jupiter, trouve Hector sous le hêtre, assis auprès des portes, et lui dit :

Oui, tant que tu verras aux premiers bataillons [4]
Combattre Agamemnon, pasteur des nations,
Furieux, renversant les guerriers sous les armes,
Abstiens-toi du combat.

Comment se peut-il faire que Jupiter ait donné cet indigne et lâche conseil, surtout à un guerrier qui ne combat plus et qui demeure dans le repos le plus complet? Et puis, quand le fils de Tydée, dont Minerve rend le casque étincelant de flammes, égorge tant de Troyens et met en fuite ceux qui résistent, que fait Hector? Il se tient loin de la mêlée : insensible à tous les reproches, il n'a pas le cœur de s'opposer aux Achéens victorieux, et colore son retour dans la ville du prétexte d'engager sa mère à aller supplier Minerve avec les femmes troyennes [5]. Encore s'il s'était prosterné lui-même avec le sénat dans le

[1] *Iliade*, XIV, 56.
[2] Dieu marin et prophète. Voyez le *Dict. myth.* de Jacobi.
[3] *Iliade*, XX, 379.
[4] *Iliade*, XI, 202.
[5] *Iliade*, VI, 269 et suivants.

vestibule du temple, ce serait un acte louable! Il convient, en effet, qu'un chef d'armée ou un roi, en sa qualité de prêtre et de prophète, ne manque jamais de rendre à la Divinité les honneurs qui lui sont dus, qu'il n'en néglige aucun, qu'il n'en remette point le soin à d'autres, et qu'il ne regarde pas ce service comme au-dessous de sa dignité.

13. Je ne crois pas dénaturer la pensée de Platon en en modifiant un peu l'expression et en disant que, pour tout homme et surtout pour un roi, de Dieu dépendent les circonstances qui font le bonheur; les autres hommes n'y peuvent rien : leur bonheur ou leur malheur rendrait son existence trop dépendante, et c'est ainsi que les choses sont disposées de la manière la plus heureuse pour sa vie[1]. Si on ne veut pas m'autoriser à changer ou à modifier le texte de Platon, à n'en pas altérer un seul mot, mais à en respecter l'intégrité comme celle d'un temple vénérable, je soutiendrai pourtant qu'on ne peut pas entendre autrement la pensée de ce philosophe. Ce qui est tien, dit-il, ce n'est pas le corps, ni les richesses, ni la noblesse, ni la gloire des aïeux : tout cela est une propriété individuelle de l'être, mais non pas l'être lui-même. L'être, ajoute-t-il, c'est l'esprit, c'est la sagesse, c'est, en un mot, le dieu qui vit en nous, et qui constitue, comme il le répète ailleurs, la forme essentielle de notre âme. Car Dieu nous a donné à chacun un génie, que nous disons résider dans la partie supérieure de notre corps, et qui nous attire de cette terre vers le ciel avec qui nous avons une commune origine. C'est vers ce point que chaque homme est entraîné, et non pas vers les autres hommes. Ceux-ci, voulant nous nuire et gêner notre essor, le peuvent quelquefois; quelquefois aussi, sans le vouloir, ils nous enlèvent de ce qui est à nous. Mais le fond demeure immuable, inaltérable, vu que l'excellent ne peut être altéré par le pire. Telles sont les idées qui ont servi de base à mon discours.

14. Peut-être trouvera-t-on que je sème des pensées platoniciennes sur la pauvreté de mon langage, comme du sel ou des paillettes d'or : l'un servant à rendre les aliments plus agréables, et l'autre plus aimable la vue des objets; deux qualités réunies dans les œuvres de Platon, qui, de fait, l'emportent sur les autres par le charme de l'oreille et par la vertu de nourrir et de purifier l'âme en lui plaisant. N'hésitons donc pas et ne nous

[1] Toute cette partie du texte est visiblement altérée.

préoccupons nullement du reproche d'intempérance que nous font ceux qui nous accusent de toucher à tout, comme les gourmands à tous les plats d'un festin, où leur impatience leur fait porter la main aux mets qu'on a servis. C'est un peu là ce qui semble nous arriver quand nous célébrons à la fois des louanges et des sentences, et lorsque, avant de suivre tranquillement le discours commencé, nous l'entrecoupons pour expliquer quelque maxime des philosophes. Nos critiques en ont été prévenus d'avance, et peut-être y reviendrons-nous plus tard.

15. Notre digression ainsi motivée, revenons à notre point de départ, comme des coureurs qui se sont avancés trop loin. Nous disions donc avec Platon que l'être lui-même c'est l'esprit, c'est l'âme : le corps n'est qu'une propriété individuelle. Voilà ce qu'il démontre dans son admirable ouvrage des *Lois*[1]. Maintenant, si l'on établit, d'après ce principe, que l'homme, pour lequel les circonstances qui font le bonheur dépendent de l'esprit et de la prudence et non pas des objets extérieurs, dont le bon ou le mauvais état rendrait son existence dépendante, a tout ce qu'il faut pour vivre heureux, on n'altère point le langage du philosophe, on ne le fausse point, on l'interprète et on l'explique comme il faut. Car ce n'est pas altérer le texte que de mettre le mot Dieu à la place du mot être. Et de fait, si le génie, qui réside en nous, impassible de sa nature, puisqu'il participe de celle de Dieu, quoi qu'il ait à souffrir et à supporter à cause de son union avec le corps, à ce point qu'il semble à bien des gens souffrir et s'anéantir avec lui, est représenté par ce philosophe comme dirigeant toute la vie de celui qui doit être heureux, que croyons-nous qu'il pense de cet être pur de tout mélange avec un corps terrestre, que nous nommons Dieu, à qui nous engageons tous les hommes à confier les rênes de leur existence, soit particulier, soit roi, vraiment digne de ce nom, et non pas soi-disant prince et faux souverain, mais qui, comprenant ce que c'est que Dieu et se rattachant à lui par la communauté d'origine, lui fait abandon de tout son pouvoir et lui confie, en homme prudent, toute la direction de son empire? Il y aurait impudence et folie à ne pas obéir à Dieu, dans la mesure de nos forces, si nous avons souci de la vertu. Or, on doit penser que c'est là ce qui est le plus agréable à Dieu. Cependant il faut aussi lui rendre un culte légitime et ne pas négliger l'hommage dû à l'Être suprême. Une piété profonde

[1] Voir les *Lois*, spécialement livres V, X et XII.

fait partie de la vertu, la religion étant fille de la justice, qui est elle-même une des formes les plus divines de l'âme : vérité qui n'a échappé à aucun de ceux qui ont traité ces sortes de matières.

16. Nous approuvons donc Hector de n'avoir pas voulu faire des libations les mains souillées de sang, mais nous regrettons qu'il soit rentré dans la ville et qu'il ait abandonné le combat pour exercer les fonctions, moins d'un chef d'armée ou d'un roi que d'un ministre, d'un serviteur idéen [1] ou du héraut Talthybius [2]. Mais ce n'était, comme nous l'avons dit tout d'abord, que le prétexte d'une fuite honorable. On voit que, quand il se mesure avec Ajax, il cède volontiers à la voix du devin qui lui conseille la réconciliation, et s'estime heureux de racheter sa vie par des présents [3]. En un mot, il poursuit bravement les fuyards, mais il n'entre pour rien dans leur fuite et dans la victoire, excepté lorsque, avec Sarpédon,

Il franchit le premier le mur des Achéens [4].

Craindrons-nous, faute d'exploits semblables, de comparer Hector avec l'empereur, afin de ne pas avoir l'air de mettre en parallèle de petites choses avec de grandes, des faits insignifiants avec des faits d'une haute valeur? ou bien oserons-nous entrer en lutte avec cet héroïque exploit? Dans le fait, ce mur construit sur le rivage n'avait pas coûté le temps d'une matinée tout entière : c'était une œuvre semblable à nos retranchements. Mais le mur élevé sur les Alpes était une antique forteresse que le tyran choisit pour asile après sa fuite, après l'avoir rajeunie à l'aide de fortifications nouvelles et y avoir laissé une nombreuse garnison de soldats aguerris. Lui-même s'en écartait peu et résidait dans une ville voisine [5]. C'est un marché italien, situé près de la mer, très-florissant et très-riche, qui sert d'entrepôt aux marchandises des Mysiens, des Péoniens et des peuplades italiennes qui habitent l'intérieur des terres. Jadis on les appelait, je crois, les Hénètes ; et aujourd'hui même que les Romains occupent leurs villes, ils conservent leur nom primitif avec une légère addition avant la première lettre ; c'est un ca-

[1] Les idéens ou dactyles étaient prêtres de Cybèle.
[2] Héraut d'Agamemnon, bien connu dans l'*Iliade*.
[3] Voyez *Iliade*, VI, 72 et suivants.
[4] *Iliade*, XII, 438.
[5] Aquilée.

ractère qui leur est propre : ils le nomment *ou*[1] et s'en servent souvent au lieu de *béta*, par une sorte d'aspiration et d'idiotisme de leur langue. C'est de là que vient le nom de toute cette nation. Quant à leur ville, elle a pris son nom, auquel elle attache une idée favorable, d'un aigle qui vola de la droite de Jupiter pendant qu'on travaillait aux fondations. Elle est bâtie au pied des Alpes, montagnes d'inégale hauteur, coupées de rochers escarpés, qu'on a grand'peine à franchir avec un chariot ou un attelage de mules. Elles commencent à la mer que nous appelons Ionienne, séparent l'Italie de l'Illyrie et de la Gaule, et se terminent à la mer Tyrrhénienne. Quand les Romains eurent subjugué tout le pays où se trouve la nation des Hénètes, quelques-uns des Ligures et une partie assez considérable des autres Gaulois, ils ne les empêchèrent pas de conserver leurs anciens noms, mais ils les forcèrent de s'agréger au reste des peuples italiens, et aujourd'hui toutes les nations qui habitent en deçà des Alpes, jusqu'à la mer Ionienne et Tyrrhénienne, sont comprises sous cette dénomination[2]. Au delà des Alpes, on trouve, à l'occident les Gaulois, au septentrion les Rhètes, du côté où sont les sources du Rhin et celles de l'Ister, dans le voisinage des barbares. Du côté de l'orient se dresse encore le mur des Alpes, ainsi que nous l'avons dit, et le tyran y avait placé une forte garnison. De cette manière, l'Italie est environnée tant par une chaîne de montagnes inaccessibles que par une mer limoneuse, où se jettent une infinité de fleuves, qui font de toute cette plage un marais semblable à ceux du littoral de l'Égypte. Cependant le génie de l'empereur l'en rendit maître et lui en fit forcer l'entrée.

17. Je n'ai pas besoin d'insister longuement sur les difficultés de la position, où l'on ne pouvait ni asseoir un camp, ni construire des retranchements près du fort, ni faire avancer les machines et les hélépoles[3], le pays manquant absolument

[1] Cette notation de son correspond, suivant le plus ou moins d'ouverture ou de contraction qu'on lui donne, à la lettre *U*, que les populations méridionales prononcent généralement *ou*, au V latin et français, ou bien au digamma éolique F, qui équivaut à la même lettre de l'alphabet français. Les Grecs modernes, comme leurs ancêtres, prononcent *Vita* la lettre que nous nommons *Bêta*, et substituent ainsi, comme les Gascons et les Espagnols, le *V* au *B*.

[2] *Italiotes* ou *Italiens*.

[3] Voyez la description d'une de ces machines dans Plutarque, *Marcellus*, chap. 15, et *Démétrius*, chap. 21.

d'eau, ou n'ayant que quelques minces filets autour de la forteresse. J'arrive à la prise elle-même ; et, si vous voulez me permettre de résumer tout en un mot, rappelez-vous l'expédition du roi de Macédoine chez les Indiens, qui habitaient cette fameuse roche au-dessus de laquelle ne pouvaient voler les oiseaux même les plus légers [1] ; souvenez-vous comment elle fut prise, et vous n'aurez plus rien à savoir, sinon qu'Alexandre perdit un grand nombre de Macédoniens à l'assaut de cette roche, tandis que notre chef et général, en ne perdant pas un tribun, pas un centurion, pas même un soldat de ses cadres, remporta une victoire sans tache et sans larmes. Hector, je le sais, et Sarpédon frappent beaucoup de guerriers sur le retranchement ; mais quand ils ont trouvé Patrocle qui fait des prodiges de valeur, l'un est tué près des vaisseaux, l'autre s'enfuit honteusement, sans emporter le corps de son ami. Tant il est vrai que c'était moins la réflexion que la force du corps, dont ils étaient si fiers, qui les avait poussés à cette irruption sur le retranchement. L'empereur, quand il faut de la vigueur et du courage, sait se servir des armes, mais il les subordonne à la prudence ; puis, quand il faut seulement de la prudence, il sait en user pour accomplir des actes plus glorieux que ceux qu'il eût exécutés avec le fer.

18. Et puisque mon récit me conduit de lui-même à faire ce que je désire depuis longtemps, à louer l'excellence du conseil et la prudence de l'empereur, il convient d'insister sur quelques-uns des faits que nous avons déjà touchés. La comparaison que nous avons précédemment établie entre les exploits des héros et les siens, autant que les petites choses peuvent se comparer aux grandes, suivons-en le parallèle. L'évidence en ma faveur résultera de l'examen des forces respectives et de la grandeur des préparatifs. D'une part on voit toute la Grèce en mouvement, une partie de la Thrace et de la Péonie, ainsi que les contrées soumises à la domination de Priam,

> Le pays de Lesbos, séjour plein de délices [2],
> Et la vaste Phrygie et l'immense Hellespont.

D'autre part, telle est la masse de nations qui combattent sous

[1] C'est la roche Aornos. Voyez notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, p. 108. — Cf. *Alexandriade* ou *Chanson d'Alexandre*, édition de La Villethassetz et Talbot, p. 70.

[2] *Iliade*, XXIV, 544.

les ordres de l'empereur et qui l'aident dans cette guerre, ou bien qui se rangent contre lui, qu'il y aurait folie, excès de ridicule, enfantillage réel à vouloir les compter. Mais plus les forces réunies ont été considérables, plus les faits accomplis ont été glorieux, si bien que les uns ne peuvent manquer de surpasser les autres. Pour le nombre, impossible de les comparer : Grecs et Troyens ne combattent si longtemps que pour une seule ville, sans que les Troyens puissent repousser les Achéens victorieux, et sans que les Grecs renversent le trône et la puissance de Priam. Dix années sont employées à cette lutte. L'empereur livre mille combats aux Germains des bords du Rhin ou près des ponts du Tigre et réduit à néant les forces et l'orgueil des Parthes, qui, voyant leur contrée dévastée, n'osent pas résister, mais laissent piller et brûler le pays compris entre le Tigre et le Lycus [1]. Vient ensuite la guerre contre le tyran, les flottes expédiées en Sicile et à Carthage, l'occupation des bouches de l'Éridan, la retraite de toutes les troupes de l'Italie, et, en troisième et dernier lieu, le combat livré près des Alpes Cottiennes où l'empereur conquit avec le plaisir de la victoire, la sûreté et la tranquillité de son empire, en forçant son ennemi vaincu à se faire justice lui-même et à s'infliger la punition due à ses forfaits.

19. Voilà le précis fidèle des œuvres de notre empereur; nous n'y avons rien ajouté, rien exagéré par adulation pour le placer au-dessus des autres; nous n'avons rien tiré de loin, ni fait violence à la ressemblance des actes, comme ceux qui arrangent les fables des poëtes, de manière à en faire des discours vraisemblables, ornés de fictions, et qui, partant d'un point obscur, d'une conjecture sans importance, essayent de nous convaincre que ces poëtes ont dit tout ce qu'ils leur font dire. Et cependant si aux noms des héros d'Homère on substituait celui de notre empereur, l'Iliade ne semblerait pas avoir été composée plus à leur louange qu'à la sienne.

20. Mais afin que, en ne m'entendant parler que de ses exploits et de ses succès à la guerre, vous ne le croyiez pas moins riche en talents d'un genre plus noble et plus estimé, par exemple son talent oratoire dans les harangues et dans les délibérations, sa supériorité dans tout ce qui se gouverne par l'esprit, la réflexion et la prudence, considérez les éloges que

[1] Le Lycus ou Leucus est un affluent du Tigre : il prend sa source dans le mont Niphate.

le poëte accorde à Ulysse et à Nestor; et, si vous trouvez l'empereur au-dessous d'eux, n'en accusez que son panégyriste; si, au contraire, il est placé justement au-dessus, nous avons d'autant plus le droit de le louer. Quand l'un de ses héros [1], au moment de la colère et de la querelle provoquée par la jeune captive, s'efforce de prendre la parole, il persuade si peu le roi et le fils de Thétis, que l'un dissout brusquement l'assemblée, et que l'autre, n'achevant pas même les sacrifices d'expiation qu'il fait en ce moment et ayant encore les yeux fixés sur le vaisseau des théores, envoie des hérauts vers la tente d'Achille, comme s'il eût craint, ce semble, que celui-ci, oubliant sa colère et changeant de sentiment, ne se repentît et ne réparât sa faute. Pour l'orateur d'Ithaque, réputé si habile, lorsqu'il essaye de persuader Achille en lui donnant de riches présents et en lui en promettant de plus riches encore, il fait si peu d'impression sur le cœur du jeune héros, que celui-ci est prêt à remettre à la voile, projet auquel il n'avait pas songé auparavant [2]. Il y a plus : tous ces beaux traits de finesse se bornent à des exhortations à la guerre, au conseil donné par Nestor de construire un retranchement, mesure insignifiante et digne d'un vieillard. En effet, cette construction ne fut d'aucune utilité aux Grecs, mais le retranchement achevé, ils furent plus facilement vaincus par les Troyens. Et cela est tout naturel. Jusque-là ils s'étaient considérés comme étant eux-mêmes un solide rempart pour leurs vaisseaux; mais quand ils eurent vu ce mur dressé devant eux, défendu par un fossé profond et garni de palissades aiguës, ils se relâchèrent et perdirent de leur énergie par un excès de confiance dans le retranchement.

21. Toutefois adresser des reproches aux Grecs et les convaincre d'une faute, ce n'est pas louer dignement notre empereur. Mais quiconque, ce me semble, en rappelant ses grandes actions, montre qu'elles ne sont pas l'effet du hasard, d'une aventure, d'une ardeur irréfléchie, mais d'un dessein prémédité et d'un plan suivi, celui-là loue convenablement la sagesse du prince. Faire ici l'énumération des harangues qu'il a prononcées dans toutes les réunions, devant l'armée, le peuple ou le sénat, exigerait un trop long discours. Qu'on me permette d'en citer une seule, et rapprochez, je vous prie, la harangue du fils de

[1] Nestor. Voyez *Iliade*, I, 254.

[2] Voyez *Iliade*, IX.

Laërte, retenant les Grecs qui s'élancent pour mettre à la voile et rallumant en eux l'ardeur de combattre, du discours de l'empereur en Illyrie, dans l'assemblée où se trouvait ce vieillard [1], à qui son caractère mobile comme celui de l'enfance fit oublier ses serments et sa foi, jusqu'à se déclarer ennemi de son sauveur et de son bienfaiteur, traiter avec un ennemi intraitable [2], et se révolter contre le souverain. Celui-ci rassemble une armée, et s'avance jusqu'aux frontières de la province, dans le dessein d'en barrer le passage. Là, les deux armées s'étant réunies, il devient nécessaire de convoquer une assemblée : on érige une tribune élevée, autour de laquelle se rangent la masse des hoplites, les hommes de trait, les archers, les cavaliers avec leurs chevaux équipés et les enseignes des légions. L'empereur y monte accompagné de celui qu'il a eu jusque-là pour collègue [3] : il n'a ni lance, ni bouclier, ni casque, mais seulement ses habits ordinaires : pas un des doryphores ne le suit ; il se tient seul debout à la tribune, confiant dans la gravité de son éloquence. Car il est bon artisan de paroles, non qu'il taille et qu'il polisse ses mots ou qu'il arrondisse ses périodes, comme les rhéteurs élégants ; mais sa diction est grave et pure ; il sait user à temps des expressions qui pénètrent dans l'âme non-seulement des gens instruits et éclairés, mais des ignorants capables d'entendre et de comprendre ce qu'on leur dit. Le fait est qu'il enlève des milliers d'hoplites, vingt mille cavaliers, des nations belliqueuses, un pays fertile, et cela, non par la contrainte, ni en faisant des prisonniers, mais en gagnant des cœurs qui cèdent et qui sont prêts à se soumettre à sa volonté. Voilà une victoire bien plus glorieuse que celle des Spartiates [4] ; car, cette dernière ne fut sans larmes que pour les vainqueurs, l'autre ne coûta pas une larme même aux vaincus. Le personnage, qui avait pris le masque de la royauté, descend de la tribune, en voyant sa cause perdue, et remet la pourpre à l'empereur comme une restitution de famille. De son côté, l'empereur lui accorde des biens plus considérables que Cyrus n'en avait accordé, dit-on, à son aïeul [5]. Il lui donne, avec la vie sauve,

[1] Vétranion.

[2] Magnence.

[3] Vétranion.

[4] Allusion à la *bataille sans larmes*, gagnée par Archidamus, roi de Sparte, sur les Arcadiens.

[5] Astyage.

l'aisance qu'Homère juge convenable aux hommes qui ont passé la jeunesse :

> Des bains, des aliments, un lit doux et commode [1],
> C'est ce que la vieillesse a le droit d'obtenir.

22. Pour ma part, j'aurais plaisir à rappeler les paroles prononcées par l'empereur et je n'hésiterais point à reproduire ce beau discours. Mais le respect, il faut le dire, me défend d'y rien changer et de vous en interpréter le sens. Je ferais une faute grave en les altérant et je rougirais d'en être convaincu, s'il se trouvait quelqu'un, qui, ayant lu cette harangue ou l'ayant entendue, se la rappellerait et exigerait que j'en rendisse non-seulement les idées, mais toutes les beautés dont elle est parée dans la langue maternelle. Homère n'eut point semblable crainte, en rapportant des discours plusieurs générations après l'événement. Il ne restait plus aucune trace des harangues prononcées dans les assemblées; et le poëte savait bien qu'il discourrait et haranguerait mieux que ses héros. Vouloir les imiter eût été ridicule, indigne d'une âme libre et généreuse. Cependant tous ces merveilleux hauts faits, dont un peuple immense fut spectateur, et dont la mémoire s'est conservée de bouche en bouche chez une nation capable d'en apprécier la valeur, d'en juger sainement la bonne ou la mauvaise portée, et de les louer avec justesse, vous les avez entendu souvent redire par d'éminents sophistes [2], par des poëtes inspirés du souffle des Muses. Aussi nous vous avons sans doute importunés à cet égard : vous en êtes rassasiés : vos oreilles en sont pleines : et il ne manque pas de poëtes qui chantent ces combats et ces victoires d'une voix non moins éclatante que celle des hérauts d'Olympie. Mais c'est vous-mêmes qui produisez cette foule de panégyristes, en les écoutant volontiers. Or, cela n'a rien d'étonnant. Ils ont les mêmes idées que vous au sujet de ces têtes illustres, et ce sont vos propres pensées qu'ils habillent, comme d'un vêtement brodé, où se dessinent leurs phrases, où s'épanouissent les figures et les rhythmes les plus agréables, qui leur donnent à vos yeux un certain air de nouveauté. Vous les écoutez avec complaisance, vous croyez que leurs éloges sont justes et vous dites qu'ils sont dans le vrai. Mais est-ce

[1] *Iliade*, XXIV, 253.

[2] Les poésies d'Homère servaient souvent de texte aux discours des rhéteurs. Voyez notre thèse latine *De ludicris apud veteres laudationibus*, p. 26.

bien la vérité? Peut-être en est-il autrement, et, pour notre part, nous ignorons ce qu'il en est.

23. Je sais que Socrate l'Athénien (vous avez tous entendu parler de cet homme, de sa renommée et de sa sagesse proclamée par la Pythie [1]), ne faisait pas consister son propre bonheur ni le bonheur et la félicité des autres à posséder d'immenses domaines, de vastes pays contenant de nombreuses nations grecques ou des peuples barbares plus nombreux encore, à pouvoir percer le mont Athos, à jeter un pont de bateaux d'un continent à l'autre pour traverser la mer à volonté, à subjuguer des nations, à prendre des îles d'un coup de filet, à brûler mille talents d'encens dans un sacrifice [2]. Il ne louait donc ni Xerxès, ni tout autre roi de Perse, de Lydie ou de Macédoine, ni stratége des Grecs, à l'exception d'un petit nombre, qu'il savait amis de la vertu, se complaisant dans le courage joint à la prudence, aimant la sagesse alliée de la justice. Les hommes fins, avisés, bons généraux, ou parleurs élégants et habiles à convaincre la multitude, dans lesquels il ne voyait que quelques parcelles de vertu, il n'en faisait qu'un médiocre éloge. Son jugement est confirmé par la foule des hommes sages et vertueux, qui ont compté les uns pour rien, les autres pour peu de chose tous ces avantages qu'on admire et qu'on envie. Si par hasard cette opinion est la vôtre, j'ai la crainte quelque peu fondée de vous avoir traités dans tout ce que j'ai dit plus haut comme de véritables enfants et d'avoir agi comme un sophiste ridicule et ignorant, qui professe un art auquel je me confesse tout à fait étranger. Je dois vous faire ici cet aveu, moi qui veux vous soumettre des louanges véridiques, et telles que vous êtes dignes de les entendre, dussent-elles vous paraître mal ébauchées et de beaucoup inférieures à celles que d'autres ont déjà prononcées. Mais si vous approuvez, comme je l'ai déjà insinué, les auteurs de ces panégyriques, vous me laissez le champ libre; car vous ne me trouverez pas étrange, et lors

[1] Voyez Xénophon, *Mém. sur Socrate* et *Apologie*; Platon, *Apologie de Socrate*.

[2] Datis, un des lieutenants de Darius, chargé par ce roi de se saisir de tous les Érétriens et de tous les Athéniens, fit faire à ses nombreux soldats, se tenant tous par la main, une sorte de chaîne ou de filet qui prit tous les Érétriens. Voyez Platon, *Ménéxène*, chap. 10, et *Lois*, liv. III; — Hérodote, liv. VI, chap. 94, dit un mot de ce fait, mais il met aussi sur le compte de Datis la dépense de trois cents talents d'encens brûlé sur l'autel d'Apollon de Délos.

même, ce me semble, que je serais inférieur à beaucoup d'autres, je ne serai pas tout à fait à dédaigner, comparé à moi-même, et je n'aurai pas l'air d'avoir entrepris l'impossible.

24. Pour vous, il ne vous est sans doute pas facile de ne pas croire au témoignage de ces hommes sages et divins [1], qui, tout en ayant un enseignement personnel, s'accordent sur le point capital de louer unanimement la vertu. Or, ils disent qu'elle a ses racines dans l'âme, qu'elle la rend heureuse, reine souveraine, apte à la conduite des États ou des armées, magnanime et vraiment riche : non qu'elle possède l'or de Colophon [2]

Et tout ce que contint le marbre du parvis [3],

à l'époque de la paix antique et lorsque florissaient les affaires de la Grèce, ni les nations opulentes, les pierres de l'Inde, et des milliers de plèthres de terrain ; mais elle a le meilleur et le plus divin des trésors, celui qui surnage au naufrage, que l'on porte avec soi sur l'agora, au milieu du peuple, dans sa maison, dans les déserts, au milieu des voleurs, à l'abri de la violence des tyrans. Car il n'y a rien d'assez puissant pour le ravir de force et pour l'arracher une fois qu'on le possède. Ce trésor, selon moi, est pour l'âme ce que la lumière est pour le soleil. Souvent des hommes ont pillé le temple du soleil et se sont enfuis après en avoir dévasté les offrandes. Les uns en ont été punis ; d'autres ont échappé au châtiment, parce qu'on les a crus incorrigibles. Mais personne n'a privé le soleil de sa lumière, pas même la lune lorsque, dans ses conjonctions, elle passe sous le même cercle que lui, ou que, nous interceptant ses rayons, elle nous fait parfois, comme l'on dit, voir la nuit en plein jour. A son tour, le soleil ne se dépouille point de sa lumière, ni quand il éclaire la lune en opposition avec lui et qu'il lui communique quelque chose de sa propre nature, ni quand il remplit ce vaste et admirable univers de jour et de clarté [4]. C'est ainsi que l'homme de bien en communiquant à un autre sa vertu ne semble rien perdre de la sienne : tant ce

[1] Notamment Socrate et Platon.

[2] Ville d'Asie où était un oracle d'Apollon, dont la richesse était devenue proverbiale.

[3] *Iliade*, IX, 404.

[4] Je lis αὐγῆς, au lieu de αὐτήν ou αὐτῇ, suivant la conjecture du P. Petau.

trésor est divin, tant il est beau ; tant est vraie la parole de l'hôte athénien [1], quel qu'ait été ce grand homme : « Tout l'or enfoui sous la terre ou placé à sa surface ne peut se comparer à la vertu. »

25. Ne craignons donc pas désormais d'appeler riche quiconque la possède : je dis même appelons-le, si vous le voulez bien, seul noble et seul roi entre tous les hommes. Car si la noblesse est préférable à une naissance obscure, la vertu est préférable à toute autre disposition de l'âme qui n'est point vertueuse. Et qu'on ne croie pas que je chicane sur les mots et que je force leur signification habituelle. Le vulgaire, en effet, appelle nobles les familles enrichies depuis longtemps. Mais il est absurde qu'un cuisinier, un cordonnier, ou, ma foi! même un potier, qui s'est acquis de la richesse par son industrie ou par toute autre voie, ne passe point pour noble aux yeux de la multitude, tandis que, si son fils, qui reçoit de lui son héritage, le transmet à ses descendants, ceux-ci seront fiers de leurs titres et rivaliseront de noblesse avec les Pélopides et les Héraclides. Au contraire, si un homme, issu de parents illustres, descend à un genre de vie opposé à son origine, il n'aura plus le droit de se glorifier de sa noblesse. Eh quoi! l'on refusait d'inscrire au rang des Pélopides ceux qui ne portaient pas sur leurs épaules la marque distinctive de cette famille [2], et l'on dit que, dans la Béotie, la lance gravée sur les Spartes, au sortir de la motte de terre qui les avait enfantés et nourris [3], resta pendant longtemps le signe caractéristique de cette race. Et nous croirions qu'il n'y a point dans nos âmes quelque signe pareil, qui nous fasse connaître nos parents et qui nous réponde de la légitimité de notre naissance! On dit qu'il existe chez les Celtes un fleuve, juge infaillible de cette légitimité, et qu'il ne se laisse fléchir ni par les cris des mères, qui veulent dissimuler leur faute et cacher leur déshonneur, ni par les pères, qui attendent, en tremblant pour leurs femmes et leurs fils, un suffrage véritable et sincère [4]. Chez nous on ne juge que d'après la richesse, on ne juge que d'après la beauté du corps, et la noblesse des aïeux est une ombre extérieure qui empêche de

[1] Voyez Platon, *Lois*, liv. V, au commencement.

[2] C'était une épaule d'une blancheur éclatante.

[3] Spartes, Σπαρτοί, de σπείρω, *semer*, nom que les mythologues donnent aux guerriers nés des dents du dragon, semées par Cadmus.

[4] Sur cette épreuve du Rhin, voyez la lettre XVI.

voir et de regarder l'âme. Cependant, comme c'est par elle que nous différons des autres animaux, il serait tout simple de ne juger que par elle de la noblesse. Voilà ce que me paraissent avoir merveilleusement compris, par une visée naturelle et non pas factice comme la nôtre, par une philosophie née du bon sens et non pas d'un vain artifice, les anciens qui disent Hercule fils de Jupiter, et qui regardèrent comme dignes de la même gloire les deux fils de Léda, le législateur Minos, le Crétois Rhadamanthe, et d'autres encore qu'ils ont célébrés pour s'être élevés au-dessus des hommes que la nature leur avait donnés pour pères. En effet, ils considéraient en eux l'âme, les actions, et non pas leurs immenses richesses, blanchies, en quelque sorte, par le temps, ni un pouvoir transmis par leurs aïeux ou par leurs bisaïeux. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, étaient issus de parents illustres, mais ils durent à l'excellence de leur vertu d'être entourés d'honneurs et d'hommages et regardés comme fils des dieux. Ce qui rend le fait évident, c'est que, ne connaissant pas la parenté de quelques autres, ils leur assignèrent une origine céleste par égard pour leur vertu. Il ne faut donc pas croire ceux qui disent que les anciens, séduits par l'ignorance, ont inventé ces mensonges au sujet des dieux. Car en admettant qu'ils se soient trompés sur les autres dieux ou démons, en prêtant des figures et des formes humaines à des êtres dont la nature invisible échappe à nos sens et est à peine perceptible pour l'esprit à cause de leur origine commune, il ne s'ensuit pas qu'ils aient commis la même erreur à l'égard des dieux visibles, quand ils appellent Aétès fils du Soleil; un autre, fils de l'Étoile du matin, et ainsi du reste. Comme je l'ai dit, ils veulent nous amener à nous faire une idée juste de la noblesse, et à donner hardiment le nom de noble à quiconque, né de parents vertueux, se montre leur égal; à donner Jupiter pour créateur et pour père à tout homme riche de vertus que n'eut pas celui dont il tient le jour; à ne point le placer dans un rang inférieur à ceux qui, sortis de parents vertueux, ont marché sur leurs traces; à classer parmi les bâtards celui qui, né de parents bons, est devenu pervers, et à ne jamais appeler nobles les fils d'un père dépravé et qui lui ressemblent, fût-il riche de dix mille talents, comptât-il parmi ses aïeux des princes, et même vingt dynasties princières, eût-il à étaler des victoires aux jeux olympiques et pythiques ou bien dans les combats guerriers, les plus brillantes

de toutes, et cela en plus grand nombre que n'en remporta le premier des Césars, et puis les fossés de l'Assyrie[1], les murailles de Babylone, les pyramides d'Égypte et tant d'autres monuments de richesse, de somptuosité et de luxe qui ne prouvent que l'ardeur ambitieuse de jeter dans ces dépenses la fortune dont on dispose. Vous n'ignorez pas, en effet, que ce n'est ni la richesse ancienne ou nouvellement acquise qui fait un empereur, ni le manteau de pourpre, ni la tiare, ni le sceptre, ni le diadème, ni le trône héréditaire, ni de nombreux hoplites, ni des milliers de cavaliers, ni tous les peuples s'unissant pour le déclarer leur souverain; parce qu'ils ne peuvent lui donner la vertu, mais une puissance aussi heureuse pour celui qui la reçoit que pour ceux qui la confèrent. Et de fait, l'homme élevé à cette haute dignité est dans une situation pareille à la légende tragique de Phaéthon. Inutile d'ailleurs de citer d'autres exemples à l'appui de mes paroles : la vie est remplie de semblables catastrophes et de discours qu'elles ont produits.

26. Si vous trouvez étonnant que nous refusions le beau, le divin titre de nobles à ceux qui possèdent un vaste territoire, qui règnent arbitrairement sur des milliers de peuples, mais qui ne font preuve dans le jugement de leurs sujets ni d'intelligence, ni de sagesse, ni des qualités compagnes de cette vertu, sachez que ces hommes ne sont point libres, quand même rien dans le présent ne leur ferait obstacle et n'entraverait leur volonté, quand ils repousseraient les agressions de leurs ennemis, ou quand, les attaquant eux-mêmes, ils se montreraient redoutables et invincibles. Se refuse-t-on à croire ce que je dis, nous ne manquerons pas d'éclatants témoignages soit chez les Grecs, soit chez les barbares, qui, après avoir livré de nombreux et sanglants combats, dont ils sont sortis vainqueurs, après avoir subjugué des nations auxquelles ils ont imposé des tributs, ont été, plus honteusement qu'elles, les esclaves de leurs passions, de leur mollesse, de leur débauche, de leur violence, de leur injustice. Jamais homme sensé ne leur donnera le nom de forts, quelque célèbres, quelque brillants qu'ils soient par la grandeur de leurs exploits. On n'est fort, on n'est magnanime que par la vertu. Quiconque se laisse maitriser par les passions, emporter par la colère, ou par les désirs de tout genre, subjuguer et dominer par les moindres faiblesses, celui-là n'est point fort, il n'a rien d'une trempe virile. Laissons-le se

[1] Voyez plus loin, page 108.

prévaloir d'une vigueur comparable à celle des taureaux, des lions ou des léopards, à moins que, privé même de cet avantage et semblable aux frelons, il ne tire profit des travaux des autres, n'étant lui-même qu'un soldat mou, lâche et efféminé. Assurément un tel homme manque non-seulement de la vraie richesse, mais de ces biens acquis avec grand'peine, enviés, désirés, pour la possession desquels tant d'âmes, tenues en suspens, affrontent mille maux, mille dangers, prêtes, chaque jour, en vue du gain, à braver le péril des mers, à trafiquer, à brigander, à usurper des tyrannies. Car ils ne vivent que pour acquérir toujours, manquant toujours de tout, sauf les objets nécessaires à la vie, le manger, le boire, le vêtement, richesse que la nature a bien voulu répartir à tous les êtres, et dont elle n'en prive pas un seul, oiseau, poisson, bête sauvage, homme tempérant. Mais ceux que trouble le désir des richesses ou la triste passion de l'amour, sont condamnés à une faim perpétuelle et à vivre beaucoup plus malheureux que ceux qui n'ont pas les aliments de chaque jour. Ces derniers, en effet, après avoir satisfait leur appétit, trouvent la paix et la fin de leur souffrance. Pour eux pas de journée agréable, quand elle s'écoule sans profit, pas de nuit qui leur amène le sommeil, et qui, en délassant leurs membres [1] et en chassant les soucis, donne un peu de repos à leur folle douleur. Au contraire, elle tourmente et torture leur âme, préoccupée de calculer et de supputer leurs richesses. De tels hommes ne pourraient être délivrés de leurs passions, et de la honte qui en est la suite, ni par les trésors de Tantale, ni par ceux de Midas, ni par le plus grand et le plus absolu des pouvoirs, celui des démons. N'avez-vous pas entendu dire que Darius, monarque des Perses, qui n'était pas dans une condition mercenaire, épris d'un fol amour pour les richesses, poussait la passion jusqu'à fouiller les tombeaux des morts et à grever ses peuples d'impôts? Aussi se fit-il un nom fameux parmi les hommes. Les notables persans lui donnèrent un surnom qui équivaut au mot Sarambe [2] chez les Athéniens.

27. Mais il me semble que mon discours, entraîné comme par la pente de la route, s'emporte sans ménagement et par

[1] Voyez Homère, *Odyssée*, XX, 57; XXIII, 343.

[2] Voyez Hérodote, liv. III, chap. 89 et suivants. — D'après Platon, *Gorgias*, chap. LXXIV, l'Athénien Sarambe était un marchand frauduleux qui s'était enrichi par des escroqueries.

une impulsion mal réglée à critiquer les mœurs des hommes. Il ne faut pas lui permettre d'aller plus loin. On ne doit lui demander que l'image possible d'un homme de bien, ayant un cœur de roi, un caractère magnanime. Et d'abord son premier devoir est la piété, le respect du culte des dieux, puis un amour religieux, un sentiment tendre envers ses parents soit vivants, soit morts, de la bienveillance pour ses frères, de la vénération pour les dieux de la famille, de la douceur, de l'aménité à l'égard des serviteurs et des étrangers. Tout en voulant plaire aux siens, il prend un soin équitable des intérêts de tous. Il aime la richesse, non celle qui se pèse au poids de l'or et de l'argent, mais celle qui est pleine d'une vraie bonté pour les amis et d'une complaisance sans flatterie. Ferme et courageux de sa nature, il n'aime point la guerre et il déteste les discordes civiles. Mais si ces malheurs arrivent soit par l'effet du hasard, soit par la méchanceté des hommes, il les supporte bravement et les repousse avec force, poursuivant son œuvre jusqu'à la fin et ne cessant de lutter qu'après avoir renversé toutes les forces de ses ennemis et les avoir entièrement domptés. Quand ses armes ont été victorieuses, il dépose son épée meurtrière, et regarde comme un crime de tuer et d'égorger celui qui ne se défend plus. Naturellement ami du travail, doué d'une grande âme, il s'associe aux travaux des autres, ne craint point d'en prendre la plus large part, et partage avec eux les récompenses des dangers : non qu'il ait à cœur et qu'il se réjouisse de posséder plus d'or et d'argent que les autres, ni des maisons de plaisance luxueusement ornées, mais il veut faire du bien à tous et répandre ses faveurs sur ceux dont le besoin les réclame. Telles sont les qualités d'un roi, digne de ce nom. Ami des citoyens, ami des soldats, il soigne les premiers comme un berger qui veille à ce que son troupeau devienne florissant et vigoureux, en paissant dans des pâturages abondants et tranquilles, et il ne perd jamais de vue les seconds, les exerçant au courage, à la force, à la douceur, et les regardant comme des chiens de bonne race, vaillants gardiens de ses brebis, comme des compagnons de ses entreprises, des défenseurs du peuple, et non pas des ravisseurs et des pestes de son troupeau ; vrais loups, chiens de la pire espèce, qui, oubliant leur naturel et leur éducation, se font, au lieu de sauveurs et de protecteurs, des fléaux redoutables. Cependant il ne les souffre pas endormis, oisifs, mal aguerris : de tels gardiens auraient

besoin d'être gardés eux-mêmes, mais il ne les veut pas rebelles à leurs chefs. Il sait que, avant toute chose et sans autre ressource, la discipline suffit pour triompher à la guerre. Il accoutumera ses soldats à supporter tous les travaux, à se montrer durs et sans mollesse, convaincu qu'il n'y a pas grand secours à attendre d'un gardien qui fuit le travail, qui ne sait pas le supporter et qui ne résiste pas à la fatigue. Et pour cela, il ne se bornera point à exhorter, à louer de tout cœur les bons soldats, à récompenser ou à punir avec une fermeté inexorable, agissant par la persuasion ou par la contrainte, il commencera tout d'abord par se montrer tel qu'il veut qu'on soit, s'abstenant de tout plaisir, ne souhaitant ni peu ni beaucoup la richesse, et n'en dépouillant point ses sujets, ne cédant jamais au sommeil et détestant l'oisiveté. Car il est nul, en vérité, et il ne sert de rien à personne, l'homme qui dort, ou qui, éveillé, a l'air d'être endormi. Ses sujets, j'en suis sûr, lui seront constamment soumis à lui et à ses magistrats, si on le voit obéir à ses excellentes lois et se soumettre à ses justes décrets, s'il accorde en tout la prééminence à la partie de son être vraiment royale et souveraine, et non point à la passion et au dérèglement.

28. Quant à la constance et à la patience dans la guerre, à l'énergie sous les armes ou dans les exercices pratiqués en temps de paix pour servir de prélude aux luttes avec l'étranger, qui donc saurait mieux y exhorter que celui qui s'y montre infatigable et dur comme le diamant? Est-il, en vérité, pour le soldat accablé de fatigue un spectacle plus agréable que celui d'un empereur frugal, qui prend part à ses travaux, s'y met avec cœur et l'y invite, plein de sérénité et de courage au milieu des dangers, de gravité et de prudence, quand tout est sûr? Car les sujets prennent aisément l'attitude de timidité ou de hardiesse qu'ils voient à leur chef. Il ne lui importe pas moins, outre ce que nous avons dit, de pourvoir à l'abondance des vivres de sorte que jamais ses soldats ne manquent du nécessaire. Et de fait, il arrive souvent que les plus fidèles gardiens, les meilleurs surveillants d'un troupeau, pressés par la faim, s'irritent contre les pasteurs, et que, en les voyant de loin, ils aboient et n'épargnent même pas les brebis. Tel est le bon général. Dans la cité, son influence salutaire et bienfaisante ne consistera pas seulement à repousser les dangers extérieurs, à marcher et à lutter contre les barbares voisins, mais en

étouffant les séditions, les mauvaises mœurs, le luxe et la débauche, il apportera un remède aux plus grands maux. Prompt à écarter la violence, l'illégalité, l'injustice, le désir de trop avoir, les querelles qui en sont les conséquences et les émeutes qui ne conduisent à rien de bon, il ne les laissera point commencer, ou, si elles éclatent, il s'efforcera de les anéantir et de les exterminer de son empire. Il ne fermera pas plus les yeux sur le citoyen qui manque à la loi ou qui fait abus de la force que sur l'ennemi qui franchit ses retranchements. Gardien zélé des lois, il n'en sera que meilleur législateur, si l'occasion et la fortune l'exigent, et jamais aucun prétexte ne le décidera à introduire quelque loi mensongère, fausse et bâtarde au milieu des lois établies, pas plus qu'un être servile et dégénéré parmi ses propres enfants. Il n'aura souci que du droit et de la justice, et ni parents, ni alliés, ni amis n'obtiendront de lui aucune faveur aux dépens de l'équité. Car il a pour principe que la patrie est un foyer commun pour tous, une mère plus ancienne et plus sainte que les amis et les parents, plus chère que des frères, des amis et des hôtes : en enfreindre les lois et y substituer la violence est, à son avis, un sacrilége plus grand qu'un attentat sur les trésors des dieux. La loi, en effet, est fille de la justice : c'est l'offrande sacrée et vraiment divine du souverain dieu. Jamais homme doué de raison ne la dédaignera, ne la foulera aux pieds ; mais, accomplissant tout avec justice, il honorera volontiers les bons et punira les méchants suivant son pouvoir, avec l'espoir de les guérir, comme un habile médecin.

29. Il y a deux sortes de délits, les uns offrant une espérance d'amélioration et n'excluant point encore l'influence des remèdes, les autres laissant le délinquant sans guérison. Contre ceux-ci les lois ont inventé la peine de mort, comme expiation du mal, moins pour le méchant lui-même que pour l'utilité des autres. Il faut qu'il y ait deux sortes de jugements. Le roi s'attribuera la connaissance et la cure des délits guérissables, mais il s'abstiendra, autant que possible, de prononcer sur les autres, et surtout il ne touchera jamais de plein gré aux jugements, où la loi frappe de mort ou d'amende ceux qu'elle a condamnés. S'il porte une loi sur ces matières, il retranchera des peines ce qu'elles peuvent avoir de violence, de rigueur et d'amertume, les faisant appliquer par des hommes sages, qui, toute leur vie, ont donné, dans les tribunaux, une preuve éclatante de leur justice, et qui n'iront jamais, soit emporte-

ment, soit ardeur irréfléchie, après une délibération de quelques instants du jour et peut-être même sans délibération aucune, déposer une boule noire contre un citoyen. Quant au prince lui-même, il ne doit avoir ni le glaive en main pour en frapper un citoyen, eût-il commis les derniers crimes, ni l'âme armée d'un aiguillon, comme nous voyons la reine elle-même des abeilles privée de cette arme par la nature. Mais pourquoi considérer les abeilles? Ayons plutôt l'œil, je le demande, sur le roi des dieux, dont un vrai prince doit être l'organe et le ministre. En effet, tout ce qu'il y a de biens, purs du mélange d'éléments contraires et créés pour l'utilité commune des mortels, est venu et provient encore de ce divin auteur, tandis qu'il n'a point produit de maux, ni présidé à leur existence; il les a bannis du ciel, et, quand il les a vus se répandre sur la terre et s'attacher à la colonie d'âmes venues d'en haut, il a préposé, pour les juger et pour les détruire, et ses fils et leurs descendants. Or, parmi ces fils, les uns sont les sauveurs et les protecteurs du genre humain; les autres des juges inexorables, qui infligent un châtiment sévère aux hommes vivants ou dégagés des liens du corps; d'autres, exécuteurs des vengeances et bourreaux des condamnés, constituent la tribu des démons pervers et insensés.

30. Voilà ce que doit imiter un prince généreux et ami de la Divinité, et si, avec son amitié, il veut communiquer ses vertus, il doit distribuer les dignités à chacun suivant ses facultés naturelles ou acquises : à l'homme courageux, entreprenant, doué d'un grand cœur et de prudence, les emplois guerriers, afin qu'il puisse user au besoin d'esprit ou de vigueur; à l'homme juste, doux, philanthrope et facilement sensible à la pitié, le gouvernement des affaires civiles, fondées sur des contrats réciproques, ménageant ainsi un secours aux faibles, aux simples et aux pauvres contre les puissants, les trompeurs, les fourbes et les hommes qui abusent de leur richesse pour commettre des violences et se rire de la justice. Enfin à celui qui participe de ces deux caractères, il doit accorder plus d'honneur et plus de pouvoir qu'à tout autre citoyen, lui confiant, avec autant d'équité que de sagesse, le jugement des délits que suivent un châtiment et une punition légitime dans l'intérêt des opprimés. Car un tel juge, après avoir prononcé une sentence impartiale avec ses assesseurs, en laissera l'exécution au bourreau; et ni l'excès du zèle, ni la

faiblesse de l'âme ne le fera dévier des principes naturels de la justice. Tel me semble devoir être le premier magistrat de la cité, résumant en lui les bonnes qualités des deux autres et évitant comme des défauts ce qu'il y a d'excessif dans chacun de ceux que nous venons de désigner.

31. Quant au prince, voyant tout par lui-même, dirigeant et conduisant les hommes préposés aux grands emplois, aux fonctions importantes et qui partagent avec lui le soin des affaires, il doit exiger qu'ils soient bons et le plus possible semblables à lui. Il ne les choisira donc pas tout simplement et au hasard : il ne voudra pas être un appréciateur moins habile que les essayeurs de pierres précieuses, d'or ou de pourpre [1]. Ces gens-là n'ont pas qu'un seul moyen de faire leur épreuve, mais connaissant bien, à ce qu'il semble, la perversité multiple et rusée de ceux qui veulent les tromper, ainsi que leurs procédés frauduleux, ils s'en gardent de tout leur pouvoir et y opposent les ressources de leur art. De la même manière, le prince, convaincu de la malice des hommes, laquelle n'est ni moins souple, ni moins artificieuse, et dont le plus fâcheux des moyens est de mentir sous le masque de la vertu et de tromper les gens qui n'y voient pas très-clair ou qui ne se donnent pas la peine de se livrer à un long examen, se gardera bien de s'en laisser imposer. Mais une fois qu'il aura fixé son choix, et qu'il se sera entouré des hommes les plus probes, il pourra s'en rapporter à eux pour la nomination des offices subalternes. C'est ainsi qu'il établira les lois et les magistrats.

32. Pour ce qui est du peuple, il ne souffrira pas que les habitants des villes soient insolents, ni qu'ils manquent des choses nécessaires ; et il veillera à ce que les habitants des campagnes, qui vivent en labourant ou en plantant la terre, apportent à leurs gardiens et à leurs défenseurs la nourriture, le salaire et les vêtements convenables. Tous alors, dédaignant les palais assyriens, les pompes magnifiques et dispendieuses, vivront dans une paix profonde, à l'abri des attaques des ennemis extérieurs ou de ceux du dedans. Ils aimeront, comme un bon génie, l'auteur de tous leurs biens, béniront le ciel de le leur avoir donné ; et leurs vœux sincères, partant non des lèvres, mais du fond de l'âme, appelleront sur lui toutes les prospé-

[1] Sur la différence de la pourpre de Sidon et celle d'Italie voyez Horace, liv. I, Ép. xi, v. 26.

rités. Les dieux, à leur tour, devanceront leurs prières, et, tout en lui accordant d'abord les dons du ciel, ne le priveront pas des biens humains. Enfin, quand la fatalité l'aura fait succomber au mal et aux chances incurables de la vie, ils le recevront dans leurs chœurs et dans leurs festins, et répandront sa gloire parmi tous les mortels. Voilà les vérités que j'ai souvent entendues de la bouche des sages, et ce que la raison me persuade puissamment. Peut-être ai-je employé, pour vous les exposer, plus de temps que je n'en aurais dû consacrer à ce discours, mais moins, je pense, que ne le comportait la matière. Ainsi, quiconque aura pris la peine de m'écouter avec attention, verra nettement que je n'ai rien avancé de faux. Il y a encore une autre cause de ma prolixité, qui, sans se rattacher étroitement à celle que j'ai exposée, convient mieux peut-être à mon discours actuel. Je ne doute pas que vous ne soyez prêts à l'écouter avec intérêt.

33. Mais, d'abord, revenons un peu à ce que nous avons dit plus haut, lorsque nous avons cessé de poursuivre notre récit. Nous disions que les auditeurs qui aiment les vrais éloges ne doivent pas considérer les avantages que la fortune accorde parfois même aux méchants, mais les habitudes de l'âme et la vertu, qui ne peut appartenir qu'à des hommes d'une nature bonne et excellente. Prenant de là notre point de départ, nous en avons fait dépendre la suite de notre discours, comme d'une règle et d'une mesure, à laquelle il convient de rapporter les louanges des hommes de bien et des princes. Or, celui qui se trouve dans une harmonie pure et parfaite avec ce type est véritablement heureux, et à sa félicité réelle se joint le bonheur de ceux qui vivent sous un pareil empire. Quiconque en approche de plus près est meilleur et plus fortuné que ceux qui s'en écartent davantage. Quant à ceux qui s'en éloignent tout à fait et qui se sont jetés dans une voie opposée, malheureux, insensés et méchants, ils sont, pour eux-mêmes et pour les autres, la cause des plus grands malheurs. Si vous êtes d'accord avec moi sur ce point, il est temps de revenir aux œuvres que nous avons admirées. Toutefois, afin qu'on ne s'imagine pas que mon discours s'élance de lui-même, comme un cheval qui, n'ayant pas de concurrent, est sûr de vaincre à la course et de remporter le prix de la victoire, j'essayerai de montrer en quoi mon panégyrique diffère de celui de nos habiles rhéteurs. Ceux-ci se plaisent à exalter l'honneur d'être issu de princes et

de rois, estimant heureux les descendants des hommes qui ont été heureux et fortunés. Or, ils n'ont pas songé, ils n'ont pas remarqué de quelle manière ceux qu'ils louent ont usé de cet avantage. Autrement, la naissance serait le premier des bonheurs et de presque tous les biens qui nous viennent du dehors, à moins que, ne tenant aucun compte du nom, on ne trouve que cet avantage n'est bon que par l'usage sacré qu'on en fait, et qu'il est mauvais si l'on en use contrairement au bien. Cela posé, c'est peu de chose, ainsi qu'on le pense, d'être né d'un prince riche et opulent; mais c'est beaucoup de s'élever au-dessus de la vertu de ses ancêtres, et de se montrer en tout irréprochable comme eux.

34. Voulez-vous voir comment ceci s'applique à notre empereur? Je vous en offrirai la preuve convaincante, et vous ne m'accuserez pas de faux témoignage, j'en suis certain : je ne vous rappellerai que ce que vous savez. Peut-être pressentez-vous déjà ce que je vais vous dire, ou, si vous ne le voyez pas bien encore, allez-vous immédiatement le comprendre, en songeant d'abord qu'il a été singulièrement chéri d'un père qui ne fut pas d'une douceur extrême envers ses enfants[1], et qui, n'accordant rien à la nature ni aux habitudes, fut fléchi, je le pense, par des égards respectueux, et, ne trouvant rien à reprendre, laissa éclater sa bienveillance et donna des signes évidents de son affection. En premier lieu, il réserva pour Constance la portion de son empire qu'il avait jugé convenable de gouverner lui-même; puis, à la fin de sa carrière, paraissant oublier l'aîné et le plus jeune de ses fils, qui étaient sans fonctions, il appela notre prince, qui était en fonctions, et lui remit aux mains le pouvoir suprême. Maître de l'univers, celui-ci traita ses frères avec tant de justice et de bonté, que, leur abandon et leur éloignement les ayant soulevés et armés l'un contre l'autre, ils ne témoignèrent aucun mécontentement et n'adressèrent aucun reproche au nouvel empereur. L'issue malheureuse de leur querelle aurait pu lui livrer beaucoup plus qu'il ne possédait : il leur en fit cession, sachant bien qu'il faut autant de vertu pour gouverner un petit nombre de provinces qu'un grand, et qu'on ne fait qu'accroître le nombre de ses soins, quand il faut veiller aux intérêts d'un plus grand nombre d'hommes. Il ne crut pas, en effet, que la royauté dût être une source de délices, ni que, semblable à ceux qui, ne

[1] Allusion au meurtre de Crispus par Constantin.

voyant dans l'argent qu'un moyen d'abuser de la table et des plaisirs, cherchent à se procurer d'immenses revenus, un prince doit tout mettre en œuvre pour acquérir des richesses, ou entreprendre une guerre, quand ce n'est point l'intérêt de ses sujets. Ainsi, en accordant la supériorité à ses frères, et en se contentant, avec sa vertu, d'un rang inférieur, il pensa qu'il occupait la place la plus élevée. Et pour qu'on ne croie pas que la crainte seule lui fît préférer la tranquillité aux apprêts de la guerre, je n'en veux pour preuve que celle qui survint, où il se servit des troupes de l'un de ses rivaux pour lutter contre les armes de l'autre. Des orateurs, avant moi, vous ont fait admirer sa victoire; moi, je le loue d'avoir entrepris cette guerre avec justice, de l'avoir poussée avec autant de vigueur que d'habileté, et, lorsque la fortune l'eut conduite à bonne fin, d'avoir usé sagement, royalement de la victoire, et de s'être montré par là tout à fait digne de l'avoir remportée. Voulez-vous que, comme dans les tribunaux, je vous cite nommément des témoins? Mais il n'est pas de guerre entreprise autrefois, contre les Troyens par les Grecs ou contre les Perses par les Macédoniens, avec un caractère évident de justice, qui ait eu de motif aussi plausible : le fait est clair même pour un enfant. Il ne s'agissait pas d'appliquer une vengeance nouvelle à d'antiques méfaits ou à la postérité de leurs auteurs, mais de frapper un homme qui privait et dépouillait du pouvoir les descendants de ceux qui en étaient les maîtres légitimes. Agamemnon partit

Pour venger le départ d'Hélène et ses soupirs[1],

et il fit la guerre aux Troyens, pour revendiquer une femme. Mais les injures faites à notre empereur étaient récentes. L'usurpateur n'était pas, comme Darius ou Priam, un prince distingué par sa noblesse et sans doute jugé digne du trône par sa vertu ou par sa naissance; c'était un impudent, un sauvage barbare, du nombre des captifs naguère soumis. Dire ce qu'il a fait et comment il usurpa l'empire, est chose désagréable pour moi et inopportune; car vous avez entendu pour quelles fortes raisons l'empereur lui fit la guerre; et pour ce qui est de son expérience et de son courage, il suffit des preuves qui en ont été déjà exposées, les actions, ce me semble, étant plus éloquentes que les discours.

35. Quant aux suites de sa victoire, et comment il ne voulut

[1] *Iliade*, II, 356.

point tirer l'épée, ni contre les coupables qu'il avait le droit de soupçonner, ni contre les amis intimes du tyran, ni contre celui qui [1], sous prétexte de venir, le caducée en main, concilier à l'usurpateur la grâce de l'empereur, s'emporta contre lui en outrages, sans être puni de sa témérité, parce que ce n'était point d'ailleurs un méchant homme, que ces faits vous reviennent à la pensée, au nom de Jupiter, protecteur de l'amitié! Et cependant quelle chose que l'outrage! Comme il mord le cœur! Comme il déchire l'âme plus que le fer ne déchire la peau! C'est un outrage qui poussa Ulysse à s'armer, pour sa vengeance, soit de la parole, soit de l'action. Il s'emporta contre son hôte, bien qu'errant et étranger, et cela, sachant bien

> Qu'il est d'un malheureux, privé de la raison [2],
> D'insulter à son hôte, en sa propre maison.

Citons encore Alexandre, fils de Philippe, Achille, fils de Thétis, et bien d'autres personnages glorieux et d'illustre naissance. Socrate seul, j'en conviens, et quelques-uns de ses disciples, gens heureux et fortunés entre tous, se dépouillèrent du dernier vêtement de l'amour-propre. Or, l'amour-propre est une passion violente, et qui, pour cela même, est naturelle aux âmes généreuses. Elles s'irritent contre l'outrage, comme antipathique à leur nature, et haïssent plus ceux qui déversent sur eux de semblables paroles, que ceux qui dirigent le fer contre eux, ou qui les menacent d'un meurtre : ce sont des ennemis plutôt d'après la nature que d'après la loi; car ils aiment la louange et les honneurs, et non-seulement on veut les en priver, mais on invente contre eux des calomnies et des mensonges. Hercule, dit-on, et d'autres héros ne purent jamais dominer cette passion. Pour ma part, sans croire à tout ce qu'on débite sur leur compte, je vois notre empereur se dominer souverainement en face de l'injure, et je ne crois point que ce soit un acte moins glorieux que d'avoir pris Troie ou mis en fuite une phalange valeureuse. Si l'on en doute, si l'on regarde ce fait comme de peu d'importance et au-dessous d'aussi grands éloges, que l'on considère, en y jetant les yeux, dans quelle situation était l'empereur, et que l'on juge : on verra, je crois, que nous n'avons pas tout à fait perdu l'esprit.

[1] Le sénateur Titianus, député par Magnence.
[2] *Odyssée*, VIII, 209.

36. Avec ce caractère, qui ne se dément point après la guerre, il est tout naturel que l'empereur non-seulement ait été un objet d'affection et d'amour pour ses amis, qu'il combla pour la plupart d'honneurs, de pouvoir et de confiance, ou bien auxquels il fit don d'immenses richesses, avec la licence d'user de leur fortune à leur gré, mais encore qu'il ait ravi les suffrages mêmes de ses ennemis. En voici un exemple frappant à vos yeux. Des hommes, l'élite du Sénat, éminents entre tous par leurs dignités, leurs richesses et leurs talents, se réfugiant sous la droite du prince, comme vers un port de salut, abandonnant leurs maisons, leurs foyers et leurs enfants, préférèrent la Pannonie à Rome, et la société de leur souverain à ce qu'ils avaient de plus cher [1]. Et puis une aile de cavalerie, avec son chef et ses enseignes, aima mieux partager les périls du prince que l'heureuse fortune du tyran. Tout cela eut lieu avant la bataille livrée sur les bords de la Drave, et dont nous avons fait le récit. En effet, à cette époque, les rebelles étaient déjà pleins de confiance, et le parti du tyran semblait devoir l'emporter, à cause du succès qu'ils venaient d'obtenir sur les éclaireurs de l'empereur. Le tyran en était fou de joie, et le trouble s'empara de ceux qui n'avaient pu pénétrer le plan de notre chef. Lui seul demeure intrépide et ferme, comme un habile pilote, quand les nuages menaçants sont déchirés par la tourmente, et que le vent soulève l'abîme et les rivages. Alors une terreur extrême et invisible s'empare des cœurs sans expérience, tandis qu'il se réjouit et qu'il ouvre son âme à l'espoir certain du calme et de la sérénité. Car on dit que Neptune, en ébranlant la terre, apaise les flots.

37. La fortune trompe les insensés et leur fait éprouver de grands échecs, après les avoir fait réussir dans les petites choses, mais elle donne aux hommes prudents une confiance assurée dans les grandes choses, après les avoir troublés par de petits échecs. Ainsi, les Lacédémoniens vaincus aux Thermopyles ne perdirent point courage et ne tremblèrent pas devant l'invasion du Mède, après avoir perdu trois cents Spartiates et le roi lui-même aux défilés de la Grèce. Souvent les Romains vaincus n'en ont obtenu plus tard que de plus grands succès. L'empereur, convaincu de ces faits présents à sa pensée, ne fut point frustré dans son attente.

[1] Nous avons vu dans le premier Panégyrique, page 33, que le Sénat, par crainte de Magnence, s'était réfugié de l'Italie dans la Pannonie.

38. Et maintenant que le fil de mon discours me conduit de lui-même à vous parler de l'affection du peuple envers son empereur, de celle des magistrats et des hommes qui veillent avec lui au salut de l'empire, et qui l'aident à repousser les ennemis, voulez-vous que je vous en raconte un témoignage manifeste, et qui ne date que de quelques jours? Un chef des légions de la Gaule [1], vous savez son nom et son caractère, avait remis à l'empereur, qui ne l'exigeait pas de lui, son propre fils pour gage de son amitié et de sa fidélité. Mais bientôt, plus infidèle que les lions, entre lesquels et les hommes il n'y a point, suivant Homère, de pactes sûrs, il pille les villes, dont il distribue les richesses aux barbares envahisseurs, et les leur jette en rançon, tandis qu'il pouvait lutter avec le fer, et ne point acheter son salut à prix d'or. Enfin, quand il croit les avoir gagnés par des largesses, il se fait un manteau d'un lambeau de pourpre pris dans un gynécée, tyran de tragédie et vraiment ridicule. Alors les soldats, outrés de sa défection, et révoltés de voir ce misérable affublé d'un vêtement de femme, se jettent sur lui et le déchirent avant qu'il ait régné sur eux le temps d'une lunaison. Ainsi, l'affection de l'armée fut pour l'empereur le prix légitime, la récompense admirable d'un commandement juste et sans reproche. Désirez-vous savoir comment il se conduisit après cette scène? Sans doute vous n'avez point oublié qu'il ne voulut être ni rigoureux envers le fils du rebelle, ni soupçonneux et sévère pour ses amis, mais qu'il se montra plein de clémence et de douceur envers tous. Et cependant bien des gens étaient prêts à les calomnier et à lancer leurs traits contre des innocents. Peut-être plusieurs d'entre eux méritaient-ils d'être soupçonnés; il n'en fut pas

[1] Sylvanus, dont la révolte a été déjà racontée à la fin du premier Panégyrique. « C'était, dit Tourlet, un officier estimable, qui, victime d'une intrigue de cour, avait été envoyé dans les Gaules avec un commandement. Ses ennemis lui supposèrent des lettres, à l'aide desquelles ils persuadèrent au crédule Constance que cet officier corrompait ses soldats pour se faire proclamer par eux. L'empereur le manda à la cour : l'agent porteur du mandat fit, en arrivant, saisir ses biens, quoiqu'il n'en eût pas l'ordre. Cette mesure força Sylvanus à la révolte contre son souverain, dont il connaissait la facilité à croire aux délateurs. Cependant son innocence fut reconnue à la cour avant qu'on y eût appris sa révolte. Mais Ursicin, qui était chargé de lettres obligeantes pour lui, apprenant en route que la cour est informée de la défection de Sylvanus, change de mesures de son propre chef, feint de passer dans son parti, et gagne des soldats qui l'assassinent. »

moins indulgent à leur égard, comme pour ceux qui ne furent ni atteints ni convaincus d'avoir été complices de desseins extravagants et sacriléges. Quant à la grâce qu'il accorda au fils du traître, de l'homme qui avait foulé aux pieds sa foi et ses serments, n'est-ce pas un acte vraiment royal et divin? Verrons-nous d'un meilleur œil Agamemnon déchaîner sa colère et sa rigueur non-seulement contre ceux des Troyens qui étaient venus avec Pâris porter le déshonneur au foyer de Ménélas, mais contre des enfants au ventre de leur mère, et dont peut-être les mères elles-mêmes n'étaient pas nées à l'époque où le ravisseur médita son forfait? Et si l'on croit que ce sont là des actes cruels, odieux, sauvages, indignes d'un roi, si l'on pense que la douceur, la bonté et la philanthropie lui conviennent, qu'il ne doit point se plaire aux supplices, mais se désoler des malheurs de ses sujets, soit qu'ils arrivent par leur faute et par leur égarement, soit que le hasard les fasse fondre du dehors, on ne manquera point de donner la palme à notre souverain.

39. Remarquez, en effet, qu'il fut meilleur et plus juste envers le fils que ne l'avait été le père, et que, à l'égard des amis du traître, il se montra plus esclave de sa parole que celui qui leur avait promis amitié : le tyran les abandonna tous, l'empereur les sauva. Or, si ce malheureux, sûr de la bonté de son prince, dont il connaissait depuis longtemps le caractère, se persuada qu'auprès de lui son fils serait en sûreté et ses amis à l'abri de toute atteinte, il était dans le vrai. Mais il ne se montra que plus pervers, plus méchant et plus misérable, en se déclarant l'ennemi d'un tel souverain, en détestant, en essayant de faire périr un homme, qu'il savait si doux, si éminemment bon, et en voulant lui ravir tout ce qu'il aurait dû respecter. Si, au contraire, désespérant du salut de son fils, et regardant comme difficile, comme impossible celui de ses amis et de ses proches, il n'en persista pas moins dans sa rébellion, ce fut vraiment un misérable, un insensé, plus sauvage que les bêtes, tandis que l'empereur fut bon, généreux, magnanime, prenant en pitié l'âge et l'innocence d'un jeune enfant, traitant avec bonté ceux dont le crime n'était point avéré, dédaignant et méprisant les vrais coupables. Et de fait, quiconque accorde plus à son ennemi que la conscience de ses torts ne lui permettait d'espérer, celui-là mérite le prix de la vertu, pour avoir substitué la clémence au droit, surpassé en modération les juges les moins enclins à sévir, mis le comble à son courage, en ne

trouvant aucun ennemi digne de son ressentiment, et fait preuve de prudence, en étouffant les inimitiés, au lieu de les transmettre aux enfants et à leur descendance, sous prétexte d'exercer une justice sévère et de vouloir anéantir la race des méchants, comme les germes du pin. Car la haine est l'œuvre des méchants, et le proverbe ancien l'assimile à cet arbre [1]. Mais un bon prince, imitant de son mieux la Divinité, sait très-bien que du milieu des pierres s'envolent des essaims d'abeilles, que du bois le plus amer naît un fruit succulent, la figue savoureuse, que des épines sort la grenade, et ainsi de mille autres fruits, différents de l'arbre qui les produit et les porte. Il croit donc qu'il faut se garder de les détruire avant leur maturité, mais attendre et leur laisser le temps nécessaire pour abjurer la folie et les erreurs de leurs pères, et devenir des hommes sages et vertueux. Si pourtant ils s'obstinent dans les égarements paternels, l'heure viendra où ils en subiront la peine, sans qu'elle soit imputable aux crimes ou aux malheurs d'autrui.

40. Ne vous semble-t-il pas que j'ai terminé ce qui s'appelle un véritable éloge? Ou bien désirez-vous m'entendre louer la constance et la dignité de l'empereur? Car non-seulement il ne fut vaincu par aucun de ses ennemis, mais il ne céda jamais à aucune passion honteuse, ne désirant ni riches palais, ni villas splendides, ni colliers d'émeraude, enlevés de force ou acquis de bon gré, ne s'abandonnant point à l'amour illicite de quelque femme libre ou esclave, ne recherchant point la douceur intempestive des biens que ne produit pas chaque saison. Ainsi, dans l'été, il n'est point en quête de la glace, ni d'une habitation suivant les températures, mais toujours présent dans les parties actives de l'empire, il supporte les excès alternatifs du froid ou de la chaleur. Je pourrais vous en fournir des preuves convaincantes; je vous dirais ce que chacun sait et je ne serais point dans l'embarras. Mais mon discours s'étend et s'allonge ; je n'ai plus le loisir de cultiver les muses, et l'heure est venue désormais de me remettre à l'action [2].

[1] On ne peut douter qu'il n'y ait quelque lacune dans le texte. Quant au proverbe relatif au pin, on sait que cet arbre était considéré par les anciens comme un symbole de la génération et de la fécondité.

[2] « Rien n'est plus singulier que la fin de cette harangue. L'orateur s'aperçoit tout à coup qu'il a fourni une carrière assez longue... Il s'arrête et prend congé sans autre forme; car les Germains menacent, et il est temps de se remettre à l'œuvre. Nous lui pardonnons cette péroraison si brusque et si rapide. Il partait pour aller vaincre à Strasbourg. » A. Desjardins.

ÉLOGE DE L'IMPÉRATRICE EUSÉBIE [1].

SOMMAIRE.

Reconnaissance due aux bienfaiteurs. — Sentiment qui a dicté à Julien l'éloge de sa bienfaitrice. — Exemples qui justifient son entreprise. — Patrie d'Eusébie. — Sa noblesse. — Sa vertu la fait devenir femme de l'empereur. — Enumération de ses qualités, et particulièrement de sa bonté. — Comment Julien en a éprouvé les effets. — L'impératrice obtient de l'empereur que Julien aille visiter la Grèce. — Éloge de cette contrée. — Retour de Julien. — Il est élevé à la dignité de césar. — Faveurs dont l'impératrice se plaît à le combler. — Elle lui fait don d'une bibliothèque. — Éloge des livres. — Énumération de quelques femmes illustres. — Pénélope les surpasse toutes. — Pourquoi. — Conclusion.

1. Que faut-il donc penser des hommes, qui, après avoir contracté, pour de grands services, une grande dette de reconnaissance, je ne parle ni d'or, ni d'argent, mais de n'importe quel service reçu d'une main amie, n'essayent point ensuite de s'acquitter, et, s'ils ne le peuvent, sont indifférents et négligents à tenter du moins le possible pour éteindre leur dette? Ne doit-on pas les regarder comme des êtres vils et méchants? Il n'est pas de crime, en effet, qu'on déteste plus, selon moi, que l'ingratitude, et nous en voulons à ceux qui, après un bienfait, se montrent ingrats envers leur bienfaiteur. Or, on n'est pas seulement ingrat quand on maltraite de paroles ou d'action celui qui vous a obligé, mais quand on se tait, que l'on dissimule et qu'on livre les bienfaits à l'oubli, où ils s'évanouissent. On rencontre, il est vrai, peu d'exemples d'une dépravation aussi sauvage et aussi inhumaine : il serait facile de les compter; mais il y a nombre de gens qui cachent toute apparence d'obligation : je ne sais trop pourquoi ni ce qu'ils veulent. Ils disent toutefois que c'est pour éviter un injuste soupçon de complaisance et de basse flatterie. Bien que je sois certain qu'ils n'en peuvent alléguer de raison plausible, je consens à admettre qu'ils veulent se soustraire, comme ils le

[1] Écrit, suivant toute probabilité, dans l'automne de l'année 357 de J.-C., après une visite que l'impératrice fit à Rome au printemps ou dans l'été de la même année. — Cf. ce que disent d'Eusébie Ammien Marcellin, XXI, 6, et Aurélius Victor, *Epitome*, 42.

croient, à un injuste soupçon d'adulation, eux que l'on voit pourtant esclaves de mille passions et en proie aux maladies morales les plus honteuses et les plus serviles. Mais alors, ou ils ne sentent pas le bienfait et ils se montrent tout à fait indifférents à des choses qui excluent toute indifférence, ou bien, s'ils sentent le bienfait dont le souvenir doit provoquer une éternelle reconnaissance, et que ce souvenir, pour quelque motif que ce soit, ne trouve en eux que froideur, ce sont des âmes lâches, envieuses, ennemies de tous les hommes, et qui, loin de se montrer douces et bonnes envers leurs bienfaiteurs, se plaisent, dès qu'il s'agit d'insulter et de mordre, à lancer, comme des bêtes sauvages, des regards de menace et de colère. Évitant toute louange sincère, comme un tribut dispendieux, ils blâment, je ne sais pourquoi, l'éloge des belles actions, tandis qu'on ne doit s'enquérir que d'une chose, si celui qui loue respecte la vérité ou s'il lui préfère le désir de plaire en louant. Car on ne peut dire que la louange soit inutile à ceux qui en sont l'objet, ou à ceux qui, parcourant une même carrière, n'ont point encore accompli des actions d'éclat. En effet, c'est pour les premiers un son doux à entendre, qui leur donne plus de cœur au bien et aux nobles exploits; pour les autres c'est un stimulant à l'émulation, une sorte de contrainte, quand ils voient que pas un de ceux qui se sont mis à l'œuvre n'a été privé du seul bien qui puisse être donné et reçu en public. Car donner ouvertement, en regardant bien si l'affluence, dont on est environné, s'aperçoit que l'on donne, c'est d'un homme peu délicat, et, d'autre part, on n'a le courage de tendre la main sous les yeux de tout le monde que quand on a banni toute pudeur et tout respect des convenances. Quand Arcésilas donnait [1], il cherchait à se dérober à son obligé, qui ne devinait son bienfaiteur qu'à la nature du bienfait.

2. Lorsqu'on loue, on aime à trouver un grand nombre d'auditeurs, il faut pourtant aussi se contenter d'un petit nombre. Socrate, Platon et Aristote ont fait l'éloge de plusieurs

[1] Arcésilas, de Pitané, chef de la moyenne Académie, fleurit dans le troisième siècle avant J.-C. Voyez sa vie dans Diogène de Laërte, liv. IV, chap. VI. Le biographe en porte le même jugement : « Dans la vie privée, dit-il, Arcésilas était affable, toujours prêt à rendre service sans aucune ostentation, et aimait à cacher la main qui obligeait. Ainsi, ayant un jour trouvé Ctésibius malade, et s'apercevant de son indigence, il glissa discrètement une bourse sous son chevet. Lorsque Ctésibius la trouva, il dit : C'est là un tour d'Arcésilas. » *Traduction de Ch. Zévort.*

hommes illustres [1], Xénophon celui du roi Agésilas et du Perse Cyrus, non-seulement l'ancien, mais encore celui avec qui Xénophon fit son expédition pour revenir en Grèce, et il ne s'est point caché de composer ces éloges [2]. Pour ma part, il me semblerait étrange qu'il fût permis de louer des hommes célèbres, et que l'on ne crût pas digne de cet honneur une femme éminente, dont la vertu, selon nous, ne le cède point aux hommes. Est-il croyable, en effet, que, si une femme se montre sage, prudente, accordant à chacun suivant son mérite, courageuse dans les périls, magnanime, libérale, douée, en un mot, de toutes les vertus, nous reconnaissions sa supériorité et que cependant nous refusions à ses actions notre tribut d'éloges de peur d'encourir le reproche de flatterie? Mais Homère ne rougit point de louer Pénélope, ni l'épouse d'Alcinoüs [3], ni toute autre femme distinguée par une vertu, même un peu effacée. Jamais femme de ce genre n'a manqué de trouver chez lui un mot d'éloge. Il y a plus : nous aimerions à recevoir un bienfait ou quelque service, plus ou moins signalé, des mains d'une femme comme de celles d'un homme, et nous balancerions à les payer tous deux d'un même retour? Mais, dit-on, c'est une assistance ridicule et indigne d'un homme de cœur et de naissance. C'est dire alors que le sage Ulysse manque de naissance et de cœur, quand il s'adresse en suppliant à la fille du roi [4], jouant dans la prairie, avec les vierges, ses compagnes, sur les bords du fleuve. C'est manquer de respect envers Minerve, fille de Jupiter, qu'Homère nous dit être apparue à Ulysse, sous la forme d'une belle et noble vierge [5], s'offrant à lui montrer la route qui conduisait au palais, lui indiquant et lui conseillant tout ce qu'il devait dire ou faire, une fois entré dans l'intérieur. Là, comme un savant rhéteur, la déesse chante les louanges les plus flatteuses de la reine,

[1] Il ne reste point d'éloges *ex professo* faits par les trois philosophes que Julien mentionne; mais on trouve quelques éloges de grands hommes placés par Xénophon et Platon dans la bouche de Socrate, et Aristote avait composé plusieurs ouvrages sur les vainqueurs olympiques, pythiques et dionysiaques.

[2] Voyez l'*Éloge d'Agésilas* dans notre traduction de Xénophon, t. II, p. 433; l'*Éducation de Cyrus* ou *Cyropédie*, t. II, p. 191 et suivantes, et l'*Anabase* ou *Retraite des Dix mille*, t. II, p. 1 et suivantes.

[3] Arété, dont il sera question plus loin.

[4] Nausicaa; voyez *Odyssée*, VI, spécialement aux vers 85 et suivants.

[5] Voyez *Odyssée*, VII, au commencement.

en commençant par son origine, qu'elle retrace dans les vers suivants [1] :

> D'abord, dans le palais, rends-toi près de la reine :
> Son nom est Arété : par de communs liens
> Aux aïeux d'Arété son époux joint les siens.

Puis remontant à Neptune, de qui, si je ne me trompe, ces aïeux tirent leur origine, Minerve fait le récit de tout ce qu'ils ont fait et souffert, et comment, après la mort du père tout jeune encore de la princesse [2], son oncle [3] la prit pour femme et l'honora

> Comme femme ne fut sur la terre honorée [4].

Car c'est l'idole

> Et de ses chers enfants et d'Alcinoüs même [5],

ainsi que du Sénat, sans doute, et du peuple, qui voient en elle une divinité, quand elle se promène dans la ville. Minerve termine par un éloge également souhaitable à un homme et à une femme :

> Elle ne manque point d'un esprit fin et sage [6],

ajoutant que son discernement et sa prudence la rendent habile à décider et à finir d'après les lois de la justice les différends des citoyens. « Si tes prières, » dit la déesse, « la trouvent bienveillante,

> Sois sûr de voir un jour et tes amis fidèles [7]
> Et ta haute maison, aux rives maternelles. »

Ulysse obéit à ce conseil. Aurions-nous donc besoin d'exemples plus illustres et de preuves plus évidentes, pour échapper à tout soupçon d'adulation? Et pourquoi, prenant modèle sur ce sage et divin poëte, ne ferions-nous pas l'éloge de l'excellente Eusébie? Nous désirons la célébrer d'une manière digne d'elle, mais nous serions heureux déjà d'atteindre au moins à quelques-unes des nombreuses et brillantes qualités, des vertus éminentes qui la distinguent, sa sagesse, sa justice, sa douceur, son aménité, sa tendresse pour son époux, son noble désintéressement, son respect envers ses parents et ses alliés. Or, il convient, ce

1 *Odyssée*, VIII, 53 et suivants.
2 Rhexénor, fils de Nausithoüs.
3 Alcinoüs, frère de Rhexénor.
4 *Odyssée*, *l. c.*, 67.
5 *Id.*, *ibid.*, 70.
6 *Id.*, *ibid.*, 73.
7 *Id.*, *ibid.*, 76.

me semble, après avoir tracé les lignes du plan général que nous venons d'indiquer, d'en suivre l'ordre dans cet éloge, en rappelant successivement sa patrie, ses aïeux, comment elle se maria, quel fut son époux, et les autres détails qui se rattachent à notre récit.

3. Au sujet de sa patrie, j'aurais à exposer des faits intéressants, mais je crois, vu leur ancienneté, devoir les passer sous silence : ils me paraissent s'éloigner trop peu de la fable; comme lorsqu'on assure, par exemple, que les Muses, appelées par leur père, vinrent sur l'Olympe de la Piérie et non pas de l'Hélicon. Ces traditions et celles qui leur ressemblent, plus faites pour la mythologie que pour l'éloquence, doivent être laissées de côté. Peut-être cependant ne sera-t-il pas hors de propos de rappeler quelques faits, plus généralement inconnus et qui ne s'écartent pas de mon sujet. On assure que la Macédoine fut habitée jadis par des Héraclides, fils de Téménus [1], qui, après s'être partagé l'Argolide, leur héritage, se brouillèrent entre eux et mirent fin à leurs dissensions rivales en abandonnant cette colonie. S'étant ensuite emparés de la Macédoine, ils se détachèrent de l'illustre famille d'Hercule et eurent une suite de rois, dont le pouvoir fut en quelque sorte héréditaire. Les louer tous ne serait, à mon sens, ni juste, ni facile. Mais entre les plus illustres, qui ont laissé de superbes monuments des mœurs de la Grèce, Philippe et son fils surpassèrent par leur valeur tous les anciens rois de la Macédoine et de la Thrace, je dirai même tous les princes qui régnèrent sur les Lydiens, les Mèdes, les Perses, les Assyriens, à l'exception du fils de Cambyse [2], qui transféra l'empire des Mèdes aux Perses.

4. Philippe, en effet, commence le premier d'accroître la puissance macédonienne : après avoir conquis la plus grande partie de l'Europe, il étend sa domination à l'Orient et au Midi jusqu'à la mer; du côté de l'Ourse, jusqu'à l'Ister, et au Couchant jusqu'à la nation des Oriques [3]. Mais son fils [4], élevé par le philosophe de Stagyre [5], l'emporte en grandeur sur tous ceux qui l'ont précédé, et se place tellement au-dessus de son

[1] Voyez la lettre XXXV.

[2] Cyrus l'ancien.

[3] Peuples de l'Illyrie, voisins de la mer Ionienne.

[4] Alexandre le Grand.

[5] Aristote.

père par ses talents militaires, sa bravoure et ses autres qualités, qu'il croit inutile de vivre, s'il n'est le maître de tous les hommes et de toutes les nations. Il parcourt donc en vainqueur l'Asie entière et s'incline, le premier des mortels, devant le soleil levant [1]; puis, au moment de repasser en Europe, afin de soumettre le reste du monde, et de se rendre seul maître de la terre et des mers, il paye, dans Babylone, sa dette à la nature. Après lui, les Macédoniens règnent sur toutes les cités et les nations qu'il a conquises. Est-il besoin de témoignages plus évidents pour montrer que la Macédoine fut jadis illustre et puissante? La preuve la plus convaincante, c'est, à mon sens, la ville qu'ils ont bâtie en mémoire de la chute des Thessaliens, et à laquelle ils ont donné un nom qui rappelle leur victoire [2]. Mais je n'ai rien à dire davantage sur ce sujet.

5. Quant à la noblesse d'Eusébie, pourquoi prendre la peine d'en chercher des témoignages plus imposants et plus illustres? Elle est la fille d'un citoyen [3] jugé digne d'être préposé à la magistrature annuelle [4], qui, jouissant, dans les premiers temps, d'une force vraiment royale, vit restreindre plus tard ses priviléges par suite des abus de ceux qui l'exerçaient. Maintenant, depuis que son autorité est diminuée, après le changement de la république en monarchie, cette dignité, privée de toutes ses autres prérogatives, semble encore l'égale du pouvoir absolu. Elle est proposée aux particuliers comme la récompense, le prix de leur vertu, de leur dévouement, de leur affection et de leurs services auprès des chefs de l'État : elle sert à honorer quelque action brillante. Chez les princes elle ajoute un nouvel éclat, un nouveau lustre aux biens qu'ils possèdent. En effet, les autres titres ou fonctions, qui ne sont plus qu'une image affaiblie, une sorte d'ombre de l'ancien gouvernement, les princes les ont dédaignés complétement à cause de leur puissance actuelle, ou bien ils ne s'en sont revêtus que pour en conserver les honneurs durant leur vie. La dignité

[1] Julien veut sans doute dire qu'Alexandre est le premier des Grecs qui ait pénétré dans les pays où se lève le soleil.

[2] Le nom de Thessalonique, ville natale d'Eusébie, est composé des mots Θεσσαλοί, *Thessaliens*, et νίκη, *victoire*; c'est donc la ville commémorative de la victoire des Macédoniens sur les Thessaliens.

[3] Eusébius.

[4] Le consulat. — Eusébius fut consul en Orient l'an de Rome 1099, 347 après J.-C.

consulaire est la seule qu'ils n'aient jamais dédaignée : ils se plaisent à la renouveler chaque année, et l'on ne trouve ni particulier, ni prince, qui ne se soit montré jaloux d'être nommé consul. Si de ce que le père d'Eusébie eut le bonheur d'être le premier de sa famille qui fut investi de cette auguste fonction, on croyait qu'il dût en tirer moins de gloire que les autres, ce serait une erreur trop évidente. En réalité, je pense qu'il est plus beau, plus digne de respect d'avoir répandu le premier l'éclat de cette fonction sur ses descendants, que de l'avoir héritée de ses aïeux. Il est plus glorieux, en effet, d'être le fondateur que le citoyen d'une grande cité, et quiconque reçoit un bienfait est inférieur à qui le donne. Ainsi les enfants reçoivent de leurs parents, et les citoyens de leurs cités les germes pour ainsi dire de leur gloire. Mais celui qui, de sa personne, ajoute un nouveau lustre à ses aïeux et à sa patrie, qui rend celle-ci plus brillante et plus vénérée et ses parents plus glorieux, ne laisse à personne le droit de lutter avec lui en noblesse, et ne connaît point de rival qui lui soit supérieur. Les gens de bien ne peuvent manquer de produire un homme de bien [1], mais quand le fils illustre d'un illustre père unit en lui la vertu et la fortune, il ne laisse douteux pour personne ses droits à la noblesse.

6. Eusébie, l'objet de ce discours, est donc fille d'un consul et femme d'un empereur courageux, tempérant, prudent, juste, excellent, clément et magnanime, qui, devenu maître de l'empire paternel, ravi par lui aux mains d'un usurpateur, et voulant, par un mariage, assurer à ses enfants l'héritage de sa couronne et de sa puissance, jeta les yeux sur cette princesse comme sur la plus digne de partager avec lui la domination de presque tout l'univers [2]. Ainsi quel plus illustre témoignage

[1] C'est la pensée d'Horace; liv. IV, od. IV, v. 29 :

Fortes creantur fortibus et bonis.

[2] « L'autorité de Julien sur l'époque du mariage d'Eusébie avec Constance semble balancée par le récit des autres historiens, qui en placent la célébration du vivant de Constantin le Grand ou immédiatement après la mort de ce prince. Il paraît qu'on a confondu Eusébie avec plusieurs autres femmes de Constance. La première fut la fille de Galla, que Constantin fit épouser à son fils Constance, et dont parle Eusèbe dans sa Vie de Constantin. La seconde fut Eusébie, et l'on ne peut mieux faire, je pense, que de s'en rapporter au témoignage de Julien sur l'époque de ce second mariage de Constance, alors seul maître de tout l'empire. La troisième dut être l'impératrice Faustine, dont la fille Constantia épousa, dans la suite, l'empereur Gratien. » TOURLET.

pourrait-on chercher en faveur non-seulement de sa noblesse, mais de toutes les qualités que devait apporter en dot une princesse destinée à un tel empereur, une éducation libérale, une prudence égale à son génie, la fleur de la jeunesse, une beauté capable d'effacer celle de toutes les vierges de son âge, comme devant le disque arrondi de la lune s'éclipse l'éclat des brillantes étoiles? Un seul de ces avantages ne lui aurait pas mérité l'union avec l'empereur ; il a fallu qu'une divinité tutélaire, voulant unir à un bon prince une belle et sage princesse, les groupât dans un ensemble, qui attira de loin, sans l'entremise des yeux, le cœur de son heureux fiancé. La beauté, dépourvue du secours de la noblesse, du rang et des autres biens de la fortune, aurait peine, ce me semble, à décider le particulier le plus passionné à allumer le flambeau de l'hyménée ; mais ces deux qualités réunies ont formé plus d'une alliance. Et cependant elles ne sont dignes d'envie que quand elles se trouvent en harmonie avec les bonnes mœurs et les grâces personnelles.

7. C'est d'après cette conviction et de mûres réflexions que notre sage monarque, je n'en doute point, se choisit une épouse : la renommée lui avait appris, ce semble, tout ce que ses oreilles ne pouvaient savoir : il en eut la preuve dans les vertus de sa mère. Mais pourquoi nous arrêter au mérite de celle-ci, comme si nous n'avions pas une matière suffisante dans l'éloge seul de la princesse, objet de ce discours? Il me sera facile de dire, et il sera agréable d'entendre que cette mère fut de race hellénique et d'origine purement grecque. Elle eut pour ville natale la métropole de la Macédoine[1]. Sa vertu la place au-dessus d'Évadné, femme de Capanée, et de la Thessalienne Laodamie[2]. Car toutes deux, privées de leurs jeunes et beaux fiancés par la cruauté de démons jaloux ou les ciseaux des Parques, dédaignèrent de survivre à l'objet de leur tendresse, tandis que la mère d'Eusébie, après avoir perdu son unique époux, encore à la fleur de l'âge, se consacra tout

[1] Pella.

[2] Voyez ces mots et le mot *Protésilas* dans le *Dict. myth.* de Jacobi. Évadné figure dans les *Suppliantes d'Euripide* : c'est un des personnages les plus pathétiques du théâtre grec. Voyez Patin, *Études sur les tragiques grecs*; *Euripide*, t. II, p. 199. — Édit. 1858. — Laodamie était sans doute aussi le plus touchant personnage de la tragédie d'Euripide intitulée *Protésilas*, aujourd'hui perdue.

entière à ses enfants, et acquit un tel renom de chasteté que, loin de se montrer accessible, comme Pénélope, pendant l'absence de son mari errant, aux jeunes prétendants d'Ithaque, de Samos et de Dulichium, nul homme, fût-il beau, grand, puissant et riche, n'osa jamais lui faire la moindre proposition. C'est la fille d'une telle femme que l'empereur jugea digne d'être son épouse ; et, après ses triomphes, il célébra magnifiquement cet hymen, où il convia les nations, les villes et les muses.

8. Si l'on est curieux de savoir comment la fiancée fut amenée de la Macédoine avec sa mère, quelle fut la pompe du cortége, le nombre des chars, des chevaux, des voitures, rehaussés d'or, d'argent, d'orichalque et travaillés avec un art exquis, si l'on aime, en véritable enfant, ouïr ces merveilles, comme on écoute un habile joueur de cithare, qu'on se figure alors entendre à son gré un second Terpandre [1] ou ce chantre de Méthymne [2] qui, protégé du ciel, rencontra un dauphin plus sensible à l'harmonie que les matelots de son navire, et fut porté par lui jusqu'au promontoire de Laconie [3]. En effet, ces misérables matelots n'étaient touchés que des richesses acquises par le luth du chanteur, mais ils dédaignaient son art même et n'avaient aucun souci de la musique. Que l'on choisisse donc le plus distingué de ces deux artistes, qu'on le revête d'un costume approprié à son art, et qu'on le fasse paraître sur un théâtre entouré d'une grande affluence, hommes, femmes, enfants, de nature, d'âge et de goûts différents, ne croyez-vous pas que les enfants et ceux des hommes et des femmes qui ont le caractère de l'enfance, en jetant les yeux sur les habits et sur la cithare, seront frappés d'étonnement à cette vue, et que parmi le reste des hommes et des femmes, les plus ignorants mêmes, sauf un très-petit nombre, jugeront de la valeur des sons par le plaisir ou le déplaisir? Mais le musicien, qui sait les règles de son art, ne permettra pas que, pour plaire, l'exécuteur fasse un mélange des modes lyriques ; il s'emportera contre lui, s'il altère les modulations musicales, s'il ne se plie pas aux lois de l'harmonie et s'il ne suit pas celles de la véritable et divine musique. S'il le voit, au con-

[1] Poëte musicien de Lesbos, qui ajouta, dit-on, trois cordes à la lyre. Voyez A. Pierron, *Hist. de la litt. gr.*, p. 160, 3e édit.

[2] Arion. Voyez Hérodote, liv. I, chap. 23, 24.

[3] Le cap Ténare, aujourd'hui cap Matapan.

traire, fidèle aux principes établis, procurant aux auditeurs non pas une joie frelatée, mais un plaisir pur et sans mélange, il se retirera en lui donnant des louanges, l'âme ravie, et satisfait d'avoir vu l'artiste figurer sur le théâtre sans déshonorer les muses. Quant à celui qui ne loue que la robe de pourpre et la cithare, il le regarde comme un sot et un insensé. Et si cet auditeur se met ensuite à détailler son enthousiasme, s'il se pare des grâces du style, s'il se plait à polir la nullité banale de son récit, il le croira plus ridicule que ceux qui se donnent la tâche de tourner des grains de mil, comme était, dit-on, ce Myrmécide[1] qui se posait en rival des œuvres de Phidias.

9. Nous ne nous exposerons pas de plein gré à de semblables reproches en dressant l'inventaire louangeur des habits somptueux, des présents de toute espèce, des colliers et des couronnes envoyés par l'empereur, en disant les peuples venus à la rencontre de la princesse, leur joie, leurs acclamations, et tout ce qu'il y eut de fêtes brillantes et admirables ordonnées ou renouvelées sur son passage. Mais lorsqu'elle eut été introduite dans le palais, quand elle eut reçu le nom d'impératrice, quelle première action rapporterai-je d'elle? quelle seconde, quelle troisième et celles qui suivirent? Car, malgré tous mes efforts, et quand je voudrais écrire de longs volumes, je ne suffirais pas à retracer toutes les œuvres qui ont manifesté sa sagesse, sa douceur, sa prudence, sa philanthropie, sa justice, sa libéralité et ses autres vertus d'une manière plus brillante que n'essaye de le faire le présent discours, et qu'il n'en peut instruire ceux à qui ces faits sont depuis longtemps connus. Cependant, quoi qu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, d'en parler, on ne me pardonnerait point de les passer tous sous silence. J'essayerai donc de les esquisser de mon mieux. Et d'abord, la preuve de sa prudence et de ses autres vertus, c'est qu'elle sut fixer son époux auprès d'elle, comme il convient à une femme belle et accomplie. En effet, parmi les cent autres qualités éminentes de Pénélope, ce que j'admire le plus, c'est qu'elle ait conservé l'amour et la tendresse de son époux à ce point qu'il dédaigna pour elle des mariages divins et l'alliance avec le roi des Phéaciens. Et cependant Calypso, Circé et Nausicaa

[1] Cicéron, *Quest. académiques*, liv. IV, et Pline l'ancien, liv. VII, 21, parlent de ce sculpteur, qui excellait dans les ouvrages infiniment petits, et qui exécuta un chariot d'ivoire qu'une mouche cachait sous ses ailes, et un navire qu'une abeille pouvait également cacher.

étaient éprises de lui : elles avaient des palais magnifiques, des jardins, des paradis plantés d'arbres ombreux et de bois épais, des prairies émaillées de fleurs et tapissées d'un doux gazon.

Quatre sources d'argent y répandaient leur onde [1].

Auprès de cette demeure florissait, si je ne me trompe, une vigne forte et généreuse, toute chargée de raisins. Je ne dis rien des autres richesses qui abondaient chez les Phéaciens, sinon qu'elles étaient plus raffinées : œuvres de l'art, elles avaient moins de charme que celles de la nature et semblaient moins dignes d'amour. Mais cette douceur, cette richesse, et, par-dessus tout, cette paix et ce repos des îles, comment put y résister un héros qui avait subi tant de fatigues et de dangers, et qui devait en affronter de plus terribles encore, non-seulement sur la mer, mais dans sa propre maison, en soutenant contre cent jeunes gens à la fleur de l'âge un combat qu'il n'avait jamais combattu sous les murs de Troie? Si l'on fût venu, comme en se jouant, dire à Ulysse : « Eh quoi! sage orateur ou chef » d'armée, comme tu voudras qu'on te nomme, après avoir » affronté vaillamment tant de périls, il t'est permis de vivre » riche, heureux et peut-être immortel, s'il faut en croire les » promesses de Calypso, et toi, préférant le pire au mieux, tu » t'imposes de nouvelles épreuves, tu ne veux pas demeurer » dans Schéria, où tu peux voir la fin de tes erreurs et la déli- » vrance de tes dangers; tu es résolu d'aller faire la guerre dans » ta maison même, d'y livrer des combats et de recommencer » une course plus pénible, ce semble, et plus rude que la pre- » mière? » A cela que croyez-vous qu'aurait répondu le héros? Sans doute « qu'il voulait rejoindre Pénélope et lui faire le doux » récit de ses travaux et de ses combats ». Et en effet, il dit que sa mère elle-même l'a invité à se rappeler tous les faits qu'il a vus, toutes les paroles qu'il a entendues,

Pour les redire un jour à sa femme chérie [2].

Il ne l'a point oublié : aussi, dès son arrivée chez lui, à peine a-t-il fait justice des jeunes téméraires qui festinent dans son palais, qu'il raconte de point en point à sa femme ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert et ce qu'il se propose d'achever pour obéir aux oracles. Il n'a pour elle aucun secret, mais il la prie

[1] *Odyssée*, V, 70.
[2] *Odyssée*, XI, 223.

de prendre part à ses desseins, d'y songer avec lui et de résoudre ce qu'il doit faire. Cet éloge de Pénélope vous paraît-il suffire? Sa vertu n'est-elle pas surpassée par celle d'une princesse mariée à un souverain courageux, magnanime et tempérant, qui sut tellement s'attirer la bienveillance de son époux, qu'à l'affection née de l'amour elle joignit celle qui émane de l'amitié, et qui, comme un souffle divin, pénètre les âmes bonnes et généreuses? Car ce sont là comme les deux mobiles et les deux formes de la tendresse; et c'est dans leur réunion qu'elle puisa les moyens d'être de moitié dans les conseils de l'empereur, et de profiter du naturel doux, bon et clément du prince pour le disposer à mettre souvent le pardon à la place de la justice. Aussi, l'on aurait peine à trouver une seule punition juste ou injuste, un châtiment doux ou sévère, qui soit imputable à cette princesse.

10. A Athènes, dit-on, lorsque les habitants de cette cité grande et populeuse suivaient encore les coutumes nationales et vivaient sous l'empire des lois héréditaires, s'il arrivait que le nombre des suffrages fût également réparti entre les accusés et les accusateurs, on comptait le suffrage de Minerve en faveur de celui qui était menacé de perdre, et l'on renvoyait les parties : on écartait ainsi de l'accusateur le soupçon de calomnie, et de l'accusé l'apparence du crime [1]. Cette loi philanthropique et humaine, conservée dans les jugements dont connaît l'empereur, l'impératrice a su l'adoucir encore. Quand l'accusé n'a point tout à fait pour lui un nombre égal de voix, elle emploie en sa faveur les supplications et les prières, et réussit à le faire complétement absoudre. C'est spontanément et de grand cœur que l'empereur lui accorde cette grâce, et non pas, comme dit Homère [2], contraint par sa femme, à laquelle il feint d'accorder et de céder de bonne grâce, ce qu'il se laisse arracher. Sans doute, il est naturel de ne pardonner que difficilement et avec réserve à des hommes violents et audacieux. Mais lors même qu'ils méritent d'être punis et châtiés, il n'est pas nécessaire de les perdre entièrement. Cette réflexion détourna constamment l'impératrice de demander aucune rigueur, soit punition, soit

[1] On trouvera des détails sur cette coutume dans les commentaires relatifs au dénoûment de la tragédie d'Eschyle intitulée *les Euménides*, où l'on voit Oreste absous, aux termes de la législation athénienne, par le suffrage de Minerve. — Voyez spécialement Aristote, *Problem.*, XXIX, 13.

[2] *Iliade*, IV, 43.

châtiment, contre qui que ce fût, et cela non pas contre un royaume ou une cité, mais pas même contre une maison particulière de citoyen. Je vais plus loin et je dis avec assurance que je ne mens pas en affirmant que jamais personne, homme ou femme, ne peut l'accuser d'aucun malheur. Au contraire, tout le bien qu'elle a fait et qu'elle fait encore, tous ceux qu'elle oblige, j'aurais plaisir à vous en faire l'énumération. Grâce à elle, l'un recouvre son héritage, l'autre échappe à la rigueur des lois, un troisième à la calomnie, dont il a failli se voir victime : mille ont obtenu des honneurs et des dignités. Sur ce point, je défie qu'on m'accuse de faux, lors même que je nommerais les personnes. Mais je craindrais de paraître reprocher à certains leurs malheurs et faire moins l'éloge des vertus d'Eusébie que l'histoire des misères d'autrui. D'un autre côté, ne pas citer un seul fait, comme preuve à l'appui de mes paroles, pourrait sembler étrange et compromettre la véracité de mon éloge. Laissant donc de côté tout le reste, et m'attachant à ce que je puis raconter sans exciter l'envie et au bien que la princesse peut entendre, j'insisterai sur les faits suivants.

11. Quand elle eut élevé, comme dit le sage Pindare [1], la brillante façade de l'édifice de ses bonnes œuvres, fondé sur la bienveillance de son époux, elle combla d'honneurs sa famille et ses proches. Elle promut à des postes plus élevés les plus illustres et les plus avancés en âge, et, les plaçant dans une situation heureuse et enviée, elle leur concilia l'amitié de l'empereur et jeta les fondements de leur prospérité actuelle. Et, bien qu'ils paraissent être, comme ils le sont en effet, recommandables par eux-mêmes, elle n'en mérite pas moins d'éloges, parce que, de toute évidence, elle n'a pas seulement favorisé en eux les liens du sang, mais bien plus encore la vertu. Je ne sache point d'éloge qui vaille celui-là. Voilà comment elle traita ceux que je viens de dire. Quant à ceux qui étaient encore trop jeunes pour être connus, mais qui désiraient se faire connaître, elle leur confia des postes subalternes et n'oublia, dans ses bienfaits, aucun membre de sa famille. Et non-seulement elle répandit ses faveurs sur les siens, mais elle voulut les faire partager à ceux qui étaient unis avec sa maison pater-

[1] Au commencement de la sixième olympique, Pindare dit :

..... Ἀρχομένου δ' ἔργου πρόσωπον
Χρὴ θέμεν τηλαυγές.

« Au début de mon œuvre, il convient de placer une façade brillante. »

nelle par des liens d'hospitalité, et les honora, ce semble, comme le reste de ses parents. En un mot, tous ceux qu'elle crut amis de son père reçurent d'elle de riches présents d'amitié.

12. Pour ma part, comme je vois que mon discours, ainsi qu'au barreau, doit s'appuyer sur des preuves, je m'offrirai moi-même comme témoin et comme panégyriste ; et afin que mon témoignage ne vous paraisse pas suspect, avant de m'avoir entendu, je jure entre vos mains de ne rien avancer de faux ou de captieux. Du reste, vous me croyez, même sans serment, sachant que mes paroles n'ont rien de commun avec la flatterie. Je possède, en effet, grâce à Dieu et à la munificence de l'empereur provoquée par son épouse, tous les biens, ce me semble, en vue desquels on pourrait tenir un langage flatteur. Si donc je parlais avant de les avoir, j'aurais à me garder d'un injuste soupçon. Mais aujourd'hui, dans la fortune où je suis, quand je rappelle les bienfaits d'Eusébie, je puis alléguer la preuve de sa bonté pour moi et apporter un témoignage irrécusable de ses belles actions. Je lis que Darius, quand il n'était encore que doryphore du monarque persan, avait reçu l'hospitalité d'un Samien, exilé en Égypte, qui lui avait donné un manteau de pourpre, objet de ses plus vifs désirs, et que plus tard, devenu maître souverain de l'Asie, il avait conféré à son hôte la principauté de Samos [1]. Si donc, après avoir reçu de grands bienfaits d'Eusébie, lorsque j'avais déjà de quoi vivre tranquille, et m'être vu comblé de biens plus grands encore par son entremise et par les mains de son généreux et magnanime époux, je venais déclarer qu'il m'est impossible de la payer de retour, vu que tous les biens dont elle dispose sont au pouvoir de celui de qui elle les reçoit, mais que je veux cependant, afin de perpétuer le souvenir de sa bonté, la proclamer hautement devant vous, peut-être ne vous paraîtrais-je point plus ingrat que le roi des Perses. Seulement, il ne faut juger que notre intention et non pas les moyens, dont nous a privé la fortune, de payer au centuple le bienfait. Mais quel est donc ce service signalé, que je déclare devoir reconnaître par une gratitude éternelle, envers l'impératrice? Vous brûlez de le savoir. Je n'en ferai point un mystère.

13. Dès mon enfance, notre empereur me témoigna une tendresse, qui ne saurait avoir de rivale. Il m'arracha à des

[1] Sur cette anecdote relative à Darius et à son hôte Syloson, voyez Hérodote, liv. III, 139 et 140, et Cf. Julien, lettre XXIX.

dangers auxquels un homme dans la force de l'âge n'aurait pu échapper que par une protection spéciale et divine. Ensuite il retira, par un acte de justice, ma maison abandonnée [1], comme dans un désert, d'entre les mains des puissants, et la rétablit dans sa splendeur. J'aurais encore à citer d'autres traits de sa bonté, dignes de toute ma reconnaissance, et pour lesquels je lui ai voué un attachement et une fidélité inaltérables. Naguère cependant, je ne sais pour quel motif, j'ai remarqué en lui un peu d'aigreur. Mais alors l'impératrice, ayant eu vent d'une ombre de grief, de quelques soupçons injustes dirigés contre moi, pria l'empereur de faire une enquête, avant d'admettre et d'accueillir une accusation inique et mensongère; et elle continua ses instances jusqu'à ce qu'elle m'eût conduit en présence du prince et mis à portée de m'expliquer devant lui. Quand je me fus lavé de toute fausse inculpation, elle s'en réjouit avec moi, et comme je lui témoignai le désir de retourner dans ma maison, elle prépara tout pour m'y faire conduire en sûreté, après avoir obtenu d'abord l'agrément de son époux. Cependant le démon, qui semblait avoir ourdi contre moi les premières trames, ou bien quelque incident étrange, ayant interrompu ce voyage, elle m'envoya visiter la Grèce, en ayant demandé pour moi la permission à l'empereur, durant mon absence même. Elle connaissait bien mon goût pour les études littéraires, et elle savait cette contrée favorable à l'instruction. Pour moi, je priai le ciel, comme cela devait être, de répandre ses biens sur elle et sur son époux, auxquels j'allais devoir le bonheur de revoir ma véritable et chère patrie. Car nous, habitants de la Thrace et de l'Ionie, nous sommes tout à fait Grecs d'origine, et ceux d'entre nous qui ne sont point trop ingrats désirent embrasser leurs pères et saluer leur pays. Je soupirais donc depuis lontemps après ce bonheur, et j'eusse donné, pour en jouir, beaucoup d'or et d'argent. Car, selon moi, le commerce avec des hommes vertueux, placé en regard d'une masse d'or, si grosse qu'elle soit, ne manquerait point d'entraîner la balance, et il n'y a pas de juge impartial, qui l'empêche un seul instant de pencher.

14. Sous le rapport de l'instruction et de la philosophie, il me semble qu'on peut appliquer à la Grèce actuelle ce qu'on trouve dans les légendes et dans les récits des Égyptiens. Les Égyptiens disent que le Nil, qui est déjà, à beaucoup d'égards,

[1] Voyez sur cette maison la lettre XLVI.



le sauveur et le bienfaiteur de leur contrée, les empêche aussi d'être dévorés par le feu, aux époques où le soleil, dans ses plus longues révolutions périodiques, parcourt les grandes constellations, près desquelles il glisse, remplit l'air de ses feux et va tout consumer. Mais il ne peut épuiser ni tarir les sources du Nil. De la même manière, la philosophie n'a jamais totalement disparu de la Grèce; elle n'a point abandonné Athènes, Sparte, Corinthe, ni même cette Argos que l'éloignement de toute source a fait surnommer l'*altérée*[1]. En effet, il y a beaucoup de fontaines et dans cette ville et dans le pays qui l'avoisine, près de l'ancien bourg de Masès[2]. Pirène[3] est tout aussi bien à Sicyone qu'à Corinthe; et Athènes, qui offre dans son enceinte un grand nombre de sources et de courants d'eau pure, en voit couler et serpenter au dehors qui valent bien ceux de l'intérieur. Quiconque veut s'enrichir les aime et les chérit comme étant la seule richesse digne d'envie[4].

15. Mais que faisons-nous? Croyons-nous qu'il faut à notre discours, pour s'achever, l'éloge de notre Grèce bien-aimée? Je ne puis en parler, sans me sentir saisi d'admiration pour tout ce qu'elle renferme. Mais quelqu'un, sans doute, me rappelant ce que j'ai dit antérieurement, prétendra que nous n'avons point annoncé au début de semblables détails, et que, semblable aux corybantes, qui, animés par le son des flûtes, dansent et bondissent sans aucune raison, nous nous laissons entraîner par le souvenir de nos amours à chanter les louanges de notre patrie et de ses habitants. Voici l'apologie que je puis opposer à ce langage : « Heureux mortel, maître de l'art vraiment sublime; tu as dans l'esprit une sage pensée, en ne nous permettant pas, en nous détournant même de faire la moindre digression dans l'éloge que nous avons entrepris, et je ne doute pas que tu n'agisses de la sorte à dessein. Car puisque cet amour, que tu dis être la cause du trouble jeté dans ma harangue, se trouve au fond de mon cœur, il m'engage, ce me semble, à ne rien craindre, à ne point redouter son accusation.

[1] Πολυδίψιος signifie littéralement *qui a bien soif*, et par suite *qui manque d'eau*. Voyez *Iliade*, IV, 171. — C'était une antique tradition qu'autrefois le territoire d'Argos manquait d'eau.

[2] Ville de l'Argolide et plus tard port d'Hermioné. Voyez *Iliade*, II, 562.

[3] Fontaine célèbre que Pégase fit jaillir d'un coup de pied.

[4] L'allégorie de Julien, il faut l'avouer, n'est que médiocrement transparente, et il aurait fallu, si le texte n'est pas corrompu, qu'il accusât mieux le rapport indiqué par lui entre les sources d'eau et les sources de la science.

En effet, je ne me suis écarté de mon sujet que pour montrer que, en me comblant de tant de biens, l'impératrice avait voulu honorer en moi le nom de philosophe. J'ignore pourquoi ce nom m'avait été donné. Mais je sais que, pris d'amour pour la philosophie, passionné pour cette étude et cependant fort loin encore d'y être parvenu, je reçus tant bien que mal le nom de philosophe et le titre sans le fait. Si donc l'impératrice honora ce titre en moi-même, je ne trouve ni ne puis savoir d'autre cause de l'empressement avec lequel elle se montra mon auxiliaire, ma patronne et ma libératrice, en me ménageant par de continuels efforts la bienveillance sincère et inaltérable de son royal époux. Trésor dont la grandeur surpasse, je ne crains pas de le dire, tous les biens de la vie humaine [1] ! Rien ne saurait lui être comparé, ni l'or enfoui sous la terre ou répandu à sa surface, ni la masse de l'argent qui brille en ce moment sous les rayons du soleil ou qu'on y pourrait ajouter, en transformant en ce métal les montagnes les plus hautes avec leurs rochers et leurs forêts, ni le souverain pouvoir, ni rien enfin de semblable. De là, en effet, me sont venus plus de biens que nul n'en eût souhaité, moi surtout, qui en désirais si peu et qui ne me nourrissais pas de si hautes espérances. Mais une véritable bienveillance ne s'achète point avec de l'or : elle naît de l'heureuse et divine destinée qui rapproche les hommes vertueux. Celle de l'empereur me fut acquise dès mon enfance, par une intervention du ciel, et ne s'éclipsa qu'un moment pour m'être rendue, dès que l'impératrice, prenant ma défense, eut réfuté les calomnies perfides et grossières, en leur opposant, après les avoir entièrement dissipées, le témoignage irrécusable de ma vie privée. Lorsque j'obéis à l'empereur, qui me rappelait de la Grèce, cette bonté m'abandonna-t-elle, comme n'ayant plus besoin d'aucun appui, loin de toute difficulté et de tout soupçon? Et n'agirais-je pas mal en dissimulant et en passant sous silence ces faveurs évidentes et dignes de respect? Quand parut l'édit en vertu duquel l'empereur m'associait à sa dignité, l'impératrice en fut pénétrée de joie : il y eut comme un écho musical dans son âme : elle me conseilla le courage, m'engageant à ne point refuser, par crainte, le pesant fardeau qui m'était offert, mais à accepter, sans

[1] Il y a dans le texte une ambiguïté qui est peut-être volontaire. Julien laisse douter s'il préfère ainsi à tous les trésors du monde la philosophie, la bienveillance de l'impératrice ou celle de l'empereur.

user d'une franchise rude et grossière, et sans manquer d'égards envers un prince qui m'avait comblé de tant de biens, la tâche qui m'était imposée. J'obéis et je subis cette pénible contrainte, mais je savais qu'il est bien dangereux de désobéir. Quiconque a le pouvoir de faire tout ce qu'il lui plaît, même de vive force, est sûr, quand il demande, de fléchir et de convaincre.

16. Dès que j'eus cédé, et que, après avoir changé de vêtements, d'entourage, d'habitudes, de logement, de manière de vivre, je vis tout l'attirail du luxe et de la grandeur remplacer le train simple et modeste qui me convenait auparavant, l'inexpérience troubla vivement mon âme. Non que je fusse ébloui par l'éclat de tous ces biens présents, dont le manque d'habitude m'empêchait de comprendre l'étendue, mais c'était à mes yeux comme des instruments qui, souverainement utiles entre les mains de ceux qui en font un bon usage, deviennent, quand on ne sait point s'en servir, la cause fatale de mille maux pour beaucoup de familles et de cités. J'éprouvai alors l'embarras d'un homme tout à fait étranger à l'art hippique, et qui n'a jamais essayé de l'apprendre. Que l'on force un pareil homme à diriger le char d'un bon et illustre conducteur, qui entretient, par exemple, plusieurs attelages de deux ou de quatre chevaux, et qui les dirige tous avec une vigueur naturelle et une force incomparable, tenant ferme, j'imagine, les rênes de tous, quoique assis sur un seul cercle de fer, non pas à demeure, mais de manière à se porter à chaque instant de l'un à l'autre et à sauter de siége en siége dès qu'il s'aperçoit que les chevaux se fatiguent ou qu'ils se cabrent. Le voilà sur un de ces chars, mais l'un des quadriges se dérange, faute d'exercice ou de docilité, et l'attelage, bien que harassé par une fatigue incessante, ne perd rien de sa fougue; au contraire il est excité par sa peine même à se montrer plus récalcitrant, à désobéir, à se mutiner, à ne vouloir plus avancer qu'avec le conducteur ordinaire : les chevaux finissent par se fâcher, s'ils ne le voient lui-même, ou du moins à sa place quelque homme ayant un costume de conducteur, tant ces bêtes sont peu raisonnables de leur nature. Aussi leur maître qui sait leur manque de raison ne manque-t-il pas au besoin de leur donner un guide, vêtu des mêmes habits et ayant le même air que le conducteur habile et expérimenté. Si c'est un écervelé, totalement privé de bon sens, il se laisse aller à une joie folle, il est transporté par la

vue de ses habits, il se croit des ailes. Mais, pour peu qu'il ait de prudence et de modestie, il craindra

> De se blesser lui-même ou de briser son char,

accident qui serait une perte pour son maître, et pour lui-même une cause de défaite et de honteux malheur. Telles étaient les réflexions qui me venaient à la pensée durant la nuit et le jour : j'en étais triste et profondément affligé. Mais l'empereur, avec une générosité vraiment divine, dissipa presque toutes mes inquiétudes, en appuyant par des faits ses paroles aussi honorables que gracieuses. A la fin il m'ordonne de saluer l'impératrice, comme pour m'encourager et pour me donner une preuve sincère et convaincante de sa confiance. Dès que je fus venu en sa présence, je crus voir assise, ainsi que dans un temple, la statue de la Sagesse. Un sentiment de respect me pénétra l'âme, et tint mes yeux fixés vers la terre durant assez longtemps, jusqu'à ce qu'elle m'eut engagé à prendre courage : « Tu tiens de nous, dit-elle, une partie de ta grandeur, tu recevras l'autre dans la suite, avec l'aide de Dieu, pourvu que tu nous sois fidèle et loyal. » Voilà quel fut à peu près son langage : elle n'ajouta rien de plus, quoique son éloquence ne le cède point à celle des meilleurs orateurs. Au sortir de cette entrevue, je demeurai profondément ému ; je croyais entendre retentir à mes oreilles la voix même de la Sagesse, tant le son en était doux et suave comme le miel.

17. Voulez-vous connaître les faits qui suivirent, et faut-il que j'énumère en détail et par ordre tous les biens qu'elle m'a faits? Ou les accumulerai-je sans choix, tous ensemble, comme elle les a répandus sur moi, et vous en ferai-je le récit? Et les faveurs dont elle a comblé mes amis? Et l'alliance qu'elle m'a fait contracter avec la famille de l'empereur [1]? Peut-être aussi voudriez-vous entendre le catalogue des présents que j'ai reçus d'elle,

> Sept trépieds qui du feu n'ont pas senti l'atteinte,
> Dix talents d'un or pur, vingt bassins tout brillants [2]?

Mais je n'ai pas le loisir d'entrer dans ces minuties. Il est pourtant un de ces présents qu'il m'est doux de vous rappeler, à cause du plaisir extrême qu'il m'a causé. Je n'avais apporté de

[1] En l'unissant à Hélène, sœur de Constance.
[2] *Iliade*, IX, 122.

chez moi qu'un très-petit nombre de livres, œuvres de bons philosophes et de bons historiens avec celles de plusieurs orateurs et de plusieurs poëtes, tant j'avais au fond de l'âme l'espérance, mêlée de regret, de retourner promptement à mes foyers! Eusébie m'en donna une telle quantité, que j'eus de quoi satisfaire pleinement mon désir, quelque insatiable que fût mon avidité pour ce commerce de l'esprit, et que, ainsi, la Gaule et la Germanie devinrent pour moi un musée de livres grecs. Sans cesse attaché à ces trésors, dès que j'ai un instant de loisir, je ne saurais oublier la main qui me les a donnés. Quand je suis en expédition, un de ces livres ne manque point de me suivre comme partie de mon bagage militaire, et c'est toujours un ouvrage écrit jadis sur un sujet semblable. En effet, les nombreux monuments de l'expérience des anciens, écrits avec art, offrent une image vive et brillante des faits passés à ceux que leur âge a tenus éloignés de ce spectacle. Aussi voit-on des jeunes gens avoir la maturité du génie et la prudence qui manquent à des milliers de vieillards, et posséder un bien qui n'arrive aux hommes qu'avec la vieillesse, je veux dire l'expérience, grâce à laquelle un vieillard peut tenir un langage plus sensé qu'un jeune homme, mais que peut acquérir un jeune homme laborieux. Les livres sont, en outre, une excellente école de morale : on y apprend à connaître les hommes illustres, leurs paroles, leurs actions : ce sont des modèles qu'on se met sous les yeux, comme fait un artiste, pour y conformer ses pensées et y assimiler son langage. A moins de s'en éloigner absolument, on arrive peu à peu à cette ressemblance, et ce n'est point un médiocre profit, sachez-le bien. Pour ma part, après y avoir souvent réfléchi, j'y puise une instruction solide; dans mes campagnes, je veux emporter mes livres comme des vivres nécessaires, et je mesure la quantité de ceux que j'emporte à la durée de mes opérations.

18. Peut-être dira-t-on que ce n'est point ici le lieu de faire l'éloge des livres et des avantages que nous en pouvons retirer. Mais c'est justement parce que j'apprécie toute la valeur de ce présent, que je me plais à en témoigner ma gratitude bien légitime à celle qui me l'a fait. Après avoir puisé dans ces livres des trésors variés de pensées finement exprimées, serait-il juste d'en chanter les louanges d'un ton faible et mesquin, avec des phrases lourdes et rustiques? Certes, on taxerait d'ingratitude le cultivateur, qui, voulant faire un plant de vignes, commen-

cerait par demander des ceps à ses voisins; puis, quand sa vigne serait grande, leur emprunterait un hoyau, une serpette et enfin des échalas, pour l'étayer, la soutenir et la maintenir en l'air, de sorte que les grappes suspendues ne touchent point le sol, et qui, après avoir obtenu tout ce qu'il désirait, se remplirait tout seul des présents de Bacchus, sans donner un raisin, une goutte de vin doux à ceux qui se sont empressés de venir en aide à ses travaux champêtres. De la même manière pourrait-on appeler honnête, bon et reconnaissant le berger, le bouvier ou le chevrier, qui, manquant durant l'hiver, lui de toit et ses bestiaux d'herbage, trouverait des amis empressés à lui donner, à lui fournir des vivres abondants et une retraite, et qui, le printemps ou l'été venu, oublierait les secours généreux qu'il a reçus, et ne donnerait ni lait, ni fromage, ni rien de pareil à ceux qui ont sauvé ses troupeaux près de périr?

19. Ainsi le jeune homme qui veut cultiver la science, à qui il faut un grand nombre de guides, qui ne peut se passer de la nourriture abondante et saine que lui fournissent les écrits des anciens, et qui a besoin de toute espèce de secours, ne vous paraît-il pas dans la nécessité de réclamer une généreuse assistance, et doit-il tenir peu de compte de celui qui la lui prête? Il faudrait qu'il lui fût impossible de témoigner comme il le doit, le gré que méritent cette libéralité et ces bienfaits. Ou bien nous avons oublié la conduite si vantée de l'illustre Thalès, le premier des sept sages. Un de ses élèves lui ayant demandé quel était le salaire de tout ce qu'il lui avait enseigné : « En avouant que tu as appris de moi, répondit Thalès, tu as acquitté ta dette. » De même la personne qui m'a donné, non pas la science, il est vrai, mais tout ce qu'il faut pour l'acquérir, serait en droit de m'accuser d'ingratitude, si je ne faisais l'aveu de ses libéralités : salaire qui suffisait au sage Thalès. Mais c'en est assez. Ce don a été pour moi aussi agréable que magnifique. Je n'ai jamais souhaité recevoir de l'or ni de l'argent, et je répugnerais à vous importuner de ces sortes de sujets.

20. Je veux maintenant vous faire part d'une pensée, qui me paraît digne de votre attention, à moins que la longueur de mon bavardage ne vous ait fatigués. Peut-être même n'avez-vous pas été ravis d'entendre ce que j'ai dit jusqu'à ce moment, comme venant de la bouche d'un ignorant, tout à fait étranger à l'art de la parole, ne sachant ni façonner, ni embellir son langage et ne disant la vérité que comme elle lui vient à l'esprit.

Mais ce que j'ai à dire ne s'écarte point de mon sujet. Quelques auditeurs, je le crains, instruits par de bienheureux sophistes, prétendront que je vous expose des faits sans valeur et sans portée en vous les donnant comme quelque chose de magnifique. Non qu'ils soient jaloux de mon éloquence, ou qu'ils veuillent m'enlever le mérite de ce que je vous raconte. Ils savent bien que je n'ai nul dessein de rivaliser de talent avec eux, en me posant en rival, ni de les aigrir contre moi. Mais je me demande de quel droit ces diseurs de grandes choses se fâcheraient contre ceux qui ne leur font point concurrence, et pourquoi ils les accuseraient d'énerver la force du discours. Ils ne voient, en effet, d'actions importantes, dignes d'intérêt et de nombreux éloges, que celles dont la grandeur dépasse toute croyance; celles, par exemple, de cette reine d'Assyrie, qui, changeant le cours du fleuve, par lequel Babylone est traversée, comme si ce n'était qu'un faible ruisseau, bâtit sur le lit desséché de splendides palais et fit ensuite passer les eaux le long des chaussées [1]. On se plaît aussi à répéter qu'elle eut une armée navale de trois mille vaisseaux, que ses troupes de terre se composaient de trois cents myriades [2] d'hoplites, et que la muraille, dont elle ceignit Babylone, avait près de cinq cents stades [3], sans parler des fossés de la ville et des autres monuments riches et dispendieux qu'on lui attribue. On cite également de Nitocris, plus jeune qu'elle, de Rhodogune et de Tomyris [4], et de mille autres femmes, des actions viriles et vraiment héroïques : on en vante aussi un grand nombre, à qui leur beauté a fait une réputation, malheureusement trop célèbre, puisqu'elle causa des désordres et de longues guerres funestes à beaucoup de nations et aux milliers de soldats que purent fournir ces immenses contrées, et on les exalte comme si elles eussent accompli les plus glorieux exploits. Quiconque n'a rien à dire de pareil, passe pour un orateur ridicule, qui

[1] Sur Babylone et Sémiramis, voyez Hérodote, liv. I, chap. 178 et suivants. — Cf. Quinte-Curce, IX, 6, avec les notes de Pitiscus.

[2] Trois millions.

[3] Il faut près de trois stades pour faire un kilomètre.

[4] Nitocris était, dit-on, la femme de Nabuchodonosor et la mère du dernier roi de Babylone. Voyez les trois chapitres que lui consacre Hérodote, liv. I, chapitre 185 et suivants. — Rhodogune, fille de Xerxès, roi des Perses, est mentionnée par Ctésias. — Sur Tomyris, voyez Hérodote, liv. I, chap. 205 et suivants. Cf. Justin, I, 8.

ne sait point frapper l'esprit ni ravir l'admiration de son auditoire. Mais voulez-vous que nous leur demandions s'ils n'aimeraient pas mieux avoir pour fille ou pour femme une Pénélope que l'une des femmes que je viens de nommer? Et cependant Homère ne trouve rien à louer en elle que sa chasteté, sa tendresse conjugale, le soin qu'elle prend de son beau-père et de son fils. Elle n'a souci ni des champs, ni des troupeaux; elle ne s'occupe, pas même en songe, ni de conduite d'armée ni de harangues au peuple, et, quand il lui faut adresser la parole aux jeunes prétendants,

Les plis d'un léger voile ombragent sa beauté [1],

et sa voix est pleine de douceur. Or, ce n'est point, je pense, faute d'actions héroïques, ni de femmes illustres par leurs exploits, qu'Homère loue de préférence la femme d'Ulysse. Il pouvait décrire avec de riches détails l'expédition de l'Amazone [2] et remplir tout son poëme de récits capables de charmer et de ravir. Comment donc se fait-il que la prise du mur, l'assaut de la ville, le combat naval, la bataille près des chantiers et la lutte d'Achille contre le fleuve lui aient paru des épisodes dignes d'être insérés dans sa poésie, où il voulait dire du nouveau, et que ce que certains amateurs trouvent si admirable, il l'ait négligé et complétement laissé de côté? Pourquoi a-t-il songé à faire un si grand éloge de Pénélope et n'a-t-il mentionné les autres qu'en passant? C'est que sa vertu et sa modestie sont généralement utiles au public et aux hommes en particulier, tandis que l'ambition des autres non-seulement n'est utile à personne, mais entraîne d'irréparables malheurs. Voilà pourquoi le sage et divin poëte lui a décerné l'éloge le plus beau et le mieux mérité. Comment donc craindrait-on, en le

[1] *Odyssée*, I, 334. Traduction d'A. Bignan.

[2] La plus ancienne tradition relative à ces femmes guerrières, auxquelles les anciens ont donné le nom d'Amazones, se trouve dans Homère, au troisième chant de l'Iliade, et plus particulièrement au sixième. On les voit ensuite apparaître dans Hérodote, qui parle de leur expédition dans l'Attique et de la défaite que leur font éprouver les Athéniens. Après lui, le souvenir de cette victoire sert de texte aux amplifications de Lysias et des autres rhéteurs, qui relèvent par la pompe du style les exploits de leurs compatriotes. Enfin, les historiographes d'Alexandre, nourris à l'école des sophistes, ne pouvaient pas négliger un si beau sujet de déclamation historique : ils s'en emparent et l'embellissent des riches couleurs de leur imagination. Voyez notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand*, p. 193 et suivantes.

prenant pour guide, d'être regardé comme des panégyristes médiocres ou maladroits?

21. Mais je veux aussi faire appel au puissant témoignage de l'illustre Périclès, l'orateur vraiment olympien [1]. On prétend que, un jour, ce grand homme fut entouré d'une foule de flatteurs, qui le louaient tour à tour, l'un d'avoir pris Samos, l'autre l'Eubée, d'autres d'avoir conduit ses flottes autour du Péloponèse : quelques-uns rappelaient les décrets qu'il avait rendus : plusieurs enfin sa rivalité avec Cimon, aussi bon citoyen que grand général. Périclès n'avait l'air ni de repousser, ni d'agréer aucun de ces éloges, mais de tous ses actes politiques ce qu'il trouva le plus digne de louanges, c'est que après avoir gouverné longtemps le peuple d'Athènes, il n'avait ordonné la mort de personne, et que pas un des citoyens, qui avaient revêtu l'habit noir, ne pouvait lui imputer la cause de son malheur [2]. Quel autre témoin, par Jupiter dieu des amis, invoquerais-je pour vous prouver que le signe le plus évident de la vertu et le plus beau titre à nos éloges, c'est de n'avoir jamais mis à mort aucun citoyen, de n'en avoir point dépouillé de ses biens, ni condamné à un injuste exil? Et de même, celui qui s'est opposé à ces rigueurs, et qui, comme un bon médecin, ne croit pas qu'il suffise de ne causer de mal à personne, mais regarde comme un devoir attaché à son art d'appliquer, autant qu'il le peut, des remèdes à tous les maux, celui-là ne vous semble-t-il pas mériter, à juste titre, autant d'éloges que le premier? Cela étant, ne placerons-nous pas au plus haut degré la modération d'une princesse qui, ayant le pouvoir de faire tout ce qu'elle veut, ne veut faire que le bien de tous? C'est là le point principal sur lequel je fonde ses louanges, quoique je ne manque pas d'autres sujets admirables et brillants. Si donc mon silence à cet égard, pouvait passer dans l'esprit de quelqu'un pour une feinte vide de sens ou pour une bravade impertinente et folle, qu'on se retrace l'arrivée toute récente de l'impératrice à Rome, pendant que l'empereur, en expédition vers les frontières de la Gaule, traversait le Rhin sur un pont de bateaux, et qu'on voie si je me plais à feindre ou à inventer. J'aurais pu, en effet, tout naturellement, exprimer dans un récit étendu, la joie du peuple et du Sénat à la rencontre de la princesse, l'empressement de leur accueil, les

[1] Sur ce nom, voyez Plutarque, *Périclès*, 39.

[2] Cf. Plutarque, *Périclès*, 38, et *Comment on peut se louer soi-même*, 12.

hommages traditionnels rendus à sa dignité, énumérer la grandeur des dépenses, les libéralités, les magnificences, l'immensité des préparatifs et les dons octroyés aux chefs des tribus et aux centurions du peuple. Mais rien de tout cela ne m'a jamais paru digne d'envie et je ne veux pas vanter les richesses au-dessus de la vertu, bien que je sache que de généreuses libéralités font partie des actions vertueuses. Mais j'estime avant tout la modération, la chasteté, la prudence et toutes les qualités que j'ai célébrées dans Eusébie sur la foi d'un grand nombre de témoins et d'après la conscience du bien qu'elle m'a fait à moi-même. Si donc il plaît à d'autres d'imiter ma reconnaissance envers cette princesse, elle a déjà et elle aura encore des panégyristes nombreux.

SUR LE ROI SOLEIL.

A SALLUSTE.

SOMMAIRE.

Motifs qui ont engagé Julien à écrire ce discours. — Plan de l'auteur, et division de l'ouvrage : nature du dieu, sa puissance, ses vertus manifestes ou cachées, ses bienfaits. — Le Soleil est l'image visible de Dieu, créateur du monde. — Identité du Soleil avec plusieurs divinités. — Il sert de médiateur aux dieux intelligents, et opère l'unité du monde. — Les anges solaires. — Substance du Soleil. — Ses vertus efficaces résultent de la perfection de sa substance. — Détails à ce sujet. — Bienfaits produits par le Soleil. — Diffusion de sa lumière sur tous les êtres. — Son influence astronomique. — Dons qu'il répand sur les hommes. — Division du temps chez les différents peuples. — Prière au Soleil. — Conseils à Salluste. — Nouvelle prière au Soleil.

1. Je conviens que le présent discours peut être placé dans la bouche de tous les êtres

> Que l'on voit respirer ou ramper sur la terre [1],

et qui ont reçu l'existence, une âme raisonnable et un esprit, mais ce droit m'appartient plus qu'à personne; car je suis le serviteur du Roi Soleil. J'en trouve ici dans moi-même les preuves les plus péremptoires, et qu'on ne m'en veuille point de dire ce qu'il m'est permis de révéler [2]. Dès mon enfance, je

[1] *Odyssée*, XVIII, 130.
[2] Voyez sur l'initiation de Julien, Émile Lamé, p. 45 et suivantes.

fus pris d'un amour passionné pour les rayons de l'astre divin. Tout jeune, j'élevais mon esprit vers la lumière éthérée, et non-seulement je désirais y fixer mes regards durant le jour, mais, la nuit même, par un ciel serein et pur de nuages, je quittais tout pour aller contempler les beautés célestes, ne sachant plus ce qu'on me disait ni ce que je faisais moi-même. Mon attention était si forte, ma curiosité si soutenue que l'on m'eût pris pour un astrologue profond, bien que j'eusse à peine de barbe [1]. Et cependant, j'en atteste les dieux, aucun livre sur cette science ne m'était tombé entre les mains et je n'avais rien appris qui pût y avoir rapport.

2. A quoi bon ces détails, dira-t-on, quand j'ai des choses plus importantes à faire connaître, par exemple ce que je pensais alors des dieux? Mais vouons ces ténèbres à l'oubli. Disons seulement que la lumière céleste, qui brillait autour de moi, me ravissait et m'absorbait dans sa contemplation unique, de sorte que je découvris par moi-même le mouvement de la lune, opposé à celui du reste du monde, avant d'avoir lu les philosophes qui ont écrit sur ce sujet. Que cette assertion me serve de preuve. Je trouve digne d'envie le sort d'un homme, que la Divinité, en formant son corps, a doué d'une étincelle sacrée et prophétique, qui lui découvre les trésors de la sagesse. Je ne dédaigne point non plus l'avantage que le ciel m'a fait d'être issu dans ce siècle et d'une famille régnante qui domine sur l'univers. Mais je crois pourtant, sur la foi des sages, que le père commun des hommes c'est le Soleil. On l'a dit avec raison : « L'homme engendre l'homme, et aussi le Soleil [2]. » Quant aux âmes, il ne les produit point seul, mais il les recueille des autres dieux et les sème sur la terre, où elles montrent elles-mêmes, dans la vie, la fin qu'elles ont résolu d'atteindre. Il est donc fort beau pour un homme de tenir, par trois générations ou par une plus longue suite d'ancêtres, au culte de ce dieu ; mais ce n'est pas non plus une situation à dédaigner, quand on s'avoue né pour le servir, de s'être, seul ou avec un petit nombre d'autres, consacré spécialement au culte d'un tel maître.

3. Voyons donc à célébrer aujourd'hui de notre mieux la fête de ce dieu, que la ville souveraine solennise par des sacrifices annuels. Il est difficile, je le sais bien, de se faire une

[1] Il avait une vingtaine d'années.
[2] Aristote, *De la nature*, II, 2.

idée du Soleil invisible par la grandeur de celui qui se voit; peut-être même est-il impossible de le faire, à moins de demeurer au-dessous du sujet. Car je suis convaincu qu'il n'est au pouvoir de personne d'y atteindre; et si l'on ne s'écarte pas trop de la médiocrité, c'est tout ce qu'on peut exiger des forces de la nature humaine en matière d'éloges. Mais ici j'appelle à mon secours Mercure, dieu de la parole, avec les Muses et Apollon Musagète[1] : car lui aussi préside à l'éloquence. Puissent-ils m'accorder de dire des dieux immortels ce qu'il leur plaît que l'on dise et que l'on croie d'eux. Maintenant quel sera le plan de cet éloge? Et, si je traite de la nature du dieu, de son origine, de sa puissance, de ses vertus manifestes ou cachées, et des bienfaits qu'il prodigue, m'écarterai-je beaucoup des louanges qui lui conviennent? Je vais donc commencer.

4. Ce monde magnifique et divin, qui s'étend de la voûte élevée du ciel jusqu'aux extrémités de la terre, et que maintient l'immuable providence de Dieu, existe de toute éternité et existera éternellement, sans être soutenu par une autre loi que par la force incessante du cinquième corps[2], dont le principe élémentaire est un rayon de soleil, puis, à un second degré, pour ainsi dire, par le monde intellectuel et au-dessus encore par le roi de l'univers, autour duquel tout gravite. Ce principe, qu'il me soit permis de l'appeler l'être au-dessus de notre intelligence, ou bien l'idée de tous les êtres, le tout intellectuel, ou bien encore l'un (car l'un doit précéder tous les autres comme étant le plus ancien), ou enfin le bon, suivant l'expression ordinaire de Platon, ce principe, dis-je, étant la cause simple et unique de tout ce que les autres êtres peuvent avoir de beauté, de perfection, d'unité et de puissance inaltérable, a produit de la substance primordiale, innée en lui, et pour tenir le milieu entre les causes intellectuelles et les principes actifs, le grand dieu Soleil, qui lui ressemble en tout, ainsi que le pense le divin Platon quand il dit[3] : « Sache que, quand je parle de

[1] C'est-à-dire *conducteur des Muses*.

[2] Sans entrer dans de longs détails sur cette cinquième substance de la nature, distincte des quatre éléments, c'est-à-dire de l'air, du feu, de la terre et de l'eau, rappelons que, d'après la doctrine d'Aristote, les anciens admettaient pour principe moteur et conservateur du monde, une sorte d'âme, de dieu, d'éther, auquel ils ont donné plusieurs noms. C'est l'*Entéléchie* d'Aristote, le *Quinta natura* de Cicéron, le *Mens universi* de Senèque, le *Mundi anima* de Macrobe.

[3] *République*, VI, 19.

l'être produit par le bon[1], j'entends que l'être produit a une parfaite analogie avec l'être producteur : ce que l'un est dans la sphère idéale, par rapport à l'intelligence et aux êtres intellectuels, l'autre l'est dans la sphère visible, par rapport à la vue et aux objets visibles. » Ainsi, selon moi, la lumière du Soleil doit avoir avec tout ce qui est visible la même analogie que la vérité avec tout ce qui est intellectuel. Le grand tout, que je dis émané de l'idée du premier et souverain bien, parce qu'il était de toute éternité dans la substance de celui-ci, en a reçu la domination sur tous les dieux intelligents, et il distribue à ces dieux intelligents les dons qu'il tient du souverain bien, et que comporte la nature des êtres intellectuels. Ainsi le bien propre aux êtres intellectuels, la beauté, l'essence, la perfection, l'harmonie de l'ensemble, le souverain bien le leur communique et le fait rayonner sur eux par sa puissance, représentative de tout bien. Or, c'est le Soleil qui distribue ces biens aux êtres intellectuels, préposé qu'il est par le souverain bien pour leur commander et pour régner sur eux, quoiqu'ils soient nés avec lui et qu'ils émanent de la même substance, mais dans la vue sans doute qu'un seul principe, représentatif du bon et disposant de tous les biens, gouvernât tout suivant la raison. Mais un troisième Soleil[2] est apparent ; je parle de ce disque lumineux, qui est pour tous les êtres sensibles un principe évidemment générateur et conservateur, et qui, visible lui-même, communique aux êtres visibles tout ce que nous avons dit que le Grand Soleil communique aux dieux intelligents. Les preuves en sont manifestes pour qui étudie dans les objets apparents ceux qui ne le sont pas. Et d'abord, la lumière elle-même n'est-elle pas la forme incorporelle et divine de ce qui est virtuellement diaphane ? Or, la diaphanéité, quoique ayant en soi, pour ainsi dire, tous les éléments, dont elle est la forme immé-

[1] C'est du soleil que Platon veut parler.

[2] « Puisque Julien parle ici du troisième soleil comme le seul apparent, il en suppose deux autres invisibles, dont il a parlé précédemment sans les bien distinguer l'un de l'autre. Le premier est incontestablement le premier principe, la cause ultérieure et préexistante à toutes les autres. Le second, engendré de toute éternité par le premier, est la raison, le monde intelligent, ou le verbe, le λόγος de Platon, que Julien a déjà dit être semblable en tout au premier, et destiné à produire aussi de toute éternité le monde visible et intellectuel. Enfin le troisième est l'image du second ; il en partage l'intelligence et en reçoit les bienfaits, qu'il communique à tous les êtres. Telle nous paraît être la clef de toute la théologie de Julien dans ce discours. » TOURLET.

diate, n'est cependant ni corporelle, ni composée de parties, et n'a aucune des propriétés affectées au corps ; en sorte que l'on ne peut lui attribuer ni la chaleur, ni le froid son contraire, ni la dureté, ni la mollesse, ni aucune des différences appréciables au toucher, au goût et à l'odorat [1]. Sa nature ne frappe que l'organe de la vue, mis en action par la lumière. La lumière, à son tour, n'est que la propre forme de cette nature, répandue de manière à pénétrer les corps ; et la lumière étant incorporelle, les rayons en sont comme la perfection et la fleur.

5. Les sages de la Phénicie, versés dans la connaissance des choses divines, nous enseignent que la splendeur réelle du pur esprit, disséminée dans tout l'univers, naît d'une forme sans mélange. Or, la raison n'y contredit point, puisque la lumière est incorporelle, et que, si elle ne peut avoir sa source dans un corps, il s'ensuit que cette forme sans mélange a son siége lumineux dans l'être qui occupe le centre du ciel. De là, elle rayonne, remplit de sa vive clarté tous les globes célestes et inonde l'univers d'une lumière divine et pure. Quant aux bienfaits qu'elle dispense aux dieux avec mesure, nous en avons déjà parlé et nous y reviendrons un peu. Tous les objets que nous voyons à l'aide de la vue n'ont de perceptible en réalité que le nom, s'ils n'ont pour auxiliaire l'interposition de la lumière. Quel objet, en effet, serait visible, s'il ne recevait tout d'abord sa forme de la lumière, ainsi que la matière reçoit sa perfection de l'artiste? L'or, par exemple, quoique fondu au creuset, est toujours de l'or. Il ne devient une image, une statue, que quand il a reçu de l'artiste une forme donnée. De même les corps visibles de leur nature ne deviennent tels que lorsque la lumière s'interpose entre eux et ceux qui peuvent les voir. Puis donc qu'elle donne à ceux qui voient la faculté de voir et aux êtres visibles celle d'être vus, elle unit dans un seul acte deux propriétés parfaites, la vision et la visibilité, et ses perfections sont les formes et l'existence. Peut-être ces distinctions sont-elles trop subtiles. Joignons-y le témoignage de tout ce que nous sommes d'ignorants et d'illettrés, de philosophes et de savants, à savoir qu'il y a dans l'univers un dieu dont le pouvoir est de produire, en se levant et en se couchant, le jour et la nuit, ainsi que de changer et de métamorphoser tout. Car à quel autre parmi les astres appartient ce pouvoir? Cela étant, pourquoi ne croirions-nous pas que son influence s'étend à des

[1] Ajoutons l'ouïe, pour être complet.

êtres plus divins et qu'il comble de ses biens cette famille invisible et sainte de dieux intelligents, qui plane au-dessus du ciel, puisque c'est à lui qu'obéit tout le chœur des astres et cette géniture gouvernée par sa providence? En effet, les planètes forment des chœurs autour de lui, comme autour de leur roi : placées à des distances fixes de son orbite, elles parcourent un cercle régulier, gardent certaines stations, avancent et rétrogradent, suivant les termes dont se servent pour exprimer ces divers phénomènes les savants versés dans la connaissance de la sphère. De même la lumière de la lune augmente ou diminue en raison de sa distance au Soleil : c'est un fait évident pour tous. En conséquence, comment ne supposerions-nous pas que l'organisation des dieux intelligents, plus ancienne que celle des corps, est analogue à l'ordre dont nous avons parlé? Reconnaissons donc, d'après tout ce qui précède, sa vertu perfectible, parce qu'il nous fait voir parfaitement tous les objets visibles ; sa puissance fécondante et organisatrice, par les métamorphoses qu'il opère dans l'univers ; sa tendance à l'unité, par l'accord harmonieux des mouvements qu'il produit ; sa force intermédiaire, par le milieu qu'il occupe, enfin sa souveraineté sur les êtres intelligents, par sa situation au centre des astres errants qui l'entourent. Car si quelque autre dieu visible réunissait à nos yeux les mêmes qualités que lui, ou tout au moins des qualités semblables, nous ne lui attribuerions pas la supériorité sur les dieux. Mais comme il n'a de commun avec les autres dieux que la bienfaisance qu'il exerce sur tous, nous réglerons notre opinion tant sur la foi des prêtres cypriens, qui consacrent des autels communs au Soleil et à Jupiter, que sur le témoignage d'Apollon, dieu qui a son trône à côté du maître des dieux [1]. En effet ce dieu dit :

> Il n'est qu'un Jupiter, un Pluton, un Soleil,
> C'est le dieu Sarapis.

Nous pensons donc que la souveraineté sur les dieux intelligents est commune au Soleil et à Jupiter, ou plutot qu'elle n'en fait qu'une.

6. Platon [2] me paraît avoir fait avec beaucoup de justesse de Pluton une divinité sage : c'est celle que nous connaissons

[1] Voyez Macrobe, *Saturnales*, liv. I, chap. XVII, XVIII, XIX, XX, XXI, XXII et XXIII. — Le vers cité est emprunté aux poésies orphiques.

[2] *Cratyle*, chap. XX, vers la fin.

sous le nom de Sarapis, en grec Hadès, comme qui dirait Aeidès [1], c'est-à-dire dépourvu de formes sensibles, et par suite essentiellement intellectuel. Il ajoute que c'est vers lui que s'envolent les âmes de ceux qui ont vécu selon la raison et la justice. En effet, il ne s'agit point ici du dieu devant lequel la mythologie nous fait frissonner, mais d'un être clément et doux, qui délivre les âmes des liens de la vie, et qui, au lieu de les attacher à d'autres corps pour les punir et les châtier, les élève à lui et les emmène dans le monde des intelligences. Cette opinion est loin d'être nouvelle. Les plus anciens des poëtes, Homère et Hésiode, s'en sont emparés, soit qu'ils l'aient trouvée d'eux-mêmes, soit qu'une pensée divine et prophétique ait conduit leur enthousiasme jusqu'à la vérité. En voici la preuve. L'un d'eux, en effet, dans sa généalogie, fait naître le Soleil d'Hypérion et de Théia [2]. C'en est assez pour faire entendre que c'est le fils légitime de l'être supérieur à tous les êtres. Car que signifie autre chose le nom d'Hypérion? Et que veut dire Théia, si ce n'est le plus divin des êtres? Ne voyons là ni mariage ni commerce charnel, paradoxes et jeux imaginaires de la muse poétique, et ne considérons le père et le créateur du Soleil que comme le plus divin et le plus élevé des êtres. Homère [3], à son tour, l'appelle Hypérion, du nom de son père, comme pour nous montrer qu'il le croit indépendant et libre de toute contrainte. En effet, suivant Homère, Jupiter, maître de tous les dieux, peut user de cette contrainte à leur égard; mais dans le récit légendaire où le dieu Soleil annonce qu'il veut quitter l'Olympe, à cause de l'impiété des compagnons d'Ulysse [4], Jupiter ne dit pas au Soleil :

Je pourrais t'entraîner, toi, la terre et les mers [5].

Il ne le menace ni de chaîne ni de violence, mais il lui permet de punir les auteurs du forfait et le prie de briller pour les dieux. Homère n'insinue-t-il point par là que non-seulement le

[1] C'est-à-dire *sans forme* : ἀ privatif, εἶδος, forme. J'ai étendu de quelques mots le texte grec.

[2] Voyez Hésiode, *Théogonie*, v. 370 et suivants. — Ὑπερίων veut dire *supérieur*, et Θεία signifie *divine*.

[3] *Odyssée*, I, 8; XII, 176, 374; *Hymne à Minerve*, 13; *Hymne au Soleil*, 4.

[4] Voyez *Odyssée*, XII, 380.

[5] *Iliade*, VIII, 24.

Soleil est indépendant, mais qu'il est doué d'une force spontanée? Car comment les dieux auraient-ils besoin de lui, si ce n'est que, en pénétrant leur substance et tout leur être d'une flamme secrète, il leur communique les bienfaits dont j'ai déjà parlé? Quant à ces paroles du même poëte[1] :

L'infatigable dieu qui brille sur le monde,
Par l'auguste Junon, la déesse aux grands yeux,
Dans la mer à regret voit éteindre ses feux;

elles signifient simplement que la nuit vint avant l'heure, au moyen d'une brume épaisse. C'est ainsi que le poëte dit ailleurs de la même déesse[2] :

Junon devant leurs pas étend une ombre obscure.

Mais laissons les poëtes et leurs fictions, où ils mêlent au divin beaucoup d'humain, et voyons maintenant ce que le dieu lui-même nous apprend et de lui et des autres divinités.

7. La région qui environne la terre doit son existence à un principe générateur. Or, de qui reçoit-elle le don de l'immortalité, si ce n'est de celui qui embrasse l'ensemble dans des mesures déterminées? Car la nature d'un corps ne peut être infinie, puisqu'elle n'est ni sans origine, ni capable de subsister par elle-même. Si donc elle tirait de son propre fonds quelque produit qui ne fût jamais remplacé, sa substance, comme celle de tous les êtres créés, serait bientôt consumée. Mais le dieu, en s'approchant de cette nature avec régularité, la redresse et la recrée, tandis que, en s'en éloignant, il l'affaiblit et la corrompt. Disons mieux : son approche l'anime et lui verse la vie, son éloignement ou sa translation ailleurs entraîne la dissolution des éléments corruptibles. Cependant la répartition incessante de ses bienfaits est égale pour toute la terre. Chaque contrée en reçoit une portion, de manière que le principe générateur ne fasse jamais défaut, et que l'action constante du dieu maintienne l'équilibre nécessaire à la conservation de ce monde passible. Car l'identité de la substance entraîne nécessairement l'identité de l'action exercée par les dieux et à plus forte raison par le Soleil, qui est le roi de tous les autres, vu que son mouvement, par son extrême simplicité, est incomparablement supérieur à celui des autres astres qui se meuvent dans le sens opposé de l'ensemble. Et ceci même paraît à l'il-

[1] *Iliade*, XVIII, 239.
[2] *Iliade*, XXI.

lustre Aristote un indice de la prééminence de ce dieu sur les autres. Il est vrai que les autres dieux intelligents exercent sur ce monde une influence manifeste. Mais quoi? est-ce que c'est exclure les autres dieux, que d'accorder la prééminence au Roi Soleil? Nous ne faisons que juger des choses cachées par les phénomènes apparents. Or, comme nous voyons le Soleil recueillir de tous les autres globes les forces qui en découlent sur la terre, les perfectionner et s'en approprier une portion qu'il reverse sur l'univers, il est naturel de croire que, dans ces communications secrètes et réciproques, le Soleil exerce une influence avec laquelle les autres se combinent pour en former un tout.

8. Nous avons dit que le Soleil, être mitoyen, servait de médiateur aux dieux intelligents; mais quel est ce milieu, par où s'opère sa médiation? Que le Soleil Roi nous accorde la faveur de l'expliquer! Nous entendons par milieu, non pas celui que l'on distingue entre deux choses opposées et qui s'éloignent également des deux extrêmes, comme parmi les couleurs le châtain ou le cendré, comme le tiède entre le chaud et le froid, et ainsi du reste, mais l'agent qui rapproche, qui unit les éléments séparés, telle qu'est l'harmonie d'Empédocle, qui exclut toute discordance. Or, quelles sont les essences que réunit le Soleil et dont il est le médiateur? Celles des dieux visibles qui planent sur notre monde, des dieux immatériels et intelligibles qui entourent le bon par excellence. Il multiplie autour d'eux sa substance divine et intelligente, sans en recevoir aucune altération, aucun mélange. Si donc la médiation ne résulte pas de l'influence des extrêmes pour être parfaite et sans mélange, ainsi l'essence intelligente et souverainement belle du Soleil ne résulte pas de son mélange avec les dieux visibles ou invisibles, sensibles ou intelligents, et c'est en cela, selon nous, que consiste sa médiation. Maintenant, s'il faut spécifier en détail quelles sont les formes suivant lesquelles s'opère cette médiation, afin de voir, par la pensée, sur quels premiers et sur quels derniers objets il agit, quoique l'explication soit difficile, nous essayerons de l'exposer de notre mieux.

9. L'être intelligible qui préexiste à tous les êtres et qui comprend tout en lui seul, est nécessairement un. Pourquoi s'en étonner? Est-ce que le monde entier n'est pas un être un, formé tout entier d'âme et d'intelligence, et parfait de la per-

fection de ses parties? Mais de cette double perfection dans l'unité, je veux dire de cette union qui confond le tout dans un être intelligent, et qui assemble le monde en une seule et même nature parfaite, naît la perfection du Roi Soleil, agissant comme médiateur, laquelle opère l'unité et influe sur les dieux intelligents. Outre cela, il existe dans le monde même des dieux intelligents une tendance collective à produire l'unité dans l'univers. Et comment? Est-ce que la substance du cinquième corps ne se répand pas évidemment autour du ciel, pour en contenir toutes les parties, et pour empêcher, en se les attachant, celles qui sont d'une nature moins adhérente de se disséminer et de se séparer des autres? Or, ces deux causes de cohésion, l'une qui réside dans les êtres intelligents et l'autre qui se manifeste dans les êtres visibles, le Roi Soleil les réunit seul; de sorte que, d'une part, il exerce la force coercitive des êtres intelligents, d'où il tire lui-même son origine, et que, de l'autre, il préside à la seconde force que nous voyons se déployer dans le monde apparent. Pourquoi donc alors la substance, qui apparaît comme la première dans le monde intelligible et comme la dernière dans le monde apparent du ciel, n'admettrait-elle pas, pour médiatrice, la substance du Roi Soleil, qui est cohérente de sa nature, et de laquelle découle sur le monde visible la clarté resplendissante qui rayonne sur l'univers? Plaçons-nous à un autre point de vue : il n'y a qu'une seule cause efficiente de l'univers et une infinité de divinités agissantes, qui planent dans le ciel; n'est-il point naturel de penser que l'action du Soleil sert de milieu entre elles et le monde? En outre, non-seulement la force féconde de la vie réside, en toute sa plénitude, dans l'être intelligible, mais le monde visible est également rempli de ce principe vital. Il s'ensuit donc de toute évidence que la puissance vitale du Roi Soleil tient le milieu entre ces deux principes. C'est ce que nous prouvent les phénomènes placés sous nos regards. En effet, le Soleil rend certaines formes parfaites, en produit d'autres, ajoute à d'autres de nouveaux ornements ou en rehausse l'éclat; il n'en est pas une qui se montre au jour ou qui naisse sans la force opératrice du Soleil. Maintenant, si nous considérons, d'un côté, dans les êtres intelligents, cette substance pure, sans mélange, immatérielle, avec laquelle rien d'accessoire ou d'étranger ne se combine, mais qui est complète de sa propre perfection, et de l'autre, cette nature égale-

ment simple et pure du corps divin et sans mélange, laquelle, bien qu'inhérente à tout corps mû circulairement, est elle-même dégagée de tout élément hétérogène, nous trouverons encore que la substance lumineuse et incorruptible du Roi Soleil sert d'intermédiaire entre la pureté immatérielle des êtres intelligents et la pureté sans mélange, libre de toute génération et de toute corruption, qui se manifeste dans les êtres visibles. La preuve la plus évidente de cette pureté du Soleil est que sa lumière, en se répandant sur la terre, ne s'y mêle à aucune substance et n'y contracte ni tache ni souillure; en tout et partout, elle demeure intacte, pure et inaltérée. Il faut encore faire attention aux formes immatérielles et intelligentes et même aux formes sensibles, qui ont besoin de matière ou de sujet, et nous reconnaîtrons aussi ce milieu intellectuel des formes qui environnent le Roi Soleil et qui prêtent leur secours aux formes environnées de matière, de sorte que ces dernières ne peuvent exister ni se conserver autrement qu'à l'aide des premières, et par conséquent à l'aide de la force que celles-ci tirent du Soleil. En effet, n'est-ce pas lui qui est le principe de la séparation des formes et de la concrétion de la matière? N'est-ce pas lui qui nous donne la faculté de connaître et celle de voir avec nos yeux? La diffusion de ses rayons par tout l'univers et leur union en un tout lumineux attestent sa force créatrice et distincte dans ses produits. Cependant, comme beaucoup d'astres bien apparents sont dus à la substance du Soleil servant d'intermédiaire entre les dieux intelligents et ceux qui peuplent le monde, laissons de côté ce dernier degré de son influence visible. Sa première création, dans le dernier des mondes, est celle des anges solaires, dont l'essence est tout idéale, toute concevable. La seconde est la force génératrice des êtres sensibles. La partie la plus noble de cette force contient le germe du ciel et des astres; la moins élevée préside à la génération, et elle renferme en elle-même la substance génératrice qu'elle tient du principe éternel. Expliquer toutes les autres qualités inhérentes à la substance du Roi Soleil serait impossible, lors même que ce dieu nous en donnerait l'intelligence, car il me paraît impossible de tout embrasser dans son esprit.

10. Afin toutefois de mettre le sceau à ce discours, quelle qu'en soit déjà l'étendue, passons à d'autres développements qui méritent notre attention. Or, quel est ce sceau, ou plutôt quelle notion sommaire donnerai-je sur la substance de ce dieu?

C'est à lui de la suggérer à notre désir de faire comprendre en peu de mots le principe dont il émane, ce qu'il est lui-même, et de quelles richesses il remplit le monde visible. Je dirai donc que d'un seul dieu, qui est le monde intelligent, provient le Roi Soleil, destiné à être le médiateur des êtres intellectuels, médiateurs eux-mêmes, et à les présider, en vertu de sa force mitoyenne, conciliante, amie, et propre à réunir, dans un seul ensemble, les êtres extrêmes, les derniers et les premiers, parce qu'il offre, dans sa substance, un moyen de perfection, de liaison et de principe vital, et que lui-même est l'auteur, non-seulement des biens de toute espèce dont jouit le monde visible, qu'il orne et qu'il éclaire de sa splendeur rayonnante, mais parce qu'il engendre de lui-même la substance des anges solaires, et qu'il renferme la cause incréée des êtres ainsi que la cause éternelle des êtres immortels et le principe inaltérable de la vie. Tout ce qu'il fallait dire à propos de la substance de ce dieu, bien que nous ayons omis plusieurs détails, a été exposé par nous d'une manière assez explicite. Mais la quantité de ses vertus efficaces et la beauté de ses mouvements actifs étant telles qu'elles surpassent toutes les considérations relatives à sa substance, vu qu'il est de l'essence des choses divines que, en se manifestant au dehors, elles multiplient partout les sources fécondes de la vie, comment, je le demande, me hasarder sur une mer sans rivages, quand j'ai peine à respirer à mon aise après le long discours que je viens de tenir? Osons-le, toutefois, en comptant sur l'appui du dieu, et essayons de reprendre notre discours.

11. Et d'abord, tout ce que nous avons dit précédemment de sa substance s'applique aussi à ses vertus efficaces. Car sa substance n'est pas une chose, sa force une autre et son efficacité une troisième. Tout ce qu'il veut il l'est, il le peut, il l'effectue; ne pouvant vouloir ce qui n'est pas, ni manquer de force pour effectuer ce qu'il veut, ni vouloir ce qui lui est impossible. Il n'en est pas ainsi de l'homme, en qui lutte le mélange d'une double nature, unie en un seul être, l'âme et le corps, l'une divine, l'autre obscure et ténébreuse, d'où naît une discordance et un combat. C'est ce qui fait dire à Aristote [1] qu'en nous ni les plaisirs ni les douleurs ne sont en harmonie, parce que les unes ou les autres, dit-il, contrarient nécessairement chez nous l'une des deux natures. Rien de semblable chez

[1] *Morale à Nicomaque*, liv. VII, chap. 15.

les dieux. Les biens sont sans lutte inhérents à leur substance; jamais ils n'inclinent d'aucun côté. Aussi tout ce que nous avons commencé par reconnaitre volontiers dans la substance du Roi Soleil, il faut prendre que nous l'avons dit également pour sa force et son efficacité. Il suit de là que notre raisonnement est réciproque, et que ce que nous avons à examiner touchant sa force et son efficacité, n'a pas seulement trait à ses œuvres, mais à sa substance.

12. Il y a des dieux de même origine et de même nature que le Soleil, dont ils couronnent la substance, et qui, répandus en foule dans l'univers, se confondent dans son unité. Écoutez ce qu'en disent les hommes éclairés, qui ne regardent pas le ciel avec les yeux du cheval, du bœuf ou des autres animaux dépourvus de science et de raison, mais qui, par les phénomènes visibles, sont parvenus à reconnaître la nature invisible. Et d'abord, si vous voulez bien, dans l'infinité des forces et des vertus procosmiques [1] du Soleil, considérez-en un petit nombre. La première de ces forces est celle par laquelle, pénétrant intimement la substance intelligente, il en unit les extrémités pour n'en plus former qu'un tout; et si nous remarquons que, dans le monde sensible, l'air et l'eau servent de moyen entre le feu et la terre, et de lien entre les extrêmes, pourquoi, dans une substance préexistante au corps, séparée d'eux et n'ayant pas eu de commencement, puisqu'elle contient en elle-même le principe de la génération, ne supposerions-nous pas le même ordre, de manière que les principes extrêmes de cette substance, principes distincts et séparés de tous les corps, soient rassemblés à l'aide d'agents intermédiaires par le Roi Soleil et unifiés en lui? En effet, il est doué de la même force active que Jupiter, et nous en avons donné pour preuve les temples élevés à tous deux en commun dans l'île de Cypre, ainsi que le témoignage d'Apollon, mieux instruit, ce semble, que qui que ce soit sur la nature de son propre être [2]. Car Apollon ne fait qu'un avec le Soleil, et partage avec lui la même simplicité d'intelligence, la même immuabilité de substance et la même énergie. Ainsi, lorsque le dieu ne parait point séparer du Soleil la force productrice et disséminée de Bacchus, mais que, au contraire, il la place sous l'empire du Soleil et sur le même trône, il nous initie aux plus belles idées que l'on puisse avoir

[1] *Antérieures au monde.*
[2] Voyez plus haut, § 5.

de cette divinité. C'est encore pour cela que cette divinité, considérée comme renfermant en soi les principes du plus bel ensemble intellectuel, s'appelle Soleil, Apollon Musagète [1]; et parce qu'il met en harmonie toutes les lois de la vitalité, on dit qu'il mit au monde Esculape, qu'il avait en soi avant le monde [2]. Mais quiconque voudrait considérer, dans leurs variétés, les autres puissances du Roi Soleil, il ne pourrait les énumérer toutes. Il suffit donc, je pense, d'avoir examiné avec soin qu'il partage la domination avec Jupiter, tant sur la cause séparatrice qui préexiste aux corps eux-mêmes que sur les causes séparées et antérieures à la manifestation des effets visibles; d'avoir établi qu'il jouit avec Apollon de la simplicité de l'intelligence et d'une éternelle immuabilité; avec Bacchus, de la force productrice et disséminée à laquelle ce dieu préside; d'avoir contemplé dans la puissance du dieu Musagète la grandeur de la plus belle des harmonies et du plus bel ensemble intellectuel; enfin d'avoir signalé dans Esculape la force qui complète les principes réguliers de la vie. Voilà ce que nous avons pu dire des vertus procosmiques du Soleil, et auxquelles correspondent, dans le même rang, des effets qui se passent hors du monde visible, et qui sont le complément de ses bienfaits.

13. En effet, ce dieu étant une production immédiate et légitime du bon par excellence, et recevant de lui une portion parfaite de la bonté, la communique d'une manière effective à tous les dieux intelligents et perfectionne ainsi leur substance. Tel est son premier bienfait. Le second est la distribution parfaite de la beauté intelligente dans les formes immatérielles et incorporelles. Et de fait, dès que la substance apparente et procréatrice tend à produire et à manifester quelque chose dans l'ordre de la beauté, il est nécessaire qu'elle soit devancée et mise en œuvre par celle qui remplit la même fonction toujours et de toute éternité dans l'ordre de la beauté intelligible, et cela non pas pour un instant et jamais dans la suite, non pas en engendrant maintenant et en devenant plus tard stérile; car tout ce qu'il y a de beau dans les êtres intelligents continue sans cesse d'être beau. Il faut donc convenir qu'à la cause productrice manifestée par les phénomènes préexiste un pro-

[1] *Qui conduit les Muses.*

[2] Dans le système de Julien, le monde est éternel. Il veut donc dire ici avant la manifestation du monde.

duit incréé dans l'ordre de la beauté idéale et éternelle, produit qui réside dans le Roi Soleil, dont il émane, et auquel celui-ci répartit l'intelligence parfaite de la même manière qu'il communique, par la lumière, la faculté de voir, dont jouissent les yeux. Ainsi c'est par ce modèle intelligent, plus encore que par l'éclat de la lumière éthérée, qu'il procure aux êtres intelligents le don de percevoir et d'être perçus. A ces vertus du Soleil, roi de l'univers, vient s'ajouter la plus admirable de toutes, je veux dire celle de communiquer une existence supérieure aux anges, aux génies, aux héros et aux âmes isolées, qui résident dans la substance rationnelle des prototypes et des idées et qui ne se mêlent jamais à des corps. Par cette énumération nous avons loué rapidement, mais suivant la mesure de nos forces, l'existence procosmique du Roi Soleil, sa puissance et ses œuvres. Mais, comme les yeux, dit-on, sont plus fidèles que les oreilles, bien qu'ils soient plus infidèles et plus faibles que l'intelligence, essayons, si ce dieu nous le permet, de parler, même faiblement, de sa force apparente.

14. Le monde visible a été fixé de toute éternité autour du Soleil, dont le trône éternel est la lumière péricosmique, non pas pour un instant et jamais ensuite, ni tantôt suivant un mode et tantôt suivant un autre, mais sans aucun changement. Or, quand même on voudrait, par une abstraction de la pensée, borner au temps cette nature éternelle du Soleil, roi de tous les êtres, on reconnaîtrait aisément que, en rayonnant sur l'univers, il est l'auteur des biens éternellement répandus sur le monde. Je sais bien que le grand Platon, et, après lui, un penseur qui lui est inférieur dans l'ordre des temps et non du génie, je veux parler de Jamblique de Chalcis [1], qui nous a initiés aux diverses études de la philosophie et notamment à ces sortes de matières, je sais, dis-je, que tous deux se sont servis, par hypothèse, du mot engendré, et ont supposé une génération, pour ainsi dire, chronologique, afin de mieux faire comprendre l'étendue des biens émanés du Soleil. Pour moi, qui suis si loin d'avoir la force de leur génie, je n'ose risquer pareille assertion, vu qu'il ne me paraît pas sans danger d'admettre pour le monde, même par hypothèse, une génération chronologique, comme l'illustre Jamblique en a exprimé l'idée. J'estime, au contraire, que le dieu Soleil, provenant de la cause éternelle, a produit toutes choses de

[1] Voyez la lettre XXXIV.

toute éternité, en rendant visibles les êtres invisibles par un effet de sa volonté divine et de sa vitesse ineffable, et que, procréant simultanément tous les êtres dans le temps présent, par son infatigable vertu, il s'est réservé le milieu du ciel, comme sa demeure propre, afin de distribuer également tous les biens aux dieux nés de lui ou en même temps que lui, et pour présider aux sept sphères, à la huitième orbite du ciel et à la neuvième dans laquelle roule le cercle éternel de la génération et de la dissolution [1]. Quant aux planètes, on voit qu'elles forment un chœur autour de lui et qu'elles règlent leurs évolutions de manière à concorder avec sa marche; et le ciel entier, en harmonie avec lui dans toutes ses parties, est plein de dieux émanés du Soleil. Ce dieu, en effet, préside à cinq cercles du ciel [2] : en parcourant trois d'entre eux il engendre les trois Grâces; les autres sont les plateaux de la grande Nécessité [3]. Peut-être avancé-je des idées inintelligibles pour les Grecs, comme s'il ne fallait dire que des choses vulgaires et connues. Cependant le fait n'est pas si étrange qu'on le supposerait d'abord. Qu'est-ce, en effet, pour nous que les Dioscures [4], ô mes sages, qui croyez à tant de choses sans examen? Ne les appelle-t-on pas hétéréméres [5], parce qu'il ne leur est pas permis d'être vus le même jour? Vous comprenez, dites-vous, le jour actuel et celui d'hier. Eh bien, ce qu'on entend de ces Dioscures, appliquons-le à un être, à un fait

[1] Voyez sur ce passage Cicéron, *De la nature des dieux*, II, 51 et suivants; *Tuscul.*, I, 68; *Songe de Scipion*, avec le commentaire de Macrobe. — Pour les neuf sphères, voyez spécialement Macrobe, *Comment.*, I, 14.

[2] Ceux probablement où, suivant les anciens, se mouvaient Saturne, Jupiter, Mars, Mercure et Vénus.

[3] Voici comment je comprends ce passage, éclairci par quelques explications données par Julien lui-même. En parcourant les cercles où se meuvent Mars, Mercure et Vénus, le Soleil produit les trois Grâces, et il fait de Saturne et de Jupiter les plateaux de la balance du Destin. Il y a là un mélange d'astronomie, de théogonie et de philosophie qui plaisait beaucoup aux disciples de Pythagore et de Platon, et dont l'esprit aventureux de Dupuis a renouvelé, dans son *Origine des cultes*, les subtilités paradoxales.

[4] *Fils de Jupiter*, Castor et Pollux, et astronomiquement constellation des Gémeaux, ♋. Pollux, qui était immortel, voyant Castor près de mourir, pria Jupiter de lui accorder de mourir avec son frère chéri. Jupiter alors lui laissa le choix ou de venir habiter l'Olympe ou de partager le sort de son frère, et de passer alternativement avec lui un jour dans le ciel et l'autre sur la terre.

[5] C'est-à-dire *alternant de jours*, vivant de deux jours l'un.

déterminé, afin de ne rien dire d'étrange et d'inintelligible; mais une exacte recherche ne nous le fait pas sur-le-champ trouver. En effet, la supposition admise par quelques théologiens qu'il s'agit ici des deux hémisphères du monde, est dénuée de raison, vu qu'il n'est pas facile de comprendre pourquoi chacun d'eux recevrait le nom d'hétérémère, puisque chaque jour les hémisphères qu'ils représentent reçoivent l'un et l'autre un accroissement progressif et insensible de clarté. Voyons donc à en essayer une explication nouvelle que voici. On peut dire avec raison que ceux-là seuls jouissent d'un même jour pour lesquels la marche du Soleil au-dessus de la terre dure le même temps et s'opère dans un seul et même mois. Qu'on examine donc si l'alternation des jours ne s'adapte pas mieux à la différence qu'offrent les cercles tropiques avec les autres cercles; car ceux-ci sont constamment visibles pour les peuples des pays où l'ombre se projette des deux côtés opposés, tandis que ceux qui voient l'un des deux autres cercles [1], ne peuvent apercevoir l'autre. Mais afin de ne pas insister trop longtemps sur ce point, disons que le Soleil, par ses conversions solsticiales, est le père des saisons, et que, n'abandonnant jamais les pôles, il s'identifie avec l'Océan et devient le principe d'une double substance. Tenons-nous ainsi un langage obscur? Homère n'a-t-il pas dit avant nous [2] :

> L'Océan dont le monde a reçu la naissance,

c'est-à-dire les mortels et les dieux qu'il qualifie de bienheureux? Et c'est vrai. De tous les êtres, en effet, il n'en est pas qui ne soit un produit de l'Océan. En quoi ce fait intéresse-t-il les hommes, voulez-vous le savoir? Mieux vaut garder le silence : je parlerai cependant et je le dirai, dussé-je ne pas être bienvenu de tous.

15. Le disque solaire, en parcourant la région sans astres, s'élève beaucoup au-dessus de celle des étoiles fixes, en sorte qu'il n'est plus au milieu des planètes, mais seulement au milieu des trois mondes d'après les hypothèses mystiques, si l'on peut appeler ces notions des hypothèses; mieux vaudrait dire des dogmes et donner le nom d'hypothèses à la théorie des corps sphériques : car les dogmes sont attestés par ceux qui ont entendu la voix même des dieux ou des grands démons, et

[1] Les cercles polaires.
[2] *Iliade*, XIV, 246.

les hypothèses ne sont que des probabilités en harmonie avec les phénomènes. On peut donc approuver les uns, mais quant à croire aux autres, si on le juge à propos, c'est une opinion que je respecte et que j'admire avec plus ou moins de sérieux. Mais c'en est assez, comme on dit, sur ce sujet. Outre les dieux, dont nous avons parlé, un grand nombre de dieux célestes ont été signalés par ceux qui ne regardent pas le ciel machinalement et comme les brutes. Or, le Soleil, après avoir partagé les trois mondes en quatre parties, proportionnellement aux rapports du cercle zodiacal avec chacun d'eux, divise ensuite ce cercle par puissances de douze dieux [1], auxquels il affecte trois puissances de ce genre, ce qui en porte le nombre à trente-six [2]. De là, je pense, le triple don des Grâces nous est venu du ciel, c'est-à-dire des cercles que le dieu a divisés en quatre parties, d'où il nous envoie la ravissante alternative des saisons. Et voilà pourquoi, sur la terre, les Grâces imitent le cercle dans leurs statues [3]. On dit aussi que Bacchus, dispensateur des grâces [4], partage la royauté avec le Soleil. Est-il besoin que je te [5] rappelle Horus [6] et les noms des autres dieux qui conviennent tous au Soleil? Car les hommes ont appris à connaître ce dieu par les effets qu'il produit en remplissant le ciel de biens intellectuels, en le faisant participer à la beauté de l'être intelligent, et en partant de ce point pour lui verser ses bienfaits, en tout ou en partie, par l'entremise des hommes vertueux [7]..... Car ils veillent sur tous les mouvements qui s'opèrent, jusqu'aux dernières limites du monde, sur la nature, sur l'âme. Réunissant en un seul corps et sous un seul chef cette phalange innombrable de dieux, il l'a placée sous les

[1] Voyez Macrobe, *Comment.*, I, 21.

[2] Voyez Apulée, *Du monde*, § 3; *De la doctrine de Platon*, liv. I, et *Florides*, X. — Cf. *Contre les chiens ignorants*, 11.

[3] Voyez la page charmante de Sénèque sur les Grâces, *De benef.*, 1, 3; et Cf. le délicieux groupe de Raphaël.

[4] Χαριδότης, surnom de Bacchus, signifie également *dispensateur des grâces* ou *de la joie*. Cf. Virgile, *Énéide*, I, v. 636, et les notes des commentateurs.

[5] L'auteur s'adresse à Salluste.

[6] Voyez Plutarque, *Isis et Osiris*, XII.

[7] Il y a une lacune dans le texte de ce passage. Probablement que, après les hommes vertueux, il était question de ces démons ou génies répandus dans l'espace dont parlent Hésiode, *Trav. et jours*, v. 231, et Plaute, prologue du *Rudens*.

ordres de Minerve Pronoée [1], que la Fable nous dit issue du cerveau de Jupiter, mais que nous croyons née tout entière du Roi Soleil tout entier, qui la tenait enfermée : et en cela nous différons du mythe qui nous la donne comme issue de l'une des extrémités, tandis que c'est du tout qu'elle provient tout entiere. Pour le reste nous admettons avec la vieille tradition que Jupiter ne diffère en rien du Roi Soleil. Quant à ce que nous disons de Minerve Pronoée, ce n'est point une nouveauté, s'il faut en croire ces vers :

Il arrive à Pytho, vers l'enceinte sacrée
De Pallas aux yeux gris, Minerve Pronoée.

Ainsi les anciens faisaient asseoir Minerve Pronoée sur le même trône qu'Apollon, qu'ils confondaient avec le Soleil. A son tour, Homère, saisi d'un transport divin, car on sent bien qu'il est inspiré par les dieux et que souvent sa poésie est un oracle, Homère dit [2] :

Je veux le même honneur qu'Apollon et Minerve.

Et la déesse l'attend de Jupiter, qui est le même que le Soleil. De même donc que le roi Apollon, par la simplicité de la pensée, communique avec le Soleil, de même il faut croire que Minerve, qui tient de celui-ci sa propre substance, et qui est, par conséquent son intelligence parfaite, rapproche, sans confusion, et réunit tous les dieux autour du Soleil, roi de tous les astres ; et que, partant de la voûte extrême du ciel, dont elle parcourt les sept orbites jusqu'à la Lune, elle y répand le principe vital pur et sans mélange. La même déesse remplit encore de son intelligence la Lune, qui est le dernier des corps sphériques; et la Lune, à son tour, surveillant les intelligences supracélestes, et donnant des formes à la matière placée au-dessous d'elle, en élimine tout ce qu'elle a de sauvage, de turbulent et de désordonné. Minerve distribue aux hommes, entre autres biens, la sagesse, l'intelligence et le génie des arts mécaniques : elle habite les acropoles, et c'est sur la sagesse qu'elle fonde dans les cités la société politique.

16. Disons quelque chose de Vénus, que les savants de la Phénicie prétendent associer aux fonctions de la déesse [3], ce

[1] C'est-à-dire *Providence*. Voyez Pausanias, *Phociques*, ou liv. X, VIII, 6.

[2] *Odyssée*, XIII, 827. C'est Junon qui parle.

[3] De Minerve. — Cf. Lucien, *De la déesse syrienne*, t. II, p. 442 de notre traduction.

que je pense pour ma part. Vénus est, en effet, un mélange des dieux célestes, un lien d'harmonie et d'unité qui les rassemble. Voisine du Soleil, qu'elle suit dans sa course et dont elle s'approche, elle remplit le ciel d'une heureuse température, communique à la terre sa fécondité et pourvoit à la génération des animaux, dont le Roi Soléil est la cause première. Vénus, qui lui sert d'auxiliaire, charme nos âmes par la volupté et envoie sur la terre à travers les airs ces feux délicieux et purs, dont l'éclat surpasse celui de l'or. Je veux encore user ici, mais sobrement, de la théologie phénicienne, et si c'est en vain, la suite de mon discours le prouvera. Les habitants d'Édesse [1], lieu de tout temps consacré au Soleil, donnent à ce dieu pour assesseurs Monime et Aziz [2], selon Jamblique, à qui nous aimons à emprunter beaucoup de détails entre mille autres. Or, Monime c'est Mercure, et Aziz c'est Mars, assesseurs du Soleil, et qui répandent de nombreux bienfaits dans la région qui entoure la terre.

17. Telles sont les influences actives du dieu dans le ciel, perfectionnées par les agents que nous avons dits et portées jusqu'aux extrémités de la terre. Quant aux effets qu'il produit dans la région sublunaire, il serait trop long d'en faire l'énumération ; il convient pourtant d'en citer sommairement quelques-uns. Je sais bien que j'en ai déjà parlé, quand j'ai essayé d'apprécier les qualités occultes de la substance du dieu par ses phénomènes sensibles ; mais la suite de mon discours exige que je m'y reporte de nouveau. Comme nous avons montré que le Soleil commande à tous les êtres intelligents, qu'il réunit en un seul groupe autour de sa substance indivisible une infinité de dieux, qu'il agit en qualité de chef et de souverain sur les globes visibles, dont les révolutions, éternellement circulaires, observent une si heureuse régularité, qu'il remplit le ciel tout entier non-seulement d'un éclat splendide, mais encore de mille autres biens que l'on ne voit pas, qu'il perfectionne les biens émanés de lui à l'aide de dieux visibles, qui lui servent d'agents et qui tiennent leur perfection de son énergie ineffable et divine, ainsi devons-nous penser qu'il y a près du lieu propre à la génération certains dieux commis à cet effet par le Roi Soleil, lesquels, gouvernant la quadruple nature des éléments et les

[1] Une variante porte Émèse : il vaut mieux lire Édesse, comme nous l'indiquons en note dans Lucien, à l'endroit cité note précédente.

[2] Monime signifie *qui demeure fidèle*, et Aziz *igné*.

âmes à qui ces éléments s'agrégent, habitent parmi les trois genres d'êtres supérieurs [1]. Et les âmes individuelles, que de biens il leur procure, leur faisant discerner les objets, les redressant par le sentiment de la justice, les purifiant de sa clarté! N'est-ce pas lui également qui meut et vivifie toute la nature, en lui versant d'en haut le principe qui féconde? C'est encore lui qui est pour chaque être individuel la véritable cause de sa tendance à une destination finale. Car, comme le dit Aristote, l'homme est engendré par l'homme et par le Soleil [2]. D'où il suit que l'on peut attribuer au Roi Soleil tous les autres produits des natures individuelles. Quoi donc? ne voyons-nous pas que, pour produire les pluies, les vents et les autres phénomènes météorologiques, ce dieu met en œuvre une double exhalation? Car, en échauffant la terre, il attire les vapeurs et la fumée, et il n'agit pas seulement ainsi dans les hautes régions de l'air, mais il produit tous les changements, grands ou petits, qui ont lieu sous la terre.

18. Pourquoi donc m'étendre davantage sur ce sujet, quand je puis désormais arriver au but, en célébrant les bienfaits que le Soleil répand sur les hommes? Nés de lui, c'est de lui que nous recevons la nourriture. Et quant à ces qualités plus divines qu'il accorde aux âmes, soit en les dégageant du corps, pour les rapprocher des essences qui participent de la nature divine, soit en faisant de la partie la plus subtile et la plus active de sa divine clarté une sorte de char, qui les porte sans obstacle vers une génération nouvelle, que d'autres les célèbrent dignement : je tiens moins à les démontrer qu'à y croire. Mais ce qui est connu de tous, je n'hésite point à le décrire. Le ciel, dit Platon, est le maître de la science, parce qu'il nous a révélé la nature des nombres [3], car les différences qu'ils ont entre eux, ce sont les périodes du Soleil qui nous les ont fait découvrir. Platon fait la même réflexion sur le jour, sur la nuit et sur la lumière de la Lune, déesse qui emprunte son éclat au Soleil; données qui nous ont conduits à des résultats plus étendus fondés sur la vue de toutes les parties concordant avec ce dieu. Ailleurs Platon dit encore que les dieux, prenant en pitié les maux inhérents à notre nature, nous ont donné Bacchus et le chœur des Muses. Or, le Soleil nous apparaît comme leur chef com-

[1] Les dieux, les hommes, les animaux.

[2] Voyez plus haut, § 2.

[3] Voir le *Parménide*, spécialement chap. VII.

mun, puisqu'on célèbre en lui le père de Bacchus et le chef des Muses. Apollon qui partage avec lui la royauté, n'a-t-il pas établi ses oracles par toute la terre? N'a-t-il pas inspiré aux hommes une sagesse divine et paré les cités de lois sacrées et civiles? C'est lui qui, par les colonies grecques, a civilisé la plus grande partie de l'univers et en a préparé la soumission plus facile aux Romains. Car non-seulement les Romains sont de race hellénique, mais leurs rites sacrés, leur confiance dans les dieux, ils les ont empruntés aux Grecs dès l'origine et conservés jusqu'à la fin. Bien plus, ils ont établi, dans leur empire, une forme politique qui ne le cède en rien au gouvernement des autres villes et qui surpasse même toutes celles que jamais peuple se soit données. A ce titre je regarde notre capitale[1] comme essentiellement grecque et par son origine et par sa constitution. Que te dirai-je encore du Roi Soleil? N'a-t-il pas pourvu à la santé et à la conservation de tous les êtres en donnant le jour à Esculape le sauveur de tous les mortels? Il nous accorde toute espèce de vertu, en nous envoyant Vénus avec Minerve, et en mettant sous leur sauvegarde la loi qui veut que l'union des deux sexes n'ait d'autre but que la procréation d'un être semblable. Voilà pourquoi, suivant les périodes solaires, tous les végétaux et tous les animaux tendent à la reproduction d'un être qui leur ressemble. Exalterai-je ses rayons et sa lumière? A la terreur que cause une nuit sans lune et sans astres, nous pouvons juger quel bien nous avons dans la lumière du Soleil. Et, quoiqu'il la verse sans cesse, et sans que la nuit l'intercepte, dans les régions supérieures à la Lune, il nous ménage ici-bas, par la nuit, le repos de nos fatigues. Mon discours ne finirait point, si je voulais en épuiser le sujet. Car il n'est aucun bien dans la vie que nous ne tenions parfait de ce dieu ou qu'il ne perfectionne, s'il nous vient des autres dieux.

19. Je vois encore dans le Soleil le fondateur de notre cité. Dans la citadelle de Rome, en effet, habitent, avec Minerve et Vénus, non-seulement Jupiter, le glorieux père de tous les dieux, mais encore Apollon sur la colline du Palatin[2]. Or, le Soleil ne fait qu'un, on le sait, avec toutes ces divinités. Pour prouver, du reste, que nous nous rattachons au Soleil, nous tous descendants de Romulus et d'Énée, voici, entre mille

[1] Rome.

[2] Voyez sur ces points de mythologie romaine Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettres XXV, LIII et LVII.

autres, quelques faits sommaires bien connus. Énée, dit-on, naquit de Vénus, parente et auxiliaire du Soleil. Quant au fondateur même de la ville, la renommée le dit fils de Mars, et elle s'appuie, pour croire à ce fait extraordinaire, sur les prodiges qui suivirent. On raconte, en effet, qu'il fut allaité par une louve. Ici, je ne répéterai pas ce que je sais et que j'ai déjà dit plus haut, à savoir que Mars, appelé Aziz par les Syriens, habitants d'Édesse, ouvre le cortége du Soleil. Mais pourquoi le loup est-il consacré à Mars plutôt qu'au Soleil, puisqu'on donne à sa révolution annuelle le nom de Lycabas [1], employé non-seulement par Homère et par les Grecs les plus célèbres, mais par le dieu lui-même? Il dit, en effet :

> Comme un léger danseur qui bondit et s'élance,
> Lycabas a franchi la route aux douze mois.

Veux-tu que je te donne un argument plus décisif, pour prouver que le fondateur de notre ville ne provient pas de Mars tout seul, et que, si peut-être un génie martial et vigoureux vint contribuer à la formation du corps de Romulus en ayant commerce, dit-on, avec Silvia qui portait l'eau lustrale à la déesse [2], l'âme, c'est-à-dire tout l'être du divin Quirinus, est descendue du Soleil? Croyons-en, à cet égard, la tradition. Une conjonction complète du Soleil et de la Lune, qui se partagent l'empire visible, fit descendre cette âme sur la terre, et une autre conjonction la fit remonter au ciel, après avoir anéanti par le feu de la foudre l'enveloppe mortelle du corps [3]. Ainsi l'active

[1] Homère emploie ce mot, pour signifier *l'année*, dans l'*Odyssée*, XIV, 161, et XIX, 360. La racine probable est λύκη, *lumière*, et βαίνω, *marcher*, littéralement *marche de la lumière, cours du soleil*, et non pas λύκος, *loup*, βαίνω, *marcher*, littéralement *marche des loups*. Julien paraît avoir admis de préférence l'explication singulière d'Eustathe. Ce commentateur d'Homère, d'après cette dernière étymologie, prétend que les jours se succèdent comme des loups, qui, lorsqu'ils veulent passer une rivière, se tiennent à la file la queue avec les dents. Il se peut toutefois que les Grecs se soient plu à faire une confusion entre λύκη et λύκος : c'est ainsi que le mot grec λυκαυγές, *crépuscule du soir*, désigne l'instant de la journée que l'on nomme en français *l'entre chien et loup*.

[2] Voyez Denys d'Halicarnasse, *Antiq. rom.*, I, 77. — Cette déesse était Vesta.

[3] Denys d'Halicarnasse, *Antiq. rom.*, I, 77, et II, 56, mentionne cette éclipse arrivée à la naissance et à la mort de Romulus; Plutarque, *Romulus*, 12, parle également d'une éclipse arrivée à la naissance de Romulus, mais il n'atteste point ce fait astronomique, dont les calculs modernes ont démontré la fausseté, et il n'affirme pas davantage (chap. 27) que les ténèbres survenues à la mort de Romulus fussent le résultat d'une éclipse de soleil.

déesse qui, sous les ordres du Soleil, gouverne les choses terrestres, reçut Quirinus envoyé sur la terre par Minerve Pronoée, et le reprit à son départ de la terre, pour le ramener au Soleil, roi de tous les êtres. Désires-tu que je te cite, comme une nouvelle preuve de ce que j'avance, l'institution du roi Numa? Par ses ordres des vierges sacrées sont préposées chez nous, pour chaque saison, à la garde de la flamme inextinguible du Soleil et remplissent la fonction que la Lune exerce autour de la terre, celle de conserver le feu sacré du dieu [1]. Une preuve encore plus importante en faveur du dieu, c'est une autre institution de ce divin roi [2]. Tandis que tous les autres peuples, à peu près, comptent les mois d'après la Lune, nous seuls, avec les Égyptiens, mesurons les jours de chaque année sur les mouvements du Soleil. J'ajouterai à ceci que nous rendons un culte particulier à Mithra [3] et que nous célébrons tous les quatre ans des jeux en l'honneur du Soleil; mais ce serait parler de faits trop récents [4], et mieux vaut peut-être s'appuyer sur des usages plus anciens.

20. En effet, lorsque les peuples fixent, chacun à sa manière, le commencement du cercle annuel des jours, les uns à partir de l'équinoxe du printemps, les autres au milieu de l'été, et la plupart des autres vers la fin de l'automne, ils célèbrent tous les bienfaits évidents du Soleil. L'un le remercie de la saison propice au labour, où la terre fleurit et s'épanouit, où tous les fruits se mettent à germer, où les mers s'ouvrent à la navigation, où la tristesse et la rigueur de l'hiver font place à la sérénité. Les autres honorent le temps de l'été, parce que l'on est rassuré désormais sur la venue des récoltes, que les grains sont déjà réunis, que la cueillette est mûre et que les fruits, venus à point, pendent aux arbres. D'autres, plus ingénieux, voient la fin de l'année dans la maturité pleine et même avancée de tous les fruits, et c'est quand l'automne expire qu'ils célèbrent le renouvellement de l'année. Mais nos ancêtres, depuis le divin roi Numa, ont avant tout honoré le Soleil, et ne se sont point préoccupés de l'utilité. Leur nature divine, je pense, et leur intelligence profonde leur ont fait voir en lui la cause de tant

[1] Cf. Plutarque, *Numa*, 9 et 11.

[2] *Id.*, *ibid.*, 18.

[3] Ce passage, où le nom de Mithra est employé comme synonyme du Soleil, indique la fusion de la mythologie orientale et de la mythologie grecque.

[4] Ces fêtes furent instituées par l'empereur Aurélien.

de biens, et ils ont décidé de faire concorder le commencement de l'année avec la saison où le Roi Soleil quitte les extrémités méridionales pour revenir vers nous, et que, bornant sa course au Capricorne, comme à sa dernière limite, il s'avance de Notus vers Borée pour nous faire part de ses bienfaits annuels. Or, que telle ait été l'intention de nos aïeux, en fixant ainsi le renouvellement de l'année, c'est ce dont il est facile de se convaincre. En effet, ils n'ont point placé cette fête au jour précis où le Soleil revient, visiblement pour tous, du midi vers les Ourses. Ils ne connaissaient pas encore ces règles délicates, trouvées par les Chaldéens et les Égyptiens et perfectionnées par Hipparque et par Ptolémée; mais, jugeant d'après leurs sens, ils se sont attachés aux phénomènes. Seulement, comme je l'ai dit, des observations plus récentes ont confirmé la vérité des faits. Désormais, avant le renouvellement de l'année, et immédiatement après le dernier mois consacré à Saturne, nous solennisons par des jeux magnifiques consacrés au Soleil, la fête du Soleil Invincible [1]. Ces jeux achevés, il n'est plus permis de célébrer les spectacles tristes, mais nécessaires, qu'offre le dernier mois. Mais aussitôt après les Saturnales [2] viennent les fêtes anniversaires du Soleil.

21. Veuillent les immortels, rois du ciel, m'accorder de les célébrer plusieurs fois! Je le demande surtout au Soleil, roi de tous les êtres, qui, engendré de toute éternité autour de la substance féconde du bon et tenant le milieu entre les dieux intermédiaires intelligents, les unit à lui et les remplit tous également d'une beauté infinie, d'une surabondance génératrice, d'une intelligence parfaite, c'est-à-dire de tous les biens ensemble. De tout temps et maintenant encore, son trône rayonnant au milieu du ciel, en éclaire la région visible qu'il occupe éternellement; et c'est de là qu'il répand sa beauté sur tout l'univers et qu'il peuple le ciel entier d'autant de dieux que sa substance, éminemment intelligente, lui permet d'en concevoir, pour les tenir étroitement et individuellement unis à lui. Toutefois il n'est pas moins libéral envers la région sublunaire, où il verse une éternelle fécondité, ainsi que tous les biens qui peuvent jaillir d'un corps sphérique. C'est encore lui qui prend soin de tout le genre humain et spécialement de notre ville, de

[1] Spanheim dit que cette inscription se retrouve sur des médailles romaine du temps de Constantin.

[2] Sur les Saturnales, voyez Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre LXXI.

même qu'il a créé notre âme de toute éternité et qu'il se l'est adjointe pour compagne. Puisse-t-il donc m'accorder les faveurs que je lui demandais tout à l'heure! Puisse sa bienveillance assurer à notre cité commune l'éternité dont elle est susceptible! Puissions-nous, sous sa sauvegarde, prospérer dans les choses divines et humaines, tant qu'il nous sera donné de vivre! Puissions-nous enfin vivre et gouverner, aussi longtemps qu'il plaira au dieu et qu'il y aura plus d'avantage et pour nous-même et pour les intérêts communs des Romains!

22. Voilà, mon cher Salluste, ce que j'ai pu ébaucher en trois nuits sur la triple puissance du dieu, en faisant appel à ma mémoire, et je me suis risqué à te l'écrire, à toi qui n'as point trouvé par trop mauvais ce que je t'avais écrit naguère sur les Saturnales [1]. Si tu veux consulter sur ces matières des écrits plus complets et plus mystiques, prends les écrits du divin Jamblique et tu y trouveras le comble de la sagesse humaine. Que le Grand Soleil m'accorde la faveur de pénétrer à fond toute sa valeur, de la faire connaître en général aux autres hommes et en particulier à ceux qui en sont dignes. En attendant qu'il exauce mes prières, honorons en commun Jamblique, l'ami du dieu, chez qui j'ai puisé, entre mille richesses, le peu de détails qui se sont offerts à mon esprit dans ce traité. Je sais que personne ne peut rien dire de plus complet que lui, lors même qu'on se donnerait une grande peine pour inventer quelque chose de nouveau. On ne pourrait que s'écarter ainsi de la vraie notion qu'on doit avoir du dieu. Mon travail serait donc inutile sans doute, si je n'avais voulu qu'instruire les autres après Jamblique. Mais dans l'intention que j'avais d'écrire un hymne de reconnaissance en l'honneur du dieu, j'ai cru devoir traiter, selon mes forces, de sa divine substance, et mes efforts, je crois, ne seront point perdus. Le précepte :

Fais, selon ton pouvoir, ton sacrifice aux dieux [2],

ne s'applique pas seulement aux cérémonies sacrées mais aux louanges que l'on adresse aux immortels. Je supplie donc, pour la troisième fois, le Soleil, roi de tous les êtres, de répondre à mon dévouement par sa bienveillance, de m'accorder une vie heureuse, une prudence consommée, une intelligence divine, la fin la plus douce, quand l'heure fatale sera venue, puis,

[1] Ouvrage perdu.

[2] Hésiode, *Trav. et jours*, 334.

après cette vie, un essor facile auprès de lui, et, s'il se peut, un séjour éternel dans son sein, ou, si c'est trop pour les mérites de ma vie, de longues suites d'années enchaînées dans leur cours.

SUR LA MÈRE DES DIEUX [1].

SOMMAIRE.

Idées générales sur Attis, sur la Mère des dieux et sur la purification. — Introduction du culte de Cybèle à Rome. — Prodiges qui signalent son arrivée. — Détails sur Attis. — C'est l'essence même de l'intelligence, qui vivifie tous les éléments et qui contient tous les principes et toutes les causes. — Développement de ces idées, et explication de la légende d'Attis. — Attis et Gallus ne sont qu'une seule et même personne. — Comment il faut considérer la Mère des dieux. — Nouveaux détails sur Attis, sur son commerce avec la nymphe et sur sa mutilation. — Explication de ces divers symboles. — Pourquoi les fêtes d'Attis sont fixées à l'époque du printemps. — Distinction importante entre les Grands et les Petits Mystères. — Des abstinences et des purifications qui ont lieu aux fêtes d'Attis. — Prière à la Mère des dieux.

1. Faut-il parler de ces matières? Écrirons-nous sur des sujets mystérieux, et révélerons-nous des secrets fermés à tous et ineffables? Qu'est-ce qu'Attis ou Gallus? Qu'est-ce que la Mère des dieux? Quel est ce rite de purification religieuse et pourquoi nous fut-il enseigné dès l'origine [2], après avoir été propagé par les plus anciens habitants de la Phrygie et accueilli d'abord chez les Grecs, non pas les premiers venus, mais chez les Athéniens, instruits par l'expérience du tort qu'ils avaient eu de tourner en ridicule celui qui célébrait les Orgies de la Mère des dieux [3]? On rapporte, en effet, que les Athéniens

[1] Écrit en une seule nuit, à Pessinonte, en juillet 362. Julien traversait la Phrygie pour se rendre en Perse. Il rétablit le culte de la Mère des dieux, depuis longtemps célébré à Pessinonte, et il nomma Callixena pour exercer les fonctions de prêtresse. — Cf. Lettre XXI. — Pour l'intelligence de ce discours, il faut lire les articles Atys, Cybèle et Rhée, dans le *Dict. mythol.* de Jacobi. On fera bien de recourir aussi à Arnobe, *Contre les gentils*, liv. V; à Macrobe, *Saturnales*, I, chap. XXI; à Lucien, *Dialogues des dieux*, XII; *Sur les sacrifices*, 7; *Icaroménippe*, 27; *Sur la déesse syrienne*, 15. Quant à ce qui regarde Gallus, voyez Lucien, *le Songe ou le Coq*, 3.

[2] Le culte de Cybèle ou de la Bonne Déesse fut importé de Phrygie à Rome l'an de Rome 547, 205 avant J.-C. Voyez les détails dans Tite-Live, XXIX, chap. XI et XIV; Ovide, *Fastes*, IV, v. 179 et suivants; et Cf. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre CXV.

[3] « Servius nous apprend que le mot *orgies* signifiait chez les Grecs *fêtes*,

insultèrent et chassèrent Gallus, comme une innovation superstitieuse, ne sachant pas que la déesse, qu'il leur apportait, était la même qu'ils honoraient sous les noms de Déo, de Rhéa et de Déméter [1]. De là vint l'indignation de la déesse et les sacrifices destinés à apaiser sa colère. En effet, l'oracle qui sert de guide aux Grecs dans leurs graves entreprises, la prêtresse du dieu pythien ordonna d'apaiser le courroux de la Mère des dieux; et c'est alors qu'on bâtit le Mètroûm [2], où les Athéniens gardaient la copie de tous les actes publics [3]. Après les Grecs, les Romains adoptèrent le même culte, également sur l'invitation du dieu pythien, qui leur conseilla de faire venir la déesse de Phrygie, comme une alliée dans la guerre contre les Carthaginois [4]. Rien ne m'empêche d'exposer ici sommairement cette histoire. L'oracle entendu, les citoyens de la pieuse Rome envoient une députation solennelle pour demander aux rois de Pergame, alors maîtres de la Phrygie, et aux Phrygiens eux-

solennités, cérémonies sacrées. On voit par le texte de Julien que les Orgies étaient des fêtes en l'honneur de la Mère des dieux. Cependant on donna dans la suite exclusivement le nom d'orgies aux fêtes en l'honneur de Bacchus, fetes où figuraient, selon Hérodote, des femmes portant des *phallus* ou symboles de la génération. Les fêtes de Bacchus et de Cybèle avaient donc à peu près le même objet. Aussi Julien, dans son discours, nomme-t-il souvent Cybèle la grande cause procréatrice ou génératrice. Ce que Julien rapporte ici des Athéniens, qui avaient refusé d'abord de recevoir le culte de la Mère des dieux, Pausanias, dans les *Attiques* (c'est-à-dire liv. I, chap. II), le rapporte également du culte de Bacchus, institué par les Phéniciens et porté aux Thébains par Orphée, poëte et musicien, qui fut, dit-on, mis en pièces par les Bacchantes. Un certain Pégase d'Éleuthère en Béotie, porta, dit-on, aussi les *phallus* et les images de Bacchus aux Athéniens, qui ne goûtèrent pas d'abord ce nouveau culte. Mais le dieu s'en vengea en affectant les parties sexuelles des hommes d'une maladie incurable et qui ne cessa que lorsque les Athéniens, après avoir consulté l'oracle, se décidèrent à adopter les orgies bachiques. » TOURLET.

[1] Ce sont trois noms de Cérès, confondue souvent avec Cybèle. On a dérivé le mot *Deo* du grec δήω, *apprendre*, *savoir*, *trouver*, *inventer*. Mieux vaut, je crois, y voir une forme analogue à Δᾶ ou Δῆ pour Γῆ, la Terre. Ce serait alors une abréviation du mot Δημήτηρ ou Γημήτηρ, la *Terre-Mère*. D'où il suit que les amours d'Attis et de Cybèle ou Cérès ne sont qu'une allégorie à la fécondation de la terre par le soleil, à cet hymen périodique dont Virgile trace le magnifique tableau dans ses *Géorgiques*, liv. 4, v. 325.

[2] C'est-à-dire le *Temple de la Mère*.

[3] Au deuxième siècle de notre ère, le philosophe Phavorinus affirme avoir vu l'acte d'accusation contre Socrate, conservé dans le temple de Cybèle, qui servait de greffe aux Athéniens.

[4] Voyez la note 2 de la page 137.

mêmes, la statue sacrosainte de la déesse. Quand ils l'ont reçue, ils déposent ce précieux fardeau sur un large vaisseau de transport, capable de traverser sûrement tant de mers. La déesse franchit ainsi la mer Égée et la mer Ionienne, longe les côtes de la Sicile, entre dans la mer Tyrrhénienne et vient mouiller aux bouches du Tibre. Le peuple sort de la ville avec le Sénat pour se porter à sa rencontre, précédé du cortége entier des prêtres et des prêtresses, tous en habits de cérémonie et en costume national, jetant les yeux sur le navire qu'amène un vent favorable et dont la carène sillonne les flots; puis, à son entrée dans le port, chacun se prosterne sur le pont du rivage, d'où l'on peut l'apercevoir. Mais elle, comme pour montrer au peuple romain qu'on n'a point amené de la Phrygie une simple statue, et que la pierre qu'ils ont reçue des Phrygiens est douée d'une force supérieure et toute divine, à peine arrivée dans le Tibre, y fixe tout à coup le navire comme par des racines. On le tire contre le courant du fleuve; il ne suit pas. Croyant qu'on s'est engagé dans des brisants, on essaye de le pousser : il ne cède point à ces efforts. On y emploie toute espèce de machines : il demeure ferme et invincible. On fait alors retomber sur la vierge sacrée, qui exerce le plus saint des ministères, un grave et injuste soupçon. On accuse Clodia, c'était le nom de l'auguste vestale, de n'avoir point gardé sa virginité pure à la déesse, qui donne un signe évident de son irritation et de sa colère. Car tous voient dans un pareil fait quelque chose de divin et de surnaturel. Clodia, s'entendant nommer et accuser, rougit d'abord de honte, tant elle était loin de l'acte honteux et illégal qu'on lui imputait. Mais quand elle s'aperçoit que l'accusation devient sérieuse, elle dénoue sa ceinture, l'attache à la proue du navire, et ordonne à tous, comme par une inspiration divine, de s'éloigner. En même temps, elle supplie la déesse de ne point la laisser en butte à d'injustes calomnies; puis, enflant sa voix, comme pour commander une manœuvre navale : « Souveraine mère, s'écrie-t-elle, si je suis chaste, suis-moi. » A l'instant même, elle fait mouvoir le vaisseau et le remonte bien avant dans le fleuve. Dans cette journée, ce me semble, la déesse apprit deux choses aux Romains : la première, qu'il ne fallait pas attacher une légère importance au fardeau venu de Phrygie, mais une haute valeur, comme à un objet non pas humain, mais divin, non comme à une argile sans âme, mais comme à un être vivant et à un bon

génie. Voilà d'abord ce que leur montra la déesse. En second lieu, c'est que pas un citoyen, bon ou mauvais, n'échappe à sa connaissance. Presque aussitôt la guerre des Romains contre les Carthaginois fut couronnée de succès, et l'on en vint à cette troisième période où Carthage dut combattre pour ses propres murailles. Si cette histoire paraît peu croyable ou peu convenable pour un philosophe et un théologien, elle n'en est pas moins digne d'être racontée. Elle a été écrite, en effet, par la plupart des historiographes, et conservée sur des images d'airain dans la ville puissante et religieuse de Rome. Je sais bien que des esprits forts diront que ce sont des contes de vieilles qui ne soutiennent pas la discussion; mais il me paraît sage de croire plutôt au témoignage du peuple des villes qu'à ces beaux esprits, dont le petit génie est très-subtil, mais ne voit rien sainement.

2. Au moment où je me propose d'écrire sur le temps d'abstinence qui vient d'avoir lieu, l'on me rappelle que Porphyre [1] en a fait la matière de quelques traités philosophiques; mais je ne les connais pas, je ne les ai jamais lus, et j'ignore si son sentiment se rencontre avec le mien. Cependant j'imagine que ce Gallus ou Attis nous représente l'essence même de cette intelligence féconde et créatrice, qui engendre jusqu'aux derniers éléments de la matière, et qui renferme en elle tous les principes et toutes les causes des formes matérielles. En effet, les formes de tout ne résident point dans tout : et les causes supérieures et primitives ne contiennent pas tous les éléments extrêmes et derniers, après lesquels il n'existe plus rien que le nom vague et l'idée obscure de privation. Mais, comme il y a plusieurs substances et forces créatrices, la troisième de ces forces créatrices, qui organise les formes matérielles et en enchaîne les principes, cette puissance extrême, qui, propagée par un principe de fécondité exubérante, descend jusqu'à la terre du sein même des astres, est cet Attis que nous cherchons. Peut-être ce que je dis a-t-il besoin d'explication. Dire, en effet, que la matière est quelque chose, c'est avancer qu'il y a une forme matérielle; et, si nous ne leur assignons point de cause, nous retombons, à notre insu, dans la doctrine d'Épicure [2]. Si donc il n'y a pas un principe antérieur aux deux

[1] Fameux philosophe pythagoricien du quatrième siècle après J.-C. Julien avait sans doute entendu parler de son *Traité de l'abstinence* et de celui *De l'antre des nymphes*.

[2] Épicure enseignait que l'univers a toujours été et sera toujours; qu'il est

autres, c'est une impulsion fatale, c'est le hasard qui règne dans l'univers. Mais nous voyons, dira quelque subtil péripatéticien, Xénarque[1] par exemple, que le principe commun est le cinquième corps, le corps sphérique. Ainsi Aristote a fait de ridicules efforts en cherchant au delà. Il en est de même de Théophraste. Il a compromis son nom[2], lorsque, arrivé à une substance incorporelle et intelligente, il s'est arrêté, sans se préoccuper d'une autre cause, et en disant que les choses étaient ainsi de leur nature. Or, il s'ensuit que le cinquième corps étant ainsi de sa nature, il ne faut pas chercher d'autres causes, mais s'arrêter à celle-ci et ne point recourir à un être intelligent, lequel n'étant rien de sa nature, ne présente qu'une notion vague. Voilà ce que je me rappelle avoir entendu dire à Xénarque. Avait-il tort ou raison, c'est une question que je laisse à trancher aux péripatéticiens les plus habiles. Cependant, comme rien de tout cela ne me paraît satisfaisant, je soupçonne que les hypothèses défectueuses d'Aristote ont besoin d'être fondues avec les dogmes de Platon, ou mieux qu'il faut les rapprocher tous les deux des oracles que les dieux ont fait entendre. Mais peut-être convient-il de demander d'abord comment le corps sphérique peut renfermer en soi les causes incorporelles des formes matérielles. Car, sans ces causes, toute génération serait impossible : c'est un fait évident et certain. Pourquoi, en effet, tant de choses engendrées? Pourquoi un mâle et une femelle? D'où vient, pour chaque espèce d'êtres, cette différence dans des formes déterminées, s'il n'y avait des causes primordiales et préexistantes, des types enfermés dans un type rationnel, qui éblouissent nos regards, si nous n'avons point purifié les yeux de notre âme? Or, la vraie purification, c'est de revenir sur nous-mêmes et de considérer comment l'âme, l'esprit enveloppé de matière, peut être une figure, une image des formes matérielles. Car ni parmi les

composé d'un nombre infini d'atomes dont la rencontre fortuite dans le vide a formé tous les corps; que l'âme humaine est corporelle, et que la mort est une pure séparation des particules élémentaires.

[1] On connaît Xénarque de Séleucie, philosophe péripatéticien du premier siècle de l'ère chrétienne, qui enseigna d'abord dans sa ville natale, où Strabon fut son disciple, et qui se rendit ensuite à Alexandrie, à Athènes et à Rome. Mais il semble, d'après ce que dit plus bas Julien, qu'il s'agit d'un autre Xénarque, contemporain de l'empereur.

[2] *Théophraste* veut dire *qui parle comme un dieu.*

corps, ni parmi les êtres qui environnent les corps, ni parmi les êtres incorporels que conçoit la raison, il n'y en a pas un seul dont l'esprit ne puisse se former une idée incorporelle ; ce qu'il ne pourrait faire, s'il n'y avait entre eux une affinité naturelle. Voilà pourquoi Aristote dit que l'âme est le lieu[1] des idées, non par spontanéité, mais par virtualité[2]. Il est donc nécessaire que l'âme, quand elle agit par le corps, contienne virtuellement les objets. Mais si quelque être était dégagé de cette âme et n'avait aucun mélange avec elle, il comprendrait, ce semble, toutes les raisons des choses non plus virtuellement, mais spontanément.

3. Rendons ces faits plus clairs par un exemple dont Platon s'est servi dans le *Sophiste*[3], quoique pour un autre objet. Du reste, je ne le cite pas pour démontrer ce que j'ai dit ; car la chose a moins besoin de démonstration que d'un simple coup d'œil de l'esprit, puisqu'il s'agit ici des premiers principes ou de ceux que l'on peut assimiler aux premiers, et que, pour nous, Attis est un dieu de cette nature. Or, de quel exemple entendons-nous parler ? Platon dit à peu près, en parlant des hommes qui s'occupent d'imiter, que, s'ils prétendaient, en imitant une chose, l'obtenir, non pas en copie, mais en réalité, ils entreprendraient une œuvre rude, difficile, pour ne pas dire impossible ; tandis qu'il est facile, simple et très-possible de reproduire l'apparence de l'objet imité. Ainsi, en promenant un miroir, nous obtenons facilement le type de tous les objets qui s'y trouvent reproduits. Empruntons à cet exemple la comparaison nécessaire à l'explication de ce que nous venons de dire. A la place du miroir, plaçons ce qu'Aristote appelle le lieu des idées par virtualité. Il faut que ces idées aient existé spontanément avant d'exister virtuellement. Si donc, comme le veut Aristote, l'âme qui est en nous contient virtuellement les formes des êtres, où placerons-nous les idées par spontanéité ? Sera-ce dans les êtres matériels ? Il est évident que ce sont les derniers des êtres. Reste donc à recourir à des causes immatérielles, spontanées, et antérieures aux objets matériels, qui, coexistant avec notre âme, reçoivent d'elle nécessairement, comme d'un miroir, toutes les raisons des formes, et les

[1] Je lis τόπον, mais j'aimerais mieux τόκον.

[2] Le grec dit, par *énergie* et par *puissance* : j'ai préféré les mots spontanéité et virtualité, qui sont beaucoup plus clairs pour nous.

[3] Spécialement chap. XXIII et LI.

transmettent, par la nature, à la matière et à tous les corps matériels. Nous savons, en effet, que c'est la nature qui fabrique les corps, qu'elle compose tout entière l'ensemble de l'univers, et que chacune de ses parties en forme une portion. Ce sont là des faits d'une évidence parfaite. Mais la nature agissante n'a point d'images en nous, au lieu que l'âme, qui lui est supérieure, peut recevoir des images. Si donc l'on convient que, si la nature n'a pas en soi l'image des objets, elle n'en renferme pas moins la cause, pourquoi, au nom des dieux, n'accorderions-nous pas antérieurement et avec plus de raison le même privilége à l'âme, puisque nous en avons l'idée et que nous le comprenons par le raisonnement? Quel homme serait assez ami de la dispute pour convenir que la nature a toutes les raisons de formes matérielles, sinon toutes spontanément, du moins toutes virtuellement, et que l'âme n'a point le même avantage? Si enfin la nature ne contient pas les formes spontanément, mais virtuellement, et si ces formes existent virtuellement dans l'âme, d'une manière plus pure et plus distincte, en sorte qu'elles sont perçues et comprises, sans cependant exister spontanément, de quoi ferons-nous donc dépendre la perpétuité des générations? Sur quelle base ferons-nous reposer la croyance de l'esprit à l'éternité du monde? Car tout corps circulaire est composé d'un substratum et d'une forme; et, quoiqu'ils soient virtuellement inséparables l'un de l'autre, ils peuvent, du moins, être séparés par la pensée, qui conçoit l'un comme antérieur ou préexistant à l'autre. Puis donc qu'il existe une cause tout à fait immatérielle des formes matérielles, et que cette cause est subordonnée au troisième principe organisateur, qui est, selon nous, le père et le souverain, non-seulement de ces formes, mais aussi du cinquième corps apparent, nous séparons de ce troisième principe une cause qui descend jusqu'à la matière et que nous nommons Attis, et nous croyons qu'Attis ou Gallus est un dieu générateur. La mythologie [1] dit que cet Attis, exposé sur les eaux du fleuve Gallus, atteignit la fleur de son âge : devenu beau et grand, il fut aimé de la Mère des dieux, qui, entre autres faveurs, le couronna d'étoiles. Et comme, en effet, le ciel visible couvre la tête d'Attis, ne convient-il pas de voir dans le fleuve Gallus le cercle Lacté [2], où

[1] Voyez Ovide, *Fastes*, IV, v. 223 et suivants, et plus loin, v. 363 et suivants.

[2] Voyez Cicéron, *Songe de Scipion*, et le *Commentaire* de Macrobe, liv. I, chap. XII.

l'on assure que s'opère le mélange du corps passible avec le mouvement circulaire du corps impassible? La Mère des dieux avait permis de bondir et de danser jusque-là à ce beau jeune homme, comparable aux rayons solaires, au dieu intelligent Attis. Mais celui-ci s'étant avancé progressivement jusqu'aux dernières extrémités, la fable ajoute qu'il descendit dans l'antre, où il eut commerce avec la nymphe [1], ce qui signifie qu'il s'approcha de la plus pure matière, mais non pas encore de la matière même, et qu'il devint cette dernière cause incorporelle qui préside à la matière. C'est dans ce sens qu'Héraclite a dit [2] :

Ces humides esprits que la mort peut atteindre.

Nous croyons donc que ce Gallus est le dieu intelligent qui renferme en lui-même les formes matérielles et sublunaires, et auquel s'unit la cause préposée à toute matière, non comme un sexe s'unit à l'autre, mais comme un élément se porte vers celui pour lequel il a de l'affinité.

4. Qu'est-ce donc que la Mère des dieux? La source d'où naissent les divinités intelligentes et organisatrices qui gouvernent les dieux visibles; la déesse qui enfante et qui a commerce avec le grand Jupiter; la grande déesse existant par elle-même, après et avec le grand organisateur; la maîtresse de toute vie, la cause de toute génération; celle qui perfectionne promptement tout ce qu'elle fait; qui engendre et organise les êtres avec le père de tous; cette vierge sans mère, qui s'assied à côté de Jupiter, comme étant réellement la mère de tous les dieux. Car, ayant reçu en elle les causes de tous les dieux hypercosmiques, elle devient la source des dieux intelligents. Cette déesse donc, cette Pronoée, fut prise d'un chaste amour pour Attis; c'est-à-dire qu'elle s'attacha volontairement et de son plein gré, non pas aux formes matérielles, mais plutôt aux causes de ces formes. La fable signifie donc que la Providence, qui gouverne les êtres sujets à la génération et à la corruption, s'est prise à aimer la cause énergique et génératrice de ces êtres; qu'elle lui a ordonné d'engendrer principalement dans l'ordre intellectuel, de se tourner volontairement vers elle et d'avoir commerce avec elle, à l'exclusion de toute autre, tant pour conserver une salutaire unité que pour éviter la propension vers la matière. Elle a exigé qu'il eût les yeux tournés sur

[1] Sangaris, fille du fleuve Sangare.

[2] Dans un poëme qui a péri.

elle, comme sur la source des dieux organisateurs, mais sans se laisser entraîner ou fléchir vers la génération. C'est ainsi que le grand Attis devait être le procréateur par excellence. Car, en toutes choses, la direction vers la supériorité vaut mieux que la propension vers l'infériorité. C'est ainsi que le cinquième corps est plus énergique et plus divin que les corps d'ici-bas, parce qu'il tend davantage vers les dieux. Car un corps fût-il éthéré et formé de la plus pure essence, qui oserait dire qu'il est supérieur à une âme sans mélange et sans souillure, telle que celle que le procréateur fit entrer dans Hercule? Et cependant ce procréateur parut plus énergique au moment où il donna une telle âme à ce corps. Car le gouvernement des choses est devenu plus facile à Hercule lui-même, retiré tout entier dans le sein de son père, que quand, revêtu de chair, il vivait parmi les hommes. Tant il est vrai qu'en tout le principe qui tend vers le mieux est plus énergique que celui qui descend vers le pire. Pour nous le faire entendre, la Fable nous rapporte que la Mère des dieux fit à son Attis un précepte de la servir religieusement, de ne point se séparer d'elle et de n'en pas aimer d'autre. Celui-ci descendit progressivement jusqu'aux extrémités de la matière [1]; mais comme il fallait l'arrêter et mettre des bornes à son immensité [2], Corybas [3], ce Grand Soleil, l'assesseur de la Mère des dieux, qui avec elle organise tout, pourvoit à tout et ne fait rien sans elle, envoie le Lion pour lui servir de truchement. Qu'est-ce que le Lion? Nous savons que c'est le principe igné, c'est-à-dire la cause qui préside à la chaleur et à la flamme, et qui, par conséquent, devait s'opposer à la nymphe et paraître jaloux de son commerce avec Attis. Nous avons dit plus haut quelle est cette nymphe [4]. La Fable nous fait donc entendre que cette cause vient en aide à la Providence organisatrice des êtres, c'est-à-dire à la Mère des dieux, et que, en même temps, cette cause, en désignant et en dénonçant le jeune Attis, détermine sa mutilation. Or, cette mutilation est, en quelque sorte, une limitation de l'in-

[1] Il y a en grec un mot à double entente, ὕλη, qui signifie tout ensemble *matière* et *forêt*.

[2] Autre mot à double entente, ἀπειρία, qui signifie également *immensité* et *inexpérience*.

[3] On donne plus communément le nom de Corybas au chef des Corybantes, prêtres de Cybèle.

[4] Voyez la note 1 de la page 144.

fini. En effet, la génération est limitée par la Providence organisatrice à un nombre déterminé de formes, en tenant compte toutefois de la démence d'Attis, qui, dépassant par ses écarts la juste mesure et s'épuisant par son excès, ne peut se contenir elle-même; ce qui devait naturellement arriver au dernier principe des dieux. Ainsi vois l'immuabilité du cinquième corps au milieu des continuels changements qu'opèrent les phases lumineuses de la Lune. Ce monde, qui ne cesse pas un seul instant de naître et de périr, est voisin du cinquième corps; et dans les phases lumineuses de la Lune, nous voyons se produire un changement et des altérations.

5. Il n'est donc pas étrange de croire qu'Attis est un demi-dieu, tel est le sens de la fable, ou plutôt un dieu parfait : car il provient du troisième principe générateur, et il retourne vers la Mère des dieux, après sa mutilation. Mais comme il se plaît à descendre, il a l'air de pencher vers la matière. Toutefois on n'aurait point tort de croire qu'il est le dernier des dieux et le chef de toutes les générations divines. La Fable prétend qu'il est demi-dieu pour nous apprendre qu'il diffère des dieux immuables. La Mère des dieux lui a donné pour satellites les Corybantes, qui sont les trois principales causes individuelles des meilleures générations des dieux. Il commande également aux Lions, qui, ayant reçu du ciel une substance chaude et ignée, donnent d'abord naissance au feu avec le Lion leur chef, et qui, ensuite, par leur chaleur et leur mouvement énergique, conservent les autres corps. Enfin il se couvre du ciel comme d'une tiare et de là il fait effort vers la terre. Tel est pour nous le grand dieu Attis. Quant aux fuites du roi Attis célébrées par des larmes, ses retraites, ses disparitions et ses descentes dans l'antre, le temps où elles ont lieu nous en montre le sens. Car on coupe, dit-on, l'arbre sacré [1] au jour précis où le Soleil atteint le sommet de l'abside équinoxiale; le jour suivant, la trompette se fait entendre; au troisième jour on coupe la moisson sacrée et mystérieuse du dieu Gallus [2]. Viennent ensuite les fêtes nommées Hilaria [3]. Que cette castration, dont

[1] Le pin, symbole ityphallique de la génération. — Voyez Arnobe, liv. V.

[2] Les testicules. — Voyez saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. VII, chap. 96; Lactance, I, 21, et Cf. Lucien, *De la déesse syrienne*, 50 et 51.

[3] Cette fête de l'*Hilarité* et de la joie que causent le retour du printemps et la marche ascendante du soleil, avait lieu le 8 des calendes d'avril, qui est le premier jour que le soleil fait plus long que la nuit. Voyez Macrobe, *Saturnales*, I, 21.

on a tant parlé, soit une limitation de l'infini, on n'en saurait douter, quand on voit que, dans ce même moment, le Grand Soleil touche le point du cercle équinoxial où sa course est bornée. Or, ce qui est égal est borné; ce qui est inégal est illimité, impénétrable. Aussitôt après, dit-on, l'on coupe l'arbre, puis ont lieu les autres cérémonies, les unes enveloppées de mystères et de rites cachés, les autres pouvant être divulguées aux profanes. Quant à l'excision de l'arbre, elle a trait uniquement à l'histoire de Gallus et n'a aucun rapport avec les mystères où elle a lieu. Les dieux, je pense, nous enseignent par ces formes symboliques que nous devons, recueillant de la terre ce qu'il y a de plus beau, offrir pieusement à la déesse notre vertu, pour être le gage d'une honnête conduite. L'arbre, en effet, naît de la terre, se porte vers le ciel, offre à l'œil un bel aspect, fournit de l'ombre pendant les grandes chaleurs et nous fait largesse des fruits qu'il tire de son essence : tant il y a en lui de force génératrice. Ainsi le rite en question nous invite, nous qui, nés dans le ciel, avons été transplantés sur la terre, à recueillir de notre conduite ici-bas la vertu accompagnée de la piété, pour remonter en toute hâte vers la déesse procréatrice et génératrice de la vie. Aussitôt après l'excision, la trompette donne à Attis le signal de son rappel, qui est aussi le nôtre, à nous qui sommes tombés du ciel sur cette terre. Dans le symbole, le roi Attis borne, par sa mutilation, sa course vers l'infini. Par là, les dieux nous ordonnent de retrancher à l'infinité de nos désirs, de nous rapprocher de ce qui est borné, uniforme, et de tendre, autant que possible, vers l'unité. C'est dans ces dispositions qu'il convient de célébrer les Hilaria. Car qu'y a-t-il de plus dispos, de plus joyeux qu'une âme qui, après avoir échappé à l'infini, à la génération et aux tempêtes qu'elle soulève, se sent enlevée vers les dieux? Or, l'un de ces dieux est Attis, que la Mère des dieux n'abandonna point, quoiqu'il se fût avancé plus loin qu'il ne devait, mais elle l'a retenu sur la pente, et, arrêtant sa course vers l'infini, elle l'a ramené vers elle.

6. Qu'on ne suppose point toutefois que je rapporte ici des faits réels et tels qu'ils se sont passés, comme si les dieux ignoraient ce qu'ils doivent faire ou qu'ils aient besoin de corriger leurs erreurs. Les anciens ont réfléchi longtemps, avec l'aide des dieux, sur les causes des êtres, et ils les ont découvertes par eux-mêmes, ou, ce qu'il vaut mieux dire peut-être, ils les ont

trouvées, guidés par les dieux, puis ils les ont ensuite enveloppées de fables incroyables, afin que l'invraisemblance paradoxale de la fiction nous portât à la recherche du vrai. Or, la vérité, selon moi, peut suffire au vulgaire sous une forme déraisonnable, et j'admets les symboles, du moment qu'ils sont utiles. Mais pour les hommes d'une intelligence supérieure, la plus grande utilité étant de connaître la vérité sur les dieux, celui qui la recherche et qui la trouve, guidé par les dieux mêmes, est averti par ces énigmes qu'il doit y chercher quelque chose, afin de parvenir, après l'y avoir trouvé, au comble de la doctrine, par la méditation et non point par une croyance respectueuse à l'opinion d'autrui ou sous une autre influence que celle de sa propre raison. Quelles sont donc nos idées sur cette question? Les voici en quelques mots. Jusqu'au cinquième corps, il n'y a pas seulement un principe intellectuel, mais tous les corps apparents, qui font partie de la classe impassible et divine, jusqu'aux dieux que l'on regarde comme purs de tout mélange. Mais comme les corps d'ici-bas ne subsistent que par la substance féconde des dieux, et que la matière est produite avec eux de toute éternité, d'eux et par eux, grâce au superflu du principe procréateur et organisateur, naît la Providence qui veille sur les êtres, coexiste éternellement avec les dieux, est assise sur le trone du roi Jupiter, et est la source des dieux intelligents. Quant à ce qui paraît sans vie, infécond, abject, le rebut, la lie, et, pour ainsi dire, le résidu des êtres, c'est également cette Providence qui, par la dernière des divinités, celle en qui finissent les substances de tous les dieux, l'ordonne, le dirige et le conduit à un état meilleur. Car cet Attis, qui a la tiare parsemée d'étoiles, commence évidemment son règne au point où la série entière des dieux se termine par notre monde visible. Il conserve jusqu'à la Galaxie [1] ce qu'il avait de pur et sans mélange; mais, arrivé à ce point, où s'opère le mélange de sa nature impassible avec ce qui est sujet à l'altération, il donne naissance à la matière, et sa communication avec elle est figurée par sa descente dans l'antre. Or, quoique ce commerce n'ait pas lieu sans la volonté des dieux et de leur Mère, elle est censée contraire à leur volonté.

[1] Nom grec de la *Voie Lactée*. Nous avons employé à dessein le nom de *Galaxie*, terme de la langue astronomique, pour rappeler l'opinion de quelques interprètes des idées cosmo-théologiques de Julien, qui personnifient dans Gallus la Voie Galactée ou Lactée. Voyez Émi. Lamé, p. 242.

En effet, l'excellence de la nature des dieux ne permet pas à leur supériorité de descendre vers les objets terrestres, mais seulement de traverser un état d'infériorité relative, pour remonter vers une situation plus noble et plus aimée des dieux. Il ne faut donc pas dire que la Mère s'est emportée contre Attis après sa mutilation : non; elle ne s'en fâche point encore, mais ce qui la fâche, c'est sa condescendance, c'est que lui, un être supérieur, un dieu, se donne à un être inférieur. Cependant, lorsqu'elle l'a arrêté dans sa progression vers l'infini et qu'elle a fait rentrer le désordre dans l'ordre, au moyen de la sympathie qui le porte vers le cercle équinoxial, où le Grand Soleil achève le plus haut période de sa course réglée, la déesse s'empresse de le rappeler à elle, ou plutôt elle le garde toujours auprès d'elle. Et jamais en aucun temps il n'a cessé d'en être ainsi, jamais les choses n'ont été d'autre manière. Toujours Attis est le ministre, le conducteur du char de la Mère des dieux : il provoque toujours la génération; toujours il retranche l'infinité à la cause déterminée des formes. Mais, lorsqu'il se relève, pour ainsi parler, de la terre, il reprend, dit-on, le sceptre de son ancienne autorité, non qu'il descende du trône ou qu'il en soit déchu, mais on suppose cette déchéance à cause de son commerce avec l'être passible.

7. Ici se présente une difficulté. Il y a deux équinoxes, celui des Pinces [1] et celui du Bélier [2]. Pourquoi choisit-on ce dernier? En voici la cause évidente. C'est que, au moment où le Soleil, après l'équinoxe, semble se rapprocher de nous et où le jour augmente, la saison, je pense, paraît plus favorable à ces fêtes. Car, sans m'arrêter au principe qui veut que la lumière marche de pair avec les dieux, il faut croire que la vertu attractive des rayons du Soleil s'attache à ceux qui se proposent de s'abstenir de la génération. Voyez cela d'une manière sensible. Le Soleil attire tout hors de la terre : il excite, il fait germer tout par la puissance de son feu : sa merveilleuse chaleur divise les corps jusqu'à la dernière ténuité et soulève ceux qui tendraient à s'abaisser de leur nature. Or, ce sont là des preuves qui permettent de juger de ses vertus cachées. Comment, en effet, celui qui, par sa chaleur corporelle opère de tels prodiges dans les corps, ne pourrait-il point, par la sub-

[1] Autrement dit dans les *Bras du Scorpion*, qui sont devenus plus tard la Balance, signe du Zodiaque correspondant à septembre.

[2] Au mois athénien anthestérion, entre février et mars.

stance invisible, incorporelle, divine et pure de ses rayons, attirer et enlever les âmes fortunées? Ainsi, après avoir montré que cette lumière est appropriée aux dieux comme aux hommes qui tendent à s'élever, et qu'elle s'accroît dans notre monde de manière que les jours deviennent plus longs que les nuits, quand le Roi Soleil commence à parcourir le signe du Bélier, nous avons fait voir que les rayons du dieu possèdent une vertu attractive, tant manifeste que secrète, par laquelle une infinité d'âmes sont enlevées et suivent le plus brillant des sens, le plus semblable au Soleil. Je parle de l'organe de la vue, que le divin Platon [1] a célébré non-seulement comme le plus précieux et le plus utile aux usages de la vie, mais aussi parce qu'il nous guide dans les voies de la sagesse. Et maintenant si j'abordais les sujets mystiques et secrets qu'a chantés le Chaldéen [2] en l'honneur du dieu aux sept rayons, afin d'élever par lui les âmes vers le ciel, je dirais des choses ignorées, ignorées surtout du vulgaire, mais bien connues des heureux adeptes de la théurgie; aussi les passerai-je sous silence pour le moment.

8. Je reviens à ce que j'ai déjà dit précédemment que ce n'est point au hasard, mais par des motifs fondés en raison et en réalité, que les anciens ont fixé l'époque de ces cérémonies. La preuve en est que la déesse elle-même a pour domaine le cercle équinoxial. Or, c'est sous le signe de la Balance [3] que s'exécutent les mystères augustes et secrets de Déo et de Cora [4]. Et c'est tout naturel. Il est juste de rendre un culte solennel au dieu qui s'éloigne, et de lui demander qu'il nous préserve de la puissance impie et ténébreuse. Aussi les Athéniens célèbrent-ils deux fois les mystères de Déo : les Petits mystères, lorsque le Soleil est dans le Bélier, et les Grands quand il est dans les Pinces. J'en ai dit la raison tout à l'heure. Quant à la distinction entre les Grands et les Petits mystères, je crois que, entre autres motifs, le plus plausible, c'est qu'il convient d'honorer plus le dieu lorsqu'il s'éloigne que lorsqu'il se rapproche. Aussi les Petits ne sont-ils qu'une sorte de commémoration, attendu que le dieu sauveur et attracteur des âmes étant, pour ainsi dire, présent, on ne peut que préluder à la célébration

[1] Dans le *Timée*, chap. XXX.

[2] On ne peut douter qu'il ne s'agisse du Chaldéen dont il est question dans saint Augustin, *Cité de Dieu*, X, 9; mais on ne sait point son nom.

[3] Au mois athénien boédromion, entre août et septembre.

[4] Cérès et Proserpine.

des rites sacrés, après lesquels viennent, au bout de quelque temps, les purifications continues et les abstinences consacrées; mais, lorsque le dieu se retire vers la zone antichthone [1], alors, pour la garde et le salut communs, on célèbre le plus important de tous les mystères. Remarquez que, comme alors s'opère le retranchement de l'organe de la génération, de même chez les Athéniens ceux qui pratiquent ces mystères secrets sont tout à fait purs, et l'hiérophante [2], leur chef, s'abstient de toute génération, tant pour ne pas contribuer à la progression vers l'infini, que pour maintenir pure et sans altération la substance finie, perpétuelle et enfermée dans l'unité. Mais en voilà suffisamment sur ce sujet.

9. Il me reste maintenant, ce qui va de soi-même, à parler des abstinences et des purifications et à y puiser ce qui peut se rattacher à mon sujet. Au premier abord il semble ridicule à tout le monde que la loi sainte permette l'usage des viandes et qu'elle interdise les légumes. Les légumes ne sont-ils point inanimés, tandis que les viandes ont été animées? Les premiers ne sont-ils pas purs, tandis que les autres sont remplies de sang et de beaucoup d'autres substances qu'on n'aime ni voir, ni entendre nommer? Et, chose plus frappante, n'est-il pas vrai que, en se nourrissant de légumes, on ne nuit à aucun être vivant, tandis que l'on ne peut se nourrir de viande sans immoler et égorger des animaux, qui souffrent et qui sont réellement tourmentés? Voilà ce que pourraient nous dire nombre de gens sensés : voilà ce que tournent en ridicule les plus impies des hommes. On permet, disent-ils, de manger les légumes à tige, et l'on défend les racines, par exemple les raves; on laisse aussi manger des figues, mais on défend les grenades et les oranges [3]. J'ai entendu maintes et maintes fois chuchoter ces propos, et je les ai même tenus autrefois. Mais maintenant, seul peut-être entre tous, je me reconnais infiniment redevable à tous les dieux souverains, et surtout à la Mère des dieux, de ce que, sans parler de ses autres faveurs, elle ne m'a point laissé errer en quelque sorte dans les ténèbres; mais, après m'avoir commandé de me mutiler, non du corps sans doute, mais de tous les appétits déraisonnables de l'âme et de tous

[1] *Opposée à la terre* ou *antipode*.

[2] La plus stricte chasteté lui était prescrite.

[3] Les oranges, les citrons, les grenades, les pêches et les pommes étaient des symboles amoureux. — Voyez Lucien, *Dial. des Courtisanes*, XII, 1.

les mouvements superflus et inutiles à la cause intelligente, qui gouverne nos âmes, elle a de plus enrichi mon esprit d'idées, qui, loin d'être aucunement étrangères à la connaissance véritable des dieux, composent la vraie science religieuse. Mais j'ai l'air de ne plus savoir que dire, engagé que je suis dans les circuits de mon discours. Je puis, au contraire, en pénétrant dans les détails de mon sujet, indiquer les causes précises et manifestes pour lesquelles il n'est pas permis d'user de certains aliments, qu'interdit la loi divine; et c'est ce que je vais faire avant peu. Toutefois il vaut mieux commencer par établir des principes et des règles, d'après lesquels, lors même que la rapidité de mon discours me ferait commettre quelques omissions, nous aurions toujours un criterium assuré.

10. Et d'abord il convient de rappeler en peu de mots ce que nous entendons par Attis et par sa mutilation, puis ce qui se pratique après cette mutilation jusqu'aux Hilaria, et enfin quel est le but de l'abstinence. Il a été dit qu'Attis est la cause essentielle, le dieu qui a procréé immédiatement le monde matériel, et qui, descendant jusqu'aux dernières extrémités, est arrêté par le mouvement organisateur du Soleil, au moment où ce dieu arrive au point culminant de la circonférence limitée de l'univers, point que l'effet qui en résulte fait nommer équinoxial. Nous avons dit également que la mutilation est la limitation de l'infini, laquelle s'opère exclusivement par l'attraction des derniers principes élémentaires vers les causes primordiales et antérieures avec qui elles se confondent. Enfin, nous disons que le but de l'abstinence est l'élévation des âmes. La loi défend donc avant tout de se nourrir des grains enfouis dans la terre, parce que le dernier des êtres est la terre, sur laquelle, comme l'a dit Platon, se sont réfugiés tous les maux, et d'où les oracles divins, qui l'appellent sans cesse le rebut de toutes choses, nous prescrivent journellement de nous éloigner. Aussi la déesse procréatrice et prévoyante refuse-t-elle à nos corps les aliments que la terre recèle dans son sein, nous recommandant plutôt de fixer nos regards vers le ciel et même au delà du ciel. Il y a pourtant des gens qui se nourrissent des cosses de certaines graines, regardant ces cosses moins comme une graine que comme le légume même qui en est sorti, vu qu'elles se sont élevées en l'air et n'ont point de racines dans la terre, à laquelle elles adhèrent seulement comme les baies du lierre à l'arbre et le fruit de la vigne au cep. On nous défend donc

la graine des plantes, tandis qu'on nous permet l'usage des fruits et des légumes, non de ceux qui sont en terre, mais de ceux qui en sont sortis et qui s'élèvent en l'air. Voilà pourquoi la partie de la rave qui se plaît dans la terre nous est interdite; celle, au contraire, qui en sort pour monter en haut nous est permise comme étant pure. Enfin, la loi nous accorde l'usage des légumes à tige et elle nous défend les racines, comme nourries de la terre et sympathisant avec elle.

11. Pour ce qui est du fruit des arbres, les oranges sacrées et de couleur d'or représentant le prix des combats mystiques et secrets, la loi défend de les gâter et de les consommer, et elles ont droit, à cause des archétypes dont elles sont l'image, à notre vénération et à nos respects. Les grenades sont défendues parce qu'elles proviennent d'un arbuste terrestre. Le fruit du palmier [1] passe dans l'esprit de quelques-uns pour être interdit, parce que cet arbre ne croît point en Phrygie, où le culte a d'abord pris naissance. Mais il me semble plutôt que cet arbre, consacré au Soleil et ne vieillissant jamais, ne peut être autorisé à servir de nourriture au corps dans les abstinences. Enfin l'on nous défend toute espèce de poisson, et cette défense nous est commune avec les Égyptiens. Or, je vois deux raisons pour lesquelles on doit s'abstenir de poisson, sinon en tout temps, du moins durant les jours d'abstinence. La première, c'est qu'il ne convient pas de se nourrir d'aliments que l'on ne sacrifie pas aux dieux. Ici je ne crains pas d'encourir le blâme de certain gourmand, qui, je m'en souviens, m'a dit plus d'une fois : « Pourquoi n'offririons-nous pas habituellement du poisson aux dieux? » Voilà ce qu'il me disait. Mais j'aurais à lui répondre ceci : Nous en sacrifions, mon cher, dans certaines cérémonies mystiques, comme les Romains un cheval [2], ou comme les Grecs et les Romains sacrifient à Hécate des animaux sauvages ou privés, et jusqu'à des chiens; comme plusieurs villes, dans certains mystères, offrent de semblables victimes une ou deux fois par an; mais ce n'est jamais dans les sacrifices d'honneur, qui n'admettent que des mets que l'on peut partager et servir

[1] La datte.

[2] Les Romains immolaient un cheval à Mars, au mois d'octobre, suivant Festus, et de décembre, suivant Plutarque. Voyez Plutarque, *Questions romaines*, XCVII. Ils immolaient un chien roux le septième jour des calendes de mai. Voyez Ovide, *Fastes*, IV, v. 939, et Cf. Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 29.

sur la table des dieux. Or, nous n'immolons pas de poissons dans les sacrifices d'honneur, parce que nous ne nous occupons ni de la nourriture ni de la multiplication de ces animaux, et que nous ne formons pas des troupeaux de poissons comme de bœufs ou de brebis, tandis que ces derniers animaux, assistés par nous et se multipliant par nos soins, sont également propres à nos usages domestiques, et dignes, avant tous les autres, d'être offerts dans les grandes cérémonies. Telle est, je crois, la première raison pour laquelle le poisson ne doit point servir de nourriture durant le temps de la sainte abstinence. La seconde raison, qui me paraît être une juste conséquence des principes énoncés, c'est que les poissons, plongés en quelque sorte dans de profonds abîmes, sont plus terrestres encore que les graines. Or, quiconque désire prendre l'essor, s'élever au-dessus des airs et s'envoler vers les sommets du ciel, doit dédaigner tout cela : il y a course, il y a vol dans les êtres qui tendent vers l'éther, qui aspirent aux espaces d'en haut, et qui, pour me servir d'une expression poétique, ont les regards tournés vers le ciel. On nous permet donc de prendre pour nourriture les oiseaux, à l'exception d'un petit nombre qui passent partout pour sacrés. Il en est de même des quadrupèdes ordinaires, sauf le porc, qui est tout à fait terrestre par sa forme, son genre de vie et sa chair grasse et compacte : on l'écarte de la table sacrée : on croit, et l'on a raison, que cet animal est une offrande agréable aux dieux souterrains, vu qu'il ne regarde jamais le ciel, non-seulement parce qu'il ne le veut pas, mais parce que sa nature s'y refuse. Tels sont les motifs de l'abstinence prescrite par la loi divine : nous les connaissons, et nous en faisons part à ceux qui sont initiés à la science des dieux.

12. Au sujet des aliments que la loi divine autorise, voici encore une observation. La loi ne prescrit point tout à tous, mais seulement le possible ; et, tenant compte de la nature humaine, elle permet l'usage d'un grand nombre d'aliments, non pour nous y contraindre tous sans exception, ce qui pourrait être incommode, mais de manière qu'on ait égard d'abord à la force du corps, puis à la faculté de se procurer le genre d'aliments, et, en troisième lieu, au choix de la volonté, qui, lorsqu'il est question de choses sacrées, doit cependant s'élever au-dessus des forces du corps et s'efforcer d'atteindre le but de la loi divine. Car la volonté assurera d'autant plus

efficacement le salut de l'âme qu'elle en prendra plus de soin que de la conservation du corps, et cette disposition même de la volonté tournera merveilleusement et au delà de ce qu'on le croirait d'abord, au profit de la santé corporelle. En effet, quand l'âme s'abandonne exclusivement aux dieux, afin de s'élever tout entière vers la perfection, l'abstinence, selon moi, lui vient en aide, et, avant l'abstinence, les lois divines qui la précèdent; aussi, désormais, plus d'obstacles, plus d'entraves : tout est au pouvoir des dieux, tout est soumis à leur empire, tout est rempli des dieux : alors brille devant les âmes la lumière divine qui les pénètre, les divinise, et leur donne une vigueur, une énergie qui se fond avec l'esprit vital. De cette absorption, de ce mélange, il résulte un principe de conservation pour le corps tout entier. Aussi, la plupart des maladies graves, pour ne pas dire toutes, proviennent de la déviation et de l'aberration de ce principe vital. Il n'y a pas un seul disciple d'Esculape qui n'en convienne : les uns disent toutes les maladies, les autres disent la plupart, les plus graves, les plus difficiles à guérir. Et la preuve en est dans les oracles des dieux. J'affirme donc que dans l'abstinence, non-seulement l'âme, mais le corps trouve un puissant auxiliaire de conservation et de santé. Oui, c'est un principe conservateur pour l'enveloppe mortelle de notre chétive [1] matière, et c'est ce que promettent les dieux aux adeptes fidèles à ces prescriptions théurgiques.

13. Qu'ajouterai-je à ce discours, moi, qui n'ai eu qu'une faible partie de la nuit pour enchaîner tout d'une haleine les idées que je viens d'exposer, sans avoir rien lu, rien médité sur ce sujet, sans avoir même l'intention de rien écrire avant d'avoir demandé mes tablettes? J'en prends à témoin la déesse elle-même. Mais, je le répète, que dirai-je de la déesse, sinon que je l'associe à Minerve et à Bacchus, dont la loi a placé les fêtes au temps même de ces abstinences? Elle a vu qu'il y avait affinité de Minerve avec la Mère des dieux, parce que toutes deux ont dans leur essence une prévoyance identique : elle a remarqué dans Bacchus une force d'organisation multiple, que le grand Bacchus tient de la substance unique et unifiante du grand Jupiter dont il émane, et qu'il distribue à tous les êtres visibles, en sa qualité de surveillant et de roi de la répartition universelle. Il convient d'adjoindre encore à la mémoire de ces divinités Mercure Épaphrodite. Car c'est

[1] Je lis μικρᾶς au lieu de πικρᾶς.

le surnom que donnent à ce dieu les initiés, dont les lampes brillent en l'honneur du sage Attis. Or, qui peut avoir l'âme assez épaisse pour ne pas comprendre que les noms de Mercure et de Vénus rappellent les principes universels de la génération propre à tous les êtres, mais réglée en vue de ce qui est conforme à la raison? Attis, en effet, après avoir été un moment égaré, ne reçoit-il pas le nom de sage à cause de sa mutilation? Égaré, parce qu'il a cédé à la matière et présidé à la génération; sage, pour avoir organisé ce qu'il y a de plus abject et l'avoir perfectionné à un point qu'aucun art ni aucune intelligence humaine ne saurait l'imiter. Mais quelle doit être la fin de mon discours, sinon un hymne en l'honneur de la grande déesse. O Mère des dieux et des hommes, ô toi qui es assise sur le siége et sur le trône du grand Jupiter, ô source des dieux intelligents, ô toi qui t'unis aux substances pures de tous les êtres intelligibles, pour former de toutes une cause génératrice, dont tu communiques la puissance aux êtres intelligents, déesse de la vie, sagesse, providence, procréatrice de nos âmes; ô toi qui aimes le grand Bacchus, qui sauvas Attis exposé sur les eaux, et qui le rappelas vers toi plongé dans l'antre de la terre; ô toi qui mets les dieux intelligents en possession de tous les biens, qui ornes et remplis de tes dons tout ce monde visible, et qui répands sur nous tous toutes tes faveurs, accorde à tous les hommes le bonheur, dont la base est la connaissance des dieux, et au peuple romain surtout le commun avantage d'effacer la tache de l'impiété, et de voir la Fortune bienveillante favoriser son gouvernement pendant des milliers de siècles. Et moi, puissé-je, comme fruit de mon dévouement à ton culte, recueillir la vérité dans ma croyance aux dieux, la perfection dans l'observance de mes devoirs théurgiques! Puissions-nous, après avoir surpassé en vertu et en bonheur tous ceux qui marchent dans les voies politiques et militaires, arriver au terme de la vie sans douleur, mais avec gloire et la douce espérance de parvenir enfin jusqu'à toi!

CONTRE LES CHIENS IGNORANTS [1].

SOMMAIRE.

Un cynique a osé accuser Diogène de vaine gloire, Julien va lui répondre. — Exposé de la doctrine des cyniques. — Le cynisme est une des formes de la philosophie, et l'application de l'oracle pythien : « *Connais-toi toi-même.* » — Se connaître soi-même, c'est ressembler le plus possible à la Divinité. — Comment différents philosophes ont pratiqué cette maxime. — Éloge d'Antisthène et de Diogène. — Appréciation du système philosophique et des actions de ce dernier. — Le but de la philosophie cynique étant le bonheur, et le bonheur consistant à vivre selon la nature, Diogène a conformé sa vie et sa conduite à cette fin souveraine. — Exemples à l'appui. — Éloge de la frugalité. — Vers de Cratès. — Portrait du véritable cynique. — Nouveaux reproches, en manière de conclusion, adressés au calomniateur du cynisme et de Diogène.

1. Les fleuves remontent, dit le proverbe [2]. Un cynique accuse Diogène de vaine gloire. Il ne veut pas se baigner à l'eau froide, bien que d'un corps vigoureux, plein de séve et dans la fleur de l'âge : il a peur de prendre du mal, et cela au moment où le dieu Soleil entre dans le solstice d'été. Il se moque de la folie et de la sotte vanité de Diogène puni d'avoir mangé un polype [3], nourriture qui produit en lui l'effet mortel de la ciguë. Il a poussé si loin la sagesse qu'il sait précisément que la mort est un mal. Or, le sage Socrate avouait n'en rien savoir, et après lui Diogène. Car celui-ci, dit-il, en présentant un poignard à Antisthène épuisé par une maladie longue et incurable, lui demande s'il a besoin du secours d'un ami [4]. Il

[1] Composé en une seule nuit, près du Bosphore, dans les premiers mois de l'année 362. — Les anciens donnaient le nom de *chiens* aux philosophes que nous appelons *cyniques*. — Cf. le dialogue de Lucien intitulé *le Cynique*.

[2] Ce proverbe signifie, en grec : *Le monde est renversé*, ou *C'est le monde retourné*. Diogène de Laërte le cite dans sa biographie de Diogène. « Lorsque Xéniade l'eut acheté, Diogène lui dit : « Veille à bien faire ce que je t'ordonnerai. — Les fleuves remontent vers leur source, reprit Xéniade. — Si, étant malade, répliqua Diogène, tu avais acheté un médecin, répondrais-tu, au lieu de lui obéir, que les fleuves remontent vers leur source? » Diogène de Laerte, liv. VI, chap. 2, t. II, p. 17, trad. Zévort.

[3] Voyez les différentes traditions sur la mort de Diogène dans Diogène de Laërte, à l'endroit cité, p. 40. — Cf. les vers de Sotadès dans Stobée, *Florileg.*, titre XCVIII, 9, et Athénée, liv. XVIII, sect. 26.

[4] Voyez Diogène de Laërte à l'endroit cité, liv. VI, chap. 1, p. 9.

pensait donc que la mort n'a rien d'effrayant, ni de douloureux. Pour nous, qui avons aussi adopté le bâton, nous savons, de science plus certaine, que, si la mort est un mal, la maladie est un fléau pire que la mort même, mais que le pire de tout, c'est d'avoir froid [1]. En effet, un malade peut se tenir mollement pendant qu'on le soigne, en sorte que sa maladie peut devenir tout plaisir, surtout s'il est riche. J'ai vu moi-même, par Jupiter, des malades vivre plus doucement qu'en bonne santé, où cependant ils étaient splendidement dans les délices. Ce qui m'a fourni l'occasion de dire parfois à mes amis, qu'ils devaient plutôt envier le sort des domestiques que celui des maîtres, et qu'ils se trouveraient mieux d'être pauvres et nus comme le lis, que riches comme ils étaient. Du moins cesseraient-ils d'être tout ensemble malades et opulents. Tant il y a de gens qui croient beau d'étaler à la fois le faste de leur mal et le mal de leur faste! Mais l'homme réduit à souffrir le froid et à endurer la grande chaleur, n'est-il pas plus malheureux que les malades? Il souffre une douleur sans remède.

2. Exposons maintenant sur les cyniques ce que nous avons appris de nos maîtres, et mettons-le au grand jour pour l'instruction de ceux qui ont embrassé ce genre de vie. Si je réussis à les convaincre, ils n'en seront pas moins bons cyniques, je crois; si je ne les convaincs pas, et que, suivant une route brillante et glorieuse, ils se placent au-dessus de mes préceptes non point par leurs paroles, mais par leurs actions, mon discours n'y mettra point d'obstacle. Mais s'il en est qui, par gourmandise ou par mollesse, ou, pour tout dire en un mot, par asservissement aux plaisirs du corps, font fi de nos leçons et s'en moquent, comme les chiens qui pissent le long des propylées des écoles et des tribunaux, Hippoclide n'en a cure [2], et nous, nous n'avons nul souci des méfaits de ces petits aboyeurs.

3. Reprenons ici de plus haut, et divisons notre sujet par chapitres, afin que, donnant à chaque chose l'importance qu'elle mérite, nous trouvions plus facile ce que nous nous sommes proposé et que nous t'en rendions la marche plus

[1] Voyez plus loin, *Misopogon*, 3, où Julien raconte les maux qu'il a endurés pendant l'hiver passé à Lutèce.

[2] Lucien emploie aussi ce proverbe : *Apologie pour ceux qui sont aux gages des grands*, 15. On en trouvera l'explication dans Hérodote, liv. VI, chap. 127 et suivants.

aisée. Or, comme le cynisme est une des formes de la philosophie qui, loin d'être vile et méprisable, rivalise avec les plus célèbres, nous devons d'abord dire quelques mots de la philosophie elle-même. Le don que les dieux firent aux hommes par Prométhée du feu lumineux détaché du soleil et d'une portion de Mercure, n'est autre chose que la distribution de la raison et de l'intelligence. Car Prométhée, c'est-à-dire la Providence qui régit tous les êtres périssables, a donné pour organe à la nature un esprit empreint de chaleur, et leur a communiqué à tous une raison incorporelle. Chacun en a reçu la part qu'il a pu : les corps sans âme n'ont eu qu'un instinct d'habitude ; les plantes, la vie propre aux corps ; les animaux, une âme ; l'homme, une âme raisonnable. Quelques-uns pensent qu'une substance unique suffit pour tous les êtres ; d'autres, qu'il y a diverses substances, selon les espèces. Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit. Ne cherchons plutôt dans le présent discours qu'à savoir si la philosophie est, comme certains le disent, l'art des arts, la science des sciences, le moyen d'approcher le plus près possible des dieux, ou bien si elle est contenue dans l'oracle d'Apollon Pythien : « Connais-toi toi-même. » Peu importe, du reste ; car tout cela revient au même et désigne un seul et même objet. Commençons toutefois par le mot : « Connais-toi toi-même, » vu que c'est un précepte divin. Celui qui se connaît lui-même saura d'abord ce qu'est son âme, et puis ce qu'est son corps [1]. Il ne lui suffira pas de savoir que l'homme est une âme qui se sert d'un corps [2]. Il examinera, en outre, quelle est l'essence de cette âme ; il se mettra à la recherche de ses facultés ; et cela ne lui suffira point encore : il verra s'il n'existe pas en nous quelque chose de plus noble et de plus divin que l'âme, un principe que nous sentons en nous, sans l'avoir appris, que nous croyons être divin et que nous supposons tous résider dans le ciel. De là il passera à l'examen des éléments de son corps, s'ils sont simples ou composés : et il étudiera, en poursuivant sa route, l'harmonie, les impressions, les forces, enfin tout ce qui en maintient l'ensemble. Il jettera un coup d'œil sur les principes de quelques arts, qui se proposent de venir en aide à la conservation du corps, par

[1] C'est la division du traité de Bossuet : *De la connaissance de Dieu et de soi-même*.

[2] Ces mots rappellent la fameuse définition de Bonald : « L'homme est une intelligence servie par des organes. »

exemple la médecine, l'agriculture et autres semblables. Et si parmi ces connaissances il en est d'oiseuses ou de surabondantes, il ne voudra pas les ignorer absolument, puisqu'elles ont été inventées pour soulager la partie affective de notre âme. Il craindra toutefois de se livrer exclusivement à cette étude : il en rougirait, et il évitera ce qui paraîtrait coûter trop de peine. Mais dans ce qu'elle a de général et dans ce qui se rattache à quelques dispositions particulières de l'âme, il n'y sera point étranger. Vois maintenant si le mot : « Connais-toi toi-même » n'est pas au-dessus de toute science, de tout art, et s'il ne renferme pas la raison générale des choses, le divin par la partie divine qui est en nous, et le mortel par la partie mortelle. Le dieu y comprend encore la raison des êtres mixtes par l'homme qui est un demi-animal, mortel dans son individualité et immortel dans son universalité, un et complexe, composé d'une portion qui meurt et d'une autre qui ne meurt pas.

4. Maintenant comment la ressemblance possible avec la Divinité n'est-elle autre chose qu'une connaissance des êtres proportionnée aux facultés humaines, c'est ce que nous allons voir clairement. Nous ne faisons point consister le bonheur de la Divinité dans la possession des richesses ni dans tout ce que l'on a coutume d'appeler biens, mais dans ce que désigne Homère dans cet hémistiche [1] :

. . . . Les dieux connaissent tout.

Et lorsqu'il dit de Jupiter [2] :

Jupiter, le plus vieux, connut le plus de choses.

En effet, c'est par la science que les dieux l'emportent sur nous, et peut-être leur plus grand bonheur est-il de se connaître eux-mêmes. Et d'autant que leur essence est supérieure à la nôtre, d'autant, en se connaissant eux-mêmes, ils ont une science plus relevée. Qu'on ne nous coupe donc point la philosophie en plusieurs fragments, qu'on ne la divise point en plusieurs tranches, ou plutot que d'une science on n'en fasse point plusieurs. Comme la vérité est une, une est la philosophie [3]. Mais il n'est pas étonnant que nous y arrivions par un grand nombre de routes. S'il plaisait à quelque étranger, ou même,

[1] *Odyssée*, IV, 379.

[2] *Iliade*, XX, 355.

[3] C'est le fond du dialogue le plus remarquable de Lucien, *Hermotimus ou les sectes*.

par Jupiter, à quelque ancien citoyen de retourner à Athènes, il pourrait s'y rendre par mer ou par terre : en allant par terre, il peut suivre, ce semble, les grandes routes ou prendre par des sentiers détournés et des chemins de traverse; par eau, l'on peut longer les côtes ou cingler en pleine mer, à l'exemple du vieillard de Pylos [1]. Et qu'on ne m'objecte point que certains, ayant pris les mêmes routes, se sont cependant égarés dans je ne sais quels détours, et que, séduits par Circé ou par les Lotophages [2], c'est-à-dire par le plaisir, la gloire ou quelque autre appât, ils se sont arrêtés avant d'avoir atteint le but : il suffit de jeter les yeux sur les chefs d'école, et l'on verra qu'ils sont tous d'accord.

5. Ainsi le précepte du dieu de Delphes, c'est : « Connais-toi toi-même. » Héraclite dit à son tour : « Je me suis étudié moi-même. » Pythagore et tous ceux qui l'ont suivi, jusqu'à Théophraste, ont dit qu'il fallait se rapprocher le plus possible de la Divinité. C'est aussi la doctrine d'Aristote. Et de fait ce que nous sommes quelquefois, Dieu l'est toujours. Il serait donc absurde que Dieu ne se connût pas lui-même, puisque, s'il ne se connaissait pas, il ne connaîtrait rien des autres choses. Or, il est tout, et par conséquent il a en lui et près de lui les causes de tous les êtres, à savoir les causes immortelles des êtres immortels, et les causes, non pas précisément mortelles ou casuelles des êtres périssables, mais constantes et éternelles de la génération incessante de ces êtres. Mais en voilà bien long sur ce sujet. Le fait est que la vérité est une, et une la philosophie, qu'elle a pour amants tous ceux que je viens de dire tout à l'heure et ceux dont je pourrais aussi maintenant citer le nom, j'entends les disciples du philosophe de Cittium [3]. Ceux-ci voyant l'aversion des villes pour la liberté franche et crue du cynique, ont enveloppé sa doctrine d'une espèce de voile, en y rattachant l'économie, le négoce, l'union des sexes et l'éducation des enfants, dans l'intention, je crois, de faire entrer de plus près cette philosophie dans la garde des cités. Quant au précepte : « Connais-toi toi-même, » ils l'ont adopté comme base de leur système, ainsi qu'on peut s'en convaincre, si l'on veut, non-seulement par les écrits qu'ils ont publiés sur cette maxime, mais mieux encore en considérant le but de la philo-

[1] Nestor. *Odyssée*, III, 178-9.
[2] Voyez Homère, *Odyssée*, X, IX.
[3] Zénon.

sophie. En général, on a dit que ce but était de vivre conformément à la nature. Mais comment atteindre ce but si l'on ignore quel on est. Car un homme qui ne sait pas ce qu'il est ne saura certes point ce qu'il doit faire, de même que celui qui ne sait pas ce que c'est que le fer, ne saura pas s'il est propre ou non à couper ni ce qu'il faut faire pour qu'il coupe. Ainsi, la philosophie est une, et tous les philosophes, pour ainsi dire, tendant au même but, y arrivent par des routes différentes. Il suffit de l'avoir établi : passons maintenant à l'examen du cynisme.

6. Dans le cas où les auteurs qui ont écrit sur cette matière l'auraient fait sérieusement et non pas avec une pointe de plaisanterie, j'aurais à suivre leurs idées et j'essayerais une critique détaillée de leurs opinions. Si, par impossible, leurs opinions s'accordaient avec celles des anciens, l'on ne pourrait nous accuser de faux témoignage; si elles en différaient, il faudrait les bannir de nos oreilles, comme les Athéniens rejettent les faux titres du Métroüm [1]. Mais j'ai dit qu'il n'en allait point ainsi. Par exemple, les fameuses tragédies de Diogène ont été faites, dit-on, par un certain Philistus, d'Égine [2]. En tout cas, elles seraient de Diogène, qu'il n'y aurait rien d'étrange à ce qu'un philosophe eût voulu plaisanter. Beaucoup de philosophes semblent en avoir fait autant [3]. On dit que Démocrite riait quand il voyait les hommes agir sérieusement. Gardons-nous donc de ne voir que les jeux de leur esprit et ne faisons pas comme ceux qui visitent, sans avoir le désir d'apprendre quelque chose d'utile, une cité ornée de monuments religieux, pleine de cérémonies mystérieuses et de milliers de prêtres purs qui séjournent dans des endroits purs, et qui, pour maintenir cet état, c'est-à-dire la pureté de l'intérieur, en éloignent, comme autant d'embarras, d'immondices et de vilenies, les bains publics, les lupanars, les cabarets et tous les établissements du même genre. Supposons qu'on s'arrête à ces objets

[1] Voyez plus haut, *Sur la Mère des Dieux*, p. 132, notes 2 et 3.

[2] Cf. Diogène de Laërte à l'endroit cité p. 42.

[3] « On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étaient d'honnêtes gens, qui riaient comme les autres avec leurs amis; et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ç'a été en se jouant et pour se divertir. C'était la partie la moins philosophe et la moins sérieuse de leur vie. La plus philosophe était de vivre simplement et tranquillement. » Pascal, *Pensées*, partie I, article IX, 55, édit. Charpentier.

extérieurs, et qu'on ne pénètre point dans l'intérieur de la ville, et que, en les voyant, on se figure que c'est la ville même, on serait malheureux en la quittant à l'instant et plus malheureux encore en demeurant dans ces régions basses, lorsque, en s'élevant un peu, on pourrait voir Socrate [1]. Car je me sers ici des propres paroles d'Alcibiade faisant l'éloge de son maître, et je dis que la philosophie cynique ressemble beaucoup aux Silènes [2] qu'on voit devant les ateliers des statuaires, et auxquels les artistes font tenir des syrinx ou des flûtes : on les ouvre, et on aperçoit dans l'intérieur des statues de dieux. Ne tombons donc pas dans la même erreur en prenant au sérieux les plaisanteries de ces philosophes. Peut-être s'y trouve-t-il quelque chose d'utile, mais le cynisme est une tout autre affaire, comme j'essayerai bientôt de le démontrer. Poursuivons donc la discussion d'après les faits, et soyons comme des chiens de chasse qui courent sur la piste de la bête.

7. Il n'est pas facile d'indiquer le fondateur auquel il faut faire remonter la secte, bien que quelques-uns l'attribuent à Antisthène ou à Diogène. Car Œnomaüs [3] remarque avec raison qu'on dit le cynisme et non pas l'antisthénisme ou le diogénisme. Aussi les plus illustres des chiens prétendent-ils que le grand Hercule [4], qui a été pour nous l'auteur d'une infinité de biens, laissa aux hommes le glorieux modèle de ce genre de vie. Mais moi, qui aime à parler avec respect des dieux et des mortels qui se sont acheminés vers la vie immortelle, je suis convaincu que, avant Hercule, il y a eu des cyniques, non-seulement chez les Grecs, mais chez les barbares. En effet, c'est une philosophie qui semble commune, toute naturelle, et qui ne donne pas grand embarras. Il suffit de choisir le bien par amour de la vertu et par fuite du vice. On n'a pas besoin de feuilleter des milliers de volumes, vu que l'érudition ne donne ni l'esprit, ni la force de supporter les inconvénients auxquels sont exposés ceux qui se livrent aux autres sectes. Tout se borne ici à écouter la voix d'Apollon Pythien quand il dit : « Connais-toi toi-même » et « Bats mon-

[1] Voyez Platon, *Banquet*, XXX.

[2] Platon, *id.*, XXXVI, à la fin, et XXXVII. — Cf. Xénophon, *Banquet*, IV, t. I, p. 219 de notre traduction, et Rabelais, prologue de *Gargantua*.

[3] Cynique, qui a fait un livre contre les oracles cité par Eusèbe.

[4] Cf. Lucien, *le Cynique* et *le Banquet ou les Lapithes*, 16.

naie[1]. » On voit par là que le prince de la philosophie, celui de qui, selon moi, les Grecs ont reçu tous les autres biens, le chef commun, le législateur et le roi de la Grèce, c'est le dieu qui siége à Delphes. Et comme rien ne peut lui échapper, il n'est pas permis de croire qu'il ait ignoré le caractère propre de Diogène. Il n'agit donc pas avec lui comme avec les autres, cherchant à le convaincre en étendant ses conseils, mais il lui dit réellement ce qu'il veut dire en se servant d'une forme symbolique à l'aide de ces deux mots : « Bats monnaie. » En effet, Diogène n'est pas le premier à qui l'oracle ait dit : « Connais-toi toi-même : » il l'a dit et il le répète à bien d'autres. Ce mot même, si je ne me trompe, est inscrit sur le temple. Nous avons donc trouvé le fondateur de notre philosophie, et nous en proclamons, avec le divin Jamblique, pour coryphées Antisthène, Diogène et Cratès[2], qui ont eu pour fin et pour but de leur vie, ce semble, de se connaître eux-mêmes, de mépriser les saines opinions, et de se livrer, de toute leur intelligence, à la recherche de la vérité, le plus grand des biens et pour les dieux et pour les hommes, vérité, par amour de laquelle Platon, Pythagore, Socrate et les péripatéticiens se sont décidés à tout souffrir, en travaillant à se connaître, à s'éloigner des opinions vaines et à poursuivre ce qu'il y a de vrai dans les êtres. Or, puisqu'il paraît clair que Platon n'eut pas d'autre doctrine que Diogène, mais qu'ils s'unirent tous deux dans un sentiment commun, si l'on pouvait demander au sage Platon : « Quel cas fais-tu du précepte « Connais-toi toi-même? » je suis sûr qu'il répondrait : « Je le mets au-dessus de tout. » Et c'est ainsi qu'il le fait dans son *Alcibiade*[3]. « Continue donc, ô divin Platon, rejeton des dieux! Apprends-nous comment il faut envisager les opinions du vulgaire. » Pour répondre à cet appel, il nous prierait de lire en entier son dialogue intitulé *Criton*, où il fait dire à Socrate[4] : « Mais, mon bon Criton, que nous fait à nous l'opinion du vulgaire? » De quel droit alors, au mépris de ces faits, séparerions-nous, comme par

[1] Voyez pour l'explication de ce second précepte le commencement de la biographie de Diogène dans Diogène de Laërte, à l'endroit cité.

[2] Voyez ces trois mots dans Diogène de Laërte, t. II, p. 1, 10 et 44 de la traduction Zévort.

[3] *Premier Alcibiade*, chap. XXIV et suivants. Voyez dans l'édition spéciale de Stallbaum, p. 277 et suivantes.

[4] Chap. III. Voyez p. 158 de l'édition spéciale de G. Stallbaum.

une muraille, ces hommes unis par le même amour de la vérité, le même dédain de la gloire, la même conspiration zélée pour la vertu? Eh quoi! Platon aura, dans ses discours, proclamé les mêmes préceptes que Diogène s'est contenté de mettre en pratique, et pour cela vous calomnierez ce dernier? Craignez, au contraire, qu'il n'ait tout l'avantage. Platon, en effet, semble désavouer ses écrits. Il n'y en a pas un seul qui porte le nom de Platon; tous ceux qu'il a publiés sont sous le nom de Socrate, homme illustre et nouveau.

8. Cela étant, pourquoi n'étudierions-nous pas le cynisme dans les propres actions de Diogène? Le corps humain a ses parties essentielles, c'est-à-dire les yeux, les pieds, les mains, et ses parties accessoires, les cheveux, les ongles, la crasse et autres superfluités du même genre, sans lesquelles le corps ne formerait pas un tout complet. Or, celui-là ne serait-il pas ridicule, qui prendrait pour les parties essentielles les ongles, les cheveux, la crasse et les superfluités désagréables, au lieu des parties relevées et nobles, qui sont le siége des sens et les organes propres de l'intelligence, je veux dire les yeux et les oreilles? Ce sont là, en effet, les agents de la pensée, soit parce que, l'âme étant comme enfouie en eux, ils y éveillent plus vite le principe et la force invincible de cette pensée, soit que, suivant quelques philosophes, l'âme se répande par eux comme par des canaux. Car c'est, dit-on, en rassemblant les rapports des sens divers et en les renfermant dans la mémoire qu'elle enfante les sciences. Pour moi je ne saurais comprendre que les choses sensibles puissent être perçues autrement que par un principe soit incomplet, soit parfait, mais plus ou moins gêné par la variété des objets qui sont du domaine de la perception extérieure. Mais cette question ne sert de rien pour le moment. Je reviens donc aux différentes branches de la philosophie cynique. Les cyniques ont divisé leur philosophie en deux parties, comme Aristote et comme Platon, la théorie et la pratique, sachant bien, pour y avoir réfléchi, que l'homme est de sa nature propre à l'action et à la spéculation. Que dans la physique ils aient incliné vers la théorie, il n'importe guère. Socrate aussi et un grand nombre d'autres se sont servis beaucoup de la théorie, mais ils ne l'ont fait que pour arriver à la pratique, puisqu'ils n'ont vu dans le précepte « Connais-toi toi-même » que la nécessité d'étudier avec soin ce qu'il faut accorder à l'âme et ce qu'il faut accorder au corps : à l'âme,

la prééminence, au corps, la sujétion. Et voilà pourquoi nous les voyons cultiver la vertu, la tempérance, la modestie, la liberté, et se tenir loin de toute jalousie, de toute timidité, de toute superstition. Mais il est des points sur lesquels nous ne pensons pas comme eux, et nous croyons qu'ils plaisantent et qu'ils jouent aux dés ce qu'ils ont de plus cher, quand ils se montrent si dédaigneux du corps. Je conviens que Socrate a dit avec justesse que la philosophie est une préparation à la mort [1]. Mais des hommes qui font de cet exercice une occupation journalière, ne nous paraissent point dignes d'envie. Ce sont des malheureux, des gens qui me paraissent tout à fait insensés, s'ils supportent tous les maux, comme tu le dis toi-même, pour une vaine gloire. Car comment d'autres auraient-ils loué en eux jusqu'à l'abstinence des viandes crues? Toi-même tu ne saurais l'approuver. Et tandis que tu copies le manteau et la chevelure d'un tel, comme les portraits sont les copies des personnes, pourquoi penserais-tu que ce que tu ne juges point digne d'admiration puisse ravir celle du vulgaire? Qu'un ou deux y aient applaudi, passe encore; mais cette pratique a soulevé des nausées et un dégoût invincible dans l'estomac de cent mille autres, et ils ont renoncé à tout aliment, jusqu'à ce que leurs serviteurs les eussent remis par des odeurs, des parfums et des apéritifs. Tant l'exemple de ce héros philosophique a réellement frappé de stupeur! Cependant quoique cette action soit tournée en ridicule

Parmi tous les mortels qui vivent aujourd'hui [2],

elle n'a rien d'ignoble, j'en atteste les dieux, si on la juge d'après la sage intention de Diogène. Car, comme Socrate dit de lui-même que, se croyant obligé envers la Divinité d'accomplir, selon son pouvoir, l'oracle dont il était l'objet, il avait choisi le métier de critique, ainsi Diogène se sentant appelé, je crois, à la philosophie par un oracle pythien [3], crut devoir tout soumettre à son examen personnel et ne point s'en remettre à l'opinion des autres, qui pouvait être vraie sur ce point-ci,

[1] Dans le *Phédon*, chap. IX. Cicéron a répété cette parole dans les *Tusculanes*, I, 31. *Tota philosophorum vita commentatio mortis est*, et Montaigne a écrit l'un de ses plus beaux chapitres sur le même sujet : « *Que philosopher c'est apprendre à mourir*. *Essais*, I, chap. XIX.

[2] *Iliade*, V, 304.

[3] Voyez les premiers chapitres de l'*Apologie de Socrate* de Platon, et l'*Apologie* de Xénophon.

mais fausse sur celui-là. Ainsi ni Pythagore, ni tout autre philosophe aussi distingué que Pythagore ne parut digne de créance à Diogène : c'est un dieu et non pas un homme qu'il regardait comme inventeur de la philosophie. Mais qu'est-ce que cela, diras-tu, peut avoir de commun avec le mets du polype? Je vais te l'expliquer.

9. Les uns prétendent que l'homme est carnivore de sa nature, d'autres soutiennent que la chair ne lui convient pas. Aussi a-t-on beaucoup disputé pour et contre; et, si tu veux te donner la peine d'étudier la question, tu trouveras sur ce sujet des essaims de volumes. Diogène a voulu vérifier le fait par l'expérience. Il s'est dit que si quelqu'un mangeant de la chair sans aucun apprêt, comme le font les animaux dont c'est l'instinct naturel, loin d'en éprouver aucun dommage, y trouvait au contraire un aliment utile à son corps, on devait en conclure que l'homme est essentiellement carnivore; mais que, s'il en résultait quelque accident, il fallait croire que, sans doute, cette nourriture ne convient pas à l'homme et qu'il doit absolument s'en abstenir. Peut-être trouvera-t-on que cette première raison du fait est un peu forcée : en voici une seconde qui paraîtra plus appropriée au cynisme, quand j'aurai expliqué plus clairement le but de cette secte. Ce but c'est l'apathie [1], état qui semble faire de l'homme un dieu. Or, Diogène, qui se sentait apathique pour tout le reste, ayant observé que sa répugnance et ses nausées provenaient plutôt d'un asservissement aux préjugés qu'à la raison, puisque la viande, fût-elle mille fois cuite, coupée et assaisonnée de mille manières, n'en est pas moins de la viande, résolut de s'affranchir et de se faire complétement indépendant de cette faiblesse. Car c'est une faiblesse, sache-le bien, que ce dégoût. Dis-moi, en effet, pourquoi, préférant la chair cuite aux dons de Cérès, nous ne la servons pas au naturel. Tu n'en saurais donner d'autre raison, sinon que c'est un usage et que nous y sommes accoutumés. Car si les viandes ne sont pas impures avant d'être cuites, elles ne deviennent pas plus pures par la cuisson. Que devait donc faire celui que le dieu lui-même avait établi comme chef pour abolir toute monnaie [2], c'est-à-dire pour ne juger des choses que d'après la raison et la vérité? Devait-il s'en laisser

[1] L'impassibilité.

[2] Voyez plus haut, p. 164, note 1. Julien joue sur le double sens du mot grec νόμισμα, qui signifie tout ensemble *monnaie* et *usage*.

imposer par l'opinion au point de croire que la viande cuite est pure et mangeable, et que, si elle n'a point passé par le feu, elle est impure et détestable? Tu as assez peu de mémoire et de discernement pour reprocher à Diogène, que tu traites de vaniteux, et que j'appelle, moi, le serviteur le plus dévoué et le ministre du dieu pythien, d'avoir mangé un polype! Et tu manges, toi, mille mets assaisonnés,

> Poissons, oiseaux et tout ce que prennent tes mains[1];

et tu es un Égyptien, non pas de la caste des prêtres, mais de celle qui mange de tout et que la loi autorise à se nourrir même des légumes du jardin? Tu connais, je crois, les paroles des Galiléens. J'allais oublier de dire que tous les hommes qui habitent près de la mer et que quelques-uns de ceux qui en sont éloignés avalent, sans les approcher du feu, des oursins, des huîtres, et généralement tous les animaux du même genre. Eh bien, tu les croiras à l'abri du blâme, et tu regarderas Diogène comme un malheureux et un être immonde, sans réfléchir que, dans l'un et l'autre cas, ce sont toujours des chairs que l'on mange, avec cette différence que les unes sont molles et les autres dures, et que, si le polype n'a pas plus de sang que les testacés, les testacés, à leur tour, sont tout aussi animés que le polype, c'est-à-dire susceptibles de plaisir et de douleur, ce qui est le propre de tout être animé. Peu nous importe ici l'opinion de Platon qui veut que les plantes aussi soient animées. Le fait est que l'illustre Diogène n'a point commis un acte odieux, illégal, ni même contraire à l'usage, à moins qu'on ne veuille juger du fait d'après la dureté ou la mollesse du mets, et le plaisir ou le déplaisir qu'il procure au gosier. Voilà, je pense, qui est évident pour quiconque raisonne. Ne réprouvez donc pas l'usage des viandes crues, vous qui en faites autant quand vous mangez, non-seulement des êtres qui n'ont pas de sang, mais des animaux qui en ont. La seule différence entre vous et Diogène, c'est que Diogène usait des viandes telles que la nature les lui donnait, tandis que vous assaisonnez les vôtres de mille ingrédients, pour votre plaisir et pour faire violence à la nature. Mais c'en est assez sur ce sujet.

10. Le but et la fin de la philosophie cynique, comme de toute philosophie, c'est le bonheur. Or, le bonheur consiste à vivre selon la nature et non selon l'opinion du vulgaire. D'où

[1] *Odyssée*, XII, 331.

il suit que l'on estime heureux les végétaux et les animaux, quand chacun d'eux atteint sans obstacle le but que la nature leur assigne. Il en est de même pour les dieux : le terme de leur bonheur est d'être ce que comporte leur nature. Ainsi ne prenons pas la peine de chercher où se cache le bonheur. Ni l'aigle, ni le platane, ni pas un autre des oiseaux ou des végétaux, ne prend de souci pour se parer d'ailes ou de feuilles d'or : il ne souhaite point avoir des bourgeons d'argent, des éperons et des ergots de fer, que dis-je? de diamant. Les ornements que la nature leur a tout d'abord départis, s'ils sont solides et s'ils contribuent à leur vitesse ou à leur vigueur, chacun d'eux les estime suffisants et s'en contente. Comment donc ne serait-il point ridicule de voir l'homme seul chercher le bonheur au dehors, dans la richesse, la naissance, la puissance de ses amis, et mille autres avantages, en un mot, qu'il place au-dessus de tout le reste? Si la nature nous eût donné, comme aux animaux, des corps et des âmes semblables aux leurs, sans rien de plus, nous n'aurions pas à nous préoccuper au delà. Il ne nous resterait, comme aux animaux, qu'à nous contenter des biens corporels et qu'à faire effort pour trouver notre bonheur. Mais, outre que l'âme qui est en nous ne ressemble point à celle des animaux, soit qu'elle en diffère essentiellement, soit que, tout en étant de la même substance, elle jouisse d'une plus grande énergie, comme l'or pur. à mon avis, est de beaucoup supérieur aux paillettes d'or mêlé de sable, car cette opinion sur l'âme est considérée comme la vraie par plusieurs philosophes, nous n'en sommes pas moins convaincus que nous surpassons en intelligence tous les animaux, et que, selon le mythe de Protagoras [1], comme la nature s'est montrée mère généreuse et magnifique envers les animaux, Jupiter nous a doués de la faculté de penser, pour nous tenir lieu de tout. C'est donc dans cette partie la principale et la plus essentielle de notre être qu'il faut placer le bonheur.

11. Vois maintenant si telle ne fut pas la devise de Diogène, qui assujettit son corps à tous les travaux, pour augmenter ses forces naturelles; qui ne voulut faire que ce que sa raison

[1] Dans quelque fable allégorique qui n'est point parvenue jusqu'à nous. Protagoras, comme Prodicus de Céos, aimait sans doute à semer ses leçons de paraboles et d'allégories. Voyez Diogène de Laërte, trad. Zévort, t. II, p. 215.

approuvait, et dont l'âme ne prit jamais part à ces troubles qui résultent du corps, et que nous sommes souvent forcés de subir par suite du mélange des deux principes de notre être. C'est par de tels exercices que ce grand homme acquit une force de corps comparable, ce semble, à celle des athlètes les plus distingués par leurs couronnes, et qu'il sut rendre son âme capable d'un bonheur égal à celui d'un monarque, ou tout au moins du prince que les Grecs nommaient le grand roi, c'est-à-dire le roi des Perses. Comment voir un homme sans valeur dans celui

Qui, n'ayant ni cité, ni maison, ni patrie [1],

ne possédant pas même une obole, une drachme, un esclave, pas même un biscuit, aliment qui suffisait à Épicure pour se croire aussi fortuné que les dieux, ne prétendit pas rivaliser de bonheur avec les dieux, mais se vanta d'être plus heureux que le plus heureux des hommes? Si tu ne veux pas m'en croire, embrasse, non pas de nom, mais de fait, le genre de vie de ce philosophe, et tu verras. Mais d'abord montrons ce qu'il était par le raisonnement. Ne te semble-t-il pas que, pour les hommes, le plus grand de tous les biens, le plus vanté de tous, c'est la liberté? Pourrais-tu ne pas en convenir, puisque les richesses, la fortune, la naissance, la force du corps, la beauté et tous les biens de même sorte, sans la liberté, ne sont point à celui qui paraîtrait en jouir, mais au maître qui le possède? Qu'entendons-nous donc par esclave? Est-ce l'homme que nous achetons quelques drachmes d'argent, ou deux mines ou deux statères d'or [2]? Tu diras sans doute que c'est en effet là un esclave. Et à quel titre? Parce que nous avons compté pour lui au vendeur une certaine somme d'argent. Mais, sur ce pied, ceux-là aussi sont esclaves que nous délivrons moyennant une rançon. Car les lois ne leur accordent la liberté que lorsqu'ils sont réfugiés dans leurs foyers, et cependant nous les rachetons, non point pour qu'ils continuent d'être esclaves, mais pour qu'ils soient libres. Tu vois donc qu'il ne suffit pas de payer une somme d'argent pour qu'un homme soit esclave quand il a été racheté; mais celui-là est véritablement esclave qui a un maître autorisé à exiger de lui

[1] Cf. Diogène de Laërte, à l'endroit cité p. 18.

[2] La drachme valait près d'un franc, la mine cent drachmes, le statère d'or vingt drachmes.

qu'il fasse tout ce qu'on lui ordonne, à le châtier en cas de refus, et, comme le dit le poëte [1] :

> A sévir contre lui par des peines cruelles.

Vois, en outre, si nous n'avons pas autant de maîtres qu'il existe d'êtres, dont nous sommes forcés de dépendre, pour n'avoir à redouter ni souffrance, ni douleur de leurs châtiments. A moins que tu ne considères uniquement comme châtiment de lever un bâton et d'en frapper un esclave. Car les maîtres, même les plus emportés, n'en usent point ainsi envers tous leurs esclaves ; souvent ils se contentent de paroles et de menaces. Ne te crois donc pas libre, mon ami, tant que ton ventre te commande ainsi que les parties qui sont au-dessous du ventre, puisque tu as des maîtres qui peuvent t'accorder ou te refuser le plaisir, et lors même que tu pourrais t'affranchir de leur joug, tant que tu es esclave de l'opinion du vulgaire, tu n'as point touché la liberté, tu n'en as point goûté le nectar.

> J'en jure par celui qui révèle à notre âme
> Le quaternaire [2], éclat de la céleste flamme.

Et je ne dis pas seulement que jamais le respect humain ne doit nous empêcher de faire notre devoir, mais j'entends que, sur les actions dont nous nous abstenons et sur celles qu'il nous plaît de faire, ce n'est pas le vulgaire qu'il faut consulter pour

[1] Homère, *Iliade*, v. 766.

[2] On peut voir l'explication de ce mot sacramentel dans Lucien, *Sectes à l'encan*, 4. « *Pythagore*. Ensuite tu apprendras à compter. — *Le marchand*. Je sais compter. — *Pythagore*. Comment comptes-tu? — *Le marchand*. Un, deux, trois, quatre. — *Pythagore*. Attention! Ce que tu crois être quatre, c'est dix, c'est le triangle parfait, c'est notre serment. — *Le marchand*. J'en jure par quatre, le grand serment, je n'ai jamais ouï langage plus divin et plus sacré. » En effet, l'addition des quatre premiers nombres donne le le nombre 10 : $1 + 2 + 3 + 4 = 10$. Quant au triangle parfait, ce n'est autre chose que le triangle équilatéral, représenté de cette manière par Pythagore :

•
• •
• • •
• • • •

Chacun des côtés se compose du nombre *quatre*, qui servait ainsi aux pythagoriciens de formule de serment. Le voici tel qu'il existe dans les Vers dorés :

> Ναὶ μὰ τὸν ἁμετέρᾳ ψυχᾷ παραδόντα τετρακτύν,
> Παγὰν ἀενάου φύσιος ῥιζώματ' ἔχουσαν.

« J'en jure par celui qui donne à notre âme le *quaternaire*, source des principes de la nature éternelle ! »

juger si ce que nous faisons et ce dont nous nous abstenons est bon ou mauvais, mais s'il nous est interdit par la raison ou par le dieu qui est en nous, c'est-à-dire l'intelligence. Rien n'empêche que le gros des hommes ne suive les opinions du vulgaire : cela vaut mieux que de ne rougir de rien, attendu que les hommes ont un penchant naturel pour la vérité. Mais l'homme qui vit d'après son intelligence et qui sait trouver et discerner les véritables raisons des choses, ne doit point s'en rapporter aux opinions du vulgaire pour savoir s'il agit bien ou mal. Il y a dans notre âme une partie plus divine, que nous nommons esprit, sagesse, raison silencieuse, et dont l'interprète est le langage oral, le discours composé de noms et de verbes. A cette partie en est jointe une autre, variée, diverse, mêlée de colère et de passion, vrai monstre à plusieurs têtes. La question est de savoir si nous devons heurter de front et sans sourciller les opinions du vulgaire, avant d'avoir dompté le monstre et de l'avoir forcé à obéir au dieu qui est en nous, ou plutôt à la partie divine. En effet, nombre de sectateurs de Diogène ont été des brise-tout, des imprudents, des gens au-dessous de la bête fauve. Mais comme ce n'est point mon affaire, je raconterai ici un trait de la vie de Diogène, dont plusieurs riront sans doute, mais qui me paraît à moi fort sérieux.

12. Un jeune homme, dans une foule où était Diogène, s'étant mis à peter, Diogène lui donna un coup de bâton, en disant : « Comment, coquin, tu n'as jamais eu le cœur de faire en public quelque belle action, et tu commences par braver l'opinion publique ! » Il pensait donc qu'un homme doit savoir se rendre maître du plaisir et de la colère avant d'en venir à la troisième épreuve, à la plus décisive, c'est-à-dire l'affranchissement de l'opinion. De là mille causes de maux pour un grand nombre. Et ne vois-tu pas que c'est pour détourner les jeunes gens de la philosophie qu'on fait courir tous ces bruits sur les philosophes ? On dit que les disciples de Pythagore, de Platon et d'Aristote ne sont que des jongleurs, des sophistes, des vaniteux, des empoisonneurs, et le plus digne d'admiration parmi les cyniques on le regarde en pitié. Je me rappelle avoir entendu mon gouverneur me dire un jour, en voyant un de mes compagnons, Iphiclès, la chevelure négligée, la poitrine débraillée et un méchant manteau dans le cœur de l'hiver : « Quel mauvais génie l'a donc réduit à une pareille détresse pour son malheur, et plus encore pour celui de ses parents qui l'ont élevé

avec le plus grand soin et qui lui ont donné l'éducation la plus parfaite? Comment, après avoir tout abandonné, mène-t-il une vie errante comme les mendiants? » Je lui répondis par je ne sais quelle pointe ironique. Tu vois par là ce que pense le gros des hommes sur les vrais chiens. Et ce n'est point encore ce qu'il y a de plus grave. Mais ne remarques-tu pas qu'on s'habitue à aimer la richesse et à détester la pauvreté, à faire un dieu de son ventre, à supporter toute peine en vue du corps, à engraisser cette prison de l'âme, à entretenir une table somptueuse, à ne jamais coucher seul la nuit, à faire tout ce qui peut s'envelopper de ténèbres? Tout cela n'est-il pas pire que le Tartare? Ne vaut-il pas mieux être jeté dans Charybde, dans le Cocyte, ou englouti à dix mille orgyes [1] sous terre que de tomber dans une pareille vie, esclave des parties honteuses et du ventre : et cela non pas simplement, à la manière des bêtes sauvages, mais en mettant tout en œuvre pour couvrir ces infamies d'une discrète obscurité? Combien n'eût-il pas été mieux de s'en abstenir? Ou, si ce n'était pas chose facile, les préceptes de Diogène et de Cratès à cet égard n'étaient donc pas à dédaigner. « La faim, disent-ils, énerve l'amour : si tu ne peux pas l'endurer, la corde [2] ! » Ne vois-tu pas que ces grands maîtres ont vécu de la sorte pour mettre les hommes en voie de frugalité? « Ce n'est point parmi les mangeurs de biscuit, disait Diogène, que l'on trouve des tyrans, mais parmi ceux qui font de somptueux repas. » Cratès composa un hymne en l'honneur de la frugalité :

> Salut, des gens de bien sainte divinité,
> Fille de la Sagesse, ô toi, Frugalité!

13. Qu'un cynique ne soit donc pas à la façon d'Œnomaüs [3], un chien impudent, un éhonté, qui méprise les choses divines et humaines, mais un homme qui respecte la Divinité, comme le fut Diogène. Diogène se montra docile au dieu pythien, et il ne se repentit pas de sa docilité. Si, de ce qu'il n'entrait point respectueusement dans les temples, de ce qu'il ne s'inclinait ni devant les statues, ni devant les autels, on prenait cela pour une marque d'athéisme, on le jugerait mal. Il n'avait ni encens, ni libation, ni argent pour en acheter. Bien penser des

[1] Mesure de longueur de près de deux mètres.
[2] Voyez la vie de Cratès dans Diogène de Laërte, t. II, p. 45, trad. Zévort.
[3] Voyez plus haut, p. 163, note 3.

dieux lui suffisait. Il les adorait de toute son âme, leur offrant, selon moi, ce qu'il avait de plus précieux, une âme sanctifiée par leur pensée. Il faut donc qu'un cynique ne soit pas sans pudeur, mais que, guidé par la raison, il tienne sous le joug la partie passionnée de son âme, de manière à la détruire et à ne pas sentir qu'il est au-dessus de toutes les voluptés. Mieux vaut encore en être au point d'ignorer complétement l'influence des sens; mais nous n'arrivons là que par un long exercice. Du reste, pour qu'on ne suppose pas que j'invente ces doctrines, je vais transcrire quelques vers, où s'est joué l'esprit de Cratès [1] :

Filles de Mnémosyne et du maître des dieux,
Muses de Piérie, écoutez ma prière.
Que mon ventre ait toujours l'aliment nécessaire,
Qui peut, sans m'asservir, satisfaire à ses vœux.
Utile à mes amis, mais non point débonnaire,
Loin de moi des palais les trésors fastueux!
Le sort de la fourmi, les biens du scarabée,
Sont la seule richesse où mon âme prétend.
Mais aspirer vers toi, Justice vénérée,
Te posséder enfin, est-il bonheur plus grand?
Si j'y parviens, Mercure et les Muses propices
Recevront de mes mains, non le sang des génisses,
Mais les dons vertueux de mon cœur innocent.

S'il fallait m'étendre à ce sujet, j'aurais encore beaucoup de choses à te dire concernant ce philosophe. Mais en recourant à Plutarque de Chéronée, qui a écrit une biographie de Cratès [2], il ne te restera rien à apprendre sur son compte. C'est de Cratès que Zénon apprit ses dogmes sublimes, et l'on dit que les Grecs en son honneur inscrivaient sur les propylées de leurs maisons : « Entrée pour Cratès, heureux génie [3]. »

14. Mais revenons à ce que nous disions plus haut, qu'il faut, quand on se met à être cynique, commencer par censurer sévèrement ses propres défauts et se les reprocher sans aucune indulgence. On doit s'interroger le plus exactement possible pour voir si l'on est trop enclin à la bonne chère, si l'on a

[1] Imitation des vers de Solon, dont on trouvera le texte dans le recueil des poëtes gnomiques grecs de Boissonade, p. 94.

[2] Cet ouvrage a péri avec d'autres biographies du même auteur. Voyez Albert Lion, *Commentat. de ordine quo Plutarchus vitas scripserit*, p. 15, et Cf. G. Vossius, *Hist. gr.*, p. 251, édit. Westermann.

[3] Selon Diogène de Laërte, Xéniade de Corinthe, qui avait acheté Diogène, disait partout : « Un bon génie est entré dans ma maison. » Voyez Diogène de Laërte à l'endroit cité, trad. Zévort, p. 39.

besoin d'un lit bien mou, si l'on est sensible aux honneurs ou à la gloire, si l'on aime à se faire remarquer, et si toutes ces vanités semblent pourtant précieuses. Que le cynique ne se conforme pas aux mœurs de la multitude, qu'il ne touche pas aux plaisirs même du bout du doigt, comme l'on dit, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à les fouler aux pieds : alors, si l'occasion s'en présente, rien ne l'empêchera d'y goûter. Ainsi, nous dit-on, les taureaux, qui se sentent faibles, s'isolent parfois du troupeau et paissent à part, pour essayer leurs forces pendant quelque temps, puis ils reviennent défier les anciens chefs de bande et se mesurer avec eux pour s'assurer la supériorité dont ils se croient plus dignes. Ainsi, quand on veut être cynique, il ne suffit pas de prendre le manteau, la besace, le bâton et la chevelure, et de marcher comme dans un village où il n'y a ni barbier ni maître d'école, mal peigné et illettré ; il faut avoir pour bâton la raison, pour besace cynique la constance, vrais attributs de la philosophie. On aura son franc parler quand on aura montré tout ce qu'on peut valoir. Ainsi firent, je pense, Cratès et Diogène, tous deux si éloignés de redouter les menaces, ou plutôt les caprices et les insultes avinées de la fortune, que Diogène se moqua des pirates qui l'avaient pris, et que Cratès, après avoir vendu ses biens à la criée, riait lui-même des difformités de son corps, de sa jambe boiteuse et de ses épaules bossues. Cependant il fréquentait, appelé ou non, les maisons de ses amis, afin de les réconcilier s'il apprenait qu'ils fussent en brouille. Il les reprenait sans amertume et même avec grâce, de manière que, sans dire du mal de ceux qu'il voulait corriger, il leur rendait ses leçons utiles ainsi qu'à ceux qui l'écoutaient. Mais ce n'était point là le but principal de ces hommes éminents. Comme je l'ai dit, ils cherchèrent avant tout le moyen de vivre heureux, et ils ne se soucièrent des autres qu'autant qu'ils savaient que l'homme est de sa nature un être communicatif et sociable. Voilà pourquoi ils furent utiles à leurs concitoyens non-seulement par leurs exemples, mais aussi par leurs discours. Ainsi quiconque veut être cynique et homme de bien doit, avant tout, s'occuper de lui-même, comme Diogène et Cratès. Qu'il bannisse de toute son âme toutes les passions, et qu'il se gouverne par la droite raison et par le bon sens qui est en lui. Tel est, ce me semble, le point capital de la philosophie de Diogène.

15. Bien que, un jour, Diogène ait eu commerce avec une

fille publique, ce qui lui arriva peut-être une fois, et pas même une fois, un homme qui, dans tout le reste, ne sera pas moins digne de respect que Diogène, agit-il ainsi au grand jour et sous les yeux de tous, n'encourra ni notre blâme, ni nos accusations, pourvu toutefois qu'il nous reproduise la solide instruction de Diogène, sa pénétration, sa franchise parfaite, sa tempérance, sa justice, sa sagesse, sa piété, sa grâce, son attention à ne rien faire d'irréfléchi, d'inutile, de contraire à la raison; car ce fut là le caractère propre de la philosophie de Diogène; qu'il foule aux pieds la vanité, qu'il se moque de ceux qui se cachent pour satisfaire leurs besoins naturels, et j'entends par là les déjections du ventre, qui, au milieu des places publiques et des villes, commettent des actes violents et contraires à notre nature, vols d'argent, calomnies, procès iniques, et mille autres vexations odieuses. S'il est vrai, comme on le dit, que Diogène ait peté sur l'agora, qu'il y ait soulagé son ventre, ou fait quelque autre chose pareille [1], ce n'était que pour mater l'orgueil des autres et pour leur apprendre qu'ils avaient des goûts bien plus vils et bien plus abjects. Ces besoins, en effet, sont une suite de notre nature, tandis que tous les vices pour ainsi dire sont chez qui que ce soit une suite de dépravation. Mais les modernes sectateurs de Diogène, imitant de sa conduite le plus facile et le plus léger, n'ont pas vu le meilleur. Et toi, qui veux être plus respectable qu'eux, tu t'es si gravement mépris sur son plan de conduite que tu l'as cru malheureux. Si tu t'en étais fié à ce qu'on a dit de cet homme éminent que tous les Grecs de son temps ont admiré après Socrate, Pythagore, Platon et Aristote, qui eut pour auditeur le maître du très-sage et très-intelligent Zénon [2], si bien qu'il n'est pas croyable que tout le monde se soit trompé sur le compte d'un homme aussi méprisable que tu le dis, mon cher ami, dans un style comique, peut-être alors l'aurais-tu examiné de plus près et ton expérience serait-elle allée plus loin dans l'examen de ce sage. Car quel est celui des Grecs que n'ont pas frappé d'étonnement la constance et la patience de Diogène, comparées à la somptuosité d'un roi? Il dormait mieux sur une natte, dans son tonneau, que le grand roi sous des lambris dorés, sur une couche moelleuse. Il mangeait son biscuit avec plus de plaisir que toi, dans ce moment, les mets siciliens. En sortant d'un

[1] Voyez Diogène de Laërte à l'endroit cité p. 23 et 36.

[2] Cratès.

bain chaud, il séchait son corps à l'air plus philosophiquement que tu ne t'essuies avec du linge fin. Il te convient bien de lancer contre lui tes brocards comiques, et tu le crois vaincu par toi comme Xerxès par Thémistocle ou Darius par Alexandre de Macédoine. Mais si tu avais quelque goût pour la lecture ainsi que nous, homme de politique et d'affaires, tu saurais qu'Alexandre admira, dit-on, la grandeur d'âme de Diogène [1]. Mais tu te soucies fort peu de tout cela, ce me semble ; il s'en faut de beaucoup, et tu gardes ton admiration pour la vie morte de quelques misérables femmes. Si donc mon discours a produit un meilleur effet sur toi, c'est ton avantage plus que le mien. Mais si je n'ai rien gagné avec cet impromptu, écrit tout d'une haleine, travail surérogatoire de deux jours, comme le savent les Muses et toi-même qui me connais de longue date, je ne me repentirai point cependant d'avoir écrit l'éloge d'un grand homme.

CONTRE LE CYNIQUE HÉRACLIUS [2].

SOMMAIRE.

Sortie contre un cynique qui a débité dans une lecture publique des contes de nourrice et des fables absurdes. — Julien va le réfuter. — Réhabilitation de l'apologue. — Généalogie de la fable. — C'est l'école des peuples enfants. — Hésiode, Archiloque, Ésope de Samos, les cyniques, ont employé les fables pour instruire les hommes. — Il faut les imiter, mais l'imitation consiste à imiter le bien et non pas le mal. — Diogène et Cratès ne doivent être imités que dans ce qu'ils ont de bon dans leur conduite. — Quelques traits de la vie de Diogène. — Vers de Cratès. — Emploi des fables en vue de l'utilité des auditeurs et des lecteurs. — Véritable but de la mythographie. — Explication du mythe d'Hercule et du mythe de Bacchus. — Le cynique qu'il combat est loin d'en avoir usé de la sorte. — Portrait du vrai cynique. — Ce que c'est qu'une fable bien faite. — Exemple qu'en donne Julien. — Sa biographie racontée sous forme allégorique. — Nouvel éloge du cynisme et de Diogène. — Conclusion.

1. « Il arrive bien des choses dans un long espace de temps [3]. » Cet adage de la comédie, que je connaissais déjà,

[1] Voyez Diogène de Laërte à l'endroit cité p. 16 et 18. — Cf. Plutarque, *Alexandre*, 14.

[2] Ce discours fait suite au précédent, et il paraît avoir été écrit de même en 362. Julien semble s'adresser à un auditoire, mais rien ne prouve qu'il ait lu ce morceau dans une séance.

[3] Voyez sentences monostiques extraites des poëtes comiques :

Μακρὸς γὰρ αἰὼν συμφορὰς πολλὰς ἔχει.

je fus tenté de le proclamer naguère, à la séance où nous avons entendu un chien aboyer d'une voix qui n'était ni claire, ni noble, et nous chanter des contes de nourrice, cousus ensemble sans jugement. Tout d'abord il me vint à l'esprit de me lever et de dissoudre l'assemblée. Cependant, comme on est obligé au théâtre d'écouter les comédiens qui se moquent d'Hercule et de Bacchus [1], je demeurai, moins pour l'orateur que pour l'auditoire, et, s'il faut parler franchement, pour moi-même, afin de ne pas avoir l'air, par superstition plutôt que par une pensée pieuse et raisonnable, d'être effrayé de ce verbiage et de m'être envolé comme une troupe de colombes. J'aurais pu me dire à moi-même :

Courage! tu souffris des malheurs plus funestes [2];

supporte un chien qui déraisonne une partie du jour : ce n'est pas la première fois que tu entends blasphémer contre les dieux. Les affaires de l'État ne vont pas assez bien, nos affaires privées ne nous trouvent pas assez sages, et nous ne sommes point assez heureux, pour avoir les oreilles pures et pour que nos yeux ne soient point souillés par les impiétés de toute sorte de ce siècle de fer. Et, comme si nous manquions de maux de ce genre, il fallait qu'un chien nous remplît de ses blasphèmes et profanât le nom du plus puissant des dieux. Plût au ciel qu'il n'eût point parlé ainsi et que vous n'eussiez rien entendu de semblable! Mais voyons; essayons de lui donner une leçon. Commençons par lui apprendre qu'il convient mieux à un chien d'écrire des discours que des fables; puis, disons-lui quels sujets de fables il faut choisir, s'il est vrai que le philosophe ait besoin de se faire mythographe; après quoi, je dirai quelques mots sur la piété envers les dieux. Tel est le motif qui me fait paraître devant vous, quoique je ne sois point écrivain de profession et que jusqu'ici j'aie toujours considéré le discours public comme un exercice désagréable et sophistique. Je débuterai par un léger aperçu sur ce que l'on pourrait appeler la généalogie de la fable, et peut-être aurai-je aussi bonne grâce à en parler que vous à m'entendre.

2. Quel est l'inventeur de la fable, qui essaya le premier de rendre la fiction vraisemblable pour l'utilité ou pour le charme

[1] Aristophane, dans quelques-unes de ses comédies, notamment dans les *Grenouilles*, ne se montre guère respectueux envers Bacchus.

[2] Homère, *Odyssée*, XX, 18.

des auditeurs, il est aussi impossible de le savoir que de découvrir qui a éternué [1] ou craché le premier. De même que les premiers cavaliers se virent en Thrace et en Thessalie, et les premiers archers dans l'Inde, dans la Crète et dans la Carie, vu que la nature du pays favorisa, ce semble, ces genres d'inventions, ainsi doit-on présumer que les autres arts, en honneur dans les autres pays, eurent une origine tout à fait semblable, et que les gens du peuple furent, dans l'origine, les inventeurs de la fable, qui est encore chez eux en usage aujourd'hui : absolument comme les instruments de musique, la flûte et la cithare, inventés pour plaire et pour charmer. Il est si naturel aux oiseaux de voler, aux poissons de nager et aux cerfs de courir, qu'ils n'ont pas besoin de l'apprendre : on aurait beau gêner et comprimer ces animaux, ils n'en essayeraient pas moins d'accomplir les fonctions pour lesquelles ils se sentent nés : il en est de même, je pense, de l'espèce humaine, dont l'âme n'est autre chose qu'une sorte de raison ou de science captive que les savants appellent une force, laquelle tend à s'instruire, à faire des recherches, et à se donner de la peine pour accomplir l'œuvre qui lui est dévolue. Ainsi, du moment qu'une divinité bienfaisante se hâte de rompre ces liens, et de donner l'essor à cette force, aussitôt la science se produit. Quant à ceux qui sont encore enchaînés, semblables, selon moi, à celui qui n'embrassa qu'une statue à la place de la divinité même [2], leur âme s'épuise en vain. Ils se croient parvenus à la science du réel, et ils ne trouvent que des images et des ombres; ils croient tenir le vrai, et ce ne sont que mensonges, qu'ils s'empressent d'apprendre et de transmettre comme quelque chose d'utile et d'admirable.

3. S'il faut, d'après cela, faire l'apologie des premiers inventeurs de fables, ils ne paraissent avoir fait pour l'âme des hommes encore enfants que ce que font les nourrices qui, voulant aider le travail de la dentition chez leurs nourrissons, leur attachent aux mains des morceaux de cuir, dont ils calment leurs douleurs. Ainsi les mythologues, voyant l'âme toute jeune, aux

[1] Je lis πταρέντα au lieu de σπαρέντα, qui n'offre aucun sens analogue avec χρεμψάμενον, et je crois que l'on me saura gré de cette conjecture.

[2] Le texte est mutilé dans cet endroit, et par conséquent la porte est ouverte aux suppositions. Ce n'est pas, je pense, se jeter dans une hypothèse par trop risquée que de voir ici une allusion à la fable d'Ixion, caressant un fantôme substitué à Junon par Jupiter. Voyez Lucien, *Sixième dialogue des dieux*.

ailes naissantes, désireuse d'apprendre, mais ne pouvant pas encore élever son vol vers la vérité, lui ont donné un véhicule; et, comme ces cultivateurs qui arrosent une terre altérée, ils ont cherché à calmer son ardeur et sa souffrance. Quand la fable eut fait des progrès et qu'elle fut devenue florissante chez les Grecs, les poëtes en tirèrent l'apologue, qui diffère de la fable, en ce que celle-ci s'adresse à des enfants, et l'apologue aux hommes, non-seulement pour leur plaire, mais aussi pour leur donner des conseils. Son but secret est de conseiller et d'instruire, mais l'auteur évite de parler trop ouvertement, afin de ne point irriter ceux qui l'écoutent. Ainsi paraît avoir fait Hésiode [1]. Archiloque, après lui, comme pour assaisonner ses poésies, se servit souvent de fables, voyant que le sujet qu'il traitait [2] avait besoin de pareils charmes, et sachant mieux encore que la poésie, sans la fiction, n'est qu'une prose versifiée, et qu'elle est privée, pour ainsi dire, d'elle-même, si bien qu'il ne reste plus de poésie. Il emprunta donc ces assaisonnements à la muse poétique, et il en rehaussa ses œuvres afin de ne point passer pour un sillographe [3], mais pour un poëte. Mais l'Homère, le Thucydide, le Platon de la fable, ou de quelque nom que vous vouliez le nommer, c'est Ésope de Samos, esclave par choix plutôt que par le hasard de la naissance, homme qui ne manqua ni de raison, ni de finesse, mais qui à défaut du franc parler que la loi lui refusait, répandit sur ses conseils la variété du charme et de la grâce. Ainsi je vois que les médecins de condition libre prescrivent ce qu'ils jugent nécessaire, mais l'homme, qui est à la fois esclave de naissance et médecin de profession, a fort à faire, contraint qu'il est de flatter et de guérir son maître.

4. Si notre cynique se trouve dans une semblable servitude, qu'il parle, qu'il écrive : chacun lui accordera le rôle de mythologue; mais s'il se prétend seul libre, je ne vois pas quel usage il fera des fables. Serait-ce pour adoucir, par un mélange de plaisir et de grâce, l'amertume et le mordant de ses conseils

[1] Voyez la charmante légende de *Pandore*, *Travaux et jours*, v. 38 et suivants; et la fable de *l'Épervier et le Rossignol*, *ibid.*, v. 185 et suivants.

[2] La satire. — Il ne reste rien d'Archiloque, dont Horace, Velléius Paterculus et Quintilien faisaient si grand cas. Un savant Allemand, J. G. Husche, a fait paraître une dissertation en latin (Altenbourg, 1803) sur les fables d'Archiloque. — Cf. Lucien, *le Pseudologiste*, 1 et 2. T. II, p. 295 de notre traduction.

[3] Les silles étaient des poésies légères et moqueuses, sans valeur littéraire.

et pour éviter, tout en rendant service, le mal qu'il pourrait craindre de son acheteur? Ce serait être par trop servile. A ce compte on s'instruirait mieux, en ne considérant pas les objets mêmes, en n'appelant pas les choses par leur nom, comme le comique appelle barque une barque [1]. Mais en place de dire un tel, il faut l'appeler Phaéthon. C'est, selon moi, profaner le nom du Roi Soleil. Quel est celui des hommes rampant ici-bas que l'on s'aviserait d'appeler Pan ou Jupiter, par un abus inconsidéré de la pensée? Et, le mériteraient-ils, mieux vaudrait encore les appeler tout simplement des hommes. Tout au moins faudrait-il leur donner des noms humains ou même ne leur en point donner du tout, car il suffit de ceux que nous tenons de nos parents. Somme toute, puisque la fiction ne rend pas la science plus facile et que de pareilles inventions ne conviennent pas à un cynique, pourquoi ne renoncerions-nous pas à cette dépense superflue, pourquoi perdrions-nous le temps à forger, à arranger, à écrire et à apprendre des récits fabuleux? Mais peut-être, si la raison s'oppose à ce qu'un cynique, qui se dit seul libre, vienne étaler, dans une grande assemblée, le mensonge au lieu de la vérité, la fiction au lieu du réel, il a pour lui la coutume établie par Diogène, par Cratès et ainsi de suite. Eh bien, tu n'en trouveras pas un seul exemple. Je n'ai donc pas besoin de dire qu'un cynique, chargé de battre monnaie [2], dut être peu soucieux de la coutume, qu'il ne prit conseil que de sa raison, et qu'il trouva chez lui ce qu'il devait faire sans l'apprendre au dehors. Il est vrai qu'Antisthène, disciple de Socrate, et que Xénophon ont énoncé quelques vérités sous des formes allégoriques; mais il ne faut pas t'y tromper, et j'en reparlerai avec toi un peu plus loin.

5. Maintenant, au nom des Muses, dis-moi si ce n'est pas pousser le cynisme jusqu'à la démence que de prendre les mœurs et le caractère, non pas d'un homme, mais d'une bête sauvage, qui ne songe à rien de beau, d'honnête et de bon! Or, voilà ce qu'Œnomaüs [3] nous donne occasion à tous de supposer sur sa personne, et, pour peu que tu prennes soin de l'examiner, tu jugeras comme moi de ce chien, d'après son langage égoïste, son Traité des oracles, en un mot, d'après

[1] On ne sait à quel comique attribuer cette locution proverbiale employée aussi par Lucien, *Comment on doit écrire l'histoire*, 41.

[2] Voyez le discours précédent, 7.

[3] Voyez p. 163, note 3.

tous ses écrits. Admettre cette doctrine, anéantir tout respect envers les dieux, c'est déshonorer toute sagesse humaine, c'est fouler aux pieds non-seulement toutes les lois de l'honneur et de la justice, mais celles que les dieux ont comme gravées dans nos âmes, et par lesquelles nous savons, sans l'avoir appris, qu'il existe un être divin, sur qui se portent nos regards et nos aspirations, et vers lequel nos âmes se dirigent comme nos yeux vers la lumière. En second lieu, c'est détruire cette seconde loi, naturelle et divine, qui nous défend d'attenter aux droits d'autrui ou de leur porter la moindre atteinte par nos discours, par nos actions, par les mouvements secrets de notre âme, et qui nous sert de guide vers la justice la plus parfaite. Un pareil homme ne mérite-t-il pas d'être jeté dans un gouffre? Et ceux qui approuvent ses doctrines ne devraient-ils pas, comme des empoisonneurs, être je ne dis pas chassés à coups de thyrse, peine trop légère pour de pareils forfaits, mais périr écrasés sous des pierres? Car, au nom des dieux, en quoi diffèrent-ils, je te le demande, des brigands, qui infestent les déserts, ou des pirates qui longent la côte pour dépouiller les navigateurs? On dit qu'ils méprisent la mort, comme si ces derniers n'étaient pas pris de la même folie. C'est ce que dit votre poëte et mythologue. Comme Apollon Pythien répondant à des pirates qui l'interrogeaient, ce héros, ce demi-dieu de la poésie dit de ceux qui infestent les mers :

> Tels on voit sur les flots des pirates errants [1]
> Braver la mort. . . . .

Quelle autre preuve cherches-tu de la démence de ces brigands? A moins qu'on ne trouve ces pirates plus courageux que les cyniques et les cyniques plus téméraires que ces pirates. Car ces derniers, ayant conscience de leur conduite indigne, hantent les lieux déserts, moins par crainte de la mort que par un sentiment de honte. Ceux-là, au contraire, se promènent en public, renversent tous les usages communs, non pas pour rendre la société meilleure et plus pure, mais pour la faire pire encore et plus corrompue. De nos jours, plusieurs d'entre eux sont devenus plus réservés, mais la plupart ont commencé par l'effronterie.

6. Les tragédies qui portent le nom de Diogène [2], et qui sont, de l'aveu général, l'œuvre de quelque cynique, bien

[1] Homère, *Odyssée*, III, 73.
[2] Voyez Diogène de Laërte, t. II, p. 38, trad. Zévort.

qu'il y ait doute sur un seul point, à savoir si elles sont du maître lui-même ou de Philistus, son disciple, comment, si on les a lues, ne pas les détester et ne pas croire qu'elles dépassent les bornes les plus hyperboliques de l'abomination? Mais on a les tragédies d'OEnomaüs, écrites d'un style analogue à ses traités : or, c'est l'infamie des infamies, le comble des fléaux, à ne pas savoir à quoi les comparer : ce sont les maux des Magnésiens, le mal terméricn [1], auxquels on peut ajouter toutes les tragédies, avec les drames satiriques, les comédies et les mimes [2] : tant l'art de l'écrivain se plait à y accumuler un tas incroyable de turpitudes et de folies. Si donc on prétend, sous prétexte de montrer ce que c'est que le cynisme, blasphémer contre les dieux et aboyer contre tout le monde, ce que je disais en commençant, qu'on parte, qu'on s'en aille vivre en quelque coin de la terre que l'on voudra. Mais si, battant monnaie, comme le dieu l'ordonne à Diogène, on met en pratique ce conseil du dieu équivalant à ce « Connais-toi toi-même », que Diogène et Cratès se sont proposé de réaliser dans toutes leurs actions, je n'hésiterai point à dire que c'est une entreprise digne d'un homme qui veut être chef d'école et philosopher. Car que dit le dieu, selon nous? Il enjoignit à Diogène de mépriser l'opinion du vulgaire, et d'altérer non la vérité, mais la monnaie. Et le « Connais-toi toi-même », à quoi devons-nous le rapporter? A la monnaie? Ou bien devons-nous y voir une allusion à la vérité, en ce sens que l'altération de la monnaie ne s'opère que par la connaissance de soi-même. Car celui qui, sans égard pour l'opinion courante, va droit à la vérité, jugera moins de ce qui le concerne par ce que les autres

[1] On entend, par les maux des Magnésiens, les ravages que Gygès, roi de Lydie, fit dans leur pays pour venger l'outrage fait à Magnès de Smyrne, jeune poète et musicien, son favori. Plutarque, *Sur les oracles rendus en vers*, dit que les Magnésiens offraient à Apollon les prémices de leurs hommes, « le recognoissant non-seulement comme donateur des biens de la terre, mais aussi des enfans, et comme autheur de la génération et amateur des hommes. » Quant au mal terméricn, voici ce qu'en dit Plutarque, *Thésée*, 11 : « Ainsi rompit-il la teste à Termerus, dont est encores jusques aujourd'huy demeuré le proverbe du *mal termérien*, parce que ce Termerus avoit accoustumé de faire ainsi mourir ceulx qu'il rencontroit, en choquant de sa teste contre la leur. »

[2] Julien n'aimait point le théâtre, ainsi qu'on le voit par deux ou trois passages du *Misopogon*. Aussi ne craint-il pas d'assimiler toute espèce de tragédie, de comédie, de drame satirique ou de mime aux drames obscènes d'OEnomaüs. Ses idées, sous ce rapport, sont celles des Pères de l'Église.

en pensent que par ce qui existe réellement. Par conséquent, celui qui se connaît lui-même saura parfaitement ce qu'il est et non ce qu'on se le figure. Dirons-nous que le dieu pythien n'est pas véridique, et que Diogène a eu tort de lui obéir? Mais, en lui obéissant, au lieu d'être un exilé, il est devenu plus grand que le roi des Perses. La renommée, en effet, nous apprend qu'il fut admiré du vainqueur même de la puissance persane, d'un héros dont les exploits rivalisent avec ceux d'Hercule et d'Achille [1]. Ne jugeons donc pas de la conduite de Diogène envers les dieux et envers les hommes d'après les discours d'OEnomaüs ou les tragédies de Philistus, odieux menteur, qui fit insulte à une tête divine, en les donnant sous le nom de Diogène, mais connaissons ce qu'il a été d'après ce qu'il a fait.

7. Diogène vint à Olympie [2]. Pourquoi, par Jupiter! Pour voir les combattants? Comment! n'était-il pas à portée de les voir, sans se donner de peine, aux jeux Isthmiques ou aux Panathénées? Voulait-il se rencontrer avec les plus illustres des Grecs? Est-ce qu'ils ne venaient pas en foule à l'Isthme? Tu ne peux lui supposer d'autre motif que celui de rendre hommage à la Divinité. On dit qu'il n'avait pas peur de la foudre; ni moi non plus: j'ai vu mainte et mainte fois des phénomènes célestes, et je n'ai pas eu peur. Et cependant je crains les dieux, je les aime, je les respecte, je les adore, et, pour tout dire en un mot, j'ai pour eux les mêmes sentiments qu'on a pour de bons princes, des maîtres, des parents, des tuteurs, et tous ceux qui ont des titres semblables. Or, voilà pourquoi j'eus grande peine l'autre jour à ne pas lever le siége en entendant tes paroles. Aussi je ne sais pas comment j'ai pu traiter cette matière; peut-être eussé-je mieux fait de garder le silence. Diogène, disions-nous, pauvre et léger d'argent, vint à Olympie. Il donna l'ordre à Alexandre de venir le trouver, s'il faut en croire Dion [3]. Ainsi croyait-il de son devoir d'aller aux temples des dieux, tandis qu'il assignait un rendez-vous au plus grand monarque de son temps. Et quand il écrit à Alexandre, ne sont-ce pas des conseils sur la royauté [4]? Diogène n'était pas seulement pieux en paroles, mais en actions. Il avait élu domi-

[1] Alexandre le Grand. Voyez plus haut, p. 177, note 1.

[2] Sur ce voyage, Cf. Diogène de Laërte, t. II, p. 31, trad. Zévort.

[3] Dion Chrysostome, dans son quatrième discours *Sur les vertus d'un prince.*

[4] Voyez la note précédente.

cile à Athènes; mais le dieu lui ayant ordonné de se transporter à Corinthe, Diogène, affranchi par son acheteur [1], ne voulut plus quitter cette ville. Il était convaincu que les dieux veillaient sur lui, et que ce n'était pas en vain ni par hasard qu'ils l'avaient envoyé à Corinthe, où il vit que le luxe était plus grand que dans Athènes et que cette ville avait besoin d'un censeur plus rigide et plus courageux.

8. Te faut-il d'autres exemples? N'avons-nous pas de Cratès de nombreux échantillons poétiques, élégamment tournés, qui témoignent de sa piété, de sa vénération envers les dieux? Écoute-les de notre bouche, si tu n'as pas eu le loisir de les apprendre déjà [2] :

Filles de Mnémosyne et du maître des dieux,
Muses de Piérie, écoutez ma prière!
Que mon ventre ait toujours l'aliment nécessaire,
Qui peut, sans m'asservir, satisfaire à ses vœux.
Utile à mes amis, mais non point débonnaire,
Loin de moi des palais les trésors fastueux!
Le sort de la fourmi, les biens du scarabée,
Sont la seule richesse où mon âme prétend.
Mais aspirer vers toi, Justice vénérée,
Te posséder enfin, est-il bonheur plus grand?
Si j'y parviens, Mercure et les Muses propices
Recevront de mes mains, non le sang des génisses,
Mais les dons vertueux de mon cœur innocent.

Vois-tu comme ce grand homme, loin de blasphémer contre les dieux, ainsi que tu le fais, leur adresse ses prières? Or, toutes les hécatombes du monde ne sont pas comparables à la sainteté, que le divin Euripide a justement célébrée dans ce vers :

Sainteté, sainteté, vénérable déesse!

Ignores-tu que les offrandes, petites ou grandes, faites aux dieux, avec la sainteté, ont une égale valeur, et que, sans la sainteté, non-seulement une hécatombe, mais, j'en atteste le ciel, une chiliombe [3] offerte à Olympie est une dépense superflue, et rien de plus? Voilà, je crois, comment Cratès nous apprend que la sainteté de ses mœurs lui suffisait pour chanter les louanges des dieux, et c'est de la sorte qu'il enseigne aux autres à préférer, dans les choses saintes, non le luxe à la sain-

[1] Xéniade.
[2] Vers déjà cités dans le discours précédent, 13.
[3] Sacrifice de mille bœufs.

teté, mais la sainteté au luxe. Ainsi ces deux grands hommes religieux envers la Divinité, n'attiraient point à eux de nombreux auditoires, et ils n'entretenaient pas leurs amis, comme les sages du jour, au moyen d'allégories et de fables. Euripide dit avec beaucoup de sens [1] :

Le vrai, pour s'exprimer, n'a qu'un simple langage,

et il n'y a, selon lui, que le menteur et l'injuste qui aient besoin de s'envelopper d'ombre. Or, quelle fut la conduite de nos philosophes? Leurs actions précèdent leurs paroles. Quand ils louent la pauvreté, on voit qu'ils ont commencé par sacrifier leurs biens héréditaires. S'ils font profession de modestie, ils ont d'abord fait preuve en tout de simplicité. Quand ils proscrivent de la vie des autres l'appareil théâtral et pompeux, ils ont commencé par se loger sur les places publiques et dans les temples des dieux. Avant de faire une guerre de paroles à la volupté, ils l'ont combattue par leurs actions, prouvant par des faits et non par de vaines criailleries, qu'il est possible de régner avec Jupiter, lorsqu'on n'a presque aucun besoin et qu'on n'est point importuné par le corps. Enfin ils reprenaient les fautes lorsque vivaient encore ceux qui les avaient commises, et ils n'invectivaient pas contre les morts, auxquels pardonnent volontiers des ennemis modérés. Du reste, le vrai chien n'a point d'ennemis, pas même celui qui maltraiterait son pauvre corps, déchirerait sa renommée, le calomnierait ou l'accablerait d'invectives. En effet, l'inimitié ne peut s'exercer que contre un rival. Or, un homme placé au-dessus de toute rivalité, est honoré, d'ordinaire, de la bienveillance publique. Et si quelqu'un éprouve à son égard un sentiment contraire, comme on voit tant de gens, par exemple, en éprouver à l'égard des dieux, il n'est point vraiment l'ennemi d'un sage auquel il ne peut nuire, mais il se punit lui-même en se privant de connaître meilleur que lui et en demeurant privé de son secours.

9. Si je me proposais ici de traiter spécialement du cynisme, j'aurais à en dire tout autant que ce que j'en ai déjà dit. Mais, pour ne point m'écarter de mon sujet, examinons immédiatement quels doivent être les écrivains qui composent des fables. Peut-être cette recherche doit-elle être précédée de la question de savoir à quelle branche de la philosophie se rattache la

[1] *Phéniciennes*, v. 469.

mythographie. Car je la vois employée et par des théologiens et par des philosophes. Tel fut Orphée, le plus ancien des philosophes inspirés, et quelques autres après lui. Xénophon cependant, Antisthène et Platon font un assez fréquent usage de fables [1]. Nous voyons donc que, si la mythographie ne convient point au cynique, elle peut convenir à un autre philosophe. Disons un mot, à ce propos, des parties et des organes de la philosophie. Il n'y a pas grand inconvénient à encadrer la logique avec la physique et la morale, car elle entre nécessairement dans l'une et dans l'autre. Mais chacune de ces divisions peut se subdiviser, à son tour, en trois parties. La physique comprend la théologie, les mathématiques et une troisième étude qui a pour objet les êtres qui naissent et qui périssent, les êtres éternels et la théorie des corps, relativement à l'essence et à la nature de chacun d'eux [2]. La philosophie pratique, bornée à l'individu, prend le nom de morale; étendue à une famille, c'est l'économie; à une cité, c'est la politique. La logique est démonstrative, quand elle se fonde sur l'évidence; contentieuse, quand elle use de raisons probables; paralogistique, quand elle recourt à des raisons qui n'ont que l'apparence de la probabilité. Telles sont, si je ne me trompe, les parties intégrantes de la philosophie : et il ne serait pas étonnant qu'un soldat, comme moi, ne les sût pas exactement, et qu'il ne connût pas sur le bout du doigt des matières dont je parle moins par la pratique des livres que d'après ce que m'en a montré l'usage. Vous pouvez être là-dessus mes témoins, si vous voulez calculer d'une part les jours qui se sont écoulés depuis la dernière séance à laquelle j'ai assisté, et d'autre part le nombre des occupations qui ont rempli cet intervalle. Par conséquent, s'il se trouve une lacune dans ce que j'ai dit, et je crois qu'il n'y en a point, on sera mon ami et non pas mon ennemi en me la signalant. Ces divisions établies, la mythographie n'est du ressort ni de la logique, ni de la physique, ni des mathématiques, mais plutôt de la morale bornée à l'individu ou de la partie de la théologie qui traite des initia-

[1] Voyez particulièrement, dans Xénophon, l'*Apologue d'Hercule entre le Vice et la Vertu*, reproduit par Cicéron et par saint Basile; et dans Platon, le mythe qui termine le *Gorgias*. Du reste, Julien explique plus loin sa pensée et allègue ces exemples.

[2] C'est la science à laquelle on a donné le nom d'ontologie, *la science de l'être*.

tions et des mystères. Car la nature aime les secrets ; et elle ne souffre pas qu'on transmette, en termes nus, aux oreilles profanes, l'essence cachée des dieux. Or, si la nature mystérieuse et inconnue des symboles peut-être utile non-seulement aux âmes, mais aux corps et nous faire jouir de la présence des dieux, il me semble que souvent aussi le même effet peut être produit par les fables, attendu que les choses divines, que ne pourraient recevoir purement et simplement les oreilles du vulgaire, s'y coulent au moyen d'une mise en scène mythique. On voit nettement par là quelle est la branche philosophique à laquelle se rattache la mythographie [1], et mon dire s'appuie du choix qu'en ont fait les hommes qui l'ont employée. Ainsi Platon a mêlé un grand nombre de mythes à sa théologie sur les enfers : avant lui le fils de Calliope [2] en avait fait autant. A leur tour, Antisthène, Xénophon et Platon lui-même, chaque fois qu'ils ont eu à traiter des sujets de morale, y ont introduit des mythes, non pas comme accessoires, mais avec un soin très-réel. Si tu voulais les imiter, il fallait au nom d'Hercule substituer celui de Persée ou de Thésée, et reproduire la manière d'Antisthène ; au lieu de la mise en scène de Prodicus, il fallait faire paraître sur ton théâtre une troisième divinité semblable aux deux autres.

10. Comme j'ai fait aussi mention des fables mystiques, essayons maintenant de déterminer par nous-même celles qui s'approprient à chacun des deux genres. Nous n'aurons pas autant besoin du témoignage des anciens. Suivons les traces récentes d'un homme [3], que, après les dieux, je révère et j'admire à l'égal d'Aristote et de Platon. Il ne parle pas de toutes les fables en général, mais des fables mystiques que nous a transmises Orphée, l'instituteur des plus sacrés mystères. Ce qu'il y a d'invraisemblable dans les fables est à ses yeux une voie qui conduit à la vérité. Ainsi, plus une allégorie tient du paradoxe et du prodige, plus il semble qu'elle nous avertisse de ne pas nous en tenir aux faits, mais de chercher attentivement ce qu'ils déguisent, et de n'avoir point de cesse que la vérité, mise sous nos yeux par les dieux qui nous guident, n'ait initié, ou pour mieux dire, n'ait rendu parfait notre esprit ou ce qu'il y a en nous de supérieur à l'esprit, j'entends cette par-

[1] Il manque quelques mots dans le texte.
[2] Orphée.
[3] Jamblique.

tie de l'être unique et bon, que nous possédons d'une manière indivisible, ce complément de l'âme, confondue tout entière avec l'être unique et bon, grâce à la présence supérieure, communicative et souveraine de ce même être. Mais à propos du grand Bacchus [1], je me sens pris de je ne sais quel transport et j'entre en délire. Je mets donc un bœuf à ma langue [2]. Il ne faut pas révéler les mystères sacrés. Puissent seulement les dieux rendre ces mystères profitables à moi et à tous ceux d'entre vous qui n'y sont pas initiés! Bornons-nous donc à ce qu'il est à la fois permis de dire et d'entendre ; à ce qui n'entraîne de mal ni pour l'un ni pour l'autre. Tout discours se compose de la parole et de la pensée. La fable étant une sorte de discours, elle se compose de ces deux éléments. Faisons-en l'analyse. Dans tout discours la pensée est simple ou bien figurée : on citerait mille exemples des deux espèces. La pensée une et simple n'admet point de variété ; la pensée figurée est susceptible de plusieurs formes différentes, que tu dois connaître, si tu t'es un peu occupé de rhétorique. Or, la plupart de ces formes conviennent à la fable. Je ne parlerai pas de toutes, ni même du plus grand nombre, mais de deux seulement, la forme grave et la forme allégorique de la pensée, qui se rencontrent également dans la diction. Car on emploie des images et des figures dans tout ce qu'on n'exprime pas au hasard, dans toutes les phrases qui n'entraînent pas, comme un torrent, un ramas de trivialités. Il faut donc se servir de ces deux formes quand on invente quelque fable où la Divinité joue un rôle : les paroles doivent être graves, la diction mesurée, belle, digne de la majesté divine : rien de bas, de blasphématoire, d'impie, de peur de porter la multitude à cette impudence sacrilége, ou de peur d'être soupçonnés nous-mêmes d'impiété envers les dieux. Il faut encore que la diction n'ait rien d'allégorique : tout y doit être décent, beau, majestueux, divin, pur et assorti, autant que possible, à la nature des dieux.

11. Cependant il est des cas où la forme allégorique de la pensée peut être de mise en vue d'un but d'utilité, afin que les hommes n'aient pas besoin de faire appel à une explication étrangère, mais que, instruits par la fable même, ils en pé-

[1] Voyez *Sur le Roi Soleil*, 11.

[2] Expression proverbiale tirée de l'amende qui frappait les indiscrets et les révélateurs des mystères. Ils étaient obligés de payer un βοῦς, pièce de monnaie athénienne représentant un bœuf.

nètrent le sens mystérieux et qu'ils désirent, guidés par les dieux, poursuivre plus vivement leurs recherches. Ainsi, j'ai entendu dire à plusieurs, que Bacchus fut un homme, puisqu'il naquit de Sémélé, mais que, devenu dieu par l'initiation théurgique, comme le grand Hercule par sa vertu royale, il fut transporté dans l'Olympe par son père Jupiter. Eh! mon ami, dis-je alors, vous ne comprenez donc pas le sens allégorique de ce mythe; comment la génération d'Hercule, ainsi que celle de Bacchus, a quelque chose de grand, de supérieur, de sublime, bien qu'elle demeure en apparence dans la mesure de la nature humaine et qu'elle soit jusqu'à un certain point assimilée à la nôtre? On dit qu'Hercule fut enfant, et que son corps divin prit un accroissement successif : on raconte qu'il eut des maîtres, qu'il fit des campagnes, qu'il fut partout victorieux, mais que son corps finit par se fatiguer. Tout cela est possible, mais cependant au-dessus de la nature humaine; par exemple, lorsque, dans ses langes, il étouffe les dragons, lorsqu'il lutte contre les éléments de la nature, la chaleur et le froid, et surtout contre ce qu'il y a de plus irrésistible, de plus insurmontable, je veux dire la faim et la solitude. Joignez-y la mer traversée par lui, dit-on, dans une coupe d'or [1], que je ne crois pas, les dieux m'en sont témoins, une coupe véritable, mais je pense qu'il traversa la mer à pied sec. Car qu'y a-t-il d'impraticable à Hercule? Qui n'eût cédé à ce corps si divin et si pur, puisque tout ce qu'on nomme élément obéissait à la puissance organisatrice et perfective de cet esprit pur et sans mélange que le grand Jupiter place sous la tutelle de Minerve Pronoée, déesse émanée tout entière de son être tout entier, après l'avoir engendré pour être le sauveur du monde, et qu'il rappelle ensuite vers lui par le feu de la foudre, signe divin de lumière éthérée qui intime au fils l'ordre de remonter au ciel [2]. Puisse, à ce propos, Hercule nous être propice, à vous et à moi-même!

12. Ce qu'on raconte de la naissance de Bacchus, qui n'est point une vraie naissance, mais une manifestation divine, semble avoir également quelque rapport avec les choses humaines. Sa mère, dit-on, étant enceinte de lui, trompée par la

[1] Cette légende se trouve dans plusieurs poëtes, dont les fragments sont cités par Athénée, XI, 38 et 39.

[2] On ne peut douter que Julien ne fasse ici une allusion moqueuse aux dogmes les plus respectés de la religion chrétienne.

jalouse Junon, supplia son amant de venir auprès d'elle comme il le faisait auprès de son épouse. La chambre qu'elle habitait, ne pouvant supporter l'éclat de Jupiter, est brûlée par la foudre. Pendant que tout est en flammes, Jupiter ordonne à Mercure d'enlever Bacchus, et il le renferme dans sa cuisse ouverte et recousue. Lorsque l'embryon est arrivé à terme, Jupiter, pris des douleurs de l'enfantement, est délivré par les Nymphes, qui tirent l'enfant de la cuisse, en chantant des dithyrambes, et le mettent au jour. Bacchus, dit-on, fut rendu fou par Junon, mais la Mère des dieux le guérit de sa maladie. Alors il devint dieu tout de suite. A sa suite il n'avait pas, comme Hercule, un vaisseau, ou bien Hylas, Télamon, Ajax, Abdère [1], mais un Satyre, des Bacchantes, des Pans, une armée de génies. Tu vois ce qu'il y a d'humain dans cette génération par la foudre, mais l'enfantement est plus humain encore : il n'y a donc rien que d'humain dans ces deux opérations. Laissant ainsi de côté la partie légendaire, que ne remarquons-nous d'abord que Sémélé était savante dans les choses divines? Elle avait pour père le Phénicien Cadmus. Or, la Divinité a rendu témoignage à la sagesse de ce peuple, en disant :

En Phénicie on sait tous les trajets des dieux.

Il me semble donc que Sémélé sut la première, en Grèce, qu'un dieu allait paraître, et que, ayant prédit sa venue prochaine, elle donna, plus tôt qu'il ne convenait, le signal des orgies en son honneur, sans attendre le terme fixé, et qu'ainsi elle fut consumée par le feu tombé sur elle. Puis, lorsqu'il plut à Jupiter de procurer aux hommes un nouvel ordre de choses, et de les faire passer de la vie nomade à une vie plus civilisée, Bacchus, génie visible, part des Indes, parcourt les villes, conduisant avec lui une armée de démons, et donne à tous les hommes en commun, pour symbole de sa manifestation, le cep de la vigne douce, dont le nom grec me semble choisi pour

[1] On sait l'histoire d'Hylas, favori d'Hercule, emmené par ce héros sur le vaisseau des Argonautes, et enlevé par les nymphes des eaux éprises de sa beauté. — Télamon, roi de Salamine, ami d'Hercule, l'aida quand il assiégea Troie. — Hercule, voulant récompenser Télamon de l'hospitalité qu'il en avait reçue, pria Jupiter de lui donner un fils vaillant et invulnérable. Jupiter exauça sa prière, et, pour en faire voir un signe certain, il envoya vers eux un aigle, αἰετόν, ce qui valut à l'enfant le nom d'Ajax, Αἴας, *fils de l'aigle*. — Abdère, écuyer d'Hercule, fut dévoré par les cavales de Diomède. C'est en son souvenir qu'Hercule fonda la ville à laquelle il donna le nom de son ami.

exprimer l'adoucissement introduit dans les mœurs [1]. Sa mère est appelée Sémélé, en raison de la prédiction qu'elle avait faite [2] et parce que le dieu lui-même l'honorait comme la première hiérophante de sa future apparition.

13. D'après cet exposé historique, qu'il faut étudier avec beaucoup d'attention, ceux qui recherchent quel était le dieu Bacchus ont donné un tour mythique, comme je l'ai dit, à un fond de vérité. Ils ont figuré par une allégorie la substance de ce dieu comme conçue par son père parmi les êtres intelligents, et comme production éternelle dans le monde et dans tout l'univers [3]. Il ne m'est pas facile d'indiquer ici en détail toutes les recherches qu'il y aurait à faire sur ce sujet, d'abord parce que j'ignore à cet égard l'exacte vérité, ensuite parce que je ne veux pas exposer, comme sur un théâtre, ce dieu, tout ensemble caché et manifeste, à des esprits peu clairvoyants et tournés vers de tout autres pensées que la philosophie. Laissons à Bacchus la science de lui-même ; mais je le prie de pénétrer mon âme et la vôtre de ce saint délire qui nous porte à la véritable connaissance des dieux, de peur que, privés trop longtemps de la présence bachique du dieu, nous ne subissions le sort de Penthée [4], sinon de notre vivant, du moins après notre mort. Car l'homme en qui la surabondance de la vie n'aura pas été perfectionnée par le principe un et indivisible dans le divisible, par la substance entière sans mélange et proexistante de Bacchus, grâce à l'enthousiasme divin inspiré par le dieu, celui-là court grand risque que sa vie ne s'échappe en coulant, que, en s'échappant, elle ne se divise, et que, en se divisant, elle ne se perde. Cependant ces mots s'échapper, se répandre, se perdre, il ne faut pas, en les écoutant, les entendre d'un ruisseau ou d'un fil de lin. Il faut les comprendre dans un autre sens, celui de Platon, de Plotin, de Porphyre et du divin Jamblique. Si on le fait autrement, on rira, d'accord; mais, en dépit de ce rire sardonique, on sera privé de la connaissance des dieux, avantage contre lequel j'échangerais, pour ma part, l'empire des Romains et celui des barbares, je le jure

[1] Rapprochement entre les mots ἡμερίς, *vigne adoucie par la culture*, et ἡμερόω, *adoucir, civiliser*.

[2] Autre rapprochement, plus ou moins juste, entre Σεμέλη, *Sémélé*, et σημαίνω, *présager, indiquer, montrer, faire voir*.

[3] Il y a ici quelques mots passés dans le texte.

[4] Roi de Thèbes, déchiré par sa mère Agavé et par les Bacchantes.

par mon maître, le Soleil. Mais je ne sais quel dieu m'emporte encore vers des écarts bachiques, sans que j'aie fait attention pourquoi j'ai dit cela.

14. Ceux qui donnent une forme allégorique à leurs fables composées sur des sujets divins, semblent nous crier et nous adjurer de ne pas les prendre à la lettre, mais d'en examiner et d'en rechercher le sens caché. Et de fait, la forme allégorique y est d'autant supérieure à la forme grave, que, en usant de celle-ci, on court le risque de faire passer pour des dieux des hommes illustres, grands, vertueux, qui, cependant, ne sont que des hommes, tandis que, avec l'emploi de l'allégorie, on a l'espoir que l'auditeur, sans s'arrêter au sens apparent des mots, remontera jusqu'à l'essence sublime des idées, jusqu'à la pensée pure qui règne sur tous les êtres. Telles sont les raisons pour lesquelles dans la philosophie initiatrice et mystagogique, il faut préférer à toute autre la forme grave et sérieuse, ce qui n'empêche pas que la pensée ne soit différente de la lettre du récit. Mais quiconque prétend corriger les mœurs au moyen de fictions et de récits fabuleux, celui-là sans doute éprouve le besoin de s'adresser non pas à des hommes faits, mais à des enfants sous le rapport de l'âge et de la raison. Or, si tu nous as pris pour des enfants, moi, Anatolius, Memmorius, Salluste [1], et tous les autres avec eux, tu as besoin d'aller à Anticyre [2]. Car à quoi bon dissimuler? Je te le demande au nom des dieux, de la fable elle-même, et plus encore du Soleil, roi de tous les êtres, qu'as-tu fait de grand ou de petit? Qui as-tu assisté luttant pour la justice? De qui as-tu séché les larmes, en lui enseignant que la mort n'est un mal ni pour celui qui la subit, ni pour ses parents? Cite-nous un jeune homme qui te doive la tempérance, qui de débauché soit devenu sobre par tes leçons, et qui se soit montré beau je ne dis pas seulement de corps, mais surtout d'âme? Quelle profession exerces-tu? Qui te vaut le bâton de Diogène, ou, par Jupiter! son franc parler? Tu crois que c'est un grand exploit de prendre le bâton, de laisser pousser tes cheveux, de parcourir les villes et les camps, d'injurier les bons, de flatter les méchants? Dis-moi enfin, au nom de Jupiter

[1] Anatolius était maître d'office de Julien. Memmorius avait été gouverneur de Cilicie. Il sera question de Salluste dans le discours suivant.

[2] Anticyre, île de la mer Égée, était jadis célèbre par l'ellébore, purgatif drastique fort employé par les anciens pour la guérison de la folie. Voyez Horace, *Art poétique*, v. 300, et Cf. Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, XVII, 15.

et de tous ces auditeurs que vous dégoûtez de la philosophie, pourquoi, lorsque tu t'es rendu en Italie auprès du bienheureux Constance, n'es-tu pas venu jusque dans les Gaules? Tu te serais rendu auprès de nous, si tu n'avais préféré te lier avec un homme mieux fait pour comprendre ton langage. A quoi te sert de mener une vie errante et de donner de l'occupation aux mules, j'entends même dire aux muletiers qui les conduisent, et qui ont plus peur de vous que des soldats? Car on m'a dit que vous les traitiez plus durement que les gens qui portent l'épée. Vous leur êtes devenus des objets de terreur. Il y a longtemps que je vous ai donné un nom. Aujourd'hui je vais l'écrire : c'est le nom d'apotactistes [1] que donnent à quelques-uns des leurs les impies Galiléens. Ce sont des gens qui, pour la plupart, ne sacrifient pas grand'chose, ramassent beaucoup, ou plutôt tout, de tous les côtés, afin d'être honorés, escortés, choyés. Tel est aussi votre métier, excepté que vous ne récoltez pas d'argent. Cela ne se voit point chez vous, mais chez nous, qui sommes plus avisés que ces imbéciles. Peut-être aussi n'avez-vous pas de prétexte honnête pour faire sans honte comme eux la collecte, à laquelle ils ont donné, je ne sais pourquoi, le nom d'aumône. Pour le reste, vous leur ressemblez de tout point. Vous avez, comme eux, quitté votre patrie; vous errez de tous les côtés; vous allez plus qu'eux et avec plus d'impudence porter le trouble dans les camps. Car eux on les appelle, et vous l'on vous chasse. Et quel avantage en résulte-t-il soit pour vous, soit pour nous autres hommes? Il est venu au camp un certain Asclépiade, puis un Sérénianus, puis un Chytron, puis je ne sais quel garçon blond et de longue taille, puis toi enfin, et avec vous deux fois autant d'autres. Quel bien a produit votre venue, mes braves gens? Quelle ville, quel particulier s'est bien trouvé de votre franchise? D'abord n'était-ce pas folie de vous décider à venir trouver l'empereur, qui n'avait pas la moindre envie de vous voir? Arrivés, n'avez-vous pas agi avec encore plus de folie, de grossièreté et de démence, flattant, aboyant, offrant vos écrits et pressant de les accepter? Pas un de vous, je crois, ne s'est rendu aussi souvent à la maison d'un philosophe qu'à celle d'un copiste, en sorte que pour vous l'Académie, le Lycée, le Pœcile, c'était le vestibule

[1] *Renonçants.* Julien croit flétrir les cyniques en leur donnant le nom de ces premiers chrétiens fervents, qui *renonçaient* au monde et à ses joies, pour vivre de la vie pauvre et errante du Christ et de ses Apôtres.

du palais. N'en finirez-vous point avec tout ceci? N'y renoncerez-vous pas aujourd'hui, si vous ne l'avez fait auparavant, puisque bâton et chevelure vous sont inutiles? Oui, vous avilissez la philosophie, vous les plus ignorants des rhéteurs, vous dont la langue ne saurait être purifiée par le divin roi Mercure, ni rendue plus claire par Minerve elle-même venant en aide à ce dieu! Voilà ce qu'a ramassé leur assiduité à courir les carrefours. Ils ne connaissent pas le proverbe qui dit que « le raisin mûrit près du raisin[1] ». Ils se jettent dans le cynisme : c'est un bâton, un manteau, de longs cheveux, et puis tout simplement de l'ignorance et de l'audace, voilà tout. C'est, selon eux, le chemin le plus court et le plus direct[2] pour arriver à la vertu. Plût au ciel que vous en eussiez pris un plus long! Il vous y aurait conduits plus facilement. Ne savez-vous pas que les chemins courts présentent de grandes difficultés? De même que, sur la voie publique, celui qui peut prendre le chemin le plus court évite facilement les circuits, tandis que celui qui fait des circuits est bien loin d'abréger sa route ; ainsi, dans la philosophie, il n'y a qu'un seul commencement et une seule fin, se connaître soi-même et devenir semblable aux dieux. Le commencement, c'est la connaissance de soi-même ; la fin, c'est la ressemblance avec les êtres parfaits.

15. Par conséquent, quiconque veut être cynique, doit, en dépit des usages et des opinions humaines, tourner d'abord ses regards vers lui-même et vers la Divinité. Pour lui, l'or n'est point de l'or, ni le sable du sable. Qu'on lui en propose l'échange et qu'on le laisse arbitre de leur valeur, il sait que tous les deux ne sont que de la terre. Si l'un est plus rare et l'autre plus facile à se procurer, c'est, à ses yeux, l'effet de la vanité et de l'ignorance des hommes. Le honteux ou l'honnête consiste selon lui, non pas dans la louange ou dans le blâme, mais dans la nature. Il évite la superfluité des aliments : il s'interdit les plaisirs de l'amour. Pour les nécessités du corps, il n'est point esclave de l'opinion : il n'attend ni le cuisinier, ni le hachis, ni le rôti, ni Phryné, ni Laïs. Il ne convoite ni la femme, ni la fille, ni la servante de personne. Il satisfait de son mieux et comme cela se trouve aux exigences du corps, et,

[1] Ce proverbe s'applique aux gens qui prennent les habitudes de ceux avec lesquels ils vivent.

[2] Il y a en grec deux mots qui font une sorte de jeu de langage, σύντομος et σύντονος, intraduisible en français.

une fois débarrassé de cette importunité, il contemple, des hauteurs de l'Olympe, les autres hommes,

Qui sur les prés d'Até roulent dans les ténèbres [1],

expiant quelques courtes jouissances par tous les tourments du Cocyte et de l'Achéron, que l'imagination des poëtes a rendus si fameux. Tel est le chemin le plus court. Il faut sortir continuellement de soi-même, se reconnaître pour un être divin, et tenir sans relâche son esprit fixe et immobile aux pensées divines, pures et sans mélange : il faut mépriser son corps et le considérer, suivant le précepte d'Héraclite, comme un être inférieur, dont on doit satisfaire aisément les exigences et ne se servir que comme d'un instrument [2].

16. Mais revenons au point dont je me suis écarté. La fable étant destinée à l'instruction des hommes faits ou à celle des enfants d'un âge tendre, on doit veiller à ce qu'elle ne contienne rien qui puisse blesser les dieux ou les hommes, rien qui soit impie comme celle que tu nous as débitée récemment. On doit encore, avant tout, examiner scrupuleusement si elle est croyable, appropriée aux choses et vraie dans sa fiction. Mais la fable que tu as composée n'est point une vraie fable comme tu l'as dit, quoique tu lui aies donné un air de jeunesse. Ta fable est une vieille fable que tu as ajustée à d'autres circonstances : c'est ce que pratiquent, ce me semble, les auteurs qui habillent leurs pensées d'un style figuré. Il y en a de nombreux exemples dans le poëte de Paros [3]. Tu m'as donc l'air, homme avisé, en faisant ta fable, d'en être pour tes frais de jeunesse : tu n'as écrit qu'un conte de nourrice bien élevée. Si les récits mythiques de Plutarque [4] te fussent tombés entre les mains, tu n'ignorerais pas la différence entre inventer une fable originale et en ajuster une toute faite aux circonstances du moment. Mais je ne veux point te lancer dans des volumes longs et difficiles à dérouler, toi qui aimes le chemin le plus court ; je ne veux pas te faire perdre un instant ni entraver ta marche. N'as-tu pas entendu parler de la fable de Démosthène, de celle

[1] On ignore de quel poëte est ce vers. Até, c'est la déesse du mal, qui pousse les hommes au crime et qui les frappe du châtiment.

[2] Le texte de ce passage n'est pas très-net.

[3] Archiloque.

[4] Le titre de cet écrit ne se trouve point sur la liste que Lamprias avait dressée des ouvrages de son père.

que l'orateur de Péania raconta aux Athéniens, lorsque le roi de Macédoine demanda qu'on lui livrât les orateurs attiques [1]? Tu aurais dû nous donner quelque fiction du même genre, ou bien, j'en atteste les dieux, à quoi bon nous débiter ce fabliau? Tu veux donc me forcer à me faire fabuliste?

17. Un homme riche [2] possédait beaucoup de brebis, des troupeaux de bœufs et une grande quantité de chèvres : des milliers de cavales paissaient dans ses prairies. Il avait des bergers esclaves ou libres mercenaires; des bouviers pour les bœufs, des chevriers pour les chèvres, des palefreniers pour les chevaux. Avec cela d'immenses propriétés. Son père lui en avait laissé la plus grande partie : il en avait acquis lui-même autant, voulant être riche justement ou injustement, car il se souciait fort peu des dieux. Il eut de plusieurs femmes des fils et des filles auxquels, avant de mourir, il distribua ses biens, sans avoir jamais donné à ses héritiers aucune leçon d'économie, sans leur avoir appris comment on peut acquérir ce qu'on n'a pas et garder ce qu'on a. Il croyait, dans son ignorance, que la quantité tient lieu de tout. Lui-même avait été fort peu versé dans cette science, ne l'ayant point apprise par principes, mais par une certaine habitude routinière, à peu près comme les mauvais médecins guérissent les hommes au moyen de l'empirisme, vu qu'ils ne connaissent rien à la plupart des maladies. Cet homme s'étant donc figuré que la multitude de ses enfants suffirait pour garder ses richesses, ne s'était point inquiété qu'ils fussent bons. Ce fut la cause de leurs injustices mutuelles.

[1] « ... Et fut lors, ce que lon escrit, que Demosthenes compta au peuple d'Athenes la fable des brebis et des loups, qui demanderent une fois aux brebis que, pour avoir paix avec eulx, elles leur livrassent entre leurs mains les mastins qui les gardoyent; en comparant luy et ses compagnons travaillant pour le bien du peuple aux chiens qui gardent les trouppeaux des moutons, et appelant Alexandre le loup : « Davantage, dit-il, tout ainsi que vous voyez que les marchans vont portans un peu de bled dedans une escuelle pour monstre, et parce que là vendent tout ce qu'ilz en ont : aussi serez-vous tous esbahiz qu'en nous livrant vous vous rendrez vous-mesmes entre les mains de vostre ennemy. » — Plutarque, *Démosthène*, 23. — Cf. Sainte-Croix, *Examen critique des hist. d'Alex.*, p. 232 et 233, et La Fontaine, III, 13.

[2] « Dans cette allégorie, l'homme riche est évidemment le grand Constantin, fils de Constance Chlore. Ses enfants sont Constantin le Jeune, Constant et Constance, qui, depuis, fut seul empereur. Julien est le jeune homme qui figure en ce récit comme rejeton délaissé de la grande famille à laquelle il était allié, puisqu'il était proche cousin des enfants du grand Constantin, et qu'il épousa dans la suite Hélène, fille de ce prince. » TOURLET.

Chacun d'eux désirant, à l'exemple du père, avoir beaucoup et posséder tout à lui seul, empiète sur autrui. Ainsi vont les affaires. Le mal gagne jusqu'aux parents, qui n'ont pas été assez bien élevés pour arrêter la folie et la malhabileté des fils. Tout est rempli de carnage. Une abominable tragédie est mise en œuvre par le démon. Les biens du père sont partagés par le tranchant du fer. Tout est en proie au désordre. Les enfants renversent les temples nationaux que le père avait déjà méprisés et dépouillés des offrandes déposées par un grand nombre de mains pieuses, et notamment par celles de leurs aïeux. Sur les débris des temples, ils bâtissent d'anciens et de nouveaux sépulcres, comme si un mouvement spontané ou le hasard les eût avertis qu'ils auraient besoin avant peu de nombreux tombeaux pour avoir méprisé les dieux. A la vue de ce désordre général, de ces mariages scandaleux [1], de cette confusion des lois divines et humaines, la pitié vient au cœur de Jupiter. Il tourne ses regards vers le Soleil : « Mon fils, dit-il, ô divin rejeton, plus ancien que le ciel et la terre, conserves-tu encore du ressentiment contre ce mortel audacieux et téméraire, qui, en abandonnant ton culte, attira tant de malheurs sur lui-même, sur sa famille et sur ses enfants? Crois-tu que, pour n'avoir point sévi contre lui, ni lancé sur sa race tes flèches aiguës, on ne t'en imputera pas moins tous ces désastres, toi qui laisses ainsi sa maison abandonnée? Appelons donc les Parques et voyons si ce mortel peut être secouru. » Les Parques s'empressent d'obéir à Jupiter, et le Soleil, pensif et paraissant méditer en lui-même quelque dessein, tient ses yeux fixés sur le maître des dieux. Alors la plus âgée des Parques : « Nous sommes empêchées, mon père, dit-elle, par la Sainteté unie à la Justice. C'est à toi, puisque tu nous as ordonné de leur obéir, de les amener à ton vouloir. — Ce sont mes filles, dit Jupiter; il faut que je les interroge. Que dites-vous, déités vénérables? — Mon père, répondent-elles toutes deux, tu es le maître. Mais veille à ce que ce zèle funeste d'impiété ne règne pas ainsi sur tous les hommes. — J'y veillerai, » répond Jupiter. Aussitôt les

[1] Constance avait épousé en premières noces la fille de Jules Constance, son oncle. On présume que les autres fils de Constantin avaient également épousé leurs cousines germaines. Quoique ces alliances ne fussent point défendues chez les Romains jusqu'à Théodose, elles ne laissaient pas d'être rares, et l'on trouvait qu'elles approchaient de l'inceste. Voyez saint Augustin, *Cité de Dieu*, XV, 16.

Parques s'approchant, filent tous les événements que veut le Père des dieux. Alors Jupiter dit au Soleil : « Vois-tu cet enfant? (C'était un jeune parent délaissé et négligé, neveu de cet homme et cousin des héritiers [1].) Il est issu de ta race. Jure-moi, par mon sceptre et par le tien, de prendre un soin particulier de lui, de le gouverner et de le guérir de son mal. Tu le vois couvert comme de fumée, de souillures et de suie. Le feu dont tu lui donnas l'étincelle court grand risque de s'éteindre,

Si tu ne revêts point ta force accoutumée [2].

Tu as mon aveu et celui des Parques : prends cet enfant et nourris-le! » A ces mots, le Roi Soleil reprend sa sérénité, tout ravi de l'enfant, chez lequel il remarque encore une faible lueur de ses propres feux. Dès lors il l'élève

Loin des dards meurtriers, du carnage et du sang [3],

et le Père des dieux ordonne à Minerve, la vierge née sans mère, de présider avec le Soleil à l'éducation du jeune enfant. Il grandit : il devient jeune homme;

A son menton fleurit un gracieux duvet [4].

Jetant alors les yeux sur l'étendue des malheurs qui frappent ses proches et ses cousins, peu s'en faut qu'il ne se précipite dans le Tartare, de l'effroi que lui cause cette multitude de maux. Mais le Soleil bienveillant, de concert avec Minerve Pronoée, le plonge dans un sommeil, dans une léthargie qui l'enlève à cette idée. A son réveil, il rentre dans la solitude. Là, trouvant une pierre, il s'y repose quelque temps, et réfléchit en lui-même aux moyens d'éviter les maux nombreux dont il est menacé. Tout lui est contraire : pas une seule chance favorable. Mercure, qui lui veut du bien, s'offre à lui sous les traits d'un jeune homme, et, le saluant affectueusement : « Viens, dit-il, je te guiderai par un chemin uni et facile, dès que tu auras franchi ce lieu rude et tortueux, où tu vois les uns trébucher, les autres revenir sur leurs pas. » Le jeune homme se met en marche avec circonspection, portant avec lui son épée, son bouclier et sa lance : il était resté la tête nue. Sur la foi de son guide, il s'avance par une route unie,

[1] Julien lui-même.
[2] Homère, *Iliade*, IX, 231.
[3] *Iliade*, X, 164.
[4] *Iliade*, XXIV, 348.

non frayée et complétement pure, chargée de fruits, ornée de mille fleurs délicieuses, de celles qui sont chères aux dieux; bosquets de lierre, de lauriers et de myrtes. Mercure le conduisant alors vers une montagne grande et élevée : « Sur le sommet de cette montagne, dit-il, est assis le Père de tous les dieux. Attention, il y a ici un grand danger! Adore-le avec le plus de piété possible et demande-lui tout ce que tu désires. Sans doute, enfant, tu choisiras le meilleur. » A ces mots, Mercure disparaît de nouveau. Le jeune homme voulait s'informer auprès de Mercure de ce qu'il devait demander au Père des dieux. Quand il ne le voit plus à ses côtés, il ne sait que résoudre. Il prend pourtant un sage parti : « Demandons, à la bonne fortune, ce qu'il y a de meilleur, quoique nous ne voyions pas bien le Père des dieux. O Jupiter, ou quel que soit le nom qui t'agrée et que l'on te donne, car c'est tout un pour moi, montre-moi la route qui conduit là-haut vers toi. La région que tu habites me semble parfaite, si je juge de sa beauté par le charme des lieux que nous avons parcourus pour arriver ici. »

18. Cette prière achevée, il tombe dans le sommeil ou dans l'extase. Jupiter lui fait voir le Soleil. Le jeune homme, étonné de cette vue : « Ah! Père des dieux, s'écrie-t-il, pour toutes les faveurs passées et présentes que je te dois, je te consacrerai tout mon être. » Cela dit, il embrasse de ses mains les genoux du Soleil et le conjure de le sauver. Le Soleil, appelant Minerve, ordonne au jeune homme de lui détailler l'armure qu'il a prise avec lui. Quand il voit le bouclier, l'épée et la lance : « Mais, mon enfant, dit-il, où sont donc la Gorgone [1] et le casque? » Le jeune homme répond : « J'ai déjà eu grand'peine à me procurer cette armure. Il n'y avait pas une seule âme sympathique à l'enfant proscrit de la maison de ses parents.— Et cependant, dit le Grand Soleil, il te faut y retourner. » A cet ordre, le jeune homme supplie qu'on ne l'y renvoie point, et qu'on le retienne où il se trouve, car il n'en reviendra point et il sera tué par les méchants qui sont là-bas. A ses prières se joignent des larmes. « Va, dit le Soleil, tu es jeune et point encore initié. Retourne donc chez toi, où l'initiation t'assurera une vie tranquille. Il te faut partir et te laver de toutes ces atteintes impies. Songe à m'invoquer, ainsi que Minerve et les autres dieux. » Après avoir entendu ces paroles, le jeune homme

[1] La tête de Méduse peinte sur l'égide de Minerve, et par suite l'égide elle-même.

restait debout en silence. Alors le Grand Soleil le conduit sur une cime élevée : le haut resplendissait de lumière, le bas plongeait dans d'épaisses ténèbres, à travers lesquelles, comme à travers de l'eau, passait la lueur affaiblie de la splendeur du Roi Soleil. « Vois-tu, dit le dieu, ton cousin, l'héritier de ta famille? — Je le vois, répond le néophyte. — Et ces bouviers, et ces bergers? — Je les vois aussi, répond le jeune homme. — Que te semble-t-il donc de cet héritier? Que dis-tu de ces bergers et de ces bouviers? » Alors le jeune homme : « L'héritier, dit-il, me fait l'effet de sommeiller et de se cacher dans l'ombre pour prendre du bon temps. Quant aux bergers, il y en a quelques-uns de civilisés, mais la masse est cruelle et féroce. Ils mangent et vendent les brebis, et font ainsi double tort à leur maître. Ils dilapident le bétail, et, tout en rapportant peu d'argent pour beaucoup de têtes, ils disent qu'ils sont mal payés et ils se plaignent. Certes, ils eussent mieux fait d'exiger de plus forts salaires que de gâter le troupeau. — Eh bien, dit le Soleil, moi et Minerve, que voici, nous te mettons, par ordre de Jupiter, à la place de l'héritier, et tu régiras tous ces biens. » Ici le jeune homme proteste de nouveau et fait de vives instances pour demeurer. « Non, c'est trop longtemps résister, dit le Soleil; je t'en voudrais autant que je t'aime aujourd'hui. » Alors le jeune homme : « Ah! Grand Soleil, et toi, Minerve, je vous prends à témoin, ainsi que Jupiter; faites de moi ce qu'il vous plaira! » Aussitôt Mercure reparaît, et redonne du cœur au jeune homme, qui dès lors se flatte d'avoir trouvé un guide pour son retour et pour sa conduite lorsqu'il sera là-bas. Dans le même moment, Minerve : « Apprends, dit-elle, noble fils d'un noble père, enfant des dieux et le mien, que cet héritier n'aime point les bons pasteurs. Les flatteurs et les méchants en ont fait un esclave, qu'ils tiennent dans leur main. Aussi lui arrive-t-il d'être détesté des hommes vertueux et traité on ne peut plus mal par ceux qu'il croit ses amis. Garde-toi donc, une fois revenu, de préférer à l'ami le flatteur. Écoute un second avis, mon enfant. Cet endormi se laisse duper sans cesse. Toi, sois sage, et veille. Ne te laisse pas prendre au flatteur qui affecte la franchise de l'ami. C'est comme un forgeron, tout noir de fumée et de suie, qui mettrait une robe blanche, se couvrirait le visage de vermillon, et à qui tu donnerais en mariage une de tes filles. Écoute encore un troisième avis : Observe-toi rigoureusement toi-même; respecte-nous tout seuls



et ceux des hommes qui nous ressemblent, mais personne au delà. Tu vois quel tort a fait à cet insensé sa fausse honte et son état de stupeur! » Ici le Grand Soleil, reprenant la parole : « Quand tu auras fait choix d'amis, dit-il, traite-les en amis. Ne les regarde point comme des esclaves ou des domestiques. Agis avec eux en homme franc, loyal, généreux. Ne dis pas d'eux une chose quand tu en penses une autre. Tu vois comment cet héritier a couronné sa ruine par sa défiance envers ses amis. Aime tes sujets autant que nous t'aimons. Place ce qui nous regarde avant tous les autres biens. Car nous sommes tes bienfaiteurs, tes amis et tes sauveurs. » En entendant ces mots, le jeune homme sent son cœur dilaté, et proteste de son dévouement à la volonté des dieux. « Va, lui dit le Soleil, marche guidé par une douce espérance. Nous serons partout avec toi, moi et Minerve, et avec nous tous les dieux qui peuplent l'Olympe, l'air, la terre, en un mot toute la race divine, pourvu que tu sois religieux envers nous, fidèle à tes amis, humain avec tes sujets, les gouvernant en prince qui les conduit au bien, et ne servant ni leurs passions, ni les tiennes. Revêts cette armure que tu as apportée ici, et prends de ma main ce flambeau, afin qu'il répande devant toi une vive clarté sur la terre et que tu ne désires rien de ce qu'elle peut t'offrir. Reçois de la belle Minerve, ici présente, cette Gorgone et ce casque. Elle en a plusieurs, comme tu vois, et elle les donne à qui elle veut. Mercure te donnera une baguette d'or. Va-t'en, revêtu de cette panoplie, par toute la terre et par toute la mer, irrévocablement soumis à nos lois; et que jamais personne, homme, femme, domestique, étranger, ne t'engage à oublier nos commandements. Tant que tu les observeras, tu seras pour nous un ami, un objet précieux, respecté de tous nos bons serviteurs, redouté des méchants et des pervers. Sache que cette chair t'a été donnée pour accomplir cette fonction. Nous voulons, par égard pour tes aïeux, purifier ta famille. Souviens-toi que tu as une âme immortelle, qui est de notre parenté, et que, en nous suivant, tu seras dieu, voyant face à face notre Père avec nous. »

19. Est-ce un mythe, est-ce une histoire vraie, je ne sais. Mais dans le conte que tu as fait, qui prends-tu pour le dieu Pan? Qui est-ce que Jupiter? Des hommes comme toi et moi. Toi, tu es Jupiter, et moi Pan. O l'être ridicule que ce pseudo-Pan! Mais quel être plus ridicule, j'en jure par Esculape!

que cet homme qui est tout plutôt qu'un Jupiter! N'est-ce pas là le discours d'une bouche délirante, dont l'enthousiasme n'est que stupeur et démence? Tu ne te rappelles donc pas le châtiment de Salmonée, mortel qui avait essayé d'être Jupiter? Car ce que dit Hésiode de ces hommes qui avaient pris des noms de dieux, ceux de Junon et de Jupiter, si tu n'en as jamais entendu parler, je te le pardonne. Car tu n'as pas reçu une forte éducation, et tu n'as pas eu, comme moi, le bonheur d'être guidé dans l'étude des poëtes par un illustre philosophe[1]. J'arrivai ensuite sur ses pas aux portes de la philosophie, et j'y fus initié par cet homme que je considère comme le plus éminent de notre époque[2]. Il m'apprit sur toute chose à pratiquer la vertu et à croire que les dieux sont les promoteurs de tous les biens. A-t-il perdu son temps, c'est à lui de le voir, et, avant lui, aux souverains dieux. Il me fit perdre toutefois mon emportement et ma brusquerie, et il essaya de me rendre plus modéré que je n'étais. Et moi, quoique un peu exalté, tu le sais, par les avantages de la fortune, je me soumis pourtant à mon gouverneur, à ses amis, à ceux de mon âge et à mes condisciples. Ceux que je l'avais entendu louer, je me hâtais de me faire leur auditeur, et je lisais les ouvrages qu'il avait approuvés. Formé par de tels maîtres, un philosophe m'initia aux éléments de la science, et un philosophe plus grand encore m'ayant introduit sous le vestibule de la sagesse, je recueillis le fruit, sinon complet, à cause de mes occupations nombreuses, au moins partiel, d'une bonne éducation. Je ne suivis pas le chemin le plus court, comme tu dis, mais une route circulaire. Et cependant, j'en prends les dieux à témoin, je me suis acheminé plus vite que toi, je pense, vers la vertu. Car, ne t'en déplaise, j'ai été introduit sous le vestibule, et toi, tu en es demeuré bien loin. Car qu'est-ce que la vertu avec toi et avec tes confrères.... je ne veux rien dire de malsonnant : tu suppléeras le reste ; cependant, si tu le préfères, écoute tranquillement ce que je dis.... peut avoir de commun? Tu blâmes tout le monde, toi qui ne fais rien de louable, et tu loues grossièrement, comme pas un des rhéteurs ignorants, qui, par disette de langage et faute de savoir tirer parti d'un sujet, font intervenir Délos, Latone et ses enfants, des cygnes aux chants mélodieux, des arbres qui répètent leurs accents, des prairies

[1] Mardonius.

[2] Maxime d'Éphèse.

humides de rosée et tapissées d'un gazon tendre et touffu, le parfum des fleurs, le Printemps en personne et mille autres images de ce genre. Isocrate a-t-il jamais fait cela dans ses panégyriques, ou tout autre des orateurs anciens qui cultivaient les Muses noblement et non pas comme les gens d'aujourd'hui? Mais laissons cela, de peur de soulever à la fois contre moi la haine des cyniques et des rhéteurs du plus bas étage. Car pour ce qui est des cyniques vertueux, s'il en existe encore, et des rhéteurs de talent, je serai toujours leur ami. Quant à notre discours, quoique la matière abonde et qu'il soit possible, si l'on voulait, d'y puiser réellement à plein tonneau, je vais le borner là, vu que je n'ai pas de temps à perdre. Je n'y ajouterai donc que quelques mots, comme une fin de compte, et je me tournerai d'un autre coté, après avoir rempli mon engagement.

20. Quelle fut la vénération des pythagoriciens pour les noms des dieux, et celle de Platon, et celle d'Aristote, n'est-il pas juste de le faire observer? Pour le philosophe de Samos [1], cela ne fait doute aux yeux de personne, lui qui défendit de porter le nom des dieux sur un anneau, ni de jurer témérairement par les noms des dieux. Maintenant, si je te dis qu'il voyagea en Égypte, qu'il vit les Perses, et que partout il s'efforça d'arriver à être époptе [2] dans les mystères des dieux et d'être initié partout à toutes les initiations, je te dirai des choses que tu ignores peut-être, mais qui sont connues et sues de tout le monde. Écoute à présent ce que dit Platon : « La crainte que me font éprouver, ô Protarque! les noms des dieux n'a rien de l'homme : elle est au-dessus de toute autre terreur. En ce moment, j'appelle Aphrodite du nom qui lui agrée, mais je sais bien que la volupté n'est pas unique dans son genre. » Ainsi parle Platon dans le *Philèbe*, et il répète à peu près les mêmes choses dans le *Timée* [3]. Il veut même qu'on croie aveuglément et sans examen tout ce que les poëtes ont raconté sur les dieux. Je te cite ces passages, afin que l'autorité de Socrate, homme ironique de sa nature, ne te serve pas de prétexte pour rejeter avec d'autres platoniciens cette opinion de Platon. Car, à cet endroit, ce n'est point Socrate qui parle, mais Timée, un homme qui n'a rien d'ironique. Du reste, il n'est pas raison-

[1] Pythagore.
[2] C'était le plus haut degré d'initiation mystique.
[3] *Philèbe*, chap. III; *Timée*, fin du chap. IV et commencement du Ve.

nable de ne pas juger un langage en lui-même, mais seulement par ceux qui le tiennent ou auxquels il s'adresse. Veux-tu que, après cela, j'en appelle à notre sage Sirène, à ce type de Mercure, dieu de l'éloquence, à l'ami d'Apollon et des Muses [1]? Eh bien, il est d'avis qu'à tous ceux qui demandent ou mettent en question s'il est des dieux, il ne faut pas répondre comme à des hommes, mais les poursuivre comme des bêtes fauves. Et si tu avais lu la défense, gravée, comme chez Platon [2], au front de son école, tu aurais vu qu'il recommandait aux disciples admis à la promenade [3] d'être religieux envers la Divinité, de se faire initier à tous les mystères, d'observer les cérémonies saintes et de s'instruire dans toutes les sciences.

21. Tu m'opposerais ici le nom de Diogène comme un épouvantail, que tu ne me ferais pas peur. En effet, il ne se fit pas initier, et il répondit à quelqu'un qui lui en donnait le conseil : « N'est-il pas ridicule, jeune homme, de croire que les fermiers des impôts, grâce à l'initiation, partageront avec les dieux tous les biens d'outre-tombe, tandis qu'Agésilas et Épaminondas seront dans la boue? C'est un dogme par trop profond, et qui exige, selon moi, des explications trop étendues, pour que les déesses elles-mêmes nous en donnent l'intelligence : je crois donc que cette intelligence nous a été antérieurement donnée. » Ainsi, Diogène ne nous paraît pas aussi impie que vous le dites : il ressemble aux philosophes que j'ai cités tout à l'heure. Envisageant les circonstances où il se trouvait, puis considérant les ordres du dieu pythien, et sachant fort bien que, pour être initié, il fallait d'abord se faire inscrire au rôle des citoyens et être Athénien, sinon de naissance, au moins d'après la loi, il évita moins l'initiation que le titre d'Athénien, se regardant comme citoyen du monde [4]. Il jugeait, dans sa grande âme, qu'il devait plutôt s'agréger à la masse entière des dieux qui régissent l'univers, que de s'incorporer à quelqu'une des faibles portions qui le divisent. Ainsi son respect s'inclinait devant les lois établies par les dieux, mais il foulait aux pieds tout le reste

[1] Jamblique. Voyez la lettre XXXIV.

[2] On connaît la devise inscrite sur le frontispice de l'école de Platon : « Nul n'entre ici qui n'est géomètre. »

[3] Les péripatéticiens.

[4] C'était aussi une des maximes de Socrate. « On lui demandait, dit Cicéron, de quelle ville il était citoyen : « Je suis, dit-il, citoyen du monde. » Voyez Cicéron, *Tusculanes*, liv. V, chap. 57.

et le marquait d'un nouveau cachet. Il ne voulut point se soumettre au joug dont il s'était si volontiers affranchi, c'est-à-dire qu'il refusa de s'asservir aux lois d'une seule ville, et de contracter le devoir que lui aurait imposé la qualité de citoyen d'Athènes. Et de fait, pourquoi cet homme, qui, à cause des dieux, était venu à Olympie, et qui, afin d'obéir au dieu de Pytho et de philosopher, comme Socrate et plus tard Aristote (car on dit qu'il eut aussi auprès de lui un génie pythien qui l'entraîna vers la philosophie), pourquoi, dis-je, cet homme ne serait-il pas entré avec joie dans le sanctuaire des temples, s'il n'eût pas répugné à s'enchaîner par des lois et à devenir l'esclave d'une république? Mais alors que ne fit-il valoir cette raison, plutôt que toute autre, qui pouvait abaisser beaucoup la majesté des mystères? On ferait le même reproche à Pythagore, et avec aussi peu de fondement. En effet, il n'est pas bon de tout dire; et parfois il convient de laisser ignorer au vulgaire une partie des choses qu'aucune loi ne défend d'ailleurs de révéler. On en voit clairement les motifs. Diogène voyant un homme, qui, peu soigneux de régler ses propres mœurs, se targuait de son initiation et l'engageait à l'imiter, il voulut lui donner une leçon de réserve et lui apprendre que les dieux gardent à ceux dont la vie a le mérite de l'initiation, sans qu'ils soient initiés, de grandes et belles récompenses, tandis que les méchants ne peuvent rien espérer de semblable, fussent-ils admis dans le sanctuaire. Voilà pourquoi l'hiérophante, en interdisant l'entrée à quiconque n'a point les mains pures et n'a pas le droit d'y pénétrer, en écarte sévèrement les profanes. Mais quelles seront les bornes de mon discours, si je ne t'ai pas encore convaincu?

CONSOLATION A SALLUSTE [1].

SOMMAIRE.

Douleur de Julien en voyant partir son meilleur ami. — Comment pourra-t-il se consoler du départ d'un homme qui est non-seulement son ami, mais son coopérateur fidèle? — Exemples d'amis illustres séparés l'un de l'autre. — Lélius et Scipion. — Périclès et Anaxagore. — Discours de Périclès. — Julien se consolera par des considérations analogues à celles qu'a formulées ce grand homme. — Un lien commun demeure entre deux amis que le sort sépare : la pensée. — Que la pensée les rapproche et les unisse à jamais. — Dernières paroles d'adieu.

Lettre de consolation sur le départ de l'excellent Salluste.

1. Non, si je ne puis te dire tout ce que je me suis dit à moi-même, quand j'ai appris qu'il te fallait partir, je croirai n'avoir qu'une bien faible consolation, ô mon excellent ami. Il y a plus, il me semblera que le pouvoir qui m'est conféré ne me procure aucun avantage, si je ne le partage avec toi. Car, puisque nous avons mis en commun toutes nos peines et tous nos plaisirs, toutes nos actions et toutes nos paroles, soit en particulier, soit en public, dans nos foyers ou dans les camps, il faut que nous cherchions ensemble aux choses présentes, quelles qu'elles puissent être, un remède puissant. Mais qui donc imitera pour nous la lyre d'Orphée? Qui fera retentir les accents mélodieux des Sirènes? Qui trouvera le suc magique du népenthès [2], dont Homère trouva rempliés les légendes égyptiennes ou dont il suppose, dans le poëme qui fait suite aux malheurs de Troie, qu'Hélène apprit le secret de la bouche des Égyptiens? Mais qu'il ne nous retrace point les maux que se sont faits les Troyens et les Grecs; il nous faut, à nous, de ces discours qui, bannissant les soucis de notre âme, y ramènent le calme et la sérénité. Il

[1] Écrit, suivant Tillemont, en 357. — Il y eut deux Salluste du temps de Julien, l'un qui fut son ami intime et que Julien empereur fit préfet des Gaules; l'autre, Salluste Second ou *Secundus*, qui fut préfet d'Orient. C'est au premier que Julien adresse cette lettre, du genre de celles que les Grecs appelaient προτρεπτικαί.

[2] Voyez *Odyssée*, IV, 221. Le *népenthès*, ou *remède qui éloigne le deuil*, était une sorte de narcotique égyptien qui, pris dans le vin, éloignait le chagrin du cœur.

semble, en effet, que le plaisir et la peine fondent sur nous du même sommet et se succèdent tour à tour. Cependant, au dire des sages, les événements les plus pénibles ont souvent pour l'homme sensé plus de douceur que de chagrin. Ainsi l'abeille recueille des plantes les plus amères qui croissent sur l'Hymette une douce rosée, dont elle compose son miel : ainsi les corps d'une constitution saine et robuste s'accommodent de toute espèce d'aliments, et maintes fois les substances les moins salubres en apparence non-seulement ne leur sont pas nuisibles, mais deviennent pour eux une cause de force; tandis que chez ceux qui sont débiles par tempérament, ou par suite de leur régime et de leur profession, et dont la vie est une maladie perpétuelle, les mets les plus légers produisent souvent les troubles les plus graves. Il en est de même de l'esprit!...[1] De manière à oublier, mais d'avoir une santé ordinaire. Et, quoique je ne prétende pas à la vigueur d'Antisthène et de Socrate, au courage de Callisthène et à l'impassibilité de Polémon, je souhaite de conserver l'égalité d'esprit dans de semblables circonstances, puisque eux-mêmes sans doute se réjouissaient au milieu de plus cruels malheurs.

2. Pour moi, quand je fais un retour sur moi-même afin de voir comment je prends et prendrai ton départ, je sens ma douleur égale à celle que j'éprouvai en laissant pour la première fois à la maison le guide de mon enfance[2]. Mon souvenir, en effet, me retrace vivement et coup sur coup la communauté des peines que nous avons endurées ensemble, nos relations simples et pures, nos entretiens pleins de franchise et de loyauté, nos communs efforts dans la pratique du bien, notre répugnance invariable et notre courage inflexible à l'égard des méchants, goûts qui nous rapprochaient sans cesse, n'ayant qu'un cœur, les mêmes habitudes, inséparables amis. Et puis encore je me rappelle l'hémistiche :

Ulysse resta seul.....[3]

et je lui ressemble, depuis qu'un dieu t'a retiré, comme Hector, loin de la grêle de traits que les sycophantes ont lancés sur toi, ou plutôt sur moi, qu'ils voulaient percer en te blessant; persuadés que c'était mon côté vulnérable, quand ils m'auraient

[1] Il y a une lacune dans le texte.
[2] Mardonius.
[3] *Iliade*, XI, 401.

privé d'un ami fidèle, d'un défenseur dévoué, toujours prêt à partager mes dangers, sans calculer les siens. Je ne crois pas en effet que ta douleur soit moins vive que la mienne, de ce que tu auras une moindre part dans mes travaux et dans mes périls; mais je pense que tu crains davantage pour moi, et que tu redoutes les maux qui peuvent fondre sur ma tête. Car, comme je n'ai jamais mis mes intérêts avant les tiens, ainsi je suis certain que tu agis à mon égard. D'où vient que je sens une morsure cruelle de ce que, quand tu pourrais dire pour tout le reste :

Je n'ai point de soucis, car tout va bien pour moi,

seul je suis la cause de ta douleur et de ton inquiétude. Cependant, crois-le bien, nous en souffrons également tous les deux, toi parce que mon infortune te touche; moi, parce que je regrette ta présence et que je ne puis oublier notre amitié, fondée d'abord sur la vertu, et que nous nous sommes ensuite jurée l'un à l'autre, grâce aux bons offices que je ne dirai point t'avoir rendus, mais que j'ai constamment reçus de toi. Ni serments, ni liens de la nécessité ne nous ont contrariés comme Thésée et Pirithoüs; mais voulant ensemble les mêmes choses, nous avons été si loin de méditer le moindre mal contre tel ou tel citoyen, que jamais nous n'en avons délibéré ensemble, tandis que, s'il s'agissait de faire le bien ou d'aviser aux moyens de le faire, nous nous empressions d'y songer en commun.

3. Ai-je raison d'être attristé des circonstances présentes qui me séparent, même pour un temps, non-seulement d'un ami, mais d'un coopérateur fidèle, Dieu le sait; et je ne doute point que Socrate, ce grand héraut et ce grand maître de la vertu, n'approuve mes sentiments, à en juger par ce que nous savons de lui. Je veux parler des livres de Platon, où je lis de lui ce témoignage : « Je regardais, dit-il, comme très-difficile de gouverner un État, car on ne peut le faire sans des amis intimes, dévoués et fidèles : or, on a grand'peine à en trouver. » Si donc cette entreprise paraît plus difficile à Platon que de percer le mont Athos, que peut-on espérer de nous, qui approchons moins de son intelligence et de sa raison que lui de la Divinité? Pour moi, ce n'est pas seulement à cause des services que nous nous rendions l'un à l'autre dans la gestion des affaires, et qui nous permettaient de supporter plus aisément les coups inattendus de la fortune, ce n'est pas seulement à cause de

notre constance à résister aux entreprises de nos adversaires, mais c'est en songeant au manque de soutien et d'allégeance où je vais avant peu me voir réduit, que je me sens mordre et déchirer le cœur. Car sur quel autre ami bienveillant jetterai-je les yeux? De qui supporterai-je la libre et loyale franchise? Qui saura me conseiller avec prudence, me reprendre avec bonté, me fortifiera dans le bien sans insolence et sans orgueil, me parlera sincèrement sans mettre d'amertume dans ses discours, à l'exemple de ceux qui savent ôter au médicament ce qu'il a de maussade, pour n'en garder que l'utilité? C'est le mauvais fruit que j'ai recueilli de ton affection. Privé de toutes ces ressources à la fois, où retrouver ces sages pensées, qui, au milieu des regrets que me cause le souvenir de tes soins et de ta bonté, au moment où je cours le risque d'en perdre la vie, seront capables de me rassurer et de me faire supporter avec courage toutes les épreuves que m'impose la Divinité? Car il semble que notre grand empereur ait concerté ses desseins avec elle. Que faudra-t-il donc faire, quels charmes trouver pour apaiser mon âme troublée par la douleur? Devrons-nous imiter les accents de Zamolxis [1], ou reproduire les épodes magiques que Socrate apporta dans Athènes et qu'il crût devoir employer pour le beau Charmide [2], afin de le guérir de son mal de tête? Ou bien, si nous ne pouvons mouvoir de si grands ressorts, faits pour de plus grandes scènes, ainsi que de grosses machines sur un petit théâtre, recueillons l'élite des faits anciens, comme les plus belles fleurs d'un pré richement émaillé, afin de nous réjouir l'âme par des récits assaisonnés d'un peu de philosophie. C'est de la sorte, je pense, qu'aux mets trop doux on ajoute quelques ingrédients qui en déguisent la fadeur. Ainsi la philosophie appliquée aux récits de l'histoire ancienne en fait disparaître ce qu'ils peuvent avoir de désagréable, d'inutile ou de trop verbeux.

4. Mais

Quel sera mon début, et la suite, et la fin [3]?

Sera-ce l'exemple de ce Scipion qui chérit Lélius, et qui,

[1] Législateur et demi-dieu des Scythes, auquel on dit qu'ils sacrifiaient un vieillard tous les ans. — Cf. Platon, *Charmide*, chap. v.

[2] Voyez Platon, *Charmide*, chap. III, vers la fin. La lecture de ce passage et de celui que nous indiquons dans la note précédente éclairera le texte de Julien, assez mal compris par ses traducteurs, notamment par Tourlet.

[3] *Odyssée*, IX, 14.

suivant le mot ordinaire, fut payé d'un affectueux retour [1]? Il vécut avec lui dans une intimité si douce qu'il ne fit jamais rien sans le consulter et sans avoir appris de lui ce qu'il devait faire. Ce qui donna lieu, je crois, aux jaloux de Scipion de dire méchamment que Lélius était le poëte et l'Africain l'acteur de ses exploits [2]. La renommée en dit autant de nous, et c'est ce qui m'en plait davantage. Car, s'il faut en croire Zénon, on donne une plus grande preuve de vertu en obéissant aux sages qu'en reconnaissant de soi-même ce qu'il y a de mieux à faire, et il arrange pour cette pensée un vers d'Hésiode [3] :

Le plus sage est celui qui suit un bon avis,

tandis que le poëte avait dit :

Le plus sage est celui qui voit tout par lui-même,

changement qui, selon moi, manque de justesse, car je trouve la maxime d'Hésiode plus vraie. Mais je préfère à l'une et à l'autre celle de Pythagore, qui a trouvé et appliqué à la vie le proverbe : « Tout est commun entre les amis. » Ce qui s'entend non-seulement des richesses, mais de la mise en commun de l'esprit et de la prudence, en sorte que tout ce que tu as trouvé par toi-même appartienne également à celui qui t'écoute, et que tout ce que j'imite de toi tu en aies ton égale part; en un mot, que tout ce qui est à l'un paraisse aussi être à l'autre et que les envieux en soient pour leurs propos.

5. Mais je reviens à l'Africain et à Lélius. Après la destruction de Carthage et la soumission de toute la Libye au joug de Rome, l'Africain envoya Lélius, qui mit à la voile pour annoncer la bonne nouvelle à sa patrie. Il en coûta beaucoup sans doute à Scipion de voir partir son ami, mais il n'en fut point inconsolable; et si Lélius, à son tour, fut chagrin de partir seul, il ne trouva point insupportable son malheur. Caton, forcé de

[1] Le grec a une autre expression proverbiale, φιληθεὶς ἴσῳ ζυγῷ, *aimé d'un joug égal.* — L'amitié de Scipion et de Lélius est immortalisée par le traité de Cicéron.

[2] On dirait que notre vieux Balzac connaissait cette insinuation envieuse quand il écrivait, en parlant des fléaux de Dieu : « Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs : ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel. »

[3] *Travaux et Jours*, v. 295. — Saint Basile fait allusion à ce passage d'Hésiode dans son *Disc. aux jeunes gens*, à la fin du premier paragraphe.

naviguer, laissa chez lui ses plus intimes amis, comme Pythagore, partant pour l'Égypte, comme Platon, comme Démocrite, qui n'emmenèrent aucun compagnon de route, et qui laissèrent chez eux ce qu'ils avaient de plus cher. Quand Périclès fit l'expédition de Samos, il n'emmena point Anaxagore, et il conquit l'Eubée en suivant les conseils de ce philosophe, dont il était le disciple, mais sans traîner à sa suite le corps de son ami comme un des attirails nécessaires aux combats. Il faut dire cependant que ce fut malgré lui, et que les Athéniens lui avaient interdit la société de son maître. Toutefois, en homme sage, il souffrit avec courage et avec douceur cette folie de ses concitoyens. Il s'était fait une nécessité de céder à sa patrie comme à une mère, juste, quoique rigoureuse dans l'interdiction qu'elle leur avait imposée. Tel fut, sans doute, son raisonnement, et l'on peut retracer ainsi la suite de ses idées, comme si Périclès les énonçait lui-même : « Ma cité natale, » ma patrie, c'est l'univers : j'ai pour amis les dieux, les démons » et tout ce qu'il y a d'honnêtes gens au monde. Il faut honorer » le pays qui nous a vus naître, puisque c'est une loi divine; » et nous soumettre à tout ce qu'il ordonne, sans résistance » violente, sans regimber, comme dit le proverbe, contre l'ai» guillon. Subissons donc ce qu'on appelle le joug inflexible de » la nécessité. Nous ne devons ni gémir, ni nous plaindre quand » les ordres sont un peu rigoureux. Mais raisonnons sur le fait » actuel. On nous ordonne de quitter Anaxagore, et nous ne » verrons plus le meilleur de nos amis, celui dont je reprochais » à la nuit de me dérober la douce présence et que je remer» ciais le jour et le Soleil de montrer à ma constante amitié. » Certes, Périclès, si la nature t'avait seulement donné des yeux » perçants comme aux oiseaux, il ne serait pas étonnant que tu » fusses profondément affligé; mais elle a soufflé une âme dans » ton corps, elle a mis en toi une intelligence à l'aide de laquelle » ta mémoire te retrace la vue de la plupart des faits passés » quoiqu'ils n'existent plus, en même temps que le raisonnement » te fait trouver et place devant ta pensée, comme devant tes » yeux, un grand nombre d'événements à venir, et que l'ima» gination créatrice te permet de voir et de juger non-seulement » les objets qui sont présents à tes regards, mais ceux mêmes » qui sont situés à la distance de plusieurs milliers de stades » de ce qui est, comme on dit, sous tes pieds et les éclaire à ta » vue du jour le plus vif. A quoi bon alors te chagriner et sup-

» porter ce coup avec peine? J'ai pour témoin de ce que je dis
» les paroles du poëte sicilien[1] :

L'esprit voit et l'esprit entend;

» l'esprit, chose si rapide, et douée d'une si admirable vitesse,
» que quand Homère veut exprimer la marche d'une divinité
» qui s'élance avec une rapidité incroyable, il dit[2] :

Comme du voyageur la mémoire élancée
Vers de nombreux pays reporte sa pensée.

» Au moyen de l'esprit tu verras facilement d'Athènes celui qui
» vit en Ionie; facilement de chez les Celtes celui qui habite en
» Illyrie et en Thrace, ou bien de la Thrace et de l'Illyrie celui
» qui habite chez les Celtes. Car si les plantes périssent trans-
» plantées hors de leur sol natal sur un terrain où le climat leur
» est contraire, il n'en est pas de même des hommes, qui, trans-
» portés d'un lieu dans un autre, ne périssent point, ne changent
» point d'habitudes et ne s'écartent pas du régime de vie qu'ils
» ont sagement adopté. N'émoussons donc point les traits de
» notre sensibilité; cherchons plutôt à nous aimer, à nous chérir
» davantage; le mépris naît de la satiété; et l'amour, du besoin.
» Or, ce besoin rendra notre sort plus doux, en augmentant
» notre affection mutuelle, et notre pensée nous placera en face
» l'un de l'autre comme deux statues. Mes regards seront fixés
» sur Anaxagore, et les siens sur moi, sans que rien nous em-
» pêche de nous regarder l'un l'autre, non pas cette chair, ces
» nerfs, ces contours de la forme, ce dessin du torse, qui est le
» moule essentiel du corps, quoique, à tout prendre, rien n'em-
» pêche que nous ne nous représentions tout cela par la pensée;
» mais nous nous retracerons nos vertus, nos actes, nos paroles,
» nos entretiens, nos visites si souvent échangées, alors que
» nous exaltions d'un ton relevé la culture de l'esprit, la jus-
» tice, l'esprit qui gouverne les choses humaines et périssables,
» et puis nos conversations sur la politique, les lois, les bonnes
» mœurs, et mille autres sujets utiles dont nous discourions et
» que l'occasion offrait à notre souvenir. Ces pensées, ces
» images retracées à notre esprit, nous empêcheront sans doute
» de nous prêter aux illusions nocturnes, et peut-être nos sens,
» mal disposés par l'habitude physique de notre corps, ne nous

[1] Sans doute Empédocle.
[2] *Iliade*, XV, 80. Traduction de Bignan.

» offriront-ils plus de vains et ridicules fantômes. Car nous » interdirons à nos sens ce service et ce ministère, et notre » esprit, prenant un essor différent, ne s'occupera que des » choses de l'intelligence et s'habituera à être tenu en éveil par » les objets incorporels. En effet, c'est par l'esprit que nous » nous rapprochons de l'Être supérieur, c'est par lui que nous » avons la faculté de saisir ce qui échappe aux sens, ce qui est » éloigné de nous, par lui enfin que nous pouvons voir et com- » prendre les objets qui n'ont besoin d'aucun lieu : contempla- » tion qui rehausse la vie de quiconque s'y livre et s'y absorbe » tout entier. »

6. Voilà comment Périclès, grand cœur, citoyen libre et nourri dans une cité libre, relevait son âme par ces sublimes pensées. Pour moi, qui dois la naissance

A des mortels ainsi qu'on en voit aujourd'hui [1],

je me console et me distrais par des considérations plus humaines : j'enlève quelque amertume à ma douleur et je cherche à tempérer par quelque remède consolant chacune des images cruelles et étranges que la circonstance présente fait fondre à chaque instant sur moi. C'est un baume à la dent d'une bête, dont la morsure a pénétré dans notre cœur et jusqu'à notre âme. Oui, c'est la première de mes douleurs cuisantes. Désormais je demeurerai seul, privé de nos sincères entretiens, de nos libres causeries : car il n'y a plus personne avec qui je puisse converser de même avec un entier abandon. Mais ne m'est-il donc pas possible de converser avec moi-même? Oui, si l'on m'enlève la pensée, si l'on me contraint de songer et de me complaire à autre chose que ce que je veux. Mais n'est-ce pas écrire sur l'eau, faire cuire une pierre, ou suivre la trace du vol des oiseaux? Il est un bien que l'on ne peut nous ravir : jouissons-en : soyons toujours l'un avec l'autre : peut-être le ciel nous suggérera-t-il quelque chose de meilleur. Car il n'est pas vraisemblable que l'Être suprême néglige tout à fait et abandonne entièrement celui qui a mis en lui sa confiance. Dieu, au contraire, lui tend la main, lui rend le courage, lui inspire la force, lui fait entrer ce qu'il doit faire dans la pensée et le détourne de ce qu'il ne doit point faire. Une voix divine accompagnait ainsi Socrate et lui inter-

[1] Formule homérique.

disait tout ce dont il devait s'abstenir [1], et Homère [2] a dit, en parlant d'Achille,

. . . Junon lui mit au cœur cette pensée,

comme pour nous faire entendre que Dieu réveille les pensées dans notre âme, lorsque notre esprit, se repliant sur lui-même, commence par se reconnaître, et se lie ensuite spontanément avec la Divinité, sans éprouver aucun obstacle. Car l'esprit n'a pas plus besoin d'oreilles pour comprendre que Dieu n'a besoin de voix pour enseigner ce qui doit être fait; mais, en dehors de toute espèce de sens, il y a communication entre notre esprit et l'Être suprême. Comment et par quel moyen, je n'ai pas le loisir de l'examiner en ce moment; mais le fait existe; il est attesté par des témoins sûrs, connus, et qui ne méritent pas d'être confondus avec les Mégariens [3], mais par des hommes que leur sagesse place au premier rang. Si donc nous pouvons compter sur l'entière assistance divine et sur l'espoir de vivre ensemble, il est juste de mettre des bornes à notre tristesse. Certes, quand je vois Ulysse enfermé seul dans une île durant sept longues années et déplorant son sort, j'admire ailleurs sa patience, mais ici je n'aime point ses lamentations. Que lui servait

De jeter ses regards sur la mer poissonneuse [4],
Et de verser des pleurs?

Ne pas se laisser abattre, ne jamais désespérer de la fortune, mais se montrer homme au milieu des labeurs [5] et des dangers les plus redoutables, me semble, j'en conviens, au-dessus de la nature humaine. Mais il ne serait pas juste de louer les héros anciens sans les imiter, et de croire que Dieu, qui s'est plu à

[1] Sur le démon de Socrate, voyez notre traduction de Xénophon, t. I, p. 2.

[2] *Iliade*, I, 55.

[3] On voit dans Plutarque, *Vie de Périclès*, 31 et 32, que le hérant Anthémocrite, envoyé à Mégare par les Athéniens, y mourut, « et pensa lon que les Mégariens l'eussent fait mourir. Parquoy Charinus incontinent proposa un decret contre eulx : qu'ilz fussent declarez ennemis mortelz des Atheniens à jamais... et que si un Megarien mettait le pied seulement dedans le territoire de l'Attique, qu'il fust puny de mort... Mais les Megariens nians fort et ferme qu'ilz eussent esté cause de la mort de cestuy Anthemocritus, en rejettoyent la cause sur Aspasia et sur Periclès... Ainsi il est bien malaisé de sçavoir dire, à la vérité, la première origine et cause primitive de ceste guerre. »

[4] *Odyssée*, V, 84.

[5] Je lis πόνων au lieu de φόνων.

les secourir, néglige les hommes de notre temps, qu'il voit ornés des vertus qui l'ont charmé dans les autres. En effet, ce n'est point la beauté qui lui plaît dans Ulysse : autrement il eût préféré Nirée [1] ; ni la force : les Lestrygons et les Cyclopes lui étaient de beaucoup supérieurs ; ni la richesse : car Troie fût demeurée inexpugnable. Mais pourquoi nous donner la peine de chercher le motif pour lequel le poëte dit qu'Ulysse était aimé de Dieu ? On peut l'apprendre de lui-même [2] :

Parce que ton esprit répond à ta prudence.

Il est évident que, si nous cultivons les mêmes vertus, la même faveur divine ne nous fera pas plus défaut qu'à lui ; mais, suivant l'oracle rendu jadis aux Lacédémoniens, appelé ou non appelé, le dieu viendra vers nous [3].

7. Après ces réflexions consolantes, je passe à un sujet qui, moins intéressant en réalité, n'est pas à dédaigner cependant pour ce qui touche à la renommée. On dit qu'Alexandre regrettait de ne pas avoir un Homère, non comme ami, mais comme chantre de sa gloire [4], ainsi qu'il le fut de la gloire d'Achille, de Patrocle, des deux Ajax et d'Antiloque. Mais ce roi dégoûté sans cesse de ce qu'il avait et soupirant après ce qu'il n'avait point, n'aimait pas les hommes de son temps et ne sut pas se contenter des dons qu'il avait reçus. Il aurait trouvé un Homère, qu'il eût regretté la lyre d'Apollon, sur laquelle ce dieu chanta les noces de Pélée [5] ; sans réfléchir que cela même était une fiction d'Homère : il aurait pris le fait pour une réalité tissue avec les vers du poëte, comme par exemple :

L'Aurore au manteau d'or éclairait l'univers [6],

et ailleurs :

Le soleil se levait [7]...

[1] Roi de Naxos, le plus beau des Grecs, dit Homère, qui vinrent devant Troie.

[2] *Odyssée*, XIII, 332.

[3] Allusion au passage suivant de Thucydide, I, chap. 118 : « Les Lacédémoniens envoyèrent à Delphes demander au dieu s'ils auraient l'avantage dans la guerre qu'ils méditaient d'entreprendre. On prétend que le dieu répondit que, en combattant de toutes leurs forces, ils auraient la victoire, et qu'il leur prêterait ses secours s'ils l'invoquaient, et même s'ils ne l'invoquaient pas. » — Cf. Horace, liv. II, ode XVIII, v. 40.

[4] Voyez Plutarque, *Alexandre*, 25, à la fin

[5] *Iliade*, XXIV, 62 et 63.

[6] *Iliade*, VIII, 1 et *passim*.

[7] *Odyssée*, III, 1.

ou bien :

La Crète est un pays [1]...

et mille autres images du même genre, telles qu'en ont les poëtes, pour exprimer des faits visibles et manifestes, qui se passent sous nos yeux et qui peuvent arriver encore. Était-ce grandeur de vertu ou conception plus haute que tous les biens dont il disposait, qui poussait l'âme d'Alexandre à des désirs plus vastes qu'aucun autre mortel, ou bien était-ce excès de courage et d'audace, tombant dans la jactance et dégénérant en fol orgueil, j'en laisse juges ceux qui veulent le louer ou le blâmer, s'il en est toutefois qui croient pouvoir prendre ce parti. Pour nous qui savons nous contenter du présent et nous passer des objets hors de notre portée, nous sommes heureux quand nous trouvons pour chantre un témoin, un compagnon de tous nos travaux, à qui ses discours ne sont point dictés au hasard par la faveur ou par la haine. C'est assez pour mon cœur d'y reconnaître un ami ; pour le reste, je suis plus silencieux que pas un des adeptes de Pythagore.

8. Le bruit court ici que tu ne t'en vas pas seulement en Illyrie, mais en Thrace, et même chez les Grecs qui habitent ce littoral. Né et élevé dans ces contrées, je ressens un vif amour pour les hommes, les pays, les villes qui s'y trouvent : et peut-être leur est-il resté quelque sincère amour pour ma personne. Je ne doute point qu'à ton arrivée ils ne te reçoivent, comme on dit, à bras ouverts, et qu'ils ne compensent largement ton chagrin de nous avoir laissés ici. Je ne le souhaite pas, je l'avoue, car je préférerais te voir revenir vers moi le plus tôt possible; mais je fais cette réflexion, afin que, en cas d'événement, je sois préparé à le supporter avec énergie et avec courage : au fond je les félicite de te voir venant d'auprès de nous. Car je me considère désormais comme l'un des Celtes en comparaison de toi, homme qui comptes parmi les premiers de la Grèce sous le rapport de la justice, des autres vertus, du talent oratoire et des connaissances philosophiques, science que les Grecs seuls ont portée à ses dernières limites, en poursuivant la vérité par le raisonnement, comme cela doit être, et non pas en nous laissant croire à des fables absurdes, à des jongleries paradoxales, comme font la plupart des barbares. Mais laissons cela pour le moment. Pour toi, car il est temps

[1] *Odyssée*, XIX, 172.

que je t'adresse de bonnes paroles d'adieu, puisse la Divinité propice te guider partout où doivent aller tes pas! Que le dieu des hôtes te fasse accueil, que le dieu des amis te ménage la bienveillance! Qu'il aplanisse ta route par terre, et, si tu dois naviguer, qu'il abaisse les flots! Sois chéri, sois honoré de tous! Joie à ton arrivée, et regrets à ton départ! Aime-nous toujours, sans désirer la société d'aucun autre homme, d'aucun autre ami dévoué. Que le Ciel te rende l'empereur favorable! Qu'il accomplisse tout selon tes souhaits, et qu'il te ménage un retour prompt et sûr dans tes foyers, auprès de nous! Tels sont les vœux que je forme pour toi, avec tous les gens de bien. Enfin

Sois heureux! Que le Ciel, te comblant de ses dons [1],
Te rende à ta maison, à ta chère patrie!

ÉPITRE A THÉMISTIUS [2].

SOMMAIRE.

Julien désire confirmer la haute opinion que Thémistius a de son mérite, mais il ne se dissimule point la pénible tâche d'être chef d'un grand empire. — C'est malgré lui qu'il se résigne à prendre part au pouvoir. — Exemples qu'il allègue : Glaucon, Alcibiade, Caton, Dion. — Une glorieuse fortune a causé la perte d'un grand nombre de souverains et de peuples. — Citation de Platon. — Le règne de Saturne doit être le but idéal d'un bon prince. — Julien essayera d'y atteindre, mais le rôle de souverain lui paraît au-dessus des forces de l'homme. — Doctrine d'Aristote sur le pouvoir absolu. — Imbu de ces idées, Julien préférerait la vie contemplative à la vie active : il aimerait mieux être Socrate qu'Alexandre. — Développement de cette idée. — Conclusion.

1. Je désire vivement confirmer les espérances dont me parle ta lettre, mais je crains de n'y pouvoir atteindre. Mes forces ne vont point à la hauteur de ce que tu promets de moi

[1] *Odyssée*, XXIV, 401.

[2] Écrite à Naïssus en novembre ou décembre 361. — Thémistius, philosophe païen et rhéteur, est l'un des personnages les plus remarquables du siècle de Julien. Nommé par celui-ci préfet de Constantinople, et admis dans le sénat de Rome, il conserva toujours près des empereurs chrétiens, ariens ou païens, un crédit qu'il méritait, dit M. Desjardins, par sa modération et la noble simplicité de sa conduite. Nous le connaissons par les discours qu'il a laissés et par la correspondance de Libanius. La réponse de Julien prouve que Thémistius lui avait adressé une lettre ou un discours. Une lettre de Libanius (lettre 1061) montre que, à l'époque de la mort de Julien, le préfet de Constantinople venait de composer son éloge, qui ne nous est point parvenu.

à tous les hommes et plus encore à toi-même. Depuis longtemps je pensais bien avoir à lutter avec Alexandre, avec Marc-Aurèle, avec tous les princes distingués par leur vertu; et j'étais saisi d'effroi, pénétré de la plus vive crainte de rester de beaucoup au-dessous du courage de l'un et de ne pas approcher du tout de la vertu parfaite de l'autre. Cette pensée me faisait préférer la vie tranquille. Je me rappelais avec joie les entretiens d'Athènes : je ne voulais chanter que pour vous, mes amis, comme les voyageurs chargés de bagage, le long des routes, pour alléger leur fardeau. Mais la lettre que tu viens de m'écrire redouble mes craintes, et tu m'as montré la lutte plus difficile encore, en me disant que Dieu m'a mis à la place d'Hercule et de Bacchus, qui, tout ensemble philosophes et rois, ont purgé la terre et la mer de tous les fléaux répandus à la surface. Tu veux que je bannisse toute pensée de loisir et de repos pour ne plus songer qu'aux moyens de combattre avec avantage. Tu nommes ensuite tous les législateurs, Solon, Pittacus, Lycurgue, et tu ajoutes que le monde attend avec raison que je fasse plus encore que ces grands hommes. Cet endroit de ta lettre m'a comme frappé de stupeur. Je sais que tu es incapable de flatter et de mentir, mais j'ai la conscience qu'il n'existe en moi nul talent supérieur, soit naturel, soit acquis. J'aime seulement la philosophie. Je ne dis rien des traverses bien connues [1] qui jusqu'à présent ont rendu pour moi cet amour inutile. Je ne pouvais donc point comprendre ce que signifiait ton langage, lorsqu'un dieu m'a suggéré la pensée que tu veux sans doute m'encourager par tes louanges, et me montrer la grandeur de la lutte, à laquelle est exposé de toute nécessité et en tout temps celui qui passe sa vie dans le gouvernement des hommes. Mais tu me détournes d'une pareille vie plutôt que tu ne m'y engages. Supposons qu'un homme, qui éprouve déjà une grande peine, une difficulté extrême à naviguer dans votre détroit [2], entende de la bouche d'un homme faisant métier de prophétie, qu'il lui faut parcourir la mer Égée et la mer Ionienne, et pénétrer de là dans la mer extérieure [3]. « En ce moment, lui dirait le devin, tu vois des murailles et des ports; arrivé là-bas, tu ne verras ni phare, ni roche; heureux d'apercevoir de loin quelque vaisseau

[1] Il y a dans le grec une expression poétique, Τὰς γὰρ ἐν μέσῳ σιγῶ τύχας, empruntée à l'*Oreste* d'Euripide, v. 16.

[2] Le Bosphore de Thrace, aujourd'hui le *canal de Constantinople*.

[3] L'océan Atlantique.

et d'en saluer l'équipage. A la longue et bien tard, tu reviendras au rivage, après avoir maintes fois conjuré les dieux de te faire toucher le port à tout le moins au déclin de ta vie, d'y ramener ton vaisseau sain et sauf, de remettre à leurs parents ses passagers échappés aux naufrages, et de rendre ton corps à la terre, notre mère commune. Peut-être en sera-t-il ainsi, mais il y aura incertitude pour toi jusqu'à ce dernier jour. » Crois-tu que, après avoir entendu cette prédiction, notre homme aille habiter quelque ville voisine de la mer? Non, il dira un long adieu à la richesse et aux biens que procure le négoce, aux connaissances, aux amitiés contractées en pays étranger, aux nations, aux villes, pour pratiquer le sage conseil du fils de Néoclès [1], qui recommande de vivre caché. Tu sembles, d'ailleurs, avoir prévu l'objection par ta sortie contre Épicure et ton dessein de réagir contre sa maxime. Tu dis, en effet, qu'il lui sied bien de louer une vie oisive et sans affaires, passée à discourir en se promenant. Moi aussi je suis parfaitement convaincu, et depuis longtemps, qu'Épicure a tort sur ce point. Mais vouloir que le premier venu, qu'un homme sans talent, sans aucune capacité réelle, s'ingère dans la politique, c'est une question des plus embarrassantes. On dit que Socrate détourna de la tribune nombre de gens incapables d'y monter, qu'il essaya d'en écarter ce Glaucon, dont parle Xénophon [2], ainsi que le fils de Clinias [3], mais qu'il ne put maîtriser la fougue du jeune homme.

2. S'il en est ainsi, forcerons-nous la répugnance de ceux qui se connaissent eux-mêmes? Les contraindrons-nous à s'armer d'audace pour un emploi où il ne faut pas seulement de la vertu, des intentions fermes et droites, mais bien plutôt une chance toujours heureuse et assez forte pour faire pencher les affaires du côté qu'il leur plaît? Chrysippe, qui paraît sage dans tout le reste et plein de justes idées, a mis en avant, pour avoir méconnu la fortune, le hasard et certaines autres causes semblables qui traversent la pratique, des assertions tout à fait contraires aux opinions reçues, et auxquelles le temps a donné un démenti formel par des milliers d'exemples. En effet, comment dirons-nous que Caton [4] fut heureux et fortuné? Com-

[1] Épicure.
[2] *Mémoires sur Socrate*, liv. III, chap. VI.
[3] *Id.*, liv. I, chap. II.
[4] Caton d'Utique. Voyez sa biographie dans Plutarque.

ment vanter le bonheur de Dion de Sicile [1]? Peut-être ne tenaient-ils point à la vie, mais ne devaient-ils pas tenir beaucoup à ne point laisser inachevées les entreprises qu'ils avaient formées dès le principe, et n'auraient-ils pas tout souffert pour en voir le succès? Leur échec, dit-on, les trouva pleins de noblesse : ils ne déplorèrent point leur infortune; ils avaient une grande consolation dans leur vertu; mais on ne peut les dire heureux, puisqu'ils échouèrent dans de grands projets, à moins que ce ne soit suivant la doctrine des stoïciens. Seulement on peut objecter à cette doctrine qu'autre chose est d'être loué ou d'être heureux; que, si tous les êtres tendent naturellement au bonheur, mieux vaut arriver à cette fin par la jouissance qu'en se faisant estimer pour sa vertu. La solidité du bonheur s'appuie rarement sur la fortune. Or, ceux qui vivent dans la politique ne sauraient, comme on dit, respirer sans elle [2]..... Et jamais les études philosophiques n'ont fait un général. Il faut être de ceux qui contemplent les idées dans leur réalité absolue ou qui en enchaînent le mensonge dans leur imagination, et vivre dans le monde immatériel et purement intelligible pour se croire au-dessus des coups de la fortune. Ou bien, il faut être l'homme de Diogène :

> Sans cité, sans maison, privé de sa patrie [3],

et qui n'a, par conséquent, rien à gagner ni rien à perdre. Mais comment l'homme de qui l'on dit d'ordinaire, et Homère le premier [4],

> A lui le soin du peuple et les plus grands soucis,

comment cet homme pourra-t-il se maintenir hors des coups de la fortune? Et, s'il lui est assujetti, de quelle préparation, de quelle prudence n'aura-t-il pas besoin pour en soutenir le double choc, comme un pilote celui du vent? Il n'est pas surprenant qu'on lui résiste, quand elle a déclaré la guerre; mais ce qu'il y a de bien plus surprenant, c'est de se montrer digne de ses faveurs. Ce sont elles qui ont fait la perte du plus grand des rois, du conquérant de l'Asie, en le rendant plus vain et plus emporté que Darius et Xerxès, dont il avait renversé le

[1] Voyez sa biographie dans Plutarque.

[2] Il y a ici une lacune dans le texte.

[3] Cf. *Contre les Chiens ignorants*, 11, et voyez Élien, *Hist. div.*, III, chap. XXIX.

[4] *Iliade*, II, 25.

trône. C'est sous ces traits qu'ont péri les Perses, les Macédoniens, le peuple d'Athènes, les Syracusains, les magistrats de Lacédémone, les capitaines romains, et, après eux, une foule d'empereurs. Je n'en finirais pas, si je comptais tous ceux qu'ont perdus les richesses, les victoires, les plaisirs. Combien d'autres aussi, écrasés par le malheur, ont vu changer leur liberté en esclavage, leur force en faiblesse, leur éclat en obscurité? Mais à quoi bon en dresser le triste inventaire? Plût au ciel que la vie humaine offrît un peu moins de ces exemples! Mais il n'en a jamais manqué, il n'en manquera jamais, tant qu'il y aura des hommes sur la terre.

3. Du reste, je ne suis pas le seul qui croie que la fortune est la souveraine des affaires de ce monde. Je puis te citer ce qu'en dit Platon dans son admirable livre des *Lois*. Tu connais le passage et tu me l'as appris; mais, afin de te montrer que ce n'est point par faiblesse que je pense de la sorte, j'ai cru devoir transcrire ses paroles, qui sont à peu près ainsi[1] : « Dieu est le maître de tout, et après Dieu la fortune et l'occasion gouvernent toutes les choses humaines. On est moins exclusif cependant en admettant un troisième principe et en ajoutant l'art aux deux autres. » Platon, pour montrer ensuite quel doit être celui qui conçoit et qui exécute de bonnes actions, fait le portrait d'un dieu souverain[2]. « Saturne, dit-il, reconnaissant qu'aucune nature humaine, ainsi que nous l'avons démontré, n'est capable de gouverner les hommes, avec une autorité absolue, sans s'abandonner à la violence et à l'injustice, préposa, par suite de cette idée, pour chefs et pour rois dans nos cités, non pas des hommes, mais des démons d'une nature supérieure et divine. C'est ce que nous faisons pour nos moutons et pour nos autres troupeaux. Nous ne mettons pas des bœufs à la tête des bœufs, ni des chèvres à la tête des chèvres, mais nous les conduisons nous-mêmes, étant d'une espèce supérieure à eux. Ainsi ce dieu, dans sa philanthropie, nous fit gouverner par des démons, race supérieure à la nôtre. Ces démons, sans beaucoup de peine pour eux et avec beaucoup de douceur pour nous, faisant fleurir la paix, la pudeur et une justice parfaite, procurèrent aux générations humaines la concorde et le bonheur. Ce récit ne sort point de la vérité, en nous montrant que

[1] Ce sont les idées de Platon, mais le texte n'est pas celui même du grand philosophe.

[2] Platon, *Lois*, liv. IV, chap. VI; vol. V, p. 114, édit. Teubner.

toutes les villes qui ne sont point régies par un dieu, mais par un mortel, ne sauraient trouver de remède à leurs maux et à leurs peines. Il nous fait voir que nous devons nous rapprocher par tous les moyens possibles du genre de vie inauguré par Saturne, et confier à la partie immortelle de notre être la direction des affaires publiques et privées, la gestion des familles et des États, en donnant le nom de lois aux préceptes émanés de la raison. Si un monarque absolu, si une oligarchie ou une démocratie, dont l'âme, asservie aux passions et aux plaisirs, ne s'en peut assouvir jamais, veut commander à une cité ou à un individu, il foulera aux pieds toutes les lois et il n'y aura plus aucun espoir de salut. » Je t'ai transcrit à dessein ce passage tout entier, pour que tu ne m'accuses point de dol ou de mauvaise foi, quand je cite les paroles des anciens, d'une manière approchante, mais pas tout à fait vraie. Mais que fait cette citation vraie à ce dont il est question entre nous? Tu vois qu'un prince, homme par sa nature, a besoin de devenir par les sentiments un être divin, un démon, et de bannir entièrement de son âme ce qu'elle a de mortel et d'animal, excepté ce qui est nécessaire pour la conservation du corps. Lors donc que l'on a peur, en songeant à un état si parfait, est-ce là ce que tu appelles s'extasier sur la vie fainéante d'Épicure, les jardins, le faubourg d'Athènes, les allées de myrtes et la petite maison de Socrate? Non, l'on ne m'a jamais vu préférer ces biens aux labeurs.

4. Ces labeurs, j'aurais grand plaisir à te les retracer, et les craintes menaçantes que me causaient mes amis et mes parents, à l'époque où je commençai mon éducation auprès de vous, si tu n'en étais parfaitement instruit. Quant à ma conduite en Ionie et à ce que j'ai fait en prenant contre un homme auquel j'étais uni par le sang et plus encore par l'amitié, la défense d'un étranger que je connaissais à peine, je veux parler d'un certain sophiste [1], tu ne l'ignores point non plus. N'ai-je pas voyagé pour rendre service à des amis? Tu sais comment, venant en aide à Cartérius, j'allai solliciter en sa faveur Araxius [2], notre compagnon, sans en avoir été prié. Lorsque la vertueuse Arété eut à se plaindre de ses voisins au sujet de ses propriétés,

[1] Ce fait n'est point raconté ailleurs, mais on trouvera des exemples remarquables de l'équité de Julien dans Ammien Marcellin, liv. XVIII, chap. I; Libanius, *Or.* X, dans La Blèterie, p. 128 et suivantes.

[2] Il est fait mention d'Araxius dans Ammien Marcellin, XXVI, chap. VII.

ne me suis-je pas transporté en Phrygie deux fois dans l'espace de deux mois, le corps tout faible et à peine remis d'une première maladie? En dernier lieu, avant mon départ pour la Grèce, lorsque j'étais, comme on pourrait le dire, exposé aux plus grands dangers, en demeurant à l'armée, rappelle-toi quelles lettres je t'écrivais. Étaient-elles remplies de larmes? Y trouvait-on quelque petitesse, un ton bas et indigne d'un homme de cœur? Quand je retournai en Grèce, au moment où chacun croyait que je partais pour l'exil, n'ai-je point béni la fortune comme en un jour de grande fête, et n'ai-je pas dit qu'il n'y avait pas pour moi de plus agréable échange que de troquer, comme on dit [1],

> Une armure d'airain contre une armure d'or,
> Le prix de neuf taureaux pour toute une hétacombe?

Tant j'étais heureux d'échanger mon foyer contre la Grèce, où je ne possédais ni champ, ni jardin, ni maison! Peut-être te paraîtrai-je supporter l'adversité avec assez de courage, tandis que je me montre faible et petit devant les présents de la fortune, moi qui préfère Athènes à la pompe dont nous sommes environnés, et qui, louant le repos dont je jouissais, accuse ma vie présente envahie par la multiplicité des occupations. Toutefois, il ne faut pas juger de nous d'après notre amour du rien faire ou notre goût pour les affaires, mais d'après la maxime : « Connais-toi toi-même », ou d'après le proverbe :

> Que chacun fasse ici le métier qu'il sait faire.

Or, celui de souverain me paraît excéder les forces de l'homme : il faut à un roi la nature d'un dieu. Platon l'a dit, et j'y joindrai une citation d'Aristote qui tend au même dessein. Je ne porte pas de chouette aux Athéniens [2], mais je veux montrer que je ne néglige pas du tout les ouvrages de ce philosophe. Il dit donc dans sa *Politique* [3] : « Si l'on prétend que la monarchie est la meilleure forme de gouvernement, qu'adviendra-t-il des enfants du souverain? Sa race sera-t-elle apte à régner? Faudra-t-il les prendre, quels qu'ils soient? C'est dangereux. Mais, dira-t-on, le roi, maître de son héritage, ne le transmettra point à ses enfants. Voilà qui est difficile à croire : c'est

[1] Homère, *Iliade*, VI, 234.

[2] Se dit de ceux qui font une chose inutile. Voyez Aristophane, *Oiseaux*, v. 301, et Cf. Lucien, *Nigrinus*, au commencement.

[3] Liv. III, chap. xv.

un effort de vertu au-dessus de la nature humaine. » Plus loin, après avoir parlé d'un roi dépendant de la loi, dont il n'est que le ministre et le gardien, et après avoir dit que ce n'est pas un roi, mais qu'on doit le ranger dans une autre classe, il ajoute [1] : « Quant à ce qu'on appelle la royauté absolue [2], qui est le gouvernement d'un roi ayant le pouvoir de faire tout ce qu'il veut, il semble à quelques-uns contraire à la nature qu'un seul homme soit le maître de tous les citoyens, l'égalité étant une loi naturelle, juste et nécessaire [3]. » Il dit quelques lignes plus bas : « Vouloir que la raison règne, c'est vouloir le règne de la Divinité et des lois ; vouloir qu'un homme règne, c'est vouloir le règne d'une bête fauve. Car la passion et la colère dépravent les hommes les meilleurs, tandis que la loi c'est la raison sans la passion. » Tu le vois, notre philosophe a bien l'air de se défier de nous et d'accuser la nature humaine. Il dit sous une autre forme qu'il n'y a point de nature humaine capable de soutenir une telle hauteur de fortune, vu qu'il n'est pas facile, selon lui, à un homme de sacrifier les intérêts de ses enfants à ceux de l'État. Il pense, en outre, qu'il n'est pas juste de régner sur ses égaux ; enfin, pour ajouter le dernier trait à ce qu'il vient de dire, il définit la loi, la raison exempte de passion, disant que c'est à elle seule qu'on doit confier le gouvernement et jamais à un homme. Chez les hommes, en effet, la raison, quelque bons qu'ils soient, est mêlée de passion et de colère, animaux de la dernière férocité.

5. Cette doctrine, si je ne me trompe, s'accorde parfaitement avec celle de Platon, puisque tous deux veulent d'abord que le gouvernant soit meilleur que les gouvernés, qu'ensuite il le soit non-seulement par choix, mais de sa nature, ce qui est difficile à trouver chez les hommes, et, en troisième lieu, qu'il s'attache aux lois par tous les moyens et de toutes ses forces, et non point à des lois faites à l'improviste et établies par des hommes qui n'ont pas toujours vécu suivant les principes de la raison, mais aux lois dictées par des hommes dont le cœur et l'esprit épurés n'ont pas borné leurs vues aux désordres actuels ni aux circonstances présentes, mais qui, après avoir approfondi la nature du gouvernement, l'essence du juste et celle de l'in-

[1] Aristote, *Politique*, l. III, chap. XVI.

[2] Παμβασιλεία.

[3] « L'équalité est la première pièce de l'équité. » Montaigne, *Essais*, I, chap. XIX.

juste, ont, de leur mieux, fait passer leurs idées de la théorie à la pratique et donné des lois communes à tous les citoyens, sans avoir égard à l'amitié ni à la haine, au voisin ni au parent, et d'autant meilleures qu'elles n'ont pas été écrites pour les hommes de leur temps, mais pour la postérité, pour des étrangers, avec lesquels ils n'ont ni ne comptent avoir aucune relation particulière. Je lis, en effet, que le sage Solon, après avoir décidé avec ses amis l'abolition des dettes [1], fournit à ceux-ci l'occasion de s'enrichir et à ses ennemis celle d'une accusation honteuse pour lui, bien qu'il eût affranchi le peuple de l'oppression. Tant il est difficile d'éviter de pareils écueils, lors même que l'on apporterait au gouvernement une âme libre de toute passion !

6. Cette crainte fait que je regrette souvent ma vie passée; et c'est principalement à tes conseils que je dois de penser ainsi. Non-seulement tu m'as conseillé d'entrer en concurrence avec des hommes illustres, un Solon, un Lycurgue, un Pittacus, mais tu m'as engagé à passer de ma retraite philosophique au plein soleil. C'est comme si tu disais à un homme qui a eu grand'peine, vu le mauvais état de sa santé, à s'exercer modérément dans sa maison : « Te voici arrivé à Olympie, et tu passes d'une palestre de famille au stade de Jupiter. Là, tu vas avoir pour spectateurs des Grecs venus de tous les points, et principalement tes compatriotes, pour l'honneur desquels tu dois combattre. Il y aura aussi des barbares, que tu dois étonner, pour leur rendre ta patrie redoutable. Voilà le spectacle que tu es venu offrir à tous les regards! » Ce langage aurait pour effet immédiat de le faire trembler de peur avant la lutte. Il en est ainsi de moi : tel est l'effet, sache-le bien, produit sur moi par tes discours. Ai-je raison de penser ainsi pour le moment? Me trompé-je en partie ou bien du tout au tout? Mieux que personne tu pourras m'en instruire. En attendant, tête chérie et digne de toute mon estime, je veux te soumettre quelques doutes qu'a fait naître en moi la lecture de ta lettre. Je désire me renseigner plus nettement sur ce point. Tu places la vie active au-dessus de celle d'un philosophe, et tu appelles en témoignage le sage Aristote, qui dit que le bonheur c'est de bien faire [2]. Cependant, en considérant la différence entre

[1] Voyez Plutarque, *Solon*, 25 et suivants.

[2] Il y a là, comme dans Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, liv. III, chap. IX, t. I, p. 90 de notre traduction, une double idée renfermée dans

la vie politique et la vie contemplative, il hésite parfois; et bien qu'il semble préférer ailleurs la théorie, il ne laisse point de louer les architectes des grandes œuvres [1]; ce qui doit, dis-tu, s'entendre des rois. Mais Aristote ne dit pas un mot de ce que tu ajoutes à son texte, dont on pourrait même tirer un sens tout à fait contraire. En effet, le mot faire, pris dans le sens absolu, et l'expression être les architectes des œuvres extérieures de la pensée, peuvent s'appliquer parfaitement aux législateurs, aux politiques, aux philosophes, et à tous ceux qui agissent de l'esprit et de la parole, plutôt qu'aux hommes d'action proprement dits et à ceux qui manient la politique. Car il ne suffit point à ceux-ci de former des plans, de combiner et de dire aux autres ce qu'il faut faire; ils doivent mettre la main à l'œuvre et agir comme les lois l'ordonnent et souvent comme les circonstances l'exigent. A moins que nous n'entendions le mot architecte comme le fait habituellement Homère dans son poëme lorsqu'il appelle Hercule [2] :

Passé maître en exploits, faiseur de grandes choses.

7. Si cela nous paraît vrai, et si nous croyons qu'il n'y a de bonheur que dans la gestion des affaires publiques, dans la puissance, dans la royauté, que dirons-nous alors de Socrate? Pythagore, Démocrite, Anaxagore de Clazomène te paraîtront peut-être heureux parce qu'ils se sont livrés à la contemplation. Mais Socrate avait renoncé à la spéculation pour se livrer tout entier à la vie pratique [3]; et il n'était maître ni de sa femme [4], ni de son fils [5], bien loin de pouvoir commander à deux ou trois citoyens. Et cependant n'était-ce pas un homme pratique, quoiqu'il ne fût maître de personne? Pour moi, je dis que le fils de Sophronisque [6] a plus fait qu'Alexandre.

le mot εὖ πράττειν. Nous disons parfois familièrement d'un homme qui réussit qu'*il fait bien* : les Grecs le disaient tout ensemble d'une manière relative et d'une manière absolue, et entendaient conséquemment par le mot εὖ πράττειν, *bien agir, bien faire*, et *réussir, avoir du succès, prospérer*.

[1] Ce mot fait songer au beau vers de Corneille :

Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

[2] *Odyssée*, XXI, 26.

[3] Voyez le portrait que nous en avons tracé dans notre introduction à la traduction des œuvres complètes de Xénophon, t. I, p. IX et suivantes.

[4] Xanthippe. — Son humeur acariâtre est presque populaire.

[5] Lamproclès. Voyez Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, liv. II, chap. II.

[6] Socrate.

C'est à lui que l'on doit la sagesse de Platon, le talent stratégique de Xénophon, le courage d'Antisthène, la philosophie érétrienne et mégarique [1], un Cébès, un Simmias, un Phédon, et dix mille autres, sans parler de toutes les colonies issues de la même école, le Lycée, le Portique, les Académies [2]. Qui doit maintenant son salut à la conquête d'Alexandre? Quelle ville s'en trouve mieux gouvernée? Quel particulier en est devenu meilleur? Tu trouveras qu'elle a enrichi nombre de gens, mais elle n'a rendu personne ni plus tempérant, ni plus sage, pas même lui, dont elle n'a fait qu'augmenter l'insolence et l'orgueil. Tous ceux, au contraire, que sauve la philosophie, sont redevables à Socrate de leur salut. Je ne suis point le seul qui pense ainsi. Aristote paraît avoir eu la même idée, quand il dit qu'il n'a pas moins sujet d'être fier pour avoir composé son *Traité de théologie* [3] que s'il avait détruit la puissance des Perses. Et je trouve qu'il a raison de penser ainsi. Pour vaincre il faut avant tout du courage et de la chance; ajoutez-y, si vous voulez, de la prudence et de l'adresse. Mais penser juste sur la Divinité, c'est l'œuvre seulement d'une vertu parfaite, et l'on peut douter si celui qui la possède est un homme ou un dieu. Car, s'il est vrai que l'on ne peut bien connaître que les objets avec lesquels on est en rapport, celui qui connaît l'essence divine peut passer pour une pure intelligence.

8. Mais nous voilà revenus, ce me semble, au parallèle entre la vie contemplative et la vie active, et tu m'as dit au commencement de ta lettre que tu ne voulais point de cette comparaison. Je te parlerai donc seulement des philosophes que tu m'as cités, Aréius, Nicolas, Thrasylle et Musonius [4]. Nul d'entre eux

[1] L'école érétrienne, ainsi appelée d'Érétrie, ville de l'Eubée, fut fondée par Ménédème, qui se distingua surtout par la force de sa dialectique. Voyez Diogène de Laërte, liv. II, chap. XVII. — L'école mégarique ou éristique, c'est-à-dire *disputeuse*, fut fondée à Mégare par Euclide et par Stilpon. Voyez Diogène de Laërte, liv. II, chap. X et XI.

[2] L'ancienne et la nouvelle.

[3] Ouvrage perdu.

[4] Aréius ou Aréus, dont il est question dans Plutarque, *Antoine*, 80, dans Suétone, *Aug.*, 89, et dans Sénèque, *Consolation à Marcia*, chap. IV, était un philosophe ami d'Auguste. — Nicolas de Damas, dont Plutarque cite le nom dans le dernier chapitre de la vie d'Antoine, fut aussi l'ami d'Auguste, de M. Agrippa et d'Hérode le Grand, auquel il enseigna la philosophie. Il était également célèbre par sa science historique, son désintéressement et ses libéralités. — Thrasylle, philosophe platonicien et célèbre astrologue, échappa

ne régna sur sa ville natale. Aréius, dit-on, refusa de gouverner l'Égypte. Thrasylle, ami de Tibère, tyran cruel et inexorable, aurait fini par laisser un nom couvert d'opprobre, s'il n'eût montré ce qu'il était dans les ouvrages qui nous restent de lui. Tant la politique ne lui fut d'aucun avantage. Nicolas ne fit point de grandes choses, mais il s'est illustré par ses ouvrages. Quant à Musonius, il s'est rendu célèbre par la patience héroïque avec laquelle il endura les cruautés des tyrans, et il vécut sans doute aussi heureux que ceux qui ont gouverné de grands États. Aréius donc, en refusant la province d'Égypte, aurait renoncé de gaieté de cœur au but le plus élevé de la vie, s'il eût par-dessus tout estimé le pouvoir. Toi-même, es-tu donc oisif, bien que tu ne sois ni général, ni orateur populaire, ni gouverneur d'une province ou d'une ville ? Il faudrait avoir perdu le sens pour le dire. Tu peux, en effet, en formant trois ou quatre philosophes, rendre plus de services au genre humain qu'un grand nombre de rois ensemble. Grande est la mission d'un philosophe. Tu dis qu'il est capable de donner des conseils avantageux à l'État; il fait plus, ses actions répondent à ses paroles : son exemple confirme ses préceptes : il se montre ce qu'il veut que soient les autres, et sa conduite est plus persuasive et plus efficace que les ordres de ceux qui ne font que pousser à bien agir.

9. Mais je reviens à mon point de départ et je finis cette lettre déjà trop longue. Elle se réduit à ceci : ce n'est ni la fuite du travail, ni la poursuite du plaisir, ni l'amour du repos et du rien faire qui me font détester la politique; mais je ne trouve en moi, comme je l'ai dit au début, ni la science, dont je sens que j'aurais besoin, ni une supériorité naturelle. Je crains, en outre, que la philosophie, dont l'amour m'avait éloigné du commerce des hommes, ne se trouve compromise par moi, elle qui ne l'est déjà que trop par les autres. Je t'avais précédemment exposé ces raisons : aujourd'hui je me lave de mon mieux des reproches qu'elles m'ont valus. Que Dieu m'accorde une heureuse fortune et une prudence qui en soit

à la cruauté de Tibère et gagna sa confiance par une adresse que raconte Tacite, *Annales*, liv. VI, chap. 21. — C. Musonius, dont Julien parle encore dans un autre endroit, fragment III, était un chevalier romain qui, pour avoir parlé librement contre Néron, fut emprisonné et condamné aux travaux du percement de l'isthme de Corinthe. — Cf. Lucien, *Néron ou le percement de l'isthme*, t. II, p. 516 de notre traduction.

digne! Car j'ai besoin plus que jamais de l'assistance du Très-Haut, de votre appui et de celui de tous les philosophes. Il faut me venir en aide, à moi qui vais combattre et m'exposer pour vous. Que si Dieu se sert de nous pour accorder aux hommes plus de bien que n'en comporte l'idée que j'ai de moi-même, il n'y a point à m'en vouloir de mon langage. En effet, tout ce que je connais de bien en moi, c'est que, n'ayant rien, je ne me donne pas pour avoir beaucoup, et que, comme tu vois, j'y conforme ma vie. Je te supplie donc de ne point me demander de grandes choses, mais de tout abandonner à la volonté de Dieu. Après cela, je mériterai quelque indulgence, si je suis fautif; et si tout va bien par nos soins, je me montrerai reconnaissant et modeste, ne rapportant point à moi-même des actions qui ne sont pas miennes, mais les attribuant, comme de juste, à la Divinité, qui aura toute ma gratitude, à laquelle je vous prierai de joindre la vôtre.

ÉPITRE AU SÉNAT ET AU PEUPLE D'ATHÈNES [1].

SOMMAIRE.

Éloge des Athéniens et en particulier de leur amour pour la justice. — Julien va leur raconter toute son histoire, jusqu'à son avénement à l'empire. — Origine de Julien. — Sa famille massacrée par ordre de Constance. — Il échappe avec son frère Gallus. — Ils sont gardés à vue pendant six ans. — Gallus est élevé à la dignité de César. — Constance le fait mettre à mort. — Ses soupçons contre Julien entretenus par des délateurs. — Faveur spéciale d'Eusébie, qui lui concilie celle de Constance. — Il est mandé à Milan, nommé César et envoyé en Gaule. — Récit de son administration et de ses campagnes. — Les soldats le proclament Auguste malgré lui. — Il a essayé vainement de se réconcilier avec Constance. — Celui-ci s'obstine à lui faire la guerre. — Que les Athéniens décident entre Constance et Julien.

1. Mille actions d'éclat ont illustré vos ancêtres et leur ont donné, non-seulement à eux autrefois, mais à vous aujourd'hui, le droit d'en être fiers : mille trophées s'élèvent chez vous au nom de la Grèce entière, qu'ils honorent en commun, et de votre ville qu'ils glorifient en particulier, par le souvenir des combats qu'elle a livrés seule contre les autres Grecs ou contre les bar-

[1] Écrite dans l'automne de 361. — C'est un des ouvrages les plus curieux de Julien, sous le rapport historique et biographique.

bares. Et cependant il n'est point de si grand exploit, de si beau trait de courage, dont les autres cités ne puissent vous disputer la palme, les uns accomplis par elles avec vous, les autres par elles seules. Mais je ne veux point par une comparaison, suivie d'une préférence, paraître hésiter dans une question douteuse, ni, comme font les rhéteurs, louer avec plus de réserve les cités qui n'ont pas eu l'avantage; je me borne à citer de vous un fait unique, dont on ne saurait trouver le rival chez les autres Grecs, depuis l'époque de votre vieille renommée jusqu'à nos jours. L'empire que s'étaient arrogé les Lacédémoniens, vous le leur avez enlevé, non par la force des armes, mais par votre réputation de justice. Vos lois ont formé le juste Aristide, et ces monuments glorieux de votre vertu, vous les avez solennellement confirmés, ce semble, par des actions plus glorieuses encore. Car il est facile de se donner le bruit mensonger d'être un homme juste, et il peut arriver, sans que cela soit extraordinaire, qu'il se trouve un homme de bien dans un grand nombre de méchants. N'est-ce point ainsi que l'on vante chez les Mèdes un Déjocès, un Abaris chez les Hyperboréens, un Anacharsis chez les Scythes [1]? Faut-il s'étonner que, au sein de ces nations souverainement injustes, il se soit rencontré trois hommes pratiquant la justice, les deux premiers sincèrement, et le dernier dans une vue intéressée? Mais un peuple, une cité tout entière aimant les paroles et les actions justes, il n'est pas facile d'en trouver ailleurs que chez vous. On pourrait vanter mille traits de ce genre dans votre histoire, je n'en citerai qu'un [2]. Après la guerre médique, Thémistocle conçut le projet d'incendier les arsenaux maritimes des Grecs; mais n'osant en faire part au peuple, il proposa de confier son secret à l'un des citoyens qu'on lui désignerait : le choix du peuple tomba sur Aristide. Alors Aristide, ayant pris connaissance du projet, n'en dit pas un mot, mais annonça au peuple qu'il n'y avait rien de plus avantageux ni de plus injuste que le plan qui lui était soumis. La ville l'improuva sur-le-

[1] Déjocès, fondateur de l'empire des Mèdes, secoua le joug des Assyriens et bâtit la ville d'Ecbatane. Il était juge d'un canton de la Médie, quand son équité le fit appeler au trône. — Abaris, grand prêtre d'Apollon chez les Hyperboréens, vint en Grèce et rendit des oracles qui le firent regarder comme un demi-dieu. — Anacharsis, célèbre philosophe scythe. Voyez sa vie dans Diogène de Laërte, liv. I, chap. VIII, t. I, p. 49, trad. Zévort.

[2] Cf. Plutarque, *Thémistocle*, 20.

champ et en défendit l'exécution. Voilà, par Jupiter! de la grandeur d'âme! Voilà quels devaient être les hommes nourris sous les regards mêmes de la plus sage des déesses [1]!

2. C'est ainsi que les choses se passaient chez vous jadis, et il vous reste encore quelques vives étincelles de la vertu de vos aïeux. Il est donc tout naturel que vous ne considériez pas seulement dans un homme la grandeur de ses exploits, fût-il capable de parcourir la terre avec une incroyable vitesse et une vigueur infatigable, comme s'il volait dans les airs [2]; mais que vous examiniez s'il agit conformément à la justice. Alors, s'il vous paraît agir suivant les lois de l'équité, vous le louez tous, en particulier aussi bien qu'en public; mais s'il manque à la justice, il n'obtient que votre mépris. En effet, la justice est sœur de la prudence, et vous avez raison de repousser ceux qui foulent aux pieds la justice, comme sacriléges envers la déesse qui veille sur vous. Je veux donc aujourd'hui vous raconter tout ce qui me concerne, quoique vous en ayez déjà connaissance, afin que, si quelques faits vous ont échappé, vous soyez instruits de ce que tout le monde doit savoir et que de vous ces détails passent au reste des Grecs. Qu'on ne m'accuse point d'être futile ou prolixe si j'embrasse dans mon récit non-seulement des événements qui se sont passés sous les yeux de tous, mais ceux mêmes dont la date est un peu plus ancienne. Je veux que personne n'ignore ce qui me touche, et il est probable que l'un ne sait pas ce qu'un autre peut savoir. Je commencerai donc par mes parents.

3. Par mon père [3] je suis de la même origine que Constance, c'est un fait notoire. Car son père et le mien étaient frères et issus du même père [4]. Aussi avec quelle humanité cet empereur nous a-t-il traités, nous, ses proches parents! Mes six cousins [5], qui étaient également les siens, mon père qui était son oncle, puis un autre oncle commun du côté paternel [6], et enfin mon

[1] Minerve.

[2] Allusion au devin Abaris, qui, dit-on, parcourut toute la terre porté sur une flèche mystérieuse. Voyez p. 231, note 1.

[3] Jules Constance.

[4] Constance Chlore.

[5] Quatre au moins sont connus : Dalmace et Hannibalien, fils de Dalmace, frère de Constantin. Constantin le Jeune, neveu d'un frère de Jules Constance, et Népotien.

[6] Dalmace, selon les uns, Constantin le Jeune, frère de Jules Constance, suivant les autres.

frère aîné [1], il les fit tous mettre à mort sans jugement. Il voulait me tuer aussi, avec mon autre frère [2] : il se contenta de l'exil [3]. J'en fus rappelé quelque temps après, mais mon frère perdit égorgé le titre de César [4]. Qu'est-il besoin que je raconte les détails inouïs de cette tragédie? L'empereur se repentit, dit-on; il éprouva le plus violent chagrin et regarda comme un châtiment du Ciel de n'avoir point d'enfants et de faire aux Perses une guerre désastreuse. Tels furent du moins les propos répandus alors à la cour au sujet de mon frère Gallus, d'heureuse mémoire. On lui donnait pour la première fois son véritable titre. Car, après l'avoir fait mourir au mépris des lois, l'empereur n'avait pas permis qu'il fût placé dans le tombeau de ses pères ni que l'on rendît hommage à sa mémoire. Outre les propos que j'ai rapportés, on voulait nous faire croire que l'empereur avait agi par surprise : il avait cédé à la violence, à la pression turbulente d'une soldatesque remuante et indisciplinée. On ne cessait de nous tenir ce langage, lorsque nous étions confinés dans une campagne de la Cappadoce [5], où personne ne pouvait nous visiter. On nous y avait conduits tous deux, mon frère tiré de son exil, et moi, tout jeune encore, arraché aux premières leçons de l'enfance. Que n'aurais-je point à dire de ces six années où nous fûmes détenus dans une propriété étrangère, ou plutôt gardés à vue comme dans une prison, chez les Perses, sans aucune communication avec les gens du dehors ou avec ceux qui nous étaient depuis longtemps connus, vivant sevrés de toute étude sérieuse, de tout libre entretien, nourris parmi un grand nombre de domestiques et contraints de nous exercer avec nos esclaves comme avec des amis : car on ne laissait approcher de nous aucun compagnon de notre âge.

4. Les dieux me firent la grâce de me tirer à grand'peine de cette réclusion; mais mon frère fut attiré à la cour par un sort on ne peut plus déplorable. Car, s'il montra dans son caractère quelque chose d'âpre et de sauvage, ce fut l'effet de son édu-

[1] On ignore le nom de ce frère de Julien, fils, ainsi que Gallus, de Jules Constance et de Galla sa première femme.

[2] Gallus.

[3] Gallus fut relégué à Éphèse en Ionie, et Julien à Nicomédie en Bithynie.

[4] Constance lui fit couper la tête à Flanone, en Dalmatie. Il avait vingt-neuf ans, et il avait porté quatre ans le titre de César.

[5] Dans le château de Macellum, au pied du mont Argée, près de Césarée.

cation montagnarde, et l'on n'en saurait accuser, ce me semble, que celui qui nous avait condamnés à ce genre d'éducation. Les dieux, pour m'épurer, m'ont donné la philosophie, mais personne n'a retenu mon frère cédant à ses penchants. A peine fut-il passé des champs au palais, que l'empereur, en le revêtant du manteau rouge, commença de le haïr et ne cessa qu'après l'avoir mis à mort. C'eût été trop peu pour lui de le dépouiller de la pourpre. Au moins méritait-il de vivre, s'il paraissait incapable de régner; mais non, il fallait le priver de la vie. Je le veux bien; mais il fallait d'abord l'écouter, comme on le permet aux malfaiteurs. Si, en effet, la loi défend au geôlier de tuer les voleurs, comment justifier la mort de princes qu'on a dépouillés de leurs honneurs et réduits à la condition privée? Mon frère avait de quoi confondre les auteurs de tous ces forfaits. On lui avait remis des lettres de certains d'entre eux. Et que de calomnies, grands dieux! elles renfermaient contre lui! C'est là ce qui souleva son indignation, ce qui le jeta dans une colère trop violente pour un prince. Mais était-ce un crime à payer de sa tête? N'est-ce donc pas une loi commune à tous les hommes, Grecs ou barbares, de repousser les injustices? Il les a repoussées peut-être avec trop de rigueur. Mais avait-il tout à fait tort? Et n'a-t-on pas dit depuis longtemps qu'un ennemi peut bien céder un peu à la colère? Non, non, c'est pour plaire à un eunuque, son chambellan [1], et au chef de ses cuisiniers, que l'empereur a permis à de cruels bourreaux de tuer son cousin, un César devenu l'époux de sa sœur, le père d'une de ses nièces, un homme dont il avait lui-même épousé la sœur [2], et auquel l'unissaient tant de liens légitimes de la parenté la plus sainte.

5. Quant à moi, il ne me relâcha qu'à grand'peine, après m'avoir traîné çà et là, pendant sept mois entiers, d'une prison à une autre prison. Et certes, si quelque divinité, qui voulait me sauver, n'eût touché sur mon sort sa femme, la belle et bonne Eusébie, jamais je ne me serais échappé de ses mains. Et cependant, j'en atteste les dieux, je n'avais pas vu mon frère, même en songe, lorsqu'il agissait ainsi : je n'étais point avec lui, je ne le fréquentais nullement, ni n'approchais de sa

[1] Eusèbe, que Julien fit mettre à mort quand il fut devenu empereur.

[2] Gallus avait épousé Constantia, fille de Constantin et sœur de Constance. Constance, avant de se marier avec Eusébie, avait épousé une fille de Galla, première femme de Jules Constance.

personne. Je lui écrivais quelques lettres et sur quelques objets sans valeur. Dès que je fus libre, je m'empressai de me réfugier dans la maison de ma mère. Car de mon héritage paternel il ne restait plus rien, et des grands biens qu'avait possédés mon père je n'avais plus une motte de terre, un esclave, une maison. Le beau Constance avait hérité pour moi de tout l'avoir de mon père, et, comme je l'ai dit, il ne m'en avait pas conservé même un fétu. Seulement il en avait assigné à mon frère une très-faible partie, en le privant de tout ce qui lui revenait de sa mère [1].

6. Passons maintenant à ce qu'il fit ensuite contre moi, avant de me conférer le plus auguste des titres ou plutôt avant de m'imposer la plus amère et la plus pénible servitude : écoutez sinon tous, au moins presque tous ses méfaits. Aussitôt que je fus revenu près mon de foyer, heureux de me sentir sauvé, quoique avec peine, un imposteur répand à Sirmium le bruit qu'il se trame par là des projets de révolte. Vous avez sans doute entendu parler d'Africanus et de Marinus : vous n'ignorez pas non plus le nom de Félix, ni tout ce qui se rattache à ces différents personnages. A peine leur projet eut-il été révélé à l'empereur, que Dynamius, autre calomniateur, lui annonce une guerre en Gaule aussi sûrement qu'une crue du Nil. Frappé de terreur, craignant pour sa vie, il m'envoie l'ordre de me retirer quelque temps en Grèce, et me rappelle bientôt auprès de lui. Jusque-là je ne l'avais vu qu'une fois en Cappadoce, et une autre fois en Italie, sur les instances d'Eusébie, qui voulait me rassurer sur mon sort. Cependant depuis six mois je séjournais dans la même ville que lui, et il promettait toujours de me recevoir. Mais l'eunuque maudit, son fidèle chambellan, devint, sans le vouloir, mon bienfaiteur, en m'empêchant de voir souvent le prince. Peut-être aussi ne le voulait-il pas : c'était pour lui un point capital : il craignait que, s'il s'établissait des relations entre l'empereur et moi, je ne devinsse ensuite son ami et qu'il ne me donnât quelque poste de confiance. Aussitôt après mon retour de la Grèce, l'impératrice Eusébie, d'heureuse mémoire, me fit accueillir par les eunuques attachés à son service et me témoigna la plus grande bonté. Quelque temps après, l'empereur étant revenu de son expédition contre Sylvanus [2], j'ai mes entrées libres à la cour, où ce qu'on appelle

[1] Galla, sœur de Rufin et de Céréalis, première femme de Jules Constance.
[2] Voyez le premier *Panégyrique de Constance*, 43.

la nécessité thessalienne [1] m'y fait pénétrer. Je me refusais constamment à vivre dans le palais, mais les eunuques se mettent autour de moi, comme dans une boutique de barbier, me rasent la barbe, me jettent sur le dos une chlamyde [2], et me donnent, suivant moi, une plaisante tournure de soldat. L'accoutrement de ces êtres vils ne pouvait me convenir : je ne marchais pas comme eux, promenant partout mes regards, la mine relevée : je regardais la terre, suivant l'habitude que m'en avait donnée mon pédagogue [3]. Je leur prêtai d'abord à rire ; bientôt ce fut de la défiance, et enfin une haine ardente. Je ne tairai pas ici jusqu'à quel point je poussai les concessions et comment je consentis à vivre sous le même toit avec des hommes que je savais être les bourreaux de ma famille et que je soupçonnais d'attenter à mes jours. Que de torrents de larmes je répandis ! Que de gémissements, les mains tendues vers l'acropole de votre cité, suppliant Minerve de sauver son serviteur et de ne point l'abandonner ! Beaucoup d'entre vous l'ont vu et peuvent en rendre témoignage. La déesse elle-même sait combien de fois je lui demandai de mourir avant de quitter Athènes. Elle ne trahit donc pas son serviteur, elle ne le livra point à ses ennemis : les faits le prouvent ; mais elle me guida partout, partout elle m'envoya des anges gardiens du Soleil et de la Lune. Voici ce qui m'arriva.

7. A Milan, je logeais dans un faubourg. Là, Eusébie m'envoie visiter par des hommes de confiance, me priant de lui écrire et de lui demander sans crainte ce que je voulais. J'écris donc une lettre ou plutôt une supplique où se trouvaient ces vœux : « Puissiez-vous avoir des enfants, héritiers de vos biens ! Que le Ciel vous comble de prospérité ! Renvoyez-moi chez moi le plus tôt possible ! » Il me vient alors à l'esprit qu'il n'est point sûr d'envoyer au palais une lettre adressée à la femme de l'empereur, et je prie les dieux de me faire savoir dans mon sommeil si je dois faire parvenir mon billet à l'impératrice. Les dieux me menacent, si je l'envoie, d'une mort ignominieuse. Ce que je vous écris est la pure vérité, j'en prends à témoin tous les dieux. Je m'abstiens donc de faire partir ma lettre. De cette nuit mon esprit se pénètre d'un raisonnement que vous croirez digne de votre attention. « Eh

[1] Expression déjà vue p. 27, note 1.

[2] Casaque militaire.

[3] Mardonius.

quoi! me dis-je, je pourrais m'opposer à la volonté des dieux et m'imaginer pourvoir mieux à mon salut que ceux qui savent tout? La prudence humaine embrasse à peine le présent, et elle n'est guère infaillible que pour des objets sans valeur. De là vient que personne ne délibère sur ce qui doit arriver dans trente ans ni sur des événements déjà passés, l'un étant superflu, l'autre impossible, mais sur des faits qui sont entre nos mains et dont nous avons, en quelque sorte, les éléments et les germes. Mais la vue des dieux perce plus loin, ou plutôt ils voient tout : ils nous conseillent juste et nous font faire le meilleur. Car, puisqu'ils sont les auteurs de ce qui est et de ce qui doit être, ils doivent connaître aussi les faits présents. » Ces réflexions faites, le second avis me parut plus sage que le premier, et, en y songeant, je le trouvai plus conforme à la justice : « Tu te fâcherais, me dis-je, si l'un de tes esclaves te privait de quelque objet à ton service ou refusait de venir quand tu l'appelles. Tu en ferais autant à l'égard d'un cheval, d'une brebis, d'un bœuf. Et toi, qui te dis un homme, non du commun ni de la lie, mais du nombre des sages et des justes, tu prives les dieux de ton service, tu ne t'offres point à eux, s'ils veulent user de toi? Prends garde d'agir comme un fou et de méconnaître les justes droits des dieux! Ton courage, qu'en fais-tu, qu'en veux-tu faire? Projet ridicule! Te voilà prêt à flatter, à ramper par crainte de la mort! Qui t'empêche de tout abandonner, de te livrer aux dieux pour faire de toi ce qu'ils veulent, de t'en remettre au soin qu'ils prendront de toi, suivant la maxime de Socrate, d'agir selon qu'il leur plaira, de tout faire à leur convenance, de ne rien posséder, de ne rien prendre sans leur aveu, mais de recevoir avec confiance les biens qu'ils nous envoient? »

8. J'adopte ce conseil comme étant à la fois sûr et digne d'un homme sans ambition ; et puis, c'étaient les dieux qui me l'avaient inspiré. Car, dans la perspective des piéges qui m'étaient tendus, rien ne me paraissait plus téméraire que de me jeter dans un péril sans gloire. Je cède donc, j'obéis. Aussitôt on me décore du nom et du manteau de César. Véritable servitude : crainte chaque jour suspendue sur ma tête, et quelle crainte, grands dieux! Portes closes, geôliers, mains de mes domestiques surveillées, afin qu'il ne me parvienne aucun billet de mes amis ; serviteurs étrangers. Je n'avais pu amener à la cour avec moi, pour mon service personnel, que quatre domestiques, deux

petits garçons, les deux autres plus âgés. Un de ces derniers[1] partageait seul ma croyance religieuse, et, aussi secrètement que possible, mes pratiques à l'égard des dieux. Je lui confie la garde de mes livres, comme au plus fidèle de mes amis et de mes intimes. L'autre était un jeune médecin[2] à qui, par ignorance de notre amitié, l'on avait permis de m'accompagner dans mon voyage. Tant d'alarmes, tant de justes soupçons me décident à repousser les visites fréquentes même d'amis dévoués. Malgré mon désir de les voir, je craignais de leur causer des malheurs à eux et à moi-même. Mais tout cela n'est qu'épisodique; voici qui touche au vif des faits. Je reçois l'ordre de me rendre, au cœur de l'hiver, avec trois cents soldats, chez la nation des Celtes, qui s'était soulevée[3]. C'était moins pour y commander l'armée que pour obéir aux généraux envoyés dans le pays. Ils avaient l'ordre écrit et l'injonction formelle d'avoir l'œil sur moi plus encore que sur l'ennemi. On craignait de ma part quelque révolte. Les choses étant ainsi que je l'ai dit, Constance, pour me faire arriver au camp vers l'époque du solstice d'été, me fait monter sur un char, avec mission de porter son effigie. Il avait dit, et puis écrit, qu'il envoyait aux Gaulois non pas un empereur, mais un homme chargé de porter chez eux son image.

9. Cette première expédition, vous le savez, ne fut point malheureuse : je m'y étais employé de tout cœur. Rentré dans mes quartiers d'hiver, je me vois exposé au plus grand danger. Je n'avais pas le droit de réunir les troupes : un autre[4] en était le maître. Me voilà donc reclus avec quelques soldats : encore faut-il que j'en répande la plus grande partie dans les villes voisines, en sorte que je demeure tout isolé. Sur ces entrefaites, l'empereur ayant conçu des soupçons contre le général en chef, le rappelle et lui ôte le commandement, dont il le juge d'ailleurs complétement incapable[5]. Quant à moi, il s'en faut qu'il me croie un bon et habile général. J'avais montré de la douceur et de la modération. En effet, je n'avais pas cru devoir secouer le

[1] Evhémérus.

[2] Oribase de Pergame.

[3] Cf. Ammien Marcellin, liv. XV, chap. VIII et suivants.

[4] Marcellus. Cet officier, si l'on en croit Libanius, avait été mis comme surveillant près de Julien, et Constance lui avait donné l'autorité réelle, désirant que le jeune César ne l'eût que de nom.

[5] Marcellus fut remplacé par Sévère, officier d'un solide mérite.

joug ni m'écarter du plan que l'on m'avait tracé, si ce n'est quand j'avais vu quelque danger à négliger ce qu'il fallait faire ou à ne pas exécuter ce qui devait être fait. Mais après avoir ainsi rendu, une fois ou deux, de réels services, je ne pensai point pouvoir mieux m'honorer que par le silence, et je continuai de porter la chlamyde et l'image de l'empereur. A cet égard, j'étais bien sûr d'être dans mon droit. Plus tard, Constance croyant m'accorder peu et ne se figurant pas que les affaires des Celtes étaient susceptibles d'un si grand changement, me confie la conduite de l'armée au commencement du printemps. J'ouvre donc la campagne, les blés déjà mûrs [1]. Une multitude de Germains campaient tranquillement autour des villes gauloises qu'ils avaient ruinées. Le nombre des villes démantelées par eux pouvait s'élever à quarante-cinq, sans compter les tours et les forteresses. L'étendue du terrain occupé par ces barbares en deçà du Rhin égalait l'espace compris entre les sources de ce fleuve et les bords de l'Océan. L'ennemi cantonné le plus près de nous était à trois cents stades de la rive du Rhin : de plus, ils avaient laissé entre eux et nous un désert trois fois plus grand par des dévastations telles que les Celtes n'y pouvaient mener paître leurs troupeaux. D'autres villes, quoique plus éloignées des barbares, n'en étaient pas moins dépeuplées.

10. Ayant trouvé la Gaule dans cette situation, je reprends Agrippina [2], ville située sur le Rhin, prise depuis dix mois environ, et ensuite Argentoratum [3], forteresse voisine du pied même des monts Varsèges [4]. Ce fut un glorieux combat, et la renommée en est peut-être arrivée jusqu'à vous [5]. Les dieux firent tomber en mon pouvoir le roi des ennemis, mais je n'enviai point ce succès à Constance. Sans jouir cependant des honneurs du triomphe, j'étais le maître de faire égorger mon prisonnier ou bien de le mener à travers toute la Celtique, de le donner en spectacle aux villes et de me faire une sorte de

[1] Cette circonstance est également mentionnée par Ammien Marcellin, liv. XVI, chap. XII : *Segetibus jam maturis.* — On trouvera dans le même livre le récit de la bataille glorieusement gagnée par Julien.

[2] Cologne.

[3] Strasbourg, ou, selon d'autres, Rhein-Tabern.

[4] Les Vosges.

[5] Voyez dans Ammien Marcellin, liv. XVI, chap. XII, une remarquable description de ce combat, dont Julien parle avec tant de modestie et de convenance.

plaisir des malheurs de Chnodomaire ; personne ne m'en empêchait. Je ne jugeai point à propos cependant de rien faire de semblable, mais je le renvoyai droit à Constance, qui revenait alors de chez les Quades et les Sauromates [1]. Ainsi, tandis que je combattais, Constance avait fait un voyage d'agrément, bien accueilli par les nations qui habitent les rives de l'Ister [2], et ce n'est pas moi, c'est lui qui triomphait. Dans la seconde et la troisième année qui suivent, la Gaule entière est purgée de barbares, la plupart des villes sont relevées, et un grand nombre de vaisseaux tirés de la Bretagne y viennent mouiller. J'appareille avec une flotte de six cents navires, dont trois cents construits par mes soins en moins de dix mois, et j'entre dans les eaux du Rhin : opération difficile vu les incursions des barbares qui habitent les rives. Florentius [3] croyait la chose tellement impossible qu'il avait promis deux mille livres d'argent pour obtenir d'eux le passage, et Constance, instruit du marché, y avait donné les mains. Il m'écrit d'y consentir, à moins que je ne trouve la condition par trop déshonorante. Or, comment ne l'eût-elle pas été, puisqu'elle paraissait l'être à Constance, trop habitué à céder aux caprices des barbares? Je ne leur donne rien ; mais je marche contre eux, et les dieux protecteurs s'étant déclarés pour moi, je soumets les territoires de la nation des Saliens [4], j'expulse les Chamaves [5], je m'empare d'une grande quantité de bœufs, de femmes et d'enfants, enfin j'inspire à tous une si grande terreur et l'appareil de mon invasion est si redoutable, qu'ils m'envoient sur-le-champ des otages et qu'ils assurent des vivres à mes soldats. Il serait trop long d'énumérer et de vous raconter en détail tout ce que j'ai fait durant ces quatre années. En voici le résumé. Quand j'eus le

[1] Les Quades et les Sarmates étaient les plus connus des Scythes d'Europe. Ils habitaient, ou plutôt ils promenaient leurs hordes dans toute l'étendue des régions qui forment aujourd'hui la Russie méridionale et la Pologne.

[2] Le Danube.

[3] Préfet du prétoire et créature de Constance. — Voyez les détails de cette campagne dans Ammien Marcellin, liv. XVII, au commencement.

[4] On suppose que les Saliens ou Franks, ancêtres des Français, sont le même peuple que les Chérusques de Tacite. Cette opinion se fonde sur ce que le nom de Chérusque disparait de l'histoire au moment où celui de Salien y fait sa première apparition.

[5] Les Chamaves étaient une fraction de la nation saxonne, qui avait passé le Rhin dans l'intention de chasser les Saliens du pays des Bataves, et qui s'était établie sur le territoire romain.

titre de César, je traversai trois fois le Rhin, et je ramenai d'au delà de ce fleuve vingt mille prisonniers repris sur les barbares. Deux batailles et un siége me mirent en possession de mille hommes capables de servir et à la fleur de l'âge. J'envoyai à Constance quatre cohortes d'excellents fantassins, trois autres de bons cavaliers et deux légions superbes. Je suis maître en ce moment, grâce aux dieux, de toutes les villes, et j'en pris alors près de quarante.

11. Je prends ici Jupiter, ainsi que tous les dieux protecteurs des villes et des nations, pour témoins de mon dévouement et de ma fidélité envers le prince, à l'égard duquel je me suis montré comme je voudrais qu'un fils se conduisît avec moi. Je lui ai témoigné une déférence telle que pas un des Césars n'en a fait voir aux empereurs qui l'ont précédé. Il ne trouva donc là-dessus aucun reproche à m'adresser, et quand je lui en parlai franchement, il ne sut que forger des prétextes ridicules d'irritation contre moi. Il dit que j'avais fait arrêter Lupicinus [1] et trois autres individus. Mais en supposant que j'eusse fait mourir ces hommes qui m'avaient ouvertement tendu des piéges, il aurait dû, par esprit de conciliation, abandonner le ressentiment que lui eût causé leur supplice. Mais, sans leur faire aucun mal, je les fis enfermer comme des natures turbulentes et séditieuses, dépensant beaucoup pour eux sur les deniers de l'État en laissant leur fortune intacte. Remarquez pourtant comment Constance m'avait dicté la sentence à prononcer contre eux. En effet, l'homme qui m'a voué une haine implacable au sujet de gens qui ne lui sont rien, n'a-t-il pas l'air de rire et de se jouer de la folie qui m'a fait traiter avec tant d'égards [2] le meurtrier de mon père, de mes frères, de mes cousins, et, pour tout dire en un mot, le bourreau de toute notre maison, de toute notre parenté? Jugez encore de la déférence que j'ai eue pour lui depuis que je suis arrivé à l'empire par les lettres que je lui ai adressées [3], et vous comprendrez alors quel je me suis montré envers lui.

12. Convaincu, en effet, que ce serait moi qui récolterais la honte des fautes et les dangers de cette guerre, bien que la

[1] Généralissime de la cavalerie, qui avait succédé à Sévère, mort depuis un an et demi.

[2] Allusion aux panégyriques écrits et prononcés par Julien en l'honneur de Constance.

[3] Voyez l'une de ces lettres dans Ammien Marcellin, liv. XX, chap. VIII.

plupart des opérations dussent être dirigées par d'autres, je le suppliai tout d'abord, puisqu'il avait des desseins sur ma personne et qu'il tenait absolument à me nommer César, de me donner pour officiers des hommes bons et capables. Or, il commença par m'entourer de gens de la pire espèce. Cependant, cédant à l'influence du plus méchant de tous [1], il me donna pour second, mais d'assez mauvaise grâce, l'excellent Salluste, dont la vertu ne tarda pas à lui devenir suspecte. Salluste toutefois ne pouvait pas me suffire, bien que je visse en lui un caractère bien différent, un homme plein de confiance envers celui qui agissait et de défiance pour l'autre [2]. Prenant donc la main droite et touchant les genoux de l'empereur : « Pas un de ces hommes, lui dis-je, n'est ni ne fut jamais dans ma familiarité. Je ne les connais que de réputation, mais, puisque tu l'exiges, je les regarde comme des amis, des intimes, et je les honore comme de vieilles connaissances. Cependant, il n'est pas juste que je m'en rapporte complétement à eux et que je risque leur fortune et la mienne. Que te demandé-je donc? Donne-moi des espèces de lois écrites qui m'indiquent ce que tu me défends et ce que tu m'ordonnes de faire. Il est évident que tu applaudiras à ma docilité et que tu châtieras ma désobéissance, quoique je pense que je ne te désobéirai point. »

13. Quant aux entreprises formées contre moi par Pentadius [3], il est inutile d'en parler. Je lui résistai de toute ma force, et dès lors il devint mon ennemi. Bientôt il se fit adjoindre un autre collègue, puis un second et un troisième, et, à l'aide de deux insignes calomniateurs à ses gages, Paulus et Gaudentius [4], il fait dépouiller Salluste de ses fonctions, parce qu'il était mon ami, et lui fait donner Lucien pour successeur. Peu de temps après, Florentius se déclare mon ennemi à cause de ses rapacités auxquelles je m'étais opposé [5]. Ils persuadent à Constance de me retirer le commandement des armées; et

[1] Marcellus.

[2] Le texte n'est pas très-clair.

[3] On doit croire qu'il y a eu deux individus de ce nom; celui que Julien désigne ici et un autre qu'Ammien Marcellin, liv. XX, chap. VIII, dit avoir été député vers Constance par Julien, élevé à l'empire.

[4] Julien les fit mourir plus tard, tous les deux, par la main du bourreau. — Voyez Ammien Marcellin, liv. XIV, chap. V; liv. XXII, chap. XI.

[5] Voyez plus loin, lettre XVII, et Cf. Ammien Marcellin, liv. XVI, chap. V, et liv. XVII, chap. III.

peut-être déjà la jalousie de mes succès l'y avait-elle décidé. Il écrit des lettres pleines d'invectives contre moi et de menaces contre les Celtes qu'il jure d'anéantir. En même temps il ordonne qu'on fasse sortir de la garde presque toutes les troupes et surtout les plus aguerries. Il charge de cette besogne Lupicinus et Gintonius, auxquels il m'enjoint de ne faire aucune opposition. Mais comment vous dire la manière dont les dieux ont conduit les événements? J'étais résolu, ils en sont témoins, de rejeter loin de moi tout le luxe et l'appareil impérial, et de vivre dans le repos, sans m'occuper des affaires. Pour cela j'attendais l'arrivée de Florentius et de Lupicinus. L'un était à Vienne et l'autre en Bretagne. Sur ces entrefaites, des troubles éclatent parmi les particuliers et parmi les soldats. On adresse dans une ville de mon ressort un libelle anonyme aux Pétulants et aux Celtes : c'était le nom de deux légions. Il y avait nombre de traits contre le prince, et nombre de plaintes au sujet de l'abandon perfide où on laissait les Gaulois. L'auteur du libelle déplorait en même temps l'abaissement où l'on m'avait réduit. Cet écrit colporté met en mouvement tous ceux qui étaient entièrement dévoués à Constance. Ils me pressent avec les plus vives instances de renvoyer les soldats avant que de pareilles diatribes circulent dans les autres rangs. Je n'avais auprès de moi aucun homme qui voulût m'assister. En revanche, Nébridius, Pentadius et Décentius, envoyés spécialement par Constance pour cette mission, me laissent dire qu'il faut attendre Lupicinus et Florentius, mais pas un d'eux ne m'écoute. Ils prétendent tous qu'il faut faire le contraire, si je ne veux point transformer en preuves évidentes les soupçons qui planent déjà sur moi. « Eux absents, ajoutent-ils, on t'attribuera l'affaire; s'ils reviennent, c'est à eux et non pas à toi que Constance l'attribuera, et tu seras accusé. » Enfin ils me persuadent ou plutôt ils me contraignent d'écrire à l'empereur. Car celui-là seul est persuadé à qui l'on permet de ne pas l'être; mais quand on a le droit de contraindre, on n'a pas besoin de persuader. Aussi ceux que l'on contraint ne sont pas des gens persuadés, mais forcés. Ils observaient par quelle route il fallait me conduire, puisqu'il y en avait deux. J'en préférais une, mais ils m'obligent à prendre l'autre, dans la crainte que ma détermination ne fournisse une occasion de trouble aux soldats et ne devienne la cause d'une révolte qui, une fois soulevée, pourrait entraîner une confusion générale.

14. La crainte de ces hommes ne semblait pas tout à fait déraisonnable. Les légions arrivent; je vais au-devant d'elles suivant le plan arrêté par eux, et je leur signifie l'ordre du départ. Elles demeurent un jour entier, sans que je sache rien de ce que les soldats ont résolu de faire. Oui, j'en atteste Jupiter, le Soleil, Mars, Minerve et tous les dieux, que, jusque dans la soirée, il ne me vint aucune ombre de soupçon. Le soir seulement, au coucher du soleil, le bruit m'en arriva. Tout à coup les soldats entourent le palais : ils crient tous ensemble, pendant que je me demande ce que je dois faire, et que je ne m'arrête à aucun parti. Je prenais quelque repos dans une chambre voisine de celle de ma femme, alors vivante; de là, par une embrasure entr'ouverte, je me prosterne devant Jupiter. Au moment où les cris redoublent et que tout est en désordre dans le palais, je demande au dieu un signe de sa volonté. Il me l'accorde sur-le-champ, et m'ordonne d'y obéir et de ne point m'opposer au vœu des soldats [1]. Malgré ces indices, je ne cède qu'à grand'peine; je résiste de toutes mes forces et je ne veux ni du salut ni de la couronne. Mais je ne puis triompher de la multitude, tandis que, d'un autre côté, la volonté des dieux excite les soldats et fléchit mon courage. Vers la troisième heure environ, je ne sais quel soldat m'offre un collier, je le passe autour de mon cou, et je fais mon entrée dans le palais, en soupirant, les dieux le savent, du plus profond de mon cœur. Il fallait bien avoir confiance dans le signe que le dieu m'avait manifesté, mais je rougissais et je regrettais vivement de n'avoir point paru jusqu'au bout fidèle à Constance. Durant la consternation qui règne autour du palais, les amis de Constance, jugeant à propos de saisir l'occasion, ourdissent contre moi de nouvelles trames et distribuent de l'argent aux soldats, dans l'espoir, ou de les séparer de mes intérêts, ou de les amener à se déclarer ouvertement en ma faveur. Un des officiers de la suite de ma femme surprend cette intrigue et me la révèle aussitôt. Quand il voit que je n'en fais aucun cas, il se sent pris d'enthousiasme comme les gens qu'inspirent les dieux, et se met à crier en public, au milieu de la place : « Soldats, étrangers et citoyens, ne trahissez point l'empereur! » A ces mots, le cœur revient aux soldats : tous accourent en armes vers le palais, et là, m'ayant trouvé vivant, ils se livrent à la joie comme des hommes à la vue inespérée d'un ami. Ils m'en-

[1] Cf. Ammien Marcellin, liv. XX, chap. v, à la fin.

tourent de tous côtés, m'embrassent, me portent sur leurs épaules. C'était un spectacle digne d'être vu; il y avait un enthousiasme réel. Cependant la foule qui m'environne me demande les amis de Constance pour les livrer au supplice. Les dieux savent quels combats j'ai livrés pour leur sauver la vie.

15. Et après tout cela, comment me suis-je conduit envers Constance? Jamais, dans les lettres que je lui ai adressées jusqu'à ce jour, je ne me servis du titre que m'ont décerné les dieux : j'ai signé simplement César. Je fis promettre aux soldats, sous la foi du serment, de ne tenter aucune entreprise, dans le cas où il nous laisserait habiter paisiblement la Gaule et ratifierait ce qui venait de se passer. Toutes les légions placées sous mes ordres lui ont envoyé des suppliques pour le conjurer de maintenir la concorde entre nous deux. Et lui, en retour, il ameute contre nous les barbares : il me signale comme leur ennemi; il les paye pour ravager le pays des Gaulois. Il écrit à ceux d'entre eux qui avoisinent l'Italie de se garder des milices qui sortiront de la Gaule. Il réunit sur les frontières gauloises trois cents myriades de médimnes de blé [1], emmagasinés à Brigantia [2]. Il en fait préparer autant du côté des Alpes Cottiennes [3] pour l'expédition qu'il médite contre moi. Ce ne sont point là des mots, mais des faits bien réels; car j'ai saisi les lettres colportées chez les barbares, j'ai fait main basse sur les approvisionnements et intercepté la correspondance de Taurus [4]. Ce n'est pas tout : en ce moment même, il m'écrit comme si je n'étais encore que César [5]. Il m'annonce qu'il n'entrera dans aucune espèce d'accommodement avec moi. Il me députe un certain Épictète, évêque des Gaules [6], pour me garantir la sûreté de ma personne. C'est le ton qu'il affecte dans toutes ses lettres, où il promet de me laisser la vie, sans s'expliquer sur ma dignité. Pour moi, je n'estime ses serments

[1] Il y a dans le texte une erreur évidente de nombre. Dix-huit millions de boisseaux pour nourrir une centaine de mille hommes, c'est un chiffre par trop fabuleux!

[2] Briançon.

[3] Partie occidentale de la chaine des Alpes, du mont Viso au mont Cenis.

[4] Voyez Ammien Marcellin, liv. XXII, chap. III.

[5] Voyez Ammien Marcellin, liv. XX, chap. IX.

[6] Ammien Marcellin ne parle point de cet Épictète, évêque des Gaules. Il y a probablement quelque erreur dans le texte. Constance dépêcha vers Julien son questeur Léonas, homme dont celui-ci honorait le talent et aimait le caractère. Voyez Ammien Marcellin à l'endroit cité.

que comme inscrits, suivant le proverbe, sur la cendre, tant ils sont sincères! Mais je suis résolu à défendre mon honneur non-seulement parce qu'il est légitime et mérité, mais parce qu'il devient nécessaire au salut de mes amis, sans compter que je ne dis rien de la cruauté que Constance exerce sur toute la terre.

16. Voilà ce qui m'a déterminé; voilà ce qui me paraît juste. J'avais d'abord fait hommage de ma soumission aux dieux qui voient et qui entendent toutes choses. Je leur offris ensuite des sacrifices pour le succès de ma cause, et, dès le jour même où je dus haranguer mes soldats avant leur départ pour la présente expédition, je leur fis comprendre qu'il s'agissait moins de ma propre vie que du salut de l'État, de la liberté du genre humain, et surtout de l'existence des Gaulois, que Constance avait deux fois livrés à leurs ennemis. Mais un homme qui n'a pas respecté les tombeaux de ses pères, ne devait guère avoir de vénération pour ceux des étrangers. Quant à moi, j'ai cru qu'il était nécessaire de réduire les nations les plus guerrières et de lever des sommes raisonnables d'or et d'argent, en attendant qu'il lui plaise de se réconcilier avec nous et d'adhérer à l'état actuel des choses. Mais, s'il a dessein de continuer la guerre et de ne rien relâcher de ses anciennes prétentions, je suis prêt à agir contre lui par tous les moyens qu'il pourra plaire aux dieux. Autrement, je me croirais plus déshonoré d'être vaincu par défaut de courage et d'intelligence que par la force des armes. Car s'il doit aujourd'hui son triomphe au nombre de ses soldats, ce ne sera point son ouvrage, mais celui de ses armées. Or, si l'amour de la vie ou la crainte du danger m'eût retenu dans les Gaules, il lui aurait été facile de me fermer toute issue, en enveloppant mes flancs d'une foule de barbares, et en m'opposant en tête la masse de ses troupes. Je devais, ce semble, être réduit à l'extrémité, et subir un affront qui, pour les hommes sensés, est le pire de tous les malheurs.

17. Telles sont, citoyens d'Athènes, les réflexions que je voulais communiquer par écrit à mes frères d'armes et à toutes les cités de la Grèce. Que les dieux, maîtres de l'univers, me continuent jusqu'à la fin l'assistance qu'ils m'ont promise! Puissent-ils aussi faire jouir Athènes de tous les bienfaits qu'il sera en mon pouvoir de répandre sur elle! Puissent-ils lui donner à jamais des empereurs pénétrés de ces maximes et aimant à les pratiquer!

FRAGMENT D'UNE LETTRE A UN PONTIFE[1].

SOMMAIRE.

La vie sacerdotale étant plus auguste que la vie politique, il faut en favoriser la vocation et en tracer les préceptes. — Le prêtre doit avant tout pratiquer la bienfaisance. — Les hommes sont tous égaux, tous issus du même sang. — Examen de la question : si l'espèce humaine est sortie d'un couple isolé ou de groupes réunis. — L'homme est de sa nature un être communicatif : le culte est un moyen essentiel de communication entre les hommes. — Il ne faut pas confondre les idoles avec les divinités qu'elles représentent. — Digression contre les prophètes des Juifs. — L'impossibilité de rétablir leur temple prouve que tout est sujet à la corruption. — Retour au sujet propre de la lettre : respect dû aux prêtres, interprètes des dieux. — Qualités et vertus du prêtre. — Quel doit être son genre d'instruction, et quelles lectures il doit faire. — Pratiques du culte. — Conduite réservée du prêtre. — Magnifique en présence des dieux, il doit être simple dans la vie privée. — Il ne doit fréquenter que de bonnes compagnies. — Les prêtres païens seront respectés quand ils ne se montreront pas inférieurs aux Galiléens.

1. . . . . Cependant, si l'on voit des gens se révolter contre l'empereur, on les punit sur-le-champ, tandis que ceux qui refusent de s'approcher des dieux, sont abandonnés à la tribu des mauvais démons; et alors la plupart de ces athées sont pris d'un délire qui les pousse à la mort, croyant voler au ciel, quand ils auront violemment brisé les liens de leur âme. D'autres ont abandonné les villes pour habiter les déserts, comme si l'homme n'était pas de sa nature un être sociable et fait pour vivre avec ses pareils : livrés à de mauvais démons, ils ont été jetés par eux dans cette misanthropie : un grand nombre se sont chargés d'entraves et de colliers. C'est ainsi que les poursuit sans cesse le malin esprit, sous la puissance duquel se sont placés ces apostats volontaires des dieux éternels et sauveurs. Mais c'en est assez sur ce sujet : revenons au point d'où je m'étais écarté.

2. La pratique de la justice selon les lois civiles est un soin qui regarde évidemment les gouverneurs des cités : de la même manière c'est à vous qu'il convient d'exhorter les autres à ne point transgresser les lois saintes des dieux. Or, la vie sacerdotale étant plus auguste que la vie politique, il faut en favoriser la vocation et en tracer les préceptes. Les gens de bien, je le

[1] Écrit en 363, peu de temps avant l'expédition de Perse. — Cf. les lettres XLIX, à Arsacius, et LXIII, à Théodore. Il y a une grande analogie entre ces trois écrits.

crois, en apprécieront la sagesse, mais je souhaite que tous puissent la goûter, et j'espère en pénétrer les hommes qui ont de la vertu et le zèle du bien. Ils reconnaîtront que mes paroles sont conformes à leurs sentiments. Ce qu'il faut pratiquer avant tout, c'est la bienfaisance. Elle amène à sa suite des biens nombreux et divers, mais le plus excellent, le plus grand de tous, c'est la bienveillance des dieux. Car, de même que des serviteurs qui partagent les amitiés, les soins et les amours de leurs maîtres sont beaucoup plus aimés que leurs compagnons de servitude, ainsi devons-nous croire que la Divinité, dont l'essence est d'aimer les hommes, aime de préférence l'homme bienfaisant. Or, la bienfaisance est diverse dans sa nature et dans ses applications. Ainsi c'en est une de châtier les coupables avec réserve, afin de les rendre meilleurs, comme font les maîtres avec les enfants. C'en est une encore de soulager les hommes dans leurs besoins, comme les dieux nous soulagent dans les nôtres. Voyez tous les biens qu'ils nous prodiguent sur la terre, et que d'aliments de différentes espèces, avec plus de profusion qu'au reste des êtres. Nous naissons tout nus, ils nous couvrent du poil des animaux : ils mettent à notre portée les produits de la terre et des arbres. Et ce n'est pas assez de ces dons spontanés et naturels, de ces peaux de bêtes dont parle Moïse [1], mais voyez que de présents nous a faits Minerve Ouvrière. Quel animal connaît l'usage du vin, de l'huile, à moins que nous ne partagions avec eux ces substances, que nous ne partageons pas toujours avec les hommes? Quel être marin vit de froment? Quel animal terrestre use des produits de la mer? Je ne parle point de l'or, de l'airain et du fer, dont les dieux nous ont enrichis, mais non pas pour que nous leur fassions injure en négligeant les pauvres qui mendient. Il en est, en effet, de mœurs irréprochables, qui n'ont point reçu d'héritage paternel, et qui, ayant trop de grandeur d'âme pour convoiter les richesses, sont demeurés dans la pauvreté. Les mépriser [2], c'est faire injure aux dieux. Car ce n'est pas les dieux qu'il faut accuser de leur pauvreté, mais l'insatiable cupidité des riches, qui permet de calomnier les dieux en donnant aux hommes une fausse idée de la justice divine.

3. Voudrions-nous, en effet, qu'un dieu fît pleuvoir l'or sur

[1] *Genèse*, III, 25.

[2] Je lis περιορῶντες au lieu de ὁρῶντες. Il est impossible que cette phrase ne soit pas la répétition de la pensée exprimée plus haut.

les pauvres, comme jadis sur les Rhodiens [1] ? Mais si cette pluie tombait, aussitôt nous enverrions tous les gens de notre maison tendre des vases de toutes parts, et nous écarterions tout le monde pour nous approprier à nous seuls les dons communs des dieux. Toutefois il pourrait sembler étrange de demander une faveur qui n'est point dans la nature des choses, qui même est tout à fait inutile, tandis que nous ne faisons point ce qui est à notre portée. Car enfin qui s'est jamais appauvri en donnant à son prochain? Pour ma part, ayant souvent fait largesse aux indigents, j'en ai toujours été payé avec usure, quoique je sois mauvais financier, et jamais je ne me suis repenti de ma libéralité. Je ne parle pas du temps présent. Il ne serait pas raisonnable de comparer les largesses d'un particulier avec la munificence impériale. Mais, lorsque je n'étais encore que simple particulier, j'ai fait souvent cette heureuse expérience. Quand j'ai recouvré intégralement l'héritage de mon aïeule, que la violence m'avait ravi, je venais, avec mes faibles ressources, de secourir des gens dans le besoin et de partager avec eux. Il faut donc donner de son avoir à tous les hommes, mais plus largement aux gens de bien : il faut pourvoir aux nécessités urgentes de ceux qui sont dans la pauvreté et dans la détresse. Je dis, en outre, dussé-je être taxé de paradoxe, que ce serait un acte saint d'accorder, même à des ennemis, le vêtement et la nourriture. Car c'est à l'homme que nous donnons, et non au caractère. Je pense donc que notre sollicitude doit s'étendre jusque sur les malfaiteurs enfermés dans les cachots. En cela l'humanité n'interrompt point le cours de la justice. Ce serait aussi bien abuser de la force, quand, sur un grand nombre de détenus, les uns doivent être condamnés et les autres légalement absous, de refuser, en vue des innocents, quelque pitié aux coupables, que de se montrer, à cause des coupables, plein de dureté et de rigueur envers les innocents. Plus j'y songe, plus je vois en cela une injustice criante. Nous invoquons Jupiter Hospitalier, et nous sommes plus inhospitaliers que les Scythes! De quel front entrerons-nous dans le temple de ce dieu pour lui offrir un sacrifice, si notre conscience nous reproche d'avoir oublié ce précepte [2] :

> Chaque hôte est envoyé par le maître des dieux,
> Reçois donc sous ton toit l'étranger malheureux.

[1] Voyez Pindare, *Olymp.*, VII, et l'abondant commentaire de L. Dissen.
[2] Ces vers sont composés de plusieurs hémistiches d'Homère.

Donne, et, si ton offrande est légère et bornée,
Que d'un cœur amical elle lui soit donnée.

Comment un serviteur de Jupiter, dieu des amis, voyant son prochain dans la détresse et ne lui donnant pas même une drachme, croira-t-il honorer convenablement le dieu qu'il sert?

4. Chaque fois que mes pensées se tournent de ce côté, je demeure stupéfait de ce que les épithètes données aux dieux depuis le commencement du monde ne sont pour nous que des images peintes, et que, en réalité, nous n'en avons aucun souci. En effet, nous appelons les dieux familiers, nous invoquons Jupiter dieu de la famille; et nous traitons les membres de notre famille comme des étrangers. Et cependant tout homme, bon gré, mal gré, est le parent d'un autre homme. Soit que nous soyons tous issus d'un seul père et d'une seule mère, comme quelques-uns l'ont avancé, ou que les dieux nous aient créés, en même temps que le monde, non pas couple isolé, mais plusieurs hommes et plusieurs femmes à la fois. Car, s'ils ont pu produire un seul homme et une seule femme, ils étaient bien capables de créer plusieurs hommes et plusieurs femmes ensemble : création tout aussi facile l'une que l'autre, et qui expliquerait la diversité des mœurs et des lois. Il y aurait même là une grandeur, une majesté, une puissance plus conforme aux traditions que nous ont transmises sur les dieux leurs plus anciens ministres. Lorsque Jupiter ordonnait le monde, il tomba quelques gouttes de son sang sacré, d'où germa la race humaine; nous sommes donc tous du même sang. Et n'y eût-il eu d'abord qu'un seul homme et une seule femme, tous les autres sont sortis de ces deux premiers. Voilà ce que disent les dieux, et les faits s'accordent avec ce témoignage pour attester que nous sommes tous issus des dieux. Comment les faits prouvent qu'il a existé tout d'abord plusieurs hommes à la fois, nous en traiterons ailleurs avec attention. Il suffit d'observer maintenant que, si la race entière était sortie d'un couple isolé, les lois ne présenteraient pas sans doute cette variété, et que la terre entière n'aurait pas pu se remplir de la lignée d'un seul, lors même que les femmes eussent produit plusieurs petits ensemble, comme les truies. Mais grâce au concours et à l'assentiment des dieux, plusieurs hommes naquirent ensemble, absolument comme un seul, et durent la vie aux dieux générateurs, lesquels multiplièrent les individus en leur communiquant l'âme que, de toute éternité, ils tenaient du Créateur.

5. A ces considérations il convient d'en ajouter une que n'ont point négligée ceux qui ont déjà traité de ce sujet, c'est que l'homme est de sa nature un être communicatif. Et nous qui établissons et réglons ces usages, nous ne serions point communicatifs envers notre prochain? Au contraire, c'est en commençant par de semblables exercices, par de pareilles habitudes que chacun de nous acquerra le respect pour les dieux, la bonté envers les hommes, la chasteté à l'égard du corps, et remplira tous ses devoirs de piété. Il faut aussi nous efforcer de tourner sans cesse notre pensée vers les dieux, d'avoir les yeux dirigés avec vénération du côté de leurs temples, d'entourer leurs images d'honneurs et de cérémonies saintes, comme si nous voyions les dieux toujours présents. Car ces statues, ces autels, cet entretien du feu sacré, et tant d'autres symboles, nos pères nous les ont donnés comme autant de signes de la présence des dieux, non pas pour que nous croyions que les dieux existent, mais pour qu'ils nous servent à les adorer. En effet, comme nous sommes d'une nature corporelle, il a fallu qu'il y eût quelque chose de corporel dans le culte rendu aux dieux. Ainsi, la première race des dieux, bien qu'incorporelle, a été représentée au moyen de statues. Il en est de même de la seconde race des dieux, issue de la première, qui se meut circulairement autour du ciel et à laquelle on ne peut rendre un culte incorporel parce que, de leur nature, ils n'ont besoin de rien. Il a fallu enfin une troisième espèce de statues, celle à laquelle s'adressent les prières qui doivent nous rendre les dieux propices. De même donc que les sujets, en honorant les images des princes, qui n'en ont nullement besoin, s'attirent toutefois leur bienveillance, ainsi les hommes, en vénérant les images des dieux, qui n'ont besoin de rien, méritent que ceux-ci les protégent et les assistent. Toujours est-il que le zèle à faire tout ce qui est possible est la preuve d'un pieux dévouement, et quiconque la fournit est évidemment disposé à de plus grands sacrifices. Mais lorsque, négligeant ce qui est facile, on a l'air de tenter l'impossible, on donne à croire non pas que l'on court après l'un, mais que l'on se dérobe à l'autre. En effet, bien que la Divinité n'ait besoin de rien, ce n'est pas une raison pour ne lui rien offrir. Elle n'a pas besoin non plus de nos louanges. Eh quoi! est-ce une raison pour s'abstenir de la louer? Pas du tout. Il ne convient donc pas davantage de s'abstenir d'un culte en action, établi par les lois, non pas depuis

trois ans ni depuis trois mille ans, mais qui date de tous les siècles chez toutes les nations de la terre.

6. Mais il ne faudrait pas, homme impie, toi dont l'âme est le refuge de la race entière des démons, donner un corps à des êtres qui n'ont ni figure ni forme. Comment ne croirons-nous pas que c'est là du bois et de la pierre façonnés par la main des hommes? O mortel plus dépourvu de sens que ces pierres mêmes, crois-tu donc que nous sommes conduits par le nez, comme tu l'es toi-même par la malice des démons, et que nous prenons pour des dieux ce qui n'est qu'une œuvre de l'art? Quand nous regardons les statues des dieux, nous ne pensons point que c'est de la pierre ou du bois, mais nous ne pensons pas davantage que ce soient des dieux. Ainsi, nous ne disons point que les statues des princes sont du bois, de la pierre ou de l'airain, ni qu'elles sont les princes eux-mêmes, mais seulement leurs images. Or, quiconque aime son prince voit avec plaisir l'image de son prince; qui aime son fils, voit avec plaisir celle de son fils; qui aime son père, celle de son père. De la même manière, quiconque aime les dieux contemple avec joie leurs statues et leurs images, et, saisi d'un saint respect, il pense que les dieux, bien qu'invisibles, ont les yeux sur lui. Si donc l'on se figurait que ces images sont impérissables du moment où elles ont été destinées à représenter une divinité, l'on me paraîtrait tout à fait insensé. Il faudrait pour cela qu'elles n'eussent pas été faites de main d'homme. Autrement l'ouvrage de l'homme le plus sage et le meilleur peut être détruit par un méchant et un ignorant, tandis que les œuvres des dieux mêmes, les images vivantes de leur essence invisible, ces dieux qui roulent au milieu des espaces célestes, demeurent éternelles pendant la durée des siècles. Que notre croyance aux dieux ne soit donc point ébranlée de les voir, de les entendre insulter dans leurs images ou dans leurs temples. Est-ce que la multitude n'a pas fait mourir des hommes vertueux, un Socrate, un Dion [1] et le grand Empédotime [2], dont je ne doute point cependant que les dieux n'aient pris le plus grand soin? Remarquez toutefois que les dieux, sachant bien que ces grands hommes avaient un corps périssable, ont permis qu'ils payassent tribut à la nature, mais qu'ils ont puni dans la suite leurs

[1] Dion de Syracuse. Voyez sa biographie dans Plutarque.

[2] Philosophe et physicien, qui avait écrit un traité sur l'acoustique. Voyez plus loin le Fragment VI.

meurtriers avec autant d'éclat que de nos jours tant d'hommes sacriléges.

7. Qu'on ne nous paye donc point de paroles, qu'on ne trouble point notre foi dans la Providence. Car les prophètes des Juifs, qui invectivent contre nous, nous expliqueront-ils comment leur temple trois fois renversé n'a jamais été rebâti jusqu'ici [1]? Je ne le dis pas pour leur en faire un reproche, moi surtout, qui me suis récemment occupé de le rétablir en l'honneur de la Divinité qu'on y adore; mais je cite cet exemple pour prouver que rien d'humain n'est à l'abri de la corruption, et que les prophètes qui ont débité ces sornettes vivaient en compagnie de vieilles folles. Rien n'empêche, j'en conviens, que ce Dieu ne soit grand, mais il n'a pas de bons prophètes ni de bons interprètes, et cela vient de ce qu'ils n'ont pas donné leur âme à dégrossir par une instruction solide, ni ouvert leurs yeux aveuglés, ni cherché à dissiper les ténèbres de leur intelligence. Ce sont des hommes qui, regardant une grande lumière à travers un brouillard, n'en ont point une vue nette et claire, et qui ne se figurent pas qu'ils voient la lumière pure, mais un feu léger. Les yeux fermés au grand jour, ils s'écrient de toute leur force : « Tremblez, frémissez! Feu! Flamme! Mort! Glaive! Grand sabre! » immense étalage de mots pour exprimer simplement la puissance destructive du feu. Mais il vaut mieux faire voir en son lieu combien ces interprètes des paroles de Dieu sont inférieurs à nos poëtes.

8. Il ne convient pas seulement de vénérer les statues des dieux, mais aussi les temples, les enceintes sacrées et les autels. La raison veut aussi que l'on honore les prêtres, comme ministres et serviteurs des dieux, comme destinés à nous représenter auprès d'eux et à nous attirer leurs bienfaits : car ils offrent des sacrifices et prient pour le salut de tous. Il est donc juste de leur rendre les mêmes honneurs, ou de plus grands encore qu'à ceux qui exercent des fonctions politiques. Or si l'on veut que ceux-ci jouissent d'un honneur égal, vu que, en leur qualité de gardiens des lois, ils exercent une espèce de sacerdoce, il semble qu'on doive traiter les premiers avec plus de bienveillance. Aussi les Grecs ordonnent que le roi accueille respectueusement un prêtre, quoique ennemi [2]. Et nous ne

[1] Voyez sur cet événement, fécond en controverses, La Bléterie, *Vie de Julien*, liv. V, et Voltaire, *Dict. philosoph.* Article JULIEN, sect. Ire, à la fin.

[2] Voyez dans le premier chant de l'*Iliade*, lorsque le prêtre Chrysès vient redemander sa fille au roi Agamemnon.

respecterions pas des amis, qui offrent pour nous des prières et des sacrifices!

9. Maintenant que mon discours m'a conduit à un sujet que je désirais traiter depuis longtemps, il faut que j'explique dès à présent quel doit être le prêtre digne des honneurs dont il s'agit. On ne doit considérer ni juger en lui ce qui est tout à fait personnel. Du moment qu'il porte le nom de prêtre, il a droit à nos respects et à nos hommages. S'il est mauvais, dépouillons-le du sacerdoce, comme indigne, et laissons-le de côté. Mais quand il sacrifie, quand il immole, quand il est près des dieux, regardons-le comme la propriété des immortels, et soyons pénétrés envers lui d'une vénération pieuse. Il serait étrange que, aimant les pierres dont les autels sont formés, parce qu'elles sont consacrées aux dieux et qu'elles ont une forme et une empreinte sacrées, suivant le culte auquel on les destine, nous nous eussions dégagés de tout respect envers l'homme voué aux dieux. Mais, dira-t-on peut-être, il est injuste, il manque à ses divines fonctions. A cela je réponds qu'il faut le convaincre de sa perversité, afin que les dieux ne soient point offensés par la présence d'un méchant. Mais jusqu'à ce qu'il soit convaincu, il doit être traité avec honneur. Car il serait déraisonnable de prendre de là occasion de priver de leurs honneurs non-seulement des coupables, mais des hommes qui en sont dignes. Qu'un pontife soit donc honoré à l'égal d'un magistrat. Tel est, à cet égard, l'oracle du dieu Didyméen [1] :

Quiconque ose insulter, dans sa fougue insensée,
Des ministres du ciel la majesté sacrée,
Et dont le fol orgueil s'attaque à leurs autels,
Ne verra point fleurir ses projets criminels.
Il n'achèvera point tranquillement sa vie,
Celui qui, transporté par une rage impie,
Brave, chétif mortel, la puissance des dieux,
A qui nous adressons notre encens et nos vœux.

Et ailleurs le dieu dit encore :

Contre mes serviteurs leur fureur sacrilége, etc.

en ajoutant qu'ils en seront punis. Le dieu a fait entendre un grand nombre de paroles semblables, par lesquelles il nous

[1] Apollon, ainsi nommé de Didyme, ville du territoire de Milet, fondée, dit-on, par des colons de Delphes. L'oracle d'Apollon Didyméen, connu auparavant sous le nom d'oracle des Branchides, remontait à une époque très-reculée. — Voyez Lucien, *De l'Astrologie*, 23.

avertit d'avoir pour les prêtres le respect et la vénération qu'ils méritent; mais j'en parlerai ailleurs plus longuement. Il me suffit de dire pour le moment que je n'avance rien au hasard, que j'énonce la propre parole du dieu et l'expression de sa volonté. Si donc quelqu'un me juge capable de donner des leçons à cet égard, qu'il s'incline devant le dieu, qu'il lui obéisse et qu'il rende les plus grands honneurs aux prêtres des dieux.

10. Quant à ce que doit être le prêtre lui-même, je vais maintenant essayer de le dire, non pas pour toi (car, si je n'avais su d'avance, et par ton chef hiérarchique et par le témoignage des dieux, que tu remplis dignement les fonctions que tu as choisies, je n'aurais jamais osé te confier une mission aussi sainte); mon intention est que tu sois plus à portée d'enseigner les autres non-seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes, et que tu le fasses avec plus de raison et d'autorité, de manière à ne point paraître agir seul et de ton propre mouvement, mais d'après mon suffrage, puisque, en ma qualité de souverain pontife, je préside à tout ce qui regarde le culte des dieux; et, si je suis peu digne d'un tel honneur, je tâche de le devenir et je demande constamment aux dieux cette faveur. Sache bien aussi que les dieux nous donnent de grandes espérances pour ce qui doit suivre la mort. Or, il faut se fier sans réserve à leurs promesses : ils n'ont pas coutume de mentir, ni sur ce point ni sur l'état de la vie présente. Si les dieux, par leur toute-puissance, maîtrisent, quand il leur plaît, les orages de cette vie, dont ils répriment les désordres et corrigent les excès, comment, au moment où, l'âme immortelle se séparant de ce corps périssable, les deux substances cesseront de se combattre, n'auraient-ils pas le pouvoir de réaliser les espérances qu'ils ont données aux hommes? Sachant donc que les dieux réservent aux prêtres de grandes récompenses, faisons d'eux en toutes choses comme les garants de la parole des dieux, dont leur vie doit être aux yeux de la foule un véritable modèle, et commençons par la piété envers les dieux. Oui, quand nous leur offrons des sacrifices, nous devons les croire là présents : ils nous voient, quoique nous ne puissions les voir, et leurs yeux, plus pénétrants que toute lumière, percent jusqu'aux plus secrètes pensées. Ce langage n'est pas le mien; c'est celui dans lequel le dieu s'est si souvent exprimé. Je me borne à citer un mot de ses

oracles, pour établir deux choses : l'une, que les dieux voient tout ; l'autre, qu'ils se complaisent dans les hommes pieux [1] :

J'étends de toutes parts mes rayons flamboyants,
Et le roc le plus dur cède à mes yeux perçants :
Ils plongent au travers de la mer azurée,
Et les astres brillants au front de l'Empyrée
Reconnaissent ma loi, quand, dans le ciel d'airain,
Ils roulent emportés par la loi du destin.
Jusqu'au fond du Tartare aux immensités sombres,
Mon empire s'étend sur les tribus des ombres.
Quand je vois un mortel au cœur juste et pieux,
Je l'aime comme j'aime et l'Olympe et les dieux.

Si toute âme, et surtout l'âme humaine, est de beaucoup supérieure aux rochers, par son rapprochement et son affinité avec les dieux, il est tout naturel qu'elle soit plus facilement et plus intimement pénétrée par leurs regards. Voyez aussi la bienveillance du dieu, qui dit qu'il est aussi touché de la vertu des hommes pieux que des splendeurs de l'Olympe. Ne retirera-t-il pas nos âmes des ténèbres et du Tartare, si nous le servons avec piété, lui qui connaît ceux qui sont détenus dans les abîmes de l'enfer? Cette œuvre n'est point au-dessus de la puissance des dieux, et il promet aux mortels religieux de les faire passer du Tartare à l'Olympe.

11. Cela étant, il convient surtout à ceux qui pratiquent la piété, de s'approcher des dieux avec un profond respect. Ils ne doivent dire, ils ne doivent entendre rien d'indécent. Un prêtre doit se garder pur non-seulement de toute œuvre honteuse, de tout acte inconvenant, mais de paroles et de propos semblables. Bannissons loin de nous tous les jeux de mots qui alarment la pudeur, tous les entretiens obscènes. Et, pour te dire franchement ma pensée, un prêtre ne doit lire ni Archiloque ni Hipponax, ni aucun des auteurs qui ont écrit comme eux. Qu'il évite dans l'ancienne comédie tout ce qui porte ce même caractère. Mieux vaut la philosophie toute seule ; c'est elle qui nous convient : j'entends celle qui émane des dieux mêmes et qui nous dicte leurs préceptes, celle de Pythagore, de Platon, d'Aristote, de Chrysippe et de Zénon. Car il ne faut pas s'attacher à tous les philosophes, ni suivre les dogmes de tous ; mais chercher auprès d'eux ce qui peut nous conduire à la piété et nous apprendre ce que nous devons savoir des dieux, d'abord qu'ils existent, que leur providence veille aux choses d'ici-bas,

[1] C'est Phébus qui parle.

et qu'ils ne font aucun mal ni aux hommes, ni aux êtres sensibles, par un sentiment d'envie, de jalousie ou de haine, passions qu'on a reproché à nos poëtes de leur avoir prêtées dans leurs écrits. Les prophètes des Juifs, avec leurs déclamations incohérentes, se font admirer des misérables qui se sont attachés à la secte des Galiléens. Mais pour nous qui voyons dans l'histoire le récit des événements vrais qui se sont succédé, nous répudierons toutes les inventions répandues dans les histoires par les écrivains de l'antiquité, toutes les fictions érotiques et les productions du même genre. Comme toute voie ne convient pas aux prêtres, puisqu'ils doivent suivre celle qui leur est tracée, de même toute lecture ne leur convient point. Car les écrits disposent l'âme de manière à y réveiller d'abord les passions, puis à y allumer tout à coup une flamme violente contre laquelle il est bon, je crois, de se prémunir de loin. Fermons tout accès aux dogmes d'Épicure et de Pyrrhon. C'est déjà un bienfait des dieux que la perte de leurs livres, dont la plus grande partie a disparu. Rien n'empêche cependant de les mentionner ici comme exemple et pour préciser l'espèce de lecture dont les prêtres doivent avant tout s'abstenir. Et ce que je dis du discours s'applique à plus forte raison à la pensée. Car il y a une différence, j'en conviens, entre une faute commise par la langue ou par l'esprit, mais c'est justement un motif pour veiller avec plus d'attention à ce que l'esprit ne soit pas complice de la langue.

12. Il faut aussi apprendre des hymnes en l'honneur des dieux. Il en existe un grand nombre de fort beaux composés par les anciens et par les modernes. Tâchons surtout de savoir par cœur ceux que l'on chante dans les temples. La plupart nous ont été donnés par les dieux touchés de nos prières. Quelques-uns ont été faits par des hommes inspirés d'un souffle divin, et qui, d'une âme inaccessible au mal, sont venus rendre hommage aux dieux. Ce sont là de dignes occupations. Joignons-y celle de prier fréquemment les dieux, soit en public, soit en particulier, trois fois le jour, c'est le meilleur, ou du moins, sans y manquer, le matin et le soir. Car un prêtre ne peut décemment passer un jour et une nuit entière sans offrir un sacrifice. L'aurore est le commencement du jour, le crépuscule le commencement de la nuit : il est juste de donner aux dieux les prémices de ces deux intervalles, durant lesquels nous cessons de vaquer à nos fonctions hiéra-

tiques. Quant aux cérémonies que la loi nationale nous prescrit de pratiquer à l'intérieur des temples, il faut les observer, sans y ajouter, sans en retrancher rien : elles sont éternelles comme les dieux, et nous devons imiter leur essence, afin de nous les rendre plus favorables. Si nous étions de purs esprits et que le corps ne nous fît aucun obstacle, il serait facile de fixer aux prêtres un genre de vie unique et particulier. Mais nous ne pouvons nous adresser aux prêtres d'une manière absolue, et notre attention ne peut se porter que sur le prêtre dans l'exercice de ses fonctions [1]. Quelle concession doit-on faire à l'homme revêtu de la prêtrise, quand il est hors des attributions de son état? Il me semble qu'il doit observer jour et nuit une continence parfaite. Chaque nuit, il se purifiera au moyen des lustrations prescrites, et il gardera son poste dans l'intérieur du temple le nombre de jours exigé par la loi. Parmi nous, ce nombre est de trente à Rome : il varie ailleurs. Je crois bon que tous les jours passés dans les temples soient consacrés à la philosophie. Point de visite à la maison ou à l'agora; point de rencontre avec un magistrat, si ce n'est dans l'intérieur des temples, où l'unique devoir du prêtre est de tout surveiller et de tout régler pour le culte divin. Le nombre de jours accompli, il laissera à un autre les soins de son ministère. Rendu à la vie commune, il pourra visiter ses amis et s'asseoir invité à leurs festins, mais pas chez tous, chez les meilleurs seulement. Il peut aussi se rendre à l'agora, mais la raison veut que ce soit rarement; rendre visite au gouverneur et au chef de la province, mais seulement en vue d'être de quelque secours aux indigents. Je pense encore qu'il sied bien aux prêtres d'être magnifiquement vêtus, quand ils exercent leur ministère dans l'intérieur des temples; mais hors de là, leurs vêtements doivent être simples et sans luxe. Car il n'est pas raisonnable que nous dépensions en vaine ostentation et en folles superfluités des richesses qui ne sont destinées qu'à honorer les dieux. Gardons-nous donc de porter un vêtement luxueux et de paraître avec faste sur l'agora, en un mot de toute espèce d'attirail prétentieux. On sait comment les dieux furent charmés de la modestie d'Amphiaraüs [2]. Ils avaient résolu la perte de l'armée entière dont il faisait partie, et il

[1] Le texte n'est pas net.

[2] Voyez Eschyle, *les Sept devant Thèbes*, trad. A. Pierron, et l'étude de M. Patin sur cette tragédie.

savait qu'il devait y périr, cependant ils modifièrent cet arrêt et en adoucirent pour lui la rigueur. Pourquoi? C'est que tous les guerriers qui avaient marché contre Thèbes ayant, avant que leur succès fût décisif, gravé sur leurs boucliers des devises et dressé des trophées, comme pour insulter à la défaite des Cadméens, lui seul, confident des dieux, vint au combat sans aucun signe sur ses armes, si bien que ses ennemis rendirent hommage à sa douceur et à sa modération. Ainsi doivent faire les prêtres, pour se concilier la bienveillance des dieux. Au contraire, nous péchon gravement contre eux, lorsque nous étalons en public des vêtements sacrés et que nous les promenons sous les yeux du peuple pour les faire voir aux hommes comme un objet de curiosité. Qu'arrive-t-il de là? C'est qu'un grand nombre de profanes s'en approchent et souillent ainsi les symboles des dieux. Du reste, revêtir les habits du prêtre, sans vivre hiératiquement, c'est le comble de l'iniquité et du mépris envers les dieux. C'est un point sur lequel je reviendrai plus tard avec attention.

13. Pour le moment continuons de tracer cette sorte d'esquisse. Que pas un prêtre n'assiste à des spectacles obscènes et qu'il n'en introduise point dans sa maison. C'est choquer toute bienséance. S'il avait été possible d'en purger tout à fait nos théâtres et de rendre à Bacchus la pureté de son culte primitif, j'aurais mis tout en œuvre pour y réussir [1]. Mais voyant aujourd'hui que c'est impossible, ou que, même possible, il y a de graves inconvénients, j'ai renoncé tout à fait à ce noble dessein. Je crois toutefois que les prêtres doivent s'en abstenir et abandonner au peuple les obscénités du théâtre. Ainsi que le prêtre n'aille point au théâtre; qu'il n'ait point pour amis des gens de la thymélé [2], ni des conducteurs de char : que ni danseur, ni mime ne frappe à sa porte. Qu'on le laisse entrer pourtant, s'il veut, aux jeux sacrés, pourvu que ce ne soient point de ceux auxquels il est défendu aux femmes non-seulement de concourir, mais même d'assister. Quant aux combats d'animaux, tels qu'ils ont lieu dans les amphithéâtres des villes, est-il besoin de dire qu'ils sont interdits aux prêtres, ainsi qu'à leurs enfants?

14. Peut-être eût-il été bon de faire précéder ce que je viens de dire de quelques détails sur la classe et sur le choix

[1] Sur l'aversion de Julien pour les spectacles, voyez *Misopogon*, 8, 21.
[2] Des acteurs, des histrions.

de ceux qui se destinent au sacerdoce. Il est donc tout naturel que je termine par là mon discours. Je dis que l'on doit choisir dans les villes les hommes les plus vertueux, les plus religieux, les plus humains, pauvres ou riches. Peu importe également qu'ils soient obscurs ou connus. Car celui que sa mansuétude laisse dans l'obscurité ne mérite point par cela même d'être exclu du sacerdoce ; et, fût-il pauvre ou plébéien, du moment qu'il réunit ces deux conditions, aimer les dieux et chérir les hommes, qu'on le fasse prêtre. On jugera de sa piété, si on le voit inculquer à toute sa famille le sentiment des devoirs religieux ; et de son humanité, s'il s'empresse de partager avec les indigents le peu qu'il possède et s'il essaye d'étendre ses bienfaits sur le plus grand nombre possible. Or, c'est une considération grave pour le moment où nous sommes, et l'on peut y trouver un remède aux maux présents. Il est arrivé, en effet, ce me semble, que l'indifférence de nos prêtres pour les indigents a suggéré aux impies Galiléens la pensée de pratiquer la bienfaisance, et ils ont consolidé leur œuvre perverse en se couvrant de ces dehors vertueux. Ils font comme les gens qui trompent les enfants en leur donnant des gâteaux : après deux ou trois tentatives, ils parviennent à s'en faire suivre ; puis, quand ils les ont entraînés loin de leurs maisons, ils les jettent sur un vaisseau, les emmènent et leur font expier un moment de douceur par toute une vie d'amertume. C'est ainsi que les Galiléens commencent par cette hospitalité, cette invitation aux festins qu'ils nomment *Agapes*, mot et fait trop communs chez eux, et entraînent les fidèles vers l'impiété........ [1]

[1] « Le reste du discours aura sans doute été supprimé par les copistes chrétiens, comme trop injurieux à la religion qu'ils professaient. » TOURLET.

LES CÉSARS.

JULIEN, UN AMI [1].

SOMMAIRE.

Les Saturnales autorisant Julien à plaisanter, il va raconter une fable plaisante à son ami. — Romulus, offrant un sacrifice à l'occasion des Saturnales, y invite tous les dieux et aussi les Césars. — Arrivée et réception des convives. — Les dieux se placent au banquet. — Silène s'y assied près de Bacchus. — Les Césars s'y rendent par ordre de succession. — Portrait de chacun d'eux. — Silène leur décoche à tous quelque brocard. — A la fin du repas, Mercure propose de faire jouter les héros pour la préséance. — Hercule demande qu'on admette Alexandre pour lutter avec les Césars. — Alexandre est admis à la joute. — On convient de faire combattre les héros deux à deux. — Proclamation de Mercure. — Discours de César. — Réponse d'Alexandre. — Discours d'Octave. — Discours de Trajan. — Marc-Aurèle prétend n'avoir rien à dire. — Discours de Constantin. — Les Césars attendent que les dieux donnent leur avis; mais les dieux demandent à s'éclairer davantage. — Alexandre, César, Octave, Trajan, Marc-Aurèle et Constantin sont interrogés par les dieux, au milieu des plaisanteries de Silène. — Les dieux vont aux voix, et Marc-Aurèle a la pluralité des suffrages.

1. JULIEN. Puisqu'un dieu [2] nous accorde le droit de plaisanter, vu que ce sont les Saturnales, et que je ne sais rien de risible et de plaisant, je vais m'étudier sérieusement, mon doux ami, à te dire des choses qui ne soient point ridicules.

L'AMI. Eh quoi! César, peut-on être assez épais, assez suranné, pour faire des plaisanteries sérieuses? Moi, je me figurais que le badinage est un délassement de l'esprit, un repos de la gravité.

JULIEN. Et tu as raison; mais pour moi la chose ne va point ainsi. La nature ne m'a fait ni moqueur, ni parodiste, ni railleur. Cependant, puisqu'il faut obéir à la loi du dieu [3], veux-tu que je te raconte, en manière de plaisanterie, une fable où il y aura, je l'espère, beaucoup de choses dignes de ton attention?

L'AMI. Je t'écouterai de tout mon cœur. Je ne suis point de ceux qui dédaignent les fables, surtout celles qui sont instruc-

[1] Peut-être Salluste, préfet des Gaules et ami particulier de Julien.

[2] Saturne. — Cf. Lucien, *Saturnales*, t. II, p. 410 de notre traduction. — Sur les *Saturnales*, voyez Ch. Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, lettre LXXI, t. III, p. 130 et suivantes.

[3] Voyez Lucien, *Cronosolon*, 13, t. II, p. 415 de notre traduction.

tives : j'ai là-dessus les mêmes sentiments que toi et que ton ou plutôt notre Platon, qui a mêlé des fables à de graves sujets [1].

JULIEN. Par Jupiter, tu dis vrai.

L'AMI. De quel genre [2] est ta fable?

JULIEN. Pas du genre antique, comme celles d'Ésope; mais est-ce une fiction inventée par Mercure, car c'est de lui que je la tiens comme je vais te la dire; est-ce la vérité même, est-ce un mélange des deux, fiction et vérité, le fait te le prouvera.

L'AMI. Voilà un préambule qui tient tout ensemble du fabuliste et du rhéteur. Assez comme cela : voyons la chose telle qu'elle est : commence.

2. JULIEN. Écoute : Romulus, offrant un sacrifice pour les Saturnales, invita tous les dieux, et aussi les Césars. Des lits furent préparés pour les immortels tout en haut, au sommet du ciel, dans l'Olympe,

Où l'on dit qu'est des dieux l'immuable séjour [3].

Car on prétend que c'est là qu'auprès d'Hercule est monté Quirinus [4], s'il faut l'appeler par son nom, suivant la tradition divine. Là fut donc préparé le banquet des dieux. Les Césars s'établirent pour dîner sous la Lune [5], dans la région supérieure de l'air, où ils étaient soutenus par la légèreté des corps dont ils étaient revêtus, et par la révolution de cet astre. Quatre lits furent dressés pour recevoir les plus grands dieux [6]. Celui de Saturne était d'une ébène luisante, d'où rayonnait, malgré sa noirceur, une lumière vive et divine, que personne ne pouvait regarder en face. Les yeux fixés sur cette ébène éprouvaient, devant son merveilleux éclat, l'éblouissement que cause le Soleil quand on en regarde trop fixement le disque. Le lit de Jupiter était plus brillant que de l'argent, mais plus blanc que

[1] Notamment à la fin du *Gorgias*. Voyez plus haut, p. 187, 188.

[2] Il y avait plusieurs espèces de fables : ésopiques, milésiennes, égyptiennes et atellanes. Les milésiennes, entre autres, se distinguaient par la grande licence des aventures et des détails. La *Luciade* ou l'*Ane* de Lucien, imité dans l'*Ane d'or* d'Apulée, est une fable milésienne. Voyez notre traduction de Lucien et la traduction d'Apulée par notre maître et ami V. Bétolaud.

[3] Homère, *Odyssée*, VI, 42.

[4] Nom de Romulus divinisé.

[5] C'est le séjour assigné par les platoniciens aux âmes des dieux du second ordre, aux génies et aux démons. — Voyez saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. X, chap. XI.

[6] Saturne et Rhéa, Jupiter et Junon.

de l'or. Était-ce de l'électre [1] ou tout autre métal, Mercure ne put me le dire au juste, quoiqu'il eût consulté les experts. Sur un trône d'or, auprès de chacun de ces dieux, étaient assises la mère et la fille, Junon à côté de Jupiter, Rhéa près de Saturne. Pour leur beauté, Mercure n'en savait que dire : au-dessus de toute parole, l'esprit seul peut la contempler : ni l'oreille ni la bouche ne peuvent la percevoir ou la décrire. Il n'est donc pas d'orateur, pas de louangeur à la grande voix, qui puisse exprimer la grandeur de la beauté répandue sur la face des déesses. Les autres dieux avaient chacun leur trône ou leur lit préparé, suivant leur qualité. Il n'y eut aucune dispute; mais comme le dit fort bien Homère [2], à qui les Muses l'ont sans doute appris, chacun des dieux a son trône, où il garde sa place fixe et inamovible, de sorte que, quand ils se lèvent à l'arrivée du Père, il n'y a ni usurpation ni place enlevée à l'un ou à l'autre : chacun reconnait la sienne. Tous les dieux assis en cercle, Silène [3], épris sans doute du jeune et beau Bacchus, véritable portrait de Jupiter, son père, va s'asseoir auprès de lui, en sa qualité de nourricier et de pédagogue, amusant de ses propos le dieu, porté de sa nature à plaisanter et à rire, puisqu'il est le père des Grâces [4], et ne cessant de lui faire entendre ses brocards et ses joyeux propos.

3. Dès que le banquet des Césars est servi, le premier entrant est Jules César, dont l'humeur ambitieuse veut disputer la monarchie à Jupiter. Silène le regardant : « Prends garde, Jupiter, dit-il, que cet homme-là ne songe, par amour de la domination, à t'enlever ta royauté. Tu vois, il est grand, il est beau [5]; s'il

[1] Composition d'or et d'argent d'un jaune pâle. D'après un scoliaste de Pindare, à chacune des planètes connues des anciens était assigné un métal particulier : à Jupiter, l'électre; à la Lune, l'argent; à Saturne, le plomb; à Mars, le fer; à Mercure, l'étain; à Vénus, l'airain.

[2] *Iliade*, I, 542 et suivants.

[3] Sur ce dieu et ses divers attributs, voyez le *Dict. myth.* de Jacobi. — Cf. Lucien, *Bacchus*, 2; t. II, p. 258 de notre traduction.

[4] Le texte porte Χαριτοδότην, mais peut-être vaudrait-il mieux lire Χαριδότην, qui signifie le père de la Joie ou des Plaisirs.

[5] Pour le portrait de César et celui des empereurs qui vont passer sous nos yeux, on fera bien de recourir à Suétone, *les Douze Césars*, trad. d'Em. Pessonneaux, et à l'ouvrage de J. Zeller, *Les Empereurs romains, caractères et portraits historiques*. Nous croyons être agréable à nos lecteurs en transcrivant ici quelques extraits de la remarquable dissertation de Spon sur l'*Utilité des médailles pour l'étude de la physionomie*. « Jules César avait une physionomie qui répondait parfaitement bien à son tempérament et à ses inclina-

ne me ressemble pas en tout, sa tête au moins est semblable à la mienne [1]. »

4. Pendant que Silène plaisante ainsi, sans que les dieux y fassent grande attention, Octavien [2] se présente, changeant de couleur [3], comme les caméléons, tour à tour pâle, rouge, noir, brun, sombre, et puis après charmant comme Vénus et les Grâces [4]. Il veut avoir des yeux aussi perçants que les rayons du Grand Soleil, afin que personne n'en puisse supporter les regards [5]. « Peste! s'écrie Silène, le changeant animal! Quel mauvais tour va-t-il nous jouer? — Trêve de plaisanterie, lui

tions. Il avait la taille haute, la couleur blanche et les yeux vifs, le tempérament bilieux, avec un peu de flegme. Le nez grand, un peu élevé à l'endroit où il se joint avec le front, les narines un peu retirées en haut et la pointe baissant, font un nez approchant de l'aquilin, qui signifie grand courage, aimant la gloire et la domination. Les yeux vifs et noirs, le front un peu enfoncé au milieu, avec le nez aquilin, montrent qu'il était homme de grands desseins et constant en ses entreprises. La tête bien formée, avec ses deux éminences devant et derrière bien proportionnées, le cou assez long, qui se joint au milieu de la tête, avec les yeux vifs, le front décharné et médiocrement enfoncé au milieu; tout cela joint ensemble le rendait habile aux études et à l'éloquence. Pour ce qui est du visage assez plein que Suétone lui attribue, *ore paulo pleniore*, outre que l'âge et les fatigues le pouvaient avoir amaigri, on peut encore penser que cet auteur entend qu'il avait le visage moyen entre les longs et les ronds, ou entre les grands et les petits, ou qu'il était plutôt charnu que gras. A tout ce que j'ai dit on peut ajouter que le devant de sa tête, qu'il avait chauve, marquait son inclination à l'amour, d'où vient le vaudeville de ses soldats : *Romains, gardez bien vos femmes, nous amenons le galant chauve.....* Pour ce qui est de la clémence qu'on lui attribue, je n'en trouve pas de signe dans son visage, et l'on peut dire qu'elle était en lui plutôt une vertu de choix que de nature, dans le dessein de se procurer l'amitié du peuple romain, comme l'assurait Curion. »

[1] En raison de sa calvitie.

[2] Nous avons conservé à Auguste le nom que lui donnaient les Romains et que reproduisent tous ses biographes. Voici ce qu'en dit Spon : « Auguste, qui avait la taille avantageuse, le visage bien fait, le regard modeste, le nez un peu éminent auprès du front, les cheveux légèrement frisés, avait aussi l'âme bien placée et l'esprit doux. Il était prudent et avait du courage sans ostentation. Ses sourcils, s'unissant sur le nez, marquent, selon quelques physionomistes, de l'inclination à la vertu et une amitié solide. D'autres veulent que ce soit la marque du penchant à l'étude, parce que les sourcils de cette nature dénotent la mélancolie, et il en faut un peu pour l'étude. Aussi ce prince aimait les sciences et écrivait agréablement en prose et en vers. »

[3] Voyez Suétone, *Auguste*, 80.

[4] Cette mobilité de visage, emblème d'hypocrisie et de profonde dissimulation, convient parfaitement au prince qui demandait, en mourant, à sa femme s'il avait bien joué la farce de la vie.

[5] Voyez Suétone, *Auguste*, 79, et Pline, *Hist. nat.*, XI, 37.

dit Apollon ; je vais le mettre aux mains de Zénon, que voici [1], et vous le faire voir pur comme de l'or. Viens ici, Zénon, poursuit-il, et prends soin de mon nourrisson [2]. » Zénon l'entend, murmure à Octavien certains petits préceptes, comme font ceux qui marmottent les enchantements de Zamolxis [3], et rend notre homme sage et prudent.

5. En troisième lieu accourt Tibère [4], la mine grave et fière, l'œil avisé et belliqueux. Mais quand il se tourne vers son siége, on lui voit au dos mille cicatrices, cautérisations, râclures, coups affreux, meurtrissures, et, comme suites de débauche et de brutalité, de la gale et des dartres en manière de brûlures [5]. Alors Silène :

« Cher hôte, je te vois tout autre que d'abord [6], »

dit-il d'un ton plus sérieux que d'ordinaire. Et Bacchus : « D'où te vient donc, petit père, cet air solennel? — Ce vieux satyre [7], reprend Silène, m'a troublé et m'a fait citer, à mon insu, de la poésie homérique. — Oui, mais il va te tirer les oreilles : on dit qu'il a fait cela jadis à je ne sais quel grammairien [8]. — Qu'il aille donc gémir, dit Silène, dans la retraite de son îlot (il voulait dire Caprée) et déchirer la face d'un pauvre pêcheur [9]. » Au milieu de ces plaisanteries, entre un monstre farouche [10].

[1] Zénon ne peut être ici que la personnification de la philosophie stoïcienne. Il y eut cependant à cette époque un savant grec de ce nom. Voyez Suétone, *Tibère*, 56. Quant à l'éducation philosophique d'Auguste, voyez Suétone, *Auguste*, 89.

[2] Voyez Suétone, *Auguste*, 94.

[3] Législateur et demi-dieu des Scythes, auquel on sacrifiait, dit-on, un vieillard tous les ans.

[4] On trouvera dans Tacite et dans Suétone le portrait moral et physique de Tibère, buriné pour la postérité.

[5] D'après les idées platoniciennes de Julien, ces stigmates du corps sont une image des souillures de l'âme.

[6] Homère, *Odyssée*, XVI, 181.

[7] Voyez Suétone, *Tibère*, 45.

[8] Voyez Suétone, *Tibère*, 56. Tibère fit plus que tirer les oreilles au grammairien Séleucus ; il le contraignit à se donner la mort.

[9] Voyez Suétone, *Tibère*, 60.

[10] Caligula. Julien semble avoir éprouvé du dégoût et de l'horreur à prononcer le nom de ce monstre, indigne fils de Germanicus. Les extravagances et les cruautés qu'en raconte Suétone ne peuvent s'expliquer que par de la folie. « Caligula, dit Spon, ce monstre de nature, avait le menton relevé, marque de sa cruauté, et un visage composé, qui n'était qu'une fausse couverture à ses desseins criminels. Il affectait quelquefois, selon Suétone, un regard terrible, pour imprimer de la crainte dans le cœur de ceux qui l'ap-

Tous les dieux détournent les regards. La Justice le livre aux Furies vengeresses, qui le précipitent dans le Tartare. Silène ne trouve rien à en dire.

6. A l'entrée de Claude [1], Silène se met à lui chanter le rôle de Démosthène dans les *Chevaliers* d'Aristophane [2] : c'était pour lui faire sa cour. Puis, regardant Quirinus : « C'est mal à toi, Quirinus, lui dit-il, que d'inviter ton descendant à ce banquet sans ses affranchis Narcisse et Pallas [3]. Allons, envoie-les chercher, s'il te plaît, et sa femme Messaline. Sans eux, il n'est qu'un comparse de tragédie, et, pour mieux dire, un corps sans âme. » Silène parlait encore, quand arrive Néron [4], cithare en main et laurier sur la tête [5]. Silène regardant Apollon : « En voilà un, dit-il, qui t'a pris ton costume! » Alors le seigneur Apollon : « Attends, je vais te le découronner tout de suite, parce qu'il ne m'imite pas en tout, et que dans les choses où il m'imite, c'est un mauvais imitateur. » Il le découronne donc, et le Cocyte l'engloutit.

7. Sur ce point, accourent en foule des gens de toute espèce, les Vindex, les Galba, les Othon, les Vitellius [6]. Alors Silène :

prochaient. Ce qui était un signe d'un peu de folie, marquée d'ailleurs par le cou délié, le front grand, le corps mal proportionné et les jambes minces. »

1 Il faut rapprocher cette entrée de Claude de celle qu'a représentée Sénèque dans son *Apokolokyntose*. « Suétone, dit Spon, remarque que Claude n'était point mal fait. Il est vrai qu'il avait les jambes chancelantes et la tête tremblante. Ces infirmités étaient causées par un poison qu'on lui avait donné dans sa jeunesse, qui l'avait rendu simple, sans mémoire, et timide au point qu'il se laissait gouverner par ses affranchis. Le cou gras et les lèvres toujours humectées de salive, que quelques-uns ont cru avoir remarquées dans ses médailles aussi bien que dans les historiens, avec les autres signes de faiblesse de corps, marquaient la faiblesse de son esprit. »

2 Voyez la première scène des *Chevaliers*, dans la traduction d'Artaud.

3 Ces deux affranchis de Claude sont condamnés à l'immortalité par Tacite et par Racine.

4 « Les inclinations de Néron étaient naturellement peintes sur son visage : il avait les yeux petits et couverts de graisse, le gosier et le menton joints ensemble, le cou gras, le ventre gros, les jambes minces. Le tout ensemble le faisait parfaitement ressembler à un pourceau, qu'il n'imitait pas mal par ses infâmes plaisirs. Il avait aussi le menton un peu relevé, qui était, comme j'ai dit, un indice de cruauté. Ses cheveux blonds, ses jambes menues et son visage plutôt beau que majestueux, le faisaient reconnaître pour un efféminé. On le voit souvent dans les médailles représenté en Apollon. A la rigueur, il n'était pas mal fait de visage, mais il ne pouvait pas néanmoins passer pour fort beau. » SPON.

5 Voyez Suétone, *Néron*, 25. — Cf. Juvénal, *Sat.*, VIII, v. 198.

6 Pour toute cette période, il faut lire Tacite, *Histoires*; Suétone, *Galba*,

« Bons dieux, dit-il, où avez-vous trouvé ce peuple de monarques? Nous sommes étouffés par la fumée. Ces animaux-là n'épargnent point les temples [1]. » Jupiter, regardant son frère Sarapis [2] et lui montrant Vespasien [3] : « Renvoie-moi vite d'Égypte, dit-il, ce ladre-là [4], pour éteindre le feu. Quant à ses fils, ordonne à l'aîné [5] de folâtrer avec la Vénus Pandème [6], et mets le jeune [7] au carcan comme le monstre de Sicile [8]. »

Othon, *Vitellius;* Plutarque, *Galba*, *Othon*. — « Galba, dit Spon, avait le visage bien musclé et le front ridé, ce qui marquait un homme robuste et sévère, la tête chauve, et par conséquent il était luxurieux. Ses débauches l'avaient rendu goutteux, et il avait les jointures des pieds et des mains nouées, au point qu'il ne pouvait tenir un livre ni souffrir un soulier. Mais, ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, c'est son nez véritablement aquilin, qui lui donnait l'air de l'aigle, le roi des oiseaux. — Othon avait quelque ressemblance avec Néron : il était pourtant moins chargé de graisse, quoique d'ailleurs il eût les maniements et la délicatesse d'une femme. Il se rasait tous les jours et portait une petite perruque, parce qu'il avait très-peu de cheveux. On remarque distinctement sa perruque dans ses médailles d'or et d'argent, et c'est lui qui en a introduit l'usage en Italie. — Vitellius a la mine d'un débauché, engraissé de la bonne chère, comme Néron. Il ressemblait de visage à un hibou. Son cou gras et court, son visage rubicond et son gros ventre le menaçaient d'apoplexie, si une mort violente n'eût pas avancé la fin de ses jours aussi bien que ses débauches continuelles. »

[1] Allusion à l'incendie du Capitole, raconté par Tacite, *Hist.,* III, 71.

[2] Le Pluton des Égyptiens. Voyez Tacite, *Hist.,* IV, 84.

[3] « Vespasien, dit Spon, avait la taille carrée, le corps ferme et bien musclé, ce qui marquait de la force, et avec cela une grande santé dont il jouit toute sa vie. Les traits du visage, que Suétone a observés en cet empereur, sont très-bien exprimés dans ses médailles, car il avait la mine d'un homme constipé et qui s'efforce. »

[4] Quoique σμικρίνης puisse se traduire par *ladre,* nous ferons observer que Smicrinès est un personnage de comédie dans Ménandre, et que ce mot se retrouve dans le *Misopogon*, 13. Nous y renvoyons le lecteur. Vaillant et assez équitable, Vespasien fut un avare qui chargea ses sujets de rudes impôts. Voyez Suétone, *Vespasien*, 16.

[5] Titus. « Titus, dit Spon, qui avait beaucoup de l'air de son père Vespasien, était un prince bien fait et d'un port majestueux. Il avait le cou charnu, les épaules larges, le visage mâle, la tête ronde et un peu plate par-dessus, et le front carré, qui étaient des indices de force, de constance et de prudence, dont il donna beaucoup de témoignages. »

[6] Allusion aux amours de Titus et de Bérénice, et aux traits d'adultère avec sa belle-sœur. Voyez Suétone, *Titus*, 7.

[7] Domitien. « Domitien, dit Spon, qui fut cruel dans les dernières années de son règne, après avoir été doux dans le commencement, avait la physionomie trompeuse; car il était bien fait et d'une taille avantageuse. Beaucoup de modestie paraissait sur son visage, qui, étant un peu rouge, marquait sa pudeur. Il devint chauve très-jeune, ce qui fut attribué à ses débauches. »

[8] Phalaris, tyran d'Agrigente.

8. Arrive alors un beau vieillard [1], car la beauté brille parfois jusque dans la vieillesse, plein d'affabilité dans son abord et d'équité dans sa conduite. Silène en est ravi et garde le silence. « Eh bien, lui dit Mercure, tu ne nous dis rien sur celui-là? — Si vraiment, par Jupiter, j'ai à vous reprocher votre injustice. Vous donnez quinze années de règne à un monstre sanguinaire, et vous en accordez une à peine à cet empereur. — Trêve à tes reproches, dit Jupiter, je vais faire entrer après celui-ci plusieurs bons princes. » Aussitôt l'on voit entrer Trajan [2], portant sur ses épaules les trophées des Gètes [3] et ceux des Parthes. Silène, en le voyant, dit de manière à être entendu et à ne l'être pas : « Voici le moment pour le seigneur Jupiter de bien garder son Ganymède [4]! »

9. Après Trajan, il vient un homme à la longue barbe [5] et à

[1] Nerva. « Nerva, dit Spon, est représenté dans ses monnaies avec un visage sec et ridé, des yeux enfoncés et le menton pointu... Quoiqu'il eût le nez aquilin, il n'était pourtant pas vaillant. C'était plutôt en lui une marque de grande bonté. Aussi sa physionomie tient-elle plutôt du mouton que de l'aigle. On trouve cependant plusieurs signes d'inclination à la colère dans ses traits et dans l'habitude de tout son corps, entre autres le visage maigre et menu, la tête pointue, la taille haute, le nez crochu, les sourcils voûtés et le menton sec et aigu. En effet, il mourut pour s'être mis un peu trop en colère contre un certain Régulus. »

[2] « Trajan, Espagnol de nation, et le premier empereur étranger qui ait occupé le trône romain, a la tête faite en maillet, plate par-dessus, avec les éminences devant et derrière assez considérables, le front large et le cou charnu, marques infaillibles plutôt d'un homme prudent, vigoureux et ferme dans ses desseins, que d'un esprit vif et brillant... Il avait la tête assez grosse, le cou court, la taille médiocre et un peu matérielle, ce qui semblait le menacer d'apoplexie. Il en eut, en effet, une attaque qui dégénéra en paralysie sur quelques parties de son corps. » SPON.

[3] Spécialement des Daces. Voyez sur cette guerre Pline le Jeune, Ép. IV, liv. VIII.

[4] Allusion peu honorable pour la mémoire de Trajan. Ce n'est pas là ce que dit Pline dans son *Panégyrique*, chap. 20.

[5] Adrien. « Adrien, dit Spon, était un grand homme, bien fait, qui avait la taille dégagée, la tête médiocre, un peu pointue, et les cheveux bouclés, ce qui le rendait propre aux sciences et aux arts libéraux, qu'il aimait passionnément. Il s'attachait entre autres avec soin à la poésie, à l'histoire, aux mathématiques, à la comédie, à la chasse, aux voyages et à l'amour. On peut observer que sa tête avait un peu plus d'éminence derrière que devant, et c'est pour cela qu'il avait la mémoire très-heureuse... Comme il était religieux jusqu'à la superstition, il apporta dans Rome le culte de Sérapis et d'Isis... C'est le premier des empereurs romains qui ait porté de la barbe, et, quand les auteurs ne nous l'auraient pas dit, les médailles nous l'apprendraient. Il prit cette mode pour cacher des poireaux qu'il avait au menton; mais ses

la mine fière, au demeurant ami des Muses, les yeux fréquemment levés vers le ciel [1], et fort occupé de choses interdites au vulgaire. Quand Silène le voit : « Que vous semble, dit-il, de ce sophiste? Cherche-t-il ici son Antinoüs [2]? Qu'on lui dise que le mignon n'est pas là, et qu'on le guérisse de ses folles extravagances. » Arrive alors un homme modéré [3], sinon à l'endroit de Vénus [4], du moins en matière politique. A sa vue, Silène s'écrie : « Fi le vétilleux! C'est un homme à faucher le cumin que ce vieillard-là [5]! »

10. Lorsque arrive le couple fraternel de Vérus et de Lucius [6], Silène fronce le sourcil. Il ne trouve rien à redire, rien à railler, surtout dans Vérus. Cependant il ne laisse point passer

successeurs s'en firent un ornement. » — La Bleterie fait remarquer ici, avec justesse, quelques points de ressemblance entre le portrait d'Adrien et celui de Julien.

[1] Allusion aux goûts astronomiques d'Adrien. Voyez pour plus amples détails sur ce prince, son biographe Spartien, l'un des auteurs de *l'Histoire Auguste*.

[2] Mignon d'Adrien.

[3] « Antonin, surnommé le Pieux ou le Débonnaire, dit Spon, a le visage long, que les physionomistes disent être un signe de bonté et d'amitié. A quoi, si l'on ajoute l'air doux, modeste, majestueux, et la proportion dans les parties de son visage et au reste de son corps, qui était d'une riche taille, on le reconnaitra pour un prince bon, clément, honnête, libéral, sobre et éloquent. » — Antonin a mérité de donner son nom à la période la plus heureuse de l'époque impériale, l'ère des Antonins.

[4] Capitolin, qu'il faut lire pour l'intelligence de l'histoire dont Julien retrace ici quelques faits, nous parle des faiblesses amoureuses d'Antonin, et l'on sait qu'il se montra mari trop complaisant pour la première Faustine.

[5] Locution analogue aux proverbes français, *tondre un œuf*, *couper un liard en quatre*, etc. — Il y a de l'exagération dans ces reproches d'avarice adressés à Antonin.

[6] Les princes que Julien appelle Vérus et Lucius sont : l'un Marcus Aurélius Vérus, fils de Marcus Annius Vérus, et l'autre Lucius Vérus, fils d'Ælius César. Adoptés tous deux par Antonin, ils n'étaient frères que d'adoption. — « Marc-Aurèle, dit Spon, a l'air grave et modeste comme l'affectaient les philosophes, qu'il imita jusqu'à leur longue barbe... C'était un prince clément, sage, prudent, sobre, libéral et doué de mille bonnes qualités, mais valétudinaire à cause de son application aux études. » On peut lire son *éloge* par Thomas, et ce qu'en dit Alexis Pierron dans la *Préface* de sa traduction des œuvres de cet empereur. — « Vérus, dit Spon, qui régnait avec Marc-Aurèle, affectait aussi de paraître philosophe, quoiqu'il n'eût ni l'inclination ni la disposition aux belles-lettres. Son vice et son penchant étaient le vin, les jeux et les plaisirs de l'amour. Ainsi, ce qu'il y a de plus remarquable dans sa physionomie, c'est qu'il ressemble aux portraits que les anciens faisaient des Satyres, qu'ils disaient être extrêmement luxurieux. »

sa coupable faiblesse pour son fils et pour sa femme [1]. Vérus avait regretté celle-ci beaucoup plus que ne le méritait une personne si peu vertueuse [2]; et quant à son fils, il avait mis l'empire à deux doigts de sa perte, en le préférant à son gendre, homme de mérite [3], qui eût bien dirigé l'État et gouverné ce fils beaucoup mieux qu'il ne se gouverna lui-même. Malgré cet examen minutieux, Silène s'incline devant la grandeur de la vertu du père, et laisse le fils tranquille, ne le jugeant pas digne d'un bon mot. Celui-ci [4] tombe par terre, incapable de soutenir le vol et de suivre la trace des héros. Pertinax [5] entre dans la salle du banquet et se plaint de sa fin tragique [6]. La Justice le prenant en pitié : « La joie des coupables ne sera pas longue, lui dit-elle. Mais toi, Pertinax, n'as-tu pas eu tort de te faire complice, au moins par la pensée, des embûches où périt le fils de Marcus [7]? » Après lui vient Sévère, prince chagrin et punisseur [8].

11. « De celui-ci, s'écrie Silène, je ne dirai rien : j'ai peur

[1] Commode et Faustine la Jeune.

[2] « Faustine la Jeune, dit Spon, femme de Marc-Aurèle, abusant de la bonté de son mari, s'abandonna à une vie libertine. Sa physionomie fait assez connaître son penchant. Elle était jolie, avait l'œil fripon, et la mine d'une étourdie dont la tête allait plus vite que les pieds. Elle a même l'air d'un oiseau, et particulièrement de ces oiseaux de chant qui ne s'occupent qu'à voler, chanter et badiner : car cette petite tête, ces petits yeux, ce petit visage avancé et ce cou long, ont assez de rapport avec une linotte ou à quelque autre oiseau de cette nature. »

[3] Claudius Pompéianus, mari de Lucilla, fille de Marc-Aurèle. Elle avait été mariée en premières noces à Lucius Vérus, qui mourut à quarante-deux ans d'une attaque d'apoplexie, suite de ses débauches. Pompéianus fut deux fois consul et refusa deux fois l'empire.

[4] Commode continua les débauches de sa mère et ne rappela aucune des vertus de son père.

[5] « Pertinax, dit Spon, a la physionomie heureuse, la tête belle, le front grand, les cheveux bouclés, la barbe longue et vénérable, l'air majestueux, la taille haute, assez d'embonpoint et le ventre un peu gros, comme on l'apprend par les médailles et par la peinture qu'en fait Capitolin. »

[6] Voyez Capitolin, *Pertinax*, chap. xi.

[7] Commode périt assassiné par sa concubine Marcia, le chambellan Électus, le préfet Lætus et le gladiateur Narcisse.

[8] Julien ne compte point parmi les empereurs Didius Julianus, un de ses ancêtres, dit-on, qui acheta l'empire et qui ne régna que deux mois. Il ne fait pas non plus mention de Clodius Albinus, ni de Pescennius Niger. Quant à Septime Sévère, voici ce qu'en dit Spon : « Sévère était Africain. Il était fier et sévère, ainsi que l'indiquent son front ridé et son menton avancé. »

de son humeur farouche et inexorable. » Mais quand ses deux fils [1] veulent se placer auprès de lui, Minos de loin les en empêche. Cependant, après plus ample informé, il laisse entrer le jeune et envoie l'aîné subir son supplice. Alors Macrin [2], meurtrier fugitif, et le beau garçon d'Émèse [3], sont chassés bien loin de l'enceinte sacrée. Le Syrien Alexandre [4], assis aux derniers rangs, déplorait son infortune [5]. Silène, se moquant de lui : « Pauvre sot, grand niais, qui, à ton âge, ne sus pas disposer de ton avoir, mais qui le confias à ta mère [6], oubliant qu'il vaut mieux donner son bien à ses amis que de thésauriser ! » — « N'importe, dit la Justice, tous les complices de ce meurtre, je les ferai châtier d'importance. » Et on laissa là ce garçon.

12. Gallien entre alors avec son père [7], celui-ci chargé des fers de sa prison, l'autre avec la parure et la molle démarche des femmes. Silène dit au premier :

« Quel est donc ce guerrier, dont le panache blanc [8]
Guide ses compagnons aux champs de la victoire? »

Et à Gallien :

« Couvert d'or et pimpant comme un jeune tendron [9]. »

Jupiter les fait sortir tous deux de la salle du festin. Après eux entre Claude [10] : tous les dieux, en le voyant, admirent sa gran-

[1] Caracalla et Géta. Leur nom propre est Bassien. Caracalla est ainsi nommé du manteau gaulois, dit *caracalle*. « Caracalla, dit Spon, a dans son air je ne sais quoi qui ne plaît point, quoique j'aie de la peine à en trouver le défaut... Il me semble cependant que l'entre-deux des sourcils froncé, les yeux enfoncés et la narine un peu retirée en haut lui font le visage d'un homme pensif, dissimulé et méchant. — Géta n'a rien de mauvais dans la physionomie. »

[2] On trouvera dans Capitolin de longs détails sur ce monstre d'ignominie, qui ne régna que quelques mois.

[3] Bassien Hélagabale ou Héliogabale, fils de Julia Soémis, et qui dut le trône aux intrigues de sa grand'mère Julia Mœsa, sœur de Julia Domna, femme de Septime Sévère.

[4] Alexandre Sévère, prince bien supérieur à ceux qui l'avaient précédé.

[5] Il fut assassiné par Maximin.

[6] Julia Mamméa. Voyez sur son influence, Hérodien, liv. VI.

[7] Valérien, vaincu par Sapor, roi de Perse, qui le traita avec la dernière cruauté.

[8] Euripide, *Phéniciennes*, v. 120.

[9] Imitation d'Aristophane, *Oiseaux*, v. 669.

[10] La Bleterie fait remarquer avec raison que Julien, dans les scènes précédentes, s'écarte de la série chronologique des empereurs, dont il évoque les fantômes. Peut-être y a-t-il quelque lacune dans le texte, ou bien Julien

deur d'âme et accordent l'empire à sa postérité, estimant juste que les descendants d'un prince si patriote soient assis longtemps sur le trône[1]. Ensuite accourt Aurélien, comme échappant à ceux qui le retenaient devant Minos. En effet, on l'avait cité en justice pour des meurtres injustes[2], et il avait eu peine à se soustraire à l'accusation, après une mauvaise défense. Mais le Soleil[3], mon maître, qui lui était venu en aide dans plusieurs rencontres, ne lui fut pas moins favorable cette fois. « L'accusé, dit-il aux dieux, est quitte envers la Justice, ou vous avez oublié l'oracle rendu à Delphes :

On doit souffrir les maux que l'on a fait souffrir. »

13. A Aurélien succède Probus[4], qui avait relevé soixante-dix villes en moins de sept années et fait plusieurs réglements remplis de sagesse. Victime d'un traitement injuste, il avait été vengé par les honneurs des dieux et surtout par la punition de ses meurtriers. Cependant Silène essaye de le railler, quoique la plupart des dieux lui imposent silence. « Mais n'empêchez donc pas, dit-il, qu'il serve d'exemple à ceux qui viendront après lui. Ignorais-tu, Probus, que les médecins mêlent du miel aux remèdes amers qu'ils présentent à boire[5]. Tu étais trop sévère, toujours dur, ne cédant jamais. Tu as subi un traitement injuste, et cependant mérité. On ne peut pas gouverner des chevaux, des bœufs, des mulets, et encore moins des hommes, sans rien donner à leurs inclinations. C'est ainsi que parfois les médecins font de petites concessions aux ma-

a glissé sciemment sur cette période d'anarchie militaire. A partir de Claude II l'Illyrien, Julien revient à la chronologie exacte. Voici d'ailleurs la note de La Bleterie : « Aurélien, vainqueur des Barbares, de Zénobie et de Tétricus, acheva de reconquérir ce que Gallien avait perdu. S'il rendit trop de services à l'État pour être mis au rang des mauvais princes, il fut trop sévère et trop cruel pour être compté parmi les bons. Il naquit dans la Pannonie ou dans la Dacie d'une famille très-obscure. La mère d'Aurélien, prêtresse du Soleil dans son village, inspira sans doute à son fils le zèle qu'il eut toujours pour ce dieu... Tacite, prince vraiment estimable et digne du sénat qui l'avait choisi, devrait avoir sa place au festin des Césars. Néanmoins il n'est pas même nommé. » Notons que Tacite ne régna que six mois, et que son frère Florien, qui lui succéda, n'en régna que deux.

[1] Constance Chlore, Constantin et ses trois fils, et Julien lui-même.

[2] Particulièrement celui de la reine Zénobie et du rhéteur Longin.

[3] La mère d'Aurélien était prêtresse du Soleil, à qui cet empereur fit élever un temple magnifique.

[4] Sur Probus, voyez l'historien Vopiscus, qui en parle avec détails.

[5] Voyez Platon, *Lois*, II, 5. Cf. Lucrèce, *De la nature*, liv. VI, v. 936.

lades, pour les trouver obéissants dans les grandes circonstances. — Qu'est cela, dit Bacchus, petit père? Es-tu devenu philosophe? — Pourquoi pas, mon garçon? repart Silène. Tu es bien devenu philosophe à mon école. Ne sais-tu pas que Socrate, qui me ressemblait [1], a remporté le prix de philosophie sur tous ceux de son temps, s'il faut en croire l'oracle de Delphes, qui ne ment jamais? Laisse-nous donc à nos joyeux propos mêler quelques paroles sérieuses. »

14. Pendant qu'ils dialoguent ainsi, Carus, qui veut entrer au banquet avec ses enfants [2], en est exclu par la Justice, et Dioclétien, amenant avec lui les deux Maximien [3] et mon aïeul Constance [4], se présente en bon ordre. Tous quatre se tiennent par la main, mais ils ne marchent pas de front : ils forment une sorte de chœur autour de Dioclétien, ceux-ci voulant marcher devant lui en guise de doryphores, et lui les en empêchant, pour n'avoir sur eux aucune prérogative. Cependant, se sentant fatigué, il leur donne tout ce qu'il porte sur ses épaules et s'avance d'un pas dégagé [5]. Les dieux, charmés de leur bon accord, les font asseoir à des places d'honneur, sauf Maximien, un débauché s'il en fut, que Silène ne croit pas digne de ses railleries et qu'il n'admet pas au banquet des empereurs. Car, non content de pousser jusqu'à la lubricité le culte de Vénus, c'était un brouillon sans foi, une fausse note dans le tétrachorde [6]. La Justice se hâte de le mettre à la porte. Il s'en va je ne sais où : j'ai oublié de m'en informer auprès de Mercure.

15. Après cet harmonieux tétrachorde, arrive un chœur étrange, aigre et discordant [7]. Aussi la Justice empêche-t-elle deux d'entre eux [8] d'arriver même au vestibule de la salle des héros. Licinius s'était avancé jusqu'à ce vestibule; mais comme il faisait une foule de fausses notes, Minos s'empresse de le

[1] Voyez pour cette ressemblance Xénophon, *Banquet*, chap. v, t. I, p. 219 de notre traduction, et la note extraite de Rabelais.

[2] Carin et Numérien. Voyez Vopiscus pour toute cette période.

[3] L'un des deux était Galère, gendre de Dioclétien.

[4] Constance Chlore.

[5] Allusion à l'abdication de Dioclétien, le 1er mai 305. Voyez, pour toute cette période, Ammien, Gibbon, Lebeau, Milman, Albert de Broglie.

[6] Expression ingénieuse pour désigner la tétrarchie impériale inventée par Dioclétien.

[7] Constantin, Daïa, Maximin II, Maxence et Licinius.

[8] Maxence et Maximin.

chasser. Constantin entre et demeure longtemps assis; puis, après lui, ses enfants [1]. Magnence [2] se voit refuser l'entrée, pour n'avoir jamais fait acte d'homme sage, bien que bon nombre de ses actions ne soient point sans éclat; mais les dieux voyant qu'elles ne partaient point d'une bonne nature, le laissent crier à la porte.

16. Le banquet ainsi disposé, les dieux n'y manquent de rien; car ils ont tout à foison. Mercure était d'avis qu'on fît jouter les héros; Jupiter goûtait cette idée, et Quirinus demandait à plusieurs reprises qu'on fît monter quelqu'un des siens dans le ciel, lorsque Hercule : « Je ne le souffrirai pas, Quirinus, dit-il : car pourquoi n'as-tu pas invité mon Alexandre à ce banquet? Je t'en prie donc, Jupiter, si tu as l'intention de faire venir ici quelqu'un des héros, ordonne qu'on appelle Alexandre. Puisque nous voulons faire jouter les grands hommes, comment nous passer du plus excellent d'entre eux? » Jupiter trouve que le fils d'Alcmène a raison. A l'entrée d'Alexandre dans la salle des héros, ni César, ni aucun autre ne se lève. Mais Alexandre, trouvant vide le siége du fils de Sévère [3], mis à la porte pour son fratricide, y prend séance. Alors Silène raillant Quirinus : « Prends garde que tous ces gens-là ne puissent tenir contre ce Grec seul. — Par Jupiter, répond Quirinus, je crois qu'il y en a plusieurs qui le valent bien. Mes descendants, il est vrai, ont toujours eu pour lui tant d'admiration, que, de tous les capitaines étrangers, c'est le seul qu'ils appellent et qu'ils estiment grand. Mais cela ne veut pas dire qu'ils le croient plus grand que beaucoup d'entre eux, soit amour-propre, soit sentiment équitable de ce qui est. Du reste, nous allons le savoir, en faisant jouter ces héros. » En disant ces mots, Quirinus rougit, et l'on voit bien qu'il craint que ses descendants ne se retirent qu'avec le second prix.

17. Ensuite Jupiter demande aux dieux s'il vaut mieux appeler tous les héros au combat, ou bien suivre l'usage des combats gymniques, où le vainqueur de celui qui a remporté le plus de victoires n'en est pas moins réputé supérieur à ceux avec lesquels il n'a point combattu, mais qui ont été vaincus par le dernier dont il triomphe. Tout le monde trouve que cette épreuve est de beaucoup la plus décisive. Mercure ap-

[1] Constantin II, Constant et Constance, prédécesseur immédiat de Julien.
[2] Voyez Aurélius Victor, chap. 42.
[3] Caracalla, qui s'était donné des airs d'Alexandre.

pelle à haute voix Jules César, puis Octavien après lui, et Trajan en troisième lieu, comme les plus grands guerriers. On fait silence, et le roi Saturne, regardant Jupiter, dit qu'il est surpris de ne voir appelés au défi que des empereurs guerriers et pas un philosophe. « Et cependant, ajoute-t-il, ceux-ci ne me sont pas moins chers. Appelez donc Marc-Aurèle. » On appelle Marc-Aurèle; il arrive d'un air grave, les yeux creusés par le travail, la mine tirée, et cependant son incomparable beauté se rehaussait encore de sa négligence et de son abandon. Il portait une barbe épaisse, des habits simples et modestes : son corps, par suite de l'abstinence, était brillant et diaphane, à mon avis, comme la lumière la plus vive et la plus pure.

18. Quand il est entré dans l'enceinte sacrée, Bacchus dit : « Roi Saturne, et toi, Jupiter, peut-il y avoir chez les dieux quelque chose d'imparfait? » Les dieux répondent que non. « Faisons donc venir aussi, dit-il, quelque ami de la jouissance. » Alors Jupiter : « Mais il n'est pas permis, dit-il, de mettre le pied ici quand on ne nous prend pas pour modèles. — Hé bien donc, repart Bacchus, qu'il vienne jusqu'à la porte; on en décidera ensuite. Appelons, si bon vous semble, un prince ami de la guerre, mais amolli par le plaisir et par la jouissance. Que Constantin vienne jusqu'à la porte! » La chose acceptée, l'on propose la question de régler la forme du combat. Mercure est d'avis que chacun plaide pour soi tour à tour et que les dieux donnent ensuite leur suffrage. Mais Apollon croit que ce moyen ne vaut rien : c'est la vérité seule, et non point l'éloquence, ni la séduction du langage, qui doit fixer le sentiment et la conviction des dieux. Jupiter, qui veut leur être agréable à tous les deux et prolonger la séance : « Rien n'empêche, dit-il, de leur permettre de parler, en leur mesurant une petite clepsydre [1], et puis nous les interrogerons et nous pénétrerons le fond de leur pensée. » Alors Silène d'un ton narquois : « Veille bien, Neptune, à ce que Trajan et Alexandre ne prennent pas l'eau pour du nectar, qu'ils ne l'avalent toute, et ne laissent plus de temps aux autres. » Alors Neptune : « Ce n'est pas mon eau, dit-il, mais c'est ta boisson que ces deux hommes ont aimée. A toi donc de craindre pour tes vignes plutôt qu'à moi pour mes fontaines. » Silène, piqué au vif, ne

[1] Mesure ou horloge d'eau, dont il est souvent question chez les orateurs grecs et latins. Voyez le *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*, par Anthony Rich, trad. et édit. Chéruel, F. Didot, 1859.

souffle plus mot, et donne toute son attention aux jouteurs. Mercure fait la proclamation suivante[1] :

La joute commence;
Le juge est tout prêt,
Et la récompense
Suivra son arrêt.
La troupe immortelle,
Parlant par ma voix,
Ici vous appelle,
Empereurs et rois.
Vous, dont les conquêtes
Ont mis dans les fers
Les plus nobles têtes
De tout l'univers,
Mais dont la prudence
Dirigeait le bras,
La joute commence :
Venez à grands pas!
Accourez ensuite,
Princes généreux,
Dont le vrai mérite
Fut l'art d'être heureux;
Qui d'un bras terrible
Frappiez l'ennemi,
Mais d'un cœur sensible
Traitiez un ami!
Accourez encore,
Amants des plaisirs,
Dont l'œil se colore
Du feu des désirs;
Qui n'avez de joie
Qu'aux brillants festins,
Aux habits de soie,
Aux vapeurs des vins!
Jupiter l'ordonne :
Venez, fiers jouteurs,
Ravir la couronne
Promise aux vainqueurs.

19. Quand Mercure a fini cette proclamation, l'on tire au sort, et le hasard veut que le nom de César sorte le premier. Cette faveur le rend encore plus fier et plus insolent. Aussi Alexandre est-il sur le point de quitter la partie. Mais le grand Hercule lui rend le courage et le retient. Le second tour de parole échoit à Alexandre, et les autres noms suivent dans l'ordre de la chronologie[2]. César commence donc ainsi : « J'ai

[1] Voyez, pour ces sortes de proclamations, Lucien, *Jupiter tragique*, et *Démonax*, vers la fin.

[2] Cf., pour cette mise en scène et pour cette lutte, les *Dialogues des morts*, 12, 13 et 14 de Lucien, t. I, p. 137 et suivantes de notre traduction. — Il faut lire aussi les biographies de Plutarque afférentes aux grands hommes que Julien met aux prises, et le traité du même écrivain intitulé *De la fortune d'Alexandre*. Ces rapprochements ne serviront qu'à faire valoir davantage l'excellence de toute cette partie de l'œuvre de Julien. — Le parallèle d'Alexandre et de César manque dans Plutarque. Les traducteurs du Haillan et Simon Goulard dans les éditions d'Amyot, l'abbé Tallemant, Dacier et Ricard, y ont suppléé tant bien que mal. Il est plus simple, selon nous, de recourir aux chap. 149 et suivants du second livre des *Guerres civiles* d'Appien, où cet écrivain, presque contemporain de Plutarque, semble l'avoir pris pour modèle. On y trouve un parallèle étendu entre Alexandre et César. On trouvera des considérations analogues dans la comparaison que La Fontaine (lettre à monseigneur le prince de Conti, 1684) a faite d'Alexandre, de César et du prince de Condé; mais on lira surtout avec plaisir et profit le chapitre XXXIX du second livre des *Essais* de Montaigne, ayant pour titre : *Des plus excellents hommes*, où les qualités diverses de

» eu le bonheur, Jupiter et vous dieux, de naître, après tant de » grands hommes, dans une cité aussi souveraine que jamais » ville a pu l'être, et à la suite de laquelle toutes les autres » s'estimaient heureuses de tenir le second rang. Quelle ville, » en effet, commençant par trois mille âmes, a porté ses armes, » en moins de six cents années, jusqu'aux extrémités de l'uni- » vers? Quelle nation a fourni des hommes aussi éminents dans » la guerre ou dans la politique, et qui aient montré tant de » respect pour les dieux? Né dans une ville si auguste, si floris- » sante, j'ai surpassé par mes hauts faits non-seulement mes » contemporains, mais les grands hommes de tous les âges. » Quant à mes concitoyens, je suis sûr que pas un ne me dis- » putera le prix. Si Alexandre, que voici, ose le faire, quels » sont donc ceux de ses exploits qu'il prétend opposer aux » miens? La conquête de la Perse? Il n'a donc pas vu les » beaux trophées que m'a permis de dresser la défaite de Pom- » pée? Et quel était le plus habile capitaine, de Pompée ou de » Darius? Qui des deux était suivi de la plus vaillante armée? » Les nations les plus belliqueuses au service de Darius, Pompée » les traînait à sa suite comme des Cariens [1]. Les peuples d'Eu- » rope, que Pompée menait avec lui, avaient maintes fois » repoussé l'Asie, qui leur portait la guerre : c'est-à-dire les » plus braves de tous, des Italiens, des Illyriens et des Celtes. » Et puisque je parle des Celtes, comparerons-nous aux exploits » qu'Alexandre a faits en Gétie la destruction de la nation cel- » tique? Alexandre a passé l'Ister une fois, moi j'ai passé deux » fois le Rhin : et de là mes exploits en Germanie. Alexandre » ne trouva point de résistance, et moi j'ai combattu contre » Arioviste [2]. Le premier des Romains, j'ai osé voguer sur la » mer extérieure. Entreprise déjà sans doute admirable en elle- » même et admirable encore par l'audace de l'exécution; mais » le grand fait pour moi, c'est d'avoir le premier sauté de mon » vaisseau sur le rivage. Je ne parle point des Helvètes ni de la » nation des Ibères, et je ne fais pas mention des Gaules, où » j'ai forcé plus de trois cents villes et défait plus de deux cents

César et d'Alexandre sont appréciées avec l'autorité d'une haute raison. — L'historien Velléius Paterculus a aussi indiqué quelques points de rapprochement ou de différence entre ces deux grands hommes, liv. II, p. 28.

[1] Leur lâcheté était proverbiale.

[2] Voyez les *Commentaires* de César, trad. Louandre, et le *Précis des guerres de César,* par Napoléon; Gosselin, 1836. — Cf. *Hist. des Gaulois,* par Amédée Thierry.

» myriades[1] de combattants. Voilà de grandes actions, mais » voici qui est plus grand encore et qui marque plus d'audace. » Réduit à faire la guerre à mes concitoyens, j'ai vaincu ces » Romains indomptables et invincibles. Si donc on en juge par » le nombre des batailles, j'ai donné trois fois autant de batailles » rangées qu'en attribuent à Alexandre les flatteurs qui ont » grossi ses exploits[2]; si c'est par le nombre des villes prises, » j'ai forcé la plupart non-seulement de celles de l'Asie, mais » encore de l'Europe. Alexandre a traversé l'Égypte en visi- » teur; moi, je l'ai conquise à table et parmi les plaisirs. » Voulez-vous examiner la modération de chacun de nous après » la victoire? J'ai pardonné à mes ennemis, et le traitement » que j'en ai reçu, la Justice divine elle-même s'est chargée de » le venger. Alexandre, loin de faire grâce à ses ennemis, n'a » pas épargné ses amis mêmes. Et tu pourrais encore me dis- » puter le prix? Tu ne me le cèdes pas aussi bien que les » autres? Tu me forces donc de dire que tu as traité les Thé- » bains avec cruauté, et moi avec bonté les Helvètes. Les villes » des Thébains, tu les as réduites en cendres; et moi, j'ai relevé » les villes des Helvètes brûlées par leurs propres citoyens. Et » puis est-ce la même chose de battre dix mille Grecs ou de » soutenir l'effort de quinze myriades[3] de Romains? J'en aurais » encore long à dire et sur mon compte et sur le sien, mais le » temps me manque et je n'ai point préparé mon discours. Je » réclame donc votre indulgence : d'après ce que j'ai dit et ce » que j'ai passé sous silence, faites-vous une opinion impartiale » et juste, et accordez-moi le prix. »

20. Après avoir dit ces mots, César voulait continuer; mais Alexandre, qui avait eu jusque-là grand'peine à se contenir, perd patience, et le trouble de son âme emportée s'exhale ainsi : « Jusques à quand, Jupiter et vous dieux, souffrirai-je » en silence l'audace de ce Romain? Il n'y a pas de fin, vous le » voyez, aux éloges qu'il se donne et aux outrages qu'il me fait. » Il aurait dû, ce me semble, être plus réservé des deux parts. » Car ce sont là deux griefs également insupportables, et ce » qui l'est surtout, c'est d'entendre décrier mes exploits par » celui qui les a imités. Oui, telle est son impudence, qu'il a

[1] Deux millions.

[2] Voyez notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand dans les romans français du douzième siècle*.

[3] Cent cinquante mille.

» osé tourner en ridicule le modèle même de ses hauts faits. Il » fallait, César, te souvenir des larmes que tu répandis en » entendant parler des monuments consacrés à ma gloire [1]. Mais » Pompée t'a depuis enflé le courage, lui, qui, gâté par les » flatteries de ses concitoyens, n'était qu'une nullité. Son » triomphe sur la Libye n'est pas grand'chose [2]; tout le bruit » qu'on en fit vint de la mollesse des conseils [3]. La guerre ser- » vile, où l'on ne combattit pas contre des hommes, mais contre » de vils esclaves, ce sont les Crassus et les Lucius qui l'ont » terminée : Pompée n'a fait qu'y mettre son nom. Lucullus » conquit l'Arménie et les provinces voisines, et Pompée en » triompha [4]. Ensuite la flatterie des Romains lui donna le nom » de Grand, sans qu'il ait été plus grand qu'aucun de ceux qui » le précédèrent. Qu'a-t-il fait de comparable aux exploits de » Marius, des deux Scipion, de Furius [5], le second fondateur de » Rome après Quirinus ici présent? Ceux-ci n'ont pas traité les » actions d'autrui, comme ces constructions élevées aux frais » du public, que des ouvriers fondent et achèvent, pour qu'un » magistrat, qui n'a fait que blanchir le mur, y inscrive son » nom. Architectes et artisans de leur renommée, ils l'ont signée » de leurs noms glorieux [6]. Il n'est donc pas étonnant que tu

[1] Fait bien connu. Voyez spécialement Suétone, *César*, 7, trad. d'Em. Pessonneaux.

[2] Allusion à la défaite de Domitien et d'Iarbas, roi de Numidie.

[3] M. Tullius Decula et Cn. Cornélius Dolabella.

[4] « Fallut-il faire la guerre à Sertorius, on en donna la commission à Pompée. Fallut-il la faire à Mithridate, tout le monde cria Pompée. Eut-on besoin de faire venir des blés à Rome, le peuple croit être perdu si on n'en charge Pompée. Veut-on détruire les pirates, il n'y a que Pompée. Et lorsque César menace d'envahir, le Sénat crie à son tour et n'espère plus qu'en Pompée. » MONTESQUIEU.

[5] Camille. Voyez sa biographie dans Plutarque.

[6] « Voici ce qu'a fait un certain architecte de Cnide. Il avait construit la tour de Pharos, ce rare et merveilleux édifice, du haut duquel un feu éclairait au loin les navigateurs, pour les empêcher d'aller se jeter sur les brisants de la côte difficile et impraticable de Parétonium. Après avoir achevé son ouvrage, il y grava son nom fort avant dans la pierre, et la recouvrit d'un enduit de plâtre sur lequel il écrivit le nom du roi qui régnait alors. Il avait prévu ce qui devait arriver. Au bout de quelques années, le plâtre tombait avec les lettres qu'il portait, et l'on découvrit cette inscription : « SOSTRATE DE CNIDE, FILS DE DEXIPHANE, AUX DIEUX SAUVEURS, POUR CEUX QUI SONT BATTUS DES FLOTS. » Ainsi, cet architecte n'a pas eu en vue le moment présent, le court instant de la vie, mais l'heure actuelle et les années à venir, tant que la tour serait debout et que subsisterait l'œuvre de son talent. » Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire*, 62; t. I, p. 379 de notre traduction.

» aies vaincu Pompée, qui se grattait la tête du doigt [1] et qui » tenait plus du renard que du lion. Aussi, quand il fut trahi de » la Fortune, qui l'avait jusque-là servi, tu triomphas bien vite » de son abandon. Tu ne mis en cela aucune habileté, c'est » tout clair. Réduit à une extrême disette, ce qui est, tu le » sais, la plus grosse faute d'un général, tu livras bataille et tu » fus vaincu [2]. Si donc Pompée, soit folie, soit imprudence, » soit pour n'avoir pas su commander à ses concitoyens, n'a pas » eu l'esprit, quand il fallait tirer la guerre en longueur, de » différer le combat et de pousser sa victoire, il a été vaincu » par ses propres fautes et non par la sagesse de tes plans [3]. » Les Perses, au contraire, avec leurs grands préparatifs et » leurs prudentes mesures [4], n'ont pu résister à ma valeur. Et » comme il ne s'agit pas seulement pour un homme d'élite, » fût-ce un roi, de réussir, mais de réussir par des moyens légi- » times, je suis allé, moi, venger les Grecs des invasions des » Perses, et, quand j'ai fait la guerre aux Grecs, je n'ai pas » voulu ravager la Grèce, mais renverser ceux qui s'opposaient » à mon passage et qui m'empêchaient d'infliger aux Perses un » juste châtiment. Toi, en faisant la guerre aux Germains et » aux Gaulois, tu te préparais à la faire contre ta patrie. Est-il » rien de plus méchant, de plus détestable? Et puisque, en » manière d'insulte, tu as rappelé les dix mille Grecs, je ne » mettrai pas en avant, quoique je le sache, que vous autres » Romains êtes issus de la Grèce et que les Grecs ont habité » jadis la plus grande partie de l'Italie. Une de leurs petites » peuplades, je veux dire les Étoliens, qui habitaient près de » vous et que vous regardiez comme un précieux avantage » d'avoir pour amis et pour alliés, vous leur avez fait ensuite la » guerre, sous je ne sais quels prétextes, et les avez forcés, non » sans péril pour vous, de plier sous vos lois. Si à l'époque de sa » vieillesse, pour ainsi parler, la Grèce, non pas entière, mais » représentée par une petite peuplade, presque inconnue à

[1] Ce mouvement, dont il est souvent question chez les auteurs grecs et latins, était considéré comme un indice de mœurs relâchées.

[2] A Dyrrachium.

[3] Phrase parfaite en grec, où l'opposition est bien indiquée par la consonnance antithétique des mots ὑπὸ τοῖς οἰκείοις ἁμαρτήμασι et ὑπὸ τοῖς σοῖς στρατηγήμασι.

[4] Allusion au plan qu'avait adopté Memnon de Rhodes, mais que la mort l'empêcha de réaliser.

» l'époque où le peuple grec florissait, vous a donné tant de » mal à la réduire, que seriez-vous devenus, si vous aviez eu à » combattre contre les Grecs florissants et unis? Lors de la » descente de Pyrrhus, vous savez quelle peur vous avez eue. » Tu traites de bagatelle la conquête de la Perse et tu te » moques de cet exploit, et voilà qu'un petit coin de pays, situé » au delà du Tigre et occupé par la monarchie des Parthes, » vous tient en guerre depuis plus de trois cents ans! Réponds-» moi, pour quel motif ne l'avez-vous pas soumise? Veux-tu » que je te le dise? Les flèches des Perses vous en ont empê-» chés. Demandes-en des nouvelles à Antoine [1], rompu sous toi » au métier des armes. Pour moi, en moins de dix ans, j'ai » subjugué les Perses et, après eux, les Indiens. Et tu oses me » le disputer, à moi, qui, chef d'armée dès mon enfance, ai fait » de telles actions, que leur souvenir, quoique mal célébré par » de faibles historiens, vivra parmi les hommes comme celui » de Callinicus [2], mon souverain, qui fut l'objet de mon culte » et qui m'a servi de modèle. Rival d'Achille, dont je descends [3], » j'ai admiré et j'ai suivi Hercule, autant du moins qu'un homme » peut marcher sur les traces d'un dieu. Voilà, dieux, tout ce » que j'avais à dire pour ma défense contre cet homme que » j'aurais peut-être mieux fait de mépriser. Si j'ai commis » quelque acte de rigueur, ce n'a jamais été contre des inno-» cents, mais contre des hommes dont j'avais reçu mainte » offense, ou qui ne savaient ni prendre leur temps ni agir » d'une manière convenable. D'ailleurs le Repentir, divinité » sage et salutaire aux coupables, a suivi les fautes que ces » gens-là m'ont fait commettre [4]. Quant aux autres, que l'am-» bition excitait à me haïr ou à m'offenser, je n'ai pas cru com-» mettre d'injustice en les châtiant. »

21. Lorsque Alexandre a fini de parler ainsi, en vrai soldat, le valet de Neptune [5] mesure l'eau à Octavien, mais il en verse fort peu, à cause du peu de temps qui reste, et puis parce qu'il

[1] Voyez, dans sa biographie par Plutarque, le beau récit de sa campagne chez les Parthes. — Antoine avait été le lieutenant de César dans les Gaules, surtout à Pharsale, où il commandait l'aile gauche.

[2] Le *beau vainqueur,* surnom d'Hercule.

[3] Comme appartenant à la famille des Eacides. Voyez le commencement de la biographie d'Alexandre dans Plutarque.

[4] Allusion au meurtre de Clitus.

[5] Protée.

lui en veut de son manque de respect pour son maître [1]. Octavien est trop fin pour ne pas s'en apercevoir; aussi, sans s'arrêter à parler des autres : « Pour moi, Jupiter, et vous dieux, je » ne m'amuserai point à railler et à rabaisser les actions d'autrui. » Mon discours ne roulera que sur les miennes [2]. Jeune, j'ai été » à la tête de ma cité natale, comme ce brave Alexandre. J'ai » mené à bonne fin les guerres de Germanie, comme César, mon » père, ici présent. Engagé ensuite dans les guerres civiles, j'ai » triomphé de l'Égypte à la bataille navale d'Actium. J'ai battu » Brutus et Cassius à Philippes, et la défaite de Sextus Pompée » a couronné mes victoires. Je me suis montré si docile à la » philosophie, que j'ai toléré la franchise d'Athénodore [3], sans me » fâcher, mais avec complaisance, et en respectant cet homme » illustre comme un maître ou plutôt comme un père. Arius » eut mon amitié, mon intime confidence : en un mot la philo» sophie n'a rien à nous reprocher. Quand j'ai vu Rome souvent » mise à deux doigts de sa perte par nos dissensions civiles, je » l'ai si bien gouvernée, grâce à votre faveur, grands dieux, » qu'elle est devenue à l'avenir solide comme le diamant. Loin » de céder à d'ambitieux désirs, je n'ai plus rêvé pour elle la » conquête de l'univers; mais j'ai donné à l'empire ses deux » limites naturelles, l'Ister et l'Euphrate. Vainqueur des Scythes » et des Thraces, je n'ai point usé du temps que vous mesuriez » à mon règne pour faire sortir une guerre d'une autre guerre. » Je l'ai employé à reviser les lois, à réparer les désastres que la » guerre avait causés : conduite aussi sage, à mon sens, que celle » de pas un de mes devanciers, et même, pour le dire en pleine » franchise, supérieure à celle de tous les princes qui ont jamais

[1] Voyez Suétone, *Auguste*, 16.

[2] On peut comparer cette apologie d'Auguste avec son testament, conservé dans le monument d'Ancyre, dont on trouve le texte, jusque-là tronqué, dans les *Historiens d'Auguste* d'E. Egger, et qui a été si heureusement complété par la découverte récente de notre jeune collègue et ami G. Perrot.

[3] Ami d'Auguste et de Tibère. « Athenodorus le philosophe estant fort vieil luy (à Auguste) demanda congé de se pouvoir retirer en sa maison pour sa vieillesse. Il luy donna, mais en luy disant adieu, Athenodorus luy dit : « Quand tu te sentiras courroucé, sire, ne dy ny ne fais rien, que premièrement tu n'ayes récité les vingt et quatre lettres de l'alphabet en toymesme. » Cæsar ayant ouy cest avertissement, le prit par la main et luy dit : « J'ay encore affaire de ta présence, » et le reteint encore tout un an, en luy disant : « Sans peril est le loyer de silence. » Plutarque, *Apophthegmes des Romains*, XX, trad. d'Amyot. — Cf. Molière, *École des femmes*, acte II, scène IV.

» gouverné de grands empires. En effet, les uns sont morts au » milieu de leurs expéditions, lorsqu'ils auraient pu vivre en » paix le reste de leurs jours, au lieu de faire guerre sur guerre, » comme ces chicaneurs qui ne rêvent que procès. Les autres, » bien qu'en guerre, se sont livrés à la débauche [1] et ont sacrifié » non-seulement leur gloire, mais leur vie même à de honteux » plaisirs. Quand je repasse tout cela dans ma pensée, je ne me » crois pas digne du plus mauvais rang. Quoi que, d'ailleurs, il » vous plaise d'ordonner, justes dieux, je suis prêt à l'accepter » sans murmure. »

22. On donne, aussitôt après, à Trajan la liberté de parler. Il avait du talent pour la parole, mais sa paresse l'avait habitué à confier à Sura [2] le soin d'écrire pour lui. Aussi, criant plutôt que parlant, il se met à étaler devant les dieux ses trophées des Gètes et des Parthes, et se plaint que la vieillesse [3] ne lui ait pas laissé le temps d'achever la conquête de la Parthiène. Alors Silène : « Mais dis donc, mauvais plaisant, s'écrie-t-il, tu as régné vingt ans, et Alexandre, que voici, n'en a régné que douze. Pourquoi donc, au lieu d'accuser ta mollesse, t'en prendre à la brièveté du temps? » Piqué au vif par ce brocard, Trajan, qui n'était pas étranger à la rhétorique, mais à qui l'habitude de boire avait émoussé l'esprit, se met à parler de la sorte : « Jupiter et vous dieux, après avoir reçu l'empire, lan- » guissant et presque dissous par la tyrannie qui l'avait long- » temps enchaîné et par les incursions des Gètes, seul j'ai atta- » qué les nations situées au delà du Danube. J'ai détruit les » Gètes, la plus belliqueuse des nations non-seulement par la » force du corps, mais par le courage que lui inspire son vénéré » Zamolxis [4]. Convaincus qu'ils ne meurent point, mais qu'ils » changent de demeure, ils affrontent la mort plus volontiers » qu'ils n'entreprennent un voyage [5]. Cependant je n'ai mis que » cinq ans à cette expédition. De tous les empereurs qui m'ont » précédé, j'ai été estimé le plus clément par mes sujets, et » c'est un fait dont César ici présent, ni aucun autre ne peut me » contester l'évidence. Quant aux Parthes, je n'ai pas cru devoir

[1] Alexandre, Antoine, Trajan, Constantin.

[2] Questeur de Trajan. Voyez Dion dans sa Vie de Trajan, et particulièrement Spartien, *Adrien*, chap. 3.

[3] Il mourut à soixante-quatre ans.

[4] Voyez plus haut, p. 265, note 3.

[5] Cf. Hérodote, liv. IV, chap. 94.

» prendre les armes contre eux, avant qu'ils m'eussent attaqué; » mais, leur attaque faite, ni la vieillesse ne m'a plus arrêté, ni » les lois qui m'exemptaient de la guerre. S'il en est ainsi, ne » dois-je pas, en bonne justice, être honoré par-dessus les » autres? Clément envers mes sujets, redoutable entre tous à » mes ennemis, on m'a toujours vu respecter votre fille, la phi- » losophie. » Ainsi parle Trajan, et les dieux sont d'avis qu'il mérite le prix de la clémence, montrant par là l'estime toute particulière qu'ils font de cette vertu.

23. Au moment où Marc-Aurèle ouvre la bouche, Silène dit tout bas à Bacchus : « Écoutons ce stoïcien; voyons quels paradoxes, quels dogmes étranges il va nous débiter. » Mais lui, regardant Jupiter et les dieux : « Il me semble, Jupiter et vous dieux, dit-il, que je n'ai besoin ni de discours, ni de dispute. Si vous ignoriez mes actions, naturellement je devrais vous en instruire, mais puisque vous les savez, et que rien n'échappe à votre connaissance, accordez-moi le rang qui m'est dû. » Ainsi Marc-Aurèle, si admirable du reste, fit preuve d'une extrême sagesse, pour avoir su, à mon avis,

Parler quand il fallait et se taire à propos [1].

24. Constantin a la parole après lui. Il avait tout d'abord un air décidé à la lutte; mais, réfléchissant aux actions des autres, il trouva que les siennes n'étaient rien du tout. Des deux tyrans qu'il avait tués, à le dire avec franchise, l'un était lâche et mou [2], l'autre accablé par l'âge et par la misère [3], tous les deux objet de la haine des dieux et des hommes. Ses exploits contre les Barbares [4] n'étaient qu'une vraie risée. Il leur avait pour ainsi dire payé tribut, pour songer tranquillement à ses plaisirs. Il se tenait donc loin des dieux, à l'entrée du séjour de la Lune, car il l'aime éperdûment [5], et il ne cessait d'avoir les

[1] Vers attribué à Euripide dans une tragédie perdue.

[2] Maxence.

[3] Licinius : il avait soixante ans.

[4] Les Perses. S'il faut en croire Julien, il faut beaucoup rabattre de la gloire de Constantin; mais la haine de Julien contre le christianisme le rend peut-être aussi injuste contre le premier empereur chrétien, qu'une admiration passionnée a rendu aveugles ses panégyristes.

[5] En qualité de lunatique ou de débauché courant après les aventures nocturnes. La Bleterie suppose que Julien fait allusion au soin unique que prenait son oncle Constantin de sa nouvelle ville, autrefois Byzance, dont la marque distinctive ou l'espèce d'armoirie était de toute ancienneté, comme elle l'est encore aujourd'hui, le croissant.

yeux sur elle, sans se soucier de la victoire. Cependant, comme il fallait dire quelque chose : « Je vaux mieux que tous ces » gens-là, dit-il : que le Macédonien, parce que j'ai eu à com» battre des Romains, des nations germaines ou scythiques, et » non pas des Barbares d'Asie; que César et Octavien, parce » que je n'ai pas, comme eux, fait la guerre à de bons et hon» nêtes citoyens, mais lutté contre de méchants et infâmes » tyrans; quant à Trajan, ces mêmes exploits contre ces tyrans » me placent déjà au-dessus de lui, mais je suis encore sans » conteste son égal, pour avoir recouvré les pays qu'il avait » conquis, si même reconquérir n'est pas plus fort que conqué» rir. Ce Marc-Aurèle, en ne disant rien, nous cède à tous le » premier rang. » « Eh bien mais, dit Silène, ce sont donc jardins d'Adonis que tous les exploits dont tu nous parles, cher Constantin? — Que veux-tu dire, lui répond Constantin, avec tes jardins d'Adonis? — Ceux que les femmes, repart Silène, plantent pour l'amant de Vénus, en mettant certaines herbes dans des pots de terre : ils verdoient un peu de temps, mais ils se fanent tout de suite [1]. » Constantin rougit, en saisissant l'allusion faite à ses exploits.

25. On fait silence, et les parties ont l'air d'attendre à qui le suffrage des dieux va donner le premier rang; mais les dieux croient qu'il faut d'abord mettre en lumière les intentions des héros et ne pas se décider seulement par des actions où la Fortune a une si grande part. Elle était là, criant après tous, à l'exception d'Octavien, le seul qu'elle dit être reconnaissant pour elle. Les dieux décident que Mercure aura encore cette commission. Ils le chargent de commencer avec Alexandre et de lui demander ce qu'il a estimé le plus beau et quel a été son but en faisant et en souffrant tout ce qu'il a fait et souffert. « De tout vaincre, répond Alexandre. — Eh bien, dit Mercure, crois-tu l'avoir atteint? — Oui, » répond Alexandre. Alors Silène, avec un rire malin : « Cependant nos filles t'ont souvent vaincu. » Il voulait dire les vignes, et se moquer d'Alexandre comme ami du vin et porté à l'ivresse. Mais Alexandre, tout plein encore de sophismes péripatéticiens [2] : « Quand je dis tout vaincre, je n'entends pas les êtres inanimés, on ne se bat pas contre eux, mais l'engeance entière des hommes et des bêtes. » Alors

[1] Voyez une jolie description de ces jardins d'un jour dans les *Syracusaines* de Théocrite : c'est la XV[e] idylle, à la fin. — Cf. Athénée, IV, 8.

[2] Trait décoché contre Aristote.

Silène, jouant l'étonné, et d'un ton d'ironie : « Ho! ho! dit-il, les beaux trébuchets dialectiques! Et toi, dans quelle catégorie te places-tu? Parmi les êtres inanimés, ou bien parmi les êtres animés et vivants? — Pas de gros mots, répond Alexandre en colère : la hauteur de mon âme me faisait croire que je serais dieu, si je ne l'étais déjà. — Mais, dit Silène, n'as-tu pas été vaincu souvent par toi-même, en laissant la colère, le chagrin ou toute autre passion triompher de ton esprit et de ton cœur? — Oui, reprend Alexandre; mais se vaincre soi-même ou en être vaincu, c'est une seule et même chose; or, il ne s'agit ici que de victoires remportées sur les autres. — Peste! la belle dialectique, répond Silène, et comme tu réfutes nos sophismes! Mais quand tu fus blessé dans les Indes, que Pencestas [1] te couvrait de son corps et qu'on t'emporta tout râlant hors de la ville, fus-tu vaincu par celui qui t'avait blessé ou bien son vainqueur? — Non-seulement je l'ai vaincu, dit Alexandre, mais j'ai ruiné sa ville de fond en comble. — Pas toi, mon bon, répond Silène, puisque tu étais gisant comme l'Hector d'Homère [2], n'ayant plus qu'un souffle et rendant l'âme. Ce sont les autres qui ont combattu et remporté la victoire. — Mais c'est moi qui les commandais, dit Alexandre. — Et le moyen, dit Silène, de suivre un chef à moitié mort? » Après quoi, il se met à chanter les vers d'Euripide [3].

Grands dieux! quelle injustice a pris cours dans la Grèce,
Quand on dresse un trophée en l'honneur du vainqueur!

Alors Bacchus : « Cesse, petit père, de parler sur ce ton, de peur qu'il ne te fasse ce qu'il a fait à Clitus. » Alexandre rougit, ses yeux sont inondés de larmes, il se tait, et le dialogue finit.

26. Mercure ensuite questionne César : « Et toi, César, dit-il, quel a été le but de ta vie? — D'être le premier de mes concitoyens et de ne vouloir être regardé comme le second de

[1] Voyez Plutarque, *Alexandre*, 63, Arrien, VI, 9, et Quinte-Curce, IX, 5.

[2] Voyez *Iliade*, XIV, 417.

[3] *Andromaque*, v. 693. Voici le passage complet : « PÉLÉE : « Oh! quel mauvais usage règne en Grèce! Lorsqu'une armée érige des trophées sur les ennemis vaincus, on ne regarde pas cette victoire comme l'ouvrage des soldats; mais le général en remporte toute la gloire, lui qui, sans avoir fait plus que les autres avec sa lance, recueille cependant toute la renommée. » *Trad. d'Artaud.* — Ce furent ces vers que Clitus prononça devant Alexandre, et qui causèrent sa mort. Voyez Plutarque, *Alexandre*, 51, et Quinte-Curce, liv. VIII, chap. 1, 29.

personne [1]. — Voilà qui n'est pas clair, dit Mercure. Est-ce en sagesse, en éloquence, en science militaire, en politique? — Il m'eût été fort agréable de primer en tout, mais n'y pouvant pas atteindre, j'ai mis tout en œuvre pour être le plus puissant des Romains. — Mais, dit Silène, as-tu été très-puissant chez eux? — Oui, dit César, puisque j'ai été leur maître. — Soit! dit Silène, mais tu n'as pas su t'en faire aimer, et cela, malgré tes grands airs de clémence, empruntés au drame et à la scène, et tes basses adulations. — Tu crois donc, dit César, que je n'ai pas été aimé du peuple, qui a poursuivi Brutus et Cassius? — Ce n'est pas parce qu'ils t'avaient tué, reprend Silène, puisqu'il les a faits consuls, mais pour l'amour de l'argent, lorsque, après la lecture de ton testament, il s'aperçut qu'il y avait une assez jolie récompense attachée à son indignation [2]. »

27. Ce dialogue terminé, Mercure apostrophe à son tour Octavien : « Et toi, ne nous diras-tu point ce que tu as estimé le plus beau? — De bien régner, répond Octavien. — Et qu'est-ce que bien régner? continue Mercure; dis-le-nous, Auguste, puisque les plus scélérats peuvent en dire autant. Ainsi Denys s'imaginait bien régner, et même Agathocle, encore pire que lui. — Mais vous savez, dieux, répond Auguste, que, en congédiant mon petit-fils, je vous priai de lui accorder l'audace de César, l'adresse de Pompée et ma fortune. » Alors Silène intervenant : « Ce faiseur de poupées, dit-il, nous a donné un tas de dieux vraiment salutaires. — Et pourquoi donc, dit Auguste, me donnes-tu ce nom ridicule? — Est-ce que tu ne nous as pas fabriqué des dieux, dit Silène, comme les faiseurs de poupées fabriquent des nymphes, et, parmi ces dieux, César que voici tout le premier? » Octavien alors baisse les yeux et garde le silence.

28. Ensuite Mercure, regardant Trajan : « Et toi, dit-il, quel était le dessein de ce que tu as fait? — Le même qu'Alexandre, répond-il, mais avec plus de modération. — Aussi, dit Silène, tu as été vaincu par des vices plus bas. En général, il n'a cédé qu'à la colère; toi, à des plaisirs honteux et infâmes. — Va-t'en au séjour des bienheureux [3], dit Bacchus à Silène, tu les

[1] On sait le fameux mot qu'il dit à ses amis en traversant un petit village des Alpes : « J'aimerais mieux être le premier dans cette bicoque que le second à Rome. »

[2] Shakespeare, avec son génie, a reproduit au vif dans son *Jules César* les sentiments de cette foule inconstante et prête à aimer qui la paye.

[3] Formule antique pour dire : Va-t'en au diable!

brocardes tous, et tu les empêches d'ouvrir la bouche pour s'expliquer. Fais trêve à tes sarcasmes, et songe maintenant comment tu pourras empaumer Marc-Aurèle. Il m'a tout l'air, pour parler comme Simonide [1], d'un homme carré par la base et sans reproche. » Alors Mercure regardant Marc-Aurèle : « Et toi, Vérus, dit-il, quel a été pour toi le plus beau but de la vie? » Marc-Aurèle répond doucement et d'un air modeste : « D'imiter les dieux. » Cette réponse parut tout d'abord pleine de noblesse et vraiment excellente. Si bien que Mercure ne voulait pas pousser plus avant, convaincu que Marc-Aurèle continuerait du même ton. Les autres dieux étaient aussi de ce sentiment. Silène seul : « Par Bacchus, dit-il, je ne lâcherai pas comme cela ce sophiste. Pourquoi donc, Vérus, mangeais-tu et buvais-tu, non pas, comme nous, de l'ambroisie et du nectar, mais du pain et du vin? — Ce n'est pas, répond Marc-Aurèle, dans le manger et dans le boire que je pensais imiter les dieux : mais je nourrissais mon corps, dans l'idée, vraie ou fausse, que les vôtres ont besoin d'être nourris de la fumée des sacrifices [2]. D'ailleurs, ce n'est point par ce côté que j'ai eu l'intention de vous imiter, mais dans les fonctions de l'esprit. » Silène, arrêté un moment par cette réponse, comme frappé d'un coup de poing en pleine poitrine : « Peut-être, dit-il, ce que tu dis là ne manque-t-il point de raison; mais dis-moi, qu'était-ce enfin pour toi que d'imiter les dieux? » Alors Marc-Aurèle : « D'avoir besoin de très-peu de chose, dit-il, et de faire du bien au plus grand nombre de gens. — Et toi, dit Silène, n'avais-tu donc besoin de rien? — Moi, non, dit Marc-Aurèle, mais ce corps chétif avait peut-être besoin de quelques petites choses. » Cette réponse suivie, comme les autres, de l'approbation générale, finit par embarrasser Silène, qui s'attaque à la conduite faible et peu sensée de Marc-Aurèle envers son fils et sa femme : il lui reproche d'avoir fait de celle-ci une héroïne, de son fils un empereur. « En cela même encore, dit Marc-Aurèle, j'imitais les dieux. Je croyais à Homère, qui dit à propos de la femme [3].

. . . . Tout homme bon et sage
Aime et soigne l'épouse échue en son partage.

Quant à mon fils, j'ai le propre aveu de Jupiter, qui, fâché

[1] Vers d'un poëme perdu.

[2] Voyez les plaintes de Prométhée dans les *Oiseaux* d'Aristophane, v. 1513 et suivants.

[3] *Iliade*, IX, 341.

contre Mars, lui dit [1] : « Il y a longtemps que je t'aurais foudroyé, si je ne t'aimais, parce que tu es mon fils. » Et puis je ne pouvais prévoir que mon fils devînt si méchant. Si en lui la jeunesse, qui a de grands entraînements vers le bien ou vers le mal, s'est laissé emporter au mal, on ne peut pas dire que j'ai confié l'empire à un mauvais prince; mais celui qui l'a reçu est devenu mauvais. Ainsi, pour ma femme, j'ai suivi l'exemple du divin Achille, et pour mon fils celui du très-grand Jupiter, sans me permettre aucune innovation. En effet, la loi assure aux fils l'héritage des pères, et la volonté de tous les y appelle. Quant aux honneurs rendus à ma femme, je ne suis pas le premier; bien d'autres l'avaient fait avant moi. Peut-être n'a-t-on pas eu raison de commencer, mais priver les siens de ce qu'on fait pour tout le monde, c'est bien près d'une injustice. Mais voilà que, à mon insu, j'ai fait une apologie trop longue pour vous qui savez tout, Jupiter et vous dieux. Pardonnez-moi donc mon indiscrétion. »

29. Ce discours achevé, Mercure interroge Constantin : « Et toi, que te proposais-tu de beau? — D'amasser beaucoup et de beaucoup dépenser pour satisfaire mes désirs et ceux de mes amis. » Silène éclatant de rire : « Très-bien, dit-il, mais en voulant être banquier, tu ne t'es pas aperçu que tu faisais le métier de cuisinier et de coiffeuse? On le voyait bien jadis à ton visage et à ta chevelure; aujourd'hui t'en voilà convaincu par ton langage. » C'est ainsi que Silène le maltraita peut-être avec un peu trop de rudesse.

30. Le silence rétabli, les dieux procèdent au scrutin secret. La pluralité est pour Marc-Aurèle. Cependant Jupiter, après avoir dit quelques mots en particulier à son père, ordonne à Mercure de faire une proclamation. La voici : « Hommes, qui êtes venus à ce combat, nos lois et nos sentences sont telles, que le vainqueur s'en réjouisse et que le vaincu ne s'en plaigne pas. Allez donc, chacun selon votre goût, vivre sous la conduite et sous la tutelle d'un dieu : que chacun de vous choisisse son protecteur et son guide. » Après cette proclamation, Alexandre court auprès d'Hercule, Octavien auprès d'Apollon, et Marc-Aurèle s'attache étroitement à Jupiter et à Saturne. Après avoir longtemps erré et couru de côté et d'autre, César est pris en pitié par le grand Mars et par Vénus, qui l'appellent auprès d'eux. Trajan court vers Alexandre s'asseoir à ses côtés.

[1] Imitation d'Homère, *Iliade*, V, 897.

Constantin, qui ne trouve point chez les dieux de modèle de sa conduite, voit la Mollesse près de lui et va se ranger auprès d'elle. Celle-ci le reçoit tendrement, le serre entre ses bras, le revêt d'étoffes aux brillantes couleurs, l'ajuste au mieux et l'emmène auprès de la Débauche. Il y trouve son fils [1] installé et criant à tout venant : « Corrupteurs, meurtriers, sacriléges, êtres infâmes, venez ici hardiment : je vous rendrai purs à la minute en vous lavant dans cette eau; et quiconque retombera dans les mêmes crimes, je ferai que, en se frappant la poitrine et en se cognant la tête, il redevienne pur comme devant [2]. » Constantin ravi se place donc auprès de la Débauche, et emmène ses fils hors de l'assemblée des dieux. Mais les démons vengeurs de l'athéisme [3] le tourmentent, lui et les siens, pour expier le sang de ses proches [4], jusqu'à ce que Jupiter leur donne un peu de relâche en faveur de Claude et de Constance. « Quant à toi, dit Mercure en s'adressant à moi, je t'ai fait connaître Mithra, ton père [5]. A toi d'observer ses commandements, afin d'avoir en lui, durant ta vie, un port et un refuge assurés, et que, lorsqu'il faudra quitter le monde, tu puisses, avec un doux espoir, prendre ce dieu comme un guide favorable. »

[1] Constance II et non pas Crispus, un des fils de Constantin, et encore moins Christus, le Christ, le Fils par excellence, comme l'ont insinué quelques commentateurs des œuvres de Julien.

[2] Allusion plus que transparente au sacrement du baptême et à celui de la pénitence.

[3] Le christianisme dans les idées de Julien.

[4] Constantin avait fait périr Fausta, sa femme, et Crispus, qu'il avait eu de Minervine. D'autres ajoutent à ces deux meurtres ceux de Bassien et de Licinius, et une liste, malheureusement trop longue, dont on trouvera le détail dans les notes relatives à l'Épître de Julien au peuple d'Athènes.

[5] Mithra ou le Soleil, dieu des Perses, que Julien considérait comme la plus grande divinité de l'hellénisme ou nouveau culte qu'il voulait faire prévaloir contre le christianisme. — Voyez Hammer, *Mémoire académique sur le culte solaire de Mithra*, Caen, 1833.

MISOPOGON[1],

OU

L'ENNEMI DE LA BARBE.

SOMMAIRE.

Un galant homme se venge des sarcasmes en recourant aux armes que lui fournissent les Muses. — Julien pourrait se blâmer ou se louer. — Il aime mieux se blâmer, la tâche est plus facile. — Il tourne en ridicule sa figure, sa tournure et surtout sa barbe. — Sévérité de la vie qu'il mène. — Sa sobriété. — Accident qui lui survient, à cet égard, durant son séjour en Gaule. — Tableau de Lutèce. — Opposition de la vie efféminée des habitants d'Antioche à la vie rigide de Julien. — Reproches qu'il leur adresse pour avoir laissé brûler le temple d'Apollon à Daphné. — Digression épisodique. — Histoire d'Antiochus et de Stratonice. — Témoignage rendu à la piété et à la cordialité hospitalière des Athéniens. — Autres sont les habitants d'Antioche. Julien a commis une grosse faute en s'aventurant chez eux. — Détails sur son éducation et sur son précepteur Mardonius. — Les habitants d'Antioche ne peuvent rien comprendre à cette direction morale. — Laisser-aller de leur vie journalière, et mauvais état de leur police. — Sortie contre le X et contre le K, c'est-à-dire contre le Christ et contre Constance. — Mésaventure plaisante arrivée à Caton. — Impiété des habitants d'Antioche. — Déconvenue de Julien voulant offrir un sacrifice. — Ce qu'il dit au Sénat à ce propos. — Le mieux que puisse faire Julien, c'est de quitter une ville ingrate envers qui la comble de bienfaits. — Détails sur sa conduite, dont on méconnaît la libéralité. — Conclusion.

1. Le poëte Anacréon a fait un grand nombre de chansons élégantes et gracieuses, parce que les Muses l'avaient doué de l'enjouement. Mais Alcée et Archiloque de Paros[2] n'ont pas reçu du ciel le talent de tourner leur muse vers l'agrément et le plaisir. Condamnés tous deux au chagrin, ils se servirent de

[1] Composé dans les derniers mois du séjour de Julien à Antioche, au commencement de l'an 363. — Voyez, outre notre *Étude*, Chateaubriand, *Études histor.*, p. 253, édit. Didot; Albert de Broglie, *l'Église*, etc., 2e partie, t. II, p. 307 et suivantes; A. Desjardins, *l'Empereur Julien*, p. 143; et, pour l'analyse, notre thèse latine, *De ludicris apud veteres laudationibus*, p. 94 et suivantes. On y trouvera de plus quelques indications bibliographiques et quelques rapprochements qui peuvent n'être pas sans intérêt.

[2] Alcée souleva ses concitoyens contre Pittacus, tyran de Lesbos. Dans les courts fragments de ses poésies, on en trouve trois ou quatre qui ont rapport aux combats, notamment un appel aux armes. Voyez Horace, ode XXXI, liv. I, et ode XI, livre II. — Archiloque, grand poëte et grand écrivain, se distingua par son humeur caustique et son caractère vindicatif. Lycambe lui ayant refusé, malgré sa promesse, la main de sa fille Néobule, le poëte s'en vengea par des satires si sanglantes que le père et la fille se pendirent de désespoir.

leur verve pour alléger les maux que leur infligeait la Divinité, et pour se venger par le sarcasme de ceux qui les avaient outragés [1]. Moi, la loi [2] me défend, comme à tout autre, je pense, d'accuser par leur nom des gens que je n'ai point offensés, mais qui veulent, malgré tout, se faire mes ennemis. L'éducation que reçoivent aujourd'hui les hommes libres ne permet pas non plus les chansons à ma muse : l'emploi de cette poésie paraît honteux depuis qu'elle s'est vouée au culte de la richesse injustement acquise. Je ne veux pourtant pas renoncer au secours que m'offrent les Muses. J'ai vu, en effet, les barbares, qui habitent au delà du Rhin, s'égarer dans des airs sauvages, dans des paroles semblables aux cris rauques de certains oiseaux [3], et prendre à ces accents le plus vif plaisir. Il est à croire que les mauvais musiciens, détestables pour l'auditoire, se ravissent eux-mêmes. Cette réflexion m'a donc conduit à me dire à moi-même en toute confiance : « Chantons pour les Muses et pour moi [4]. » Mon chant est en prose : il renferme beaucoup d'injures, et de sanglantes, non pas contre les autres, j'en atteste Jupiter : le pourrais-je? la loi le défend; mais contre le poëte lui-même et contre l'écrivain. Or, aucune loi ne défend de se louer ou de se blâmer soi-même. Me louer, je le voudrais bien, mais je ne le puis; me blâmer, je le puis de mille manières.

2. Et d'abord commençons par le visage. La nature, j'en conviens, ne me l'avait donné ni trop beau, ni agréable, ni séduisant, et moi, par une humeur sauvage et quinteuse, j'y ai ajouté cette énorme barbe, pour punir, ce semble, la nature de ne m'avoir pas fait plus beau. J'y laisse courir les poux, comme des bêtes dans une forêt : je n'ai pas la liberté de manger avidement ni de boire la bouche bien ouverte : il faut, voyez-vous, que je prenne garde d'avaler, à mon insu, des poils avec mon pain. Quant à recevoir ou à donner des baisers, point de nouvelles : car une telle barbe joint à d'autres inconvénients celui de ne pouvoir, en appliquant une partie nette sur une partie

[1] Pittacus, Lycambe et Néobule.

[2] Tabul. VIII, *De delictis*. QVI MALVM CARMEN INCANTASSIT. — MALVM VENENVM. — Voyez Michelet, *Hist. rom.*, t. I, p. 314, édit. 1831, et Egger, *Latin. sermon. reliq.*, p. 96.

[3] Les corbeaux. Voyez Voltaire, *Essai sur les mœurs*, avant-propos.

[4] Sur cette expression proverbiale attribuée au joueur de flûte Antigénidas, voyez Valère Maxime, liv. III, chap. VII, ext. 2, et Cicéron, *Brutus*, chap. 50, 187.

lisse, cueillir d'une lèvre collée à une autre lèvre cette suavité, dont parle un des poëtes, inspirés de Pan et de Calliope, un chantre de Daphnis [1]. Vous dites qu'il en faudrait faire des cordes : j'y consens de bon cœur, si toutefois vous pouvez l'arracher et si sa rudesse ne donne pas trop de mal à vos mains tendres et délicates. Que personne de vous ne se figure que je suis chagriné de vos brocards : j'y prête moi-même le flanc, avec mon menton de bouc, lorsque je pourrais, ce me semble, l'avoir doux et poli comme les jolis garçons et comme toutes les femmes à qui la nature a fait don de l'amabilité. Vous, au contraire, même dans la vieillesse, semblables à vos fils et à vos filles, grâce à la mollesse de votre vie, ou peut-être à cause de la simplicité de vos mœurs, vous épilez soigneusement votre menton, et ne vous montrez vraiment hommes que par le front, et non pas comme moi par les joues. Mais pour moi ce n'est pas assez de cette longue barbe, ma tête aussi n'est pas bien ajustée : il est rare que je me fasse couper les cheveux ou rogner les ongles, et mes doigts sont presque toujours noircis d'encre. Voulez-vous entrer dans les secrets? J'ai la poitrine poilue et velue, comme les lions, rois des animaux, et je ne l'ai jamais rendue lisse, soit bizarrerie, soit petitesse d'esprit. Il en est de même du reste de mon corps ; rien n'en est délicat et doux. Je vous dirais bien s'il s'y trouvait quelque verrue, comme en avait Cimon [2]; mais c'en est assez ; parlons d'autre chose.

3. Non content d'avoir un corps comme celui-là, je me suis fait un genre de vie qui n'est pas gracieux. Je me prive du théâtre, par excès de niaiserie, et n'admets de représentations à la cour, voyez mon indifférence, qu'au premier jour de l'an : encore est-ce un tribut, une redevance qu'un pauvre fermier paye à un maître exigeant ; car alors même, quand j'assiste à

[1] Théocrite, Idylle XII, v. 32.

[2] Ce détail manque dans Plutarque. On ne trouve, dans les hommes illustres dont il écrit la biographie, que Fabius Maximus et l'un des aïeux de Cicéron, qui aient ce petit défaut physique. « Fabius Maximus, celuy dont nous escrivons presentement, fut le quatrième en droite ligne et fut surnommé *Verrucosus*, à cause d'un seing naturel qu'il avoit sur l'une des lèvres comme une petite verrue. — Bien me semble il que premier de celle race, qui fut surnommé Ciceron, fut quelque personnage notable, et que, pour l'amour de luy, ses descendans ne rejetterent point ce surnom, ains furent bien aises de le retenir, encore que plusieurs s'en mocquassent, pour ce que *cicer* en langage latin signifie *poy chiche*, et celuy là avoit au bout du nez comme un poireau ou une verrue, qui sembloit proprement un poy chiche, dont il fut pour cela surnommé Ciceron. »

ces spectacles, j'ai l'air d'un homme qui les proscrit. Je ne tiens pas du tout, moi qu'on appelle le maître souverain de l'univers, à commander, officier subalterne ou stratége, à des mimes et à des cochers [1]. Témoins de ce fait, il y a peu de temps, vous vous récriiez sur ma jeunesse, mon caractère, mes goûts : sans doute il y avait déjà là de la rudesse et une preuve évidente de ma sombre humeur. Eh bien, voici quelque chose de plus étonnant : je déteste toujours les coureurs de l'hippodrome, comme les débiteurs détestent l'agora. J'y vais donc rarement, aux fêtes des dieux, et je n'y passe point toute la journée comme faisaient d'habitude mon cousin, mon oncle et mon frère [2] ; mais lorsque j'ai vu six courses, en homme peu passionné pour ce genre d'exercice, ou, pour mieux dire, sur ma foi, avec répugnance et avec dégoût, je m'empresse de sortir. Voilà pour ma vie extérieure. Et cependant quelle faible partie j'ai énoncée de mes griefs contre vous !

4. Parlons de ma vie privée : des nuits sans sommeil sur une natte, des repas, qui calment à peine l'appétit, donnent au caractère une aigreur, qui ne s'accorde point avec la mollesse des villes. N'allez pas croire toutefois que je vis ainsi pour faire contraste avec vous. Une profonde et sotte erreur m'a instruit dès mon enfance à déclarer la guerre à mon ventre. Je ne lui permets point de se remplir d'aliments. Aussi m'est-il arrivé bien rarement de vomir. Je me rappelle que cela ne m'est arrivé qu'une fois depuis que je suis César : encore n'était-ce point par intempérance, mais par accident. Il faut que je vous fasse ce récit ; il n'a rien d'agréable, mais, par cela même, il me convient mieux. J'étais alors en quartier d'hiver [3] auprès de ma chère Lutèce [4] : les Celtes appellent ainsi la petite ville des Parisii [5] : c'est un îlot jeté sur le fleuve qui l'enveloppe de

[1] Cette phrase n'est pas très-nette dans le texte, mais elle est inintelligible dans les traducteurs.

[2] « Il y en avait ordinairement vingt-quatre. L'empereur Constance, le césar Gallus et le comte Julien les voyaient toutes, mais l'empereur Julien se retirait après la sixième. » LA BLETERIE.

[3] En 358 après J.-C.

[4] Nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'intérêt tout particulier de ce passage. — C'est ici l'occasion de rappeler l'étymologie celtique et vraie du nom de Lutèce, *Lutetia*. *Luh*, rivière, fleuve ; *dac* ou *tec* coupé (fleuve coupé). La position de la cité justifie cette dénomination.

[5] L'ancienne cité. Voyez Dulaure, *Hist. de Paris;* Amédée Thierry, *les Gaules sous l'adm. rom.*, t. III, p. 22, 23, 326 et suivantes; Chateaubriand, *Études histor.*, p. 243, édit. Didot; Bonamy, *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XV,



Page 294

THERMES DE L'EMPEREUR JULIEN.

toutes parts : des ponts de bois y conduisent de deux côtés : le fleuve [1] diminue ou grossit rarement : il est presque toujours au même niveau été comme hiver : l'eau qu'il fournit est très-agréable et très-limpide à voir et à qui veut boire. Comme c'est une île, les habitants sont forcés de puiser leur eau dans le fleuve. L'hiver y est très-doux à cause de la chaleur, dit-on, de l'Océan, dont on n'est pas à plus de neuf cents stades [2], et qui, peut-être, répand jusque-là quelque douce vapeur : or, il paraît que l'eau de mer est plus chaude que l'eau douce [3]. Que ce soit cette cause, ou quelque autre qui m'est inconnue, le fait n'en est pas moins réel : les habitants de ce pays ont de plus tièdes hivers. Il y pousse de bonnes vignes, et quelques-uns se sont ingénié d'avoir des figuiers, en les entourant, pendant l'hiver, comme d'un manteau de paille ou de tout autre objet qui sert à préserver les arbres des injures de l'air. Cette année-là, l'hiver était plus rude que de coutume : le fleuve charriait comme des plaques de marbre. Vous connaissez la pierre de Phrygie [4]. C'est à ces carreaux blancs que ressemblaient les grands glaçons qui roulaient les uns sur les autres : ils étaient sur le point d'établir un passage solide et de jeter un pont sur le courant. Dans cette circonstance, devenu plus dur que jamais, je ne souffris point que l'on chauffât la chambre, où je couchais, à l'aide des fourneaux en usage dans presque toutes les maisons du pays, et bien que j'eusse tout ce qu'il fallait pour me procurer la chaleur du feu. Cela venait, je crois, de ma sauvagerie et d'une inhumanité dont j'étais, on le voit, la première victime. Mais je voulais m'habituer à supporter cette température, que j'aurais dû adoucir par les moyens en mon pouvoir. Cependant l'hiver prenant le dessus et devenant de plus en plus rigoureux, je permets à mes domestiques de chauffer ma chambre, mais, de peur que la chaleur ne fasse sortir l'humidité des murs, je

p. 656 et suivantes; l'*Univers pittoresque*, FRANCE, t. XI, p. 345; Albert de Broglie, *l'Église et l'Empire rom.*, 2e partie, t. II, p. 47 et 48. — Les Thermes où Julien s'établit ne sont autre chose que le palais construit par Constance Chlore. Le souvenir et le nom de Julien y demeurent attachés pour toujours dans l'esprit de la population parisienne. — Cf. *Thèses de critique et poésies*, par B. Julien; Paris, Hachette, 1858, p. 330 et suivantes.

[1] La Seine, *Sequana*, du celtique *Segh-aon*, l'eau sinueuse.

[2] Environ 152 kilomètres.

[3] On trouvera dans Plutarque, *Sertorius*, 8, de curieux détails sur les idées météorologiques des anciens à cet égard.

[4] Ciplin, espèce de marbre blanc légèrement veiné de vert.

recommande d'y porter du feu allumé et quelques charbons ardents. Toutefois ce brasier, si faible qu'il soit, attire des murs une vapeur si intense, que je m'endors, la tête appesantie. Je manque d'être asphyxié : on m'emporte dehors ; les médecins m'engagent à rejeter la nourriture que je venais de prendre ; il n'y en avait pas beaucoup, Dieu merci ; je la rends et je me sens soulagé au point que, après une nuit tranquille, je vaque le lendemain aux affaires qu'il me plaît.

5. Ainsi vivais-je chez les Celtes, comme le *Bourru* de Ménandre [1], me faisant à moi-même la vie dure. La grossièreté des Celtes n'y trouvait rien à redire. Mais une cité florissante, heureuse, peuplée, a bien raison de s'en fâcher, elle qui ne voit chez elle que danseurs, flûteurs, mimes plus nombreux que les citoyens, et pas de respect pour les princes. Rougir ne convient qu'à des lâches ; mais des gens de cœur, comme vous, doivent faire bombance dès le matin et la nuit prendre leurs ébats, sans nul souci des lois, soit en théorie, soit en pratique. Et de fait, les lois ne sont redoutables que par les princes ; en sorte que quiconque insulte le prince, celui-là par surcroît foule aux pieds les lois. Le plaisir que vous y prenez éclate partout, mais notamment sur vos places publiques et dans vos théâtres : le peuple, ce sont des applaudissements et des cris ; les magistrats, c'est une illustration, c'est une gloire plus grande d'avoir fait des dépenses pour de pareilles fêtes que n'en a eu Solon d'Athènes en conversant avec Crésus, roi des Lydiens [2] ; là tout le monde est beau, grand, épilé, fraîchement rasé, les jeunes comme les vieux, tous rivaux du bonheur des Phéaciens [3], préférant à la vertu

Les vêtements brodés, les bains chauds et les lits.

6. Et tu crois que ta rusticité, ta grossièreté, ta rudesse peuvent s'accorder avec tout cela ? Jusque-là va la folie et la nullité, ô le plus insensé et le plus détestable des hommes, de ce que les grands esprits appellent ton âme sensée, de cette âme que tu crois devoir parer et embellir par la tempérance ! C'est une erreur. D'abord, cette tempérance, nous ne savons ce que c'est : nous en entendons prononcer le nom, mais nous

[1] Voyez pour cette comédie perdue les fragments de Ménandre dans Meineke, p. 49, édit. 1823.

[2] Voyez Hérodote, I, 29 et suivants ; Plutarque, *Solon*, 27 ; Lucien, *Charon ou les Contemplateurs*, 9 et suivants. T. I, p. 184 de notre traduction.

[3] *Odyssée*, VIII, 249.

ne voyons pas la chose. Si c'est vivre comme tu vis, si elle consiste à savoir qu'il faut être l'esclave des dieux et des lois, pratiquer l'égalité avec ses semblables, accepter sans peine leur supériorité, veiller prudemment à ce que les pauvres ne soient jamais opprimés par les riches, et, pour cela, braver tous les déboires, que tu as sans doute affrontés plus d'une fois, haines, colères, outrages; supporter tout avec résignation, sans se fâcher, sans se laisser aller à son ressentiment, maîtriser son cœur, comme il convient, et le conduire dans la voie de la sagesse, si la tempérance consiste encore à s'abstenir de tout plaisir, qui ne soit ni honorable, ni décent, ni visible aux yeux de tous, à croire qu'on ne peut être tempérant chez soi et en secret, quand on se montre dissolu au dehors et en public et passionné pour les théâtres; si c'est là ce qu'on appelle la tempérance, tu te perds et tu nous perds avec toi, nous qui ne pouvons pas même entendre prononcer le mot de servitude envers les dieux ni envers les lois. Vive en tout la liberté! Quelle dérision! Tu dis que tu n'es pas seigneur, tu ne peux souffrir qu'on te donne ce nom; il te fâche à ce point que beaucoup de gens, rompant avec une vieille habitude, ne prononcent plus ce mot odieux de seigneurie, et tu veux nous rendre esclaves des princes et des lois! Ah! qu'il vaudrait bien mieux te faire appeler notre seigneur, et dans le fait nous laisser libres, toi qui es si clément de figure et si dur en action[1]! C'est nous tuer que de forcer les riches à ne point abuser de leur crédit dans les tribunaux, et d'interdire aux pauvres le métier de délateur. En nous ôtant la scène, les mimes, les danses, tu as ruiné notre patrie; et tout le bien que tu nous procures, c'est de nous écraser depuis six mois du poids de ta dureté; ce qui fait que, dans notre désir de nous délivrer complétement de ce fléau, nous nous sommes adressés aux vieilles qui rôdent autour des tombeaux. Du reste, nos traits d'esprit ont atteint le but; nous t'avons percé de nos sarcasmes comme de flèches. Aussi, comment feras-tu, mon brave, pour affronter les traits des Perses, toi qui trembles devant nos brocards?

7. Voyons, je veux m'attaquer maintenant sur un autre chapitre. Tu te rends souvent aux temples, homme chagrin, brutal, méchant. Sur tes pas un flot de peuple se précipite dans l'édifice sacré, ainsi qu'un grand nombre de magistrats :

[1] Suivant Théodoret, liv. III, chap. 15, Julien était appelé par les siens très-clément et très-philosophe, πρᾳότατος καὶ φιλοσοφώτατος.

on t'y accueille avec des cris et des applaudissements bruyants, comme dans les théâtres. Pourquoi ne pas louer, ne pas approuver cette conduite? Mais non; tu te prétends là-dessus plus sage que le dieu Pythien, tu harangues le peuple, tu blâmes amèrement ceux qui crient et tu dis à ceux qui agissent ainsi : « Vous venez rarement dans les temples des dieux, et, quand vous y accourez, vous mettez le lieu saint en désordre. Il conviendrait à des hommes parés de sagesse, qui savent faire des prières efficaces, d'implorer en silence les faveurs des dieux et de se rappeler la loi d'Homère [1] :

> Silence parmi vous!

Autrement Ulysse aurait-il fermé la bouche à Euryclée, tout étonnée de la grandeur de son exploit [2] :

> Vieille, réjouis-toi, mais au fond de ton cœur,
> Et défends à tes cris de trahir ton bonheur.

Les Troyens ne prient ni Priam, ni ses filles, ni ses fils, pas même Hector, quoique le poëte dise que les Troyens s'adressent à lui comme à un dieu; mais enfin on ne voit prier dans son poëme ni les femmes, ni les hommes. C'est vers Minerve [3] que toutes les femmes élèvent leurs mains avec des cris lamentables. Cela sent son barbare et convient à des femmes; mais ce n'est pas une impiété envers les dieux, comme ce que vous faites. Vous nous louez comme des dieux, nous qui ne sommes que des hommes, et vous nous flattez. Il vaudrait beaucoup mieux, ce me semble, non pas flatter les dieux, mais les honorer sagement. »

8. Vous voyez, je reproduis ici mes petites remontrances habituelles, non pas que je prenne la liberté grande de vous parler carrément et en toute franchise; mais ma rusticité ordinaire me porte à m'accuser moi-même. Qu'un autre tienne donc ce langage à des hommes qui veulent être indépendants à l'égard non-seulement des princes, mais des dieux, afin de passer à leurs yeux pour un bon cœur, un père indulgent, lorsque, au fond, ce n'est qu'un méchant comme moi. Souffre donc qu'ils te haïssent, qu'ils te déchirent en secret ou en public, puisque tu regardes comme des flatteurs ceux que tu vois te louer dans les temples. Aussi bien tu n'as jamais songé, ce me semble, à t'ajuster à leurs goûts, à leur train de vie, à

[1] *Iliade*, VII, 195.
[2] *Odyssée*, XXII, 411.
[3] *Iliade*, VI, 301.

leurs mœurs. Passe encore, mais le moyen de tolérer ce qui suit? Tu dors toutes tes nuits seul [1], sans que rien apprivoise ce cœur sauvage et dur. Tu as fermé toute issue à la douceur, et, pour comble de maux, cette vie-là fait ton bonheur, et tu prends plaisir à la malédiction publique. Après cela, tu te fâches, si tu entends quelqu'un t'adresser ces reproches; tandis que tu devrais remercier ceux dont la bonté te conseille si justement dans leurs vers anapestes de te raser les joues, et, en commençant par toi, de donner toutes sortes de spectacles à ce peuple ami du rire, des mimes, des danses, des femmes éhontées, des garçons beaux comme des femmes, des hommes épilés non-seulement au menton, mais par tout le reste du corps, afin de paraître aux spectateurs plus lisses que l'autre sexe, des fêtes, des assemblées, à condition toutefois qu'elles ne soient point sacrées, parce qu'il y faudrait de la décence. Or, on en a assez, comme du chêne [2], on en est dégoûté. En effet, César a sacrifié une fois dans le temple de Jupiter, puis dans celui de la Fortune, et il est allé trois fois de suite à celui de Cérès : j'ai oublié combien de fois il s'est rendu au temple de Daphné, livré par la négligence des gardiens à l'audace des athées qui l'ont réduit en cendres [3]. Arrive la néoménie des Syriens [4], et César se rend de nouveau au temple de Jupiter Philius [5] ; ensuite une fête générale, et César se rend au temple de la Fortune. Il laisse passer un jour néfaste, et il retourne au temple de Jupiter Philius offrir les prières et les sacrifices traditionnels. Comment souffrir qu'un César se rende si souvent aux temples, quand il pourrait n'importuner les dieux que deux ou trois fois, et donner alors de ces fêtes communes à tout le peuple, auxquelles peuvent prendre part non-seulement ceux qui connaissent les dieux, mais la population entière de la ville? Quel plaisir, quelle joie l'on goûterait sans désemparer, en voyant danser un tas d'hommes, de garçons et de femmes!

1 Les ennemis mêmes de Julien se sont accordés à rendre justice à sa chasteté rigide et à sa parfaite continence.

2 Proverbe. Les glands de Dodone sont célèbres dans les vers des poëtes et dans la prose des philosophes.

3 Voyez plus loin la lettre XXVII.

4 On suivait à Antioche l'ère des Séleucides, qui a commencé trois cent douze ans avant l'ère chrétienne, le jour de l'entrée de Séleucus Nicator dans la ville de Babylone. La néoménie se trouvait à l'équinoxe d'automne, vers la fin de septembre, au mois macédonien Dius.

5 Dieu de l'amitié.

9. Pour ma part, quand j'y songe, je vous félicite de votre bonheur, et cependant je ne me plains pas de mon sort : un dieu sans doute me le fait aimer. Ainsi, croyez-moi, je ne sais point mauvais gré à ceux qui me reprochent ma vie et ma conduite. J'ajoute même à ces reproches tous les brocards que je puis décocher contre moi; surtout je m'en veux grandement de ce que ma faiblesse d'esprit n'a pas compris, dès le principe, quelles étaient les mœurs de cette cité. Et cependant j'ai lu, si je ne m'abuse, autant de livres que qui que ce soit des gens de mon âge.

10. Or, l'on dit que le roi, qui prit son nom de votre ville ou plutôt qui lui donna le sien, puisqu'elle a été fondée par Séleucus, mais qu'elle porte le nom du fils de Séleucus [1], prince livré, dit-on, à une excessive mollesse, porté vers la table et vers l'amour, finit par se prendre d'une passion incestueuse pour sa belle-mère. Il veut cacher son feu, mais il n'y peut parvenir. A la longue son corps se dessèche; ses forces peu à peu s'en vont et s'épuisent; sa respiration devient plus faible qu'à l'ordinaire. Sa maladie, à vrai dire, semble à tous une énigme, dont on ne peut pénétrer ni la cause, ni les effets. Cependant l'affaiblissement du jeune homme étant un fait notoire, un médecin de Samos [2] se pose à lui-même la grave question de savoir quelle est cette maladie. Ce médecin se demandant, d'après Homère [3], quels peuvent être ces *soucis qui dévorent les membres*, et si, bien souvent, ce qu'on prend pour une faiblesse du corps n'est point une maladie de l'âme qui fait que le corps se dessèche; voyant d'ailleurs que le jeune homme et par son âge et par ses habitudes était enclin à l'amour, suit la piste que voici sur les traces du mal. Il s'assied auprès du lit, l'œil sur le visage du jeune homme et fait appeler les beaux et les belles, en commençant par la reine [4]. Dès

[1] Antiochus. Voyez cette histoire dans Plutarque, *Démétrius*, 38; Lucien, *De la déesse syrienne*, 17 et suivants; Aristénète, livre I, lettre XIII, et Valère Maxime, liv. V, chap. VII. — Cf. Guizot, *Études sur les beaux-arts*, p. 412. L'auteur y apprécie le tableau de Gérard de Lairesse, ayant pour sujet Antiochus malade recevant de son père la main de Stratonice. Ce tableau est actuellement au musée d'Amsterdam. — Voir aussi le tableau d'Ingres.

[2] Érasistrate.

[3] Il y a ici une erreur de Julien ou de son copiste. Il faut lire Ἡσιόδου au lieu de Ὁμήρου. Hésiode dit dans ses *Travaux et jours*, v. 66.

Καὶ πόθον ἀργαλέον καὶ γυιοβόρους μελεδῶνας.

[4] Stratonice.

qu'elle entre comme pour faire visite au malade, aussitôt le jeune prince éprouve tous les symptômes de sa maladie : il perd haleine comme un homme qui étouffe : il veut et ne peut réprimer le mouvement qui l'agite ; sa respiration devient haletante ; son visage se colore d'une vive rougeur. A cette vue le médecin lui met la main sur la poitrine : son cœur bat avec violence, comme s'il s'élançait au dehors. Voilà ce qu'il éprouve en présence de la reine. Elle partie et tous les autres sortis, le prince se calme et reprend l'apparence d'un homme qui ne souffre point. Érasistrate devinant la maladie, en fait part au roi, et celui-ci, qui était bon père, cède sa femme à son enfant. Pour le moment Antiochus refuse ; mais son père étant mort peu de temps après, il poursuit avec chaleur l'union qu'il avait généreusement refusée.

11. Voilà ce que fit Antiochus. On aurait mauvaise grâce à se plaindre que vous, ses descendants, vous imitiez votre fondateur ou du moins celui qui vous a donné son nom. En effet, de même que l'on voit se répandre dans les plantes presque toutes les qualités de la plante primitive, à ce point qu'il se peut faire qu'elles soient parfaitement semblables à celle dont elles sont issues, de même chez les hommes, il est à croire que les mœurs des descendants ressemblent à celles de leurs aïeux. J'ai remarqué, pour ma part, que les Athéniens sont les plus généreux et les plus humains des Grecs, bien que j'aie trouvé chez tous les Grecs une grande douceur de caractère. Ainsi je puis dire qu'ils ont tous un grand fonds de piété envers les dieux et de cordialité envers les étrangers : c'est une qualité propre à tous les Grecs ; mais je dois ce témoignage aux Athéniens qu'ils la possèdent à un plus haut degré. Or, s'ils conservent dans leurs mœurs l'empreinte de la vertu des vieux âges, je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas de même des Syriens, des Arabes, des Celtes, des Thraces, des Péoniens et des peuples situés entre la Thrace et la Péonie, sur les bords mêmes de l'Ister, les Mysiens [1]. C'est d'eux que je tiens mon humeur rustique, austère, gauche, insensible à l'amour, ferme et inébranlable dans ce que j'ai résolu, toutes marques d'une affreuse sauvagerie [2].

12. Je commence donc par vous demander la grâce d'imiter

[1] Peuples de la Bulgarie.

[2] Eutrope, père de Constance Chlore et bisaïeul de Julien, était d'origine mysienne.

mes ancêtres, et en échange je vous accorde celle d'imiter les vôtres. Par conséquent ce n'est pas à titre de reproche que je vous appelle

Menteurs, qui n'êtes bons qu'à danser en cadence [1];

au contraire je dis que c'est faire votre éloge que de vous montrer fidèles aux goûts et aux usages de vos aïeux. Ainsi Homère loue Autolycus [2] en disant qu'il est le premier de tous

En larcin, en parjure.

De mon côté, j'avoue que je suis un grossier, un malappris, un bourru qui ne se laisse point aisément fléchir par ceux qui le prient et le supplient d'entendre mieux ses intérêts, et qui ne cède point aux clameurs. Oui, je me plais à ces outrages. Quelle est la plus supportable de ces humeurs, les dieux le savent peut-être, mais il n'y a pas d'homme capable d'être choisi pour arbitre de notre différend : notre amour-propre le récuserait. Il est dans la nature humaine que chacun admire ce qu'il a et méprise ce qu'ont les autres. Toutefois celui qui montre de l'indulgence pour des habitudes contraires aux siennes, me paraît avoir le meilleur caractère.

13. Pour ma part, en y songeant, je vois que je me suis fait bien d'autres torts à moi-même. En venant dans une ville libre, qui ne peut pas souffrir qu'on ait le poil négligé, je suis arrivé, comme s'il n'y avait plus de barbiers, sans me faire raser et le menton garni d'un épais pelage. On croyait voir un Smicrinès ou un Thrasyléon [3], un vieillard bourru ou un soldat extravagant, lorsque j'aurais pu, avec la parure, me donner l'air d'un joli garçon, et me faire jeune, sinon d'âge, au moins de manières et d'aimable physionomie. Mais tu ne sais pas vivre au milieu des hommes, tu ne suis pas le conseil de Théognis [4], tu n'imites pas le polype qui prend la couleur des rochers; mais la grossièreté, la bêtise, la stupidité proverbiale de l'huître [5], voilà ce que tu recherches avec empressement.

1 *Iliade*, XXIV, 261.

2 *Odyssée*, XIX, 396.

3 Sur ces personnages de Ménandre, voyez Meineke, p. 49, 64 et 117.

4 Vers 241 et suivants, édition Tauchnitz; Leipzig, 1829.

5 Le texte porte le mot μήκωνος avec une majuscule, et peut-être faut-il lire Μικίωνος, Micion, personnage de comédie. La Bleterie et Tourlet ont sans doute lu Μύκονος, puisqu'ils traduisent *Mycone*, avec cette note explicative que Mycone était une île de l'Archipel, dont les habitants étaient renommés

As-tu donc oublié que nous sommes bien loin d'être des Celtes, des Thraces, des Illyriens? Tu ne vois donc pas tout ce qu'il y a de boutiques dans cette ville? Car tu te mets à dos les boutiquiers en ne leur permettant pas de vendre au prix qu'ils veulent leurs marchandises au peuple et aux étrangers. Les boutiquiers crient contre ceux qui possèdent des terres; et toi, tu t'en fais aussi des ennemis, en les contraignant d'être justes. Des magistrats, qui m'ont tout l'air de profiter de ce double fléau de la ville, se réjouissaient jadis de leur double profit, comme propriétaires et comme marchands, mais aujourd'hui ils sont tout naturellement vexés de se voir privés de ces deux sources d'avantages. Enfin le peuple syrien, qui ne peut ni s'enivrer, ni danser le cordace [1], est furieux. Tu crois, en lui fournissant du blé à foison, le nourrir bel et bien; mais ta gracieuseté ne s'aperçoit pas qu'il n'y a pas de coquillages dans la ville. L'autre jour quelqu'un se plaignit de ce qu'on ne trouve au marché ni volaille, ni poisson, tu te mis à rire d'un air moqueur, en disant qu'une ville frugale doit se contenter de pain, de vin et d'huile : manger de la viande, c'est déjà faire le délicat; mais demander du poisson et de la volaille, c'est un raffinement, c'est un excès inconnu même aux prétendants de Pénélope. Ainsi, prendre plaisir à manger de la viande de porc ou de mouton, parce que toi, tu te nourris de légumes, tu crois devoir le défendre, et tu te figures donner des lois à des Thraces, tes compatriotes, ou à de stupides Gaulois, qui ont fait de toi, pour notre malheur, un homme de chêne, d'érable, non pas toutefois un héros de Marathon, mais une moitié d'Acharnien [2], un être désagréable et odieux à tous les hommes. Ne valait-il pas mieux exhaler tes parfums sur

pour leur rusticité. Je crois qu'ils n'étaient connus que par leur calvitie, et je prie le lecteur de vouloir bien s'en référer pour cela à une note de la page 121 du tome I[er] de ma traduction de Lucien. Pour ma part, j'aime mieux lire μήχωνος sans majuscule, et voir ici le nom d'un coquillage cité par Athénée, III, 87, t. I, p. 164 de l'édition Tauchnitz. L'antithèse me paraît mieux observée, en opposant au polype rusé la stupidité traditionnelle de l'huître.

[1] Danse obscène dont il est souvent question dans Aristophane. — Cf. Lucien, *De la danse*, 26.

[2] Allusion au vers 181 des *Acharniens* d'Aristophane. Amphithéus dit à Dicéopolis : « Je me hâtais de t'apporter ta trêve; mais des vieillards d'Acharné ont éventé la chose : ce sont d'anciens soldats de Marathon, durs comme le chêne et l'érable, dont ils sont faits, rudes, impitoyables. » — Nous disons dans le même sens : « C'est un dur à cuire ! »

l'agora dans tes promenades, avec une avant-garde de jolis garçons, fixant sur eux les regards des citoyens, et une escorte de femmes, comme on en voit chez nous chaque jour?

14. Mais moi, ces regards tendres, ces roulements d'yeux, cette préoccupation de vous paraître beau de visage, et non d'âme, ma manière d'être ne me le permet point. Pour vous la vraie beauté de l'âme c'est la vie efféminée. Moi, mon précepteur[1] m'a instruit à tenir les yeux baissés, en me rendant chez mes maîtres, à ne point aller au théâtre, que je n'eusse la barbe plus longue que les cheveux. Et de fait dans mon jeune âge, je n'y allai seul et de mon propre mouvement que trois ou quatre fois, sachez-le bien, et cela par ordre de l'empereur,

Qui voulait se montrer agréable à Patrocle[2],

et auquel m'unissaient les liens du sang et de l'amitié. Or, je n'étais alors que simple sujet : il faut donc me le pardonner, puisque je vous livre ce maudit précepteur que vous aurez raison de haïr plutôt que moi, lui qui me molestait alors en ne me permettant qu'une seule route. C'est lui qui est l'auteur de la haine soulevée contre moi, pour avoir fait pénétrer et comme imprimé dans mon âme des maximes, contre lesquelles je me révoltais alors. Et lui, comme s'il faisait une chose qui me fût agréable, il revenait sans cesse à la charge, appelant, je le vois bien, gravité ce qui n'est que rudesse, tempérance ce qui n'est qu'indifférence, force d'âme la résistance aux passions et le mépris du bonheur qu'elles procurent. Bien souvent, j'en atteste Jupiter et les Muses, quand je n'étais encore qu'un enfant, mon précepteur me disait : « Ne te laisse point entraîner par la foule de tes camarades au plaisir du théâtre et au goût des spectacles. Veux-tu voir des courses de chars? Il y en a dans Homère, qui sont merveilleusement écrites[3]. Prends le livre, et lis. On

[1] Mardonius : il en sera question plus loin, avec plus de détails.

[2] Il y a là un hémistiche imité d'Homère, que les traducteurs n'ont pas du tout rendu. Le nom de Patrocle remplit les chants XVI, XVII et XVIII de l'*Iliade*, et l'expression ἐπίηρα φέρων se trouve dans l'*Iliade*, I, v. 572, 578. Quant au sens réel de cet hémistiche, il n'est pas très-facile de le déterminer. S'agit-il de jeux en l'honneur de Patrocle, ou bien Julien donne-t-il ironiquement, soit à lui-même, soit à quelque membre de sa famille, le nom de Patrocle, ami d'Achille, pour rappeler l'amitié quelque peu problématique de Constance pour ses parents; je n'ose me prononcer d'une manière positive.

[3] Voyez *Iliade*, XXI, les jeux célébrés par Achille pour les funérailles de Patrocle, entre autres la description d'une course de chars.

te parle de danseurs pantomimes? Laisse-les de côté : la jeunesse phéacienne a des danses plus viriles [1]. Là aussi tu as le joueur de lyre Phémios, le chanteur Démodocos [2]. Il y a encore chez Homère une foule d'arbres plus beaux que ceux des décors :

> Car jadis, abordant à la sainte Délos [3],
> Je vis près d'Apollon, à son autel de pierre,
> Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.

Et puis l'île boisée de Calypso, et les grottes de Circé, et les jardins d'Alcinoüs. Crois-moi, tu ne verras rien de plus charmant. » Voulez-vous que je vous dise le nom de ce précepteur et quelle était sa patrie? C'était, j'en prends à témoin les dieux et les déesses, un barbare, un Scythe d'origine, et il portait le même nom que l'homme qui conseilla jadis à Xerxès de faire la guerre à la Grèce et à l'illustre Argos [4]. Il était eunuque, titre adoré il y a vingt mois [5], et qui n'est plus aujourd'hui qu'une injure et un outrage. Mon aïeul [6] l'avait élevé pour expliquer à ma mère les poëmes d'Homère et d'Hésiode. Ma mère [7], dont je fus le premier et l'unique enfant, mourut quelques mois après ma naissance. Laissé orphelin, comme une jeune fille, et dérobé maintes fois à de terribles dangers, je fus remis aux mains de ce gouverneur. Il me fit croire, en me conduisant aux écoles, qu'il n'y avait qu'une seule route, ne voulant m'en apprendre lui-même ni me permettre d'en suivre une autre. Et voilà comment il me vaut votre haine.

15. Cependant, si vous le voulez bien, nous lui ferons grâce, vous et moi, et nous terminerons là nos différends. Il ne savait pas que je viendrais chez vous, et, en supposant que j'y vinsse, il ne s'attendait point à ce que je fusse empereur, pouvoir souverain que m'ont donné les dieux, en dépit, n'en doutez pas, de celui qui me l'a cédé [8] et de moi qui l'ai reçu. En effet, la

[1] Voyez *Odyssée*, VIII.

[2] Personnages bien connus de l'*Odyssée*.

[3] *Odyssée*, VI, 162. Nous avons emprunté ces trois vers à la belle pièce d'André Chénier intitulée *l'Aveugle*.

[4] Mardonius, fils de Gobryas. Voyez Hérodote, liv. VII, chap. v et vi, et Socrate, liv. III, chap. i.

[5] « Julien fixe apparemment l'époque de la disgrâce des eunuques au temps où il déclara la guerre à Constance. » La Bleterie.

[6] Constance Chlore.

[7] Basilina. On dit qu'elle le mit au monde sans douleur, le 6 novembre 331, en songeant qu'elle enfantait Achille.

[8] Constance.

répugnance était égale et de la part du donneur, qui m'octroyait une dignité, une faveur, ou tout ce que vous voudrez, et de celle du preneur, qui, les dieux le savent, refusait sans arrière-pensée. Mais il en a été comme le veulent et le voudront les dieux. Peut-être que, si mon précepteur l'eût prévu, il aurait pris toutes sortes de mesures pour que je vous parusse un prince aimable. Maintenant il n'y a plus moyen de quitter ni de désapprendre ce qu'il peut y avoir de doux ou de sauvage dans mon humeur. L'habitude, dit-on, est une seconde nature; lutter contre elle, c'est toute une affaire. Or, il est bien difficile de détruire une œuvre de trente années, qui a coûté tant de difficultés.

16. Soit; mais pourquoi t'ingérer dans la connaissance de nos affaires commerciales et prétendre les décider? Je ne pense pas que ton précepteur te l'ait enseigné, lui qui n'a pas deviné que tu serais empereur. C'est pourtant ce maudit vieillard qui m'y a poussé : vous avez raison de l'accuser avec moi d'être le principal auteur de mes façons de vivre; mais il faut que vous sachiez que lui-même a été trompé. Vous n'êtes pas sans avoir entendu quelquefois certains noms dont se rit la comédie [1], un Platon, un Socrate, un Aristote, un Théophraste. Ce vieillard s'y était laissé prendre par simplesse; et, me trouvant jeune, ami des lettres, il me persuada que, en me faisant sans réserve leur disciple, je deviendrais meilleur, non pas que tous les autres hommes, je n'ai la prétention de lutter avec personne, mais du moins que moi-même. Alors moi, car comment faire? je me laisse convaincre, et je ne puis désormais me changer : je l'ai tenté souvent, et je m'en veux de ne pas accorder toute sécurité aux abus; mais il me vient aussitôt à l'esprit le passage de Platon où l'hôte athénien s'exprime en ces termes [2] : « Honorable est celui qui ne commet aucune injustice; mais celui qui détourne les autres d'un acte injuste mérite deux fois autant et plus d'honneurs que le premier : l'un n'est juste que pour un seul, et l'autre l'est pour un grand nombre, en révélant l'injustice des autres aux magistrats. Quant à celui qui s'unit aux magistrats pour châtier de tout son pouvoir les méchants, c'est un grand homme, un homme accompli, qui mérite la palme de la vertu. Et cet honneur qu'on doit rendre à la justice, je l'applique également à la tempérance, à la prudence, à toutes les vertus qu'on peut non-seulement posséder par soi-même, mais

[1] On sait comment Aristophane s'est moqué de Socrate dans les *Nuées*.
[2] *Des lois*, liv. V, chap. III.

encore communiquer aux autres. » Voilà ce que m'enseignait mon précepteur, croyant que je resterais simple citoyen. Car il ne prévoyait pas que Jupiter m'enverrait la fortune où ce dieu m'a élevé. Et moi, craignant, devenu prince, d'être pire que de simples citoyens, je vous ai communiqué, sans le vouloir et mal à propos, quelque chose de ma rusticité. Une autre loi de Platon, que je me suis rappelée à moi-même, a soulevé votre inimitié contre moi : c'est celle qui dit que la vie des hommes en place et des vieillards doit être un modèle de pudeur et de tempérance, dont la vue inspire aux masses la même pureté de sentiment [1]. Seul ou du moins avec un petit nombre d'amis, je m'attache aujourd'hui à cette manière de vivre, mais la chose a tourné autrement que je ne croyais et m'a valu une honte bien méritée. Nous sommes ici chez vous sept étrangers, sept intrus [2]; joignez-y l'un de vos concitoyens, cher à Mercure et à moi-même, habile artisan de paroles [3]. Séparés de tout commerce, nous ne suivons ici qu'une seule route, celle qui mène au temple des dieux, et encore la prenons-nous rarement : jamais de théâtre, le spectacle nous paraissant la plus honteuse des occupations, le but le plus blâmable de la vie. Tous ceux des Grecs qui sont sages me permettront volontiers de nous caractériser par notre qualité la plus éminente; et comme je ne trouve rien de plus saillant en nous, c'est celle-là surtout que je fais valoir; tant nous désirons vous molester et soulever votre haine, au lieu de chercher à vous plaire et de vous flatter.

17. Un tel en a lésé un autre. Qu'est-ce que cela te fait? Tu pourrais avec de l'indulgence tirer profit [4] de ces injustices, et tu cours après les haines. Et en agissant ainsi, tu crois que tu fais bien et que tu entends tes intérêts. Tu devrais réfléchir

[1] Je n'ai point trouvé dans Platon le texte même cité par Julien, mais je lis au livre V, chap. II, cette pensée analogue : « Le sage législateur exhortera plutôt ceux qui ont atteint l'âge mûr à respecter les jeunes gens et à être continuellement sur leurs gardes pour ne rien dire et ne rien faire d'indécent en leur présence, parce que c'est une nécessité que la jeunesse apprenne à ne rougir de rien, lorsque la vieillesse lui en donne l'exemple. La véritable éducation de la jeunesse et de tous les âges de la vie ne consiste point à reprendre, mais à faire constamment ce qu'on dirait aux autres en les reprenant. »

[2] Les philosophes Maxime d'Éphèse et Priscus d'Épire, le sophiste Himérius de Bithynie, le médecin Oribaze de Pergame, Salluste, Secundus et Anatolius.

[3] Libanius.

[4] Je lis ἐφίεσθαι au lieu d'ἀφίεσθαι.

que l'homme à qui l'on fait tort n'en accuse pas les gouvernants, mais celui qui commet l'injustice, tandis que celui qui commet l'injustice, en se voyant réprimé, n'a garde d'accuser sa victime, mais tourne sa haine contre les gouvernants. Ce raisonnement aurait dû te faire abandonner le dessein d'imposer la justice par force et de laisser à chacun le choix de faire ce qu'il veut ou ce qu'il peut. Or, tel est, à mon avis, l'humeur de cette cité, une complète indépendance. Faute de comprendre ce qu'il en est, tu veux qu'on se soumette avec docilité. Mais tu ne vois donc pas quelle liberté on laisse même aux ânes et aux chameaux? Leurs cornacs les conduisent sous les portiques, comme des épousées : les rues en plein air et les voies spacieuses n'ont pas été faites pour l'usage des baudets : ce n'est qu'un simple ornement, un étalage de magnificence; mais grâce à la liberté, les ânes veulent se prélasser sous les portiques, et personne ne les en empêche, pour ne pas attaquer les principes d'indépendance. Voilà comment la ville entend la liberté! Et toi, tu exiges que les jeunes gens y soient tranquilles, qu'ils ne pensent que ce qui te plaît, ou du moins, qu'ils ne disent que ce qu'il t'agrée d'entendre. Mais la liberté les a accoutumés à faire la débauche : tous les jours, ils s'en donnent à cœur joie, et les jours de fête encore plus.

18. Jadis les Romains tirèrent une vengeance éclatante de semblables outrages que leur avaient faits les Tarentins en insultant leurs députés dans les fumées du vin et dans les Bacchanales [1]. Vous, vous êtes de tous points plus heureux que les Tarentins : au lieu de quelques jours, vous fêtez toute l'année; au lieu d'insulter des envoyés étrangers, vous vous moquez des princes eux-mêmes, vous riez des poils qu'ils ont au menton et de l'effigie de leurs monnaies. Courage, citoyens sensés, aimables badins, qui encouragez et qui goûtez fort ce badinage. Car on voit bien que les uns prennent plaisir à lancer ces brocards

[1] « L'an 381 avant J.-C., les Tarentins étaient assemblés dans leur théâtre, d'où l'on découvrait la mer, lorsqu'ils aperçoivent à l'horizon dix vaisseaux latins. Un orateur agréable au peuple, Philocharis, surnommé Thaïs pour l'infamie de ses mœurs, se lève et soutient qu'un ancien traité défend aux Romains de doubler le promontoire de Junon Lacinienne. Tout le peuple s'élance avec des cris pour s'emparer des vaisseaux. Les ambassadeurs envoyés par Rome à ce sujet sont reçus au milieu d'un banquet public, hués par le peuple : un Grec ose salir d'urine la robe des ambassadeurs : « Riez, dit le Romain, mes habits seront lavés dans votre sang. » Michelet, *Hist. rom.*, liv. II, chap. II.

et les autres à les entendre. Pour ma part, je suis ravi avec vous de cet accord, et vous faites bien de ne former là-dessus qu'une seule ville. Certes, il ne serait ni beau ni convenable de corriger et de réfréner la conduite effrénée de la jeunesse. C'est détruire, c'est décapiter la liberté que d'enlever aux hommes le droit de dire et de faire tout ce qu'ils veulent. Convaincus avec raison qu'il faut en tout la liberté absolue, vous permettez d'abord à vos femmes d'être absolument libres et sans frein. Ensuite vous leur abandonnez l'éducation des enfants, de peur que nous ne leur imposions une discipline trop sévère, et qu'ils ne vous semblent esclaves. Devenus hommes, ils commenceraient par apprendre à respecter les vieillards, habitude qui les rendrait respectueux envers les gouvernants; de sorte que, rangés désormais non point parmi les hommes, mais parmi les esclaves, ils finiraient par être tempérants, réglés, modestes, c'est-à-dire gâtés tout à fait. Mais que font vos femmes? Elles les attirent à leur religion au moyen du plaisir qui paraît le souverain bien, le seul digne d'envie non-seulement aux hommes, mais encore aux animaux. Voilà, je crois, la source de votre bonheur, c'est votre indépendance d'abord vis-à-vis des dieux, puis des lois, et enfin de nous-mêmes, qui en sommes les gardiens. Mais nous serions étranges, quand les dieux ne se soucient ni ne se vengent de votre cité libre, de nous laisser aller à l'indignation et à la colère. Car vous savez bien que nous partageons avec les dieux l'honneur d'être insultés par votre cité.

19. Jamais, dites-vous, le Chi n'a fait de tort à votre ville, non plus que le Kappa. L'énigme inventée là par votre finesse n'est pas facile à comprendre. Cependant quelques-uns des vôtres me l'ont expliquée. Nous avons appris quels sont les noms que désignent ces initiales. Chi veut dire Christ, et Kappa Constance. Laissez-moi donc vous parler avec franchise. Constance vous a causé du tort en un seul point, c'est que, m'ayant fait César, il m'a laissé la vie. Que les dieux, entre autres faveurs, vous accordent à vous seuls, parmi tous les Romains, de faire l'épreuve de plusieurs Constance ou plutôt de la rapacité des amis de ce prince! Car lui, il était mon oncle et mon ami. Aussi, quand il eut préféré la haine à l'amitié, et que les dieux eurent terminé à l'amiable le différend soulevé entre nous, je devins pour lui un ami plus fidèle qu'il ne l'eût espéré avant notre rupture. Comment alors pouvez-vous croire que je m'offense de l'entendre louer, moi qui me fâche contre ceux

qui l'insultent? Mais vous aimez Christ; vous en faites votre divinité tutélaire à la place de Jupiter, d'Apollon Daphnéen et de Calliope, qui a mis à nu votre perfidie [1]. Ceux d'Émèse [2] aimaient-ils Christ, eux qui mirent le feu aux tombeaux des Galiléens [3]? Et moi ai-je fait le moindre chagrin à quelqu'un d'Émèse? Vous, au contraire, je vous ai presque tous offensés, sénat, riches et peuple. La plus grande partie du peuple, ou, pour mieux dire, le peuple entier, qui fait profession d'athéisme, m'en veut en me voyant attaché à la religion de mes pères; les riches, parce que je les empêche de vendre tout à un prix exorbitant; les pauvres, à cause des danses et des théâtres, dont je ne les prive point, il est vrai, mais dont je ne me soucie pas plus que les grenouilles des marais. Et n'ai-je pas raison de m'accuser moi-même, quand j'offre tant de prise à une si grande haine?

20. Vous connaissez un Romain nommé Caton [4]. Comment avait-il la barbe? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que pour la tempérance, la grandeur d'âme, et, ce qui est au-dessus du reste, pour la hauteur virile des sentiments, il était digne d'éloges. Un jour donc qu'il approchait de cette ville si peuplée, si voluptueuse et si riche, il voit, dans le faubourg, les jeunes gens sous les armes, magistrats en tête, comme pour former la haie [5] : il s'imagine que vos ancêtres veulent le recevoir en grande cérémonie. Aussitôt, il descend de cheval et s'avance à pied, accusant les amis qu'il avait envoyés en avant d'avoir annoncé l'arrivée de Caton et conseillé de venir à sa rencontre. Pendant qu'il en est là, incertain et rougissant, le gymnasiarque se détachant du cortége et courant vers lui : « Étranger, lui dit-il, où est donc Démétrius? » Or, c'était un affranchi de Pompée, qui avait amassé de prodigieuses richesses. Si vous voulez savoir la quantité, car je pense que de tout ce que je vous dis, c'est ce point qui intéresse le plus votre oreille, je vous indiquerai où se trouve ce document : c'est dans Damo-

[1] « Quoique les imprimés, non plus que les manuscrits, ne marquent point ici de lacune, l'endroit me paraît défectueux. Je soupçonne qu'il y avait là quelques blasphèmes que les copistes auront retranchés. » La Bleterie.

[2] Les habitants d'Antioche avaient mis sur le compte de ceux d'Émèse les chansons et les pamphlets qu'ils faisaient courir contre l'empereur. Julien leur prouve qu'il n'en est pas dupe.

[3] Les Émésiens avaient mis le feu aux églises et n'avaient épargné que la principale, convertie par eux en temple de Bacchus.

[4] Caton d'Utique.

[5] Cf. Plutarque, *Caton le Jeune*, 13; *Pompée*, 40.

phile de Bithynie [1], auteur d'un recueil, où, en glanant de toutes mains, il raconte des anecdotes très-agréables aux jeunes gens curieux et aux vieillards. La vieillesse, en effet, ramène d'ordinaire même les moins curieux à la curiosité de la jeunesse : ce qui fait, je crois, que tout le monde, jeunes et vieux, aime à entendre des récits. Quoi qu'il en soit, je vais vous dire ce que Caton répondit au gymnasiarque. Ne me soupçonnez pas de médire de votre ville. Ce n'est pas moi qui parle. La renommée vous a sans doute fait connaître un certain homme de Chéronée [2], appartenant à la méprisable engeance, comme on dit, des philosophes vantards, où je n'ai pu encore parvenir, mais à la société et au commerce desquels aspire mon ignorance. Il raconte que Caton ne répondit rien, mais qu'il s'écria, comme un extravagant et un insensé : « Pauvre ville! » et il passa.

21. Vous ne devez donc pas vous étonner si je suis aujourd'hui dans les mêmes sentiments envers vous, moi, un sauvage, plus farouche et plus fier que Caton, comme les Celtes le sont plus que les Romains. Caton, restant dans la ville qui l'avait vu naître, parvint à une grande vieillesse au milieu de ses concitoyens [3]. Et moi, à peine arrivé à l'âge viril, j'ai séjourné parmi les Celtes et les Germains, en pleine forêt Hercynienne [4], et j'ai vécu avec eux durant longtemps, comme un chasseur en lutte et en guerre avec les bêtes fauves, mêlé à des gens qui ne savent ni faire la cour, ni flatter et qui préfèrent à tout le reste la simplicité, la liberté et l'égalité. Ainsi, après ma première éducation, je fus dirigé, jeune homme, vers l'étude des ouvrages de Platon et d'Aristote, incapable de m'abandonner à la vie commune et à trouver mon bonheur dans la mollesse. Puis, devenu maître de moi, je me trouvai chez les plus belliqueuses et les plus vaillantes des nations, où l'on ne connaît Vénus conjugale et Bacchus qui donne l'ivresse, qu'en vue du mariage et de la reproduction de l'espèce ou de la quantité de vin qu'il faut à chacun pour étancher sa soif. Là, jamais l'impudence et l'obscénité qu'on voit sur vos théâtres, jamais de cordace introduit sur la scène [5].

[1] Compilateur, qui vivait sous Marc-Aurèle.
[2] Plutarque, l'illustre biographe.
[3] Il semble que Julien confonde ici Caton d'Utique avec Caton l'Ancien.
[4] L'Erzgebirge ou le Schwarzwald actuel.
[5] Voyez plus haut, p. 303, note 1.

22. On raconte que naguère il y vint un homme, exilé de Cappadoce, et nourri dans votre ville chez un orfévre. Vous savez sans doute qui je veux dire. Ayant appris (où l'avait-il appris?) qu'il ne faut point avoir commerce avec des femmes, mais avec des garçons, et ayant fait et subi toutes sortes de choses que je ne sais pas, il se rendit chez un roi de ce pays-là. En souvenir de ce qui se fait ici, il commença par exhiber un grand nombre de danseurs, suivis de plusieurs raretés de cette ville. A la fin, comme il lui manquait un cotyliste [1] (vous connaissez le nom et la chose), il en fait venir un de votre cité, par un sentiment de regret et d'amour pour vos sages coutumes. Les Celtes n'avaient jamais vu de cotyliste : on le fit entrer aussitôt dans le palais ; mais quand les danseurs eurent déployé leur talent sur le théâtre, on les laissa là, trouvant qu'ils avaient l'air d'être fous. Et moi aussi le théâtre me paraissait souverainement ridicule; mais là-bas le plus grand nombre riait du plus petit, ici je suis, avec le plus petit nombre, un objet de risée pour tout le peuple. Du reste, je ne m'en plains pas : il y aurait injustice de ma part à ne pas être satisfait du présent, après avoir été ravi du passé. Les Gaulois m'aimaient d'une affection si vive, à cause de la ressemblance de nos mœurs, qu'ils ne craignirent point de prendre pour moi les armes et de m'offrir de fortes sommes d'argent; plus d'une fois, comme je refusais, ils me forcèrent d'accepter, et se montraient en tout d'une obéissance parfaite; mais le point capital, c'est que de chez eux le bruit de ma gloire et de mon nom passa jusqu'à vous : tous me proclamaient brave, intelligent, juste, redoutable à la guerre, habile dans la paix, affable et bon. Vous, vous leur avez répondu d'abord que j'ai bouleversé le monde. Or, j'ai la conscience de n'avoir rien bouleversé, à mon escient ou à mon insu. Vous ajoutez qu'il faudrait faire des cordes avec ma barbe, et que je fais la guerre au Chi, et puis vous regrettez le Kappa. Plaise aux dieux tutélaires de votre ville de vous en donner deux pour avoir calomnié, à ce propos, les cités voisines, villes saintes et vouées au même culte que moi, en faisant croire que les satires composées contre moi émanaient d'elles [2] ! Moi, je sais qu'elles m'aiment plus que leurs propres enfants, elles qui se sont hâtées de relever

[1] Joueur de gobelets.

[2] Voyez p. 310, note 2. Il faut ajouter aux habitants d'Émèse ceux d'Aréthuse, d'Héliopolis et de Gaza.

les temples des dieux et de détruire tous les tombeaux des athées sur un de mes ordres récents : zèle ardent, fougue emportée, qui se déchaîna sur les impies plus que ne le souhaitait ma volonté. Chez vous, au contraire, nombre de gens ont renversé les autels nouvellement élevés, et ma douceur a eu grand'peine à les maintenir dans le devoir. Après la translation du mort de Daphné [1], quelques-uns de vous, impies envers les dieux, ont livré le temple du dieu daphnéen à ceux qui s'étaient fâchés à propos des reliques du mort ; et alors, soit négligence des premiers, soit intelligence avec eux, ils ont mis le feu au temple : spectacle horrible pour les étrangers, mais agréable à vous ainsi qu'au peuple, et indifférent au Sénat, qui ne se préoccupe point des coupables. Moi, je suis certain que le dieu avait abandonné le temple avant l'incendie. Dès mon entrée, sa statue me le fit connaître, et j'invoque contre les incrédules le témoignage du Grand Soleil.

23. Mais je veux vous rappeler un autre motif d'aversion pour moi, et puis, suivant mon habitude, je vais bien m'en accuser, me charger de blâmes et de reproches. On était au dixième mois, celui que, d'après votre manière de compter, vous appelez, je crois, Loüs [2]. Il y a alors une fête solennelle du dieu, et l'on s'empresse ordinairement d'accourir à Daphné. Je quitte donc le temple de Jupiter Casios [3], croyant que j'allais avoir plus que jamais le coup d'œil de vos richesses et de votre magnificence. Je me figurais déjà la pompe sacrée : je voyais comme une vision de saintes images, les libations, les chœurs en l'honneur du dieu, l'encens, les jeunes gens rangés autour du temple, l'âme remplie de sentiments religieux et le corps paré de splendides robes blanches. J'entre dans le temple : je ne trouve ni encens, ni gâteaux, ni victimes. Tout étonné, je crois que vous êtes hors du temple à attendre respectueusement que, en ma qualité de souverain pontife, je donne le signal. Je demande quel sacrifice la ville va offrir au dieu pour fêter cette solennité annuelle. Le prêtre me répond : « J'arrive apportant de chez moi pour le dieu une oie que je lui sacrifie,

[1] Il s'agit ici des reliques de saint Babylas, martyr, honoré dans le temple de Daphné et transféré tout récemment dans une église d'Antioche.

[2] Dixième mois de l'année macédonienne et syrienne, correspondant au mois d'août.

[3] Surnom de Jupiter, emprunté du mont Casios en Égypte, où ce dieu avait un temple.

mais la ville n'a rien préparé pour aujourd'hui. » Sur ce point, mauvaise tête que je suis, j'adresse au Sénat ce discours tout à fait inconvenant qu'il n'est pas peut-être hors de propos de rappeler ici : « C'est un grand scandale, lui dis-je, qu'une cité comme la vôtre traite les dieux avec plus de mépris que la plus chétive bourgade des extrémités du Pont. Avec d'immenses propriétés territoriales, quand arrive la fête d'un dieu de ses pères, dans un temps où les dieux ont dissipé les ténèbres de l'athéisme, ne pas faire la dépense d'un oiseau, elle qui devrait s'imposer le sacrifice d'un bœuf par tribu ! Si la chose était difficile pour un simple particulier, la cité tout entière ne pouvait-elle pas sacrifier un taureau ? Il n'en est pas un parmi vous qui ne répande l'argent à pleines mains pour des repas ou pour les fêtes du Maïouma [1] ; et, pour vous-mêmes, pour le salut de votre ville, pas un citoyen ne fait de sacrifice, ni privé, ni commun. Seul, le prêtre sacrifie, qui, en bonne justice, aurait dû, ce me semble, emporter chez lui quelque partie du grand nombre de victimes offertes par vous au dieu. Les dieux, en effet, n'exigent des prêtres d'autres honneurs qu'une vie irréprochable, la pratique de la vertu et l'exercice de leur ministère ; et c'est à la ville, selon moi, d'accomplir les cérémonies privées ou publiques. Mais non, chacun de vous permet à sa femme de porter tout son avoir aux Galiléens ; et celles-ci, en nourrissant les pauvres avec votre bien, offrent un grand spectacle d'impiété à ceux qui sont dans la détresse. Or, si je ne m'abuse, il y a une foule innombrable de gens dans cette situation. Et vous, qui donnez ainsi les premiers l'exemple de mépriser les dieux, vous ne vous croyez pas coupables ! Pas un indigent ne se présente aux temples : c'est que pas un, je présume, n'y trouverait un peu de nourriture. Vienne cependant votre jour de naissance, ce ne sont que festins, dîners et soupers splendidement servis, convocation des amis autour d'une table somptueuse. Et puis, dans une fête solennelle, personne n'ap-

[1] « *Jeu de mai*, divertissement auquel se plaisaient les habitants de Rome pendant le mois de mai. A ce moment, ils descendaient le Tibre jusqu'à la grève de mer à Ostie, et là ils se baignaient dans l'eau salée. Quoiqu'on ne rencontre le nom de cette coutume qu'à une époque relativement récente, il est probable que l'usage désigné par ce mot n'est en rien d'origine moderne ; car, quand il est question de cette fête, on en parle comme d'une vieille coutume, qui reparait, après avoir été abolie par la loi, à cause des excès auxquels elle donnait lieu. (Impp. Arcad et Honor. *Cod. Theodos.*, 15, 6, 1 et 2.) » Anthony Rich, *Antiquités romaines et grecques*, édit. Chéruel.

porte d'huile dans la lampe du dieu, pas de libations, pas de victimes, pas d'encens. Je ne sais pas ce que pourrait penser chez vous un homme de bien qui verrait cela ; mais je crois que cela ne plaît point aux dieux. »

24. Voilà ce que je me souviens d'avoir dit, et le dieu a confirmé mes paroles. Et plût au ciel qu'il n'eût jamais quitté le séjour voisin de la ville, qu'il avait habitée si longtemps, afin de pouvoir, dans ces temps calamiteux, changer l'esprit et arrêter les mains de la violence devenue maîtresse! Mais en m'emportant contre vous, j'ai fait un acte de folie. J'aurais dû, je crois, garder le silence, comme tant d'autres entrés avec moi dans le temple, et ne point m'ingérer dans vos affaires pour vous adresser des reproches. J'ai cédé à un mouvement d'étourderie et de flatterie ridicule. Car il ne faut pas croire que la bienveillance m'ait dicté les paroles que je vous adresse : non, j'ai couru sans doute après le renom d'un zèle ardent envers les dieux et d'une affection sincère envers vous. C'est là, je présume, une flatterie vraiment risible, et voilà pourquoi je vous ai vainement accablés de mes traits. Vous avez donc raison de vous venger de ces reproches, même en changeant la place des interlocuteurs. Car moi, c'est en face du dieu, devant son autel, aux pieds de sa statue, et devant un petit nombre de témoins que j'ai couru sus à vos méfaits; vous, c'est en plein agora, devant le peuple et par la bouche de citoyens pleins de talent, que vous me faites ces gracieusetés. Or, sachez-le bien, tous ceux qui parlent se font des complices de ceux qui les écoutent; et ceux qui écoutent avec plaisir des calomnies, tout en goûtant un plaisir moins immédiat que celui qui parle, deviennent pourtant les complices de sa langue. On a donc dit et entendu dans votre cité toutes les plaisanteries décochées contre cette pauvre barbe et contre le barbu qui ne vous a jamais fait voir et ne vous fera voir jamais un aimable caractère. Car il ne vous fera point voir un train de vie semblable à celui que vous ne cessez de mener et que vous désirez voir dans ceux qui vous gouvernent.

25. Quant aux injures que votre malice a vomies contre moi, soit en particulier, soit en public, dans des vers anapestes, je vous ai permis, en m'accusant moi-même, d'user encore d'une plus grande liberté. Non, jamais je ne vous ferai pour cela le moindre mal : pas de tête coupée, de fouet, de fers, de prison, d'amende. A quoi bon? Puisque la vie réglée que vous me voyez mener avec mes amis, vous semble méprisable et

importune, puisque je ne vous offre point un spectacle qui vous agrée, j'ai résolu de quitter cette ville et de m'éloigner; non que j'aie l'espoir assuré de plaire à ceux chez qui je vais[1], mais parce que je crois qu'il vaut mieux, si je suis frustré de l'espérance de leur paraître beau et bon, leur communiquer quelque chose de ma rudesse et ne plus infecter cette cité florissante du mauvais parfum de ma modération et de la sagesse de mes amis. Et de fait pas un de nous n'a acheté ici ni champ, ni jardin, pas un n'a bâti de maison, contracté de mariage ou marié sa fille à l'un de vous; nous n'avons point aimé ce que vous estimez beau, ni envié votre opulence assyrienne; nous ne nous sommes point partagé les préfectures, nous n'avons point souffert qu'aucun magistrat abusât de son autorité, ni poussé le peuple aux dépenses des festins et des théâtres : au contraire, nous lui avons fait la vie si douce, que, grâce aux loisirs de l'abondance, il a décoché les anapestes contre les auteurs de sa prospérité. Nous n'avons point imposé de tribut d'or, demandé de l'argent et augmenté les impôts, mais, sans compter la remise de l'arriéré, nous avons diminué d'un cinquième la taxe accoutumée. Il y a plus : j'ai pensé que ce n'était pas assez d'être moi-même plein de modération, j'ai un procurateur qui, je le crois et j'en atteste Jupiter et les dieux, est le plus modéré des hommes; et cependant vous le déchirez à belles dents, parce qu'il est vieux, que son front est dégarni, et que, vu sa rudesse, il ne rougit point de ne porter de cheveux que par derrière, comme les Abantes[2] de la poésie homérique. J'ai encore autour de moi, deux, trois et même quatre personnes d'un mérite égal au sien; et, si vous en voulez un cinquième, je puis citer mon oncle maternel et mon homonyme[3], qui vous a gouvernés avec la plus grande justice, tant que les dieux lui ont accordé de vivre avec nous et de prendre part à nos affaires, bien qu'on puisse lui reprocher de n'avoir pas montré toujours une grande prudence dans la gestion de votre cité.

26. Nous nous étions donc imaginé qu'il est beau de commander aux citoyens avec douceur, et nous croyions que cette bonne pensée nous ferait paraître suffisamment beaux. Mais puisque la longueur de notre barbe vous offusque, ainsi que l'état inculte de nos cheveux, notre aversion pour le théâtre

[1] La ville de Tarse, en Cilicie.

[2] *Iliade*, II, 542; IV, 464.

[3] Julien, comte d'Orient et gouverneur d'Antioche.

et notre désir de conserver aux temples leur majesté, sans parler avant tout de notre vigilance à faire observer la justice et à réprimer la cupidité des vendeurs, nous nous éloignons sans regret de votre ville. Car je ne pourrais guère, je crois, en me changeant dans ma vieillesse, éviter le sort du milan, dont parle la fable [1]. On dit que le milan, qui chantait jadis comme les autres oiseaux, voulut hennir comme les chevaux de race : il désapprit le chant, ne put apprendre à hennir, fut ainsi privé de l'un et l'autre avantage, et devint l'oiseau le plus disgracié pour la voix. Je crains d'éprouver le même sort et de perdre ma rusticité, sans acquérir de l'élégance; car vous le voyez vous-mêmes, je touche, puisque le ciel le veut, à l'âge où, comme le dit le poëte de Téos [2],

Aux cheveux noirs se mêle un peu de cheveux blancs.

27. Mais tenez, j'en prends à témoin les dieux et Jupiter protecteur de l'agora et de la cité, vous n'êtes que des ingrats. Vous ai-je fait quelque injustice, soit publique, soit privée, et, ne pouvant vous en venger ouvertement, avez-vous pris la voie des anapestes, comme les poëtes comiques acharnés à déchirer Hercule et Bacchus [3], pour m'insulter chaque jour sur vos places? Ou bien me suis-je abstenu de sévir contre vous, pour que vous me forciez à me venger avec les mêmes armes? Quelle est donc enfin la cause de vos outrages et de votre inimitié? Car enfin, je suis sûr de n'avoir rien fait de désagréable à personne de vous, rien qui pût blesser soit les citoyens en particulier, soit la ville en général; je sais n'avoir rien dit de désobligeant : loin de là, je vous ai loués, le cas échéant; et pour ce qui est d'un certain Christ, je vous ai fait toutes les concessions qu'on est en droit d'attendre d'un prince qui veut et qui peut faire du bien aux hommes. Seulement il est impossible, sachez-le, de faire la remise de tous les impôts à ceux qui les payent, et de payer tout soi-même quand on a l'habitude de recevoir. Ainsi, quand il est évident que je n'ai rien retranché des largesses publiques, ce que fait d'ordinaire le trésor impérial, et que

[1] C'est la 73e fable du recueil ésopique de Babrius, édit. Schneidewin.

Ἴκτινος ἄλλην εἶχεν ὀξέην κλάγγα·
Ἵππου δ' ἀκούσας χρεμετίσαντος εὐφώνως,
Μιμούμενος τὸν ἵππον, οὔτε τὴν κρείσσω
Φωνὴν θελήσας ἔσχεν, οὔτε τὴν πρώτην.

[2] Anacréon.

[3] Voyez spécialement les *Grenouilles* d'Aristophane.

cependant je vous ai accordé des remises considérables d'impôts, n'est-ce point une véritable énigme? Mais ce n'est point ici le lieu de parler du bien, dont la masse de mes sujets m'est redevable. Je ne veux pas avoir l'air, comme de parti pris, de chanter moi-même mes louanges, surtout après avoir annoncé que j'allais me répandre en sanglantes invectives. Cependant ce qui me touche personnellement, ma conduite étourdie et folle à votre égard, bien que ne méritant point tout à fait votre haine, il n'est pas malséant, je crois, d'en parler, vu que ces défauts, à savoir la négligence de ma tête et mon aversion pour les plaisirs de Vénus, sont complétement miens et d'autant plus graves, comparés aux autres, qu'ils sont plus vrais et qu'ils touchent de plus près à l'âme.

28. Et d'abord, j'ai commencé par faire votre éloge aussi chaleureusement qu'il m'était possible, avant de vous avoir pratiqués et de m'être demandé comment nous prendrions ensemble. Je me disais que vous étiez fils de Grecs et que moi, malgré mon origine thrace, j'étais Grec d'inclination. Je me figurais donc que nous nous aimerions : premier grief imputable à mon étourderie. En second lieu, quand vinrent vos envoyés, après tous les autres peuples, même après les Alexandrins d'Égypte, je vous fis remise de sommes considérables d'or et d'argent et de nombreux impôts, faveur toute spéciale que je n'accordais point à d'autres villes; je complétai la liste de votre Sénat en nommant deux cents sénateurs; en un mot, n'épargnant rien pour atteindre le but que je me proposais, c'est-à-dire de rendre votre cité plus grande et plus puissante. Je vous donnai donc de mes officiers du trésor ou des prévôts de la monnaie, et des plus riches, pour gérer vos finances. Qu'avez-vous fait? Vous n'avez point choisi ceux d'entre eux qui étaient capables, mais, profitant de l'occasion, vous avez agi comme agit une ville mal administrée et comme il convenait à votre caractère. Voulez-vous que je vous rappelle un de ces actes? Vous nommez un sénateur, avant que son nom soit sur la liste et que son procès soit jugé; puis, avec l'aide de je ne sais quelles gens, vous traînez sur l'agora cet homme pauvre, appartenant à cette espèce de gens qu'on délaisse partout ailleurs, mais que votre rare sagacité vous fait préférer à la foule opulente, et vous vous adjoignez un malheureux du plus médiocre avoir. Presque toutes vos élections s'étant opérées avec aussi peu d'à-propos, et n'ayant pas obtenu notre assentiment, vous nous avez dénié le gré du

bien que nous vous avions fait, ainsi que de l'indulgence dont la justice nous avait permis d'user, et vous ne nous avez témoigné que votre animosité. Mais ce n'étaient encore là que des bagatelles, incapables de soulever contre nous les hostilités de toute la ville. Voici le grand motif de cette grande haine.

29. A peine suis-je arrivé chez vous que le peuple, écrasé par les riches, s'écrie au théâtre : « On a de tout et tout est hors de prix! » Le lendemain j'ai une conversation avec vos notables et je cherche à leur faire comprendre qu'il vaut mieux sacrifier un gain injuste et faire du bien à leurs concitoyens et aux étrangers. Ils me promettent de s'occuper de l'affaire, que je perds de vue et dont j'attends l'issue pendant trois mois, tant ils y mettent d'inconcevable négligence! Moi, voyant que les plaintes du peuple sont fondées, et que la cherté des denrées ne vient pas de la disette, mais de l'insatiable cupidité des propriétaires, je taxe chaque objet à un taux raisonnable et je fais publier le tarif. Or, il y avait de tout en abondance, du vin, de l'huile et le reste : le blé seul était rare parce que la sécheresse de l'année précédente avait fait manquer la récolte. Je prends soin d'envoyer à Chalcis, à Hiérapolis et aux villes des environs : j'en fais venir pour vous trente myriades de mesures. Lorsque cette provision est consommée, je prends d'abord cinq mille, puis sept mille et enfin dix mille autres mesures, de celles que vous nommez muids [1], c'est-à-dire tout le blé qu'on m'avait envoyé d'Égypte, je vous le donne, sans exiger d'autre payement pour quinze mesures que ce que vous payiez auparavant pour dix. Si, dès l'été, cette quantité de blé valait déjà un statère d'or [2], que deviez-vous vous attendre à le payer dans la saison où, comme dit le poëte béotien [3],

> La rigueur de la faim sévit sur la maison?

N'auriez-vous pas été contents d'en recevoir même moins de cinq pendant l'hiver et surtout un hiver aussi rude? Pourquoi donc alors vos concitoyens riches vendaient-ils en cachette le blé qu'ils avaient à la campagne et grevaient-ils leur cité natale à leurs propres dépens? Car aujourd'hui ce n'est pas seulement le peuple de la ville, mais celui des champs qui accourt acheter

[1] Le *modios* ou *muid* équivalait à vingt-cinq litres.

[2] Environ vingt francs de notre monnaie.

[3] Tourlet dit qu'il s'agit ici de Pindare. Je n'ai point trouvé le passage; mais il peut s'agir aussi d'Hésiode, *Travaux et jours*, v. 275, 334, 370, 607.

du pain, que l'on trouve en abondance et à bon marché. Or, quel est celui de vous qui se souvient d'avoir vu vendre ici, aux époques les plus florissantes, quinze mesures de blé pour un statère d'or? Ainsi la cause de votre haine, c'est que je n'ai pas souffert que l'on vendît au poids de l'or le vin, les légumes et les produits de l'automne, ni que le blé gardé sous clef par les riches dans leurs greniers se trouvât tout à coup changé par eux en or et en argent. En effet, ils l'ont vendu bel et bien hors de la ville et ont fait fondre sur les citoyens la famine, que le dieu, condamnant ceux qui se livrent à ces manœuvres, appelle le fléau des mortels. Seulement la ville, avec du pain en abondance, n'a pourtant que du pain.

30. Je savais donc bien, en agissant ainsi dans le moment, que je ne plairais pas à tout le monde; mais je n'en avais point de souci, convaincu que mon devoir était de venir en aide au peuple opprimé, aux étrangers venus ici à cause de moi et aux magistrats qui m'entouraient. Mais puisqu'il arrive, si je ne me trompe, que ces derniers se retirent et que la ville, unanime sur mon compte, me paye de sa haine ou de son ingratitude, après avoir été nourrie par mes soins, je m'en remets du tout à Adrastée, et je m'en vais chez une autre nation, chez un autre peuple, sans vous rappeler le souvenir de l'acte de justice réciproque que vous avez accompli, il y a neuf ans, lorsque le peuple se rua, la flamme à la main, avec des cris, sur les maisons des riches, massacra le gouverneur, et fut puni de ce qu'avait commis sa colère juste, mais excessive [1].

31. Dites-moi donc, au nom des dieux, pourquoi je vous déplais? Est-ce parce que je vous nourris de mon bien, ce qui n'est arrivé jusqu'ici à aucune autre ville, et que je vous nourris largement? Est-ce parce que j'ai augmenté la liste de vos sénateurs? Est-ce parce que je n'ai pas été sévère avec ceux que j'ai pris à voler? Voulez-vous que j'articule un ou deux faits, afin qu'on ne prenne pas la chose pour une figure de rhétorique, une pure invention? Vous dites qu'il y a trois mille lots de terre en friche, vous me les demandez, je vous les donne, et les voilà partagés entre tous gens qui n'en ont pas besoin. On fait une enquête, l'abus est notoire; je dépouille les détenteurs illégitimes, et, sans exiger des citoyens, jadis exempts d'impôts, ceux qu'ils auraient dû payer plutôt que les

[1] Voyez l'histoire de cette émeute dans Ammien Marcellin, liv. XIV, chap. VII.

autres, j'affecte le produit de leurs terres aux dépenses les plus lourdes de votre cité. Aussi, maintenant que ceux qui élèvent des chevaux pour vos courses annuelles possèdent trois mille lots de terre, francs de tout impôt, grâce à la prévoyante économie de l'oncle qui portait le même nom que moi et à ma propre libéralité, moi qui châtie si bien les méchants et les voleurs, vous avez raison de dire que je renverse le monde. C'est vrai comme vous le dites; la clémence envers les êtres de cette espèce ne fait qu'accroître et nourrir la perversité humaine.

32. Voilà donc mon discours revenu par ce détour au point où je voulais. C'est moi qui suis l'auteur de tous mes maux, pour avoir comblé de grâces des cœurs ingrats; mais la faute en est à ma sottise plutôt qu'à votre liberté. Aussi je tâcherai désormais d'être plus avisé avec vous. En attendant, plaise aux dieux, en retour de l'affection et du respect que vous m'avez publiquement témoignés, de vous rendre la pareille!

CONTRE LES CHRÉTIENS,

OU

RÉFUTATION DES ÉVANGILES.

SOMMAIRE [1].

La secte des Galiléens est une fourberie purement humaine, qui ne contient que des contes d'enfant. — Comparaison de l'idée de Dieu dans Moïse et chez les Grecs. — Récit de la création du monde par Moïse et par Platon. — Le Dieu de Moïse ne fait que créer ou arranger la nature matérielle, le monde des corps : il n'a aucune puissance pour engendrer la nature spirituelle, le monde animé; le Dieu de Platon enfante d'abord les êtres intelligents, les puissances, les anges, les génies, qui créent ensuite les formes ou la nature visible, les cieux, le soleil et les sphères. — Doctrine judaïque du paradis planté par Dieu. — D'Adam et d'Ève. — Tentation d'Ève. — Que penser du serpent qui parle? Dans quelle langue parlait-il? — Comment se moquer après cela des fables populaires de la Grèce? — Dieu interdit à nos premiers parents la connaissance du bien et du mal : il leur défend de toucher à l'arbre de vie, dans la crainte qu'ils ne vivent toujours; blasphèmes contre Dieu ou allégories. Alors pourquoi rejeter les mythes philosophiques? — Dieu choisit pour son peuple les Hébreux. Comment un Dieu juste a-t-il abandonné les autres nations? Chez les Grecs, Dieu est le roi et le père commun des hommes. — Réfutation du récit de la tour de Babel. — Il faut admettre, si on l'admet, l'escalade du ciel par les Géants

[1] Une partie de ce sommaire est empruntée à l'analyse de l'ouvrage de Julien faite par Chateaubriand, *Études histor.*, p. 283, édit. Didot, 1848.

homériques. — Préceptes vulgaires du Décalogue. — Le Dieu jaloux et courroucé. — Comparaison du législateur des Hébreux avec ceux de la Grèce et de Rome, avec les grands hommes de l'Égypte et de la Babylonie. — Jésus est au-dessous d'Esculape. — L'inspiration divine n'a qu'un temps; les oracles fameux ont cessé dans la révolution des âges. — Les Galiléens n'ont pris des Hébreux que leur fureur et leur haine contre l'espèce humaine. — Jésus et Paul ne se sont proposé que de tromper des servantes, des esclaves ignorants; ils n'ont pu deviner le degré de puissance où ils parviendraient un jour. — Peut-on citer, sous le règne de Tibère ou de Claude, des chrétiens distingués par leur naissance ou par leur génie? — Impuissance de l'eau du baptême à guérir les maux du corps, tandis qu'elle est infaillible pour guérir ceux de l'âme. — Si le Verbe est Dieu, comment Marie, femme mortelle, a-t-elle enfanté un Dieu? Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc, n'ont osé dire que Jésus fût un Dieu. — Jean le premier a déclaré que le Verbe s'était fait chair, et cependant quand il nomme Dieu et le Verbe, il ne nomme ni Jésus, ni Christ. — Considérations sur le sacrifice d'Abraham.

Extraits du livre II de saint Cyrille.

1. Il me paraît bon d'exposer à tous les hommes les raisons qui m'ont convaincu que la secte des Galiléens est une fourberie purement humaine, inventée par la perversité, et qui, n'ayant rien de divin, a pipé la partie insensée de notre âme, qui se plaît aux fables, aux contes d'enfant, et lui a fait tenir pour des vérités un tissu de choses monstrueuses.

2. Comme j'ai à parler de tous leurs prétendus dogmes, je veux, avant tout, établir ce point, que ceux qui me liront, s'ils ont l'intention de répondre, fassent comme dans un tribunal, c'est-à-dire qu'ils ne s'évertuent pas à introduire un élément étranger à la cause, ou à récriminer, tant qu'ils n'ont pas détruit l'accusation. Il y aura plus d'ordre et plus de netteté dans leur défense, s'ils s'y renferment exclusivement en réfutant nos assertions, et si, en se lavant de nos reproches, ils ne nous chargent point d'une accusation nouvelle.

3. Mais il faut d'abord reprendre, en peu de mots, d'où nous vient l'idée de Dieu et quelle est celle que nous devons en avoir. Ensuite nous comparerons la notion qu'en ont les Grecs avec ce qu'en ont dit les Hébreux; puis nous demanderons à ceux qui ne sont ni Grecs ni Juifs, mais qui suivent la secte des Galiléens, pourquoi ils préfèrent l'opinion de ces derniers à la nôtre; puis enfin comment il se fait qu'ils ne se sont pas fixés à cette opinion, mais qu'ils l'ont abandonnée pour prendre un chemin qui leur fût propre. Ils prétendent qu'il n'y a rien de beau, rien de bon, ni chez nous autres Grecs, ni chez les Hébreux qui suivent la loi de Moïse, et cependant ils se sont approprié les vices inhérents à chacune de ces deux nations, empruntant à la crédulité juive la négation des dieux, à notre

indolence et à notre grossièreté d'esprit un système infâme et méprisable, et voulant qu'on appelle cela la religion par excellence.

4. Les Grecs, j'en conviens, ont inventé sur les dieux des fables incroyables et monstrueuses. Ils disent que Saturne a avalé ses enfants et qu'il les a ensuite vomis. Puis ce sont des mariages incestueux. Jupiter a couché avec sa mère et en a eu des enfants : il a épousé sa fille, et, après avoir couché avec elle, il l'a donnée à un autre. Il y a encore le démembrement de Bacchus et ses membres recollés. Voilà les contes que nous font les Grecs [1].

5. A cela, si vous voulez bien, comparons Platon. Remarquez ce qu'il dit du Créateur et quelles paroles il lui prête au moment de la création du monde, afin de comparer la cosmogonie de Platon et celle de Moïse. C'est le moyen de voir lequel des deux est le meilleur, le plus digne de Dieu, ou de Platon, qui adorait des idoles, ou de celui de qui l'Écriture a dit que Dieu lui parlait face à face [2] : « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre [3]. La terre était sans apparence et sans forme; les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme et l'esprit de Dieu flottait sur les eaux. Et Dieu dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut. Et Dieu vit que la lumière était bonne. Et Dieu sépara la lumière des ténèbres. Et Dieu appela la lumière jour, et il appela les ténèbres nuit. Ainsi fut le soir, ainsi fut le matin, ce fut le premier jour. Et Dieu dit : « Qu'il y ait un firma» ment au milieu des eaux. » Et Dieu appela le firmament ciel. Et Dieu dit : « Que l'eau, qui est sous le ciel, se rassemble en » une seule masse, afin que le sec paraisse. » Et cela fut. Et Dieu dit : « Que la terre porte l'herbe du gazon et le bois qui » donne du fruit. » Et Dieu dit : « Qu'il se fasse deux grands » luminaires dans le firmament du ciel, pour qu'ils répandent » la clarté sur la terre. » Et Dieu les plaça dans le firmament du ciel, pour luire sur la terre et pour faire le jour et la nuit. » Dans tout cela évidemment Moïse ne dit point que l'abîme ait été fait par Dieu, ni les ténèbres, ni l'eau. Et cependant il aurait dû, lui qui avait dit que la lumière avait été produite par un ordre de Dieu, s'expliquer aussi sur la nuit, sur l'abîme et sur l'eau. Or, il ne dit absolument rien de leur naissance,

[1] Cf. Prudence, *Apotheosis* et le *Diasyrmos* d'Hermias.
[2] Voyez l'*Exode*.
[3] *Genèse*, I, au commencement.

quoiqu'il en fasse souvent mention. En outre, il ne parle point de la naissance ni de la création des anges, ni de quelle manière ils ont été produits, mais il semble, d'après ce que dit Moïse des corps répandus dans le ciel et sur la terre, que Dieu n'est le créateur d'aucun être incorporel, mais seulement l'ordonnateur de la matière soumise à ses lois. Quant à l'expression « La terre était sans apparence et sans forme », elle est d'un homme qui suppose à la matière une essence humide et sèche, et qui lui donne Dieu pour organisateur.

6. Faisons porter la comparaison sur un point unique : voyons comment Dieu opère l'arrangement de la matière dans Moïse et comment dans Platon. « Et Dieu dit [1] : « Faisons » l'homme à notre image et ressemblance pour qu'ils dominent » sur les poissons de la mer, et sur les oiseaux du ciel, et sur » les bêtes, et sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui » rampent sur la terre. » Et Dieu fit l'homme, et il les fit mâle et femelle, et il leur dit : « Croissez, multipliez, et remplissez » la terre, commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux du » ciel, à toutes les bêtes et à toute la terre. » Écoute maintenant le discours que Platon fait prononcer au Créateur de l'univers [2] : « Dieux des dieux, les œuvres dont je suis l'ordonnateur et le père ne périront jamais : je le veux ainsi. Tout être créé est périssable; mais vouloir détruire ce qui est bien ordonné, ce qui se tient bien, c'est d'un méchant. Puis donc que vous avez été créés, vous n'êtes pas immortels ni impérissables; cependant vous ne périrez jamais, vous ne subirez point la condition mortelle, ma volonté étant un lien plus fort et plus puissant que celui qui vous liait au moment de votre naissance. Apprenez maintenant ce que je vais vous découvrir. Il reste à créer trois espèces d'êtres mortels. S'ils n'existaient point, le ciel serait imparfait; car tous les êtres qui s'y trouvent n'auraient point la vie. Mais si je les créais et s'ils prenaient part à la vie, ils seraient égaux aux dieux. Afin donc qu'il y ait des êtres mortels et que le grand tout soit parfait, appliquez votre nature à la production des êtres et imitez la puissance que j'ai eue en vous créant. Pour moi, dans la limite où il leur est possible d'approcher des immortels, cette essence appelée divine, et qui domine chez ceux qui aspirent constamment vers vous et vers la justice, je la répandrai et je vous la donnerai pour la

[1] *Genèse*, I, à la suite.

[2] *Timée*, 13. Il faut lire, du reste, tout le dialogue.

verser en eux. Quant à vous, unissant le mortel à l'immortel, produisez, engendrez des êtres, nourrissez-les, faites-les croître, et, quand ils périront, recevez-les de nouveau dans votre sein. »

7. Tout cela est-il un rêve? Voyez-le et jugez. Platon nomme ici les dieux visibles, le Soleil, la Lune, les Astres et le Ciel, mais ce ne sont que les images d'êtres invisibles. Le Soleil, qui se montre à nos yeux, est l'image d'un soleil intelligible et que nous ne voyons pas. La Lune, qui se montre à nos yeux, et chacun des astres, ne sont que l'image d'objets intelligibles. Platon a donc connu ces dieux invisibles, émanés du Dieu suprême et coexistant avec le Dieu qui les a créés et produits. Platon a donc raison de faire dire par le Dieu suprême aux dieux invisibles : « Dieux des dieux, » c'est-à-dire des dieux invisibles. Or, ce Dieu suprême est celui qui a produit dans le monde intelligible le ciel, la terre, la mer, les astres et leurs archétypes. Vois comme tout cela est juste : il en est de même de ce qui suit. « Il reste, » dit le Dieu suprême, « il reste à créer trois espèces d'êtres mortels, à savoir les hommes, les animaux et les végétaux. » Or, chacune d'elles est séparée par des caractères distincts. Il ajoute : « Si chacun de ces êtres était créé par moi, il serait absolument et nécessairement immortel. » En effet, ce qui émane des dieux, même le monde visible, ne peut manquer d'être immortel, étant issu de l'Être suprême. Or quel est le principe de l'immortalité qui se communique nécessairement à tout être émané de l'Être suprême? C'est l'âme raisonnable. Il dit encore : « Celles de ces espèces qui aspirent vers vous, je répandrai l'essence divine et je vous la donnerai pour la verser en eux. Quant à vous, unissez le mortel à l'immortel. » Il est évident par là que les dieux créateurs ayant reçu de leur père la puissance créatrice, ont produit sur la terre les êtres mortels, attendu que, s'il ne devait y avoir aucune différence entre le ciel et l'homme, les animaux, les reptiles et les poissons qui nagent dans la mer, il aurait fallu qu'il n'y eût qu'un seul et même créateur de tous les êtres [1]. Mais, puisqu'il y a un intervalle immense entre les immortels et les mortels, sans qu'aucune addition ajoute et sans qu'aucune diminution retranche rien à ces êtres périssables et éphémères, il faut bien que la cause qui a créé les uns soit différente de celle qui a créé les autres.

[1] On aurait peine à croire combien ce passage a été singulièrement défiguré par le marquis d'Argens et par son copiste Tourlet.

8. A quoi me sert d'invoquer ici le témoignage des Grecs et des Hébreux? Il n'y a pas un homme qui, lorsqu'il étend, en priant, ses mains vers le ciel, et qu'il prend Dieu ou les dieux à témoin, n'ait l'idée d'un être divin et ne se sente porté en haut. Et cette impression est toute naturelle chez les hommes. Voyant qu'il n'y a ni diminution ni augmentation dans les choses célestes, qu'il n'y arrive jamais aucun désordre, mais que leur mouvement est toujours régulier, leur ordonnance toujours symétrique, que les phases de la lune sont réglées, réglés les levers et les couchers du soleil, à des époques réglées elles-mêmes, ils ont vu là un dieu et le trône d'un dieu. Car un être qui n'est susceptible ni d'augmentation ni de diminution, et qui est placé en dehors de toute modification et de tout changement, ne saurait avoir d'origine ni de fin. Être immortel et impérissable, il est exempt de toute souillure; être éternel et immuable, il est emporté, nous le voyons, par un mouvement circulaire autour du grand Créateur, soit par une âme supérieure et divine qui réside en lui, soit par un mouvement imprimé par Dieu même, comme celui que notre âme imprime à nos corps, impulsion qui le fait rouler dans un cercle immense par un essor incessant et éternel.

Extraits du livre II de saint Cyrille.

1. Comparez à cela la doctrine judaïque, le paradis planté par Dieu, Adam fait par lui et Ève créée après Adam. Dieu dit [1] : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Faisons-lui une aide à sa ressemblance. » Cependant cette aide non-seulement ne l'aide en rien, mais elle le trompe, et elle devient pour lui et pour elle la cause de leur expulsion des délices du paradis. Voilà qui est tout à fait fabuleux. Est-il raisonnable que Dieu ait ignoré que l'être donné en aide à l'homme serait pour lui une source de mal et non pas de bien?

2. Quant au serpent dialoguant avec Ève, de quelle langue dirons-nous qu'il se servit? De celle de l'homme? En quoi toutes ces fables diffèrent-elles des fictions des Grecs?

3. Et la défense imposée par Dieu aux êtres humains qu'il avait créés de faire la distinction du bien et du mal, n'est-ce pas le comble de l'absurdité? Peut-il y avoir un être plus stupide que celui qui ne peut pas distinguer le bien du mal? Il est évident qu'il ne fuira pas l'un, je veux dire le mal, et qu'il ne

[1] *Genèse*, II, v. 18.

recherchera pas l'autre, je veux dire le bien. Dieu avait donc défendu à l'homme de goûter à ce qui est le fond même de la raison, qui est la faculté la plus noble de l'homme. En effet, le propre de la raison, c'est de savoir distinguer le bien du mal : vérité frappante, même pour les insensés.

4. Ainsi le serpent était le bienfaiteur plutôt que l'ennemi du genre humain : et ce qui le prouve mieux encore, c'est ce qui suit, où l'on dit que Dieu est jaloux. En effet, quand il voit l'homme en possession de la raison, afin, dit-il, qu'il ne goûte point de l'arbre de vie, il le chasse du paradis, en disant nettement[1] : « Voici qu'Adam est devenu comme l'un de nous, » connaissant le bien et le mal. Et maintenant pour qu'il » n'étende pas sa main, qu'il ne touche pas à l'arbre de vie, » qu'il n'en mange point et qu'il ne vive pas éternellement, le » Seigneur Dieu l'a chassé des délices du paradis. » Si chacun de ces mots n'est pas une allégorie cachant un sens secret, ce que je crois, tout ce récit est plein de blasphèmes contre Dieu. En effet, ignorer que l'aide donnée à l'homme sera cause de sa chute, lui interdire la connaissance du bien et du mal, la seule règle de la vie humaine, et puis craindre par jalousie que l'homme, prenant sa part de la vie, ne devienne de mortel immortel, c'est par trop d'envie et de méchanceté.

5. Parlons maintenant de ce qu'ils disent de vrai sur Dieu et que nos pères nous ont enseigné dès l'origine, à savoir que le Créateur veille sur cet univers. Moïse ne dit pas un mot de ce qui se passe au-dessus du monde : il n'a rien osé avancer sur la nature des anges, bien qu'il ait dit et répété souvent que ce sont les ministres de Dieu. Sont-ils créés ou incréés, sont-ils faits par un autre que Dieu, sont-ils exclusivement les ministres de Dieu, ou exercent-ils d'autres fonctions, rien de précis à cet égard. Mais il parle en détail du ciel, de la terre, des choses répandues à sa surface et de la manière dont elles sont arrangées. Il dit que Dieu ordonna que les unes fussent faites, comme le jour, la lumière, le firmament, et qu'il fit les autres, comme le ciel, la terre, le soleil et la lune, et qu'il sépara les êtres cachés jusque-là, l'eau, je pense, et le sec. En outre, Moïse n'a rien osé dire sur la génération et la création de l'esprit : il a dit simplement : « L'esprit de Dieu était porté au-dessus de l'eau. » Était-il increé ou créé? Il n'en dit rien.

6. Comme il est évident que Moïse n'a point tout expliqué

[1] *Genèse*, III, v. 22.

sur ce qui concerne le gouvernement du monde par son Créateur, comparons entre elles l'opinion des Hébreux et celle de nos pères sur ce sujet. Moïse dit que le Créateur du monde choisit la nation des Hébreux, veilla exclusivement sur elle, ne se préoccupa que d'elle et lui donna à elle seule tous ses soins. Quant aux autres nations, comment et par quels dieux elles sont gouvernées, il n'en est pas question; à peine semble-t-il leur accorder de jouir du soleil et de la lune. Mais nous en reparlerons plus loin. Je me borne à constater que Moïse, et après lui les prophètes et Jésus le Nazaréen prétendent que Dieu est exclusivement le dieu d'Israël et de la Judée, et que c'est là son peuple de prédilection. Ajoutons que tous les charlatans et tous les imposteurs qui furent jamais ont été surpassés par Paul. Écoutons ce qu'ils disent, et Moïse d'abord [1] : « Tu » diras à Pharaon : Mon fils premier-né Israël. J'ai dit : Renvoie » mon peuple, pour qu'il me serve, et tu n'as pas voulu le » renvoyer.... » Et un peu plus loin : « Et ils dirent : le dieu » des Hébreux nous a appelés. Nous irons donc dans le désert, » faisant une route de trois jours pour sacrifier au Seigneur » notre Dieu. » Et puis encore un peu plus loin : « Le Seigneur » Dieu des Hébreux m'a envoyé vers toi, disant : Renvoie mon » peuple, afin qu'ils me fassent un sacrifice dans le désert. »

7. Que les Juifs aient été exclusivement sous le patronage de Dieu, qu'ils aient été son héritage de prédilection, c'est une assertion non-seulement de Moïse et de Jésus, mais aussi de Paul. Et cela doit paraître étonnant de sa part. Car, à chaque instant, comme les polypes sur les rochers, il change de croyance relativement à Dieu, tantôt prétendant que les Juifs sont l'héritage exclusif de Dieu, tantôt affirmant que les Grecs y ont aussi part, puisqu'il dit que Dieu n'est pas seulement le dieu des Juifs, mais le dieu des Gentils, positivement des Gentils [2]. Il est donc juste de demander à Paul pourquoi, si Dieu n'est pas seulement le dieu des Juifs, mais des Gentils, il a envoyé seulement aux Juifs l'esprit prophétique, Moïse, l'onction, les prophètes, la loi, les paradoxes et les miracles fabuleux. Tu les entends crier : « L'homme a mangé le pain des anges. » A la fin, Dieu leur envoie Jésus, qui n'est ni oint, ni prophète, ni maître, ni héraut de cet

[1] *Exode*, IV, 22, 23; V, 3; VII, 16.

[2] Voyez *Épître de saint Paul aux Romains*, chap. x; *aux Éphésiens*, III, v. 6, et *aux Galates*, chap. III, v. 28.

amour de Dieu pour les hommes qui doit plus tard se montrer sur la terre. Mais il attend des myriades, ou, si vous voulez, des milliers d'années, laissant dans l'ignorance et livrés au culte des idoles tous les peuples depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et tous ceux depuis les ourses jusqu'au midi, à l'exception d'une petite peuplade, habitant depuis deux mille ans à peu près un coin de la Palestine. Si ce Dieu est le dieu de nous tous, si c'est le créateur de toutes choses, pourquoi nous a-t-il abandonnés? L'auteur ajoute[1] : Convenez avec nous que le Dieu créateur de toutes choses est un produit de votre imagination toute pure, le rêve fantastique de quelqu'un de votre race? Car tout cela n'est-ce pas de la partialité? Votre Dieu n'est-il point jaloux? Or, pourquoi Dieu est-il jaloux? Pourquoi venge-t-il les fautes des pères sur les enfants?

Extraits du livre IV de saint Cyrille.

1. Mais considérons maintenant quelles sont nos doctrines sur cette question. Nos auteurs disent que le Créateur de l'univers est le père et le roi commun, qu'il a distribué le reste des nations à des dieux protecteurs des nations et des villes, et que chacun d'eux exerce spécialement les fonctions qui lui sont dévolues. En effet, tout étant parfait dans le Père et composant un tout absolu, il y a dans les parties une puissance qui reçoit des applications relatives : Mars préside aux actes guerriers des nations : Minerve est la déesse de la prudence et de la guerre : Mercure leur apprend la ruse plutôt que l'audace; en un mot chaque nation obéit à l'ascendant particulier de celui des dieux qui est chargé de veiller sur elle. Si l'expérience ne confirme pas ce que je dis, que toutes nos croyances ne soient que mensonge, folle persuasion, et que l'on approuve les vôtres. Mais c'est tout le contraire. De tout temps l'expérience a confirmé ce que nous disons, et elle n'a jamais paru s'accorder avec ce que vous dites. D'où vient donc cette prétention? Dites-moi pourquoi les Celtes et les Germains sont braves, les Grecs et les Romains polis avant tout et civilisés, mais cependant fiers et belliqueux; les Égyptiens plus avisés et plus industrieux; les Syriens peu propres à la guerre, mous, mais avec un mélange d'esprit, de chaleur, de légèreté et de facilité à apprendre. Si l'on ne voit pas la cause de cette différence entre les nations, et si l'on soutient que tout cela est l'ef-

[1] C'est saint Cyrille qui parle avant de citer Julien.

fet du hasard, comment croira-t-on que le monde est gouverné par une providence? Mais si l'on en voit la cause, qu'on me la dise, au nom du Créateur lui-même, et qu'on me l'apprenne.

2. Il est constant que les lois correspondent à la nature respective des peuples chez lesquels elles sont établies. Politiques et humaines chez ceux qui sont doués d'humanité, elles sont dures et sauvages chez ceux qui ont un naturel tout à fait différent des premiers. En effet, les législateurs ont ajouté peu de chose, dans leurs prescriptions, au naturel et aux usages. Voilà pourquoi les Scythes accueillirent Anacharsis comme un insensé. On aurait peine à trouver quelques peuples de l'Occident, sauf un très-petit nombre, qui cultivent la philosophie et la géométrie et qui même soient propres à ce genre d'études, quoique l'empire romain ait étendu si loin ses conquêtes. Le talent de la parole et l'art des rhéteurs n'y est le privilége que de quelques esprits d'élite, mais ils sont étrangers à toutes les autres sciences. Tant la nature a de force. Qu'est-ce donc que cette différence dans les usages et dans les lois des nations?

3. Moïse explique d'une manière fabuleuse la variété des langues. Il dit que les fils des hommes s'étant réunis, voulurent bâtir une ville, et, dans cette ville, une grande tour. Dieu dit alors qu'il va descendre et confondre leur langage. Et pour qu'on ne croie pas que j'en impose, nous lirons le texte même de Moïse [1] : « Et ils dirent : Venez : bâtissons-nous une ville et » une tour, dont la tête ira jusqu'au ciel, et faisons-nous un nom » avant de nous disperser sur la face de toute la terre. Et le » Seigneur descendit voir la ville et la tour qu'avaient bâties les » fils des hommes. Et le Seigneur dit : Voici : ce n'est qu'une » seule race, qu'une seule langue pour tous, et ils ont entrepris » cela, et maintenant ils ne manqueront pas, étant tous, de » faire ce qu'ils ont entrepris. Venez : descendons là et con- » fondons leur langue, afin que pas un n'entende la parole de » son voisin. Et le Seigneur Dieu les dispersa sur la face de » toute la terre, et ils cessèrent de bâtir la ville et la tour. » Vous voulez croire cela, et vous ne croyez pas ce qu'Homère dit des Aloades [2], qui s'avisèrent de mettre trois montagnes l'une sur l'autre « afin d'escalader le ciel ». Moi je dis que cette histoire est aussi fabuleuse que l'autre; mais vous qui

[1] *Genèse*, I, v. 4, 5, 6, 7, 8.

[2] Otus et Éphialte, géants monstrueux, fils de Neptune et d'Iphidémie. Voyez Homère, *Odyssée*, XI, v. 307 et suivants.

croyez la première, dites-moi, au nom des dieux, pourquoi vous reprochez la seconde à Homère comme une fable. On ne peut dire, ce me semble, qu'à des ignorants que, en supposant même que tous les hommes de la terre habitée n'eussent eu qu'une même parole et une même langue, ils n'auraient jamais pu bâtir une ville allant jusqu'au ciel, eussent-ils mis en briques la terre entière. Car il aurait fallu une masse de briques égale à toute la terre pour aller jusqu'aux cercles de la lune. Supposons, en effet, que tous les hommes, réunis et ayant une même parole et une même langue, aient mis la terre entière en briques et en aient épuisé les pierres, comment atteindront-ils jusqu'au ciel, en supposant même que leur œuvre soit plus allongée qu'un fil que l'on dévide? Le moyen de croire vraie une fable aussi évidemment fausse! Et vous qui prétendez que Dieu se fit peur de la concorde des hommes et que c'est pour cela qu'il confondit leurs langues, vous osez nous dire que vous avez une juste notion de la Divinité?

4. Je reviens à ce que dit Moïse de la confusion des langues. La cause en est, selon lui, que Dieu craignit que les hommes ayant la même parole et la même langue, n'escaladassent le ciel. Et comment Dieu s'y prit-il? Dieu descendit du ciel, ne pouvant faire cela de là-haut, à ce qu'il paraît, et obligé de descendre sur la terre. Quant à la différence des coutumes et des lois, Moïse ni pas un autre n'en disent rien, et cependant il y a plus de variété dans les lois et dans les habitudes politiques des nations humaines que dans leurs langues. Quel est le Grec qui ne regarde comme un crime d'avoir commerce avec sa sœur, sa fille ou sa mère? Les Perses jugent que ce n'est point mal. Ai-je besoin de démontrer en détail que la nation germaine est amie de la liberté et impatiente du joug, tandis que les Syriens, les Perses et les Parthes sont d'une humeur douce et facile, ainsi que les barbares, qui sont à l'orient et au midi et qui, tous sans exception, se soumettent volontiers aux dominations les plus despotiques? Si tout cela s'est fait sous une providence supérieure et divine, pourquoi chercher un être plus grand et plus digne de nos hommages, pourquoi honorer en vain un Dieu qui ne prévoit rien? S'il ne se préoccupe ni de la vie, ni des coutumes, ni des mœurs, ni des bonnes lois, ni de la constitution politique des peuples, lui sied-il de réclamer un culte de la part des hommes? Pas du tout. Voyez dans quelle absurdité tombe votre raisonnement.

Parmi les biens qu'on voit dans la vie humaine, les premiers sont les biens de l'âme, puis après viennent les biens du corps. Si donc Dieu ne s'est point préoccupé des biens de notre âme, s'il n'a pourvu en rien à notre bien-être physique, s'il ne nous a envoyé ni docteurs, ni législateurs, comme aux Hébreux, d'après ce que dit Moïse, et après lui les prophètes, quel beau gré pouvons-nous lui en savoir?

5. Mais voyons si ce n'est pas votre Dieu qui nous a donné nos dieux à nous, ces dieux que vous ne connaissez point, ces bienfaiteurs des hommes, qui ne le cèdent en rien au Dieu des Hébreux, adoré dans la Judée, sur laquelle s'étendit exclusivement sa Providence, comme le disent Moïse et ceux qui lui ont succédé jusqu'à nous. La preuve que sur la question de savoir si le Dieu créateur, adoré par les Hébreux, veille sur le monde, nous avons des notions plus justes que vous, c'est qu'il nous a donné des biens plus grands qu'à eux, biens de l'âme et du corps, dont il sera question plus loin, et qu'il nous a envoyé des législateurs qui valent Moïse, si même plusieurs ne le surpassent point de beaucoup.

6. Ainsi que nous l'avons dit, si Dieu n'a pas établi dans chaque nation, pour la gouverner, un génie ou un démon sous ses ordres, et une race spéciale d'âmes qui obéit et se plie à des êtres supérieurs, d'où résulte la différence des lois et des coutumes, qu'on me montre de quelle autre cause elle peut provenir. Il ne suffit pas de dire : « Dieu dit, et ce fut. » Il faut encore que la nature de ce qui se fait s'accorde avec les ordres de Dieu. Je m'explique plus nettement. Dieu commande, par exemple, que le feu se porte vers le haut et la terre vers le bas. Ne fallait-il pas pour que cet ordre s'accomplit, que le feu fût léger et la terre pesante? Et ainsi du reste. Il en est de même pour les choses divines. Étant donné que la race humaine est périssable et mortelle, il suit nécessairement que ses œuvres sont périssables, sujettes au changement et essentiellement mobiles. Mais Dieu étant éternel, éternels aussi doivent être ses ordres. Ses ordres étant éternels, ils sont la nature même des êtres ou conformes à la nature des êtres. Car comment la nature pourrait-elle être en lutte avec un ordre de Dieu? Comment pourrait-elle exister en dehors de cet accord? Si donc, de la même manière que Dieu a ordonné la confusion des langues et leur dissonance, il a voulu qu'il y eût une différence dans la constitution politique des nations, il ne l'a pas fait

seulement par un ordre de lui, mais il a dû nous créer en vue de cette différence. Il a donc fallu d'abord une différence naturelle entre des nations qui devaient vivre différemment. On le voit d'après les corps mêmes, si l'on considère la différence qu'il y a entre les Germains, les Scythes, les Libyens et les Éthiopiens. Cela peut-il se faire par un ordre pur et simple? Le climat, le pays, l'état du ciel n'y sont-ils pour rien?

7. Moïse s'est plu à obscurcir ce fait à dessein, et il n'a pas attribué la confusion des langues à son Dieu seulement. En effet, il dit que Dieu ne descendit pas seul, mais plusieurs avec lui, et il ne dit pas quels étaient ceux-là. Il est évident qu'il donne à entendre que ceux qui descendirent avec lui étaient semblables à lui. Si donc le Seigneur n'est pas le seul auteur de la confusion des langues, mais que ceux qui étaient avec lui les ont aussi confondues, on est fondé à en conclure qu'ils sont les auteurs de la diversité des nations.

8. Où donc ai-je voulu en venir par cette longue discussion? A ceci, que, si le Créateur prêché par Moïse veille sur le monde, nous avons de lui une opinion meilleure en le considérant comme le maître commun de l'univers. Les autres dieux sont préposés aux nations et placés sous ses ordres, comme les ministres d'un roi, et s'acquittent chacun de leurs fonctions d'une manière différente. Ainsi nous ne mettons point Dieu dans la dépendance de ces subalternes et nous ne supposons pas qu'il partage avec les dieux qui dépendent de lui. Que si Dieu, pour honorer quelqu'un de ses ministres, lui a confié le gouvernement de l'univers, mieux vaut, en suivant notre doctrine, reconnaître à la fois ce Dieu de l'univers, sans méconnaître l'autre, que d'honorer le Dieu à qui est échu le gouvernement d'une petite partie du monde, au lieu d'honorer le Dieu de l'univers.

Extraits du livre V de saint Cyrille.

1. On trouve admirable la loi de Moïse, le Décalogue[1] : « Tu ne voleras point. Tu ne tueras point. Tu ne rendras pas de faux témoignage. » Transcrivons mot à mot chacun des commandements que Moïse assure avoir été écrits par Dieu lui-même : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui t'ai retiré de la terre d'Égypte. » Et après : « Tu n'auras point d'autres dieux que moi. Tu ne te feras point d'idole. » Et il en donne la raison : « Car je suis le Seigneur ton Dieu, qui punit les fautes des pères sur

[1] *Exode*, chap. XX, et *Deutéronome*, chap. IV.

les enfants, le Dieu jaloux. Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur Dieu. Souviens-toi du jour des sabbats. Honore ton père et ta mère. Tu ne forniqueras point. Tu ne tueras point. Tu ne voleras point. Tu ne rendras pas de faux témoignage. » Quelle nation, je le demande au nom des dieux, sauf le : « Tu n'adoreras pas d'autres dieux » et le « Souviens-toi des sabbats », quelle nation ne croit pas devoir observer les autres commandements? Si bien qu'il y a partout contre ceux qui les violent des peines, ici plus sévères, là les mêmes, ailleurs moins rigoureuses que celles de Moïse.

2. Mais ce commandement : « Tu n'adoreras pas d'autres dieux » est dans la bouche de Moïse un grand blasphème contre Dieu, et il ajoute : « Je suis le Dieu jaloux. » Et dans un autre endroit : « Notre Dieu est un feu dévorant [1]. » Est-ce qu'un homme jaloux et envieux ne te paraît pas digne de blâme? Et tu crois pieux de donner à Dieu le nom de jaloux? Comment peut-il être raisonnable d'avancer un pareil mensonge? Si Dieu est jaloux, c'est malgré lui que les autres dieux sont adorés et que devant eux s'inclinent toutes les autres nations. Comment se fait-il alors que ce jaloux n'ait pas empêché les nations d'adorer les autres dieux, afin de n'adorer que lui seul? Ne le pouvait-il pas, ou bien n'a-t-il pas voulu, dès le principe, empêcher que les autres dieux ne fussent adorés? Il y a impiété à soutenir la première alternative et à dire qu'il ne le pouvait point; quant à la seconde, elle s'accorde avec notre religion. Loin de nous ces enfantillages, et ne nous entraînez point à de semblables blasphèmes!

3. Si Dieu veut que l'on n'adore personne, pourquoi donc adorez-vous son Fils, qu'il n'a jamais reconnu et regardé comme sien, je le prouverai facilement, et dont vous faites, je ne sais pourquoi, un enfant supposé?

4. Est-ce que Dieu n'a pas l'air de se fâcher, de s'indigner, de s'emporter, de jurer et de passer en un instant d'un parti à l'autre, dans le passage de Moïse où il est question de Phinéès? Si quelqu'un de vous a lu les Nombres, il sait ce que je dis. Après que l'homme initié à Béelphégor a été tué avec la femme qui l'avait séduit, de la propre main de Phinéès qui fait à la femme une blessure hideuse et douloureuse, Moïse fait dire à Dieu [2], « Phinéès, fils d'Éléazar, fils du grand prêtre Aaron, a

[1] *Deutéronome*, chap. IV, v. 24.
[2] *Nombres*, chap. XXV, v. 11.

détourné ma colère de dessus les fils d'Israël, parce qu'il a été furieux de ma fureur au milieu d'eux, et, dans ma fureur, je ne les ai point détruits. » Quoi de plus léger que le motif pour lequel l'écrivain prétend faussement que Dieu se laisse emporter par la colère? Est-il rien de plus absurde de voir que, si dix, quinze, cent, mettons même mille hommes ont osé violer les lois établies par Dieu, il faut pour ces mille hommes en faire périr six cent mille [1]? Il me paraît plus sage, comme à tout homme sensé, de sauver un méchant avec mille bons que de perdre mille bons avec un méchant. Il entasse ensuite paroles sur paroles [2] pour dire que le Créateur du ciel et de la terre ne doit pas entrer dans des colères si sauvages, comme quand il veut, à diverses reprises, anéantir la race entière des Juifs. Si la colère, dit-il, d'un héros ou de quelque démon obscur, est funeste à des villes, à des pays entiers, qu'arrivera-t-il de la colère d'un si grand Dieu contre les démons, les anges ou les hommes?

5. Il faut le comparer à la douceur de Lycurgue, à la clémence de Solon ou à la bonté et à la modération des Romains envers leurs ennemis.

6. Combien nos mœurs valent mieux que les vôtres, jugez-en par ceci. Nos philosophes nous ordonnent d'imiter les dieux autant que nous pouvons. Or, cette imitation consiste dans la contemplation des êtres. Que cet état suppose l'absence de passion et l'usage de la méditation, c'est évident sans que je le dise. Ainsi se préparer par l'absence de passions à la contemplation des êtres, c'est le moyen d'imiter Dieu. Or, quelle est l'imitation de Dieu chez les Hébreux? La colère, l'irritation, une fureur sauvage. « Phinéès, dit-il, a détourné ma colère. Il a été furieux de ma fureur au milieu des fils d'Israël. » Parce que Dieu trouve un homme qui partage son indignation et sa douleur, il a l'air de renoncer à son indignation. Moïse, en parlant de Dieu, feint mille traits semblables dans un grand nombre de passages de son écrit.

7. Non, Dieu ne s'est point occupé exclusivement des Hébreux, mais il veille sur toutes les nations, et il n'a donné aux Hébreux rien de bon, rien de grand, tandis qu'il nous a comblés de faveurs beaucoup plus remarquables. Les Égyptiens

[1] Le texte de la Vulgate, *Nombres*, chap. xxv, v. 9, dit seulement vingt-quatre mille.

[2] Ce premier membre de phrase est de saint Cyrille.

peuvent citer chez eux les noms d'une foule des sages, dont un grand nombre ont succédé à Hermès [1], j'entends par là celui qui est trois fois populaire en Égypte. Les Chaldéens et les Assyriens en ont eu autant depuis Ninus [2] et Bélus, et les Grecs des milliers depuis Chiron. Et depuis lors se sont montrés toutes sortes d'hommes éclairés et d'interprètes des choses divines : privilége dont se vantent exclusivement les Hébreux. Il raille ensuite [3] David et Samson d'heureuse mémoire, prétendant qu'ils ne sont pas déjà si vaillants dans les combats, mais de beaucoup inférieurs en force aux Égyptiens et aux Grecs, et que leur souveraineté s'étendit à peine jusqu'aux frontières de la Judée.

8. Mais il nous a donné les principes de la science et l'enseignement philosophique. Et lequel? La connaissance des phénomènes célestes a été perfectionnée chez les Grecs, à la suite des premières observations faites par les Barbares à Babylone. La géométrie, née de la géodésie en Égypte, a fait les immenses progrès que nous voyons. Ce sont encore les Grecs qui ont élevé l'arithmétique, inventée par les marchands phéniciens, au noble rang de la science. Les Grecs enfin joignant les trois sciences en une, adaptent l'astronomie à la géométrie, combinent l'arithmétique avec les deux premières, et constatent les rapports harmonieux qui existent entre elles. De là naît chez eux la musique, grâce à la découverte des lois de l'harmonie fondées sur la convenance parfaite, ou à peu près, du son avec la faculté de le percevoir.

Extraits du livre VI de saint Cyrille.

1. Quelles sciences citerai-je une à une, ou quels hommes? Platon, Socrate, Aristide, Cimon, Thalès, Lycurgue, Agésilas, Archidamus, tous les philosophes, les chefs d'armée, les artistes, les législateurs? On trouvera que les plus pervers et les plus cruels de ces chefs d'armée se sont montrés plus cléments envers ceux qui leur avaient fait les plus grandes offenses que Moïse à l'égard des gens qui ne lui avaient rien fait du tout.

[1] Chez les Égyptiens Thoth, et chez les Grecs Hermès ou Mercure Trismégiste, inventeur de l'écriture, de la grammaire, des sciences, des arts, etc. Il existait sous son nom quarante-deux livres sacrés que gardaient les prêtres égyptiens. — Le texte de Julien n'est pas très-net en cet endroit.

[2] Il y a dans le texte Ἄννου, mais on ne peut douter qu'il ne faille lire Νίνου et traduire Ninus.

[3] C'est saint Cyrille qui parle.

2. Quel règne vous citerai-je? Celui de Persée, d'Éaque, ou du Crétois Minos, qui, après avoir purgé la mer infestée par des pirates, refoulé et chassé les Barbares jusqu'à la Syrie et la Sicile, étendit des deux côtés les frontières de son royaume, établit sa domination non-seulement sur les îles, mais encore sur tout le littoral, et partagea avec son frère Rhadamanthe son territoire et les soins des peuples qu'ils avaient à gouverner? Minos donna des lois qui lui avaient été communiquées par Jupiter, et Rhadamanthe, sous sa direction, fut chargé de rendre la justice.

3. Mais Jésus, après avoir séduit quelques misérables d'entre vous, n'est connu que depuis trois cents années. Il n'a rien fait, tout le temps qu'il a vécu, qui soit digne de mémoire, à moins qu'on ne regarde comme un grand exploit de guérir des boiteux et des aveugles et d'exorciser des possédés dans les villages de Bethsaïde et de Béthanie.

4[1]. Après avoir raconté l'histoire de Dardanus, qu'il traite lui-même de vaine rhapsodie, il passe immédiatement à la fuite d'Énée, raconte l'arrivée des Troyens en Italie, fait mention de Rémus et de Romulus, s'étend longuement sur la fondation de Rome, dit que le très-sage Numa est un présent fait aux Romains par Jupiter, et s'exprime ainsi : Après que la ville, à son berceau, eut triomphé des guerres qui l'entouraient, en vainquant ses ennemis, et que, accrue par ses malheurs mêmes, elle jouit d'une plus grande sécurité, Jupiter leur donna le roi très-philosophe Numa. Ce Numa était un modèle de vertu, vivant dans les bois solitaires, et toujours en commerce avec les dieux à cause de la sainteté de ses pensées. C'est lui qui établit la plupart des lois relatives à la religion.

5. Or, c'est par une inspiration, par une suggestion divine, par la voix de la sibylle et par celle des hommes appelés en grec chresmologues [2], que Jupiter semble avoir communiqué ses bienfaits à la ville de Rome. Un bouclier tombe du ciel, on trouve une tête sur une colline, d'où est venu, je crois, le nom du temple où réside le grand Jupiter [3], mettrons-nous ces faveurs au nombre des premières ou des secondes? Pauvres hommes que vous êtes, vous refusez d'honorer et de vénérer le bouclier tombé du ciel que l'on a gardé chez nous, gage que

[1] Toute la première phrase de cet alinéa est de saint Cyrille, résumant un passage de Julien. Le texte de Julien commence à la seconde phrase.

[2] Diseurs d'oracles.

[3] Le Capitole, du mot latin *caput*, tête.

nous a envoyé réellement et effectivement le grand Jupiter ou Mars, père des Romains, afin d'être à jamais le rempart de notre cité, et vous adorez le bois de la croix, vous en tracez l'image sur votre front et sur vos maisons! Doit-on haïr les gens sensés ou plaindre les insensés de votre secte qui se sont jetés, à votre suite, dans une voie tellement funeste, que, abandonnant les dieux éternels, ils s'en vont chez les Juifs adorer un mort?

6. L'inspiration que les dieux envoient aux hommes est rare et n'arrive qu'à un nombre très-restreint : il est difficile à tout homme d'y avoir part, et en tout temps. Ainsi, elle a cessé chez les Hébreux, et elle n'existe plus chez les Égyptiens. On voit les oracles céder d'eux-mêmes au cours des années. C'est pour cela que, dans sa bonté, Jupiter, le père et le maître des hommes, voulant que nous ne fussions point privés de toute communication avec les dieux, nous a donné l'observation des arts sacrés, afin que nous eussions l'assistance nécessaire dans nos besoins.

7. J'allais oublier le plus grand bienfait du Soleil et de Jupiter. Ce n'est pas sans raison que je le place à la fin. Il ne nous appartient pas à nous seuls, il est commun à tous les Grecs, nos frères d'origine. Jupiter, parmi les dieux intelligents émanés de lui, engendra Esculape, et le rendit manifeste à la terre par la puissance génératrice du Soleil. Esculape, descendu du ciel sur la terre, parut à Épidaure sous la forme humaine, et de là, s'avançant plus loin, il étendit sa main secourable sur la terre entière. Il vint à Pergame, en Ionie, à Tarente, et enfin à Rome, puis dans l'île de Cos et à Æges. Enfin, il visita toutes les nations de la terre et de la mer, et non point chacun de nous séparément, guérissant les âmes malades et les corps infirmes.

8. Les Hébreux peuvent-ils se vanter que Dieu leur ait accordé semblable bienfait, eux pour lesquels vous avez déserté nos rangs? Si encore vous aviez embrassé leur doctrine, vous ne seriez pas tout à fait malheureux, et votre nouveau sort, quoique moins bon que le premier, quand vous étiez avec nous, serait tolérable et supportable. Au lieu de plusieurs dieux, vous n'en adoreriez qu'un seul, mais au moins vous n'adoreriez pas un homme, ou, pour mieux dire, plusieurs hommes misérables. Et puis, en subissant une loi dure, sévère, qui a quelque chose de sauvage et de barbare, au lieu de nos lois

douces et humaines, si vous étiez plus maltraités de ce côté, vous seriez toutefois plus saints et plus purs sous le rapport de la religion. Mais vous avez fait aujourd'hui comme les sangsues, vous avez tiré le mauvais sang et laissé le plus pur.

9. Vous ne vous préoccupez point s'il y a eu chez eux de la sainteté. Vous n'imitez que leur colère et leur fureur. Vous détruisez les temples et les autels; vous égorgez non-seulement ceux qui restent fidèles au culte de leurs pères, mais ceux d'entre vous que vous dites infectés d'hérésie, et qui n'adorent pas le mort [1] de la même manière que vous. Mais ce sont là de vos inventions. Jamais Jésus ne vous a donné de préceptes à cet égard, ni Paul. La raison en est qu'ils n'ont jamais espéré que vous en arriveriez à ce degré de puissance. C'était assez pour eux de tromper des servantes, des esclaves, et, par ceux-ci, des femmes et des hommes tels que Cornélius et Sergius [2]. Si l'on a vu sous le règne de Tibère ou de Claude un seul homme distingué se convertir à leurs idées, regardez-moi comme le plus grand des imposteurs.

10. Mais je ne sais quelle inspiration et quel entraînement m'avaient fait vous demander pourquoi vous aviez déserté nos rangs et passé chez les Juifs, pourquoi vous vous étiez montrés ingrats envers nos dieux? Répondez. Est-ce parce que les dieux ont donné à Rome l'empire du monde et aux Juifs quelque temps de liberté, puis une servitude perpétuelle chez les autres nations? Voyez Abraham : n'habite-t-il pas sur une terre étrangère? Et Jacob? n'est-il pas successivement esclave en Syrie, puis en Palestine, et, dans sa vieillesse, chez les Égyptiens? Mais, dira-t-on, est-ce que Moïse, de son bras puissant, ne les a pas tirés de l'Égypte, de la maison de servitude [3]? C'est vrai; mais, une fois établis dans la Palestine, n'ont-ils pas changé plus souvent de fortune que le caméléon, comme l'affirment ceux qui l'ont vu, ne change de couleur, obéissant tantôt à des Juges, tantôt à des étrangers? Une fois soumis à leurs rois (comment cela se fit-il, n'en parlons point : car Dieu ne leur accorda point de lui-même de vivre sous des rois; d'après ce que dit l'Écriture, il ne fit que céder à leur contrainte et il les avertit qu'ils seraient mal gouvernés), ils vécurent enfin dans un pays à eux et labourèrent leur petit coin de terre pendant

[1] Le Christ.
[2] Voyez *Actes des Apôtres*, chap. x et xiii.
[3] *Deutéronome*, chap. v, v. 6.

quatre cents ans; mais ils furent les esclaves des Assyriens d'abord, puis des Mèdes, et enfin des Perses, et ils sont les nôtres aujourd'hui.

11. Ce Jésus que vous prêchez était un sujet de César. Si vous le niez, je vous le prouverai plus tard, ou plutôt montrons-le tout de suite. Ne dites-vous pas, en effet, qu'il fut compris avec son père et sa mère dans le dénombrement sous Cyrénius[1]? Une fois né, quel bien a-t-il fait à ses concitoyens? Ils ne voulurent pas lui obéir. Comment se fait-il que ce peuple au cœur dur, au cou de pierre, ait obéi à Moïse? Ce Jésus, qui commandait aux esprits, qui marchait sur la mer, qui chassait les démons, et qui, comme vous le prétendez, a fait le ciel et la terre (il est vrai que pas un de ses disciples n'a osé le soutenir, excepté Jean, et encore ni très-clairement, ni très-précisément; mais accordons qu'il l'a dit), ce Jésus n'a jamais pu changer, pour leur propre salut, les opinions de ses amis et de ses parents.

Extraits du livre VII de saint Cyrille.

1. Nous reviendrons sur cela plus tard, quand nous parlerons de l'imposture et de la fourberie des Évangiles. Pour le moment, répondez à cette question. Quel est le plus avantageux ou d'être continuellement libre et de commander deux mille ans à la plus grande partie de la terre et de la mer, ou d'être esclave et soumis à une puissance étrangère? Personne n'est assez éhonté pour préférer ce dernier parti. Croira-t-on de même qu'il vaut mieux à la guerre être vaincu que vainqueur? Peut-on être assez insensé pour cela? Si ce que nous disons est vrai, montrez-moi chez les Hébreux un général comme Alexandre, montrez-m'en un comme César. Vous ne le pourriez pas. Je sais, au nom des dieux, que je fais injure à ces grands hommes; mais je les ai cités comme les plus connus. Il y a, en effet, des hommes inférieurs à eux et inconnus du vulgaire, qui, malgré cela, sont plus illustres que tout ce qu'il y a eu de pareil chez les Hébreux.

2. Les lois civiles, la forme des jugements, la bonne distribution et l'éclat des cités, les progrès dans les sciences, la culture des arts libéraux n'est-elle pas demeurée chétive et barbare chez les Hébreux? Cependant le misérable Eusèbe[2] veut

[1] Et mieux Cyrinus. Voyez *Évang. selon saint Luc*, chap. II, v. 2.

[2] Sans doute Eusèbe de Césarée.

qu'il y ait eu chez eux des poëmes en vers hexamètres, et il prétend qu'il existait chez les Hébreux une science logique, dont il n'a connu le nom que chez les Grecs. Où trouver chez les Hébreux un art médical comparable à celui d'Hipocrate, chez les Grecs, et des médecins qui lui ont succédé?

3. Le très-sage Salomon est-il comparable aux Grecs Phocylide, Théognis et Isocrate? En quoi? Si l'on compare les Exhortations d'Isocrate avec les Proverbes de Salomon, l'on verra, j'en suis certain, que le fils de Théodore l'emporte sur le roi très-sage. Mais, dira-t-on, Salomon était exercé dans le culte de Dieu. Qu'importe? Le même Salomon n'adora-t-il pas nos dieux, trompé, à ce qu'on raconte, par une femme? O grandeur de vertu! ô trésor de sagesse! Il ne put triompher du plaisir, et il fut séduit par les discours d'une femme. S'il s'est laissé tromper par une femme, ne lui donnez point le nom de sage. Si vous croyez qu'il fut sage, ne croyez point qu'il ait été trompé par une femme. C'est de son chef privé, c'est par prudence, c'est pour obéir aux enseignements de son Dieu, qui lui est apparu, qu'il a sacrifié aux dieux étrangers. Une rivalité jalouse est indigne des hommes de bien. A plus forte raison ne saurait-elle atteindre ni les anges ni les dieux. Et vous, vous vous attachez à des puissances spéciales auxquelles on donnerait, sans se tromper, le nom de démons. Elles sont pleines d'ambition et de vaine gloire, tandis qu'il n'y a rien de pareil chez les dieux.

4. Pourquoi goûtez-vous aux sciences des Grecs, si la lecture de vos Écritures vous suffit? Mieux vaudrait les défendre aux hommes que de les empêcher de goûter aux viandes offertes en sacrifice. Car, comme dit Paul [1], celui qui en goûte ne fait pas de mal. Mais la conscience de votre frère qui vous voit est scandalisée. Voilà ce que vous dites, vous les plus sages des hommes! Mais, grâce à ces sciences, tout ce que la nature a mis en vous d'excellent se détache de l'impiété. Oui, n'eussiez-vous qu'une lueur de bon naturel, aussitôt vous vous sentez du dégoût pour vos idées impies. Mieux vaudrait donc vous détourner de ces études que des viandes sacrées. Mais vous savez bien, j'en suis sûr, la différence qu'il y a entre votre instruction et la nôtre. Jamais chez vous un homme ne deviendrait courageux ni vertueux, tandis que chez nous, avec notre éducation, tout homme devient meilleur, à moins d'avoir une nature tout

[1] Voyez I *Ép. de saint Paul aux Corinthiens*, chap. VIII, v. 7.

à fait nulle. Mais quand on a une bonne nature, fécondée par l'instruction, on devient pour les hommes un présent des dieux, soit qu'on allume le flambeau de la science, soit qu'on se tourne vers la politique ou vers la guerre, soit enfin que l'on parcoure la terre et la mer : véritable mission de héros. La preuve en est évidente. Vous-mêmes, parmi vos enfants, vous en choisissez pour les appliquer à l'étude des Écritures. Eh bien, si, arrivés à l'âge d'homme, ils sont devenus meilleurs que des esclaves, dites que je suis un fou et un maniaque. Et avec cela, vous êtes assez malheureux, assez insensés pour croire divins des livres dont la lecture n'a jamais rendu personne plus sage, plus courageux, plus vertueux. Et ceux qui permettent d'acquérir le courage, la prudence et la justice, vous les livrez à Satan et à ses adorateurs.

5. Esculape guérit nos corps ; les Muses, avec Esculape, Apollon et Mercure, dieu de l'éloquence, instruisent nos âmes ; Mars et Ényo nous assistent dans les combats ; Vulcain règle et dispose ce qui a trait aux arts, et Minerve, vierge et née sans mère, préside à tout cela sous l'œil de Jupiter. Voyez donc par combien d'avantages nous vous sommes supérieurs, je veux dire par les arts, la sagesse, l'intelligence ; soit que vous considériez les arts qui servent à nos besoins, ou ceux qui se proposent l'imitation du beau, la statuaire, la peinture, l'économie et la médecine, qui, émanée d'Esculape, a répandu sur toute la terre des bienfaits, dont Dieu ne cesse de nous faire jouir. Esculape m'a guéri souvent malade, après m'avoir prescrit des remèdes, j'en prends à témoin Jupiter. Si donc nous, qui sacrifions à l'esprit d'apostasie, nous sommes mieux partagés sous le rapport de l'esprit du corps et des avantages extérieurs, pourquoi quittez-vous tout cela pour courir à d'autres objets ?

6. Mais pourquoi donc, infidèles à la doctrine des Hébreux, à la loi que Dieu leur a donnée, renonçant à la croyance de vos pères et vous livrant à ce qu'ont annoncé les prophètes, êtes-vous plus éloignés d'eux que de nous ? Si quelqu'un de vous veut considérer ce qui est vrai, il verra que votre impiété vient de l'audace des Juifs, ainsi que de l'indifférence et de la confusion des Gentils. Prenant des deux non ce qu'il y avait de bon, mais ce qu'il y avait de pire, vous en avez fait un tissu de mal. Les Hébreux ont quelques bons préceptes pour le culte et les cérémonies saintes, un très-grand nombre de recomman-

dations qui exigent une vie et une conduite très-religieuses. Leur législateur s'était borné à leur défendre de rendre un culte à tous les dieux, mais à un seul, dont « la portion est Jacob et le lot d'héritage Israël[1] ». A ce premier précepte, il ajoute, si je ne me trompe : « Tu ne maudiras point les dieux. » Mais l'insolence et l'audace de ceux qui vinrent après lui, voulant détruire tout sentiment religieux dans le peuple, conclut de la défense d'adorer d'autres dieux l'ordre de les maudire. C'est là tout ce que vous en avez tiré, si bien que, dans tout le reste, vous n'avez plus eu rien de commun avec eux. Ainsi, des innovations des Hébreux vous avez pris la malédiction contre les dieux honorés par les autres peuples, et de notre culte vous avez abandonné la piété envers les êtres supérieurs et les institutions chères à nos pères. Vous n'en avez retenu que la permission de manger de tout, comme des légumes d'un jardin. S'il faut vous dire la vérité, vous n'avez fait qu'augmenter la confusion qu'on voit régner chez vous. C'est là, je crois, ce qui arrive probablement chez les autres nations et dans toutes les professions de la société, cabaretiers, publicains, danseurs et autres métiers, et vous croyez devoir vous y conformer.

7. Que ce ne soient pas seulement ceux d'aujourd'hui, mais encore ceux qui ont reçu dans le principe les instructions de Paul qu'on puisse accuser d'être ainsi, on en a la preuve évidente dans ce que Paul leur écrit. Car je ne crois pas qu'il eût été assez imprudent pour leur reprocher les désordres, au sujet desquels il leur écrit, s'il ne les en avait pas sus coupables. S'il leur eût écrit des louanges, se fussent-elles trouvées vraies, il en aurait rougi ; fausses et mensongères, il aurait évité, en dissimulant, le soupçon de caresse complaisante et de basse flatterie. Mais voici les paroles que Paul écrit sur ses disciples à ses disciples mêmes[2] : « Ne vous y trompez pas. Ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni ceux qui couchent avec des mâles, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les insulteurs, ni les rapaces ne posséderont le royaume de Dieu. Vous n'ignorez pas, frères, que vous étiez ainsi, mais vous avez été lavés et sanctifiés au nom de Jésus-Christ. » Tu vois que, d'après les propres paroles de Paul, ses disciples étaient ainsi, mais ils ont été sanctifiés et lavés, grâce à une eau qui a la vertu de nettoyer, d'enlever les souillures et de

[1] *Deutéronome*, chap. XXXII, v. 9.
[2] I *Ép. aux Corinthiens*, chap. VI, v. 9, 10 et 11.

pénétrer jusqu'à l'âme. Le baptême, en effet, ne guérit ni la lèpre, ni les dartres, ni les boutons farineux, ni les verrues, ni la goutte, ni la dyssenterie, ni l'hydropisie, ni les panaris, ni aucune infirmité du corps, petite ou grande, mais il guérit les adultères et les rapines, et, en un mot, tous les vices de l'âme.

Extraits du livre VIII de saint Cyrille.

1. Puisqu'ils prétendent différer des Juifs d'à présent, être les vrais Israélites, d'après les prophètes, les seuls qui croient à Moïse et aux prophètes qui lui ont succédé dans la Judée, voyons en quoi ils sont d'accord avec eux. Commençons par Moïse, qu'ils affirment avoir prédit la naissance de Jésus. Moïse, non pas une fois, ni deux, ni trois, mais maintes et maintes fois, dit qu'il faut adorer un seul Dieu, qu'il appelle le Dieu suprême, mais jamais il ne parle d'un autre Dieu, quoiqu'il parle des anges, des seigneurs et de plusieurs dieux. Mais il y a toujours pour lui un Dieu souverain, absolu, et il n'a pas l'air de croire qu'il y en ait un second, qui n'est ni semblable ni dissemblable, comme vous l'avez inventé. Si vous trouvez une seule parole dans Moïse sur ce sujet, vous avez le droit de la citer. Car ces paroles[1] : « Le Seigneur votre Dieu suscitera un prophète tel que moi dans vos frères, et vous l'écouterez », n'ont été dites en aucune manière au sujet du fils de Marie. Si cependant l'on vous fait cette concession, remarquez que Moïse dit qu'il sera semblable à lui et non pas à Dieu, et que ce prophète sera issu comme lui des hommes, et non pas de Dieu. Et cet autre passage[2] : « Le prince ne manquera point dans Juda ni le chef d'entre ses cuisses, » ce n'est pas de lui du tout qu'il faut l'entendre, mais de la royauté de David, qui semble finir avec le roi Sédécias. Du reste, il y a ici deux versions dans l'Écriture. Il y est dit : « Jusqu'à ce que soient venues les choses qui leur sont réservées ; » vous avez mis à la place : « Jusqu'à ce qu'arrive celui à qui il est réservé. » Or, il est évident que rien de tout cela ne convient à Jésus. Car il n'est point de Juda, puisque vous prétendez qu'il n'est pas né de Joseph, mais du Saint-Esprit. Et pour Joseph lui-même, vous avez beau le rattacher à la généalogie de Juda, vous ne pouvez pas réussir dans cette imposture, et l'on prouve que Matthieu et Luc sont tout à fait en désaccord sur cette généalogie.

[1] *Deutéronome*, chap. XVIII, v. 15.
[2] *Genèse*, chap. XLIX, v. 10.

2. Comme nous devons examiner avec soin l'authenticité de ce fait dans le second livre, laissons-le de côté pour le moment. Supposons donc que ce soit là le prince issu de Juda; mais ce n'est point un Dieu issu de Dieu, et l'on ne peut dire avec vous que « tout a été fait par lui et rien n'a été fait sans lui[1] ». Mais il est dit dans les Nombres[2] : « Il se lèvera un astre de Jacob et un homme d'Israël. » Ces paroles conviennent à David et à ses successeurs, c'est évident. Car David était fils de Jessé. Si vous voulez essayer de tirer quelque lumière de ce passage, faites-le ; mais pour un sens que vous donnerez, je vous en rendrai mille. Quant à croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu d'Israël, Moïse dit dans le Deutéronome[3] : « Afin que tu saches que le Seigneur est ton Dieu et qu'il n'y en a pas d'autre que lui. » Et un peu plus loin[4] : « Rappelle dans ton cœur que le Seigneur ton Dieu est dans le ciel en haut et sur la terre en bas, et qu'il n'y en a pas d'autre que lui. » Et puis encore[5] : « Ecoute, Israël, notre Seigneur est le seul seigneur. » Et enfin[6] : « Voyez que je suis seul, et il n'y a pas d'autre Dieu que moi. » Voilà ce que dit Moïse, affirmant qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Peut-être ceux-ci nous répondront-ils : « Nous n'en admettons également ni deux ni trois. » Et moi je leur dirai, à mon tour, qu'ils les admettent, et j'invoquerai le témoignage de Jean, disant[7] : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Tu vois qu'il dit que le fils de Marie, ou tout autre, était en Dieu; et que je réponde en même temps à Photin[8], peu importe pour le moment : je vous laisse libre le champ de la dispute; mais que Jean dise que ce Verbe était en Dieu, ce témoignage me suffit. Seulement comment concilier ces paroles avec celles de Moïse? Mais, dira-t-on, elles s'accordent avec celles d'Isaïe. Isaïe dit[9] : « Voici : une vierge aura dans le ventre et enfantera un fils. »

[1] *Évang. selon saint Jean*, chap. I, v. 3.

[2] Chap. XXIV, v. 17.

[3] Chap. IV, v. 35.

[4] *Id.*, v. 39.

[5] Chap. VI, v. 4.

[6] Chap. XXXII, v. 39.

[7] *Évang. selon saint Jean*, chap. I, v. 1.

[8] Évêque de Sirmium, qui mettait des restrictions à la divinité de Jésus-Christ. On attribue à Julien une lettre latine adressée à cet hérésiarque. Voyez la traduction de Julien par Tourlet, t. III, p. 354.

[9] Chap. VII, v. 14.

Supposons que cela soit dit au sujet de Dieu, bien que cela n'ait pas été dit le moins du monde. Car cette femme n'était pas vierge, puisqu'elle était mariée, et que, avant d'être mère, elle avait couché avec son mari. Mais enfin accordons que cela soit. Est-ce qu'Isaïe dit que la Vierge accouchera d'un Dieu? Et vous, vous ne cessez d'appeler Marie mère Dieu. Est-ce qu'Isaïe dit que le fils né de la Vierge sera le fils unique de Dieu, le premier-né de toute la création? Quant à la parole de Jean [1] : « Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui, » peut-on me la faire voir dans les prophètes? Mais, ce que nous affirmons, écoutez-le de leur propre bouche [2] : « Seigneur, notre Dieu, prends-nous : hors de toi, nous n'en connaissons pas d'autre. » Ils nous montrent aussi le roi Ézéchias priant de la sorte [3] : « Seigneur, Dieu d'Israël, qui es assis sur les chérubins, tu es le seul Dieu. » Laisse-t-il de la place à un second?

3. Mais si Dieu ou celui que vous appelez le Verbe (dit Julien) vient de Dieu, et s'il est produit de la substance du Père, pourquoi appelez-vous la Vierge mère de Dieu? Comment a-t-elle enfanté un dieu, étant une créature humaine ainsi que nous? Ensuite, comment se fait-il que Dieu ayant dit expressément : « Je suis, et il n'y a pas d'autre sauveur que moi, » vous osiez appeler sauveur le fils de Marie? — Il a aussi posé cette question dans son écrit [4].

Extraits du livre IX de saint Cyrille.

1. Que Moïse appelle les anges des dieux, c'est un fait que vous pouvez apprendre par ses propres paroles [5] : « Les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles, ils prirent des femmes parmi toutes celles qu'ils avaient choisies. » Et un peu plus loin : « Et après cela, les fils de Dieu, ayant connu les filles des hommes, ils en eurent des enfants : or, ces enfants étaient les géants renommés de tout temps. » Ce sont donc les anges qu'il désigne : c'est évident et hors de toute supposition; et ce qui rend le fait encore plus clair, c'est qu'il ne dit pas qu'il soit né d'eux des hommes, mais des géants. En effet, il est certain que, s'il avait cru que des géants eussent des hommes pour

[1] *Évang. selon saint Jean*, chap. I, v. 3.
[2] Isaïe, chap. XXXVI, v. 20.
[3] *Id., ibid.*, v. 16.
[4] Ce dernier membre de phrase est de saint Cyrille.
[5] *Genèse*, chap. VI, v. 2 et 4.

pères, et non pas des êtres d'une nature plus relevée et plus puissante, il n'aurait pas dit qu'ils étaient nés des anges. Or, il m'a l'air de donner à entendre que la race des géants est issue d'un mélange du mortel avec l'immortel. Eh bien! ce Moïse, qui nomme plusieurs fils de Dieu, et qui ne les appelle pas des hommes, mais des anges, s'il avait connu le Verbe fils unique, ou le fils de Dieu, ou quel que soit le nom que vous lui donniez, ne l'aurait-il pas fait connaître aux hommes? Moïse qui regardait comme si glorieuse cette parole au sujet d'Israël [1] : « Mon fils premier-né Israël, » pourquoi n'a-t-il rien dit de semblable au sujet de Jésus? Il enseignait qu'il n'y a qu'un Dieu, seul et unique, qui a plusieurs fils, auxquels il a distribué les nations; mais ce fils premier-né, ce Verbe-Dieu, et toutes les fables que vous avez débitées dans la suite, il n'en a eu aucune idée, il n'en a jamais parlé clairement. Écoutez, au contraire, les paroles de Moïse et des autres prophètes. Moïse ne cesse de répéter des paroles comme celles-ci [2] : « Tu craindras le Seigneur ton Dieu, et tu n'adoreras que lui seul. » Comment donc Jésus est-il montré disant à ses disciples [3] : « Allez enseigner toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Comme si elles devaient aussi l'adorer? Et vous, persistant dans cette idée, vous dites que le Fils est Dieu avec le Père.

2. Écoute maintenant ce que Moïse dit au sujet des expiations [4] : « Il prendra deux boucs parmi les chèvres pour les péchés, et un bélier en holocauste. Et Aaron offrira un veau pour les péchés, et un autre pour lui, et il priera pour lui et pour sa maison. Et il prendra les deux boucs et il les présentera au Seigneur devant la porte de la tente du témoignage. Et Aaron tirera au sort les deux boucs, un sort pour le Seigneur et un sort pour le bouc émissaire, afin de l'envoyer, dit-il, en émission dans le désert. » Car c'est là la manière de l'envoyer en émission. « Quant à l'autre bouc, dit-il, il l'égorgera ce bouc pour les péchés du peuple devant le Seigneur; et il apportera de son sang du côté intérieur du voile, et il répandra le sang sur la base de l'autel des sacrifices, et il fera une expiation sainte pour les souillures des fils d'Israël, pour leurs injustices et pour tous leurs péchés. »

1 *Exode*, chap. IV, v. 22.
2 *Deutéronome*, chap. VI, v. 13.
3 *Évang. selon saint Matthieu*, chap. XXVIII, v. 19.
4 *Lévitique*, chap. XVI, v. 5 et suivants.

3. Que Moïse ait connu les rites des sacrifices, c'est un fait évident d'après ce qui a été dit. Il n'a donc point pensé comme vous qu'ils fussent immoraux, et la preuve en est dans ces mots que je vous prie encore d'écouter [1] : « L'âme qui aura mangé des viandes du sacrifice salutaire, qui est au Seigneur et qui en aura contracté la souillure, cette âme sera exterminée de son peuple. »

4. Il convient ici de rappeler quelques-unes des choses dites antérieurement, afin de voir pourquoi elles ont été dites. Pourquoi en effet, après avoir déserté nos croyances, n'embrassez-vous pas la loi des Juifs et ne restez-vous pas fidèles aux prescriptions de Moïse? Quelqu'un de clairvoyant dira : « Les Juifs ne sacrifient point. » Mais je lui prouverai qu'il est aveugle : d'abord, parce que vous n'observez aucun des autres rites en usage chez les Juifs; et puis, parce que les Juifs, même aujourd'hui, sacrifient en secret, mangent des victimes, prient avant de sacrifier, et donnent l'épaule droite en prémices aux prêtres. Seulement, comme ils n'ont plus ni temple, ni autel, ni ce qu'ils appellent sanctuaire, ils ne peuvent offrir à Dieu les prémices de victimes. Mais vous, qui avez trouvé un nouveau mode de sacrifices, et qui n'avez pas besoin de Jérusalem, pourquoi ne sacrifiez-vous pas? Je crois du reste vous en avoir dit assez sur ce sujet, en vous en parlant tout d'abord, lorsque j'ai voulu vous prouver que les Juifs ne diffèrent point des Gentils, sauf qu'ils croient à un Dieu seul et unique. C'est un dogme qui leur est propre et à nous complétement étranger. Tout le reste leur est commun avec nous, temples, enceintes sacrées, autels des sacrifices, purifications, observances, en quoi nous ne différons en rien, ou du moins en fort peu de chose, les uns des autres.

5. Pourquoi dans l'usage des viandes n'en reconnaissez-vous pas de pures et d'impures comme les Juifs, et pourquoi dites-vous que l'on peut manger de toutes comme des légumes d'un jardin? Vous vous en rapportez à Pierre qui dit [2] : « Ce que Dieu a purifié, ne le regarde point comme immonde. » Mais cela prouve-t-il que ce que Dieu a jadis cru immonde, il le déclare pur maintenant? Moïse, en désignant les quadrupèdes, dit [3] : « Tout animal qui a l'ongle séparé et qui rumine est pur,

[1] *Lévitique*, chap. VII, v. 20, et chap. XVII; Julien a mêlé plusieurs versets en un seul.

[2] *Acte des Apôtres*, chap. X, v. 15.

[3] *Lévitique*, chap. XI, v. 4.

et celui qui n'est pas fait ainsi est immonde. » Si, depuis la vision de Pierre [1], le porc est devenu un ruminant, croyons-le : seulement c'est un grand miracle qu'il le soit devenu après la vision de Pierre. Mais s'il a menti en disant qu'il a eu cette vision, ou, pour parler avec vous, cette apocalypse, dans la maison du corroyeur [2], comment le croirions-nous si vite sur un point si important? En effet, dans quels embarras ne vous eût-il pas jetés, si, outre la chair de porc, il vous avait défendu de manger des volatiles et des poissons, affirmant que, indépendamment des autres, ces animaux étaient repoussés de Dieu et regardés comme immondes?

6. Mais pourquoi m'étendre longuement sur ce qu'ils disent, quand on peut voir quelle en est la force? Ils disent, en effet, que Dieu, outre une première loi, en a établi une seconde; que la première, écrite pour la circonstance, était restreinte à un certain temps, et que la seconde fut écrite par Moïse pour être appliquée au temps et au lieu où il se trouvait. C'est là un mensonge, et je le prouverai clairement, en invoquant non pas dix, mais dix mille témoignages de Moïse, où il dit que la loi est éternelle. Écoutez ce passage de l'Exode [3] : « Et ce jour sera pour vous comme un monument; et vous fêterez cette fête en l'honneur du Seigneur dans toutes vos générations. Vous fêterez cette fête à perpétuité. Vous mangerez sept jours des pains sans levain, et, dès le premier jour, vous ferez disparaître le levain de vos maisons. » — Il entasse ainsi d'autres passages pour prouver que la loi a été dite éternelle; mais je crois qu'il faut abréger ces longues citations : il ajoute [4] — J'omets un grand nombre d'autres passages où Moïse dit que la loi est éternelle, et je ne veux point les citer, tant ils abondent. A vous de me montrer où est dit ce que Paul a osé avancer, à savoir que « le Christ est la fin de la loi [5] ». Où Dieu a-t-il promis une autre loi que celle qui était établie? Nulle part! Nulle part il n'est question de changer la première. Écoute encore Moïse [6] : « Vous n'ajouterez pas un mot à ce que je vous commande, et vous n'en retrancherez pas un mot. Observez les

[1] Voyez la vision de saint Pierre dans le chap. x des *Actes des Apôtres*.
[2] Simon.
[3] Chap. xii, v. 14 et 15.
[4] Cette phrase est de saint Cyrille.
[5] *Ép. aux Romains*, chap. x, v. 4.
[6] *Deutéronome*, chap. iv, v. 2; x, v. 13; xxvii, v. 26.

commandements du Seigneur votre Dieu, tels que je vous les commande aujourd'hui. Et maudit soit tout homme qui ne les observe pas tous. » Et vous vous croyez que c'est peu de chose d'ôter ou d'ajouter aux préceptes écrits dans la loi! Vous regardez comme un acte de courage de la violer entièrement, comme un trait de grandeur d'âme de ne point considérer la vérité, mais ce qu'approuve le vulgaire.

Extraits du livre X de saint Cyrille.

1. Vous êtes assez misérables pour ne pas même observer les préceptes que vous ont donnés les apôtres : et cela s'est fait par la perversité et l'impiété de leurs successeurs. Ni Paul, ni Matthieu, ni Luc, ni Marc n'avaient osé dire que Jésus fût Dieu; mais l'excellent Jean ayant remarqué qu'un grand nombre de villes grecques et italiennes étaient atteintes de cette maladie, et ayant appris sans doute que les tombeaux de Pierre et de Paul étaient honorés en secret, osa le premier soutenir cette doctrine. En effet, après quelques mots sur Jean-Baptiste, il revient à son fameux Verbe, et il dit[1] : « Et le Verbe est devenu chair, et il a habité parmi nous. » Comment, il a craint de le dire. Mais nulle part il ne nomme ni Jésus, ni le Christ, quand il parle de Dieu et du Verbe. Il cherche à tromper nos oreilles doucement, secrètement, disant que Jean-Baptiste a rendu ce témoignage à Jésus que c'est lui qu'il faut croire qui est le Verbe de Dieu.

2. Que Jean ait dit cela du Christ, je ne le nie point, bien qu'il semble à quelques impies qu'autre est Jésus-Christ, autre le Verbe prêché par Jean. Mais il n'en est point ainsi. Car il dit lui-même que le Verbe-Dieu est bien le Christ-Jésus connu de Jean-Baptiste. Remarquez avec combien de précaution, de ménagement et de dissimulation il introduit dans son drame ce dénoûment impie. Sa fourbe hypocrite lui fait ajouter ces paroles ambiguës[2] : « Personne n'a jamais vu Dieu. Le fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a révélé. » Faut-il entendre par là le Dieu-Verbe, devenu chair, le fils unique, qui est dans le sein du Père? Or, si c'est lui, comme je le crois, vous avez vu Dieu. Car[3] : « Il a habité parmi nous et vous avez vu sa gloire. » Pourquoi alors ajoutes-tu que personne n'a ja-

[1] *Évang. selon saint Jean*, chap. I, v. 14.

[2] *Id., ibid.*, v. 18.

[3] *Id., ibid.*, v. 14.

mais vu Dieu? Car vous l'avez vu, sinon Dieu le Père, du moins le Verbe-Dieu. Mais si autre est le Dieu fils unique, autre le Verbe-Dieu, comme je l'ai entendu dire à plusieurs de votre religion, Jean lui-même ne semble pas avoir osé le soutenir.

3. Julien toujours disposé à nous prêter ses inventions et à accuser tout ce qu'il y a de saint, nous reproche ainsi notre vénération pour les saints martyrs [1]. Ce mal, dit-il, provient de Jean; mais ce que vous avez inventé dans la suite, en ajoutant de nouveaux morts à votre ancien mort, comment le détester assez? Vous avez tout rempli de tombeaux et de sépulcres, quoiqu'il ne vous soit dit nulle part de vous rouler devant les sépulcres et de les honorer. Mais vous en êtes venus à ce point de perversité, que vous croyez ne devoir tenir compte à cet égard des paroles de Jésus le Nazaréen. Écoutez ce qu'il dit des sépulcres [2] : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres blanchis : au dehors, le sépulcre paraît beau; mais au dedans il est plein d'ossements morts et de toutes sortes d'ordures. » Si Jésus dit que les sépulcres sont pleins d'ordures, comment se fait-il que vous invoquiez Dieu sur eux? Joignez à cela qu'un disciple ayant dit [3] : « Seigneur, permets-moi de m'en aller tout de suite, pour ensevelir mon père, » Jésus lui dit : « Suis-moi, et laisse les morts ensevelir leurs morts. »

4. Cela étant, pourquoi vous roulez-vous devant les tombeaux? Voulez-vous en savoir la cause? Ce n'est pas moi qui vous la dirai, c'est le prophète Isaïe [4] : « Ils dorment sur les tombeaux et dans les cavernes à cause des songes. » Vous voyez donc comment c'était jadis chez les Juifs une œuvre de magie de dormir sur les tombeaux pour avoir des songes. Il est croyable que vos apôtres, après la mort de leur maître, ont transmis cette coutume aux premiers d'entre vous qui ont cru, qu'ils ont exécuté ces manœuvres avec plus d'habileté que vous et qu'ils ont ensuite étalé en public leurs laboratoires de magie et d'abomination.

[1] Phrase de saint Cyrille.

[2] *Évang. selon saint Matthieu*, chap. XXIII, v. 27.

[3] *Id.*, chap. VIII, v. 21 et 22.

[4] Chap. LXV, v. 4. Ce passage est fort controversé. Le texte de la Vulgate, traduit par saint Jérôme et approuvé par les souverains pontifes Sixte-Quint et Clément VIII, porte : « *Qui habitant in sepulcris et in delubris idolorum dormiunt.* » Ce n'est pas le texte de Julien, et par conséquent cela détruit la conclusion qu'il en tire.

5. Vous pratiquez, du reste, ce que Dieu a défendu, dès l'origine, par Moïse et par les Prophètes, et vous évitez de conduire des victimes à l'autel et de sacrifier. Car le feu ne descend plus du ciel, comme du temps de Moïse, pour consumer les victimes, fait qui, d'ailleurs, n'est arrivé qu'une fois à Moïse, et une seconde fois, longtemps après, à Élie, natif de Tesbé [1]. Moïse croyait donc qu'il fallait apporter le feu d'un autre lieu, et le patriarche Abraham était du même avis. C'est ce que je vais raconter en peu de mots. — Ici Julien [2] raconte l'histoire d'Isaac et cite de nouveau l'exemple d'Abel. Il dit que, lorsque son frère et lui sacrifiaient, ils n'avaient pas eu le feu du ciel, mais qu'ils l'avaient apporté d'ailleurs sur les autels, et il se donne beaucoup de mal à éclaircir la question de savoir pourquoi Dieu approuve le sacrifice d'Abel et réprouve celui de Caïn. Il se demande ce que veut dire [3] : « Est-ce que, si tu as bien offert, mais mal partagé, tu n'as fait une faute? Reste en repos ; » et il s'efforce d'ajuster cette parole à ses observations. Il dit qu'à un Dieu vivant un sacrifice est plus agréable d'êtres animés que de fruits de la terre.

6. Mais ne considérons pas seulement ce passage. Voyons-en d'autres où les fils d'Adam offrent des présents à Dieu [4] : « Dieu jeta les yeux sur Abel et sur ses offrandes, mais il ne fit pas attention à Caïn et à ses sacrifices. Et cela fit beaucoup de peine à Caïn, et son visage fut abattu. Et le Seigneur Dieu dit à Caïn : Pourquoi es-tu devenu triste et pourquoi ton visage est-il abattu? Est-ce que, si tu as bien offert, mais mal partagé, tu n'as pas fait une faute? » Désirez-vous savoir maintenant quelles étaient leurs offrandes [5]? « Or, il arriva après quelques jours que Caïn offrit en sacrifice à Dieu des fruits de la terre, et Abel offrit, de son côté, des premiers-nés de ses brebis et de leurs graisses. » Oui, dit-on, ce n'est pas le sacrifice que Dieu a blâmé, mais le partage, quand il dit à Caïn : « Est-ce que, si tu as bien offert, mais mal partagé, tu n'as fait une faute. » Voilà ce que me dit un des plus sages évêques. Mais il s'est trompé lui-même, et, après lui, les autres. Car en quoi le partage de Caïn était blâmable, il ne put l'expliquer, ni en donner

[1] Voyez *Rois*, liv. IV, chap. I, v. 10 et suivants.

[2] C'est saint Cyrille qui parle.

[3] *Genèse*, chap. IV, v. 7.

[4] *Id., ibid.*, v. 4 et suivants.

[5] *Id., ibid.*

même une mauvaise réponse. Aussi le voyant tout confondu, je lui dis : « Dieu a bien fait de condamner ce que vous dites. La volonté était égale dans Abel et dans Caïn : ils pensaient tous deux qu'il fallait offrir à Dieu des présents et des sacrifices. Mais pour le partage, l'un atteignit le but, l'autre le manqua. Comment cela? Le voici. Parmi les choses terrestres, les unes sont animées et les autres inanimées : or, les choses animées ont plus de prix que les choses inanimées aux yeux du Dieu vivant et auteur de la vie, en tant qu'elles participent à la vie et qu'elles sont plus proches de l'âme. Ainsi Dieu favorisa celui qui lui avait offert le sacrifice le plus parfait. »

7. Il faut maintenant que je vous demande pourquoi vous ne vous circoncisez pas. Paul, dites-vous, prétend que la circoncision du cœur a été prescrite, et non celle de la chair [1] : c'est la première et non pas la seconde qui était celle d'Abraham, et l'on ne doit point regarder comme conformes à la religion les paroles de Paul et de Pierre sur ce sujet. Apprenez, en effet, qu'il est dit que Dieu donna la circoncision charnelle à Abraham comme un gage d'alliance et une marque distinctive [2] : « Et c'est le gage d'alliance que tu garderas entre moi et vous et entre toute ta race, de génération en génération. Et vous circoncirez la chair de votre prépuce ; et ce sera en signe d'alliance entre moi et toi, et entre moi et ta race. » Julien ajoute à cela que le Christ lui-même a prétendu qu'il fallait observer la loi, lorsqu'il a dit [3] : « Je ne suis point venu détruire la Loi, ni les Prophètes, mais l'accomplir. » Et plus loin [4] : « Quiconque aura manqué au plus petit des préceptes de la Loi et qui enseignera ainsi aux hommes, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux. » Puisque Jésus a ordonné expressément d'observer la Loi, et qu'il a établi des peines contre celui qui manque même à un seul commandement, vous qui les violez tous, quel moyen d'apologie trouverez-vous? Ou Jésus est un menteur, ou vous êtes du tout au tout des infracteurs de la Loi. — Julien nous accuse ensuite de ne point observer les sabbats, de ne point immoler un agneau à la manière des Juifs et de ne point manger des pains sans levain. Il ajoute que la seule rai-

[1] C'est, sinon la lettre, du moins le sens du texte de saint Paul, *Ép. aux Rom.*, chap. II, v. 25 et suivants.

[2] *Genèse*, chap. XVII, v. 10 et 11.

[3] *Évang. selon saint Matthieu*, chap. V, v. 17.

[4] *Id., ibid.*, v. 19.

son qui nous reste pour excuser ce manquement est qu'il n'est point permis de sacrifier à ceux qui sont hors de Jérusalem.

8. « La circoncision [1], dit le Seigneur à Abraham, sera faite sur ta chair. » Négligeant ce précepte, nous nous circoncisons le cœur, dites-vous. C'est bien. Il n'y a chez vous ni fourbe, ni méchant, tant vous vous circoncisez le cœur. A merveille. Nous ne pouvons, dites-vous encore, observer les azymes, ni faire la Pâque. Le Christ s'est immolé une fois pour nous, et il nous a défendu de manger des azymes. Certes, j'en atteste les dieux, je suis un de ceux qui vous détournent de prendre part aux fêtes des Juifs, mais j'adore le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, lesquels étant Chaldéens, de race sainte et sacerdotale, avaient appris la circoncision en voyageant chez les Égyptiens. Ils honorèrent un Dieu, qui me sera propice à moi et à tous ceux qui l'honorent comme Abraham, un Dieu plein de grandeur et de puissance, mais qui n'a rien de commun avec vous, parce que vous n'imitez point l'exemple d'Abraham, en érigeant des autels, en dressant des pierres pour les sacrifices, et en le servant par des cérémonies saintes.

9. Oui, Abraham sacrifiait comme nous, toujours, assidûment, et il se servait de la divination la meilleure, celle qui se fait par les sacrifices. Peut-être dira-t-on que c'est là de l'hellénisme. Mais il recourait aux augures, et il avait un intendant de sa maison habile dans la science augurale [2]. Si quelqu'un de vous ne le croit pas, je le prouverai en citant les propres paroles de Moïse [3] : « Après ces paroles, il y eut un discours du Seigneur à Abraham, lui disant dans une vision nocturne : Ne crains pas, Abraham : je suis comme un bouclier sur toi. Ta récompense sera infiniment grande. Abraham dit : Maître, que me donneras-tu? Je m'en vais sans enfants, et le fils de Masec [4], né dans ma maison, sera mon héritier. Et aussitôt la voix de Dieu vint à lui, disant : Celui-là ne sera point ton héritier, mais celui qui sortira de toi sera ton héri-

[1] *Genèse*, chap. XVII, v. 11.

[2] Éliézer, mot qui signifie *aide du Seigneur* ou *aide de la maison*.

[3] *Genèse*, chap. XV, v. 1 et suivants.

[4] Nous traduisons littéralement d'après le texte de saint Cyrille, que nous avons sous les yeux. Mais nous faisons observer que ce verset a été l'objet de longues controverses. Ainsi, le mot *Masec* se lit *Damesech* ou *Damascus* dans le texte approuvé par Sixte-Quint et Clément VIII; et, dans ce même texte, en vertu d'un autre changement, le mot grec Οἰκογενοῦς, *né dans la maison*, se lit *Éliézer*, nom propre qui a un sens analogue au mot grec.

tier. Alors il le conduisit dehors et lui dit : Regarde vers le ciel, et compte les étoiles, si tu peux les compter. Et il lui dit : Ainsi sera ta postérité. Et Abraham crut à Dieu ; et cela lui fut réputé à justice. » Dites-moi maintenant pourquoi celui qui répondait, Ange ou Dieu, le conduisit dehors et lui montra les étoiles. Ignorait-il donc, quoique à l'intérieur, la multitude innombrable d'étoiles qui apparaissent sans cesse et qui scintillent au milieu de la nuit? Pour moi, je ne doute point qu'il ne voulût lui montrer les étoiles, qui traversent l'espace, pour lui confirmer sa promesse par les décrets du ciel, qui régit et qui sanctionne tout.

10. Mais, afin que l'on ne regarde point comme forcée l'explication du passage en question, je la confirmerai par ce qui suit immédiatement. Il est écrit à la suite[1] : « Or, il lui dit : Je suis le Dieu, qui t'a fait sortir du pays des Chaldéens, pour te donner cette terre en héritage. Abraham dit : Seigneur maître, à quoi reconnaîtrai-je que j'aurai cette terre en héritage? Le Seigneur lui répondit : Prends-moi une génisse de trois ans, une chèvre de trois ans, un bélier de trois ans, une tourterelle et une colombe. Il prit tout cela et les partagea par la moitié et mit chaque moitié vis-à-vis l'une de l'autre ; mais il ne partagea pas les oiseaux. Et des oiseaux descendirent sur les morceaux et Abraham s'assit avec eux[2]. » Remarquez que l'Ange qui apparut, ou Dieu, ne confirma point sa prédiction, comme vous, à la légère, mais par la divination accomplie au moyen de victimes. — Julien ajoute qu'il confirma sa promesse par le vol des oiseaux ; et il approuve la foi d'Abraham, en ajoutant que la foi sans un objet vrai lui paraît une faiblesse d'esprit et une folie. Or, la vérité, dit-il, ne consiste pas dans un simple mot, mais il faut que les paroles soient accompagnées d'un signe évident, garantissant la certitude de la prédiction qui doit s'accomplir dans l'avenir.

[1] *Genèse*, chap. XV, v. 8, 9, 10 et 11.

[2] Le texte approuvé par Sixte-Quint et par Clément VIII varie sur la fin de ce dernier verset. Il dit : « Et Abram les chassait. »

LETTRES.

LETTRE I.

A UN SOPHISTE.

Il félicite un sophiste de ses amis [1] de son retour d'Égypte.

Je te croyais depuis longtemps descendu vers le Nil, et souvent rappelant à mon esprit cette idée familière : Heureux, disais-je, les enfants des Égyptiens, qui ayant, de temps immémorial, le Nil pour tributaire de tous les biens qu'il sait apporter, jouissent en outre aujourd'hui des bienfaits de ta muse, non moins précieux, à mon avis, et plus grands peut-être que ceux du Nil! En effet, il les enrichit en arrosant leur campagne; et toi, en faisant pénétrer tes discours dans l'âme de leurs jeunes gens, tu les conduis vers le trésor de la science avec autant de sûreté que jadis Pythagore en voyage chez eux, et Platon après lui [2]. Voilà ce que je me disais à moi-même, pendant que tu étais tout près de moi à mon insu. Aussi, quand est venu celui qui m'a remis ta lettre, surpris tout d'abord, j'ai cru qu'il y avait erreur, et je n'en pouvais croire mes yeux. Mais en lisant ce que tu m'écrivais, et m'assurant que ces grâces n'étaient point d'un autre, quelle fut ma joie, le comprends-tu? J'y trouvai l'espérance plus prochaine de te revoir, et je fus heureux, comme cela devait être, de songer que tu faisais, pour quelque temps du moins, le bonheur de ta patrie. Car tu m'as l'air de plaisanter quand tu l'accuses. Que l'air qui circule au-dessus de la tête soit tel que tu le dis, que l'eau qu'on y boit rappelle celle de la mer et que le pain qu'on nous y donne soit mêlé d'orge, je n'en disconviens pas, et tu n'as rien exagéré de tout cela, par ménagement pour ta ville natale; cependant, mon excellent ami, tu dois lui savoir gré d'avoir formé ton esprit à la philosophie [3], de manière à dédaigner un

[1] Peut-être Libanius.

[2] Il y a une ironie évidente : Pythagore et Platon allèrent s'instruire chez les Égyptiens plutôt qu'ils ne les instruisirent.

[3] Cf. Lucien, *Éloge de la Patrie*, 6. T. II, p. 328 de notre traduction.

jour les délices égyptiennes. Le sage Ulysse [1] habitait une île petite et stérile; car Ithaque fut-elle autre chose? Et pourtant ni Calypso, ni l'espoir d'une vie meilleure ne put l'empêcher de donner la préférence à Ithaque. Jamais Spartiate, je le crois, tout en se rappelant le régime sévère de son pays, ne se plaignit de Sparte. Mais je vois ce qui t'a entraîné à cette sortie. Tu aimes les richesses, mon bon ami; et dès que tu manques la moindre occasion, tu pousses des hélas! et tu ne cesses de regretter le Nil et ses trésors. Voilà, comme tu le dis toi-même, ce qui te fait l'hôte de ce pays, et ce qui te donne un corps aussi peu gracieux que celui de Chéréphon [2]. Je présume aussi qu'une nymphe t'y retient dans ses bras amoureux, et que tu éprouves avec quelque peine ce que peut le désir. Puisse du moins l'amitié de Vénus ménager tes forces! Porte-toi bien, et fasse le ciel que je te revoie bientôt, et même père de famille!

LETTRE II.

A PROHÉRÉSIUS [3].

Il l'engage à écrire l'histoire de son retour des Gaules, et il lui promet des documents.

Pourquoi ne m'empresserais-je pas de saluer le beau Prohérésius, l'homme aux discours abondants et rapides comme les fleuves dont le cours se répand dans les campagnes, le rival de Périclès en fait d'éloquence, mais incapable de troubler et de bouleverser la Grèce [4]? Ne sois pas étonné si j'use avec toi d'une brièveté laconique. Permis à vous autres sages de faire de très-longs et de très-grands discours [5], à nous il nous suffit de vous adresser quelques mots. Sache donc que je suis dans un cercle d'affaires qui affluent de toutes parts. Cependant les causes de mon retour [6], si tu veux écrire l'histoire, je te les

1 Voyez pour les détails Homère, *Odyssée*, I, 55-59, v. 208; IX, 27; X, 417; XIII, 242, et Lucien, *l.* c. 11.

2 Sur Chéréphon, voyez les *Nuées* d'Aristophane, trad. Artaud ou Poyard. — Cf. Xénophon, *Mém. sur Socrate*, t. I, p. 13 de notre traduction.

3 Orateur chrétien dont nous avons parlé dans notre *Étude*. — On peut comparer cette lettre à celle où Cicéron engage Luccéius à écrire l'histoire de son consulat. Voyez Cic., *Lett. fam.*, livre V, 12.

4 Allusion aux vers si connus d'Aristophane dans les *Acharniens*, v. 535 et suivants.

5 Légère pointe de persiflage à l'endroit des sophistes.

6 Julien parle de son retour des Gaules à Constantinople, sur lequel il avait écrit lui-même un *Mémoire* qui n'est pas parvenu jusqu'à nous.

exposerai dans le plus grand détail, et je te donnerai les lettres pour te servir de documents. Mais si tu es décidé à te livrer jusqu'à la vieillesse aux déclamations et aux exercices oratoires, tu ne me reprocheras pas, j'espère, mon silence.

LETTRE III.

A LIBANIUS.

Il lui demande un écrit dont il attend l'envoi.

Puisque tu as oublié ta promesse, car voilà trois jours écoulés, et je ne vois pas arriver le philosophe Priscus [1], qui m'a écrit même qu'il tarderait encore, je te la rappelle et te prie d'acquitter une dette, dont tu sais pouvoir te libérer avec autant de facilité que j'aurai de plaisir à en recevoir le payement. Envoie-moi le discours avec ton avis, chose sacrée, mais, au nom de Mercure et des Muses, envoie promptement. Car tu sauras que ces trois jours-ci tu m'as fait sécher, si le poëte de Sicile dit vrai, quand il prétend que le désir fait vieillir en un jour [2]. A ce compte, mon ami, tu as triplé chez moi la vieillesse. Je dicte cela pour toi, au milieu de mes occupations, étant incapable d'écrire, vu que j'ai la main plus paresseuse encore que la langue : or, ma langue elle-même, par défaut d'exercice, est devenue plus paresseuse et plus bégayante que jamais. Porte-toi bien, frère très-désiré et très-aimé.

LETTRE IV.

AU PHILOSOPHE ARISTOXÈNE [3].

Il l'invite à venir le trouver en Cappadoce, et se plaint du peu d'empressement des habitants de ce pays aux autels du paganisme.

Est-il donc nécessaire d'attendre une invitation, et les avances ne doivent-elles pas être à fonds communs? Garde-toi d'établir entre nous cette étiquette rigoureuse, qui fait exiger des amis les mêmes civilités que de connaissances toutes simples et de pure rencontre. On se demandera peut-être ici com-

[1] Celui à qui est adressée la lettre LXXIII. Il en est question, du reste, dans la vie de Julien.

[2] Voyez Théocrite, Idylle XII, v. 2. — On songe aux jolis vers de Béranger dans la *Vieille* :

Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.

[3] D'autres lisent Aristomène; mais les manuscrits les plus autorisés portent le nom que nous avons adopté.

ment, sans nous connaître, nous sommes amis. Comment est-on l'ami de gens qui vivaient il y a mille ans, que dis-je? deux mille ans? Parce que c'étaient des gens de bien, des gens vertueux. Or, nous avons le désir d'être comme eux. Il est vrai, pour moi du moins, que nous en sommes à une énorme distance; seulement, notre bonne volonté nous place à peu près sur la même ligne. Mais pourquoi ces vains propos? Si tu dois venir sans invitation, tu ne manqueras pas de venir; si tu attends une invitation, voici la nôtre qui t'arrive. Viens donc avec nous causer de tout cela, au nom de Jupiter, dieu des amis, et fais-nous voir chez les Cappadociens un Grec pur sang. Jusqu'ici je ne vois offrir des sacrifices que par des gens qui n'y mettent pas de bon vouloir, ou qui, s'ils le veulent bien, ne savent pas s'y prendre.

LETTRE V.

A THÉODORA [1].

Il la remercie d'un envoi de livres et de lettres.

Julien à la très-respectable Théodora.

Les livres que tu m'as envoyés, je les ai tous reçus avec les lettres fort bienvenues, que m'a remises l'excellent Mygdonius [2]. J'ai bien peu de temps à moi [3]; les dieux le savent; ne t'offense donc pas si je ne t'écris que ces lignes. Porte-toi bien et écris-moi toujours de pareilles lettres.

LETTRE VI [4].

A ECDICIUS [5], PRÉFET D'ÉGYPTE.

Il lui ordonne de faire exiler Athanase, patriarche d'Alexandrie.

Si tu ne nous as rien écrit des autres affaires, du moins fallait-il écrire au sujet d'Athanase [6], l'ennemi des dieux, d'autant

[1] On croit que cette Théodora est la même à qui Libanius adresse sa lettre MCCXCIX.

[2] Celui à qui Libanius adresse quelques lettres amicales.

[3] Julien était sans doute alors dans les Gaules.

[4] Écrite l'an 362 après J.-C. — Cf. les lettres XXV et LI, qui ont trait à la même circonstance.

[5] Il y a eu plusieurs personnages de ce nom : celui auquel écrit Julien était le plus connu et le plus respectable.

[6] C'est saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, qui, déjà exilé par Constantin et par Constance, protecteur de l'arianisme, était rentré en

que, depuis bien longtemps, tu dois avoir pleine connaissance de nos édits. Je jure donc par le grand Sarapis [1] que, si avant les kalendes de décembre [2] cet Athanase, l'ennemi des dieux, n'est sorti de la ville [3], ou plutôt de toute l'Égypte, je frapperai d'une amende de cent livres d'or la légion que tu commandes. Tu sais bien que, si je suis lent à condamner, je suis plus lent encore à revenir sur une condamnation une fois prononcée.

Ajouté de la main même de l'empereur [4] : C'est un très-vif chagrin pour moi que ce mépris pour tous les dieux. Aussi, je ne verrais, je n'apprendrais rien de ce que tu fais qui me soit plus agréable que l'expulsion hors de tous les points de l'Égypte de cet Athanase, de ce misérable, qui a osé, sous mon règne, baptiser des femmes grecques de distinction.

LETTRE VII [5].

A ARTABIUS [6].

Il dit qu'il n'a pas l'intention de faire égorger les chrétiens.

J'en atteste les dieux, je ne veux ni massacrer les Galiléens [7], ni les maltraiter contrairement à la justice, ni leur faire subir tout autre mauvais traitement : je dis seulement qu'il faut leur préférer des hommes qui respectent les dieux, et cela en toute rencontre. Car la folie [8] de ces Galiléens a pensé tout perdre,

Égypte, grâce à l'édit général de rappel donné par Julien. — Cf., pour plus amples détails, Baronius, *Annal. ecclésiastiq.*, année 362, chap. CCXXXIX. Voyez aussi Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle*, p. 92 de l'édition Didier, 1849.

1 Voyez *Dict. myth.* de Jacobi. — Cf. Tacite, *Hist.*, IV, 84.

2 Du 1er au 13 décembre.

3 Alexandrie.

4 Passage controversé. Nous avons adopté la conjecture de Petau, de La Bleterie et de Heyler, qui croient que les mots καὶ τῇ αὐτοῦ ou αὐτοῦ χειρί, sont d'un copiste ou d'un secrétaire même de l'empereur, et indiquent que la fin de la lettre, dictée d'abord, était toute de la main de Julien. Voyez même formule, lettre XLIV.

5 Écrite l'an 361 après J.-C.

6 Personnage inconnu.

7 Mot par lequel Julien se plait à désigner les chrétiens.

8 Ainsi parle L. Racine dans le poëme de la *Religion*, chant IV.

Les maîtres des pays par le Nil arrosés,
D'une antique sagesse enfin désabusés,
Ont déjà de la croix embrassé la folie.

Seulement, la folie chrétienne dont veut triompher Julien est devenue, selon Racine, la raison de l'univers. — Cf. Béranger, la chanson des *Fous*.

tandis que la bienveillance des dieux nous a sauvés tous. Il faut donc honorer les dieux, ainsi que les hommes et les villes qui les respectent.

LETTRE VIII.

A GÉORGIUS [1].

Il le loue de son éloquence. Souvent de petites œuvres ont illustré de grands artistes; de même les lettres de Géorgius attestent son talent oratoire.

« Tu es venu, Télémaque [2], » dit le poëte; et moi, je t'ai vu dans tes lettres et j'ai dessiné l'image de ton âme divine, comme sur un cachet étroit l'empreinte d'un grand caractère; car on peut dans un petit espace faire voir bien des choses. Ainsi l'habile Phidias [3] n'est pas connu seulement par sa statue qui est à Olympie ou par celle qui est à Athènes [4], mais pour avoir enfermé dans un petit relief un travail d'un grand art : on en cite comme exemples sa Cigale, son Abeille, ou, si tu veux, sa Mouche [5]. Chacune d'elles, quoique faites matériellement en airain, est animée par la main de l'artiste. Toutefois peut-être la petitesse même de ces insectes a-t-elle aidé à produire une œuvre où brille à son gré le talent du sculpteur. Mais regarde, s'il te plaît, un Alexandre chassant à cheval [6], dont la dimension totale n'excède pas celle de l'ongle d'un doigt de la main, mais dont les détails sont merveilleux : Alexandre frappe la bête, effraye le spectateur, que tout son air terrifie, tandis que le cheval, se dressant sur la pointe des pieds pour quitter la place où il pose, fait illusion par la vérité de son attitude que rend mobile un effet de l'art. Voilà, homme admirable, l'impression que tu as produite sur nous. Après avoir été couronné maintes fois déjà dans la lice de Mercure, dieu de l'éloquence, où tu as fourni la longue carrière [7], le peu de lignes que tu

[1] On croit qu'il avait la charge de procurateur impérial, c'est-à-dire d'intendant de César. — Cf. lettre LIV.

[2] Voyez Homère, *Odyssée*, XVI, 23; XVII, 41.

[3] Voyez Pline l'ancien, XXIV, 8.

[4] C'était à Olympie la fameuse statue de Jupiter Olympien, et à Athènes celle de Minerve Poliade, dont un habile archéologue et sculpteur de nos jours, Simart, a essayé une imitation réduite faite avec beaucoup de talent.

[5] Voyez Pline à l'endroit cité.

[6] Il est regrettable que Julien n'ait pas nommé l'auteur de ce petit chef-d'œuvre.

[7] Pour fournir la longue carrière, il fallait, après avoir atteint le but et doublé la borne, retourner au point de départ : on exigeait, dans de certains

écris suffit à montrer la hauteur de ton talent. Tu nous retraces au vif l'Ulysse d'Homère [1], qui n'a besoin que de dire qui il est pour étonner les Phéaciens. Si donc il te faut, pour parler ton langage, un peu de la fumée de notre encens amical, nous n'en serons point avares. On a souvent besoin d'un plus petit que soi, comme le prouve de reste la fable du rat qui sauva le lion en retour de son service [2].

LETTRE IX [3].

A ECDICIUS, PRÉFET D'ÉGYPTE [4].

Il le prie de faire rechercher les livres de Géorgius.

Les uns aiment les chevaux, les autres les oiseaux, d'autres les bêtes sauvages; moi, dès mon enfance, j'ai eu la passion des livres. Ce serait donc une chose étrange, si je les voyais avec indifférence accaparés par des hommes, dont l'or ne saurait assouvir l'insatiable cupidité, mais qui songent sournoisement à qui nous soustraira le mieux ces richesses. Rends-moi donc le service personnel de faire retrouver tous les livres de Géorgius [5]. Il en avait beaucoup sur la philosophie et sur la rhétorique, beaucoup sur la doctrine des impies Galiléens, que je voudrais faire entièrement disparaître. Mais de peur de détruire en même temps ceux qui sont plus précieux, fais une recherche exacte de tous, et prends pour guide dans cette recherche le Notaire [6] même de Géorgius. S'il s'en acquitte avec fidélité, il aura sa liberté pour récompense; mais s'il use de fourberie dans cette affaire, il subira les tourments de la question. Je connais, pour ma part, les livres de Géorgius, sinon tous, du moins en grande partie. Il me les a communiqués, lorsque j'étais en Cappadoce, pour prendre copie de quelques-uns, et il les a repris ensuite.

concours, que les athlètes fournissent jusqu'à douze fois la longueur du stade. — Voyez Barthélemy, *Voy. d'Anacharsis*, chap. XXXVIII.

1 Voyez Homère, *Odyssée*, VIII, 17; IX, 19.

2 Voyez Babrius, fable CVII, édit. Schneidewin, et La Fontaine, liv. II, fable 11.

3 Écrite l'an 362 après J.-C.

4 Voir la lettre VI.

5 Évêque arien d'Alexandrie, opposé à saint Athanase; voyez la lettre suivante.

6 Scribe, copiste.

LETTRE X[1].

AUX ALEXANDRINS.

Il leur reproche avec énergie le massacre de l'évêque arien Géorgius.

L'empereur César Julien Très-Grand Auguste au peuple alexandrin.

Si vous ne respectiez pas Alexandre votre fondateur, et pardessus lui encore le grand dieu très-saint Sarapis, comment, du moins, n'avez-vous tenu aucun compte de l'intérêt commun, de l'humanité, du devoir, j'ajouterai et de nous-même, que tous les dieux, et avant tout le grand Sarapis, ont jugé digne de gouverner l'univers, et à qui il appartenait de prendre connaissance de vos griefs? Mais, direz-vous peut-être, vous avez été dupes de l'emportement, de la colère, qui vous a fait commettre, ainsi qu'il arrive, des actes criminels, et qui vous a jetés hors de votre bon sens : c'est elle qui, au moment où, réprimant votre fougue, vous alliez suivre les conseils de la prudence, vous a entraînés au mépris des lois, à ce point que vous, peuple, vous n'avez pas rougi d'oser des forfaits, que vous aviez justement condamnés dans les autres.

Car, dites-le-moi, au nom de Sarapis, pour quels torts vous êtes-vous déchaînés contre Géorgius[2]? Il a irrité contre nous, direz-vous peut-être, le bienheureux Constance : il a fait entrer des troupes dans la ville sainte : le préfet de l'Égypte[3] s'est emparé du temple auguste de la Divinité; il en a enlevé de vive force les images, les offrandes et tous les ornements sacrés. Cédant à une indignation toute naturelle, vous avez été chargés de défendre le dieu ou plutôt les trésors du dieu; mais le chef militaire a osé diriger contre vous ses hoplites au mépris de la justice, des lois, de la religion. C'était, à ce qu'il paraît, plutôt par crainte de Géorgius que de Constance qu'il avait grand soin d'agir à votre égard avec beaucoup plus de modération et de ménagement que d'emportement tyrannique. Et voilà pourquoi, irrités contre Géorgius, l'ennemi des dieux, vous avez souillé de nouveau la ville sainte, quand vous pouviez le déférer aux suffrages des juges. Alors il n'y eût pas eu de meurtre, pas de

[1] Écrite l'an 362 après J.-C. — Cf. Fleury, *Hist. ecclés.*, t. VII.

[2] Sur ce meurtre, voyez Ammien Marcellin, XXII, xi, § 10, et La Bleterie, *Vie de Julien*, p. 291 et suivantes.

[3] Il se nommait Artémius.

violation des lois; et la justice, rendue comme elle doit l'être, en vous mettant à l'abri de tout reproche, aurait puni l'auteur du sacrilége, et rendu sages tous ceux qui méprisent les dieux, ne comptent pour rien des cités comme la vôtre et des peuples florissants, et font consister la puissance à exercer contre eux leur cruauté.

Comparez donc ma lettre actuelle avec celles que je vous ai naguère écrites, et voyez la différence! Quels éloges je vous écrivais alors! Et maintenant, au nom des dieux, je voudrais vous louer que je ne le pourrais à cause de votre forfait. Un peuple ose, comme des chiens, mettre un homme en pièces! Et il n'en rougit pas, et il garde dégouttantes de sang les mains qu'il devrait avoir pures, afin de sacrifier aux dieux! Mais Géorgius méritait le sort qu'il a subi. Oui, dirai-je, et pire encore et plus douloureux. Mais par votre fait, c'est ce que je n'accorde point. Car vous avez des lois qu'il vous fallait, tous ensemble et chacun en particulier, respecter et chérir. Et si quelqu'un, isolément, s'était permis de les enfreindre, le peuple entier du moins devait rester dans l'ordre, obéir aux lois et ne pas violer des institutions établies dès le principe avec tant de sagesse.

Par bonheur pour vous, citoyens d'Alexandrie, c'est sous mon règne que vous avez commis ce crime, sous moi qui, par vénération envers le dieu et envers mon oncle, mon homonyme [1], qui commandait en Égypte et dans votre ville même, veux bien vous conserver une bienveillance fraternelle. Autrement, une autorité qui veut être respectée, un gouvernement sévère et juste ne fermerait pas les yeux sur le forfait audacieux d'un peuple, mais guérirait un mal violent par un remède plus violent encore [2]. Cependant, par les motifs que je viens de vous dire, je ne vous applique que des conseils bienveillants et des paroles. Mais j'espère que vous y obéirez d'autant mieux que vous êtes, je le sais, d'une vieille origine grecque, et que cette noble provenance a laissé dans votre esprit et dans vos habitudes un caractère respectable et généreux.

Que ceci soit mis sous les yeux de mes citoyens d'Alexandrie.

[1] C'est ce Julien, frère de Basilina, mère de Julien, auquel est adressée la lettre XIII.

[2] Cf. Cicéron, *Des devoirs*, I, 24.

LETTRE XI.

AUX BYZANTINS.

Il rétablit quelques sénateurs dans leurs fonctions.

Julien aux Byzantins.

Nous vous rendons tous vos sénateurs et vos conseillers patriciens, soit qu'ils aient adopté la secte des Galiléens, soit qu'ils aient pris parti ailleurs afin d'échapper au Sénat [1], à l'exception de ceux qui ont exercé une fonction publique dans la métropole.

LETTRE XII.

A BASILE [2].

Il engage cet ami à venir à la cour.

Le proverbe dit : « Tu n'annonces point la guerre [3]. » Et moi j'ajouterais volontiers le mot de la comédie [4] : « O porteur de nouvelles d'or! » Viens donc, montre-toi réellement, et accours près de nous : tu viendras ami près d'un ami [5]. Une application assidue aux affaires publiques ne me semble onéreuse qu'à ceux qui s'en occupent négligemment; mais ceux qui s'y donnent avec zèle sont des gens prudents et sensés, à mon avis, et tout à fait propres à tout. Je me donne donc du relâche, et je me permets, sans rien négliger, de prendre du repos. Nos rapports réciproques n'ont rien de cette hypocrisie de cour, la seule dont jusqu'ici, je crois, tu aies fait l'épreuve, et selon laquelle ceux qui vous louent vous détestent aussi cordialement que leurs plus grands ennemis. Mais nous, tout en nous reprenant l'un l'autre, quand il le faut, et en nous blâmant avec une honnête franchise, nous ne nous en aimons pas moins que les meilleurs amis. Il nous est donc possible, soit dit sans

[1] Les charges de sénateur et de conseiller étant alors très-onéreuses, à cause des largesses à faire au peuple ou des frais de réception des princes, beaucoup de riches cherchaient à s'y soustraire.

[2] On a cru, mais à tort, que cette lettre était adressée à saint Basile, évêque de Césarée.

[3] C'est-à-dire : « Tu nous annonces une bonne nouvelle. » On dit en français, d'une manière analogue : « Paroles de paix et de conciliation. »

[4] Voyez Aristophane, *Plutus*, v. 268.

[5] Expression de Platon dans le *Ménéxène*, et répétée par Julien dans la lettre XLVIII.

envie, de travailler en nous délassant, de ne point nous fatiguer de notre travail, et de dormir d'un bon somme, parce que, quand j'ai veillé, c'est moins à moi qu'aux autres que j'ai donné ma veille. Ce verbiage fatigant et ce flux de paroles te paraît sans doute de quelque fou; car je fais moi-même mon éloge comme Astydamus [1]; mais c'est afin de te convaincre que la présence d'un homme sage comme toi nous serait plus utile qu'elle ne prendrait sur notre temps, que je t'écris ainsi. Accours donc, comme je te l'ai dit, et sers-toi de la voiture publique [2]; puis, quand tu seras resté auprès de nous aussi longtemps qu'il te plaira, nous te ferons conduire où tu voudras avec les honneurs qui te sont dus et tu pourras repartir.

LETTRE XIII [3].

A JULIEN.

Il lui donne des nouvelles de sa santé, et cherche à excuser sa marche contre Constance.

Julien à Julien, son oncle [4].

La troisième heure de la nuit commence, et comme je n'ai pas de secrétaire à mes ordres, parce que tous sont occupés, j'ai beaucoup de peine à t'écrire ce peu de mots. Nous vivons, grâce aux dieux, délivrés de la nécessité ou de souffrir ou de faire des maux irrémédiables. Je prends à témoin le Soleil, celui de tous les dieux que j'ai supplié le premier de me venir en aide, je prends à témoin le roi Jupiter, que je n'ai jamais souhaité la mort de Constance, et que j'aurais plutôt souhaité le contraire. Pourquoi donc suis-je venu? Parce que les dieux me l'ont formellement ordonné, me promettant le salut

[1] « Cet historien, à qui on avait décerné une statue, y plaça une inscription à sa louange et composée par lui-même. » TOURLET.

[2] On voit par ce passage et par d'autres de Julien, rapprochés de Suétone, d'Aurélius Victor et d'Ammien Marcellin, qu'il y avait dans l'empire des *postes* ou stations de chevaux, soit seuls, soit attelés, pour le service des envoyés de l'empereur ou de ses amis.— Cf. Egger, *Latini sermonis reliquiæ*, p. 158, où l'auteur cite un passage de Caton : « Nunquam *ego evectionem* datavi, etc., » mot que le savant Angelo Maio explique par *Diploma, quo usus publici cursus concedebatur*. Voyez aussi Xénophon, *Éducation de Cyrus*, liv. VIII, chap. VI. T. II, p. 420 de notre traduction.

[3] Écrite l'an 361 après J.-C.

[4] Frère de Basilina, mère de Julien, à qui est adressée la lettre X. Voyez, pour plus amples détails, La Bleterie, *Vie de Julien*, *Table des matières*.

si j'obéissais ; et, si je demeurais, ce que puissent-ils ne jamais faire ! Et d'ailleurs, déclaré ennemi public, je ne songeais qu'à faire peur, afin d'amener ensuite les affaires à de plus doux accommodements. Cependant, s'il avait fallu en décider par un combat, confiant mon sort à la Fortune et aux dieux, j'aurais attendu ce qu'il eût plu à leur clémence.

LETTRE XIV.

A LIBANIUS.

Il fait l'éloge d'un discours de ce rhéteur.

Julien à Libanius.

J'ai lu hier avant dîner presque tout ton discours [1] ; et, aussitôt après dîner, j'ai achevé tout d'un trait le reste de ma lecture. Heureux homme de pouvoir parler, et plus encore de pouvoir penser ainsi ! Quelle éloquence ! Quelles pensées ! Quelle finesse ! Quelle division ! Quelle argumentation ! Quel ordre ! Quels mouvements ! Quelle diction ! Quelle harmonie ! Quel ensemble !

LETTRE XV.

A MAXIME.

Il l'invite à venir le voir.

Julien à Maxime le philosophe [2].

Alexandre de Macédoine passait, dit-on, la nuit à lire les poëmes d'Homère [3], afin de se pénétrer nuit et jour de ses principes guerriers. Tes lettres sont pour nous des remèdes péoniens [4] qui nous font goûter le sommeil, et nous ne nous lassons point de les relire, comme fraîchement écrites et venues en nos mains. Si donc tu veux que tes écrits nous retracent

[1] On croit qu'il s'agit ici du discours de Libanius en faveur d'Aristophane de Corinthe, préfet d'Égypte sous Constance, accusé de magie et condamné à une amende pour avoir consulté des astrologues. — Voyez plus loin, lettre LXXVI.

[2] Ce Maxime d'Éphèse, dont Eunape a écrit la vie, contribua puissamment à faire abjurer le christianisme à l'empereur Julien. On peut voir dans La Bleterie, *Vie de Julien*, à la *Table des matières*, les circonstances les plus importantes de sa biographie.

[3] Voyez Plutarque, *Alexandre*, 12.

[4] Péan ou Péon désigne dans Homère le médecin des dieux de l'Olympe, auquel recourent Mars et Pluton, blessés en combattant.

l'image de ta présence, écris-nous et ne cesse jamais de le faire; ou plutôt viens ici sous les auspices des dieux, convaincu que, pendant ton absence, nous ne croyons vivre que quand il nous est permis d'avoir sous les yeux quelqu'un de tes écrits [1].

LETTRE XVI [2].

AU MÊME.

Il le prie de vouloir bien jeter les yeux sur un de ses écrits.

La fable raconte que l'aigle [3], voulant éprouver la légitimité de ses aiglons, les enlève sans plumes dans la région de l'éther et les présente aux rayons du Soleil, comme pour savoir par le témoignage de ce dieu s'il est vraiment le père de sa couvée ou d'une race bâtarde et étrangère. C'est ainsi que nous te présentons nos écrits comme à Mercure, le dieu de l'éloquence, afin que, après avoir soutenu ton audition, tu décides s'ils peuvent prendre leur essor vers les autres hommes ou être rejetés comme étrangers aux Muses et plongés dans le fleuve comme des bâtards.

C'est ainsi que le Rhin [4] rend témoignage aux Celtes en entraînant dans ses tourbillons les enfants illégitimes pour venger les outrages faits au lit nuptial, tandis que ceux qu'il reconnaît issus d'un sang pur, il les porte à la surface de ses eaux et les remet aux mains de leur mère tremblante comme un témoignage sincère et irrécusable d'un hymen chaste et saint auquel il accorde en retour le salut de l'enfant.

[1] Nous savons par Ammien Marcellin, liv. XXVII, chap. VII, 3, que Maxime se rendit à l'invitation de Julien.

[2] Écrite l'an 362 après J.-C.

[3] Voyez dans Claudien, *Panégyrique sur le troisième consulat d'Honorius*, quelques jolis vers sur cette tradition. — Cf. ce que dit Némésien, *Cynégétique*, v. 106 et suivants, au sujet des chiens de race éprouvés ainsi par leur mère.

[4] Julien cite également ce fait dans le second panégyrique de Constance, 25. — Cf. Claudien, *Contre Rufin*, liv. II, v. 112; Nonnus, liv. III, et une épigramme de l'anthologie. — Voltaire dit à ce propos : « L'homme est dans les deux mondes un animal très-faible; les enfants périssent partout faute d'un soin convenable; et il ne faut pas croire que, quand les habitants des bords du Rhin, de l'Elbe et de la Vistule, plongeaient dans ces fleuves les enfants nouveau-nés dans la rigueur de l'hiver, les femmes allemandes et sarmates élevassent alors autant d'enfants qu'elles en élèvent aujourd'hui. » *Essai sur les mœurs*, chap. CXLVI.

LETTRE XVII [1].

A ORIBASE.

Il le consulte sur un songe où il a vu deux arbres, dont l'un est déraciné et l'autre reste debout. Il se plaint ensuite d'un misérable qui a voulu lui faire signer des arrêts injustes.

Julien à Oribase [2].

Les songes viennent par deux portes, selon le divin Homère[3], et la confiance ne doit pas être la même aux événements qu'ils prédisent. Mais moi, je pense qu'aujourd'hui plus que jamais tu as vu clairement l'avenir. Car je viens d'avoir moi-même une vision analogue [4]. J'ai cru voir planté dans un triclinium un arbre d'une hauteur démesurée, qui penchait vers la terre, et de ses racines partir un autre arbre tout petit, de jeune pousse, mais couvert de fleurs [5]. Vivement préoccupé de la crainte que ce petit arbre ne soit arraché avec le grand, je m'approche, et j'aperçois le grand arbre étendu sur le sol, et le petit, au contraire, droit, mais à fleur de terre. A cette vue, toujours inquiet, je m'écrie : « Quel arbre! Mais son rejeton est en danger de périr. » Alors un homme tout à fait inconnu me dit : « Regarde bien et rassure-toi : la racine demeurant dans la terre, le petit arbre restera intact et s'affermira davantage. » Voilà quel est mon songe : Dieu sait ce qu'il en doit arriver.

Quant à ce misérable androgyne [6], je voudrais bien savoir à quelle époque il a tenu ses propos sur moi, si c'est avant ou après notre entrevue. Fais-nous [7] donc savoir ce qu'il en est, si tu le peux. Pour ce qui est de lui, on sait que souvent j'ai, aux dépens de ma dignité, gardé le silence sur ses injustices envers ses administrés; ignorant les unes, excusant les autres, ne voulant pas croire à celles-ci, et imputant celles-là à ses entours.

[1] Écrite probablement l'an 358 après J.-C.

[2] Oribase, médecin de Julien, confident de son ambition et de son apostasie.

[3] *Odyssée*, XIX, v. 562. — Cf. Virgile, *Énéide*, VI, v. 893 et suivants.

[4] Voyez sur ces songes précurseurs de la grandeur future de Julien, Ammien Marcellin, XX, v, 10.

[5] « Cet arbre est Constance, et le rejeton Julien lui-même. » La Bleterie.

[6] Les commentateurs ne sont point d'accord sur le nom du misérable auquel Julien fait allusion. S'agit-il de Florentius, préfet des Gaules, ou de l'eunuque Eusèbe? Les avis sont partagés. D'après Heyler, le mot androgyne s'applique plutôt à Eusèbe qu'à Florentius, qui était marié. Voyez plus haut, *Épître au Sénat et au peuple d'Athènes*, 13.

[7] Le texte, d'ailleurs si correct, de Heyler porte ici ὑμῖν, mais on ne peut douter qu'il ne faille lire ἡμῖν.

Cependant quand il a voulu me couvrir de tant de honte, en m'envoyant à signer ses infâmes et honteux arrêts, que devais-je faire? Me taire ou riposter? Le premier parti était absurde, servile, impie; le second, juste, viril, indépendant, mais cadrant mal avec les circonstances où nous étions. Qu'ai-je donc fait? En présence d'un grand nombre de gens, que je savais devoir le lui rapporter : « De toute manière, ai-je dit, et certainement un tel rétractera ses arrêts : il y blesse trop la justice. » Notre homme averti fut si loin de revenir à résipiscence, qu'il agit, Dieu m'en est témoin, comme un tyran tant soit peu réservé n'eût osé le faire, et cela quand j'étais à deux pas de lui. Dans cet état de choses, quel parti devait prendre un disciple zélé de Platon et d'Aristote? Laisser sans rien dire des malheureux en proie à des brigands, ou bien les défendre de tout mon pouvoir, ce me semble, au moment où ils allaient chanter le chant du cygne, grâce aux intrigues criminelles de ces pervers? Je tiens pour honteux de condamner[1] des tribuns militaires, qui ont abandonné leur poste, quand ils devaient affronter la mort[2], et de les priver de sépulture, mais honteux aussi d'abandonner le nôtre, lorsqu'il s'agit de malheureux à défendre contre des brigands, et cela, quand Dieu combat pour nous et nous a placé à notre rang. Du reste, si j'en dois souffrir, ce n'est point une médiocre consolation que de m'en retirer avec ma conscience en repos.

Puissent les dieux me rendre le vertueux Salluste[3] ! Et si dans l'avenir le ciel m'accorde un successeur, je n'y verrai point de mal. Mieux vaut, en effet, bien agir pendant peu de temps que mal agir durant longues années[4]. Quoi qu'on en dise, les dogmes des péripatéticiens ne sont pas moins virils que ceux des stoïciens. Il n'y a, selon moi, qu'une seule différence entre ces deux sectes : l'une est plus exaltée, moins réfléchie, l'autre donne plus de prudence à ceux qui savent y persister[5].

[1] Nous savons par Lucien que c'était une condamnation capitale. Voyez Lucien, *le Navire ou les Souhaits*, 33, t. II, p. 348 de notre traduction.

[2] Passage très-obscur; nous avons tâché d'être le plus clair possible.

[3] Celui qui exerçait un emploi en Gaule sous le règne de Constance, et dont il est question dans le Discours III. Il ne faut pas le confondre avec un autre Salluste qui, à la même époque, était préteur de l'Orient.

[4] Maxime des péripatéticiens, exprimée par Cicéron dans les *Tusculanes*, V, 2, et reproduite souvent par les philosophes modernes.

[5] Le texte de cette dernière phrase paraît altéré : l'antithèse n'est point nettement accusée.

LETTRE XVIII.

A EUGÉNIUS.

Il se plaint de son éloignement, et lui demande des lettres.

Julien au philosophe Eugénius [1].

Dédale fit, dit-on, pour Icare des ailes de cire et osa soumettre la nature à l'art. Pour moi, tout en louant son art, je n'approuve point son dessein d'avoir eu seul le courage de confier le salut de son fils à une cire fusible. Et cependant, si je pouvais, comme le lyrique de Téos [2], je souhaiterais de changer ma nature pour celle des oiseaux, non sans doute pour voler vers l'Olympe ou exhaler quelque plainte amoureuse, mais afin de diriger mon essor au delà de vos montagnes afin d'aller t'embrasser, toi, mon unique souci, suivant l'expression de Sappho [3]. Mais puisque la nature, en m'enfermant dans la prison du corps humain, ne veut pas que je m'élève dans les airs, je vole vers toi sur les ailes de la parole qui sont à mon service, je t'écris et je suis, autant qu'il est possible, avec toi. Voilà pourquoi sans doute Homère appelle les paroles ailées [4], parce qu'elles peuvent s'envoler partout, comme les oiseaux les plus légers s'élancent où ils veulent. Écris-moi donc aussi, mon ami; car tu as autant que moi, si ce n'est plus, la facilité de ces ailes, qui te servent à transporter tes amis et à les rendre heureux partout comme en ta présence.

LETTRE XIX.

A ÉCÉBOLE.

Il lui démontre qu'il faut préférer l'argent à l'or, et il lui demande des lettres.

Julien à Écébole [5].

Pindare [6] veut que les Muses soient d'argent, sans doute pour comparer l'éclat et la splendeur de leur art avec ce qu'il y a

[1] Sophiste distingué, très-probablement père de Thémistius.

[2] Anacréon, dans un poëme perdu. — Cf. pour la même idée Aristophane, *Oiseaux*, v. 117; Horace, liv. II, ode XVIII, et Béranger, *Si j'étais petit oiseau*.

[3] Dans une pièce perdue.

[4] Dans plusieurs endroits de ses poëmes. Cf. Lucien, *Sur un appartement*, 20, t. II, p. 316 de notre traduction.

[5] Sophiste sous lequel Julien avait étudié.

[6] Voyez *Pythiques*, IX, 65, et *Isthmiques*, II, 13.

de plus brillant dans la matière. Le sage Homère [1] appelle l'argent étincelant et l'eau argentée, parce que les rayons purs du soleil y reflètent l'éclat de leur image. La belle Sappho [2] dit que la lune est argentine, parce qu'elle nous dérobe la vue des autres astres [3]. D'où il est permis de conclure que les dieux préfèrent l'argent à l'or. Quant aux hommes, dire que dans les besoins de la vie l'argent est plus précieux que l'or, et qu'il leur sert bien plus que l'or enfoui sous la terre, et se dérobant à leur vue, outre qu'il plaît à l'œil et qu'il est mieux approprié à l'usage, ce n'est pas moi seul, ce sont tous les anciens qui parlent ainsi. Lors donc qu'en retour de la pièce d'or [4] que tu m'as envoyée, et pour t'en payer le prix, je t'en envoie une d'argent, ne crois pas mon présent inférieur au tien et ne t'imagine pas y perdre comme Glaucus échangeant son armure [5]. En effet Diomède ne le paya point prix pour prix en lui donnant une armure d'argent pour une armure d'or, vu que la sienne lui était beaucoup plus utile et qu'elle avait, comme le plomb, la force de repousser les traits.

Nous nous permettons cette plaisanterie avec toi parce que ta lettre nous fournit l'occasion de te faire la guerre avec quelque liberté. Mais si tu veux réellement nous envoyer des dons plus précieux que l'or même, écris-nous et ne cesse point de le faire. A mes yeux la moindre lettre de toi vaut mieux que ce qu'on croit le plus beau des biens.

LETTRE XX.

A EUSTOCHIUS.

Il l'invite à venir recevoir les honneurs du consulat.

Julien à Eustochius [6].

Le sage Hésiode [7] veut que nous fassions venir nos voisins à nos fêtes, pour qu'ils s'éjouissent avec nous, parce que avec

1 On ne trouve point ces épithètes dans ce qui nous reste d'Homère.

2 Dans une pièce perdue.

3 Voyez Horace, liv. I, ode XII, v. 46 et suivants.

4 Les amis s'envoyaient ainsi des gages de leur affection. — Cf. plus loin lettre LXIX, p. 442, note 2.

5 Voyez Homère, *Iliade*, VI, v. 234 et suivants.

6 On ne sait rien de bien précis sur ce personnage. On a deux lettres de Libanius à un Eustochius que Suidas dit avoir été un sophiste de Cappadoce, qui florissait sous Constance.

7 *Travaux et jours*, v. 342 et suivants.

nous aussi ils souffrent et s'affligent quand il nous arrive quelque trouble imprévu. Mais moi je dis qu'il vaut mieux faire venir ses amis que ses voisins : et ma raison, c'est qu'un voisin peut fort bien être un ennemi, tandis qu'un ami ne peut pas plus l'être que le blanc noir et le chaud froid. Or, tu sais que ce n'est pas d'aujourd'hui, mais depuis longtemps que tu es mon ami, et n'aurais-tu d'autre témoignage de cette affection persévérante que notre disposition, notre manière d'être à ton égard, c'en serait déjà, ce me semble, une grande preuve. Viens donc toi-même partager les honneurs du consulat. La poste publique [1] t'y amènera sur son attelage avec un cheval de renfort. S'il faut faire quelque autre vœu, nous avons prié Énodia de t'être favorable, ainsi qu'Énodius [2].

LETTRE XXI [3].

A CALLIXÉNA.

Il l'investit d'un double sacerdoce pour être demeurée fidèle au culte des dieux.

Julien à Callixéna [4].

Le temps seul est l'épreuve de l'homme juste [5] : voilà ce que nous apprennent les anciens; quant à moi, j'y joindrais encore l'homme pieux et ami de la Divinité. Mais on cite également, dis-tu, Pénélope [6] pour sa tendresse conjugale; je réponds qu'on ne peut préférer dans une femme la tendresse conjugale à la piété, sans avoir fait un abus de la mandragore [7]. Si donc, ayant égard aux temps, on compare Pénélope louée presque universellement pour sa tendresse conjugale, aux femmes qui naguère ont été mises à l'épreuve pour leur piété, et si l'on observe que, par surcroît de maux, le temps de l'épreuve

[1] Voyez plus haut, lettre XII, p. 366, note 2.

[2] Énodia, c'est Hécate qui *préside aux routes*, Énodius, c'est Mercure, *dieu des chemins*. Tourlet a donné de ce passage une interprétation qui lui vaut les justes railleries de Heyler.

[3] Écrite l'an 362 après J.-C. — Cf. le discours *Sur la Mère des dieux*, page 137 et suivantes.

[4] Prêtresse de la Bonne-Déesse à Pessinonte.

[5] Sophocle, *Œdipe roi*, v. 601.

[6] Julien aime à rappeler le nom de Pénélope, qu'il a comparée plus haut avec l'impératrice Eusébie. Voyez p. 109.

[7] Breuvage stupéfiant tiré d'une plante du genre des belladones.

a été double, pourra-t-on, en bonne conscience, te comparer Pénélope?

Estime donc à sa valeur ta conduite digne d'éloges, pour laquelle tous les dieux veulent te récompenser et que nous honorerons, nous, d'un double sacerdoce. A celui de la très-sainte déesse Cérès, dont tu es déjà investie, nous ajouterons la prêtrise de la Grande Déesse Phrygienne [1], dans la pieuse ville de Pessinonte [2].

LETTRE XXII.

A LÉONTIUS.

Il le crée capitaine de sa garde.

Julien à Léontius [3].

L'historien de Thurium [4] dit que les hommes ont les oreilles moins fidèles que les yeux [5]; moi j'ai à ton égard une opinion tout à fait contraire : j'en crois plus mes oreilles que mes yeux. Je te verrais même dix fois que je m'en rapporterais moins à mes yeux qu'à mes oreilles, une personne incapable de mentir m'ayant affirmé que tu es un homme qui fait tout des pieds et des mains, comme dit Homère [6], pour se montrer supérieur à lui-même. Nous te permettons donc le port d'armes et nous t'envoyons l'armure complète qui convient aux fantassins et qui est plus légère que celle de la cavalerie [7]. Nous t'incorporons en même temps dans notre milice domestique. Or, cette milice est recrutée parmi la classe des vétérans qui ont déjà fait quelques campagnes [8].

[1] Voyez sur Cérès et sur la Bonne-Déesse le *Dict. myth*. de Jacobi.

[2] Ville célèbre de la Phrygie.

[3] Préfet de la ville sous Constance. Voyez Ammien Marcellin, XV, VII, 1.

[4] Hérodote, qui, né à Halicarnasse, mourut, dit-on, à Thurium, ville de la Grande Grèce.

[5] Voyez Hérodote, I, VIII. — Cf. Lucien, *Sur un appartement*, 20, t. II, p. 316 de notre traduction; *Comment il faut écrire l'histoire*, 29, t. I, p. 368, et *De la danse*, 78, t. I, p. 498. — Voyez aussi Horace, *Art poét.*, v. 180 et suivants.

[6] *Odyssée*, VIII, v. 140 et suivants. — Cf. Pindare, *Ném.*, X, v. 90.

[7] Ce dernier membre de phrase parait être une glose qui s'est introduite dans le texte.

[8] Voyez l'observation précédente.

LETTRE XXIII[1].

A HERMOGÈNE.

Il le félicite d'avoir échappé à un grand danger, et il l'invite à venir le voir.

Julien à Hermogène[2], *ex-préfet d'Égypte.*

Laisse-moi m'écrier avec les poëtes[3] : « Ah! que j'espérais peu me voir sauvé! » Ainsi pour toi : « Ah! que j'espérais peu te voir échapper[4], j'en atteste Jupiter, à l'hydre aux mille têtes! » Ce n'est point Constance que je désigne par là. Il était ce qu'il était; mais j'entends les bêtes féroces qui l'entouraient, ces hommes dont les regards menaçaient tout le monde et qui le rendaient plus cruel, quoiqu'il fût moins doux, à tout prendre, qu'on ne le croyait généralement. Pour lui, que maintenant, puisqu'il est au rang des bienheureux, la terre lui soit légère, comme on dit! Et pour eux, je ne veux point qu'on leur fasse la moindre injustice, j'en prends à témoin Jupiter. Cependant comme il s'élève contre eux de nombreux accusateurs, on leur a donné des juges[5]. Quant à toi, mon cher ami, viens vite, fais l'impossible pour arriver ici. J'ai souvent souhaité de te voir, j'en atteste les dieux, mais aujourd'hui que je te sais échappé au danger, mon affection te presse plus vivement d'accourir.

[1] Écrite l'an 361 après J.-C.

[2] Il ne faut pas confondre ce correspondant de Julien avec un autre Hermogène surnommé Ponticus, et qui était préfet du prétoire en Orient. Voyez Ammien Marcellin, XIX, XII, 6.

[3] Il ne s'agit pas d'un poëte en particulier, mais l'auteur fait allusion au langage ordinaire des poëtes tragiques.

[4] J'adopte la leçon ὅτι διαπέφευγας au lieu de ὅτι δ'ἀπέφευγον. Heyler fait observer avec raison que cette dernière leçon est en contradiction avec la fin de la lettre.

[5] Voyez sur l'organisation et les actes de ce tribunal, institué par Julien contre ses ennemis et contre ceux de son frère Gallus, Ammien Marcellin, XXIII, III.

LETTRE XXIV[1].

A SARAPION.

Il lui envoie cent figues de Damas. Éloge des figues et du nombre cent.

Julien à l'illustrissime Sarapion[2].

On s'envoie divers présents dans les jours solennels, moi je te fais parvenir pour régal un doux assortiment de figues sèches de ce pays, figues à longue queue[3] et au nombre de cent. Comme quantité c'est un petit présent, mais comme beauté peut-être y trouveras-tu un suffisant plaisir.

Aristophane[4] dit que, le miel excepté, il n'y a rien de plus doux que les figues, et même il se reprend pour dire que le miel même ne surpasse point les figues en douceur. Hérodote[5], voulant donner dans son histoire l'idée d'un isolement absolu, dit : « Chez eux il n'y a ni figues, ni rien autre de bon. » C'est comme s'il disait que, parmi les fruits, il n'y en a pas de meilleur que les figues, et qu'on ne trouve absolument rien de bon où la figue ne se trouve pas. Le sage Homère[6] loue dans chaque fruit la grosseur, la couleur, la beauté : à la figue seule il accorde la douceur. Il se contente d'appeler le miel jaune, afin de ne pas donner mal à propos l'épithète de douce à une substance qui est âcre fort souvent ; mais il n'hésite pas à donner à la figue seule une dénomination commune avec le nectar, parce qu'elle est douce entre tout ce qui est doux. Hippocrate[7] dit que le miel est doux au goût, mais tout à fait amer à digérer, et je suis de son avis. On convient généralement qu'il engendre de la bile et donne aux humeurs une saveur complétement opposée à son goût : fait qui marque bien sa tendance

[1] Écrite sans doute dans l'extrême jeunesse de Julien. C'est un monument curieux de ces exercices de rhéteur, qui tenaient alors une si grande place dans l'éducation de la jeunesse, et dont nous avons traité amplement dans notre thèse *De ludicris apud veteres laudationibus*. Voyez, pour cette épître de Julien, l'ouvrage que nous citons page 99 et suivantes. On trouvera un éloge de la Figue dans les *Rime burlesche di Berni*, t. II. *Capitol. in lode de' Fichi del Molza*.

[2] Personnage inconnu, peut-être un rhéteur d'Alexandrie qui écrivit un traité sur les *Défauts des déclamations*.

[3] Voyez Pline l'Ancien, liv. XV, XVIII.

[4] On ne trouve rien de pareil dans les pièces qui nous restent de lui.

[5] Liv. I, chap. LXXIII. — Cf. Athénée, liv. III, chap. XV.

[6] Voyez *Odyssée*, VII, 115 ; XI, 589 ; X, 234 ; XX, 69 ; *Iliade*, I, 598.

[7] Dans son traité des *Affections internes*. — Cf. Galien, liv. III, chap. XXIX.

naturelle à l'amertume. Car il ne se changerait point en un liquide amer, s'il n'avait d'avance le principe qui le fait dégénérer de ce qu'il était. Mais la figue n'est pas seulement douce au goût, elle est meilleure encore pour la digestion. De plus, elle est tellement utile aux hommes qu'Aristote[1] la regarde comme un contre-poison à toute substance vénéneuse; et si dans les repas on l'offre au commencement et au dessert, c'est uniquement parce qu'on la préfère à tout autre remède sacré contre les mauvais effets des aliments. Dire que la figue est offerte aux dieux, qu'elle figure sur les autels dans tous les sacrifices[2], et qu'elle exhale un parfum supérieur à toute espèce d'encens, ce n'est pas moi tout seul qui le prétends, mais quiconque en sait les usages n'ignore point que cette observation est d'un sage et d'un hiérophante.

L'illustre Théophraste[3], en exposant dans ses préceptes d'agriculture les essences d'arbres susceptibles de greffe, et toutes celles qui peuvent être entées réciproquement sur des troncs différents, loue, je crois, particulièrement le figuier, comme pouvant recevoir la plus grande variété de greffes étrangères et produire aisément les rejetons de n'importe quel arbre, si l'on en coupe les branches l'une après l'autre, et si à l'incision pratiquée on adapte tel ou tel scion reproducteur : de cette manière souvent un seul figuier présente l'aspect d'un jardin complet; on dirait d'un charmant verger offrant une variété délicieuse de fruits de toute espèce, dont il emprunte son éclat. Les fruits des autres arbres sont de courte durée et se conservent mal : la figue seule vit au delà d'une année et voit naître le fruit qui va lui succéder. Ainsi, selon Homère[4], dans le jardin d'Alcinoüs les fruits vieillissent en se remplaçant. Pour les autres arbres, cela ressemble à une fiction poétique; pour la figue seule c'est l'expression de l'exacte vérité : il n'y a point de fruit qui soit de plus longue durée. Telle est en général, selon moi, la figue comme fruit, mais les nôtres sont de beaucoup meilleures comme produit; car, de même que le figuier est au-dessus des autres arbres, ainsi notre figuier est au-dessus des autres figuiers, et si l'essence du figuier l'emporte sur les autres es-

1 Aristote a parlé quelquefois des figues, mais le passage cité par Julien ne se retrouve dans aucun de ses écrits.

2 Elle était spécialement consacrée à Mercure.

3 *Histoire des plantes*, liv. II, 1 et 7. — Cf. *Des causes*, liv. I, 6.

4 *Odyssée*, VIII, 120.

sences, il s'abaisse devant celui qui croît chez nous, en sorte que cette comparaison même est tout à l'avantage du figuier, dont la supériorité naturelle ne le cède à un seul que pour triompher de tous. Or, ce n'est pas sans raison que nous jouissons de ce privilége. Il fallait, je le crois, que la vraie ville de Jupiter, l'œil de tout l'Orient, je veux dire la sainte, la vaste Damas, si supérieure en tout, par la beauté des cérémonies, la grandeur des temples, l'heureuse température des saisons, la limpidité des fontaines, le nombre des fleuves, la fertilité de la terre, fût aussi la seule qui possédât un tel arbre pour rehausser l'admiration dont elle est l'objet. Aussi cet arbre ne souffre-t-il aucun déplacement : il ne dépasse point les limites du sol où il est né, et, par une loi commune aux plantes indigènes, il se refuse à produire en colonie.

L'or, je crois, et l'argent sont les mêmes partout : notre contrée seule produit un arbre qui ne peut naître ailleurs. Et de même que les marchandises tirées de l'Inde, les vers à soie de la Perse, les produits si vantés de l'Éthiopie[1] se répandent en divers pays par la voie du commerce, ainsi notre figue, qui ne naît dans aucune autre contrée, est envoyée par nous dans tout l'univers : il n'y a pas de cité, pas d'île où elle ne porte la merveille de sa douceur. Ornement de la table des rois, ravissante parure de tous les festins, point de gâteau feuilleté, rond ou tendre[2], point de friandise bien assaisonnée où la figue n'entre pas. Tant c'est un condiment admirable! tant elle l'emporte sur tous les autres! Les autres figues se mangent à l'automne ou se conservent pour être mangées sèches : les nôtres ont seules ce double emploi : excellentes sur l'arbre, elles sont meilleures encore, quand on les laisse sécher. Si l'on considère le beau coup d'œil qu'elles offrent encore sur l'arbre, comment elles sont suspendues aux branches par leurs longs pédoncules en forme de calice, ou bien comment l'arbre lui-même est entouré de ses fruits aux mille nuances éclatantes, on dirait qu'il s'est fait un collier de tous ces fruits qui pendent[3].

[1] Spécialement les dents d'éléphant, le bois d'ébène, les plumes d'autruche. Voyez, du reste, pour le commerce de l'Orient, le curieux chapitre XXVII[e] d'Ezéchiel, et Cf. Émeric David, *Hist. de la peinture au moyen âge*, etc., p. 209. *De l'influence de l'art du dessin sur le commerce et la richesse des nations.*

[2] On retrouve cette énumération dans Démosthène, *De la couronne*, t. I, p. 297, édit. Tauchnitz.

[3] Passage corrompu : nous avons essayé de le rendre le plus clairement possible.

Cependant l'art de les conserver n'a pas moins de charme que leur consommation n'offre de plaisir. On ne jette point ici les figues toutes ensemble en un seul tas; on ne les fait pas sécher en masse et pêle-mêle au soleil. On commence par les cueillir doucement sur l'arbre avec la main, puis on les suspend aux murs, entourées de branchettes ou de baguettes épineuses, afin qu'elles blanchissent caressées par les rayons purs du soleil et qu'elles bravent les attaques des bêtes et des oiseaux, défendues par les piquants qui leur servent de gardes. Mais c'est assez longtemps que leur naissance, leur douceur, leur beauté, leur préparation et leur emploi font le sujet où notre lettre se joue.

Passons au nombre cent qui est le plus noble de tous et qui renferme en lui la perfection des autres nombres, comme on le voit en raisonnant ainsi [1]. Je n'ignore pas que, suivant la doctrine des sages de l'antiquité [2], le nombre impair l'emporte sur le nombre pair [3], en ce que, tout en étant un principe d'accroissement, il ne peut s'apparier par deux, attendu qu'une chose semblable à une autre demeure nécessairement ce qu'est cette dernière, mais où il y a deux, un troisième constitue l'impair. Cependant moi, malgré ce que mon opinion peut avoir de hardi, voici ce que je prétends. Tous les nombres sont soumis à un principe commun, et chacun d'eux peut s'accroître par l'addition d'un autre, mais il est beaucoup plus juste d'attribuer la cause d'accroissement au nombre pair qu'à l'impair. En effet, l'unité ne serait pas un nombre impair, si son imparité n'avait pas un terme de comparaison, tandis que la combinaison engendre une double imparité et fait que deux nombres se prêtent naturellement à l'accroissement d'un troisième; puis, si l'on associe un second binaire au premier, on obtient un quaternaire, de sorte que leur mutuelle réunion, tout en constatant l'imparité primitive de chacun de leurs éléments, se trouve constituée en nombre binaire. Ce point accordé, je crois pouvoir dire, ce me semble, que la première dizaine, multipliée par elle-même,

[1] On trouvera des éloges de nombres dans Dornaw, *Amphith. sapientiæ socraticæ, joco-seriæ*, t. I, p. 592, édit. 1619. — Cf. le même auteur dans sa préface, où il dit que Démocrite avait écrit un livre sur le nombre quaternaire.

[2] Voyez à cet égard la note intéressante donnée par Tourlet dans sa traduction de Julien, t. III, p. 151.

[3] On connaît le vers de Virgile, Égl. VIII, v. 76 :

Numero deus impare gaudet.

produit la centaine, en sorte que de l'unité naît la dizaine par progression, et de la dizaine multipliée par elle-même le nombre cent. De là, à partir de cent, la somme des autres nombres reprend toute sa force au moyen de l'unité, avec laquelle le binaire combiné engendre constamment l'impair et se reproduit jusqu'à ce que la somme des nombres s'élève à une seconde centaine, puis de cette dernière à une autre par une accumulation successive de centaines jusqu'à l'infini.

C'est pour cela, je crois, qu'Homère[1], dans ses poëmes, n'agit point au hasard et sans but, quand il donne à Jupiter une égide à cent franges, mais il révèle par cette allégorie fine et détournée que le plus parfait des nombres convient au plus parfait des dieux, et que c'est le seul qui puisse mieux que tout autre lui servir de parure, ou bien que l'univers, dont la forme ronde est figurée par la rondeur du bouclier, ne peut pas être mieux exprimé par un autre nombre que par la centaine, assimilée, en raison de son évolution circulaire, à l'être intelligent qui régit cet univers.

La même tradition[2] place Briarée aux cent bras à côté du trône de Jupiter et le fait combattre pour la puissance de son père, afin de donner à entendre que la force parfaite réside dans un nombre parfait. Pindare le Thébain[3], embouchant la trompette pour célébrer dans ses chants épiniciens[4] la défaite de Typhée, et opposant la vigueur du plus grand des géants au plus grand des dieux, croit ne pas pouvoir mieux renforcer l'hyperbole de son beau langage qu'en disant qu'il suffit à celui-ci d'un coup pour tuer le géant aux cent têtes : ce qui revient à dire que nul autre qu'un géant armé de cent têtes par sa mère[5] n'était capable d'en venir aux mains avec Jupiter, et que nul autre dieu que Jupiter n'était capable de terrasser un tel monstre. Simonide le lyrique[6] n'a besoin que d'un mot pour louer Apollon : il l'appelle le dieu Cent[7] et cette

1 Il n'y a point d'endroit spécial dans Homère où l'on trouve cette épithète. Voyez toutefois *Iliade*, XIV, 181.

2 Voyez Homère, *Iliade*, I, 402. — Cf. *Dict. myth.* de Jacobi, art. Égéon. — Cf. Lucien, *Jupiter tragique*, 40, t. II, p. 108 de notre traduction.

3 *Olymp.* IV, v. 10, et *Pyth.*, I, v. 31 et suivants.

4 C'est-à-dire *après la victoire :* c'est un mot commode et que nous serions heureux de voir adopter pour l'ensemble des œuvres qui nous restent de Pindare.

5 La Terre.

6 Dans un poëme perdu.

7 Cf. Homère, *Hymne à Apollon*, v. 1.

épithète lui sert de marque sacrée pour désigner le dieu, dont on dit que les cent flèches tuèrent le serpent Python : aussi ce dieu se réjouit-il plus d'être appelé Cent que Pythien, comme si ce premier surnom était pour lui un titre héréditaire. L'île de Crète, berceau de Jupiter, en retour des soins nourriciers qu'elle a donnés à ce dieu, est honorée par le nombre de ses cent villes : Homère ne loue jamais Thèbes qu'en l'appelant la ville aux cent portes [1], parce que ces cent portes font sa merveilleuse beauté. Il ne parle point des hécatombes [2] offertes aux dieux, des temples à cent pieds, des autels à cent bases, des appartements d'hommes qui peuvent recevoir cent personnes, des champs de cent arpents, et de tant d'autres choses divines et humaines dans lesquelles entre la dénomination de ce nombre. C'est encore ce nombre qui distingue nos dignités militaires et civiles et qui répand son éclat sur nos centuries guerrières : c'est lui qui honore les magistratures où figure un nombre de juges égal au nom qui leur est donné [3]. J'en aurais à dire bien plus encore, mais les bornes d'une lettre s'y opposent, et j'ai besoin même que tu m'excuses d'en avoir dit si long sur un pareil sujet. Cependant si ta critique juge que ce bel exercice a une modeste valeur, tu pourras sans scrupule en faire part à d'autres sous le sceau de ton approbation. Mais si, pour atteindre ce but, il a besoin d'une autre main, qui mieux que toi lui donnera le degré de perfection qu'il faut à sa beauté, pour jouir des regards du public?

LETTRE XXV [4].

AUX JUIFS.

Il leur rappelle ses bienfaits, leur demande des prières à leur dieu, et promet de rebâtir Jérusalem.

Julien à la nation des Juifs.

Plus lourde que le poids de la servitude des temps passés pèse sans doute sur vous la taxe non sanctionnée, qui vous

[1] Voyez Homère, *Iliade*, II, 649; IX, 381.

[2] Sacrifice de cent bœufs.

[3] Les centumvirs.

[4] L'authenticité de cette lettre a été mise en doute par quelques savants; mais sans compter Voltaire, qui la cite dans le *Dictionnaire philosophique*, article Apostat, des érudits d'un témoignage très-respectable, entre autres Warburton, Gibbon et Heyler, ne doutent point qu'elle n'ait été réellement écrite par Julien vers l'an 362 ou 363.

astreint à verser des sommes énormes dans les caisses du trésor. J'ai vu de mes yeux une grande partie de cet abus, mais j'en ai connu une partie plus grande encore d'après les rôles dressés et gardés contre vous. Aussi ai-je empêché l'ordonnance d'un nouvel impôt dont on allait vous charger, j'en ai écarté le détestable projet et j'ai mis au feu les rôles déposés contre vous dans mes archives, en sorte qu'on ne pourra plus vous lancer la menace de ces rumeurs odieuses. Du reste, vous avez moins à en accuser mon oncle Constance, d'heureuse mémoire, que les barbares d'esprit et les impies de cœur assis à sa table [1]. Je les ai donc fait saisir et jeter dans des fosses où ils sont morts, sans laisser parmi nous trace de leur trépas. Mais afin de vous être plus agréable encore j'ai prié Julus, votre frère et très-vénérable patriarche [2] d'abolir ce que vous appelez l'apostolat [3], et de ne pas souffrir que qui que ce soit écrase à l'avenir votre nation d'un semblable tribut : jouissant alors d'une parfaite sécurité sous mon règne, vous pourrez adresser pour moi de plus ardentes prières au Dieu souverain de l'univers, au créateur, dont la main pure a daigné ceindre mon front de la couronne. En effet, ceux qui sont en proie à quelque souci sentent leur pensée enchaînée et n'ont pas la force d'élever leurs mains au ciel pour la prière, tandis qu'un peuple, libre de toute inquiétude, se réjouit d'un cœur unanime, et adresse pour son empereur des vœux suppliants au souverain maître de qui dépend l'heureuse gestion de cet empire, conformément à nos souhaits. C'est ce que vous devez faire, afin que, vainqueur dans ma guerre contre les Perses, je puisse rebâtir par mes soins la ville sainte de Jérusalem, que vous désirez depuis si longtemps voir sortir de ses ruines, y fixer mon séjour et y rendre hommage avec vous au Dieu suprême.

1 On a déjà vu, dans la lettre XXIII, qu'il traite de bêtes féroces les officiers palatins qui exerçaient une si funeste influence sur l'empereur, et qui faisaient curée des places et de l'argent.

2 « Il semble que les Juifs, depuis la ruine de Jérusalem, aient conservé jusqu'au commencement du cinquième siècle une forme d'État et de monarchie. Ils avaient en Palestine un ethnarque ou chef de leur nation, qui, par la tolérance des Romains, jouissait d'un très-grand pouvoir. Il se nommait aussi patriarche. Sa place était héréditaire et passait du père au fils. Toutes les synagogues d'Orient et d'Occident lui payaient tribut, sous prétexte de fournir à l'entretien des rabbins qui s'appliquaient, dans la Judée, à l'étude de la loi; ceux qu'il chargeait de lever cet impôt portaient le nom d'*apôtres* ou *envoyés*. » La Bleterie, d'après Tillemont. — Cf. lettre LXXI.

3 Voyez la note précédente.

LETTRE XXVI [1].

AUX ALEXANDRINS.

Il ordonne à Athanase de quitter Alexandrie.

Édit aux Alexandrins.

Il fallait qu'un homme banni par plusieurs édits royaux, par plusieurs ordonnances impériales, attendît au moins un édit royal pour rentrer dans ses foyers, au lieu de pousser l'audace et le délire jusqu'à se moquer des lois comme si elles n'existaient pas. Nous avions permis depuis peu aux Galiléens, chassés par Constance, d'heureuse mémoire, de revenir non pas à leurs églises, mais dans leurs patries. Cependant j'apprends qu'Athanase, cet audacieux, emporté par sa fougue accoutumée, est venu reprendre ce qu'ils appellent le trône épiscopal, au grand déplaisir du peuple religieux [2] d'Alexandrie. Nous lui signifions donc l'ordre de sortir de la ville, à partir du jour même où il aura reçu ces lettres de notre clémence, et sur-le-champ. S'il reste à l'intérieur de la ville, nous prononcerons contre lui des peines plus fortes et plus rigoureuses.

LETTRE XXVII [3].

A LIBANIUS.

Il lui raconte son voyage chez les Perses.

Julien à Libanius sophiste et questeur [4].

Je suis arrivé à Litarbes [5]; c'est un bourg de la Chalcide : le hasard m'y a fait rencontrer une route où sont les restes d'un camp d'hiver des Antiochiens [6]. Bornée, je crois, d'un côté par un marais, de l'autre par une montagne, elle est âpre partout.

1 Ecrite l'an 362 après J.-C. — Voyez la lettre VI.

2 Julien désigne la partie de la population d'Alexandrie fidèle au culte des dieux.

3 Écrite d'Hiérapolis, au mois de mars de l'an 363, peu de temps avant la mort de Julien. — Cf. Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. II, jusqu'à la fin du liv. XXIV, et Zosime, liv. III, du chap. 12 au chap. 28. On fera bien de recourir aussi à l'ouvrage de d'Anville, *l'Euphrate et le Tigre*, Paris, 1780, in-4°.

4 A l'époque impériale, les questeurs avaient mission de faire exécuter les ordonnances des empereurs.

5 Localité située à trois cents stades d'Antioche.

6 On ignore à quelle époque et dans quelles circonstances avait été construit ce camp d'hiver.

Près du marais gisent des pierres, qui sont là comme jetées à dessein, sans qu'une main les ait travaillées, mais à la façon de celles que posent dans les villes les constructeurs des rues, qui au lieu de chaux, lient leurs pierres avec du mortier et les assemblent comme on fait pour un mur. Ce passage franchi avec quelque peine, je suis arrivé à ma première étape. Il était environ neuf heures. Je reçus dans ma maison la visite d'une grande partie de vos sénateurs [1]. Peut-être sais-tu déjà quel a été le sujet de notre conversation; en tout cas tu l'apprendras de notre bouche, s'il plaît aux dieux.

De Litarbes, je me suis rendu à Béroé [2]. Jupiter nous y a donné tous les signes favorables et témoigné manifestement sa protection. En m'y arrêtant une journée, j'ai visité la citadelle et immolé un taureau blanc à Jupiter, suivant le rite royal. J'ai eu quelques moments d'entretien avec le Sénat sur les affaires de religion. Tous ont applaudi à mes paroles; mais peu ont été convaincus, et c'étaient justement ceux que je savais bien pensants avant mon discours : sous prétexte de franchise, ils se sont laissés aller à dépouiller et à perdre tout respect. Car le grand défaut des hommes, j'en atteste les dieux, c'est de rougir du bien, de la grandeur d'âme, de la piété, et de se glorifier au contraire des choses les plus honteuses, telles que le sacrilége, la mollesse de l'esprit et du corps.

De là j'arrive à Batné [3], séjour auquel je n'ai rien vu de comparable chez vous à l'exception de Daphné [4], qui maintenant ressemble à Batné. Naguère, quand elle avait encore son temple et sa statue [5], je n'aurais pas hésité à comparer, que dis-je? à préférer Daphné à l'Ossa, au Pélion, aux cimes de l'Olympe et aux vallées de Thessalie. Le lieu est consacré à

[1] Il s'agit du Sénat d'Antioche, ville natale de Libanius.

[2] Beroé, Berrhoé ou Bérée, ville de la Syrie, bien connue, nommée ensuite Chalybon, est aujourd'hui Alep.

[3] Batné, Batnes ou Batnées, ville de la Syrie, au S. O. d'Hiérapolis. Il ne faut pas confondre cette Batné avec une autre ville du même nom, située en Mésopotamie, et dont il est question dans Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. II, 7.

[4] Bourgade délicieuse, bâtie à l'est d'Antioche par Séleucus, et dans laquelle mourut Germanicus. Voyez Tacite, *Annales*, II, 83. Julien en parle également dans le *Misopogon*, 8. On en peut lire une description détaillée dans Sozomène, liv. V, chap. 19. — Cf. *De Juliani Augusti in Asia rebus gestis*, par C. P. Jaehne, Budissiæ, 1840, p. 25.

[5] Temple et statue d'Apollon Pythien, détruits par un incendie.

Jupiter Olympien et à Apollon Pythien. Mais tu as composé sur Daphné un éloge [1] tel que pas un mortel, vivant aujourd'hui [2], n'en pourrait faire de semblable, même en y travaillant de tous ses efforts, et je crois que l'on n'en eût pas trouvé beaucoup chez les anciens. Que puis-je donc entreprendre d'écrire sur un sujet que tu as si brillamment traité? Me préserve le ciel d'y songer! Je reviens à Batné : le nom est barbare; mais le pays est grec [3]. D'abord les vapeurs de l'encens circulaient autour de la contrée, et partout nous voyions de pompeux sacrifices : cependant ce zèle, tout en me causant un vif plaisir, me parut un peu trop chaud et poussé au delà des bornes du culte que l'on doit aux dieux. Car toutes ces cérémonies doivent s'accomplir tranquillement, loin de la foule, sans autres témoins que ceux qui apportent aux dieux les offrandes et les objets sacrés. Mais, avant peu sans doute, nos soins remédieront à ces abus. Batné m'a paru située dans une plaine boisée, avec des plants de jeunes cyprès, parmi lesquels pas un arbre vieux ou pourri, mais tous couronnés d'une chevelure verdoyante. La résidence royale n'a rien de somptueux : elle est de terre et de bois, sans aucun ornement; le jardin, plus modeste que celui d'Alcinoüs, est comparable au jardin de Laerte [4]. On y voit un tout petit bosquet planté de cyprès : le long de la clôture sont des arbres de la même essence, nombreux, bien rangés, bien alignés : au milieu, des carrés où poussent des légumes et des arbres qui donnent toutes sortes de fruits. Qu'y ai-je donc fait? Un sacrifice le soir, et le lendemain de grand matin, comme j'ai l'habitude de le faire ponctuellement chaque jour. Les victimes propices, nous nous sommes dirigés vers la ville [5], où les citoyens sont venus à notre rencontre. J'ai été reçu chez un hôte que je voyais pour la première fois, mais que j'aimais depuis longtemps. La raison, je sais que tu la connais, mais il m'est doux pourtant de te la redire. Entendre parler ou parler moi-même de ces sujets-là, c'est pour moi du nectar. Élève du divin Jamblique [6], Sopater est, en outre, son gendre. Ne pas

[1] Sous le titre de *Monodie;* voyez les œuvres de Libanius, t. II, p. 185 et suivantes, édit. Claude Morel.

[2] Allusion à Homère, *Iliade*, V, 304.

[3] Non pas d'origine, mais de religion.

[4] Voyez Homère, *Odyssée*, VII, 112, et XXIV, 245 et suivants.

[5] Hiérapolis, dont il est question plus bas.

[6] Voyez plus loin, lettre XXXIV.

aimer de tout cœur de pareils hommes serait à mes yeux la plus vile des injustices. Mais j'ai aussi une raison plus grande encore. Il a reçu chez lui mainte et mainte fois mon cousin et mon frère germain[1], et, pressé souvent par eux, comme cela devait être, de renoncer au culte des dieux, il a su se préserver, chose difficile, de cette maladie.

Voilà ce que j'avais à t'écrire d'Hiérapolis[2] au sujet de mes affaires personnelles. Quant aux faits militaires et politiques, il faudrait, je crois, que tu fusses là pour en juger et t'y intéresser. Or, ce sont des choses, tu le sais bien, trop compliquées pour être mises dans une seule lettre, et difficiles même à faire entrer dans trois lettres, quand on se pique d'exactitude. Je veux cependant t'en parler, et je vais t'en dire quelques mots. J'ai envoyé des députés aux Sarrasins[3], pour les inviter à venir, s'il leur plaît. Première affaire. Autre chose : j'ai fait partir quelques éclaireurs, à l'œil bien ouvert, de peur que quelque espion n'aille d'ici prévenir en secret les ennemis des mouvements que nous dirigeons contre eux. J'ai ensuite jugé un procès militaire avec beaucoup de douceur, je me plais à le croire, et beaucoup d'équité. Je me suis procuré un grand nombre de chevaux et de mulets et j'ai réuni toute mon armée. Mes bateaux de rivière sont pleins de blé, ou plutôt de pains secs et de vinaigre. Comment tout cela s'est fait et que de paroles il a fallu dire pour chacune de ces opérations, quelle longue histoire il faudrait pour le raconter, n'est-ce pas? Et puis toutes les lettres que j'ai écrites, et les mémoires où je consigne tout ce qui nous est de favorable augure, mémoires qui me suivent partout, à quoi bon se donner la peine d'en faire l'énumération[4]?

1 Constance et Gallus.

2 On trouvera des détails sur cette ville dans Lucien, *Sur la déesse syrienne*, t. II, p. 442 de notre traduction.

3 Ils avaient offert leurs services à Julien. Voyez Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. III, 8.

4 Le texte de cette fin de lettre est fort tourmenté : nous avons essayé de le rendre le plus intelligible que nous avons pu, d'après les indications judicieuses de Heyler.

LETTRE XXVIII.

A GRÉGORIUS.

Réponse amicale et brève à un ami.

Julien à Grégorius, général[1].

A mon adresse un petit billet de ta main a suffi pour me donner l'occasion d'un grand plaisir. Aussi, en échange de la vive joie que m'a causée ta missive, je te renvoie la pareille, convaincu que ce n'est point par la longueur d'une lettre, mais par l'étendue de l'affection que se payent les retours d'amitié.

LETTRE XXIX[2].

A ALYPIUS.

Invitation à un ami.

Julien à Alypius[3], *frère de Césarius*[4].

Syloson[5], nous dit l'historien[6], vint trouver Darius, le fit ressouvenir de la chlanide[7], et en retour lui demanda Samos. Darius était tout fier de l'échange, croyant pour peu avoir donné beaucoup. Mais Syloson n'en eut qu'un triste gré. Compare nos affaires actuelles avec les leurs. Et d'abord sur un point je crois que l'avantage est de notre côté. Nous n'avons pas attendu que quelqu'un nous fît ressouvenir; mais il y a bien longtemps que nous gardons le souvenir inaltérable de ton amitié, et dès que le ciel nous en a donné l'occasion, nous t'avons appelé

[1] La qualité de général, ἡγεμών, s'appliquait alors à un intendant militaire, à un gouverneur de province ou à un administrateur du fisc.

[2] Écrite l'an 361 ou 362 après J.-C.

[3] Cet Alypius, architecte-géographe et intendant du trésor impérial, fut gouverneur de Bretagne et chargé par Julien de la reconstruction du temple de Jérusalem. — Cf. Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. 1, 2.

[4] Césarius ou Césaire, médecin de Constance, était chrétien et frère de saint Grégoire de Nazianze.

[5] « Syloson, frère de Polycrate, tyran de Samos, avait reçu, à titre d'hôte, Darius, alors simple particulier, qui avait paru curieux d'un riche manteau. Le prince étant parvenu à l'empire des Perses, Syloson vint lui offrir ce manteau et reçut pour récompense l'île de Samos, dont il ne jouit pas longtemps, parce que la ville s'étant soulevée, fut saccagée par les Perses. » Tourlet. — Cf. Éloge de l'impératrice Eusébie, 12.

[6] Hérodote, liv. III, chap. 140.

[7] Ou chlamyde, espèce de casaque militaire.

non point avec les seconds, mais avec les premiers. Voilà pour un premier fait. Quant à l'avenir, veux-tu me permettre, car je suis prophète, de te faire une prédiction? Je crois que le tien sera de beaucoup meilleur que celui du Samien, si Adrastée m'est favorable [1]. Car tu n'as pas besoin d'un roi qui te vienne en aide pour renverser une ville, et moi il me faut beaucoup de monde pour relever ce qui est tristement tombé [2]. C'est ainsi que se joue avec toi une Muse gauloise et barbare; pour toi, viens donc ici gaiement escorté par les dieux : tu auras sous la main chevreaux et brebis comme gibier d'hiver [3]. Viens vers un ami qui, même avant de pouvoir connaître tout ce que tu vaux, t'aimait déjà de tout son cœur.

LETTRE XXX [4].

AU MÊME.

Il loue un livre de géographie d'Alypius, et le félicite de son administration.

Julien à Alypius.

J'étais déjà remis de mon indisposition, quand tu m'as envoyé ta géographie [5]. Je l'ai reçue avec beaucoup de plaisir ainsi que le plan qui l'accompagne. Elle contient de meilleures descriptions que celle qu'on avait déjà, et puis tu lui as donné un certain air poétique, en y ajoutant des ïambes, non pas de ceux qui sonnent une charge bupalienne [6], comme le poëte cyrénéen [7], mais du genre de ceux que la belle Sappho adapte à ses nomes [8]. En un mot, ton présent est de nature à faire au-

1 On retrouve cette exclamation dans Lucien, *Dialogue des courtisanes*, Dialog. VI, 2 et 3, t. II, p. 364 et 365 de notre traduction. — Cf. Ammien Marcellin, liv. XIV, chap. XI, 25 : il entre dans d'assez longs détails sur cette divinité. Voyez aussi, plus loin, lettre XLIX.

2 Allusion à la restauration du temple de Jérusalem ou du paganisme.

3 Passage corrompu.

4 Écrite vers la même époque que la précédente.

5 Sans doute de la Palestine, avec un plan de Jérusalem.

6 C'est-à-dire contre Bupalus. Ce Bupalus était un statuaire qui s'était moqué d'Hipponax en faisant une caricature hideuse de ce poëte, naturellement laid. Hipponax se vengea par des ïambes satiriques, si mordants que Bupalus se pendit de désespoir. — Cf. Horace, *Epodes*, VI, v. 13, édition d'Orelli, et Lucien, *le Pseudologiste*, 2, t. II, p. 296 de notre traduction.

7 Callimaque, dans les fragments duquel on trouve les termes mêmes dont se sert Julien.

8 Les Grecs appelaient *nome* ou *neume* tout chant déterminé par des règles

tant d'honneur à toi qui l'envoies, que de plaisir à moi qui le reçois.

Quant à ce qui regarde ta gestion des affaires [1], la fermeté unie à la douceur, avec laquelle tu t'appliques à tout exécuter, me cause une vive satisfaction. Car joindre la bonté et la prudence à la sévérité et à l'énergie, de manière à ménager les bons et à corriger résolûment les méchants, n'est point, à mon avis, d'une nature ordinaire ni d'une vertu médiocre. Nous souhaitons que, l'œil tourné vers ces deux points, tu t'en fasses un but honnête où tu puisses atteindre. Car telle doit être la fin de toutes les vertus, ainsi que le prétend avec justesse l'autorité des anciens sages [2]. Bonne santé, prospérité et longue vie, frère aimable et bien-aimé.

LETTRE XXXI [3].

A AÉTIUS.

Il le rappelle de l'exil, et l'invite à venir le voir.

Julien à Aétius, évêque [4].

Un décret commun à tous ceux, quels qu'ils soient, qui ont été bannis par le bienheureux Constance pour cause de folie galiléenne, les a relevés de leur exil. Mais pour toi, je ne me borne pas à t'en relever : grâce au souvenir de notre ancienne connaissance et de notre liaison, je t'invite à te rendre auprès de nous. Tu te serviras de la poste publique [5] jusqu'à mon camp, avec un cheval de renfort.

qu'il n'était pas permis d'enfreindre. Voyez J. J. Rousseau, *Dict. de musique*. — Le nome, auquel Sappho a donné son nom, est la strophe sapphique, composée de trois vers sapphiques et d'un adonique. La belle ode de Sappho conservée par Longin, et plusieurs odes d'Horace, sont composées sur ce nome plein d'élégance et d'harmonie.

1 Probablement en Bretagne.

2 Socrate, en particulier.

3 Écrite vers l'an 361 après J.-C.

4 Aétius, chef de la secte des Eunomiens, qui prétendaient que le Fils et le Saint-Esprit diffèrent essentiellement du Père, fut exilé par Constance après la mort de Gallus, dont il était le confident et le théologien.

5 Voyez plus haut, lettre XII, p. 366, note 2.

LETTRE XXXII.

A LUCIEN.

Il lui demande une lettre.

Julien à Lucien, sophiste[1].

J'écris, et je m'attends à la pareille. Si je t'ennuie en t'écrivant continuellement, venge-toi, je t'en prie, en me traitant de la même manière.

LETTRE XXXIII.

A DOSITHÉE.

Il recommande à son ami l'amour de la vertu, d'après l'exemple de leur père.

Julien à Dosithée.

Je me suis senti ému jusqu'aux larmes, et cependant il fallait un mouvement de bon augure en entendant prononcer ton nom. Car il me rappelait le souvenir d'un homme généreux et admirable en tout, de notre père[2]. Imite-le, et tu seras heureux, et tu jouiras d'un sort aussi glorieux que le sien. Mais si tu faiblis, tu me désoleras, et ta nullité t'enlèvera ta propre estime.

LETTRE XXXIV[3].

A JAMBLIQUE.

Il renvoie des compliments à ce philosophe, qui lui en avait adressé.

Julien à Jamblique[4], *philosophe.*

Ulysse[5] voulant détruire l'illusion de son fils à son égard, il lui suffit de dire :

Je suis mortel, pourquoi m'assimiler aux dieux?

Et moi, j'ose à peine me compter au rang des mortels, quand

[1] Malgré les ingénieuses conjectures de quelques savants, ce Lucien n'avait de commun que le nom avec la famille du spirituel auteur des Dialogues.

[2] Dans le sens de maître, de précepteur commun.

[3] Suivant Heyler, on a tort de douter de l'authenticité de cette lettre à cause de son tour sophistique. Nous avons vu, en effet, dans la lettre à Sarapion, que ces jeux d'esprit et cette érudition pédantesque étaient fort à la mode chez les anciens, et surtout du temps de Julien.

[4] Il ne faut pas confondre ce Jamblique, philosophe contemporain de Julien, avec celui qui vécut du temps de Constantin, qui fut disciple de Porphyre et qui professa longtemps à Rome avec distinction.

[5] Voyez Homère, *Odyssée*, XVI, 187, et VII, 209.

je suis sans Jamblique. Car je déclare t'aimer de tout mon cœur, comme Ulysse aimait Télémaque; et, dût-on m'en déclarer indigne, on ne saura m'empêcher de t'aimer. Or, je vois qu'il y a eu beaucoup de gens qui, en aimant de belles statues[1], n'ont pas fait tort au talent de l'artiste, mais contribué par leur enthousiasme à rendre plus vif le plaisir que l'œuvre faisait éprouver. Pour ce qui est des anciens sages, auxquels tu te plais à nous comparer, je sais bien que je suis aussi loin d'eux que je suis sûr que tu es près de leurs disciples. Car ce n'est pas seulement de Pindare, de Démocrite et de l'antique Orphée, mais de tous les philosophes de la Grèce, cités comme des modèles de la plus haute philosophie, que tu as combiné, ainsi que sur une lyre harmonieuse, les accords variés pour en faire une perfection musicale[2]. A l'exemple d'Argus, le gardien d'Io, que les poëtes mythologiques représentent surveillant l'objet aimé de Jupiter, à l'aide des yeux constamment ouverts dont ils ont parsemé son corps, ton éloquence éclaire des mille regards de la doctrine ton âme gardienne infatigable de la vertu. L'Égyptien Protée prenait, dit-on, toutes les formes qu'il lui plaisait, comme s'il eût craint de faire connaître malgré lui sa sagesse à ceux qui venaient l'en prier : pour moi, en supposant que ce Protée fût vraiment sage et qu'il eût toutes les connaissances qu'Homère[3] lui attribue, je loue son talent naturel, mais je blâme son procédé, et je dis que ce n'est pas agir en philanthrope, mais en imposteur, que de se cacher de peur d'être utile aux hommes. Mais toi, mortel généreux, qui n'admirerait volontiers que, étant aussi sage que le sage Protée, ou pour mieux dire arrivé au comble de la vertu, loin d'envier aux hommes les trésors que tu possèdes, tu ailles comme le brillant Soleil, répandant sur tout le monde les rayons de ta lumineuse sagesse, non-seulement en instruisant ceux qui peuvent t'entendre, mais en éclairant les absents, autant qu'il est possible, par les écrits qui émanent de toi? En cela tu l'emportes sur le fameux Orphée. Orphée dépensait son génie musical à se faire entendre des bêtes sauvages, et toi, préposé en quelque sorte au salut commun du genre humain, tu l'empêches de tendre partout la main à Esculape, et sur chacun se répand ton souffle[4]

[1] Cf. Élien, *Histoires diverses*, IX, 39.

[2] Les anciens entendaient par *musique* tous les arts consacrés aux Muses.

[3] *Odyssée*, IV, 456. — Cf. Virgile, *Géorgiques*, IV, 387.

[4] Malgré l'autorité d'Heyler, j'aime mieux lire πνεύματι que νεύματι.

prudent et salutaire. Aussi je crois que, si Homère revenait au monde, il t'appliquerait à plus juste titre qu'à personne cet hexamètre [1] :

On ne voit qu'un seul homme en ce vaste univers.

Car, en réalité, s'il y a chez nous, qui sommes de la vieille race, quelque étincelle sacrée de vraie et féconde doctrine, c'est toi seul qui l'as allumée. Ainsi puissent Jupiter Sauveur et Mercure dieu de l'éloquence, conserver durant de longs jours ce beau Jamblique, le trésor commun de toute la terre! Certes, si nos aïeux, en faisant de justes vœux pour Homère, Platon, Socrate, ou pour tout autre grand homme digne de figurer dans ce chœur[2], leur ont porté bonheur et prolongé en quelque manière leur existence, rien ne nous empêche d'honorer un contemporain, qui est leur égal par sa conduite et par son éloquence, et de demander au ciel, par de semblables vœux, de le conduire comblé de tous les biens jusqu'à l'extrême vieillesse.

LETTRE XXXV [3].

Requête en faveur des Argiens contre les prétentions des Corinthiens dans la répartition des frais pour les jeux de la Grèce.

On aurait bien des choses à dire sur la ville des Argiens, si l'on voulait célébrer leur histoire ancienne ou récente. En effet, c'est à eux que, dans la guerre troyenne, revient la plus belle part de gloire, comme plus tard aux Athéniens et aux Lacédémoniens [4]. Car, bien que ces deux expéditions aient été faites en commun par toute la Grèce, il est juste de dire que les chefs argiens ont droit à une plus large part d'éloges proportionnée à leurs soucis et à leurs travaux. Mais ce sont là des faits anciens. Plus récemment, le retour des Héraclides, le trône rendu au plus âgé [5], une colonie envoyée en Macédoine, la conservation de la liberté et de l'indépendance d'Argos contre les Lacédémoniens leurs proches voisins, attestent une valeur au-dessus du

[1] *Odyssée*, IV, 498. — Julien, en mettant κόσμῳ au lieu de πόντῳ, a donné à ce vers une tout autre signification que dans Homère.

[2] Expression qui se retrouve dans Homère, Hésiode, Pindare, Virgile, etc.

[3] Écrite l'an 362 après J.-C. Wernsdorf et Harles croient que Julien s'adresse à Vettius Agorius Prétextatus, proconsul d'Achaïe.

[4] Dans les guerres médiques.

[5] Téménus, descendant de Persée, un des chefs héraclides qui firent la conquête du Péloponèse à la tête des Doriens, 1190 ou 1104 avant J.-C., reçut en partage l'Argolide, à l'exclusion de Tisamène, qui descendait de Pélops.

vulgaire. C'est encore à cette cité que revient le juste honneur des hauts faits des Macédoniens contre les Perses : car elle fut la patrie des aïeux[1] de Philippe et d'Alexandre, ces deux grands hommes. Plus tard elle obéit aux Romains, moins comme sujette que comme alliée, et elle jouit, ce me semble, comme les autres cités, de l'indépendance et de tous les droits que les empereurs ont accordés de tout temps aux villes de la Grèce.

Aujourd'hui les Corinthiens, sans égard pour une ville qui ne leur fut adjointe[2], car c'est le terme le plus convenable, que par une délégation de la cité souveraine[3], se sont permis, par une audace criminelle, de lui imposer un tribut[4]. Et cette innovation, qu'ils ont introduite il y a, dit-on, sept ans, va jusqu'à ne plus respecter l'immunité accordée aux Delphiens et aux Éléens pour la célébration de leurs jeux sacrés. Quatre jeux solennels et brillants, chacun le sait, se célèbrent en Grèce : les Éléens ont la direction des jeux Olympiques; les Delphiens, des Pythiques; les Corinthiens, des Isthmiques; et les Argiens, des Néméens. Comment serait-il juste que les trois premiers peuples jouissent de l'immunité autrefois accordée, et que ceux qui ont été jadis exemptés des mêmes frais, qui peut-être même n'y ont jamais été soumis, fussent privés aujourd'hui du privilége dont ils avaient été jugés dignes? Il y a plus : les Éléens et les Delphiens ne sont imposés qu'une seule fois, c'est-à-dire lors de la grande assemblée quinquennale[5], tandis que les Argiens ont deux fois les jeux Néméens, comme les Corinthiens les jeux Isthmiques; de sorte que, durant cette période, ces deux derniers jeux étant à la charge des Argiens, ils ont tous les quatre ans quatre jeux à leurs frais. Or, de quel droit les autres peuples

[1] Notamment de Caranus.

[2] Après la prise de Corinthe par Mummius, l'an 146 avant J.-C., la Grèce, réduite en province romaine sous le nom d'Achaïe, fut administrée par un proconsul qui résidait à Corinthe.

[3] Rome.

[4] Sept ans avant que Julien écrivit cette lettre, comme on va le voir un peu plus loin, les Corinthiens avaient imposé aux Argiens un tribut pour acheter des bêtes et donner des spectacles de chasse.

[5] « C'est-à-dire d'une olympiade à l'autre. Car les jeux Olympiques se célébraient chaque quarante-neuvième mois, et on les nommait *quinquennaux*. Durant cet intervalle, on célébrait quatre fois les jeux triennaux, c'est-à-dire deux fois les Néméens et deux fois les Isthmiques, qui avaient en effet lieu au commencement de la troisième année, c'est-à-dire après deux ans révolus. On voit ici que l'olympiade grecque différait du lustre romain, qui était composé de cinq années pleines et entières. » TOURLET.

en sont-ils quittes pour un seul jeu, lorsque les Argiens, indépendamment de leurs quatre dépenses personnelles, sont forcés de contribuer à des jeux qui ne sont ni aussi anciens ni aussi solennels dans la Grèce? Les Corinthiens, en effet, n'ont pas besoin de beaucoup d'argent pour les concours gymniques et musicaux; mais, afin de donner souvent dans leurs théâtres des spectacles de chasse, ils achètent des ours et des panthères[1], frais qu'ils peuvent aisément supporter, vu leurs richesses et l'étendue de leurs dépenses; et comme d'ailleurs chaque cité leur fournit sans doute un contingent, ils se trouvent payés du plaisir de leur invention. Pourquoi les Argiens, qui sont beaucoup moins riches, seraient-ils forcés, pour un spectacle qui leur est étranger, de se faire les esclaves des autres? Pourquoi subiraient-ils un traitement injuste, illégal, indigne de leur antique puissance et de leur vieille gloire? Et cela de la part d'un peuple voisin, qui devrait avoir pour eux une affection plus vive, s'il faut s'en rapporter à l'adage[2] :

« Jamais bœuf ne se perd sans un méchant voisin. »

Or, ce n'est pas simplement pour un bœuf que les Argiens m'ont l'air de prendre la peine d'accuser les Corinthiens, mais pour d'énormes dépenses qu'on leur impose contre toute équité.

Du reste, on pourrait bien demander ceci aux Corinthiens : s'ils ont l'intention de rester fidèles aux droits de l'ancienne Grèce, ou bien à ceux qu'ils ont reçus tout récemment de la cité souveraine? En effet, s'ils respectent la majesté des vieilles lois, Corinthe n'a pas plus le droit d'imposer une taxe aux Argiens que les Argiens à Corinthe. Mais si, en se fondant sur l'état présent, ils se figurent que leur ville est privilégiée, depuis qu'ils ont reçu une colonie romaine, nous les prions humblement de ne pas élever leurs prétentions plus haut que ne le faisaient leurs aïeux, de ne pas remplacer par des innovations préjudiciables et funestes à leurs voisins les droits que ces aïeux avaient sagement établis et maintenus en faveur des villes de la Grèce, de ne point s'en fier à un jugement récent, et de ne pas considérer l'incapacité de celui qui s'était chargé de prendre les intérêts de la ville d'Argos, comme une bonne aubaine pour leur avidité. Car, si cette cause avait été évoquée hors de la Grèce, les Corinthiens auraient exercé moins d'in-

1 Sur ces sortes d'exhibitions, voyez Horace, ép. I du liv. II, v. 186.

2 Voyez Hésiode, *Travaux et Jours*, v. 348; et Cf. Élien, *Histoires diverses*, liv. IX, chap. 28.

fluence, le bon droit aurait été mis en lumière par des défenseurs plus nombreux et plus hardis, et nul doute que le juge, éclairé par eux et considérant ce que l'on doit à Argos, n'eût jamais rendu cette sentence.

D'ailleurs, pour peu que tu veuilles [1] prêter l'oreille aux orateurs chargés de faire valoir les droits de cette ville et leur permettre de plaider sa cause, tu la connaîtras dès l'origine et tu prononceras définitivement suivant l'équité, après avoir entendu les parties. Quant à la confiance que peut nous inspirer leur députation, nous ajouterons quelques mots d'éclaircissement. Diogène et Lamprias [2] sont des philosophes aussi distingués que pas un de notre époque : ils se sont dérobés aux honneurs et aux emplois lucratifs de l'État; mais ils s'empressent de venir en aide, autant qu'ils le peuvent, à leur patrie, dès que leur ville natale se trouve dans quelque urgent besoin : ils plaident alors, vont en députation, et dépensent généreusement leur avoir, vengeant ainsi par leurs actes la philosophie outragée, et convainquant de mensonge ceux qui prétendent que les philosophes sont inutiles à leur pays. En effet, leur patrie les emploie pour cette mission, et ils essayent de soutenir la cause de la justice par notre entremise, comme nous la soutenons à notre tour par la tienne.

Car il ne reste aux victimes de cette injustice d'autre espoir de salut que de rencontrer un juge qui veuille, qui puisse prononcer justement. S'il lui manque une de ces deux qualités, soit qu'il se trompe, soit qu'il trahisse ses devoirs, c'en est fait nécessairement de toute justice. Mais puisque aujourd'hui nous avons un juge selon nos vœux, et que cependant on refuse la parole à ceux qui jadis n'ont point interjeté appel, nous demandons d'abord que ce droit leur soit accordé, et que l'incapacité de celui qui devait alors parler pour la ville et prendre en main ses intérêts ne devienne pas pour elle la cause d'un dommage éternel [3].

Il ne faut pas croire déraisonnable de réformer un pareil jugement. Il conviendrait peut-être à des particuliers de sacrifier un peu de leurs avantages et de leurs intérêts pour acheter

[1] Julien s'adresse au proconsul d'Achaïe. Voyez p. 392, note 3.

[2] On ne sait rien de plus sur ces deux personnages. Nous verrons plus loin une lettre (la lettre LXXII) adressée à Diogène, mais ce Diogène était d'Athènes, tandis que celui dont il s'agit ici était d'Argos.

[3] Nous avons vu plus haut que le syndic de la ville d'Argos n'avait pas rempli convenablement son mandat.

leur tranquillité future. Pour eux la vie est courte, et il est doux de jouir en repos de ces rapides instants, tandis qu'il est affreux d'aller mourir à la face des tribunaux en léguant un procès indécis, et de risquer de n'obtenir que la moitié d'un bien quelconque ou de périr en combattant pour le tout. Mais les villes sont immortelles [1], et si elles ne trouvent des juges équitables qui mettent fin à leurs querelles, leurs discordes s'éternisent de toute nécessité, et leur haine ne fait que devenir plus forte et plus vigoureuse avec le temps. J'ai dit, suivant l'expression des rhéteurs [2] : à toi de juger d'après ta conscience.

LETTRE XXXVI [3].

A PORPHYRE.

Il fait rechercher avec soin et envoyer à Antioche les livres de Géorgius.

L'empereur Julien à Porphyre [4] *salut.*

Géorgius [5] avait une belle et grande bibliothèque composée de toutes sortes de philosophes, de toutes sortes d'historiens, et puis au milieu de ces recueils une grande quantité de livres de tout genre sur la doctrine des Galiléens. Fais-moi rechercher la collection entière de cette bibliothèque et dirige-la soigneusement vers Antioche [6], prévenu que tu seras puni d'une forte peine, si tu ne mets tous tes soins à cette recherche. Les gens, quels qu'ils soient, que tu soupçonnerais de détenir ces livres après les avoir enlevés, use auprès d'eux de tous les moyens, de tous les serments, ne te lasse point de mettre les esclaves à la torture, et, si tu ne parviens à les convaincre, emploie la force pour faire rapporter ces ouvrages. Bonne santé.

1 Voyez un mouvement analogue dans le beau discours de Camille s'opposant à ce que les Romains aillent s'établir à Véies, Tite-Live, liv. VI, chap. 7. — Cf. Tacite, *Histoires*, liv. I, chap. 83 et 84, et Corneille, *Sertorius*, acte III, scène II.

2 Démosthène, Eschine, Isocrate, et même Euripide.

3 Ecrite l'an 362 ou 363 après J.-C.

4 On croit qu'il était surintendant ou trésorier général de la maison de l'empereur.

5 Voyez la lettre IX.

6 Peut-être pour servir à la composition du *Misopogon*.

LETTRE XXXVII.

A AMÉRIUS[1].

Consolation à un ami sur la mort prématurée de sa femme : exemple de Darius.

J'ai pleuré en lisant la lettre où tu m'annonces la désolante nouvelle de la mort de ta femme. Car, outre que c'est une chose douloureuse en elle-même de perdre une femme jeune, vertueuse, chère[2] à son époux, mère d'enfants bien élevés, ravie avant le temps, telle qu'un flambeau à la clarté brillante dont la flamme est trop vite éteinte, c'est pour mon cœur un trait plus douloureux encore que ce malheur soit tombé sur toi. Certes l'homme du monde qui méritait le moins cette épreuve du sort, c'est notre bon Amérius, si distingué par son talent et le plus cher de nos amis.

Si j'écrivais à tout autre qu'à lui cette lettre de condoléance, j'userais d'un long discours pour lui montrer que c'est là un accident tout humain, qu'il faut céder à la fatalité, que, dans un deuil aussi pénible, il n'est point de consolation plus grande; tous les remèdes enfin qui me paraîtraient bons à calmer sa douleur, je les emploierais comme avec quelqu'un qui les ignore. Mais je rougirais d'adresser à un homme habile à conseiller les autres des leçons de résignation et de sagesse bonnes pour le vulgaire. Souffre donc que, laissant de côté tout le reste, je te rappelle le conte ou plutôt l'anecdote vraie d'un sage, qui probablement ne t'est pas étrangère, mais que sans doute bien des gens ne connaissent pas : use un peu de ce remède salutaire, et tu y trouveras autant d'allégeance à ton mal que dans la coupe de népenthès[3] offerte, dit-on, à Télémaque, en semblable occurrence, par la fille de Lacédémone[4].

On raconte que Démocrite d'Abdère[5], voyant Darius inconsolable de la perte d'une belle épouse, lui promit, pour le consoler, de la rendre au jour, si le roi consentait à lui fournir les choses nécessaires à cet effet. Darius lui ordonne de ne rien

[1] Quelques commentateurs croient qu'il était gouverneur de l'Égypte.

[2] Épithète empruntée à Homère. *Iliade*, IX, 336; *Odyssée*, XXIII, 232.

[3] Allusion à Homère, *Odyssée*, IV, v. 220 et suivants. — Cf. Lucien, *De la danse*, 79, t. I, p. 498 de notre traduction.

[4] Hélène, fille de Tyndare, roi de Lacédémone.

[5] Voyez une histoire analogue racontée par Lucien, *Démonax*, 25, t. I, p. 530 de notre traduction.

épargner et de se procurer tout ce qu'il lui faut pour tenir sa promesse. Alors Démocrite, après un moment d'hésitation, lui répond qu'il a bien tout ce qui lui est nécessaire pour exécuter son dessein, hormis une seule chose qui lui manque et qu'il ne sait comment se procurer, mais que Darius, souverain de l'Asie entière, trouvera sans doute aisément. Le prince lui demande quelle est cette chose, si difficile, qu'il n'est possible qu'à lui seul roi de connaître. Démocrite lui répond que, s'il peut graver sur le tombeau de sa femme les noms de trois personnes qui n'aient éprouvé aucune affliction, elle reviendra aussitôt à la vie et bravera la loi de la mort [1]. Darius embarrassé et ne pouvant trouver personne, Démocrite lui dit en riant à son ordinaire : « Pourquoi donc, ô le plus inconséquent des hommes, te désoles-tu sans raison, comme si tu souffrais seul d'un immense malheur, toi qui ne saurais trouver, dans la suite des temps, un seul individu, dont la vie ait été exempte de malheurs domestiques? » Il fallait cette leçon à Darius, homme barbare et sans instruction, esclave du plaisir ainsi que de la douleur; mais toi, un Grec, un maître vieilli dans la saine doctrine, tu dois trouver en toi de quoi te dominer. Autrement, ce serait une honte pour la raison de ne pouvoir donner ce que le temps procure [2] !

LETTRE XXXVIII [3].

A MAXIME.

Il le met au courant de ses affaires personnelles, après une longue absence.

Julien au philosophe Maxime [4].

Mille pensées s'offrent ensemble à mon esprit, et l'une coupe la parole à l'autre en ne voulant point lui céder la place. Est-ce inertie de mon intelligence, est-ce toute autre raison, je te laisse libre d'en décider. Mais suivons l'ordre des temps, et commençons par rendre grâce à la bonté des dieux, qui m'ont accordé jusqu'ici la faculté d'écrire et qui peut-être nous accorderont celle de nous revoir. Devenu empereur malgré moi, les dieux le savent et je le leur ai déclaré du mieux

[1] Texte tourmenté. J'ai suivi l'indication judicieuse de Heyler.

[2] Cf. lettre de Servius Sulpicius à Cicéron, *Épîtres famil.*, IV, 5, et lettre de Cicéron à un ami, *id.*, V, 16. — Plutarque, *Consolation à Apollonia.*

[3] Écrite l'an 361 après J.-C., lorsque Julien était en Illyrie, faisant ses préparatifs de guerre contre Constance.

[4] Précepteur de Julien, dont il a été déjà question dans la lettre XV.

que je l'ai pu faire, je me suis mis en campagne contre les barbares : l'expédition a duré trois mois [1] : de retour en Gaule, j'ai promené mes regards sur les rivages et je me suis informé à tous venants si l'on n'avait point vu débarquer quelque philosophe, quelque homme de lettres, vêtu du manteau ou de la tunique. En approchant de Bisontio [2], petite ville nouvellement réparée, mais grande autrefois, ornée de temples magnifiques, forte de ses murailles et de son site naturel, entourée de la rivière du Doubs, et semblable à une roche au milieu de la mer, inaccessible aux oiseaux mêmes, à l'exception du côté qu'arrose le fleuve où l'on dirait des rivages projetés en avant; à mon approche de cette ville, je fus abordé par un cynique portant manteau et bâton [3]. En le voyant de loin, je le pris d'abord pour toi, mais de plus près, je compris qu'il venait simplement de ta part. C'était d'ailleurs un ami, quoique ne répondant pas tout à fait à mon attente. Voilà quel fut mon songe [4]. Et puis je me figurai bien que, fort occupé de mes affaires, tu ne pouvais pas te trouver hors de la Grèce. Je prends à témoin Jupiter, le Grand Soleil, la puissante Minerve, tous les dieux et toutes les déesses, combien en descendant de chez les Celtes vers les Illyriens [5], j'ai tremblé pour toi. J'interrogeai les dieux, non par moi-même, je n'en avais pas le courage, et je n'osais ni m'assurer ni m'informer en quel état tu pouvais être, mais je chargeai d'autres de ce soin, et les dieux me firent connaître clairement que l'on te susciterait des traverses, mais qu'il n'en résulterait pour toi rien de fâcheux, rien de favorable à d'injustes desseins. Tu vois que je glisse sur des faits graves et nombreux. Mieux vaut de beaucoup t'apprendre que nous nous sommes souvent aperçu de la bonté des dieux, et comment nous avons échappé à une foule de traîtres, sans en tuer, sans en dépouiller un seul de ses biens, nous bornant à enfermer ceux que nous prenions en flagrant

1 On peut en lire les détails dans Ammien Marcellin, liv. XX, chap. x.

2 Besançon. — Cf. César, *Comment. Guerre des Gaul.*, liv. I, chap. 38, trad. Louandre; et le *Précis des guerres de César*, par Napoléon.

3 Sur l'extérieur des cyniques, voyez Lucien, *Pérégrinus*, 15, et *le Cynique*, au commencement.

4 Il appelle songe le vain espoir qu'il avait eu de voir Maxime. Nous pensons qu'il y a une légère pointe d'ironie ou de parodie dans la réflexion de Julien, et, pour en rendre l'esprit dans notre traduction, nous avons emprunté presque littéralement un vers au *Polyeucte* de Corneille.

5 Voyez Ammien Marcellin, liv. XXI, chap. vii.

délit. Peut-être fallait-il plutôt te dire que t'écrire ces détails; je crois pourtant que tu les liras avec plaisir. Nous adorons publiquement les dieux, et toute l'armée qui me suit est dévouée à leur culte. Nous immolons des bœufs en public, et nous rendons grâces aux dieux par de nombreuses hécatombes [1]. Ces dieux m'ordonnent de tout maintenir, autant que possible, en parfaite sainteté : or, je leur obéis, et de bon cœur. Ils disent qu'ils m'accorderont de grands fruits de mes efforts, si je ne mollis point. Évagrius [2] est venu nous rejoindre.

LETTRE XXXIX [3].

AU MÊME.

Il renvoie chez lui un hôte malade.

Fêtez l'hôte présent, mais laissez-le partir :

telle est la loi du sage Homère [4]; mais nous, l'amitié qui nous unit est plus forte que les liens de l'hospitalité : elle se fonde sur la science que nous pouvons avoir et sur notre piété envers les dieux. Ainsi l'on aurait mauvaise grâce à m'accuser de manquer à la loi d'Homère, lors même que j'aurais l'idée de te retenir plus longtemps auprès de moi. Cependant, quand j'ai su que ton pauvre corps avait besoin de soins plus assidus, je t'ai permis de retourner dans ta patrie [5], et j'ai pourvu à la commodité de ton voyage. Tu pourras faire usage de la poste publique [6]. Qu'avec toi voyagent Esculape et tous les autres dieux, et qu'ils te ramènent ensuite près de nous!

LETTRE XL [7].

A JAMBLIQUE [8].

Il dit qu'il n'a point manqué de lui écrire, et que, ne l'eût-il point fait, il est digne de pardon. Il engage ensuite son ami à lui écrire souvent.

J'apprécie la douceur de tes réprimandes et la manière dont tu sais à la fois m'honorer en m'écrivant, et m'instruire en me

[1] Sur ces sacrifices pompeux voyez Ammien Marcellin, liv. XXII, chap. XII, 6, et liv. XXV, chap. IV, 17.

[2] Voyez plus loin, lettre XLVI.

[3] Écrite l'an 361 après J.-C.

[4] Homère, *Odyssée*, XV, 74.

[5] A Éphèse.

[6] Voyez la lettre XII, p. 366, note 2

[7] Écrite l'an 362 après J.-C.

[8] Voyez la lettre XXXIV.

grondant. Si donc ma conscience me reprochait quelque chose à ton égard et si j'avais quelque peu failli à mon devoir, je m'efforcerais de mon mieux à trouver une excuse plausible, pour me soustraire à la remontrance, et je n'hésiterais pas à solliciter le pardon de ma faute, sachant combien tu es loin d'être inexorable envers ceux que tu aimes, quand leurs offenses sont involontaires. Mais aujourd'hui, comme il ne convient plus que tu sois laissé de côté, et que nous, nous négligions d'arriver au but que nous avons toujours cherché à atteindre, eh bien, je vais me disculper, comme si j'étais forcé de me défendre, et je te prouverai que je n'ai péché envers toi ni par négligence ni par retard.

Il y a trois ans que je suis revenu de la Pannonie [1], à peine échappé aux dangers et aux fatigues que tu connais. Après avoir traversé le détroit de Chalcédoine, en arrivant à Nicomédie, c'est envers toi le premier, comme envers une divinité tutélaire, que je m'acquittai des vœux faits pour mon salut, et pour gage de mon retour, je t'adressai en manière d'offrande sacrée l'hommage de mon respect. Le porteur de ma lettre était un des gardes impériaux, nommé Julien, fils de Bacchyle, natif d'Apamée, à qui je confiai d'autant plus volontiers ma missive qu'il m'assurait se rendre auprès de vous et te bien connaître. Et de fait, il m'arriva de toi, comme du temple d'Apollon, une lettre où tu me disais que tu avais appris notre retour avec une grande joie. Or, ce fut pour moi un heureux augure, un commencement de bon espoir, que le sage Jamblique et les lettres de Jamblique. Comment t'exprimer mon bonheur? Comment te peindre l'émotion que cette lettre m'a causée? Si tu as reçu les lettres que je t'ai écrites à cette occasion et que je t'ai envoyées par un des hémérodromes [2] qui nous viennent de là-bas, tu sais, par ce que je t'en disais, toute la joie que j'en ai ressentie [3]. Plus tard, quand le gouverneur de mes enfants [4] s'en retournait chez lui, je t'ai écrit

[1] Voyez Ammien Marcellin, liv. XXII, chap. IX, 3.

[2] Courrier partant chaque jour.

[3] Cf. la lettre LX.

[4] Passage qui a beaucoup exercé la sagacité des érudits. On ne connait dans l'histoire d'autres enfants de Julien que celui qu'il eut d'Hélène, sa femme, et qui périt par le crime d'Eusébie, femme de Constance : quoique Hélène ait eu plusieurs grossesses, elle n'accoucha jamais à terme. La Bleterie ne sait donc comment expliquer la réputation de chasteté que Julien s'était faite, s'il est vrai qu'il ait eu des enfants illégitimes, et Jondot n'hésite pas à

une autre lettre, pour te remercier tout à la fois des premières que tu m'avais envoyées et pour t'en demander d'autres à la suite, en échange des miennes. C'est alors que le bon Sopater est venu en députation vers nous. Dès que je l'eus reconnu, je m'élançai dans ses bras, pleurant de joie et songeant bien qu'il m'apportait des lettres de ta part. En effet, je les reçus, je les couvris de baisers, j'y attachai, j'y fixai mes regards, comme si, en les lisant, j'avais craint de perdre de vue un seul moment l'image de ta présence. Je te répondis aussitôt, et non pas à toi seul, mais au noble Sopater, fils d'un père illustre, pour lui faire entendre que notre ami commun, venu d'Apamée [1], était comme un otage que nous gardions en nantissement de votre absence. Depuis cette dernière lettre, je n'ai plus reçu de toi que celle dans laquelle tu as l'air de m'accuser.

Si tu ne m'adresses de reproches que pour me fournir, sous prétexte d'accusation, l'occasion plus fréquente de t'écrire, j'accepte on ne peut plus volontiers le reproche, et je n'y vois qu'un enjouement dont je m'approprie la faveur. Mais si c'est pour m'imputer un grief réel envers toi, où trouver un homme plus malheureux que moi, qui n'ai pu m'acquitter de mon devoir à cause de l'infidélité ou de la paresse de mes secrétaires? Il y a plus : quand même j'aurais manqué de t'écrire souvent, je n'en mériterais pas moins ton pardon, non pas, dirai-je, à raison des affaires que j'ai sur les bras, car je serais mal venu de préférer aucune affaire, suivant l'expression de Pindare [2], à mes relations avec toi, mais parce que, quand on est mis en présence d'un homme tel que toi, dont la pensée seule inspire du respect, hésiter à lui écrire est une preuve d'une sagesse supérieure à une trop grande audace. En effet, ainsi qu'il arrive à ceux qui osent regarder obstinément le

l'accuser d'hypocrisie. Tourlet, afin de tout concilier, croit que dans cette lettre Julien parle du père nourricier de ses enfants uniquement parce que sa femme ayant été plusieurs fois enceinte, il a dû retenir plusieurs fois des nourrices à l'avance, ou bien parce qu'il appelait ses enfants des élèves confiés à un instituteur. Le judicieux Heyler, que ces conjectures ne satisfont point, croit que l'on pourrait prendre les mots *gouverneur* et *enfants* dans un sens métaphorique : le *gouverneur* serait alors un écrivain, un copiste, un secrétaire, et les enfants les *lettres* de Julien. C'est ingénieux, mais cela ne résulte guère du sens formel des mots grecs, et mieux vaut avouer qu'on ne sait pas au juste à quoi s'en tenir sur ce passage controversé. — Cf. plus loin lettre LXVIII.

[1] Ville de Syrie.

[2] *Isthmiques*, I, au commencement.

soleil et fixer leurs yeux sur ses rayons comme les aigles de bonne race [1], de ne pouvoir, à moins d'être des dieux, soutenir la vue de ce qu'il leur est défendu de voir, et de prouver d'autant plus leur impuissance qu'il y a plus d'entêtement à leurs efforts; ainsi celui qui ose t'écrire montre d'autant plus nettement tout ce qu'il a à craindre, qu'il veut agir avec plus de hardiesse. Pour toi, noble ami, toi le sauveur, en quelque sorte, de la nationalité grecque, il te convenait mieux de nous écrire fréquemment et de stimuler, autant qu'il était en ton pouvoir, notre paresse. Car de même que le Soleil, pour user encore d'une comparaison, qui de ce dieu nous ramène à toi, de même que le Soleil, quand il brille tout entier de ses purs rayons, s'acquitte de sa fonction sans se préoccuper s'il éclaire un objet digne de sa splendeur, ainsi devais-tu verser incessamment tes bienfaits, comme une rosée lumineuse, sur le monde grec, et n'en pas arrêter le cours, parce que, soit respect, soit crainte, on hésite à te répondre. Esculape ne guérit pas les hommes par espoir de retour, mais l'esprit philanthropique qui l'anime est la science même qui l'aide à répandre partout ses services. Tu devrais l'imiter, en ta qualité de médecin des âmes studieuses, et observer en toute circonstance les préceptes de la vertu, tel qu'un bon archer, qui, lors même qu'il n'a point d'adversaire, s'exerce toujours la main pour le moment où il devra s'en servir. Sans doute notre but n'est pas le même, quand nous recevons tes beaux écrits et quand tu lis les nôtres. Mais nous t'écririons dix mille fois, ce ne seraient toujours que ces jeux d'enfants dont parle Homère [2], qui, sur le rivage, font avec le limon des figures qu'ils abandonnent aux flots de la grève, tandis que la moindre lettre de toi est préférable à un cours d'eau qui porte la fécondité. Aussi, pour ma part, j'aimerais mieux avoir une seule lettre de Jamblique que tout l'or de la Lydie. Si donc tu as quelque souci de ceux que tu aimes, et tu en as souci, je le présume, ne nous néglige pas, nous, vrais poussins qui, dans notre besoin, attendons toujours de toi notre nourriture. Écris-nous constamment et n'hésite pas à nous repaître de tes dons. Si nous manquons à notre devoir, charge-toi d'acquitter la double dette de l'amitié, en nous donnant et en nous fournissant de quoi te rendre la pareille. Il convient à un disciple

[1] Voyez la lettre XVI.

[2] *Iliade*, XVI, 362 et suivants. — Cf. Lucien, *Hermotimus*, 33.

comme toi, ou, si tu veux, à un nourrisson de l'éloquent Mercure, de prendre sa baguette [1], non pour endormir, mais pour réveiller et pour émouvoir, et de suivre surtout en cela son exemple.

LETTRE XLI [2].

AU MÊME.

Il lui envoie un discours avec beaucoup d'humbles flatteries.

Nous aurions dû, docile à l'oracle de Delphes [3], nous connaître nous-même, et ne pas nous risquer à bruire aux oreilles d'un si grand homme, dont il est difficile de supporter les regards, bien loin de marcher l'égal d'un maître si habile à mettre en mouvement le grand concert de la sagesse. Lorsque Pan fait retentir ses accents mélodieux, tout le monde lui cède, fût-on un Aristée [4], et quand Apollon chante avec sa lyre, chacun se tait, eût-on le talent musical d'Orphée. Le plus faible, par cela même qu'il est le plus faible, doit à juste titre céder au plus fort, s'il tient à ne point méconnaître ses avantages ni ceux d'autrui. Au contraire, quiconque espère mettre en parallèle la musique d'un mortel avec celle d'un dieu, n'a jamais sans doute entendu raconter l'infortune du Phrygien Marsyas [5], ni le fleuve auquel il a donné son nom, et qu'a fait couler le supplice de ce joueur de flûte insensé : il ne sait pas la mort du Thrace Thamyras [6], qui disputa, pour son malheur, le prix du chant aux Muses. A quoi bon rappeler les Sirènes, dont ces déesses portent encore l'aile [7] sur leur front en signe de leur victoire? Chacun de ces personnages paye encore, même de nos jours, devant la postérité, la peine légitime de

[1] Cf. Homère, *Odyssée*, V, 47; XXIV, 3, et Virgile, *Énéide*, IV, v. 242.

[2] Écrite sans doute dans la première jeunesse de Julien.

[3] On connaît la fameuse inscription gravée en lettres d'or sur le temple de Delphes, Γνῶθι σεαυτόν.

[4] Voyez ce mot dans le *Dict. myth.* de Jacobi, et Cf. Pindare, *Pyth.*, IX.

[5] Voyez Quinte-Curce, liv. III, chap. I, spécialement dans l'édition de Pitiscus, où l'on trouvera d'amples détails et renvois aux sources sur cette légende.

[6] Ou Thamyris. — Voyez Homère, *Iliade*, II, 595, et Platon, *Des lois*, liv. VIII, au commencement. Cf. Lucien, *Sur un appartement*, 18, et *Pêcheur*, 6.

Et pourtant je n'ai point, comme fit Thamyris,
Des chansons à Phébus voulu ravir le prix.
André Chénier. (*L'Aveugle.*)

[7] Sur les ailes des Sirènes, voyez Élien, *Hist. des animaux*, XVIII, 23.

son ignorante audace. Nous devions donc, ainsi que je l'ai dit, nous renfermer dans nos limites naturelles, et, transportés par ta musique, nous tenir en repos, comme ceux qui attendent en silence les oracles émanés du sanctuaire d'Apollon. Mais puisque c'est toi qui nous donnes par tes discours le ton de la mélodie, et qui, la baguette de Mercure à la main [1], nous réveilles et nous tires de notre assoupissement, eh bien, semblables aux gens qui courent à l'abandon vers la danse, dès que Bacchus agite son thyrse, nous répondrons de notre mieux à ton archet, comme on obéit au rhythme donné par le chef du chœur. Voici d'abord le discours que nous avons composé dernièrement, par ordre de l'empereur, sur le fameux pont jeté sur le détroit [2]. Puisque tu le désires, nous commencerons par là. C'est un petit présent en retour des grands que tu m'envoies : nous te rendons vraiment du cuivre pour de l'or; mais notre hospitalité traite comme elle peut notre Mercure [3]. Thésée ne dédaigna point l'humble table d'Hécalé [4], mais il sut au besoin se contenter du nécessaire. Pan, dieu des pasteurs, ne rougit point d'approcher de ses lèvres la syrinx d'un jeune bouvier [5]. Reçois donc ce discours d'une âme bienveillante, et daigne prêter une oreille illustre à un modeste chant. S'il y a du bon, la fortune de l'ouvrage est faite, et l'auteur est heureux du témoignage de Minerve elle-même; mais s'il a encore besoin, pour son entière perfection, d'une main habile, ne dédaigne point d'y ajouter ce qui lui manque. Ainsi jadis, le dieu vint en aide à l'archer qui l'appelait, et dirigea sa flèche [6]; ainsi, quand un joueur de cithare s'exerçait sur le mode orthien [7], la corde ayant failli, le dieu Pythien, sous la forme d'une cigale [8], fit entendre la note voulue.

1 Voyez la lettre précédente.

2 Passage controversé. Nous croyons avec Petau et Heyler qu'il s'agit ici d'une déclamation donnée à Julien comme exercice oratoire, et ayant pour sujet le pont jeté par Xerxès sur le détroit de l'Hellespont. C'était une des matières les plus souvent traitées dans les écoles des rhéteurs. Voyez notre thèse *De ludicris*, etc., p. 23. On trouvera un travail analogue dans Lucien, *Sur le percement de l'isthme*, t. II, p. 518 de notre traduction.

3 C'est-à-dire Jamblique égalé à Mercure, dieu de l'éloquence.

4 Voyez Plutarque, *Thésée*, 14.

5 On ne sait à quelle légende Julien fait allusion.

6 Allusion à une fable inconnue : voyez toutefois Homère, *Iliade*, V, 290.

7 Mode belliqueux qui excitait au combat.

8 On trouvera une explication détaillée de cette métamorphose dans les *Adages* d'Érasme, sous le titre : *Acanthia cicada*.

LETTRE XLII [1].

Édit de Julien interdisant la lecture publique des auteurs grecs aux professeurs chrétiens.

Nous appelons un bon enseignement, non pas celui qui brille par l'harmonie pompeuse des paroles et du langage, mais par la constitution saine de ses idées et par la justesse de ses opinions sur le bien et le mal, sur les choses honnêtes et honteuses. Ainsi, quiconque pense d'une manière et instruit ses élèves d'une autre, nous semble un homme aussi loin du bon enseignement que de la probité. Et si c'est sur de minces sujets qu'existe la différence entre sa pensée et son langage, il n'en est pas moins malhonnête homme, quoique dans une limite plus restreinte; mais si c'est dans les choses les plus graves qu'il enseigne le contraire de ce qu'il pense, sa conduite n'est-elle pas d'un marchand sans honneur et sans conscience, lui qui se fait gloire de tenir école de ce qu'il croit essentiellement mauvais, de tromper et d'amorcer par des éloges ceux auxquels il veut communiquer ce que moi je regarde comme détestable? Il faut donc que tous ceux qui font profession d'enseigner quoi que ce soit aient d'abord de bonnes mœurs, et que leur âme ne soit imbue, fût-ce au prix d'un changement, que de doctrines conformes à l'esprit public. Mais je crois essentiel que, avant tous les autres, tels doivent être ceux qui sont chargés d'instruire la jeunesse, et de lui expliquer les anciens: j'entends par là les rhéteurs, les grammairiens et surtout les sophistes. Car ces derniers s'attribuent le privilége de former leurs élèves non-seulement à l'éloquence, mais à la morale, et même, à les en croire, à la science politique. Est-ce vrai ou non, laissons cela pour l'instant. Mais, disposé à louer les belles prétentions qu'ils affichent, je les louerais bien davantage s'ils ne mentaient pas et s'ils ne se condamnaient pas eux-mêmes, en enseignant à leurs disciples le contraire de ce qu'ils pensent. Quoi donc? Est-ce qu'Homère, Hésiode, Démosthène, Héro-

[1] C'est moins une lettre qu'un édit rendu par Julien à la date de l'année 362 après J.-C. Cet édit fameux a trouvé de justes et éloquents contradicteurs dans saint Ambroise, *Contre Symmaque*, I; saint Augustin, *Confessions*, VIII, 5, et surtout dans saint Grégoire de Nazianze, *Disc. I contre Julien.* — Cf. Ammien Marcellin, liv. XXII, chap. x, 7. — On trouvera d'excellentes réflexions sur cette importante question et sur les questions subsidiaires qu'elle soulève, dans Rollin, *Traité des études*, liv. III, chap. II, article III, t. II, p. 252 de l'édition Didot, revue par Letronne.

dote, Thucydide, Isocrate et Lysias ne reconnaissaient pas les dieux pour auteurs de toute science? Ne se croyaient-ils pas consacrés les uns à Mercure, les autres aux Muses? Je trouve donc absurde que ceux qui expliquent leurs ouvrages rejettent les dieux qu'ils ont adorés. Je ne dis pas cependant que, malgré cette absurdité, ils doivent changer de sentiment devant leurs élèves. Mais je leur laisse le choix ou de ne pas enseigner ce qu'ils ne croient pas utile, ou, s'ils veulent continuer leurs leçons, de commencer par se convaincre réellement et ensuite d'enseigner à leurs disciples que ni Homère, ni Hésiode, ni aucun des auteurs qu'ils expliquent et qu'ils accusent d'impiété, de folie et d'erreur au sujet des dieux, n'est tel qu'ils le représentent. Autrement, puisqu'ils vivent des écrits de ces auteurs et qu'ils en tirent des honoraires, il faut avouer qu'ils font preuve de la plus sordide avarice, et qu'ils sont prêts à tout endurer pour quelques drachmes.

Jusqu'ici l'on avait beaucoup de raisons pour ne pas fréquenter les temples, et la crainte suspendue de toutes parts sur les têtes faisait excuser ceux qui cachaient les opinions les plus vraies au sujet des dieux. Mais puisque les dieux nous ont rendu la liberté, il me paraît absurde d'enseigner aux hommes ce qu'on ne croit pas bon. Si les maîtres ne croient pas sages les auteurs qu'ils expliquent et dont ils se constituent les interprètes, qu'ils essayent d'abord d'imiter leur piété envers les dieux. S'ils estiment qu'ils se sont trompés à l'égard des dieux les plus vénérés, qu'ils aillent aux églises des Galiléens interpréter Matthieu et Luc [1], qui vous ordonnent, si vous les suivez, de vous abstenir de nos cérémonies sacrées. Je veux, moi, que vos oreilles, comme vous le diriez vous-mêmes, et que votre langue renaissent à une doctrine à laquelle je souhaite de demeurer toujours attaché, moi et tous ceux qui pensent et agissent comme moi [2].

Telle est la loi commune aux maîtres et aux instituteurs. Tout jeune homme qui voudra suivre leurs leçons n'en sera point empêché. Car il ne serait pas plus raisonnable de détour-

[1] « Que l'on recueille toutes les vérités de morale qu'on trouve ou qu'on croit trouver éparses çà et là dans les auteurs païens; que l'on mette à contribution, si j'ose m'exprimer ainsi, toute l'antiquité profane, le système qui peut en résulter ne vaudra pas ce que nous apprennent en peu de mots les auteurs dont Julien affecte de parler avec mépris, et ne sera raisonnable qu'autant qu'il approchera de leur doctrine. » La Bleterie.

[2] Imitation d'Homère, *Odyssée*, XV, 358.

ner de la bonne voie des enfants qui ne savent pas encore de quel côté se diriger, que de les forcer par la crainte à suivre les errements de leurs pères. Peut-être serait-il juste de les guérir malgré eux, comme on fait pour les frénétiques, mais nous leur accordons à tous la pleine liberté de rester malades; car il faut, selon moi, instruire, et non pas punir, les gens dépourvus de raison.

LETTRE XLIII.

A ÉCÉBOLE.

Il le rend responsable des excès des chrétiens d'Édesse contre les sectaires valentiniens.

Julien à Écébole [1].

J'ai résolu d'user de douceur et d'humanité envers tous les Galiléens, de manière que jamais personne n'ait à souffrir de violence, à se voir traîné dans un temple ou contraint à toute autre action contraire à sa propre volonté. Cependant ceux de l'Église arienne [2], enflés de leurs richesses, se sont portés contre les valentiniens [3], dans la ville d'Édesse, à des excès tels qu'on n'en saurait voir dans une cité bien policée. Or, voulant, comme cela leur est enjoint par leur loi admirable, leur aplanir la route du royaume des cieux [4], et puis aussi leur venir en aide, nous avons ordonné que tous les biens pris par eux à l'Église d'Édesse leur soient enlevés pour être distribués aux soldats, et que leurs propriétés soient ajoutées à notre domaine privé, afin que la pauvreté les rende sages et qu'ils ne soient pas privés, comme c'est leur espérance, du royaume des cieux. Quant aux habitants d'Édesse, nous leur recommandons de s'abstenir de toute sédition et de toute que-

[1] Ce n'est pas, selon toute apparence, le sophiste auquel est écrite la lettre XIX, mais le premier magistrat d'Édesse, capitale de l'Osrhoène, province entre le Tigre et l'Euphrate.

[2] Les Ariens s'étaient mis en possession de l'Église d'Édesse sous Constance.

[3] « Les valentiniens tiraient leur nom de l'hérésiarque Valentin, qui vivait dans le second siècle après Jésus-Christ, et qui du mélange de l'Évangile, du platonisme et de la théogonie d'Hésiode, fit un système si composé, si bizarre, que nous ne l'entendons plus, et que peut-être il ne l'entendait pas lui-même. Quelques restes des valentiniens subsistaient encore dans le cinquième siècle. » La Bleterie.

[4] Plaisanterie particulièrement dirigée contre l'Évangile de saint Matthieu, XIX, 24.

relle, parce que, s'ils irritent notre clémence, c'est vous qui payerez la peine du désordre général et qui l'expierez par l'épée, par l'exil et par le feu.

LETTRE XLIV.

A LIBANIUS.

Il lui accuse réception d'une lettre, et lui exprime le désir de le voir.

Julien à Libanius.

A peine remis d'une grave et soudaine maladie [1], la Providence de celui qui voit tout [2] a fait arriver vos lettres entre mes mains, le jour même où je prenais un bain pour la première fois. Je les lus dans la soirée, et tu ne saurais croire combien m'a redonné de force le sentiment de ta pure et sincère bienveillance. Puissé-je en être digne et ne pas faire rougir ton amitié! J'ai donc lu vos lettres tout de suite, quoique j'eusse encore quelque peine à le faire, et j'ai remis au lendemain celles qu'Antoine écrit à Alexandre [3]. Aujourd'hui que je t'écris, c'est le septième jour depuis que la divine Providence m'a rendu la santé. Qu'elle te conserve à ma tendresse, frère désiré et chéri, toi mon unique bien! *Ajouté de la main même de l'empereur* [4] : J'en atteste ton salut, le mien, et le Dieu qui voit tout. Je t'écris comme je pense. Très-cher ami, quand donc pourrai-je te voir et t'embrasser? Maintenant, comme les amants malheureux, je ne fais que répéter ton nom avec amour [5].

LETTRE XLV [6].

A ZÉNON [7].

Il le rappelle de l'exil.

Mille témoignages déposent en ta faveur, entre autres ta haute position dans l'art médical, et puis ton caractère, ta

1 Cf. lettres XXX et LX.

2 Le Soleil. Voyez Homère, *Iliade*, III, 277.

3 On retrouve ces deux noms dans les lettres de Libanius. Cet Alexandre est sans doute celui qui fut gouverneur de Syrie. Voyez Ammien Marcellin, liv. XXIII, chap. II, 3.

4 Voyez la lettre VI.

5 Cf. Cicéron, *Songe de Scipion*, chap. I.

6 Écrite l'an 362 après J.-C.

7 C'était un médecin distingué, que plusieurs manuscrits désignent par le titre d'ἀρχίατρος, *médecin en chef*.

bonté, ta sagesse, qui sont à la hauteur de ton talent; mais le témoignage qui vient aujourd'hui mettre le comble, c'est que, depuis ton départ, la ville d'Alexandrie [1] ne fait que tourner ses regards vers toi : comme l'abeille, tu lui as laissé ton aiguillon [2]. Rien de plus naturel. Homère, selon moi, a dit avec justesse [3] :

Un médecin tout seul vaut un grand nombre d'hommes.

Et tu n'es pas seulement un médecin, mais le maître de ceux qui veulent étudier cet art, en sorte que ce que les médecins sont pour le peuple, toi tu l'es pour eux. Tel est le motif qui te relève de ton exil, et d'une manière brillante. Si c'est contraint par Géorgius que tu as quitté Alexandrie, tu l'as quittée contrairement à la justice, et c'est la plus grande justice qui t'y ramène aujourd'hui. Reviens-y donc avec honneur et rentres-y dans ton ancienne dignité [4]. Et pour qu'on nous sache doublement gré, les Alexandrins de leur avoir rendu Zénon, Zénon de lui avoir rendu Alexandrie.

LETTRE XLVI [5].

A ÉVAGRIUS [6].

Il lui fait présent d'une maison de campagne, dont il se plaît à écrire l'éloge.

Il y a en Bithynie une petite propriété de quatre arpents [7] qui m'a été donnée par ma grand'mère [8]; j'en fais don à ton amitié. C'est un trop mince présent pour que, en le recevant,

[1] Il y avait dans cette ville une école de médecine très-fameuse. Voyez Ammien Marcellin, liv. XXII, chap. XVI, 18.

[2] Imitation d'Eupolis et de Platon, qui se servent de cette image. Voyez pour Eupolis, Pline le Jeune, liv. I, ép. 20; les vers y sont cités tout au long; et Platon, *Phédon*, chap. XL, à la fin.

[3] *Iliade*, XI, 514.

[4] Celle d'*archiatre* ou médecin en chef.

[5] Point de date précise à cette lettre charmante, où l'on trouve cependant une légère teinte de pédanterie. Cf. Chateaubriand, *Études histor.*, p. 260.

[6] On ne sait rien de positif sur cet ami intime à qui Julien fait un si gracieux cadeau.

[7] Le mot *arpent* n'est pas juste : mais le mot *champ* l'est moins encore. On ne peut douter que le grec ἀγρῶν ne désigne ici une mesure linéaire quelconque, peut-être l'*acre*. Je n'ai pas voulu écrire *quatre acres*, à cause de la cacophonie.

[8] On ne sait pas le nom de l'aïeule de Julien. Elle épousa le préfet Anicius Julianus, et de ce mariage naquirent Basilina, mère de Julien, et le fameux comte Julien son oncle.

on ait le droit d'être fier et de se croire riche; mais il n'est pas non plus complétement dépourvu de charmes, quand je t'en aurai fait connaître en détail tous les agréments. Rien ne m'empêche de m'en égayer avec toi, homme d'un esprit gracieux et cultivé. Ce domaine n'est pas à plus de vingt stades de la mer, et cependant ni marchand, ni matelot ne vous importune de son bavardage : point de grossier personnage dans cet endroit. Pourtant il n'est nullement privé des faveurs de Nérée. Il a toujours du poisson frais et palpitant, et, en montant sur un tertre voisin de l'habitation, tu découvriras la Propontide, les îles et la ville à laquelle un illustre monarque a donné son nom [1]. Tu ne seras pas au milieu des algues ni des mousses, tu n'auras pas à souffrir de tout ce que la mer rejette sur ses rivages, de ces débris désagréables et presque innommés dont se couvre la grève : tu vivras au milieu du smilax, du thym et des herbes odorantes. Plongé dans un calme profond, tu auras les yeux sur ton livre, et, pour récréer ta vue, le charmant spectacle des vaisseaux et de la mer. Lorsque j'étais tout jeune, ce domaine faisait mes délices : il a des fontaines qui ne sont pas à dédaigner, un bain assez joli, un parc, des bois. Homme fait, je souhaitai de revoir ce vieil asile du passé, j'y retournai maintes fois, et l'entrevue fut toujours charmante. Il y a là un petit monument de mes goûts agricoles : c'est un plant de vigne de peu d'étendue, mais qui donne un vin d'un bouquet et d'une saveur délicieuse, et qui n'attend pas du temps cette double qualité. Tu verras là Bacchus et les Grâces. La grappe, encore au cep ou écrasée au pressoir, a le parfum des roses, et le jus, à peine dans les tonneaux, est, sur la foi d'Homère [2], un extrait de nectar. Pourquoi n'y en a-t-il pas plus, pourquoi pas de nombreux plèthres [3] d'une pareille vigne? Peut-être ne suis-je pas un bon vigneron, et puis, comme la coupe de Bacchus trouve en moi un adepte sobre, qui fait plus volontiers la cour aux Nymphes, je n'ai songé à avoir de vin que ce qu'il en faut pour moi et pour mes amis, rare denrée parmi les hommes. Voilà donc le présent que je te fais, tête chérie; c'est peu de chose, mais cela plaît d'ami à ami et cela ne sort pas de la maison, suivant la sage expression du poëte Pindare [4]. Je t'écris

[1] Constantinople.

[2] *Odyssée*, IX, 359.

[3] Le plèthre équivalait à un peu plus de neuf ares.

[4] *Olympiques*, VI, 167; VII, 6.

cette lettre en toute hâte, à la lueur d'une lampe. S'il y a quelque faute, ne sois pas trop sévère, et ne juge pas en rhéteur un rhéteur.

LETTRE XLVII.

AUX THRACES [1].

Il leur fait remise d'une partie de leurs impôts [2].

A un empereur qui considérerait l'argent, votre demande paraîtrait difficile à accorder, et il ne croirait pas, d'ailleurs, devoir sacrifier l'intérêt commun à celui de quelques particuliers. Mais comme nous avons moins pour but de prélever sur nos sujets de fortes sommes que de faire ce qui peut leur être utile, nous vous libérons pour cette fois de votre dette. Cependant cette remise n'est pas intégrale : nous en faisons deux parts, l'une pour vous et l'autre pour les besoins des soldats : vous en profiterez, du reste, vous-mêmes largement, puisque ce sont eux qui veillent à votre paix et à votre tranquillité. En conséquence, nous vous remettons jusqu'à la troisième indiction [3] le solde de tout l'arriéré dû par vous jusqu'à ce jour : après cela, vous rentrerez dans les charges communes. Pour vous, cette concession doit vous suffire ; et nous, nous ne devons pas négliger l'intérêt général. A cette fin, j'ai donné ordre à mes intendants [4] pour que ma faveur vous fût garantie par le fait. Portez-vous bien, et que les dieux vous aient toujours en leur garde.

LETTRE XLVIII.

A ZÉNON [5].

Il lui donne des nouvelles de sa santé, et lui demande des lettres.

Mille raisons font que mon corps ne va qu'à moitié bien; mais pour l'esprit, il ne va pas mal. Je crois qu'il n'y a pas de meilleur préambule pour une lettre d'ami à ami. Et qu'y a-t-il au fond de ce préambule? Une demande, je crois. Et quelle

[1] Né à Byzance, Julien se considérait comme d'origine thrace, ainsi qu'il le dit dans le *Misopogon*.

[2] Sur cette preuve de la générosité de Julien, voyez Ammien Marcellin, liv. XXV, chap. IV, 15.

[3] La troisième indiction avait commencé l'an 359 après J.-C. Ces sortes de remises, d'après le Code Théodosien, liv. XI, chap. 28, s'appelaient indulgences, *indulgentiæ debitorum*.

[4] Cet ordre n'existe plus.

[5] Voyez lettre XLV.

demande? Celle d'une correspondance. Puissent tes lettres s'accorder avec mes pensées, en m'annonçant que de ta part tout va bien!

LETTRE XLIX[1].

A ARSACIUS.

Il lui donne des avis pour relever le culte des dieux.

Julien à Arsacius[2], souverain pontife de Galatie.

L'hellénisme ne fait pas les progrès que nous voudrions, par la faute de ceux mêmes qui le professent. Les dieux nous accordent des dons brillants et magnifiques, au-dessus de tous nos vœux, de toutes nos espérances, soit dit sans offenser Adrastée[3]! Car qui donc eût osé se promettre en si peu de temps un changement si prompt et si merveilleux? Mais croyons-nous que cela suffise? Et ne considérons-nous pas que ce qui a propagé surtout une religion impie, c'est l'humanité envers les étrangers, les soins rendus aux morts, la sainteté apparente de la vie[4]? Je crois qu'il faut que nous mettions réellement en pratique chacune de ces vertus. Et ce n'est pas assez que tu sois seul irréprochable; tous les prêtres de la Galatie doivent l'être comme toi. Menace, persuade, pour les rendre vertueux; ou bien destitue-les de leur ministère sacré, s'ils ne donnent pas, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs, l'exemple du respect envers les dieux, et s'ils n'empêchent pas les serviteurs, les enfants et les femmes des Galiléens d'insulter aux dieux en substituant l'impiété au culte qui leur est dû. Ensuite ne permets à aucun prêtre de fréquenter le théâtre, de boire dans une taverne, d'exercer un art, un métier honteux et bas. Ceux qui obéissent, honore-les; ceux qui désobéissent, chasse-les. Établis dans chaque ville de nombreux hospices, afin que les étrangers y jouissent de notre humanité, et non-seulement

[1] Écrite l'an 362 ou 363 après J.-C. Comme le fait observer judicieusement La Bleterie, il serait difficile de produire en faveur de la religion chrétienne un témoignage plus honorable et moins suspect.

[2] On ne sait rien de plus sur cet Arsacius.

[3] Voyez lettre XXIX, p. 388, note 1.

[4] « Accuser les gens de bien d'hypocrisie est la ressource ordinaire de la prévention outrée et de la méchanceté. Julien, avec tout son esprit, ne voit pas et ne veut pas voir qu'une société aussi nombreuse qu'étaient alors les chrétiens ne joue point et ne peut même en concevoir le dessein. L'hypocrisie ne sera jamais un vice populaire. La multitude est toujours de bonne foi tout ce qu'elle est. » La Bleterie.

ceux de notre religion, mais tous ceux qui auront besoin de secours. Quant aux fonds nécessaires, j'y ai pourvu. J'ai assigné annuellement pour toute la Galatie trente mille boisseaux de blé à répartir et soixante mille xestes [1] de vin : je vous prie d'en faire toucher le cinquième aux pauvres qui sont de service auprès des prêtres, et de distribuer le reste aux étrangers et aux mendiants. Il serait honteux, quand les Juifs n'ont pas un mendiant, quand les impies Galiléens nourrissent tout ensemble et les leurs et les nôtres, que les nôtres fussent dépourvus des secours que nous leur devons. Apprends aux Hellènes à fournir leur part de ces contributions; apprends aux bourgades helléniques à offrir ces prémices aux dieux : accoutume les Hellènes à ces actes de bienfaisance, et dis-leur que depuis longtemps c'est une œuvre dont je m'occupe. C'est ainsi qu'Homère fait dire à Eumée [2] :

Étranger, quand un hôte est venu sur mon seuil,
Fût-il moindre que toi, je lui fais bon accueil :
Je vois sous ses haillons Jupiter qui l'envoie,
Et si peu que ce soit, je le donne avec joie.

Ne laissons donc pas à d'autres le zèle du bien; rougissons de notre indifférence, et marchons les premiers dans la voie de la piété [3]. Si j'apprends que tu agis ainsi, je serai rempli de joie. Visite rarement chez eux les gouverneurs, mais écris-leur souvent. Quand ils entrent dans la ville, que pas un prêtre n'aille

[1] Le xeste, ou setier romain, équivalait à peu près à un demi-litre.

[2] *Odyssée*, XIV, 56.

[3] Voyez les réflexions sensées que ce passage suggère à l'abbé de La Bleterie dans sa traduction des lettres choisies de Julien. J'y lis entre autres choses : « Qui doute que les païens, avant que le nom chrétien eût paru dans le monde, n'aient fait des actions d'humanité, que quelques-uns d'entre eux n'aient pratiqué des vertus morales? Mais... ils ne faisaient en cela que suivre les impulsions de la loi et de la religion naturelle... Les païens avaient une morale, mais le paganisme n'en avait point... A la honte de la philosophie, il sera toujours vrai de dire que le genre humain doit à l'Évangile l'abolition de la coutume barbare d'exposer les enfants. A cet égard, les animaux les plus féroces s'élèvent en jugement, même au tribunal de la raison, contre le Grec, le Romain et le Chinois... Personne ne peut nier que la religion chrétienne n'ait adouci les mœurs, civilisé les peuples barbares qui l'ont embrassée, éclairé sur ses devoirs le paysan le plus grossier, répandu partout quelque délicatesse de conscience, et même parmi ceux qu'elle ne change point une teinture de probité. Un chrétien médiocrement instruit et d'une vertu commune en sait plus en fait de morale, est plus philosophe qu'un philosophe... On l'a déjà dit : Si, par impossible, l'Évangile était faux, il serait de l'intérêt du genre humain qu'on le crût vrai. »

à leur rencontre, et, quand ils approchent des temples des dieux, qu'on les reçoive sous le vestibule. A leur entrée, que pas un soldat ne les accompagne : les suive qui voudra. Du moment qu'on met le pied dans l'enceinte sacrée, on n'est plus que simple particulier. Il n'y a que toi, tu le sais, qui commandes à tout ce qui est dans l'intérieur. La loi divine le veut ainsi. Ceux qui t'obéissent sont vraiment pieux; ceux qui s'y refusent par orgueil, sont des arrogants et des vaniteux.

Je suis disposé à venir en aide à Pessinonte, si l'on se rend propice la Mère des dieux [1]. Si au contraire on la méprise, non-seulement on sera coupable, mais, chose pénible à dire, on encourra mon ressentiment.

Je ne puis ni servir, ni traiter en amis [2]
Ceux qui des immortels se disent ennemis.

Fais-leur donc comprendre que s'ils désirent de moi quelque faveur, ils doivent tous ensemble s'agenouiller devant la Mère des dieux.

LETTRE L [3].

A ECDICIUS.

Il lui annonce malicieusement une crue du Nil, dont Ecdicius aurait dû lui donner avis.

Julien à Ecdicius [4], gouverneur d'Égypte.

Tu me racontes mon songe, dit le proverbe, et moi je vais te raconter ta vision réelle [5]. La crue du Nil [6] s'est élevée, dit-on, à plusieurs coudées, et il couvre toute l'Égypte. Si tu désires savoir le nombre de coudées, il était de quinze le vingt septembre [7]. Cette nouvelle m'est annoncée par Théophile [8], qui commande le camp. Si tu ne la connaissais pas, je te l'apprends pour te faire plaisir.

[1] Voyez la lettre XXI.

[2] Voyez Homère, *Odyssée*, XI, 73.

[3] Écrite l'an 362 après J.-C.

[4] Voyez la lettre VI.

[5] Julien joue avec esprit sur les mots grecs ὄναρ, *vision en songe*, et ὕπαρ, *vision réelle*, dont la consonnance donne plus de relief et de malice à sa pensée.

[6] Sur les crues du Nil, voyez Pline l'Ancien, liv. V, chap. 9, et Ammien Marcellin, liv. XXII, chap. xv, 13.

[7] Ou, dans le style romain, le XII avant les calendes d'octobre.

[8] Ce personnage n'est pas autrement connu.

LETTRE LI [1].

AUX ALEXANDRINS.

Il leur reproche de s'être faits chrétiens, et il leur signifie l'ordre de bannir Athanase, leur évêque, non-seulement de leur ville, mais de toute l'Égypte.

Julien aux Alexandrins [2].

Lors même que le fondateur de votre cité serait quelqu'un de ces hommes qui, violateurs de leur propre loi [3], ont été punis comme ils le méritaient, pour avoir mené une vie contraire à la justice, sonné la rébellion et introduit une nouvelle doctrine, vous n'en auriez pas plus le droit de redemander Athanase. Mais vous avez pour fondateur Alexandre, pour dieu tutélaire le roi Sarapis avec Isis, sa jeune compagne, reine de toute l'Égypte;... (*Lacune*) et vous agissez comme la partie la moins saine de la ville, et cette partie malade ose encore se donner le nom de cité!

J'en atteste les dieux! j'ai honte, Alexandrins, de voir qu'un seul habitant d'Alexandrie s'avoue Galiléen. Et de fait, les pères des Hébreux étaient jadis les esclaves des Égyptiens, et vous, aujourd'hui, vous, Alexandrins, les maîtres de l'Égypte, puisque votre fondateur l'a conquise, vous subissez volontairement, au mépris de vos antiques croyances, la servitude de ceux que vous teniez autrefois enchaînés! Vous oubliez le temps de l'ancienne prospérité, alors que toute l'Égypte était en commerce avec les dieux et dans l'abondance de tous les biens. Mais ceux qui ont apporté chez vous une croyance séditieuse, quel bien ont-ils fait à votre ville, dites-le-moi? Vous avez eu pour fondateur un prince pieux, Alexandre de Macédoine, qui ne ressemblait guère, par Jupiter! à ces gens-là, ni aux Hébreux, qui cependant valaient beaucoup mieux. A son tour, Ptolémée, fils de Lagus [4], leur était bien supérieur. Quant aux Romains,

[1] Écrite l'an 362 après J.-C. Julien avait alors trente-deux ans, puisqu'il dit avoir professé le christianisme dans les vingt premières années de sa vie et s'être converti depuis douze ans.

[2] « Les catholiques, qui étaient sans doute le plus grand nombre, adressèrent au nom de la ville une requête à l'empereur pour lui demander la révocation de l'ordre qu'il avait donné contre saint Athanase. L'empereur répond à leur requête par ce nouvel édit. » LA BLETERIE.

[3] C'est-à-dire les chrétiens dont la doctrine est en révolte contre celle des Juifs, dont ils sont sortis.

[4] Un des généraux d'Alexandre, fondateur du nouveau royaume d'Égypte après la bataille d'Ipsus, l'an 323 avant J.-C.

Alexandre aurait eu à les combattre qu'il leur aurait bien tenu tête [1]. Après votre fondateur, que vous ont fait les Ptolémées? Ils ont traité votre cité comme une fille chérie, dont ils ont pris soin dès l'enfance. Et ce n'est point avec les paroles de Jésus qu'ils l'ont rendue florissante, et ce n'est pas avec la doctrine de ces odieux Galiléens qu'ils ont organisé le gouvernement qui la fait heureuse aujourd'hui. En troisième lieu, lorsque nous autres Romains nous en sommes devenus les maîtres et que nous l'avons enlevée aux Ptolémées qui l'administraient mal [2], Auguste, en y faisant une visite et en s'adressant à vos concitoyens : « Alexandrins, leur dit-il, je pardonne à votre ville toutes ses fautes, par respect pour le grand dieu Sarapis, et par amour du peuple et de votre grande cité. Un troisième motif de ma bienveillance pour vous c'est mon ami Aréus. » En effet, cet Aréus, votre concitoyen, était un philosophe, intime ami de César Auguste.

Telles sont, en bref, les faveurs spéciales que vous avez reçues des dieux olympiens, et j'en passe un grand nombre, pour ne pas trop m'étendre. Quant à celles de chaque jour, qui vous sont communes non pas avec quelques hommes, ni avec une cité, ni avec une nation, mais que la libéralité manifeste des dieux répand sur tout l'univers, pouvez-vous les méconnaître? Seuls, êtes-vous insensibles à la splendeur qui émane du Soleil? Seuls, ignorez-vous qu'il produit l'été et l'hiver? Seuls, ne savez-vous point qu'il donne naissance à tous les animaux et à toutes les plantes? Et la Lune, qu'il éclaire, ne remarquez-vous pas que c'est par lui qu'elle crée et qu'elle prodigue tant de biens à votre cité? Et cependant vous n'avez pas le courage d'adorer aucun de ces dieux, tandis que ce Jésus, que ni vous ni vos pères n'ont vu, vous croyez qu'il est le Dieu-Verbe? Celui, au contraire, que le genre humain voit et honore de toute éternité, et dont le culte fait son bonheur, je veux dire le Grand Soleil, l'image vivante, animée, raisonnable et bienfaisante du père intelligible [3]..... (*Lacune.*) Si vous voulez en croire mes avis et vous avancer vers la vérité, vous ne vous

[1] Dans les biographies légendaires d'Alexandre le Grand, cette hypothèse devient une réalité, et les Romains sont vaincus par Alexandre. Voyez notre *Essai sur la légende d'Alexandre le Grand dans les Romans du douzième siècle.*

[2] La maison des Lagides finit avec Cléopâtre, après avoir régné trois cents ans.

[3] Le zèle pieux des premiers chrétiens aura supprimé ici quelques lignes de blasphèmes.

écarterez point de la bonne voie, en prenant pour guide un homme qui jusqu'à vingt ans a suivi la même route que vous, et qui, heureusement, est entré dans une autre il y a douze années [1].

Si vous consentez à m'obéir, vous me causerez une grande joie; mais si vous voulez absolument persévérer dans la superstition et dans la doctrine de ces fourbes, demeurez unis entre vous et ne réclamez pas Athanase. Il vous restera encore un assez bon nombre de ses disciples, dont les discours plaisent à vos oreilles qui vous démangent et qui veulent se remplir de paroles impies. Plût au ciel que la dangereuse influence de l'école impie d'Athanase se bornât à lui seul! Mais elle s'exerce sur un grand nombre d'hommes distingués parmi vous : chose facile à expliquer, car de tous ceux que vous auriez pu choisir pour interpréter les Écritures, il n'y en a pas de pire que celui que vous réclamez. Si c'est pour ses autres talents que vous regrettez Athanase (car je sais que c'est un habile homme) et que vous me faites de telles instances, apprenez que c'est pour cela même qu'il a été banni de votre ville. Car c'est naturellement une chose dangereuse qu'un intrigant à la tête du peuple, et je ne dis pas seulement un homme de rien, mais quelque personnage prétentieux comme celui-ci, qui tranche de la grandeur et qui prétend qu'on en veut à ses jours. Or, c'est là un signal d'insurrection. A ces causes, et afin qu'il n'arrive rien de semblable chez vous, nous lui avons jadis ordonné de sortir de la ville, et maintenant nous le bannissons de toute l'Égypte.

Soit le présent édit affiché sous les yeux de nos citoyens d'Alexandrie.

LETTRE LII [2].

AUX BOSTRÉNIENS.

Il les engage à se méfier de leur évêque Titus.

Julien aux Bostréniens [3].

Je croyais que les chefs des Galiléens auraient envers moi plus de reconnaissance qu'envers celui qui m'a précédé sur le

[1] L'an 350 après J.-C.

[2] Écrite le 1er août de l'an 362 après J.-C.

[3] « Il y avait en Idumée une ville citée dans la *Genèse*, chap. XXXVI, sous le nom de Bosra, et une autre ville des Moabites, au delà du Jourdain, plus communément désignée sous le nom de Bosor. (*I Macchabées*, V; *Deutéron.*, IV; *Jos.*, XX; *I Paralip.*, VI.) Les géographes signalent aussi plusieurs villes nommées Bostra : une en Phénicie, sur les bords de la mer, près de

trône. Sous ce dernier règne, en effet, plusieurs d'entre eux ont été bannis, persécutés, emprisonnés; et l'on a même égorgé des foules entières de ceux qu'on appelle hérétiques; à ce point qu'à Samosate [1], à Cyzique [2], en Paphlagonie, en Bithynie, en Galatie et dans beaucoup d'autres contrées, des bourgades entières ont été ravagées et détruites de fond en comble. Sous mon règne, c'est le contraire : les bannis ont été rappelés, et ceux dont les biens avaient été confisqués, les ont recouvrés intégralement par une loi que nous avons faite [3]. Et cependant ils en viennent à un tel excès de fureur et de démence, que, faute de pouvoir tyranniser personne et d'exécuter leurs desseins non-seulement contre leurs coreligionnaires, mais aussi contre nous qui sommes fidèles aux dieux, la colère les pousse à mettre tout en œuvre, et leur audace soulève la multitude, qu'ils entraînent à la sédition : impies envers les dieux et rebelles à nos édits, qui ne respirent cependant que l'humanité. Car nous ne souffrons pas qu'aucun des Galiléens soit traîné de force à nos autels. Au contraire, nous leur déclarons formellement que, si quelqu'un d'eux désire prendre part à nos lustrations et à nos offrandes, il doit commencer par se purifier et par se rendre les dieux propices. Tant nous sommes éloignés de penser ou de vouloir que de tels profanateurs soient admis à nos cérémonies sacrées, avant d'avoir lavé leur âme par des supplications aux dieux et leur corps par les ablutions légales.

Ainsi, la foule, trompée par ceux qu'on appelle Clercs [4], est en révolte ouverte, depuis qu'on leur a ôté le pouvoir de nuire. Après avoir exercé jusqu'ici leur tyrannie, ce n'est pas assez pour eux de ne point payer la peine de leurs méfaits; jaloux de leur ancienne domination, et regrettant de ne plus pouvoir rendre la justice, écrire des testaments [5], s'approprier les héri-

Biblos, dont parle Strabon, liv. XV, et une autre en Arabie, mentionnée par Ammien Marcellin, liv. XIV, chap. VIII. La Bleterie croit qu'il s'agit dans cette lettre de cette dernière ville, qui avait alors pour évêque un homme recommandable par ses lumières et nommé Titus. » TOURLET.

1 Ville métropole de la Comagène, en Syrie, au confluent de l'Euphrate, patrie de Lucien.

2 Ville de la Chersonèse de Thrace.

3 Voyez lettre XXVI.

4 De nos jours nous dirions le Clergé.

5 Non pour leur propre compte, mais en prêtant leur ministère à d'autres. C'est ce qui ressort d'une note très-sensée de Heyler sur ce passage contesté. La Bleterie incline au même sentiment.

tages des autres, tirer tout à eux, ils font jouer tous les ressorts du désordre, attisent, comme dit le proverbe, le feu avec le feu, et aggravent insolemment le mal par le mal, en poussant les peuples à la révolte.

Il nous a donc paru bon de faire savoir à tous les peuples, par le présent édit, et de déclarer formellement qu'il est interdit de s'unir aux Clercs en révolte, de se laisser entraîner par eux à lancer des pierres et à désobéir aux magistrats, leur accordant toutefois le droit de se réunir tant qu'ils voudront et de faire leurs prières accoutumées, mais à la condition de ne pas se laisser gagner à la rébellion, de ne point faire cause commune avec elle, s'ils ne veulent être punis.

J'adresse le présent édit spécialement à la ville de Bostres, parce que son évêque Titus et son clergé, dans une requête qu'ils m'ont présentée, ont accusé le peuple soumis à leur autorité : ils l'engageaient à ne point se révolter, et le peuple s'est jeté dans le désordre. Je cite le texte même de la requête qu'ils ont osé m'écrire et je le joins à mon édit : « Quoique les chrétiens [1], disent-ils, fussent en nombre égal à celui des Hellènes, nos exhortations les ont empêchés de commettre le plus léger excès. » Voilà quelles sont à votre égard les paroles de votre évêque. Vous voyez que ce n'est pas à votre bon vouloir qu'il attribue votre modération, mais c'est en dépit de vous-mêmes, dit-il, que vous avez été contenus par ses exhortations. Chassez-le donc, sans hésiter, de votre ville, comme étant votre accusateur; mais demeurez unis entre vous : point d'opposition, point d'injustice. Que ceux de vous qui sont dans l'erreur ne fassent aucun tort à ceux qui croient agir en toute droiture et en toute justice, en rendant aux dieux un culte consacré de temps immémorial; et que les adorateurs des dieux se gardent de violer l'asile ou de dépouiller les maisons des hommes qui sont dans l'erreur soit par ignorance, soit par conviction. C'est par la raison qu'il faut convaincre et instruire les hommes, non par les coups, les outrages et les supplices corporels. J'engage donc encore et toujours ceux qui ont le zèle de la vraie religion à ne faire aucun tort à la secte des Galiléens, à ne se permettre contre eux ni voies de fait ni violence. Il faut avoir plus de pitié

[1] On a remarqué que c'est le seul endroit des œuvres de Julien où il donne aux chrétiens leur véritable nom; partout ailleurs, en effet, il les appelle Galiléens. Mais il faut noter qu'il cite les propres paroles de la requête de Titus.

que de haine envers des gens assez malheureux pour se tromper dans les choses de la plus haute importance [1]. Or, si la piété est le plus grand des biens, le plus grand des maux est l'impiété. Et du reste, ils se punissent assez eux-mêmes en abandonnant les dieux pour se mettre sous la protection des morts et de leurs dépouilles [2]. Lorsque des gens sont dans le malheur, nous prenons part à leur peine; mais quand ils sont délivrés et sauvés par les dieux, nous prenons part à leur bonheur.

Donné le jour des kalendes d'août, à Antioche.

LETTRE LIII [3].

A JAMBLIQUE.

Il lui exprime le plaisir que lui ont causé ses lettres, et il se plaint de son absence.

Julien à Jamblique, philosophe.

O Jupiter, comment trouverais-je bien de vivre au milieu de la Thrace et de passer l'hiver dans les cavernes de ce pays, pendant que le beau Jamblique nous envoie, comme d'un printemps oriental, des lettres en guise d'hirondelles? Et voilà qu'il ne nous est pas permis d'aller vers lui, ni à lui de venir vers nous! Qui donc accepterait cela de bon cœur, à moins d'être un Thrace, un émule de Térée [4]?

> Délivre, ô Jupiter, tous les Grecs de la Thrace :
> Rends-nous le jour, et fais rayonner à nos yeux [5]

notre Mercure : permets-nous d'aborder ses temples, d'embrasser ses statues, comme on dit que fit Ulysse [6], quand, après ses courses errantes, il revit son Ithaque. Seulement, il dormait, quand les Phéaciens le débarquèrent comme un ballot de marchandise et se retirèrent [7]; mais moi le sommeil m'abandonne, jusqu'à ce que j'aie eu le bonheur de voir le grand trésor de toute la terre [8]. Quand tu m'accuses, ainsi que mon

1 Voltaire cite cette phrase dans son *Dict. philosophique*, article Apostat.

2 C'est-à-dire des martyrs, des saints et de leurs reliques.

3 Cf. lettre XXXIV.

4 Voyez *Dict. myth.* de Jacobi, article Térée.

5 Voyez Homère, *Iliade*, XVII, 645; mais Julien a changé le sens et les vers du poëte.

6 La citation n'est pas précise; voyez pourtant Homère, *Odyssée*, XIII, 353.

7 Voyez Homère, *Odyssée*, XIII, 116.

8 C'est le nom qu'il a déjà donné à ce même Jamblique dans la lettre XXXIV. Si Tourlet s'en fût souvenu, il n'aurait pas commis à cet endroit une grosse erreur de traduction.

ami Sopater, d'avoir transporté tout l'Orient dans la Thrace, tu veux plaisanter. Nous, nous disons, ce qui est vrai, que tant que Jamblique n'est point là, nous sommes dans les ténèbres des Cimmériens [1]. Tu nous demandes de deux choses l'une, ou nous d'aller te rejoindre ou toi de venir nous trouver. Le premier parti serait pour nous désirable et utile : nous irions te retrouver et nous jouirions des biens que procure ta présence; mais le second passerait toutes nos espérances. Cependant puisque ce voyage ne t'est pas possible et qu'il te serait désavantageux, reste chez toi, et garde bien la santé et le repos que tu y trouves. Nous, nous supporterons en gens de cœur tout ce que Dieu nous enverra. On dit que les cœurs généreux doivent avoir un fond de bonne espérance et faire leur devoir, soumis aux lois que leur impose le destin [2].

LETTRE LIV.

A GÉORGIUS.

Il plaisante sur la légende de la nymphe Écho.

Julien à Géorgius, procurateur impérial [3].

Oui, je le dis avec toi, Écho est une déesse, et une parleuse; si tu veux même, c'est l'épouse de Pan : je ne te contredirai point. Car, bien que la nature m'apprenne qu'Écho n'est que l'image de la voix frappant l'air qui la renvoie, et dont le son réfracté revient à l'oreille [4], cependant, docile à l'opinion des anciens et des modernes aussi bien qu'à la tienne, je suis tout prêt à croire que l'Écho c'est une déité. Toutefois que nous fait cela, à nous qui, pour l'étendue de notre affection envers toi, sommes si loin d'Écho? Écho ne renvoie pas tout ce qu'elle entend; elle ne fait que répéter les dernières syllabes : c'est une amante un peu prude, qui ne rend que du bout des lèvres les baisers qu'elle reçoit de son amant. Nous, au contraire, nous te prévenons volontiers d'amitié, et si parfois tu nous

[1] Voyez Homère, *Odyssée*, XI, 14.

[2] Cette belle pensée est de Démosthène, *Sur la couronne*, chap. 28. Lucien en fait remarquer la beauté dans son *Éloge de Démosthène*, 5; t. II, p. 463 de notre traduction. — Cf. Corneille :

Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

Horace, act. II, sc. VI.

[3] Voyez la lettre VIII.

[4] Il y a dans le grec un rapprochement intraduisible entre les mots ἠχώ, *écho*, et ἠχή, *son*, dont ἠχώ dérive.

provoques, nous ne tardons pas à te renvoyer la balle. Ainsi tu ne peux pas te dispenser de nous écrire, et si notre comparaison te condamne, parce que tu nous rends moins que tu n'as reçu, elle nous absout, nous qui nous efforçons de te primer des deux manières. Du reste, soit que tu rendes ou non la mesure égale de ce que tu auras reçu, quoi que nous recevions de toi, nous en serons charmé, et nous l'ajouterons de grand cœur à la masse.

LETTRE LV[1].

A EUMÉNIUS ET PHARIANUS.

Il recommande à ses anciens condisciples l'étude des lettres et de la philosophie.

Julien à Euménius et à Pharianus[2].

Si quelqu'un vous a persuadé qu'il est pour l'homme un bonheur plus doux et plus solide que de philosopher à son aise et sans trouble, il s'est abusé en vous abusant. Mais si vous avez encore votre ancienne ardeur et si elle ne s'est pas éteinte, comme une flamme trop vive, je vous estime heureux. Quatre ans sont écoulés, et trois mois en plus, depuis que nous sommes séparés. Je verrais avec plaisir quels ont été vos progrès durant cet intervalle. Pour ma part, c'est merveille que je parle grec, tant je me suis barbarisé dans ces contrées. Ne dédaignez point la littérature, ne négligez pas la rhétorique, et occupez-vous de poésie. Cependant étudiez surtout les sciences. Le grand travail, c'est l'étude des dogmes d'Aristote et de Platon : c'est l'œuvre par excellence; c'est la base, le fondement, l'édifice et la toiture. Le reste n'est que hors-d'œuvre. Soignez-le pourtant avec plus d'attention que les autres n'en accordent à l'œuvre réelle. Pour moi, j'en atteste la justice divine, c'est parce que je vous aime comme des frères que je vous donne ces conseils : car vous avez été mes compagnons d'étude, mes vrais amis. Si

[1] Écrite, suivant Heyler, à l'époque où Julien faisait la guerre en Gaule et en Germanie, à savoir de l'an 356 à 360 après J.-C. Cependant Heyler croit qu'on peut admettre la conjecture de Tourlet, exprimée ainsi dans l'argument qui précède cette lettre : « On voit, par le contexte de cette lettre, que Julien l'écrivait à deux de ses condisciples avec qui il avait fait quatre ans auparavant ses études à Constantinople. Par conséquent il écrivit cette lettre pendant qu'il était encore, avec son frère, confiné au château de Macelle en Cappadoce, au pied du mont Argée, non loin de Césarée. Il resta six ans dans ce château, ainsi qu'il le dit lui-même dans son manifeste au peuple d'Athènes. »

[2] Il n'est pas question ailleurs de ces deux condisciples de Julien.

vous les suivez, je vous en aimerai davantage; si vous ne les suivez pas, je le verrai avec douleur. Or, une douleur continue a d'ordinaire une fin dont j'aime mieux ne point parler, dans l'espoir d'un meilleur augure.

LETTRE LVI.

A ECDICIUS.

Il l'engage à développer le goût de la musique à Alexandrie.

Julien à Ecdicius[1].

Il convient, entre autres soins, de s'occuper de la musique, un art sacré[2]. Choisis parmi le peuple d'Alexandrie des jeunes gens bien nés et fais-leur donner à chacun deux artabés[3] par mois, outre l'huile, le froment et le vin : les vêtements leur seront fournis par les intendants du trésor. Qu'ils soient inscrits pour le perfectionnement de la voix. Si cependant il y en a quelques-uns qui puissent arriver au comble de cet art, fais-leur savoir que nous nous proposons d'accorder de très-grandes récompenses à leurs efforts. Ils gagneront même, avant nos récompenses, de purifier leurs âmes par la divine musique, comme le prouvent ceux qui se sont expliqués avant nous sur cette matière. Telles sont nos intentions au sujet de ces jeunes gens. Quant aux disciples actuels du musicien Dioscore, engage-les à travailler leur art de tout leur zèle. Nous, nous sommes prêts, quoi qu'ils puissent désirer, à leur venir en aide.

LETTRE LVII.

A ELPIDIUS.

Il lui demande des lettres, si courtes qu'elles soient.

Julien à Elpidius, philosophe[4].

Il y a dans une lettre, si petite qu'elle soit, un bien grand plaisir pour quiconque mesure l'affection de celui qui l'écrit, non pas d'après la petitesse de l'épître, mais d'après la grandeur de l'âme. Si donc tu trouves quelque brièveté au billet

[1] Voyez les lettres VI, IX et L.

[2] Tourlet traduit *la musique sacrée de nos temples*. C'est trop dire. Julien appelle ici la musique *un art sacré*, comme plus loin *un art divin*.

[3] L'artabé était une mesure de capacité chez les Égyptiens et chez les Perses. On ne sait pas de quoi Julien ordonne de la remplir.

[4] Libanius lui a écrit quelques lettres.

amical que je t'envoie, n'y vois pas une marque de la faiblesse de mon attachement; mais, sachant bien jusqu'où s'étend mon affection pour toi, pardonne à la brièveté de mon écrit et ne tarde point à me répondre. Tout ce qui me viendra de toi, si peu que tu m'envoies, me paraîtra toujours l'échantillon d'un grand bien.

LETTRE LVIII[1].

AUX ALEXANDRINS.

Il leur demande un obélisque, et leur accorde en retour la permission d'élever une statue d'airain.

Julien aux Alexandrins.

Il y a chez vous, m'a-t-on dit, un obélisque[2] de pierre, qui est d'une belle longueur[3]; cependant on le dédaigne, et il gît sur le rivage, comme un vil rebut. Le bienheureux Constance avait frété un navire pour le transporter à Constantinople, ma patrie. Aujourd'hui que, par la volonté des dieux, il a fait le voyage que nous impose à tous le destin, c'est à moi que la ville réclame ce monument, d'autant que c'est ma ville natale et que les liens qui nous unissent sont plus étroits. Constance l'aimait comme une sœur, moi, je l'aime comme une mère : j'y suis né, j'y ai été nourri, je ne puis être ingrat envers elle. Toutefois, comme je ne vous aime pas moins que ma patrie, je vous permets d'élever votre statue d'airain. Car on vous a fait récemment une statue colossale : érigez-la et vous aurez un monument d'airain au lieu d'un monument de pierre, l'image et la ressemblance d'un homme[4] que vous désirez avoir, au lieu d'une pierre triangulaire[5] où sont gravés des caractères égyp-

[1] Écrite l'an 362 après J.-C.

[2] « Constance avait fait transporter à Rome un obélisque égyptien, que Sixte-Quint releva depuis, et qu'on voit encore dans la capitale du monde chrétien. Julien voulut faire venir à Constantinople un pareil monument; et cette lettre prouve qu'il en avait donné l'ordre. Mais la translation ne s'effectua qu'après sa mort. » TOURLET.

[3] Sur la hauteur des obélisques, voyez Pline l'Ancien, liv. XXXVI, chap. 9 et 10.

[4] Les commentateurs et les traducteurs sont divisés sur la personne dont cette statue était l'image. La Bleterie croit que c'était la statue de Julien lui-même. Tourlet pense que c'était celle d'Alexandre le Grand, fondateur d'Alexandrie, et Heyler présume que cette statue représentait le médecin Zénon, dont il est question dans la lettre XLV.

[5] On ne connaît point d'obélisques triangulaires. Il y a là quelque faute de texte. Voyez la note de l'abbé de La Bleterie sur ce passage, et Cf. Ammien Marcellin, liv. XVII, chap. IV, 6.

tiens[1]. Et s'il est vrai, comme on le dit, qu'il y a certains thérapeutes[2], qui couchent sur la pointe de cet obélisque, c'est une raison de plus pour moi de le faire enlever à cause de cette superstition. Car en les y voyant dormir, au milieu des saletés et des vilenies amassées sans doute en ce lieu, on ne peut guère le croire divin[3], et la superstition des gens qui en font leur séjour est bien faite pour détruire la croyance aux dieux. C'est donc aussi un motif de plus pour vous de me seconder et d'envoyer ce monolithe dans ma patrie, qui vous reçoit si généreusement quand vous naviguez vers le Pont; et de même que vous la nourrissez[4], il faut aussi contribuer à l'embellir. En somme, il ne vous sera point désagréable de voir chez nous quelque chose de votre pays, et d'avoir en débarquant dans notre ville un aussi aimable coup d'œil.

LETTRE LIX[5].

A DENYS.

Il se moque d'un sycophante ignorant.

Julien à Denys.

Tu faisais mieux de te taire d'abord que d'essayer, comme aujourd'hui, de te justifier. Car enfin tu ne me calomniais pas, quoique déjà peut-être tu en eusses la pensée; mais aujourd'hui tu as enfanté et vomi contre nous des flots d'invectives. Et ne dois-je pas regarder comme une invective ou plutôt comme un blasphème d'être assimilé par toi à deux de tes amis, à chacun desquels tu t'es donné sans leur appel; ou plutôt après t'être donné au premier[6] sans son appel, tu t'es prêté aux volontés du second[7], qui t'avait seulement fait signe qu'il agréerait volontiers tes services. Du reste, ressemblé-je ou non à Constant et

[1] Voyez Ammien Marcellin, *loc. cit.*

[2] Espèces de moines.

[3] Les obélisques étaient consacrés au soleil.

[4] L'Égypte était un des greniers de l'empire romain. Il en est souvent parlé sous ce rapport dans les auteurs anciens, notamment dans Tacite et dans Pline.

[5] Cette lettre, une des plus longues de Julien, est moins une épître qu'une satire dirigée contre un diffamateur. Elle rappelle, par la disposition, l'invective de Lucien contre le sophiste Polyeucte, sous le titre de *Pseudologiste*. Voyez t. II, p. 295 et suivantes de notre traduction. Cf. la *Vie d'Alexandre* ou *le Faux prophète*. Du reste, ce Denys est complétement inconnu.

[6] Constant.

[7] Magnence.

à Magnence, le fait même, comme on dit, le prouvera. Mais toi, comme dit le Comique[1] :

> Ainsi qu'Astydamas tu te vantes, la femme[2]!

On le voit bien par ce que tu écris. Et « l'intrépidité, « et « la grande audace, » et le : « Ah! si tu savais qui je suis! » et tout le reste du même genre. Dieux! quel vacarme, quelle enflure de paroles! Mais, j'en atteste les Grâces et Vénus, si tu as tant d'audace et de cœur, pourquoi craignais-tu donc tant d'échouer une troisième fois? Ceux qui encourent la haine des puissants, ne tardent guère, chose facile et l'on peut dire agréable pour un homme sage, à changer d'emploi; et, s'il faut essuyer quelque léger dommage, ils y laissent leur fortune; mais le dernier effet de la colère c'est de faire souffrir des supplices irrémédiables, c'est de condamner à la mort. Toi, tu te moques de tout cela; tu as affecté de ne plus connaître un intime; et quant à l'autre, homme du vulgaire, homme du commun, que nous avons appris trop tard à connaître, pourquoi donc, grands dieux, dis-tu que tu crains d'échouer une troisième fois[3]? Car je ne pourrai pas de bon te rendre méchant, en m'irritant contre toi, pouvoir qui ne serait pourtant pas à dédaigner, puisque, selon Platon[4], l'on serait aussi capable d'opérer le contraire. Mais la vertu étant un acte libre, tu ne devais t'attendre à rien de pareil. Oui, tu regardes comme un haut fait de dire du mal de tout le monde, d'invectiver sans distinction contre tous et de transformer en arsenal le temple de la Paix. Mais penses-tu faire oublier au monde tes premiers attentats et étaler ton courage actuel comme un manteau sur ta couardise passée? Tu connais la fable de Babrius[5] : « Une chatte éprise d'un beau cavalier » ; lis le reste dans le volume. Quoi que tu puisses dire, tu ne persuaderas à personne que tu ne fus pas ce que tu as été, et tel que nombre de gens t'ont jadis connu. Non, j'en atteste les dieux, ton incapacité actuelle et ton impudence, ce

[1] Philémon, suivant la conjecture de Fabricius.

[2] Voyez lettre XII, p. 466, note 1. — Ici Julien ajoute le mot *femme*, par allusion aux mœurs décriées de ce Denys.

[3] Passage obscur et dont il est impossible de rétablir le contexte.

[4] *Lois*, liv. VII, chap. III.

[5] C'est la fable XXXII de l'édition Schneidewin. La Fontaine l'a mise en vers sous le titre de *La chatte métamorphosée en femme*. Le sens moral de cette fable et l'allusion de Julien se résument dans le vers de Destouches : *Chassez le naturel, il revient au galop.*

n'est pas la philosophie qui les a produites, mais c'est cette double ignorance dont parle Platon [1]. Car, bien près de ne rien savoir, comme nous l'avouons de nous-mêmes, tu te crois le plus sage non-seulement de tous ceux qui sont aujourd'hui, mais de tous les hommes qui ont vécu et qui vivront même un jour. Tant l'ignorance t'a jeté dans un excès de présomption!

Mais en voilà suffisamment pour toi, et j'en ai même dit plus qu'il ne fallait. Il convient cependant que je me justifie aux yeux des autres de t'avoir appelé inconsidérément à la gestion commune des affaires. Seulement je ne suis ni le premier, ni le seul qui y ait été pris, ô Denys. Ton homonyme a trompé Platon [2], trompé aussi par l'Athénien Callippe [3]. Car il dit qu'il sait bien que ce Callippe est un pervers, mais jusqu'où pouvait aller sa perversité, il avoue qu'il ne s'en doutait pas. Et pourquoi tous ces exemples? Le plus illustre des fils d'Esculape, Hippocrate, écrit [4] : « Les sutures du crâne ont égaré mon opinion. » Ainsi ces grands esprits se sont trompés dans les choses qu'ils savaient, et un fait de l'art médical a égaré un médecin. Quoi d'étonnant alors que Julien, apprenant que Niloüs ou Denys est devenu un homme, s'y soit laissé prendre? Tu connais Phédon d'Élée [5], tu sais son histoire; si tu ne la sais pas, tâche de l'apprendre à fond, car je n'ai pas le temps de la dire en détail. Ce Phédon s'imaginait que la philosophie est propre à guérir tout le monde, et que chacun peut être arraché par elle à toute espèce de manière de vivre, passions, désirs et autres vices du même genre. Qu'elle ait ce pouvoir sur les âmes bien nées et bien élevées, il n'y a là rien d'extraordinaire; mais si elle ramène les gens aussi vicieux à la lumière, c'est, à mon sens, une étonnante merveille. Cependant la pensée m'était venue, tous les dieux le savent, que tu n'inclinais qu'un peu

[1] Il n'y a point de passage de Platon où il soit parlé spécialement de cette double ignorance, mais il y est fait allusion dans le *Premier Alcibiade* et dans le *Sophiste*.

[2] Voyez dans Diogène de Laërte, *Biogr. de Platon*, les relations du philosophe avec Denys, tyran de Syracuse.

[3] Voyez Plutarque, *Timoléon* et *Dion*.

[4] Le prince de la science médicale avoue ingénument, dans le chap. IV du liv. V des *Maladies épidémiques*, qu'il a pris, dans un cas particulier, les sutures naturelles du crâne pour une lésion accidentelle.

[5] Disciple de Socrate, que Platon a immortalisé en donnant son nom au fameux dialogue sur l'immortalité de l'âme. — Phédon, comme Polémon, avait commencé par être un débauché. — Cf. *Ép. à Thémistius*, vers la fin, et Aulu-Gelle, II, 18.

vers le bien. Aussi ne t'ai-je jamais placé ni au premier, ni au second rang des hommes estimables. Tu le sais toi-même sans doute. Si tu ne le sais pas, demande-le au beau Symmaque [1]. Je suis convaincu qu'il ne consentira jamais à mentir, étant porté de sa nature à toujours dire la vérité. Si donc tu te fâches de ce que nous ne t'avons pas préféré à tous les autres, moi, je m'en veux de ne t'avoir pas regardé comme le dernier des hommes, et je sais gré à tous les dieux et à toutes les déesses qui m'ont empêché de confier mes affaires à ton amitié. Car bien que les poëtes disent de la Renommée que c'est une déesse, ou, si tu veux, une déité, il ne faut pas croire en tout à la Renommée. Ce n'est pas une déité bonne et pure dans son essence, comme est la race des dieux, mais elle participe aussi d'une nature inférieure : et, ce que je n'oserais affirmer des autres démons, quand je le dis de la Renommée, qu'elle annonce beaucoup de faux et beaucoup de vrai [2], je ne crains point d'être accusé de faux témoignage.

Ta franchise, crois-tu, vaut bien quatre oboles, comme on dit. Tu ne sais donc pas que Thersite [3] aussi était franc avec les Grecs? Mais Ulysse, le plus sage des rois, le frappa de son sceptre; et Agamemnon ne se souciait pas plus de la franchise de Thersite qu'une tortue des mouches, comme dit le proverbe. Il n'y a pas grand mérite à censurer les autres, mais à se montrer soi-même à l'abri de la censure. Si tu es de cette catégorie, fais-le voir. Dans ta jeunesse, tu as fourni un beau texte d'entretien aux hommes âgés; mais moi, comme dit Électre dans Euripide [4], je me tais sur ces aventures. Homme fait, obligé de servir dans les camps, tu y as agi, par Jupiter! comme tu dis avoir agi envers la vérité : à la première vue tu as tourné le dos [5]. Je puis le prouver non par quelques témoins et les pires des hommes, mais par ceux mêmes qui t'ont chassé et qui sont revenus ici. Il n'est pas d'un homme prudent et sage, ô très-avisé Denys, de se retirer haï des puissants. Tu te serais montré sous un meilleur aspect, si tu avais fait servir tes liaisons à rendre les gens plus dociles à nos ordres. Mais c'est une chose,

[1] Sans doute Quintus Aurélius Symmachus, dont il est question dans Ammien Marcellin, liv. XXVII, III, 3.

[2] Voyez Virgile, *Énéide*, IV, v. 188.

[3] Voyez *Iliade*, II, 199, ou mieux 265 et suivants.

[4] *Oreste*, v. 16.

[5] Cette partie du texte est altérée.

j'en atteste les dieux, que tu ne feras jamais, ni toi, ni mille autres de ceux qui suivent ta méthode. Pierres contre pierres, cailloux contre cailloux se nuisent mutuellement : les plus durs usent toujours les plus tendres [1].

Mon discours n'a rien de laconique, rien de concis, et je vois que je me montre, à cause de toi, plus bavard que les cigales attiques. Mais j'espère te faire payer la peine que méritent tes méfaits, si les dieux le veulent, ainsi que la puissante Adrastée. Quelle est cette peine? Par quels moyens réduira-t-on à l'impuissance et ta langue et ton esprit? Autant que je le pourrai, mes paroles et mes actions ne manqueront pas de réprimer le bavardage de ta langue médisante. Je n'ignore pas que la sandale de Vénus [2] ne put échapper, dit-on, aux sarcasmes de Momus. Mais tu vois que le reste faisait crever Momus de dépit, et que c'est de guerre lasse qu'il se prit à la sandale. Puisses-tu donc, comme lui, sécher d'envie, plus vieux que Tithon [3], plus opulent que Cynira [4], plus efféminé que Sardanapale, afin qu'en toi s'accomplisse le proverbe : « Deux fois enfants sont les vieillards. »

Le divin Alexandre, pourquoi te paraît-il si grand? Est-ce parce que tu es jaloux de l'imiter dans ce que lui reproche le jeune Hermolaüs [5]? Mais il n'y a personne d'assez insensé pour croire cela de toi. Au contraire, le dessein pour lequel Hermolaüs se plaignait d'être frappé, le projet qu'il avait formé, dit-on, de tuer Alexandre, il n'est personne qui ne t'en soupçonne capable. J'ai entendu, j'en prends les dieux à témoin, nombre de gens, qui t'aiment beaucoup, te disculper de ce forfait : il y en a même un qui n'y croit pas; mais c'est l'unique hirondelle : il ne fait pas le printemps. Peut-être Alexandre te paraît-il grand, parce qu'il a fait subir à Callisthène une mort cruelle, tué Clitus au milieu d'une orgie, mis à mort Philotas, Parménion et le fils de Parménion [6], et noyé Hector [7] en Égypte dans les

1 Voyez La Fontaine, liv. V, fable II, *Le pot de terre et le pot de fer*.

2 Ce trait est raconté dans Philostrate, *Ép*. 37. Voyez spécialement l'édition de C. L. Kayser, p. 356.

3 Voyez *Dict. myth.* de Jacobi.

4 Roi de Cypre, fameux par ses richesses, devenues proverbiales comme celles de Crésus ou d'Attale.

5 Voyez Quinte-Curce, VIII, 6, et Arrien, IV, 2.

6 Pour ces faits, voyez Quinte-Curce, VI, 2; VII, 2, VIII, 1, 5 et 8; Justin, XII, 5 et 6. Le texte, du reste, n'est pas très-régulier dans ce passage.

7 Voyez Quinte-Curce, IV, 8, § 7.

tournants du Nil ou dans ceux de l'Euphrate, car il y a là-dessus deux versions? Mais je n'en parle pas, ni d'autres amusements du même genre : je ne veux point paraître décrier un homme dont la conduite fut loin d'être édifiante, mais qui fut un grand homme de guerre. Mais chez toi l'on ne trouve pas plus de mœurs et de courage que de poil sur les poissons. Ecoute donc ce conseil, et ne t'en fâche pas trop :

Laisse à d'autres, enfant, la guerre et les combats [1].

Le reste, je ne le cite point : j'en rougirais, j'en atteste les dieux. Je désire cependant te donner à entendre que, s'il est logique que les mots répondent aux faits, celui qui ne fuit point le fait ne peut fuir le mot qui le qualifie.

Toi donc qui affectes de révérer les mânes de Magnence et de Constant, pourquoi fais-tu la guerre aux vivants, et pourquoi injuries-tu les meilleurs gens de bien? Est-ce parce que ceux-ci peuvent moins que les premiers se venger des injures? Il ne te conviendrait pas de le dire, puisque, comme tu l'écris, tu es un homme de très-grand cœur. Mais, s'il n'en est pas ainsi, reste un second motif, c'est que les autres ne peuvent pas sentir tes railleries. Tu ne le voudrais pas. Qui donc parmi les vivants aurait assez de folie ou de faiblesse, pour se soucier de ce que tu penses de lui? Qui donc ne préférerait pas de t'être complétement inconnu, ou, si cela n'est pas possible, d'être exposé à tes outrages comme je le suis, plutôt qu'à tes hommages? Non, jamais je ne consentirai à être assez insensé pour mieux aimer tes louanges que tes insultes.

Peut-être te figures-tu que je t'écris ainsi parce que je ressens tes morsures? Les dieux sauveurs me sont témoins que c'est seulement pour réprimer ton excès d'insolence, la hardiesse et l'impudence de ta langue, la sauvagerie de ton âme, la folie de ton esprit, l'égarement de tout ton être. Je pouvais, mordu par toi, te châtier très-légitimement non plus en parole, mais en action; car, citoyen et membre du Sénat, tu as enfreint un ordre de l'Empereur. Or, cela ne t'était point permis, puisqu'il n'y avait pas nécessité urgente. Mais je n'ai point vu là un motif à t'infliger une peine quelconque, et j'ai cru d'abord qu'il valait mieux t'écrire, pensant qu'une courte missive suffirait à te guérir. Mais tu as persisté dans tes égarements [2] au point de

[1] Homère, *Iliade*, V, 428.

[2] Le passage est évidemment altéré : les idées du texte sont mal jointes.

les pousser à un délire qu'on ignorait encore ; tu as l'air de craindre, n'étant pas un homme, de passer pour un homme, avec ta langue intempérante et ton cerveau brûlé, avec ta prétention à la science, toi qui n'as jamais mis le nez dans un livre, comme on en peut juger par tes lettres. Car jamais aucun ancien n'a dit, comme toi, φροῦδον au lieu de προφανοῦς[1], sans parler des autres bévues de ta lettre. Personne ne pourrait, même dans un long volume, détailler les habitudes de prostitution et de débauche dont tu fais métier. Et tu prétends séduire ainsi non-seulement ceux qui viennent à toi d'eux-mêmes, et ceux qui aspirent aux dignités[2], mais encore les hommes d'un jugement ferme, que leur sentiment du devoir rend dignes de notre choix, parce qu'ils sont prêts à obéir.

Tu nous leurres de belles espérances, en ayant l'air de céder plutôt que de prier, si nous t'appelons de nouveau à la gestion des affaires. Mais je suis tellement éloigné de ce dessein que, quand tu es entré avec les autres, je ne t'ai jamais adressé la parole : chose que j'ai faite à plusieurs personnages, qui me sont connus ou inconnus, parmi les habitants de Rome, la ville chérie des dieux. Voilà le cas que je faisais de ton amitié ; voilà comme je te croyais digne d'estime ! Selon toute apparence, je serai toujours de même à ton égard.

Pour le moment, j'ai écrit cette lettre non-seulement afin que tu la lises, mais parce que je crois nécessaire que beaucoup la connaissent : aussi la donnerai-je à tout le monde, qui, j'en suis sûr, l'accueillera volontiers. En te voyant le plus solennel et le plus gonflé des hommes qui aient jamais vécu, on ne peut dominer sa colère. Tu as de nous une réponse complète : elle ne te laisse rien à désirer. De notre côté, nous ne t'en demandons pas davantage : tu as ma lettre, lis-la quand il te plaira : quant à notre amitié, tu en as fait marchandise. Que ta santé fleurisse au milieu de tes débauches et de tes invectives contre moi !

1 *Qui a disparu, évanoui*, au lieu d'*apparent, visible*.

2 Tout ce passage est fort défectueux dans le grec.

LETTRE LX.

A JAMBLIQUE.

Il exprime la joie que lui ont causée ses lettres qui lui ont rendu la vie. Il fait des vœux pour qu'il lui soit permis de le revoir bientôt.

Julien à Jamblique.

Tu es venu, et la chose a été faite : je dis que tu es venu, quoique absent, parce que tu m'as écrit. Pour moi, j'en atteste mon âme sauvée par toi, mon âme qui brûle pour toi de tendresse, je ne saurais dissimuler mon affection ni me séparer de ta personne. Je te vois toujours présent à ma pensée ; absent, je vis avec toi : hors de là, rien ne peut me satisfaire. En retour, présent, tu m'accables de bienfaits ; absent, tes lettres ne me causent pas seulement de la joie, elles me rendent la vie. Aussi, lorsque quelqu'un m'annonça dernièrement qu'un ami venait de ta part et nous apportait de tes lettres, ma santé était mauvaise, je souffrais de l'estomac depuis trois jours, tout mon corps était endolori, et la fièvre ne me quittait pas. Mais on me prévient, comme je te l'ai dit, qu'un homme est à ma porte qui arrive avec des lettres ; alors je ne me possède plus ; hors de moi, je m'élance avant qu'on introduise le messager. Dès que j'ai ta lettre entre les mains, j'en atteste les dieux et la vive tendresse que je ressens pour toi, toutes mes douleurs s'enfuient et la fièvre tombe à l'instant même, comme confondue par la présence d'un héroïque sauveur. Je brise le cachet, je lis : quelle émotion, crois-tu, pénètre mon âme ! De quelle joie je me sens remplir ! Cet ami intime, comme tu l'appelles, cet objet de ma plus sincère affection, ce messager de douces nouvelles, comme je le loue de bon cœur, comme je l'embrasse ainsi qu'il le mérite, lui qui s'est fait le ministre de notre correspondance, et qui, semblable à l'oiseau, s'est empressé de m'apporter ta lettre sur l'aile d'un zéphyr favorable et rapide ! Or, cette lettre ne m'a pas seulement comblé de bonheur en me faisant connaître l'état dont tu mérites de jouir, mais elle m'a fait passer, grâce à toi, de la maladie à la santé. Mais poursuivons. Par où commencerai-je pour peindre les émotions que m'a causées la lecture de cette lettre ? Où trouver des paroles qui expriment au vrai ma tendresse ? Que de fois je l'ai parcourue du milieu au commencement ! Que de fois j'ai craint d'en avoir omis quelque passage ! Que de fois, comme dans un cercle ou dans les évolutions d'une strophe, rapprochant le

refrain du début, ainsi que dans un couplet musical où le rhythme du commencement revient à la fin, j'ai fait sonner ensemble les premières et les dernières notes de la mélodie! Ce n'est pas tout, j'en atteste Jupiter! Que de fois j'ai appliqué mes lèvres sur cette lettre, comme une mère qui baise ses enfants! Que de fois ma bouche s'y est collée, comme au visage d'une amante chérie! Que de fois j'ai dirigé mes paroles et mes baisers sur l'adresse, où se trouvent les caractères tracés de ta main comme un sceau manifeste! Et puis, j'y tenais mes yeux fixés, comme pour y retrouver l'empreinte des doigts de ta main sacrée.

Salut donc mille fois de notre part, comme dit la belle Sappho[1]! Reçois mes vœux non-seulement pour le temps où nous sommes séparés l'un de l'autre, mais à tout jamais; écris-moi, et souviens-toi de moi comme je le mérite. En effet, je ne manquerai pas un seul jour en tout, partout et dans tous mes discours, de me souvenir de toi. Que si jamais Jupiter nous accorde de revoir notre terre natale, si nous rentrons dans tes pénates sacrés, ne m'épargne pas plus qu'un transfuge. Attache-moi, si tu le veux bien, à tes bancs chéris, comme un déserteur des Muses, et châtie-moi suivant mon délit. Je ne chercherai nullement à me soustraire à la peine; je la subirai volontiers et de bon cœur, comme d'un excellent père, dont la prudence ne veut que mon salut. Cependant, si tu me laisses maître de porter la sentence et de choisir le genre de punition, je m'attacherai avec plaisir, généreux ami, à la tunique dont tu es revêtu. C'est un moyen de ne jamais te quitter et de vivre sans cesse avec toi, comme ces êtres à double nature inventés par les fables, à moins que les fables, par ce jeu d'esprit, ne veuillent faire entendre l'excellence de l'amitié qui lie l'un à l'autre deux corps de nature différente et ne leur donne qu'une seule âme.

LETTRE LXI.

AU MÊME.

Il regrette la distance qui les sépare.

Julien à Jamblique.

J'avoue que j'ai été suffisamment puni de m'être éloigné de toi, non-seulement par les désagréments que m'a fait éprouver le voyage, mais beaucoup plus encore par la longueur du

[1] Dans un poëme perdu.

temps où j'ai été privé de ta présence : et cependant que de traverses, que d'événements de toute sorte m'ont assailli! Il n'en est pas que je n'aie éprouvés. Et cependant tumultes guerriers, rigueurs d'un siége; erreurs de la fuite, craintes de toute espèce, âpreté des hivers, dangers des maladies, mille et mille fléaux de toute nature endurés depuis la haute Pannonie jusqu'au détroit de Chalcédoine, rien ne m'a paru aussi affligeant, aussi pénible à supporter, j'ose le dire, que d'être si longtemps sans te voir, en quittant l'Orient, toi le bonheur commun des Grecs. Si donc un brouillard obscurcit mes yeux, s'il y demeure un gros nuage [1], n'en sois pas étonné. L'air pour moi redeviendra serein, la lumière du soleil plus brillante, et ma vie sera comme entourée d'un magnifique printemps, lorsque j'aurai embrassé, dans ta personne, la grande image de l'univers : semblable à un fils chéri rendu à un tendre père contre toute espérance, en échappant à la guerre ou aux flots de la mer, je te dirai tout ce que j'ai éprouvé, quels dangers j'ai traversés : assuré dans mon mouillage par mon ancre de salut, j'y trouverai un allégement suffisant à mes peines. Et de fait, on adoucit, on atténue ses maux, ce me semble, quand on fait part aux autres de ce qu'on a souffert, quand on leur en donne connaissance dans l'effusion d'un entretien. Jusque-là cependant je serai avec toi autant qu'il me sera possible, et je ne cesserai, tout le temps que durera notre séparation, d'en combler le vide par mes lettres. Si j'obtiens, en échange, que tu me payes de retour, ma douleur en sera quelque peu calmée, grâce au baume salutaire que tes lettres y auront versé. De ton côté, reçois les miennes avec bienveillance et montre-toi mieux disposé que jamais à y répondre. Tout ce que tu y écriras ou feras entendre de beau, je le croirai exprimé par la voix de Mercure, dieu de l'éloquence, ou tracé de la main d'Esculape.

LETTRE LXII.

A UN PONTIFE PAÏEN [2].

Il reproche à un prêtre païen d'avoir frappé un de ses subordonnés, et il le suspend de ses fonctions sacerdotales pendant trois mois.

Les égards qu'on a pour des bois n'est-il pas juste de les avoir pour des hommes? Supposons qu'un prêtre se soit rendu

[1] Allusion à l'*Iliade*, V, 127, et à l'*Odyssée*, XXII, 88.

[2] Le commencement de cette lettre manque dans tous les manuscrits.

indigne du sacerdoce dont il était revêtu, ne convient-t-il pas de le traiter avec ménagement, jusqu'au moment où, son crime étant prouvé, on le destitue de ses fonctions, et que le nom de prêtre, qui lui avait été donné avec trop de précipitation sans doute, soit livré à l'ignominie, à la flétrissure, au supplice? Si tu ne comprends pas cela, tu me fais l'effet de ne pas comprendre même ce qu'il y a de plus simple. Car comment aurais-tu la moindre notion de l'équité, toi qui ne sais pas ce que c'est qu'un prêtre et un particulier? Quelle peut être ta modération, toi qui maltraites un homme, devant lequel tu aurais dû te lever par respect? C'est un acte honteux, et rien ne le justifie ni devant les dieux ni devant les hommes. Apparemment les évêques et les prêtres des Galiléens siégent auprès de toi, sinon en public, à cause de ma personne, du moins en secret et à l'intérieur de la maison. Ainsi tu as frappé un de nos prêtres : autrement, j'en atteste Jupiter, le souverain pontife ne m'aurait pas adressé cette supplique. Mais puisque tu regardes comme des fables ce qu'il y a dans Homère, écoute l'oracle du dieu souverain de Didyme [1], et vois s'il n'a pas donné jadis de sages conseils aux Grecs, pour servir ensuite de leçon aux hommes sensés :

Quiconque ose insulter les ministres des dieux,
Et dont le fol orgueil égarant les pensées,
Se déchaîne contre eux en clameurs insensées,
Verra troubler ses jours par un coup désastreux.
Car la Divinité ne rend jamais heureux
Quiconque attente aux droits des personnes sacrées,
Qui portent aux autels et l'encens et les vœux.

Ainsi le dieu déclare ennemis des dieux non-seulement ceux qui frappent ou qui injurient les prêtres, mais ceux mêmes qui leur manquent de respect. Celui qui frappe est donc un sacrilége. Moi donc qui suis souverain pontife, conformément à nos coutumes nationales, et que le sort a préposé à l'oracle de Didyme, je t'interdis pendant trois périodes lunaires toute espèce de fonction sacerdotale. Si tu parais redevenu digne pendant cet espace de temps, alors, d'après le rapport que m'aura fait le grand prêtre de la ville, je consulterai les dieux pour savoir si tu dois être réintégré. Voilà la peine que j'inflige à ta témérité. Jadis, en pareil cas, les anciens appelaient, par une sentence écrite ou prononcée, les malédictions des dieux.

[1] Voyez sur cet oracle Lucien, *De l'astrologie*, 23; t. I, p. 523 de notre traduction.

Cette manière d'agir ne me paraît pas bonne. Jamais je n'ai vu les dieux en user ainsi ; et nous devons être, d'ailleurs, des ministres de prière. Je me joins donc à toi, qui supplies les dieux, je pense, pour implorer d'eux le pardon des fautes que tu as commises.

LETTRE LXIII[1].

A THÉODORE.

Il crée Théodore souverain pontife de l'Asie, lui donne quelques conseils relatifs à sa charge, et prend de là occasion pour lui recommander vivement le culte des dieux.

Julien César à Théodore, souverain pontife.

Je t'écris sous une forme différente des lettres que j'adresse aux autres, parce que je crois que tu as plus d'amitié pour moi que les autres n'en ont. Car c'est beaucoup que nous ayons eu le même initiateur[2], et sans doute tu ne l'as point oublié. Il n'y a pas bien longtemps que, devisant un soir avec lui, je m'aperçus que tu lui plaisais beaucoup, et je te considérai dès lors comme mon ami. Par un heureux hasard les choses se sont passées sans blesser les scrupules de ma prudence. Car dans le fait, je n'avais jamais vu ta figure. Or, avant d'aimer, il faut connaître[3], et, pour connaître, il faut pratiquer. Mais il y avait sans doute quelque ascendant puissant qui agissait sur moi, et tu le dis toi-même. Voilà pourquoi j'ai cru qu'il fallait t'inscrire aussitôt sur la liste de mes intimes. Et maintenant je te confie une affaire qui m'est agréable et qui doit être utile en même temps à tous les hommes. A toi, selon ma légitime espérance, de la prendre en main comme il faut, afin de te procurer beaucoup de joie pour le moment, et encore plus de bon espoir pour l'avenir. En effet, nous ne sommes pas de ceux qui se figurent que l'âme périt avant le corps ou qu'elle s'anéantit avec lui. Là-dessus, nous ne nous en rapportons à aucun des hommes, mais aux dieux, qui seuls savent au juste ce qu'il en est, suivant la vraisemblance, si même l'on peut appeler vraisemblance ce qui est de toute nécessité. Les

[1] Écrite l'an 361. Le texte en est fort altéré et la fin manque.

[2] Probablement Maxime, qui initia Julien aux mystères.

[3] C'est ce qu'Alceste dit à Oronte dans le *Misanthrope*, acte I, scène II.

Avec lumière et choix cette union veut naître ;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître ;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

hommes, sur ce sujet, sont réduits à des conjectures, mais les dieux en ont connaissance nécessairement.

Quelle est donc cette commission dont je dis que je te charge? C'est l'intendance générale de tout ce qui concerne la religion en Asie, l'autorité sur les prêtres de la campagne et des villes, le droit de juger les actes de chacun. Dans ces fonctions la première des qualités est la douceur, puis la bonté et l'humanité envers ceux qui en sont dignes. Quiconque est injuste envers les hommes, manque aux lois envers les dieux : celui donc qui se montre insolent envers tous, doit être repris avec liberté ou châtié avec rigueur. Tout ce qu'il y a de mieux à faire en général dans ce qui regarde la religion, tu l'apprendras bientôt avec le reste, mais je veux, en attendant, te soumettre quelques observations, et je compte sur toi pour t'y conformer. Car, les dieux le savent, je ne parle point de tout cela sans de mûres réflexions; plus que personne, j'y montre de la réserve : en toute chose, à le bien prendre, je fuis la nouveauté, mais particulièrement en ce qui touche aux dieux. Je suis convaincu qu'il faut s'en tenir strictement là-dessus aux lois que les dieux ont dès le principe données à nos pères. Jamais elles n'eussent été aussi belles, venant simplement des hommes. Or, comme il est arrivé qu'elles ont été négligées et altérées par le triomphe des richesses et du luxe, je crois qu'il faut reprendre l'édifice par la base. Voyant donc cette profonde indifférence que nous montrons envers les dieux, et le respect dû à ces êtres souverains banni par une impure mollesse, j'ai depuis longtemps gémi en moi-même de cette situation. Eh quoi! les partisans de quelques sectes impies poussent la ferveur jusqu'à vouloir mourir pour leur croyance, jusqu'à supporter la misère et la faim plutôt que de goûter de la chair du porc ou de tout autre animal étouffé ou mort par accident [1]; et nous, telle est notre froideur envers les dieux que nous oublions les lois de notre patrie, et que nous ne savons pas même si elles ont jamais existé. Et cependant ces gens-là sont religieux à leur manière, puisque le dieu qu'ils adorent est l'Être réellement tout puissant et tout bon qui gouverne le monde visible, et que nous adorons nous-mêmes, je le sais, sous d'autres noms [2]. Ils me semblent donc agir comme il faut,

[1] Voyez *Deutéronome*, XIV, 8 et 21, et Cf. *Actes des Apôtres*, XV, 20, 29.

[2] Voyez le bel hymne de Cléanthe, Boissonade, *Collection d'auteurs grecs*, t. VIII, p. 143.

en ne manquant point à leurs lois; seulement ils pèchent en ceci, que, au mépris des autres dieux, ils en servent exclusivement un seul, dont ils nous croient privés, nous autres Gentils, enflés qu'ils sont d'un orgueil barbare poussé jusqu'à la folie. Ainsi, ces impies Galiléens, lèpre de la société humaine[1].......

LETTRE LXIV[2].

A DES MÉDECINS.

Il les exempte des fonctions de sénateur.

Julien aux médecins.

Combien l'art médical est salutaire aux hommes, l'expérience l'atteste clairement, et les enfants de la philosophie ont raison de publier qu'il émane du ciel. En effet, il remédie à la faiblesse de notre nature et aux infirmités qui nous assiégent chaque jour. Aussi, en vue de la justice, conformément aux statuts des princes qui nous ont précédé, et sur le conseil de notre philanthropie, nous ordonnons que vous soyez à jamais exempts des servitudes sénatoriales[3].

LETTRE LXV.

AU PEUPLE.

Il défend qu'on l'applaudisse dans un temple.

Julien au peuple qui l'avait acclamé dans le Tychéum[4].

Si j'entre incognito dans un théâtre, applaudissez; mais si c'est dans un temple, restez tranquilles et réservez vos applaudissements pour les dieux. Avant tout les dieux ont droit à vos applaudissements.

[1] « Il est visible que Julien s'emportait ici contre le Christianisme et les Chrétiens peut-être d'une manière si atroce qu'elle aura fait horreur aux copistes. » La Bleterie.

[2] La date de cette lettre ou ordonnance se trouve, avec le texte latin, dans le Code Théodosien, troisième titre du livre XII, sous le consulat de Mamertinus et de Névitta, répondant à l'an 361 de J.-C.

[3] Voyez la lettre XI, p. 365.

[4] Temple de la Fortune.

LETTRE LXVI[1].

A UN PEINTRE.

Il se moque d'un mauvais portrait.

Si je n'avais rien eu et que tu m'eusses fait largesse, tu mériterais mon indulgence. Si, au contraire, j'avais quelque chose et que je ne m'en fusse point servi, j'aurais à en répondre aux dieux. Pourquoi donc, mon ami, me donnes-tu un costume qui n'est point à moi? Tel tu m'as vu, tel tu dois me peindre.

LETTRE LXVII[2].

A ARSACE.

Il prie Arsace de venir l'aider dans la guerre contre les Perses.

A Arsace, satrape des Arméniens.

Vite en bataille, Arsace, et plus tôt que la parole arme ta droite contre la folie persique. Notre appareil guerrier et notre valeur se sont proposé de deux choses l'une, ou bien de payer le tribut à la nature, après avoir accompli les plus beaux exploits dans les plaines de la Parthiène et fait le plus de mal possible aux ennemis, ou bien, après les avoir réduits en servitude, avec l'aide des dieux, de revenir vainqueurs dans notre patrie, fiers des trophées dressés dans leur pays. Mets donc de côté toute nonchalance et tout délai; ne pense plus au bienheureux Constantin, aux trésors des grands que le vieux et mou Constance a jadis répandus à profusion et sur toi et sur les barbares de ton espèce; mais songe aujourd'hui que je suis Julien, grand prêtre, César Auguste, serviteur de Mars[3], exterminateur des Francs et des barbares, libérateur des Gaulois et des Italiens. Si tu as formé quelque autre dessein, car je te sais rusé, mauvais soldat et fanfaron, et les faits présents me le prouvent, puisque tu accordes un secret asile à un ennemi de l'utilité commune, et que tu attends l'issue de la guerre avant de te déclarer, l'aide des dieux nous suffit pour exterminer les ennemis. Mais si le destin en décide autrement, comme ses arrêts sont ceux des dieux mêmes, je sup-

[1] Tout le texte de ce billet est singulièrement altéré.

[2] Écrite l'an 362. On doute, avec raison selon nous, de l'authenticité de cette lettre. Le style en est généralement grossier, et il y règne un ton de fanfaronnade indigne de Julien.

[3] Expression homérique, *Iliade*, II, 110.

porterai le coup sans crainte et avec courage. Sache toutefois que tu tomberas, conquête de rencontre, sous la main persique, qui brûlera ta maison de fond en comble et ruinera l'empire des Arméniens. La ville des Nisibiens aura sa part de tes désastres, ainsi que les dieux du ciel nous l'ont depuis longtemps prédit.

LETTRE LXVIII.

A SOSIPATER [1].

Sosipater avait fait remettre une lettre à Julien par un ami : Julien lui répond par la même entremise.

Il n'est pas de plus belle occasion de plaisir que d'écrire à ses amis par l'entremise d'un intime. Car on ne transmet plus seulement ainsi aux personnes à qui l'on écrit une image isolée de son âme. C'est ce que je fais en ce moment. En t'adressant Antiochus, le père nourricier de mes enfants [2], je n'ai pas voulu manquer de te dire un ou deux mots, afin que, si tu désires savoir quelque chose qui nous regarde, tu puisses t'en enquérir plus intimement avec lui. De ton côté, si tu t'intéresses à tes amis, et tu t'intéresses à eux, j'en suis sûr, tu me le prouveras en ne négligeant point l'occasion de m'écrire.

LETTRE LXIX [3].

A PHILIPPE [4].

Il s'excuse de lui avoir écrit trop rarement, et il lui annonce le dessein de le visiter en partant pour une expédition lointaine.

Julien à Philippe.

Oui, j'en atteste les dieux, quand je n'étais que César, je t'ai écrit, et plus d'une fois, je pense. Depuis, j'en ai souvent eu le dessein, mais tantôt une chose, tantot une autre, m'en ont empêché; et en dernier lieu, mon amitié de loup [5] avec le bienheureux Constance à cause de mon élévation à l'empire. Car je

[1] Et non pas Sopater, comme l'ont écrit quelques éditeurs et traducteurs.

[2] Voyez lettre XL, p. 401, note 4.

[3] Écrite, suivant toute vraisemblance, le dernier hiver que Julien passa dans la ville d'Antioche. Quoique plusieurs parties semblent interpolées, le ton général convient bien à Julien.

[4] Il n'est pas question, dans les autres œuvres de Julien, de ce Philippe, qui paraît avoir été l'un de ses amis intimes, et auquel Libanius adresse plusieurs épitres.

[5] Expression proverbiale qui exprime une méfiance réciproque. — Cf. Pindare, *Pythiques,* II, 155.

me suis bien gardé d'écrire à qui que ce fût au delà des Alpes, de peur de susciter à quelqu'un des affaires désagréables. Regarde donc comme un témoignage de mon amitié cette lettre que je t'adresse, car la langue parfois répond mal à la pensée.

Peut-être y a-t-il des particuliers qui tirent quelque gloire et quelque vanité de. recevoir des lettres d'un empereur, et qui les montrent aux ignorants comme des bijoux à des gens qui n'en connaissent point la valeur. La véritable amitié se fonde avant tout sur la ressemblance d'humeur [1]. On se lie encore quand on a l'un pour l'autre une estime vraie, sincère, et que celui qui l'emporte par la fortune ou par l'esprit n'est aimé qu'à cause de sa douceur, de sa modération et de sa sagesse. Mais voilà une lettre bien prétentieuse et bien bavarde. Aussi me reproché-je souvent de les faire trop longues et de jaser trop, lorsque je devrais, en bon pythagoricien, mettre un frein à ma langue. J'ai reçu tes gages d'amitié, une fiole d'argent qui pèse une mine et une pièce d'or [2]. J'avais dessein, comme tu me le demandais, de te faire venir auprès de moi; mais voici le printemps qui arrive : les feuilles poussent aux arbres; les hirondelles qu'on n'attend pas encore, vont, en arrivant, nous faire sortir, nous autres soldats, de nos maisons et nous envoyer au delà des frontières. Nous passerons par chez vous; et rien ne me sera plus agréable que de te rencontrer, si les dieux le veulent, au milieu des tiens. J'espère que ce voyage ne tardera point, à moins que quelque mauvais génie n'y mette obstacle : c'est le souhait que nous adressons aux dieux.

LETTRE LXX.

A EUTHÉRIUS [3].

Il lui annonce son retour à la santé, et l'invite à venir le voir à Constantinople.

Julien à Euthérius.

Nous vivons sauvés par les dieux. Offre-leur pour moi des sacrifices d'action de grâces. Cette offrande ne sera point pour un seul homme, mais pour le salut commun des Grecs. Si tu as le temps de venir jusqu'à Constantinople [4], j'attacherai le plus haut prix à ta présence.

[1] Voyez plus haut lettre LXIII, p. 437, note 3.

[2] Voyez lettre XIX, page 372, note 4.

[3] C'est un des correspondants de Libanius. Cf. Ammien Marcellin, liv. XVI, chap. VII.

[4] Cette lettre est la seule qui soit écrite de Constantinople.

LETTRE LXXI.

AU PATRIARCHE [1].

Il recommande une femme à laquelle on avait fait injustice.

Julien au Patriarche.

Voici une seconde lettre en faveur d'Amogila [2], la première [3] étant demeurée sans effet devant la puissance de ceux qui persécutent cette femme. Si tu déplores l'inutilité de ma première lettre, tiens compte de celle-ci, et fais qu'il n'en soit pas besoin d'une troisième.

LETTRE LXXII.

A DIOGÈNE [4].

Il intercède auprès de lui en faveur de son fils.

Julien à Diogène.

Diogène, ton fils m'est venu voir après ton départ et il m'a dit que tu étais fâché contre lui, autant sans doute qu'un père peut être fâché contre son fils, et il m'a prié d'intercéder auprès de toi et de lui ménager une réconciliation. Si donc sa faute est légère et telle qu'elle se puisse excuser, cède à la nature, souviens-toi que tu es père et rentre en grâce avec ton fils. Mais si son délit est trop grave pour être pardonné, tu jugeras mieux toi-même s'il faut, au moyen de salutaires avis, vaincre la résistance de ton fils par ta fermeté et par ta patience, ou bien confier aux leçons d'une plus longue expérience le repentir de ses fautes.

1 Fabricius croit que Julien s'adresse à Julus, patriarche des Juifs, dont il a été question dans la lettre XXV, p. 382; mais rien ne prouve l'exactitude de cette conjecture.

2 On ne connaît rien de cette femme, ni les motifs pour lesquels Julien s'intéressait à elle.

3 Cette première lettre est perdue. Elle paraît avoir été écrite lorsque Julien n'était encore que César.

4 Philosophe athénien, correspondant de Libanius. — Cf. lettre XXXV, p. 395, note 2.

LETTRE LXXIII.

A PRISCUS [1].

Il lui souhaite un heureux voyage, et lui fait de nouvelles protestations d'amitié.

Julien à Priscus.

Au reçu de ta lettre, j'ai dépêché sur-le-champ Archélaüs pour te porter la mienne avec un billet de passe [2], comme tu me le demandais, valable pour longtemps. Si tu veux visiter les côtes de l'Océan, tout, avec l'aide de Dieu, marchera selon tes vœux, à moins que tu ne t'effrayes de la rudesse des Gaulois et de l'hiver. Il n'en sera toutefois que ce qui pourra plaire à Dieu. Pour moi, je te jure par l'auteur et le conservateur de tous mes biens, que, si je désire vivre, c'est pour vous être utile. Et quand je dis vous, j'entends les vrais philosophes, parmi lesquels tu te trouves, je n'en doute point, comme tu sais que je t'ai aimé, que je t'aime et que je souhaite de te voir. Puisse la divine Providence te garder en santé durant de longs jours, frère très-désirable et très-chéri! Salut à la vénérable Hippia et à vos enfants.

LETTRE LXXIV [3].

A LIBANIUS.

Récit d'un voyage.

Julien à Libanius, sophiste et questeur [4].

Quelle chance que la poste n'ait pas été prête! Au lieu des frayeurs et des peurs qu'on a quand on monte dans la voiture publique, au lieu de rencontrer des muletiers ivres et des mulets poussifs, comme dit Homère [5], à force de ne rien faire et de beaucoup manger, au lieu d'avoir à souffrir de la poussière, des voix étranges et du claquement des fouets, je suis tranquillement une route couverte, ombragée, pleine de fontaines, de stations faites pour l'heure à laquelle le repos succède à la fatigue, où je puis faire halte et respirer sous le vaste feuillage

[1] Voyez la lettre III.

[2] Cf. lettre XII, p. 366, note 2.

[3] Heyler doute de l'authenticité de cette lettre. Rien ne défend de croire qu'elle soit vraie.

[4] Cf. la suscription de la lettre XXVII.

[5] *Iliade*, VI, 507; XV, 263.

des platanes et des cyprès [1], tenant en main le Phèdre de Myrrhinus [2], ou quelque autre dialogue de Platon [3]. Pendant que je jouis de ce libre voyage, ô tête chérie, j'ai cru que ce serait très-mal de ne pas t'en donner avis et de ne point te le faire partager avec moi.

LETTRE LXXV.

A EUCLIDE [4].

Il s'excuse de ne lui avoir point écrit.

Julien à Euclide, philosophe.

Quand donc t'avons-nous quitté, pour qu'il soit nécessaire de t'écrire? Quand ne te voyons-nous pas présent aux yeux de notre âme, nous qui non-seulement croyons vivre et converser sans cesse avec toi, mais qui, en ce moment même, prenons soin de tes affaires, comme si tu étais au milieu de nous? Si cependant tu veux que je t'écrive comme à un absent, crains par là de nous faire apercevoir plutôt ton absence que le désir de recevoir de nos lettres; à moins que tu n'y tiennes absolument; et alors nous cédons volontiers à tes instances. Ainsi, pour parler avec le proverbe, tu pousses à courir le cheval galopant dans la plaine. Eh bien, soit; mais rends-moi la pareille, et, pour répondre à mon appel, ne te lasse point de faire échange de lettres avec moi. Je ne veux point pourtant gêner l'essor de ton dévouement à la cause commune; et lorsque je te vois courir à la poursuite du beau, je ne crois point trahir, mais servir l'intérêt de la Grèce entière en te laissant, comme un chien de chasse généreux, suivre à ton aise et d'une course assidue la piste de la science. Cependant si telle est ta vitesse que tu puisses et ne point négliger tes amis et ne point manquer à tes études, va, et fournis à la fois les deux carrières.

1 Cette ligne est empruntée en partie au *Phèdre* de Platon, dont il est question immédiatement après. — Cf. Lucien, *Les Amours*, 31, t. I, p. 552 de notre traduction.

2 Phèdre était du bourg de Myrrhinus, dème de l'Attique.

3 Nous avons vu à plusieurs reprises que Julien était plein des idées et des livres de ce sublime philosophe.

4 On ne sait rien de plus sur cet ami de Julien.

LETTRE LXXVI [1].

A LIBANIUS.

Il le complimente sur son discours pour Aristophane.

Julien à Libanius.

Tu as payé à Aristophane le prix de sa piété envers les dieux et de son attachement pour toi, faisant tourner ce qu'on lui reprochait comme des crimes à sa louange et à sa gloire présente et future. Aussi la calomnie de Paul [2] et la sentence d'un certain juge [3], ne sauraient être comparées à tes discours écrits. A peine écloses, elles ont soulevé la haine contre elles et se sont évanouies avec leurs auteurs. Mais tes écrits sont aimés à juste titre par les Grecs en ce moment même, et, si je ne m'abuse dans mes conjectures, ils ne cesseront jamais d'être aimés. Tu sauras, du reste, si tu m'as communiqué ton opinion, ou plutôt fait changer d'opinion au sujet d'Aristophane. J'avoue que je ne le crois point esclave des plaisirs et des richesses. Car pourquoi ne le céderais-je point au plus philosophe et au plus véridique des rhéteurs? Il suit de là que j'ai à te faire une demande. Pourquoi ne changeons-nous pas les malheurs d'Aristophane en un sort meilleur, et n'effaçons-nous pas l'opprobre qu'ont versé sur lui ses revers? Marchons donc du même pas, comme l'on dit [4], et ajustons nos desseins. Et de fait il est juste que tu ne donnes pas seulement le conseil de venir en aide à un homme qui a honoré sincèrement les dieux, mais que tu en indiques le moyen, bien que déjà tu l'aies fait assez entendre. Au surplus, il vaut mieux peut-être, en pareille matière, ne point écrire, mais se concerter de vive voix. Porte-toi bien, frère très-désirable et très-chéri.

[1] Cf. lettre XIV. Suivant quelques éditeurs, la présente lettre n'est que la suite de la XIV[e].

[2] Infâme délateur, surnommé la Chaîne, *Paulus Catena*, par les historiens du temps. — Cf. Ammien Marcellin, liv. XIV, chap. v, 6, et liv. XXII, chap. III, 11.

[3] Constance, suivant la conjecture de Fabricius.

[4] Allusion à Homère, *Iliade*, X, 224.

LETTRE LXXVII [1].

A BASILE.

Il se vante de la douceur de son caractère, qui lui a soumis toutes les nations, et il reproche à Basile l'impudence de son mépris, qu'il menace d'une terrible vengeance.

Julien à Basile.

La nature a mis en moi dès mon enfance une douceur et une humanité qui, en se manifestant jusqu'ici à tous les hommes, m'ont soumis tous ceux qui habitent sous le Soleil. Voici que la race entière des barbares, jusqu'aux rivages de la mer Océane, vient m'apporter des présents et tomber à mes pieds. Oui, les Sagadères [2], nourris sur les bords du Danube, et les Goths, aux têtes de formes diverses, dont l'aspect n'a rien de l'homme, mais tient de la nature sauvage, tous ces peuples, dis-je, se précipitent à cette heure même sous mes pas et me promettent de faire ce qui paraîtra bon à ma royauté. Mais je n'insiste pas sur ce point : il faut que je m'empare en toute hâte de l'empire des Perses et que je mette en déroute ce fameux Sapor, ce descendant de Darius, jusqu'à ce qu'il s'abaisse devant moi et qu'il me paye tribut. De là, je promènerai le fer et la flamme sur les peuples indiens et sarrasins, jusqu'à ce que tous, s'humiliant devant mon trône, apportent à mes pieds leurs fronts et leurs trésors.

Cependant, ton orgueil surpassant leur puissance, tu couvres ton impudence du masque de la piété, et tu vas me diffamant partout comme indigne de la royauté des Romains. Eh! ne sais-tu pas que je suis un descendant du grand Constantin? Si tu me forces à le rappeler, sache également que je n'ai jamais oublié notre commerce d'autrefois, alors que, étant tous deux à la fleur de l'âge, nous nous sommes liés d'une étroite amitié [3]. A ce titre, et d'une âme bénigne, je te somme de m'envoyer mille livres pesant d'or, à mon passage sur le chemin de Césarée, quand je serai sur la voie publique, pour l'expédition urgente que je vais faire contre les Perses. Je suis prêt, si tu y manques, à renverser de fond en comble toute la ville de César,

[1] Les meilleurs éditeurs de Julien doutent avec raison de l'authenticité de cette lettre, écrite d'un ton de fanfaronnade ridicule et sans esprit.

[2] On ne connaît aucun peuple de ce nom.

[3] Voyez Villemain, *Tableau de l'éloquence chrétienne au quatrième siècle,* p. 119, bibliothèque Didier, édition de 1849.

à détruire tous les monuments dont elle est fière, pour y substituer des temples et des statues des dieux, afin d'apprendre à l'univers qu'il faut céder sans résistance au roi des Romains. Ainsi, pèse et fais bien trébucher l'or susdit dans une balance de Campanie, et puis envoie-le-moi, si tu as du sens [1], par quelque serviteur fidèle, sous le sceau même de ton anneau. De la sorte, si tu reconnais, bien qu'un peu tard, que tu as des torts impardonnables, j'aurai de l'indulgence pour tes fautes. Car j'ai lu, j'ai compris, et j'ai condamné [2].

LETTRE LXXVIII.

Vivre dans la modération, pour vivre dans la tranquillité.

Ne songe point à ce qu'on ne te nuise pas, mais à ce qu'on ne le puisse pas, si on le voulait. Or, on n'arrive à ce but qu'en se contentant du nécessaire et en ne désirant pas davantage. Quiconque a beaucoup de désirs, est une proie facile aux hommes et aux passions.

LETTRE LXXIX.

A EUTONIUS [3].

On ne vit tranquille qu'au sein de la vertu.

Julien à Eutonius.

Trompeuse est l'espérance qui dépend du méfait d'autrui et non de notre propre vertu, car elle est prompte à s'évanouir. Mais quand on a de soi-même des gages de sûreté, on ne saurait être pris : on est au-dessus des tendeurs d'embûches.

LETTRE LXXX.

A UN GÉNÉRAL [4].

La royauté vaut mieux que la tyrannie.

Une méchanceté funeste et sans gloire triomphe, quand c'est un tyran qui domine, mais la vertu est souveraine, quand c'est

[1] Je lis εἰ συνίῃς, selon l'ingénieuse conjecture de Heyler.

[2] Nous savons par Sozomène, liv. V, chap. 18, que Julien, à l'occasion d'un livre composé par Apollinaire contre l'empereur et les philosophes païens, écrivit aux plus illustres évêques : « J'ai lu, j'ai compris et j'ai condamné. » L'auteur anonyme de la présente lettre a cru devoir la terminer par cette phrase, mais il a fait preuve de plus de mémoire que de sens et de goût.

[3] On ne sait rien sur ce correspondant de Julien.

[4] Peut-être à un empereur, à Constance.

un roi qui administre l'État. La tyrannie ne voit que son intérêt propre, la royauté considère le bien des gouvernés [1].

LETTRE LXXXI.

A LAURUS [2].

Les bonnes œuvres doivent rester cachées.

Julien à Laurus.

C'est une règle de piété et de justice de cacher ses bonnes œuvres, à cause de l'incertitude de la fin et de l'ennui des auditeurs ; car d'une part il y a doute, vu la pente de notre nature à mal faire, et d'autre part les auditeurs sont plus disposés à croire le mal que le bien. Peu de gens croient au bien et beaucoup croient au mal, non-seulement parce qu'ils en jugent ainsi d'après eux-mêmes et d'après les autres, mais encore parce qu'ils espèrent couvrir leurs fautes en s'élevant contre celles d'autrui.

LETTRE LXXXII.

A ZOSIME, A CÉRYCUS [3].

Ne laisse point vivre mollement un homme instruit à vivre modestement, de peur qu'à sa tempérance ne succèdent la débauche et l'impudicité, et que tu ne l'entraînes dans l'abîme des maux où tu demeures plongé à ton insu.

LETTRE LXXXIII.

A EUSTATHE [4].

Il l'invite à se rendre auprès de lui.

Julien à Eustathe.

N'est-ce pas un commun proverbe : « L'homme de bien... » ? Tu connais la fin du vers [5], et même tu le sais par cœur. Tu

[1] Cf. Xénophon, *Mém. sur Socrate*, liv. IV, chap. VI. T. I, p. 130 de notre traduction. On peut aussi lire, du même auteur, le dialogue intitulé *Hiéron*.

[2] Laurus n'est pas autrement connu.

[3] On ne sait ce que veut dire cette double suscription.

[4] Eustathe, disciple de Jamblique et ami de Julien, jouissait d'une considération méritée. Il avait été envoyé en mission chez les Perses, sous le règne de Constance.

[5] Le vers complet est dans Sophocle, *Ajax*, v. 1348 : le poëte fait dire à Ulysse par Agamemnon :

Κλύειν τὸν ἐσθλὸν ἄνδρα χρὴ τῶν ἐν τέλει.

« L'homme de bien doit obéir à ceux qui ont le pouvoir. »

n'ignores pas non plus, érudit et philosophe, ce qui vient ensuite. Or, tu m'as pour ami, puisque nous sommes tous deux hommes de bien. En ce qui te concerne du moins, je ne fais pas de doute que tu ne le sois; car pour ce qui est de moi, je n'ai rien à en dire : puissent seulement les autres penser que je le suis! Mais à quoi bon ces circonlocutions, comme si je discutais une absurdité? Allons droit au fait. Viens, hâte-toi, et, comme on dit, prends des ailes. Un dieu propice te frayera la route, ainsi que la vierge Énodia[1]; et, pour plus de facilité, tu auras la poste publique[2] avec un chariot à bœufs et deux chevaux de renfort.

[1] Cf. lettre XX, p. 373, note 2.

[2] Pour ce passage et pour d'autres analogues, voyez lettre XII, page 366, note 2.

LETTRE DE GALLUS CÉSAR A SON FRÈRE JULIEN [1].

Il le félicite d'être demeuré fidèle à la religion chrétienne, qui l'emporte de beaucoup sur le culte des dieux.

Gallus César à Julien son frère salut.

Le voisinage du pays [2], j'entends de l'Ionie, nous a été on ne peut plus avantageux. Nous étions chagriné, pénétré de douleur à la première nouvelle de certains bruits : nous sommes remis. Que veux-je dire? Le voici. Il était revenu à notre oreille que tu avais abjuré la religion de nos pères [3] pour te jeter dans de vaines superstitions, poussé par l'aiguillon d'un funeste dessein. Quelle douleur, mêlée d'irritation, n'ai-je point éprouvée! Car lorsqu'il se répand un bruit de ton bonheur, je le regarde comme un profit pour moi; et si c'était un malheur, ce qu'à Dieu ne plaise! je le croirais encore plus un désastre personnel. Au milieu donc de mes angoisses, la présence d'Aétius [4], notre père commun, m'a comblé de joie. Il m'annonça le contraire de ce que l'on disait et ce que je pouvais souhaiter. Il me dit que tu fréquentais les maisons de prière, que tu ne te laisses point détourner du souvenir de nos divins athlètes [5], en un mot que tu restes fermement attaché à la religion de notre famille. Je te dirai donc avec Homère [6] : « C'est là qu'il faut viser. » Réjouis par de tels souvenirs le cœur de ceux qui t'aiment, et souviens-toi qu'il n'y a rien au-dessus de la religion. Vertu par excellence, elle nous apprend à détester les sophismes du mensonge et à aimer la vérité, qui éclate surtout dans la piété envers l'Être divin. La pluralité n'engendre que discorde et anarchie : à l'unité, au contraire, est réservée la puissance et l'empire universel : ici, point de partage, point d'héritage comme entre les fils de Saturne : c'est un principe unique de sa nature, souverain de toutes choses, qui ne tient point son pouvoir de la violence, mais qui est avant tous les êtres. Voilà le vrai Dieu, voilà Celui qui seul a droit à notre respect et à notre adoration. Porte-toi bien.

1 On doute de l'authenticité de cette lettre, réputée vraie par les principaux éditeurs de Julien. La Bleterie en fixe la date à l'an 351 ou 352 après J.-C.

2 Julien était en Ionie et Gallus à Antioche.

3 L'aïeul de Gallus et de Julien, Constance Chlore, père de Constantin et de Jules Constance, avait été favorable aux chrétiens, mais non pas chrétien. L'assertion de Gallus est donc un peu risquée, sinon fausse.

4 Voyez la lettre XXXI.

5 Les martyrs.

6 *Iliade*, VIII, 282.

FRAGMENTS.

I [1].

Il te reste du loisir, ton naturel est excellent, et tu aimes la philosophie comme personne ne l'a jamais aimée. Voilà les trois éléments, dont la réunion a suffi pour faire d'Amphion l'inventeur de la musique antique, à savoir le temps, le souffle divin et l'amour de l'harmonie. Car le manque d'instruments n'est pas un obstacle à cette découverte : celui qui possède ces trois dons, y parvient aisément. La tradition ne nous apprend-elle pas qu'Amphion n'inventa point seulement l'harmonie, mais par l'harmonie la lyre, soit inspiré par un souffle surhumain, soit aidé de quelque faveur divine qui lui prêta son irrésistible appui? C'est ainsi que la plupart des anciens sages, avec ces trois soutiens, semblent s'être livrés résolûment à l'étude de la philosophie, sans éprouver d'autre besoin.

II [2].

Qui ne connaît l'anecdote des Éthiopiens [3] sur un de nos mets les plus estimés? On leur présente un gâteau, et ils disent qu'ils s'étonnent de ce que nous vivons en mangeant des ordures [4]. Tel est du moins le récit du véridique historien de Thurium [5]. Il existe aussi des peuples ichthyophages et carnivores, qui n'ont aucune idée, même en rêve, de notre manière de vivre, s'il faut en croire les auteurs qui ont écrit l'histoire de la terre habitée. Celui de nous qui essayerait d'imiter leur manière de vivre, ne s'en trouverait pas mieux que ceux qui prennent de la ciguë, de l'aconit ou de l'ellébore.

[1] Extrait de Suidas, au mot Ἀμφίων.

[2] Extrait de Suidas, au mot Ἡρόδοτος.

[3] Voyez ce récit dans Hérodote, liv. III, chap. xx et suivants.

[4] Hérodote, liv. III, chap. xxii.

[5] Pour cette dénomination d'Hérodote, voyez lettre XXII, p. 374, note 4.

III[1].

L'outrage que nous a fait le gouverneur de la Grèce[2], tu l'as supporté avec le courage d'un homme qui n'y voit rien qui le touche. Mais prendre avec chaleur la défense et les intérêts de la ville[3] où tu as séjourné, c'est la marque d'une âme philosophique. Selon moi, la première action est digne de Socrate, la seconde de Musonius[4]. Socrate disait qu'il n'est pas au pouvoir des méchants de nuire à l'homme de bien[5]. Musonius s'occupait de fortifications quand il fut exilé par ordre de Néron.

IV[6].

Nous courûmes vers la forêt Hercynienne[7], et je vis alors un objet phénoménal. Oui, j'ose te garantir n'avoir jamais rien vu de pareil, au moins que je sache, dans tout l'empire romain. Qu'on se figure les roches escarpées des Tempé de Thessalie[8], ou celles des Thermopyles[9], ou l'immense, le gigantesque Taurus[10], et l'on sera encore loin du spectacle étrange de la forêt dite Hercynienne.

[1] Extrait de Suidas, au mot Μουσώνιος Καπίτωνος.

[2] Heyler croit qu'il y a dans ce fragment une allusion aux faits racontés dans la lettre XXXV.

[3] Argos, en admettant la conjecture d'Heyler.

[4] Voyez sur Musonius, Lucien, *Néron ou le Percement de l'Isthme*, t. II, p. 518 de notre traduction, et Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, liv. XVI, chap. I. — Cf. *Épître à Thémistius.*

[5] Platon, *Apologie de Socrate*, chap. XVIII.

[6] Extrait de Suidas, au mot Χρῆμα.

[7] Actuellement, selon les uns, les montagnes boisées de l'*Erzgebirge*, et, selon d'autres, le *Schwarzwald* ou *Forêt noire*. Voyez-en la description dans Jules César, *Guerre des Gaules*, liv. VI, chap. 24 et suivants.

[8] Tout le monde connait ces vallons fameux, compris entre l'Olympe et l'Ossa, sur les rives du Pénée, trop vantés chez les anciens et quelque peu rabaissés par les modernes.

[9] Aujourd'hui *Lycostomos* ou *Bocca-di-Lupo*, défilé célèbre dans l'antiquité, une des clefs de la Grèce.

[10] Chaine de montagnes fameuse de l'Asie Mineure. Le point culminant est le mont Argée, *Ardjisch-Dagh*, qui s'élève à 3,841 mètres au-dessus du niveau de la mer.

V [1].

Julien aux Corinthiens.

. . . . C'est de mon père que me vient mon amitié pour vous. Car il a séjourné dans votre ville. A son retour de chez vous, comme Ulysse de chez les Phéaciens [2], il s'est vu délivré de ses longues courses errantes. . . . . Là mon père a trouvé le repos.

VI [3].

Nous avons suivi les préceptes de l'illustre hiérophante Jamblique [4]. . . . Nous avons été dociles à la voix d'Empédotime [5] et de Pythagore, dont Héraclide de Pont [6] a recueilli l'héritage.

VII [7].

. . . . Ils ne savaient que prier.

VIII [8].

. . . . De peur que, en aiguisant leur langue, ils ne soient prêts à répondre aux dialecticiens des Grecs.

IX [9].

On nous perce, comme dit le proverbe, de nos propres flèches. On s'arme de nos écrits pour nous faire la guerre.

[1] Extrait du discours de Libanius pour Aristophane. — Ce fragment jette quelque jour sur la vie mal connue de Jules Constance, père de Julien.

[2] Voyez Homère, *Odyssée*, XIII, 116.

[3] Fragment de l'ouvrage perdu de Julien, intitulé Κρόνια ou *les Saturnales*.

[4] Il s'agit ici du célèbre disciple de Porphyre. Voyez la lettre XXXIV.

[5] Philosophe et physicien. Il avait écrit un traité sur l'acoustique.

[6] Péripatéticien distingué, dont Cicéron a fait plusieurs fois l'éloge.

[7] Dans ce passage, extrait de Zosime, liv. III, chap. III, § 3, Julien désigne des soldats chrétiens qu'il considère comme des lâches.

[8] Extrait de Suidas, au mot Μάρης, et de Socrate, *Hist. ecclésiast.*, liv. III, chap. 12. C'est une idée qui convient au texte de la lettre XLII. Nous y renvoyons le lecteur.

[9] Extrait de Théodoret, *Hist. ecclésiast.*, liv. III, chap. 18. — Cf. également la lettre XLII.

POÉSIES.

Sur le vin fait avec de l'orge[1].

Quoi! tu te dis Bacchus, ô breuvage imposteur?
Je ne te connais point : le Bacchus véritable,
Enfant de Jupiter, du nectar a l'odeur;
Toi tu n'as que du bouc le parfum détestable.
Le Gaulois que le ciel a privé de raisin
Te produit dans ses brocs avec l'aide du grain.
Don offert par Cérès au tranchant des faucilles,
Je ne vois pas en toi la liqueur de Bacchus;
Et comme tu nourris plus que tu ne petilles,
Je t'appelle Bromos, et non pas Bromius[2].

Sur un orgue[3].

Il s'offre à mes regards de singuliers pipeaux :
C'est dans un sol d'airain qu'ils ont pris la naissance.
L'homme de les gonfler n'aurait pas la puissance :
Il faut un air lancé par des cuirs de taureaux,
Et qui pénètre au fond des plus légers tuyaux.
Cependant un artiste, aux mouvements agiles,
Laisse glisser ses doigts, prompts comme des éclairs;
Et la touche, adaptée aux chalumeaux dociles,
Exhale, en bondissant, d'harmonieux concerts.

1 Autrement dit la bière.

2 Βρόμος est une espèce d'*orge* ou d'*avoine;* Βρόμιος, *frémissant*, est un surnom de Bacchus.

3 Voyez t. XX de la *Société des Antiquaires de France*. — Cf., pour les détails techniques relatifs à cette pièce, dans le *Journal des maîtrises* du 15 septembre 1862, un article élégant et érudit de M. Félix Clément, l'un des rédacteurs en chef.

Énigme sur un équilibriste [1].

Vois cet arbre planté droit sur cette colline :
Sa racine est vivante, et ses fruits sont parlants.
Pour se dresser là-haut, pour y prendre racine,
Et pour avoir des fruits, il lui faut deux instants.

Sur un vers d'Homère qui a six pieds, dont trois dactyles.

Fille d'Icarios, la sage Pénélope [2]
S'avance sur six pieds, en n'ayant que trois doigts [3].

[1] Le mot κοντοπαίκτης, que nous avons traduit par *équilibriste*, signifie, à proprement parler, un homme qui tient sur son front une perche au haut de laquelle jouent des enfants. Voici donc la clef de l'énigme de Julien : L'*arbre*, c'est la *perche*; la *colline*, c'est le *front*; la *racine*, c'est l'*équilibriste*; les *fruits*, ce sont les *enfants*.

[2] Ce vers se rencontre plusieurs fois dans Homère, notamment *Odyssée*, XI, 445; XVI; 435; XVII, 532.

[3] Il y a là un jeu de mots intraduisible, le mot grec δάκτυλος signifiant à la fois *doigt* et *dactyle*.

FIN.



TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

Nous avons réuni dans cet *Index* le titre des ouvrages dont nous nous sommes servi soit pour traduire, soit pour apprécier les œuvres de Julien. La première partie contient l'énumération détaillée et le titre intégral des éditions et des traductions que nous avons eues sous les yeux pour écrire la nôtre ; la seconde est une liste alphabétique, aussi complète que possible, des auteurs qui nous ont fourni des matériaux pour l'Étude dont cette traduction est précédée, ou pour les éclaircissements qui l'accompagnent.

I.

ŒUVRES COMPLÈTES.

Ez. Spanheim. Juliani imperatoris opera et sancti Cyrilli contra eumdem libri decem, gr.-lat. Ἰουλιάνου αὐτοκράτορος τὰ σωζόμενα, καὶ τοῦ ἐν ἁγίοις Κυρίλλου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας πρὸς τὰ τοῦ ἐν ἀθέοις Ἰουλιάνου λόγοι δέκα. Juliani imperatoris opera quæ supersunt omnia et sancti Cyrilli Alexandriæ archiepiscopi contra impium Julianum libri decem. Accedunt Dionysii Petavii in Julianum notæ et aliorum in aliquot ejusdem imperatoris libros præfationes ac notæ. Ezechiel Spanhemius græcum Juliani contextum recensuit, cum manuscriptis codicibus contulit, plures inde lacunas supplevit et observationes tam ad Julianum quam ad Cyrillum addidit cum indicibus necessariis. — Lipsiæ, sumptibus hæredum M. G. Weidmanni et Joh. Ludovici Gleditschii, anno MDCXCVI. **(1696.)** (Bibliothèque de l'Arsenal).

PANÉGYRIQUES.

Den. Petau. Ἰουλιάνου αὐτοκράτορος λόγοι γ'. Juliani imperatoris Orationes III panegyricæ, ab eo, quum adhuc Christianus esset, scriptæ. Quarum priores duæ nondum editæ, postrema fere tertia parte auctior prodit. Dionysius Petavius e societate Iesu, ex Bibliotheca Regia M. S. eruit, latina interpretatione donavit, Notis atque emendationibus illustravit. Flexiæ, apud Jacobum Rezé, typographum Regium, **1614.** (Bibliothèque de l'Arsenal.)

Dan. Wyttenbach et G. H. Schoefer. Juliani imperatoris in Constantii laudem oratio, græce et latine, cum animadversionibus Dan. Wyttenbachii. Accedit ejusdem epistola critica ad Dav. Ruhnkenium. Græca recensuit, notationem criticam indicesque adjecit G. H. Schoefer, in usum studiosæ juventutis. Lipsiæ, **1802,** sumtibus Caroli Francisci Kœhler.

CÉSARS.

Ez. Spanheim, Spon et J. M. Heusinger. Ἰουλιάνου αὐτοκράτορος Καίσαρες. Juliani imperatoris Cæsares cum integris adnotationibus aliquot doctorum virorum et selectis Ezech. Spanhemii interpretatione item latina et gallica, additis imperatorum nummis ex instituto et bibliotheca Christiani Sigism. Liebe. Accedit Sponii dissertatio de usu nummorum in physiognomia, et Vita Juliani. Recensuit cum codice M. S. Augustano editisque omnibus contulit variantes lectiones, observationes et indices adjecit Io. Michael Heusinger. Gothæ, ex officina Reyheriana, **1736.**

Voici ce que dit La Bleterie de cette traduction : « Il y a plus de soixante ans que M. Spanheim, si connu dans la république des lettres, entreprit de traduire les *Césars* en français. Ce savant étranger ne possédait pas les finesses de notre langue, et sa version ne ressemble à l'original que comme un squelette à un corps humain. Au texte il a joint des remarques, appuyé les remarques de preuves, enrichi les unes et les autres de médailles, le tout avec tant de profusion, que le petit ouvrage de Julien disparaît en quelque sorte dans un in-4° de plus de six cents pages. C'est un chef-d'œuvre d'impression, un trésor de littérature ancienne peu digérée et d'érudition

numismatique. Ce livre fait l'ornement des bibliothèques, mais il effraye le commun des lecteurs, à qui la vue d'un commentaire si prolixe inspire au moins l'indifférence pour un texte qu'ils supposent avoir besoin de tant d'éclaircissements. »

Th. Christ. Harles. Juliani imperatoris Cæsares ex recensione et cum adnotationibus Theoph. Christ. Harles. Erlangæ; sumtu Wolfgangi Waltheri, 1785.

MISOPOGON.

P. Martin. Ἰουλιάνου τοῦ αὐτοκράτορος Μισοπώγων καὶ Ἐπιστολαί, Juliani imperatoris Misopogon et Epistolæ græce latineque nunc primum edita et illustrata a Petro Martinio Morentino Navarro. Parisiis, apud Andream Wechelum, 1566.

LETTRES,
FRAGMENTS, OPUSCULES POÉTIQUES.

L. H. Heyler. Juliani imperatoris quæ feruntur Epistolæ. Accedunt ejusdem fragmenta breviora cum poematiis, necnon Galli Cæsaris ad Julianum fratrem epistola. Græce et latine. Ad fidem librorum manuscriptorum æque ac typis excussorum recensuit, latinam versionem emendavit; cum priorum editorum tum suis observationibus illustravit indicesque adjecit Ludovicus Henricus Heyler. Moguntiæ, sumptibus librariæ Kupferbergianæ, 1828.

TRADUCTIONS GÉNÉRALES OU PARTIELLES.

R. Tourlet. Œuvres complètes de l'empereur Julien, traduites pour la première fois du grec en français, accompagnées d'arguments et de notes, et précédées d'un abrégé historique et critique de sa vie, par R. Tourlet, membre de plusieurs académies et sociétés savantes, traducteur de Pindare, de Quintus de Smyrne, l'un des collaborateurs du *Moniteur*. Paris, chez MM. Tillard frères, libraires de S. M. le roi de Prusse, rue Hautefeuille, nº 22. — Moreau, imprimeur de S. A. R. Madame, rue Coquillière, nº 27. — 1821. 3 vol. in-8º.

Cette traduction a le mérite d'être la première qui soit complète; mais, outre qu'elle renferme beaucoup trop de details, qui en grossissent inutilement le format et l'étendue, elle est écrite d'un style uniforme, où l'on ne peut prendre aucune idée de cette variété de tons que nous avons signalée comme un des principaux traits de la physionomie littéraire de Julien. En général, la partie philosophique est assez bien rendue; l'expression nette et précise prouve que l'étude de cette science était familière à Tourlet. Mais je n'affirmerais point qu'il eût une connaissance aussi approfondie de la langue grecque. La traduction latine semble lui avoir plus servi que le texte même de son auteur. Des contre-sens étranges, et que ce n'est point à nous de relever, déposent d'une manière accablante en faveur de notre assertion.

La Bleterie. Histoire de l'empereur Jovien et traduction de quelques ouvrages de l'empereur Julien, par M. l'abbé de La Bleterie, professeur d'éloquence au Collége royal et de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres. 2 vol. in-12. Paris, Prault fils, quai de Conti, vis-à-vis de la descente du Pont-Neuf, à la Charité. — 1748.

Ces fragments de traduction ne sont point d'une fidélité scrupuleuse, mais l'allure en est facile, dégagée; la lecture coulante, agréable. La Bleterie est un excellent esprit, sage, impartial, ayant du bon sens et du goût plus que ne le croit Voltaire, mauvais juge du mérite des hommes, quand ils irritaient son impatience fiévreuse et contrariaient sa passion.

D'Argens (le marquis). Deffense du paganisme par l'empereur Julien, en grec et en françois, avec des dissertations et des notes pour servir d'éclaircissement au texte et pour en réfuter les erreurs, par M. le marquis d'Argens, chambellan de S. M. le roi de Prusse, de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, directeur de la classe de philologie. A Berlin, 1764, chez Chrétien-Frédéric Voss.

Cet ouvrage a été quelquefois attribué à Voltaire, mais il décline cette paternité avec

une vivacité qui ne permet pas de douter de sa parole. Voyez *Lettre d'un parent de M. de Voltaire à l'évêque d'Annecy*, 1769.

Pour compléter ces indications relatives aux œuvres complètes ou partielles de Julien, on fera bien de recourir à la Bibliothèque grecque de Fabricius, liv. V, chap. VIII, édition de 1715. On y trouvera les deux discours de Libanius, dont nous avons parlé dans notre *Étude sur Julien*.

II.

ALEXANDRE, titre intégral : *Pléthon, Traité des Lois*, etc., par C. ALEXANDRE, membre de l'Institut, et A. PELLISSIER, agrégé de philosophie ; Paris, Firmin Didot frères, 1858.

AUBÉ, art. JULIEN, dans la *Biographie universelle* de Didot.

BAYLE, *Dictionnaire historique et critique*, art. ALYPIUS.

BEUGNOT (le comte), *Destruction du paganisme en Occident*.

BOUILLET (N.), titre intégral : *Ennéades de Plotin*, chef de l'école néo-platonicienne, traduites pour la première fois en français, etc., par N. BOUILLET ; Paris, L. Hachette, 1857, 2 vol. — Voyez du même auteur, *Dictionnaire historique*, etc., art. JULIEN.

BOSSUET, *Histoire universelle*, Ire part., *Époques ;* XI : *Constantin*.

BROGLIE (Albert de), *l'Église et l'empire romain au quatrième siècle ;* Paris, Didier, 1859.

CALMEIL (L. F.), *De la folie*, etc., t. Ier, p. 95, édit. de 1845.

CHATEAUBRIAND, *Études ou Discours historique sur la chute de l'empire romain, la naissance et les progrès du Christianisme, et l'invasion des Barbares ;* Paris, Firmin Didot, 1848.

CONDORCET, *Notes sur Voltaire*, art. JULIEN, t. IV, p. 445, édit. de 1847.

CREVIER, *Histoire des empereurs romains depuis Auguste jusqu'à Constantin ;* Paris, Didot, 1828.

DESJARDINS (Abel), *L'Empereur Julien*, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris ; Paris, Firmin Didot, 1845.

DUMONT (Édouard), *Histoire romaine*.

FABRICIUS, *Bibliothèque grecque*, liv. V, chap. 8, t. VII, p. 76 et suivantes de l'édition de Hambourg, 1715.

FICKER, trad. de Theil, *Histoire abrégée de la littérature ancienne*, t. I, p. 316.

FLEURY (l'abbé), *Histoire ecclésiastique*, spécialement liv. XV.

GEFFROY (A.), art. JULIEN, dans le *Dictionnaire historique* de Ch. Dezobry et Th. Bachelet.

GERDIL (le cardinal), *Considérations sur l'empereur Julien* (en latin).

GIBBON (Ed.), *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, traduite de l'anglais par Fr. Guizot ; Paris, Lefèvre, 1819.

GUIZOT (Fr.) Voyez GIBBON.

JAEHNE (C. P.), titre intégral : Disputatio continens specimen narrationis *de Juliani Augusti in Asia rebus gestis usque ad bellum Persicum*, scripta a CAROLO PISTOTHEO JAEHNE. Philos. D. et AA. LL. Magistro et gymnasii collega septimo. — Budissæ, ex officina Monsiana, 1840.

JONDOT, *Histoire de l'empereur Julien, tirée des auteurs idolâtres et confirmée par ses propres écrits ; Paris*, 1817. — Du même auteur, art. JULIEN, dans la *Biographie universelle* de Michaud, t. XXII, édit. de 1818.

LA BLETERIE, titre intégral : *Vie de l'empereur Julien*, par M. l'abbé de LA BLETERIE, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nouvelle édition, revue et augmentée par l'auteur. A Paris, chez Desaint et Saillant, rue Saint-Jean de Beauvais. — 1746.

LAMÉ (Em.), *Julien l'Apostat*, précédé d'une étude sur la formation du christianisme ; Paris, Charpentier, 1861.

LA MOTHE LE VAYER, *De la vertu des païens*, art. JULIEN.

LEBEAU, *Histoire du Bas-Empire*, édition revue par de Saint-Martin ; Paris, Didot, 1824.

FIN DE L'INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.






Biblioteca de Catalunya
C-MIMA0
Adq.
1001177811
CB.
Top.
Generalitat de Catalunya
Departament de Cultura
BIBLIOTECA
DE
MITOLOGIA CLASICA
"CAN TRAVE"
CUBELLES
Sala
Armario
BIBLIOTECA DE CATALUNYA
1001177811

